

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172889 5

Digitized by Google

Digitized by Google

Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DEPT DE LA SEINE
5 cen

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de M^me^ V^e^ *Desaint*.

1808.

Digitized by Google

A ses conseils prudens.
Ils savent ce que peut le coup-d'œil prompt et juste
D'un prince, dont le ciel, secondé par Auguste,
Forma les jeunes ans.

Du père en ses neveux la vertu se propage.
Le coursier à ses fils transmet son fier courage,
L'aigle, aux siens, son grand cœur.
Mais l'art, par d'heureux dons, renforce la nature;
Et, bientôt dégradé, l'esprit, sans la culture,
S'endort dans la langueur.

O Rome! à tes Nérons que ne doit point ta gloire!
Témoin ce fleuve où vint expirer la mémoire
D'Asdrubal aux abois;
Et ce jour dont l'éclat, dissipant nos ténèbres,
Ramena sur nos bords, couverts d'ombres funèbres,
L'abondance et les lois.

Tel que l'autan fougueux court, vole sur les ondes;
Ou tel que l'incendie en des forêts profondes
Promène sa fureur,
Telles, avant ce jour, nos villes alarmées
Voyaient se déborder les farouches armées
De l'africain vainqueur.

Le ciel tarit enfin la source de nos larmes.
Rome, de jour en jour, vit croître de ses armes
Les succès glorieux.
Nos temples, qu'outrageaient leurs fureurs sacrilèges,
Voient relever, rendus à leurs saints priviléges,
Les images des Dieux.

Du perfide Annibal la rage enfin s'écrie :
« Timides cerfs, livrés à des loups en furie,
» Nous pensions les dompter!...
» Ah! tromper leur fureur, leur dérober nos têtes,
» Les fuir... Telles étaient les superbes conquêtes
» Qu'il nous fallait tenter.

» Ce peuple qui, sorti, plein d'un nouveau courage,
» Des cendres d'Ilion que la flamme ravage,
» Jouet des flots, des vents,
» Vint, triomphant du sort, aux champs de l'Ausonie,
» Établir de ses Dieux la majesté bannie,
» Ses vieillards, ses enfans,

» Semblable au roi des monts, que, dans les forêts sombres,
» Dont l'Algide nourrit les éternelles ombres,

Digitized by Google

» Mutile un dur acier,
» Entouré des débris d'une ruine immense,
» Sous le tranchant du fer voit croître sa puissance
» Et son courage altier.

» Contre Hercule indigné que trompaient ses conquêtes,
» L'hydre ne dressait point de plus terribles têtes,
» Sans cesse renaissant;
» La ville de Cadmus, les champs de la Colchide
» Ne vomirent jamais de leur sol homicide
» Un monstre plus puissant.

» Plongé dans l'onde, il sort plus fier de son naufrage,
» Abattu sur l'arène, il lutte, et son courage
» Entraîne son vainqueur.
» Son bras qu'ont éprouvé des défaites sanglantes,
» Livre d'affreux combats qui, des mères tremblantes,
» S'en vont glacer le cœur.

» Mes superbes courriers, (ô fortune cruelle !)
» Carthage, n'iront plus te porter la nouvelle
» D'un triomphe nouveau.
» Asdrubal est tombé !... C'en est fait de la gloire;
» Nos succès, notre nom, l'espoir de la victoire
» Le suivent au tombeau. »

Des Claudes que ne peut la vaillance intrépide !
Lui-même, Jupiter, de sa puissante égide,
Les couvre tout entiers;
Et, guide toujours sûr, leur prudence suprême
Fait croître sous leurs mains au sein des hazards même
Des moissons de lauriers.

ISIDORE BESSIN.

AUX SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Les voilà ces jeunes Héros,
Ces favoris de la Victoire,
Dont les succès, dont les travaux
Ont immortalisé la Gloire !
La Reconnaissance invoquait
Sa fête en ce jour proclamée :
Elle a préparé le banquet
Des Soldats de la Grande-Armée.

Digitized by Google

De la France nobles enfans,
Suivez vos belles destinées,
Et que sous vos pas triomphans
Disparaissent les Pyrénées :
Nos mains d'avance aux Conquérans
Offrent la palme accoutumée ;
Et la Victoire a pour garant
Les Soldats de la Grande-Armée.

Mais quel cri d'indignation
Enflamme encor votre courage !
Quoi ! les pirates d'Albion
Ont souillé les rives du Tage !
Courez, volez ; mais de vos pas
Avertis par la renommée,
Les Léopards n'attendront pas
Les Aigles de la Grande-Armée.

Bientôt par vos exploits divers
Vous saurez, fixant la fortune,
Dans les mains des tyrans des mers
Briser le sceptre de Neptune.
Nous verrons, pour derniers bienfaits,
La terre par vos soins calmée ;
Et l'Univers devra la paix
Aux Soldats de la Grande-Armée.

DE JOUY, *membre du Caveau moderne.*

ENIGME.

L'HOMME sans moi pourrait-il être heureux ?
Pas beaucoup. Je m'en vais le prouver si tu veux,
Lecteur. Sans moi d'abord aucune belle
Ne brûlerait pour lui d'une amour mutuelle.
Jamais le doux baiser n'approcherait de lui,
Ni bon jour, ni bon soir, ni sur-tout bonne nuit !
Dieux ! quel néant ! plus muet qu'une souche
Jamais à son amie il n'ouvrirait la bouche.
Ce n'est pas tout. Privé de sensibilité,
D'un bon cœur, d'amabilité,
Avec les biens voyant fuir l'abondance,
Des mains de l'honnête obligeance,
L'homme n'obtiendrait pas les plus légers bienfaits ;
Donc, sans moi, le bonheur n'existerait jamais.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Sur mes cinq pieds, je suis ville de France ;
Otez-en deux, le pied restant
Domine la terreur, finit l'amour, commence
Le repos, et se trouve au sein de l'espérance,
Sans lui point d'empereur, point de roi, point de grand.

N. C.

CHARADE.

Assez souvent l'on voit dans mon premier,
Des agneaux, des brebis, la chèvre et le bélier ;
Sur mon second se peignent la candeur,
La tristesse, la joie, la force et la grandeur.
Quelquefois, dans mon tout, des auteurs sans science
Osent effrontément réclamer l'indulgence.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Bourdon* (bâton de bois que portent les pélerins) ; *Bourdon* (grosse cloche) ; *Bourdon* (espèce de mouche-guêpe).

Celui du Logogriphe est *Archet*, dans lequel on trouve *arche*, *ta*, *arc*, *char*, *rat*, *acre*.

Celui de la Charade est *I-vraie*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

Notice sur la vie et les ouvrages de M. Dureau de la Malle. (1)

On a souvent répété que l'histoire d'un homme de lettres n'est guères que celle de ses travaux. Sa vie privée le laisse

(1) Cette Notice doit paraître à la tête de la nouvelle édition de la traduction de Tacite, qui est sous-presse.

Digitized by Google

confondu avec le commun des hommes, et c'est par ses ouvrages seuls qu'il a droit aux regards du public et de la postérité. Cependant un sentiment de curiosité et même de reconnaissance nous intéresse à la destinée de ceux à qui notre esprit a dû des jouissances et de l'instruction. Nous aimons à retrouver dans leur conduite l'empreinte des opinions et des sentimens qu'ils ont exprimés dans leurs ouvrages, à saisir les rapports nécessaires et nombreux du caractère moral et du talent, et à comparer l'homme à l'écrivain. Un pareil rapprochement sera trop honorable à la mémoire du traducteur de Tacite pour que nous ne nous fassions pas un devoir de satisfaire à cet égard la curiosité de ses lecteurs, en mêlant au tableau de ses travaux littéraires, quelques détails sur les simples événemens de sa vie.

Jean-Baptiste-Joseph-Réné Dureau de la Malle naquit sur l'habitation qui porte son nom, au quartier de Limonade, à Saint-Domingue, le 21 décembre 1742. Il sortait d'une famille noble, originaire d'Anjou. Son grand-père, après avoir porté les armes avec honneur dans les expéditions que les Flibustiers entreprirent contre les Espagnols pendant la guerre de la Succession, fut nommé gouverneur de Saint-Domingue; il administra avec une sagesse et une fermeté dont la colonie conservait encore le souvenir avant la dernière révolution.

Orphelin dès le plus bas âge, M. Dureau n'avait que cinq ans quand il fut envoyé en France par son tuteur. Il y trouva une tante qui habitait le Périgord, et qui voulait lui tenir lieu de la mère qu'il avait perdue. Après l'avoir gardé deux ans auprès d'elle, elle le fit conduire à Paris pour y commencer ses études. Il entra au collége du Plessis, où il eut une chambre particulière avec un précepteur.

Ses heureuses dispositions se développèrent bientôt : il fit les progrès les plus rapides. A douze ans il était déjà en rhétorique. Il avait pour professeur l'abbé Guéné, auteur des *Lettres de quelques juifs portugais*, le seul des nombreux antagonistes de Voltaire qui ait su mêler heureusement la plaisanterie à l'érudition, et se faire craindre de son célèbre adversaire en employant cette arme même que celui-ci maniait avec une supériorité si redoutable. Un esprit aussi fin et aussi pénétrant devait bientôt démêler les talens naissans de son élève. Aussi conçut-il pour lui la plus vive affection, il lui donna des soins particuliers, et il lui persuada de doubler sa rhétorique. C'était alors l'époque où l'Université venait d'établir les concours annuels entre les

Digitized by Google

différens colléges, institution heureuse, qui en provoquant vivement l'émulation des élèves, offrait l'avantage plus précieux encore de mettre en même tems aux prises celle des professeurs. Le jeune Dureau obtint dans cette brillante lice un succès peut-être sans exemple : sur les cinq prix donnés par l'Université, il en remporta quatre à lui seul.

On a souvent observé que les succès de la première jeunesse, quelque brillans qu'ils soient, ne sont pas toujours un gage infaillible de talent. A cet âge, on ne pense pas encore d'après soi ; une mémoire heureuse, réunie à cette portion d'intelligence que la nature accorde à tous les hommes, mais qu'elle ne se hâte de développer que chez quelques-uns, peut suffire pour opérer ces petits prodiges qui excitent souvent une admiration prématurée. Le jeune Dureau avait annoncé déjà des qualités plus rares ; il avait, il est vrai, une mémoire prodigieuse puisqu'il lui suffisait souvent d'entendre lire une seule fois une pièce de vers assez longue pour qu'il la retînt toute entière ; mais il joignait à cet avantage des facultés plus précieuses encore et qui ne l'accompagnent pas toujours : un esprit à la fois prompt et solide, une imagination vive, dirigée par un goût sûr et sévère, sur-tout cet amour des lettres qui est le signe le moins équivoque d'un génie appelé à les cultiver. Aussi ne le vit-on pas, comme la plupart des jeunes gens à qui une grande fortune rend trop faciles la dissipation et les plaisirs, renoncer pour jamais à l'application en sortant du collége, et perdre de vue de longues et pénibles études au moment où il allait commencer à en recueillir le fruit. Il ne quitta pour un tems la société journalière des grands écrivains de l'antiquité que pour faire connaissance avec ceux des nations modernes, et il se livra à l'étude des langues italienne, espagnole et anglaise avec toute l'ardeur de la jeunesse et d'un esprit avide de connaissances et de plaisirs nouveaux.

Jusqu'à la fin de ses jours, M. Dureau aimait à reporter ses regards sur cette heureuse époque de sa vie, qu'une circonstance particulière lui rendait sur-tout extrêmement chère. Vers la fin de son séjour au collége, il avait fait connaissance avec M. Delille, alors professeur au collége de la Marche, leur liaison fondée sur les rapports du goût et du caractère, rendus chaque jour plus intime par des études communes et par cette passion pour les lettres, qui ajoute tant de charmes au commerce de l'amitié, devint bientôt une affection tendre et profonde, à l'épreuve du tems et de tous les événemens de la vie. M. Delille, occupé alors de

Digitized by Google

son immortelle traduction des Géorgiques, avait besoin de cet habile Aristarque qu'Horace et Boileau regardent comme si nécessaire au poëte; mais qu'ils jugent tous deux si difficile à trouver. Il le rencontra dans son ami, qui toute sa vie en remplit les fonctions avec une franchise et une sévérité qui les honore également tous deux. Les quatre livres des Géorgiques étaient achevés, et l'approbation de Louis Racine qui en avait applaudi avec transport la première esquisse, avait dû donner au jeune poëte une grande confiance dans ses propres forces; néanmoins, M. Dureau qui sut voir dans un essai imparfait encore, tout ce qu'il était capable de faire, ne craignit point de lui conseiller de recommencer en entier ce pénible travail. Cet avis sévère fut si courageusement adopté, que le traducteur ne conserva de sa première manière, que ce seul vers et demi,

Une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant s'endort sous un vieux chêne.

Tant de constance et d'obstination suffisaient seule pour annoncer un grand talent; des efforts plus heureux le développèrent tout entier, et M. Dureau eut bientôt la satisfaction de prédire le premier à son ami l'éclatant succès d'un ouvrage qui, après tant de brillantes productions, est encore resté l'un de ses plus beaux titres de gloire.

M. Dureau se maria en 1769, à l'âge de vingt-six ans, avec une de ses cousines M^elle^ Maignon. Il trouvait réunies en elle, aux graces qui parent la jeunesse, les qualités aimables et solides qui ne s'effacent point avec les années, répandent tant de douceur sur un commerce intime et font le bonheur de tous les instans. M. Dureau était fait pour les apprécier. La solidité de son caractère et la sensibilité de son ame, le rendaient propre à goûter les paisibles jouissances de la vie domestique, en même-tems que ses manières franches et ouvertes et la vivacité de sa conversation le faisaient aimer et rechercher dans la société. Jouissant d'une fortune considérable, il aurait pu, comme tant d'autres, se livrer tout entier à une vie frivole; mais l'heureuse habitude de l'occupation, le goût des talens et des belles connaissances qui s'était manifesté en lui dès son enfance, l'avaient rendu délicat dans le choix de ses plaisirs. L'un de ceux qu'il préférait à tous les autres, était la société des hommes distingués par leur esprit et leurs lumières: aussi sa maison devint-elle le rendez-vous des gens de lettres les plus célèbres de son tems, de MM. Dalembert, Laharpe, Marmontel, Chamfort, Saurin, Maury, Suart, etc. M. Dureau aimait à entrer dans la confidence de leurs tra-

Digitized by Google

vaux; il leur donnait son avis avec franchise, jouissait de leurs succès et s'affligeait de leurs revers. Ce commerce journalier devait naturellement lui inspirer une noble émulation; aussi forma-t-il bientôt la résolution de descendre à son tour dans la lice honorable où plusieurs de ses amis s'étaient heureusement signalés. Son goût pour la littérature ancienne et l'étude constante qu'il en avait faite, ne le laissa pas long-tems incertain sur le genre de travail auquel il devait se livrer; et il résolut de faire passer dans notre langue quelques-uns de ces immortels ouvrages dont une lecture assidue lui avait révélé toutes les beautés.

On a été long-tems en France sans accorder aux utiles travaux du traducteur toute l'estime qu'ils méritent, cependant à en juger par notre indigence dans ce genre d'ouvrage, peu de productions littéraires présentaient autant de difficultés à vaincre. Nous avons eu d'excellens originaux avant d'avoir de médiocres copies. Cette même langue qui s'élevait à un si haut degré de précision, d'élégance et d'énergie dans les compositions originales des grands écrivains du siècle de Louis XIV, restait faible et sans couleur dans leurs traductions: aussi les versions les plus vantées à cette époque sont-elles aujourd'hui tombées dans l'oubli le plus profond. Une pareille destinée n'était pas faite pour encourager les écrivains qui se sentaient en état de produire par eux-mêmes, à consumer dans un travail ingrat des forces qu'ils pouvaient mieux employer. Enfin les Géorgiques de M. Delille vinrent apprendre qu'il n'était pas impossible au traducteur d'entrer en quelque sorte en partage de gloire avec son modèle et de s'associer à sa destinée. Excité par cet exemple M. Dureau voulut tenter sur les grands historiens de l'ancienne Rome, ce que son illustre ami avait fait avec tant de succès sur le plus parfait ouvrage du plus parfait de ses poëtes, et il pensa qu'à une époque où les vrais principes du goût étaient trop généralement méconnus, ce ne serait pas une entreprise sans gloire ni sur-tout sans utilité que de mettre à la portée de tous les lecteurs les excellens modèles de l'antiquité. Mais il voulut d'abord essayer ses forces sur un écrivain moins parfait, et qui ne lui offrît pas une lutte aussi dangereuse à soutenir; c'est dans ce dessein qu'il traduisit le traité des bienfaits de Sénèque. Les justes encouragemens que lui valut cet heureux essai l'enhardirent à commencer une entreprise, la plus difficile peut-être qu'on peut tenter dans ce genre; celle de faire parler la langue française à Tacite.

Plusieurs écrivains, parmi lesquels on comptait deux

Digitized by Google

hommes célèbres, s'étaient déjà exercés avec peu de succès sur cet admirable historien : d'Alembert en avait traduit des morceaux choisis, mais sa plume inanimée et froidement épigrammatique, était peu propre à rendre la profondeur, l'énergie, l'éloquente concision de son modèle. Rousseau avait fait les mêmes efforts sur le premier livre des Annales, et l'on s'était étonné de ne trouver qu'une version timide et décolorée à la place de ce style plein de chaleur et de vie qui anime les productions originales de cet éloquent écrivain. Tant d'essais malheureux pouvaient faire taxer de témérité l'entreprise du nouveau traducteur. Beaucoup de juges éclairés étaient convaincus, que les alliances de mots si hardies, que ces nombreuses ellipses qui ne laissent voir qu'une partie de la pensée de l'historien et qui font le caractère habituel de son style, ne pouvaient le représenter dans un idiôme qui veut toujours être clair et méthodique, et qu'il serait impossible de rester à la fois fidèle au génie de la langue française et à celui de Tacite. D'ailleurs en faisant même aussi bien qu'on pouvait faire, il était douteux que ce pénible ouvrage obtînt un succès égal à son mérite; en effet il n'est pas de lecteur parmi ceux qui peuvent prononcer sur le mérite d'une traduction qui n'ait sa manière particulière d'entendre et de sentir Tacite, et qui ne se flatte d'avoir presque seul le privilège de pénétrer dans toute la profondeur de sa pensée. Or quand le traducteur ne saisit pas précisément la nuance que ses juges ont vu ou cru voir dans l'original, quand il ne rend que la pensée de l'historien et non pas la leur, eût-il parfaitement réussi, il est rare que leur amour-propre leur permette d'avouer qu'ils s'étaient trompés, et qu'il ne leur fasse pas condamner ce qu'ils devraient applaudir. M. Dureau de la Malle, voyait toutes ces difficultés : mais il se sentait aussi la force nécessaire pour en triompher. Il ne fut pas effrayé des longs et constans efforts que demandait une pareille tâche ; et il y consacra seize années entières. Sa traduction attendue long-tems avec impatience parut enfin en 1790. Les troubles qui agitaient alors la France et qui condamnaient les beaux arts à l'inaction ne promettaient pas beaucoup d'accueil aux productions littéraires les plus importantes : mais à une époque où tous les esprits se piquaient de pénétrer les mystères du gouvernement, où toutes les mains prétendaient en toucher les ressorts, l'attention publique devait se reporter sans peine sur l'écrivain politique le plus profond de l'antiquité. Aussi cette traduction fut-elle reçue avec beaucoup d'empressement de toutes les

Digitized by Google

classes de lecteurs. Les juges éclairés y retrouvèrent fréquemment la précision et l'énergie qu'ils avaient tant de fois admirées dans l'historien latin : ils y applaudirent à beaucoup de tournures elliptiques et irrégulières en apparence, qui, sans blesser notre langue, l'enrichissaient de tours nouveaux, la forçaient d'adopter des locutions plus vives et plus hardies, et la rapprochaient de celles de l'original : ils remarquèrent l'adresse avec laquelle le traducteur faisait entrer dans sa narration, ce style indirect si familier à Tacite, mais qu'il est si difficile de concilier avec l'élégance et la clarté dans un idiôme aussi lent, aussi embarrassé dans sa marche et aussi timide que le nôtre. Ainsi par un bonheur peu ordinaire aux ouvrages annoncés long-tems d'avance, cette belle production ne fut pas jugée au dessous des espérances flatteuses qu'avaient fait concevoir le premier essai de M. Dureau et les efforts longs et opiniâtres que lui avait coûtés cet ouvrage. Mais ce qu'on ne pouvait pas attendre d'un écrivain qui avait paru vouloir se renfermer constamment dans les travaux modestes du traducteur, et ce qui était en effet une espèce de don gratuit qu'il faisait au public, c'était l'excellent morceau placé à la tête de l'ouvrage, qui sous le titre modeste de *Discours préliminaire*, contient le traité le plus clair, le plus précis et le plus profond sur la constitution impériale établie par Auguste. Rien de plus frappant et de plus lumineux que la manière dont il nous représente cet habile politique, se saisissant successivement des diverses branches du pouvoir tout en paraissant ne prendre que de vains titres d'honneurs, et se composant une autorité monarchique des différens priviléges attachés aux dignités républicaines dont le Sénat était si libéral à son égard. Rien de plus heureux et de plus fécond que cette vue si neuve et pourtant si simple qui découvre dans le besoin d'argent et dans l'absence d'un système régulier d'impôts et de finances le principe des cruautés sans nombre des mauvais Empereurs romains, que jusqu'alors on avait attribuées à un excès de perversité qui n'est point dans la nature humaine, vue plus intéressante encore sous le rapport de la morale que sous celui de l'histoire, puisqu'elle délivre l'ame du lecteur d'un sentiment pénible, en lui rendant cette certitude consolante, que l'homme ne commet point le crime par amour pour le crime, et que les excès où il est trop souvent entraîné, naissent des situations violentes où il se trouve jeté par les événemens. A la clarté, à la sagacité rare que l'auteur porte dans cette savante discussion, à la franchise avec la-

Digitized by Google

quelle il aborde des questions si compliquées et si obscures, au style précis, rapide, vigoureux, dans lequel il les développe, on reconnaît d'abord un esprit étendu et solide qui a étudié l'histoire en philosophe, qui a muri de profondes connaissances par de longues méditations et qui a, pour ainsi dire, passé sa vie avec Tacite.

Le travail du traducteur ne demande pas seulement beaucoup de talent, il veut peut-être encore plus d'assiduité et de patience qu'aucun autre genre de composition littéraire. On pourrait donc s'étonner que ce travail, toujours plus utile que brillant, ait été choisi de préférence par un homme qui n'était point ennemi des distractions qu'offre la société, et qui sentait tout le prix de l'accueil distingué qu'il était habitué à y trouver; mais l'esprit actif de M. Dureau savait passer sans peine des plaisirs au travail, et du tumulte du monde au silence du cabinet. D'ailleurs, il s'était fait une loi de vivre la moitié de l'année à la campagne. Le séjour des champs a toujours eu beaucoup de charme pour ceux qui, livrés au travail et à l'étude des lettres, ont appris à ne pas craindre de se replier sur eux-mêmes, et de converser avec leurs pensées : l'imagination s'y éveille facilement et s'y délasse de même; elle anime et embellit la solitude qui la féconde et l'enrichit à son tour. Si l'homme jouit jamais de la plénitude de ses facultés, c'est lorsqu'exerçant tour à tour son corps et son esprit, il peut associer les actives occupations de la vie champêtre aux tranquilles méditations des compositions littéraires. Ce genre de vie avait un attrait particulier pour M. Dureau. La guerre soutenue par la France pour l'indépendance des Etats-Unis, lui ayant donné occasion de réfléchir au peu de solidité des biens situés au-delà des mers, il avait acheté une terre près de Mortagne dans le Perche. C'est-là qu'il se livrait aux utiles travaux qui recommandent aujourd'hui sa mémoire : c'est là sur-tout qu'il jouissait du bonheur d'être époux et père, et qu'au plaisir de cultiver ses propres talens, il joignait celui de voir se développer par degrés les heureuses dispositions de ses deux fils. Sa fortune lui permettait de consacrer des sommes assez considérables à embellir cet asyle, et ce qu'il regardait comme un avantage bien plus précieux, à répandre autour de lui le bonheur dont il jouissait lui-même. Mais sa bienfaisance éclairée ne prodiguait pas ces secours précaires qui trop souvent favorisent la paresse de ceux à qui on les accorde sans pouvoir les arracher à la misère. C'est sur-tout en occupant beaucoup de bras à des travaux utiles qu'il croyait

Digitized by Google

bien mériter de l'indigence : c'est dans cette vue que, pendant les six années qui précédèrent la révolution, il fit exécuter à ses frais deux lieues de grand chemin pour joindre la route de Mortagne à Angers, à celle de Paris au Mans par Bellesme. Donnant ainsi aux pauvres une subsistance assurée, et fournissant en même tems un débouché plus facile aux denrées de ce canton, qui, auparavant, ne pouvaient se transporter au dehors qu'avec beaucoup de peine.

L'accueil fait à la traduction de Tacite était une espèce d'invitation pour M. Dureau de consacrer désormais ses savantes veilles aux deux historiens rivaux du peintre de Germanicus et d'Agricola; il ne tarda pas à s'y rendre, et s'occupa d'abord de Salluste. Cet auteur lui offrait des difficultés d'un autre genre. La concision qui lui est propre, consiste moins à presser le sens et les pensées, qu'à supprimer dans sa phrase les mots dont il peut absolument se passer. Mais s'il est inférieur à Tacite pour la profondeur et l'énergie du trait, il ne lui cède pas dans la vive peinture des caractères, et peut-être l'emporte-t-il sur lui pour la savante disposition des faits et pour la rapidité de la narration. L'ouvrage de M. Dureau est, depuis quelque tems sous les yeux du public éclairé qui paraît y reconnaître la manière et le génie de l'original. J'ai pourtant entendu de bons juges lui reprocher quelques tournures de phrase inusitées, quelques latinismes un peu hardis. Ce caractère de style que, dans mon opinion particulière, j'aurais peine à appeler un défaut, tient au principe que s'était fait M. Dureau (1) qu'un traducteur devait quelquefois essayer de naturaliser parmi nous les locutions de l'auteur original, et d'enrichir notre langue d'expressions et de formes nouvelles. D'ailleurs, puisque son principal but était de reproduire fidèlement le caractère de son modèle, il fallait bien que la diction serrée et heurtée de cet auteur se fît connaître dans la version, et lui donnât cette âpreté énergique qu'on y remarque assez fréquemment. Aussi ne trouverait-on rien à critiquer, ou peut-être à louer de semblable dans la traduction de Tite-Live, que la mort ne lui a pas permis d'achever, et qui, si j'en juge par les cahiers que j'ai eus entre les mains, aurait pu devenir son meilleur ouvrage. En général, c'est un mérite que bien peu de traducteurs offriraient au même degré que lui, d'avoir su toujours plier sa manière à celle des grands-maîtres qu'il voulait faire revivre dans notre langue,

(1) Discours de réception.

Digitized by Google

tour à tour concis, profond, nerveux à l'imitation de Tacite ; vif, pressé, rapide quand il a Salluste sous les yeux ; doux, abondant, harmonieux lorsqu'il s'agit de reproduire les périodes nombreuses de Tite-Live.

Les travaux assidus de M. Dureau sur les trois historiens romains, ne l'empêchèrent pas de cultiver quelquefois la poësie pour laquelle il avait un goût très-vif. Toujours fidèle à l'antiquité, il mit en vers l'*Achilléïde de Stace*, écrivain aujourd'hui peu lu, même des littérateurs, mais qui ne lui semblait pas avoir mérité l'injurieux oubli dans lequel il est tombé. Il essaya même de le réhabiliter dans un essai de critique qu'il se proposait de placer à la tête de l'ouvrage, et dans laquelle il analyse et apprécie les différentes productions du poëte.

Quelque bien remplie que soit la vie littéraire de M. Dureau, on peut regretter que, trop exclusivement attaché au genre qu'il avait choisi, il n'ait pas essayé ses forces dans quelque composition originale, particuliérement dans le genre historique, où la solidité et l'étendue de son esprit, la noblesse et la gravité de son style pouvaient lui promettre un véritable succès. L'étude approfondie qu'il avait faite des grands modèles de l'antiquité, lui aurait appris à donner à sa narration ces mouvemens dramatiques et ces formes pittoresques qui manquent à presque tous les historiens modernes ; aussi avait-il eu le dessein de s'exercer dans ce genre. Après la publication de son Tacite, il s'était tracé le plan d'une histoire des troubles de la France, et même avait rassemblé de nombreux matériaux qu'il a laissés dans ses papiers ; mais l'impossibilité d'exprimer librement sa pensée pendant les orages de la révolution, lui fit abandonner ce projet. Ce fut alors qu'il se rejeta sur la traduction de Salluste, d'après lequel il pouvait reproduire sans danger plus d'une peinture malheureusement trop fidelle des désastres et des crimes qu'il avait chaque jour sous les yeux.

Cette révolution, qui séduisit d'abord plus d'un esprit sage et éclairé, ne lui avait pas fait illusion un seul moment. Il avait puisé à de trop bonnes sources la connaissance des hommes et des fureurs populaires, pour ne pas reconnaître d'abord sous les beaux noms d'amour de la patrie et de la liberté, les passions séditieuses et féroces qui allaient couvrir la France de désolation et de carnage. Il n'eut donc jamais à se reprocher aucune de ces opinions funestes qui lâchèrent la bride à tous les crimes, mais comme tant d'autres, il n'en eut pas moins sa part dans les malheurs qu'elles avaient

préparés.

Digitized by Google



préparés. Le plus cruel pour son cœur, fut la mort de son fils aîné, qui périt à Saint-Domingue, en défendant l'héritage de ses pères. Par une suite des mêmes désordres, il se vit enlever toute sa fortune coloniale, perte qu'il supporta sans se plaindre quoiqu'elle dût lui être bien sensible, puisqu'elle le forçait de mettre des bornes étroites à cette bienfaisance qui était une habitude de toute sa vie. Il avait longtems été riche, il n'avait plus que de l'aisance; elle lui fut encore ravie par l'infidélité de l'homme auquel était confiée l'administration de sa terre, et il se trouva réduit à la plus stricte médiocrité. Il lui restait la consolation de l'étude, une ame ferme et courageuse, une épouse et un fils qui le chérissaient. Il reporta sur ce fils tous les soins et toute la tendresse que jusqu'alors il avait partagées entre son frère et lui: il développa ses dispositions naissantes, sourit à ses premiers efforts et l'associa à toutes ses études. Bientôt il le crut en état de commencer la traduction en vers de l'argonautique de Valérius Flaccus, poëme qui lui paraîssait digne d'être rappelé à l'attention des littérateurs, et il eut la satisfaction de le voir avancer dans cette longue et difficile tâche, avec une constance bien rare à cet âge et qui est un gage presque assuré du succès. Cet ouvrage aujourd'hui fort avancé, sera sans doute avant peu offert au public, et s'il est permis d'en juger d'après les premiers essais de l'auteur, il ne sera pas indigne d'un nom déjà si honorablement connu dans les lettres.

M. Dureau avait depuis long-tems prévu avec tout les esprits éclairés que la France, déchirée par la fureur des factions, finirait tôt ou tard par se reposer sous l'abri d'une autorité unique, et se trouverait heureuse de remettre, dans une main illustrée par de grands services, tous les débris du gouvernement que se disputaient tant de mains inhabiles. Cette époque désirée arriva enfin: le bon ordre sortit tout-à-coup du sein de la confusion: les factieux rentrèrent dans leurs obscurité; l'estime et la confiance publique allèrent chercher dans leur retraite la vertu et les talens. Ce fut vers ce tems que M. Dureau se vit placé à la tête du conseil général de son département. Trois ans après, c'est-à-dire, en 1802, sur la présentation du collége électoral de ce même département, il fut nommé membre du corps législatif: il était alors à la campagne, occupé de ses travaux champêtres et littéraires, et il n'apprit sa nomination que par le journal.

En 1805, étant aussi absent de Paris, il fut élu membre de la seconde classe de l'Institut. Plusieurs de ses amis qui

Digitized by Google

étaient alors auprès de lui, se rappellent que dans le premier moment cette nomination lui causa un léger chagrin. L'obligation de faire un discours de réception lui semblait pénible. Il ne serassura qu'au bout de quelques jours, lorsqu'après avoir disposé tout le plan et écrit les premières pages, il s'aperçut qu'il pourrait se tirer honorablement de ce qu'il appelait *un mauvais pas*. Il y réussit en effet au-delà de ses espérances. Ce discours, prononcé d'un ton noble et animé, fut couvert des plus vifs applaudissemens; et l'épreuve décisive de la lecture justifia complètement l'accueil flatteur qu'il avait reçu. En effet, on y trouva autre chose que ces lieux communs, et ces éloges outrés, écrits d'un style plus ou moins sonore et harmonieux, dont on est convenu de se contenter dans les discours académiques. Beaucoup de fonds et de substance, des réflexions solides et nouvelles sur le génie des langues, sur la traduction, sur les ressources de notre idiôme, que dans sa lutte journalière avec les historiens latins l'auteur avait appris à approfondir, rangent cette production dans le très-petit nombre de celles du même genre, qui ont mérité de survivre à la circonstance qui les fit naître.

En 1806, M. Dureau fut présenté candidat, par le Corps-Législatif, pour la présidence, et ce fut encore malgré lui qu'il obtint cette distinction flatteuse. Il aimait et estimait trop le caractère et les talens de celui qui occupait cette place élevée pour désirer de lui succéder; et il pensait qu'il l'avait rendue trop difficile à remplir. Il s'interdit donc toute espèce de démarche à cet égard; et il vit avec un vrai plaisir ces éminentes fonctions, confiées de nouveau à l'éloquent magistrat qui les avait tant honorées.

M. Dureau, membre d'un des premiers corps de l'Etat, et de la première société savante de l'Europe, jouissant de la double considération que lui méritaient son caractère moral et ses talens, occupé d'ouvrages utiles qui lui promettaient de nouveaux titres à l'estime publique, voyait sans inquiétude s'avancer la vieillesse, pour laquelle il s'était préparé de si nobles ressources. Il avait joui jusqu'alors de la santé la plus florissante; âgé de plus de soixante-un ans, il paraissait n'en avoir que cinquante, et conservait dans un corps dispos et vigoureux toute la force de tête, toute la vivacité d'imagination de la jeunesse. Malheureusement il compta trop sur la vigueur de son tempérament. Etant allé dîner un jour à trois lieues de son habitation, il fut trempé par une pluie violente, et s'obstina néanmoins à rester toute la journée avec

Digitized by Google

ses vêtemens humides. Dès ce moment il prit le germe d'un catarrhe qui, ayant été négligé, dégénéra en phtisie laryngée, et finit par causer sa mort. Vainement sa femme et son fils le pressaient de faire quelques remèdes. Il ne pouvait se croire malade; et refusa constamment de se soumettre à un traitement qui lui aurait infailliblement sauvé la vie.

Au commencement de 1807, son état avait sensiblement empiré; toutefois les plus habiles médecins de la capitale le rassuraient ainsi que sa famille, sur les dangers de sa maladie. Il partit pour sa terre du Perche, où il espérait retrouver, dans le bon air, et dans l'usage des fruits et des légumes de l'été, cette santé précieuse qui lui avait été si fidèle dans tout le cours de sa vie. L'aspect de ce lieu qu'il aimait, et où presque tout ce qu'il voyait d'utile et d'agréable était son ouvrage, parut d'abord le ranimer. Il avait même repris un peu d'embonpoint, et s'était enfin décidé à mettre un vésicatoire dont il ressentait quelqu'heureux effet, lorsqu'au commencement de septembre, il fut attaqué d'une fièvre tierce, épidémique dans le canton qu'il habitait, qui accéléra d'une manière affligeante les progrès d'un mal négligé trop long-tems. Il n'y eut que son extrême faiblesse qui put l'arracher à ses occupations habituelles, et il ne fut alité que huit jours. Pendant tout ce tems il ne poussa pas une plainte, il ne songea qu'à ménager la douleur de sa famille, et de sa tendre et respectable compagne. Il conserva sa tête libre jusqu'au dernier moment, et mourut sans agonie, le 19 septembre, avec un calme, une résignation, une confiance dans la bonté divine, digne de ses vertus et de toute sa vie. Il fut inhumé le 20 septembre, à Mauves sa paroisse; son convoi fut suivi par un grand nombre d'habitans qui regrettaient en lui un bienfaiteur, et qui lui rendirent alors les larmes qu'il leur avait si souvent épargnées.

La mort prématurée de M. Dureau, triste pour tous les amis des lettres, fut une perte cruelle pour sa famille et pour tous les objets de son affection. Il comptait beaucoup d'amis qu'il s'était attachés par la bonté de son cœur, la loyauté de son caractère et par un dévouement à toute épreuve. Ceux mêmes qui n'avaient avec lui que des rapports de société, le trouvaient dans l'occasion toujours empressé à obliger; toujours heureux de rendre un service. Désintéressé, libéral dans toutes les circonstances, il exigeait à peine qu'on fût juste à son égard, et il avait pour principe invariable de décider toujours contre lui dans toutes les affaires d'intérêt. Il ne s'en écarta pas même à une époque où il se trouvait

Digitized by Google

dans une véritable détresse. Le régisseur de ses habitations à Saint-Domingue, passa en France, après avoir vu tous ses comptes brûlés dans la révolution de 1792; il vint trouver M. Dureau, pour réclamer de lui une somme de 20,000 l., et quoiqu'il avouât n'avoir aucun titre de cette créance, il lui demanda de la reconnaître. « Je sais, lui répondit sans hésiter M. Dureau, qu'il y a une loi qui suspend jusqu'à la paix maritime le paiement des dettes des colons de Saint-Domingue : mais je vous ai toujours connu pour un honnête homme, vous êtes encore plus malheureux que moi : non-seulement je vais reconnaître votre créance, et l'hypothéquer sur mon bien de France ; mais je vais vous en payer la rente à cinq pour cent, jusqu'à ce qu'il me soit possible de vous rembourser en totalité ». Cette dette, que sa délicatesse avait contractée, fut la première qu'il acquitta, lorsque ses places eurent augmenté son revenu. Il s'en imposa bientôt une seconde ; ce furent les secours qu'il crut devoir à une partie de sa famille, ruinée par les désastres de Saint-Domingue, et avec laquelle il partagea son traitement du Corps-Législatif.

A ces belles qualités, M. Dureau en joignait d'aimables qui rendaient son commerce aussi agréable que sûr. Sa conversation était vive, animée, riche de souvenirs et d'une érudition choisie, sur-tout quand elle avait rapport à des questions de politique et d'histoire, sur lesquelles il avait médité toute sa vie. Il portait quelquefois dans la discussion une franchise un peu brusque, mais qui ne lui faisait point d'ennemis, parce qu'on sentait qu'elle tenait à la sincérité de son caractère, et qu'elle n'excluait point beaucoup de bienveillance pour ceux mêmes dont il combattait les opinions. Jamais, en effet, homme de lettres ne se montra plus étranger à l'envie, plus inaccessible à ces préventions qui circonscrivent les talens dans le cercle de ceux dont on a épousé les jugemens et les passions. Jamais on ne se montra plus franchement ami du génie, des vertus, de tous les genres de mérite dans quelque parti qu'il les rencontrât. Tous ceux qui l'ont connu se plairont sans doute à rendre témoignage à la vérité de cet éloge, et si leur goût sévère trouve beaucoup à reprendre dans le foible tribut que je viens de payer à la mémoire de cet homme respectable, ils s'uniront du moins aux sentimens d'estime, de vénération et de regrets qui me l'ont dicté. G.

Digitized by Google

Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en vers, avec des remarques et des notes; par M. de Saint-Ange. *Nouvelle édition*, revue, corrigée, le texte latin en regard, et ornée de 141 estampes, gravées au burin sur les dessins des meilleurs peintres de l'Ecole française, Moreau le jeune et autres. — Quatre vol. in-4° et in-8°, beau papier, imprimés par *Crapelet*. — A Paris, chez *Desray*, libraire, rue Hautefeuille, n° 4.

Il n'en est pas de la rédaction d'un Journal littéraire, comme d'une association politique ou d'une confrérie. Plusieurs hommes de lettres y peuvent coopérer sans avoir fait une profession de foi commune, sans s'être mutuellement engagés à voir et à juger de la même manière, sans qu'il y ait le moindre inconvénient à ce que l'un approuve ce que l'autre a blâmé. C'est au public à prononcer entr'eux, et pourvu qu'ils soient tous de bonne foi dans leurs opinions diverses, il n'a rien à dire. Ces petites oppositions ne doivent blesser non plus aucun des coopérateurs entre lesquels elles s'élèvent, pourvu que les égards et la bienveillance mutuelle se joignent à la sincérité des opinions.

Je puis donc, en annonçant cette nouvelle édition des *Métamorphoses* d'*Ovide*, supérieure par le luxe typographique, mais entièrement conforme, quant au texte, à celle qui a paru dernièrement en quatre vol., in-12, ne me pas montrer en tout du même avis que le critique estimé qui a rendu compte de celle-ci dans le Mercure (1). Il y a quelqu'un avant tout avec qui je dois être d'accord sur cet ouvrage, comme je tâche de l'être en toute chose, c'est moi-même; et si, dès sa première publication, lorsque je pouvais croire qu'elle serait suivie promptement des distinctions littéraires dues à l'auteur, j'ai dit franchement tout le bien que je pensais de cette traduction poëtique (2), main-

(1) 30 juillet 1808.

(2) Dans *la Décade philosophique et littéraire*, N° 22, de l'an IX.

Digitized by Google

tenant qu'il l'a, sinon perfectionnée, du moins améliorée par de nouveaux efforts, je ne dois pas, parce que le prix de ce grand et beau travail lui est obstinément refusé, changer d'opinion et de langage.

Je ne dois pas non plus, et je m'en garderai bien, épiloguer sur les censures, revenir contradictoirement sur les détails, défendre ce qui est attaqué, et substituer sur les mêmes points la louange au blâme; je ne le pourrais même pas toujours en conscience, étant du même avis que le critique sur quelques corrections qui ne me paraissent pas heureuses. Quant au fond, qui est le principal, je serais bien difficile si je ne me contentais pas de ce qu'il avoue, lorsqu'il dit que ce poëme est *fait pour honorer et l'auteur et son siècle.* Mais cette opinion que je partage, me paraît réclamer pour l'ouvrage et pour l'auteur, des ménagemens, et une sorte de circonspection qui s'accordent peu, je ne dirai pas avec des critiques positives, toujours permises, et d'autant plus utiles que l'ouvrage critiqué vaut mieux, mais avec certains tours ironiques, certaines inductions, certaine manière de tirer et de presser des conséquences; car enfin s'il y a parmi les hommes qui aiment et cultivent les arts, et qui ont assez de confiance dans les jugemens qu'ils en portent pour prononcer tout haut ces jugemens, s'il y a, dis-je, parmi eux quelque chose qui ait des droits aux ménagemens et aux égards, c'est sans doute un ouvrage de l'art qu'ils reconnaissent être fait pour honorer et l'auteur et son siècle.

Si je me permettais d'entrer dans quelques particularités, je demanderais, par exemple, comment on peut faire un reproche au traducteur d'Ovide, au poëte qui s'est mis depuis plus de trente années en rapport intime et journalier avec lui, de lui accorder la préférence sur les autres poëtes latins, sur-tout quand cette préférence n'est point raisonnée, discutée, ni même positivement énoncée, mais qu'elle ne fait que s'échapper par enthousiasme pour des beautés aussi nombreuses que réelles, et par une sorte d'inspiration.—Mais quel excès d'amour-propre dans ces notes où l'auteur s'étudie aussi souvent à faire sentir le mérite de sa copie que celui de son

Digitized by Google

modèle ! — Il serait mieux et plus adroit sans doute de ne pas faire au public ces sortes de confidences, mais c'est à quoi entraîne presque toujours cet usage qui s'est établi, de grossir de notes les ouvrages en vers. M. de Saintange n'a pas pris la précaution de faire faire ses notes par un autre et de donner ainsi une libre carrière aux éloges que l'on aurait faits de lui; voilà tout.

Mais laissons-là ce que d'autres ont dit, et qu'à leurs risques et périls ils ont été fort les maîtres de dire d'un ouvrage livré aux jugemens publics, et bornons-nous à y jeter un nouveau coup-d'œil, au sujet de cette édition nouvelle. A la fin de l'extrait que je fis de la première, je formai le vœu de voir cette traduction perfectionnée par l'auteur et réimprimée aux frais du Gouvernement, et au profit de l'auteur. A la place de cet honorable encouragement, voici du moins une maison de librairie qui donne à M. de Saintange la satisfaction de voir son ouvrage embelli de tous les ornemens typographiques; et, aux amateurs, le plaisir de le placer dans leur bibliothèque à côté des éditions les plus magnifiques et les plus soignées, et des ouvrages qui méritent le mieux ces sortes d'embellissemens. Il y en a peu en effet auxquels le luxe des arts s'assortisse mieux que les *Métamorphoses d'Ovide*, qui leur ont fourni tant de sujets. Il est agréable de voir rendus, dans des gravures exécutées avec soin, les sujets créés par l'imagination du poëte; et il ne l'est pas moins de voir exprimés en beaux vers, les principaux traits des dessins d'habiles maîtres, que la gravure multiplie et fixe sous nos yeux.

Un grand avantage encore que cette belle édition joint à tous les autres, c'est celui d'une correction parfaite du texte latin, placé en regard de la traduction, mérite que l'on doit sur-tout apprécier dans un tems où il ne paraît, dans notre propre langue, presque aucun ouvrage correctement imprimé. Le traducteur en faisant ainsi placer le texte original, ne marque pas plus de *confiance* que tous les autres traducteurs, et subit cette épreuve sans *l'affronter* comme sans la craindre. Il est physiquement et moralement, ou pour parler

Digitized by Google

plus juste, grammaticalement et poëtiquement impossible qu'une traduction du latin en vers français soit partout littéralement exacte; mais ce n'est pas trop s'avancer que de dire que de toutes les traductions où l'on n'a pas sacrifié à l'exactitude la teinte poëtique du style, celle-ci est, généralement parlant, la plus fidelle, et que mieux on entendra le latin et le français, plus on aura étudié le caractère et les ressources poëtiques des deux langues, plus M. de Saintange gagnera à la comparaison suivie qu'on pourra faire entre la traduction et le texte.

En ouvrant au hazard l'un ou l'autre de ces quatre volumes, on trouve à chaque instant des exemples de cette fidélité littérale et poëtique qui étonnent. Voyez dans la fable de Phaëton, ces quatre vers si difficiles à rendre avec la répétition expressive du mot *penitus*, et l'opposition vive et concise entre les ténèbres qui enveloppent tout à coup ce téméraire et l'excessive lumière qui l'environne.

Ut verò summo despexit ab æthere terras
Infelix Phaëton, penitus penitusque jacentes;
Palluit et subito genua intremuere timore,
Suntque oculis tenebræ per tantum lumen obortæ.

Quand Phaëton eut vu de la hauteur du monde
La terre disparaître, au loin, au loin profonde,
Il pâlit; ses genoux tremblent, et dans les cieux,
Tout couvert de clartés, la nuit couvre ses yeux.

Voyez ces deux vers qu'on pourrait regarder comme intraduisibles, dans le monologue de Narcisse, qui le paraîtrait tout entier. Le traducteur, il est vrai, contre son ordinaire, y a employé quatre vers, mais pleins de mouvement, de passion et de vie:

Quid faciam? roger, anne rogem? quid deindè rogabo?
Quod cupio mecum est: inopem me copia facit.

Qui suis-je? que ferai-je? et que dois-je espérer?
Si j'implore, est-ce moi que je dois implorer?
Que demander? je suis le bien que je demande:
Pauvre de trop avoir, ma peine en est plus grande.

Si le dernier hémistiche, qui est ajouté au texte, est un peu faible, on voit que l'auteur a fait ce sacrifice à la

Digitized by Google

force et à la concision du premier, *pauvre de trop avoir*, qui rend d'une manière vive et originale ce demi-vers, *inopem me copia facit* d'Ovide.

Avec quelle exactitude et quelle élégance en même tems ne sont pas rendus ces détails si difficiles de la naissance d'Adonis! Myrrha changée en arbre, sent sous son écorce les douleurs de l'enfantement; Lucine vient à son secours.

L'indulgente Lucine approche des rameaux,
Et de l'arbre en souffrance elle abrège les maux:
Elle y porte les mains, et l'écorce féconde . . .
Met au jour un enfant que les Nymphes de l'onde,
A l'ombre de sa mère, arrosent de ses pleurs.
Couché sur le gazon, dans un berceau de fleurs,
C'est un astre mortel au matin de sa vie;
Adonis aurait plu même aux yeux de l'envie, etc.

L'avant dernier vers est aussi une addition que le traducteur s'est permise, mais elle est tout à fait dans la manière d'Ovide, et d'une hardiesse poëtique qu'il est bon de remarquer, parce qu'elle est si habilement fondue dans le style, qu'elle peut échapper au commun des lecteurs. *La vie d'un astre!* Oui, sans doute, quand il s'agit d'un astre mortel, et que le mot *matin* sert encore de passage insensible de l'un à l'autre.

L'une des difficultés qu'Ovide eut à vaincre dans la composition de son poëme, était cette multitude de métamorphoses qui en font le sujet: on ne saurait trop admirer l'art qu'il a mis à les enchaîner entr'elles pour en former un seul tissu qui s'étend depuis la naissance du monde jusqu'au tems où l'auteur vivait; mais il n'était peut-être pas moins difficile, dans l'exécution, de varier sans cesse les tours et les expressions de ces aventures presque semblables: la plupart des personnages que l'on y voit agir finissent par être changés en animaux, en oiseaux, en fleurs, en arbres, en fontaines, en pierres, ou en d'autres objets insensibles; et cette uniformité inévitable devait être sauvée par la variété des expressions et des tours. Cette difficulté existait toute entière pour le traducteur; et, de plus, celle de dire, à chacune de ces métamorphoses, ce que le poëte latin avait dit, mais ce qu'il était maître de ne pas dire

Digitized by Google

si cela eût contrarié ses convenances poëtiques. Ce serait une nouvelle épreuve à faire subir au traducteur, que de rapprocher l'un de l'autre ces changemens de formes qui exigeaient en lui, comme dans le poëte même, la souplesse et la flexibilité de Protée.

Faisons ici l'essai de ce que l'on pourrait étendre davantage. Io est changée en génisse.

Hélas ! combien de fois, pour implorer Argus,
Elle cherche ses bras, et ne les trouve plus !
Elle voudrait se plaindre et son cri l'épouvante :
Sa parole n'est plus qu'une voix mugissante.

Le poëte suit en quelque sorte tous les mouvemens de la malheureuse Io sous cette nouvelle forme, et ceux même de sa famille qui la cherche et ne peut la reconnaître. Le traducteur attaché à ses pas, les suit avec une adresse et une aisance qui fait disparaître entièrement la gêne de la traduction et celle même de la versification française, si rebelle à de pareils détails.

A peine le miroir des ondes paternelles
Offre à ses yeux l'aspect de ses cornes nouvelles,
Elle a peur d'elle-même, et recule d'horreur.
Et ses sœurs et son père admirent sa blancheur ;
Et ses sœurs et son père autour d'elle s'empressent ;
Elle aime à les revoir, mais ils la méconnaissent ;
Cependant elle fuit et son père et ses sœurs.
Inachus de ses mains lui présente des fleurs ;
De ses lèvres Io les touche, les caresse,
Et ne peut retenir des larmes de tendresse.
Ah ! que n'a-t-elle encor l'usage de la voix !
Elle dirait son nom : elle sut toutefois
A l'aide de son pied (3) l'écrire sur le sable,
Et révéler ainsi son destin déplorable.

Rapprochez de cette métamorphose celle de Calisto en ourse, vous y trouverez des détails assez semblables pour le fonds, mais tout à fait différens quant aux expressions. Vous y trouverez aussi, comme dans le tissu

(1) J'avais repris cet hémistiche dans mon premier Extrait, et j'avais proposé ce vers à M. de Saintange :

De son pied le tracer, en lettres, sur le sable.

Je le lui propose encore, ou l'engage du moins à trouver mieux.

Digitized by Google

général de cette traduction, des vers français calqués pour ainsi dire sur les vers latins avec la plus étonnante exactitude, comme :

Venatrixque metu venantum territa fugit.
Chasseresse, elle fuit à l'aspect des chasseurs.
Ursaque conspectos in montibus horruit ursos.
Pertimuitque lupos, quamvis pater esset in illis.
Elle est ourse elle-même et redoute les ours ;
Et le loup qu'elle évite est peut-être son père.

Actéon est changé en cerf.

Son front d'un bois rameux à l'instant s'est armé :
En un large poitrail son sein s'est transformé.
Sa tête dresse en pointe une oreille velue,
Et d'un poil fauve et dur sa peau s'est revêtue.
Il voit changer ses bras en jarrets effilés,
Et plus prompts que les vents, ses pieds semblent allés.
C'est peu : d'un cerf encore il prend l'ame craintive ;
Le héros est frappé d'une peur fugitive,
Et s'étonne en fuyant, de sa légéreté.
Mais à peine des eaux le miroir argenté
Eut offert à ses yeux sa nouvelle figure,
Son long bois, ses longs pieds et sa longue encolure,
Il s'arrête, il voudrait et se plaindre et parler ;
Il brame un son plaintif, sans rien articuler,
Et laisse sur sa joue, hélas ! jadis humaine,
Ruisseler de longs pleurs, indices de sa peine.

Coronis raconte elle-même comment, poursuivie par Neptune, elle fut changée en corneille.

J'étais vierge, une vierge embrassa ma défense.
Pallas entend mes cris ; et tendus dans les airs,
Je vois d'un noir duvet mes deux bras recouverts.
De ma robe en courant les longs plis m'embarrassent :
Je veux la rejeter ; des plumes la remplacent.
Je veux frapper mon *sein ;* tous mes efforts sont *vains ;*
Mes ailes frappent l'air, et je n'ai plus de mains.
Mes pieds plus déliés ne pressent plus l'arène ;
Déjà mon vol léger ne l'effleure qu'à peine.
Je m'élève dans l'air où je rejoins Pallas,
Et son oiseau chéri, j'accompagne ses pas.

Cérès change Ascalaphe en hibou, pour avoir dénoncé sa fille Proserpine.

Digitized by Google

De l'eau du Phlégeton elle arrose sa tête.
De ses yeux stupéfaits la prunelle s'arrête :
Son corps s'est revêtu d'un plumage hideux :
Sa bouche est un bec tors. Engourdi, paresseux,
Il vole pesamment dans l'horreur des ténèbres :
Triste hibou, ses cris sont des accens funèbres.

Céix et Alcyone sont changés en Alcyons. Les flots de la mer apportent le corps de Céix sur le rivage où Alcyone attendait son retour.

Elle y court, et déjà sur des ailes naissantes
Effleure, oiseau plaintif, les vagues frémissantes ;
Et de son bec aigu jette un lugubre cri.
Elle vole empressée à son époux chéri ;
Elle couvre, elle presse, échauffe de son aile
Ce sein froid et glacé, mais toujours aimé d'elle ;
Et dans sa bouche encor glisse un bec amoureux.
Céix de ses baisers a-t-il senti les feux ?
Sa tête se soulève : est-ce un vain jeu de l'onde ?
Ou sent-il de l'amour la puissance féconde ?
On s'étonne, on l'ignore : il la sent en effet.
Les Dieux, touchés enfin d'un amour si parfait,
En oiseaux transformés les unissent ensemble.
Rien ne peut plus troubler l'hymen qui les rassemble.
Pour eux la mer est calme au milieu des hivers :
Ce couple dans un nid suspendu sur les mers,
Couve ses tendres fruits dans une paix profonde.
Pendant sept jours entiers les vents respectent l'onde ;
Eole les retient au fond de leurs cachots,
Et veut que l'Alcyon donne la paix aux flots.

Daphné fuyant Apollon, est changée en laurier.

Elle achevait ces mots ; ses membres s'engourdissent :
Ses cheveux sur sa tête en feuillage verdissent.
Ses bras tendus au ciel s'alongent en rameaux ;
Ses pieds des vents légers jadis légers rivaux,
En racines changés s'attachent à la terre.
Une écorce naissante autour d'elle se serre.
Ses traits sont effacés ; elle est un arbre enfin.
Apollon l'aime encore ; il l'embrasse, et sa main
Sent palpiter un cœur sous l'écorce nouvelle.

Dryope, qui tenait son fils dans ses bras, est changée en arbre.

Elle veut s'éloigner
Et sentant tout à coup ses pieds s'enraciner,

Digitized by Google

Pour les débarrasser sans cesse se travaille.
Une soudaine écorce enveloppe sa taille.
Elle veut de sa main arracher ses cheveux,
Et saisit des rameaux qu'elle arrache avec eux.
Soutenn dans ses bras son fils qui la caresse
Sent durcir sous ses doigts les deux sources qu'il presse.

Image charmante et rendue avec autant de fidélité que de grâce : *materna rigescere sentit ubera.*

L'incestueuse Myrrha devient l'arbre qui porte la myrrhe.

Elle achève, et ses pieds que le sable environne,
Se plongent dans la terre en racines changés,
Solide appui d'un tronc aux rameaux alongés.
Le tissu de sa peau se durcit en écorce.
Ses os forment du bois l'épaisseur et la force :
La sève a pris son cours dans les canaux du sang :
La moëlle est moëlle encor. L'arbre autour de son flanc
S'élève par degrés ; mais elle impatiente
N'attend pas les progrès de l'écorce trop lente,
Et s'y plongeant la tête y cache ses douleurs.
Elle est arbre, et du moins ne sent plus ses malheurs ;
Mais elle pleure encore, et de l'écorce humide
La myrrhe aux doux parfums distille en or fluide.

Narcise est changé en fleur :

On ne voit plus Narcisse : on cherche et près des eaux
On trouve une fleur d'or, à la tige inclinée,
Et de feuilles d'albâtre en cercle couronnée.

Clytie, en héliotrope :

Sur une longue tige à la terre attachée,
Sa tête incessamment vers le soleil penchée,
Tourne vers ses regards son diadême d'or.
Elle est fleur, et pourtant elle est amante encor.

Apollon change en fleur l'aimable hyacinthe ; qu'il a tué par mégarde en jouant au disque avec lui. Les anciens croyaient voir sur cette fleur les deux lettres AI, qu'ils regardaient comme l'expression du cri de douleur d'Apollon. Cela était de quelque difficulté à rendre, et le traducteur s'en est tiré avec sa dextérité ordinaire. Mais le sang d'Ajax, qui se tue de désespoir, est ensuite changé en une fleur pareille, où l'on croyait que les

Digitized by Google

deux mêmes lettres indiquaient le nom de ce héros. C'est ce qu'Ovide exprime dans ces cinq vers, dont les deux derniers paraissent impossible à traduire :

Rubefactaque sanguine tellus
Purpureum viridi genuit de cespite florem,
Qui priùs œbalio fuerat de sanguine natus.
Littera communis mediis pueroque viroque
Inscripta est foliis : hæc nominis, illa querelæ ;

et ce que M. de Saintange traduit ainsi avec la fidélité la plus exacte et la plus heureuse facilité.

De ce sang qui jaillit sur l'herbe colorée
Naît d'une tige verte une fleur empourprée,
Pareille à l'hyacinthe, à cette tendre fleur
Où Phébus imprima le cri de sa douleur ;
Et le chiffre pareil d'Ajax et d'Hyacinthe,
Dans l'une exprime un nom et dans l'autre une plainte.

On connaît la belle statue de Niobé : le marbre même est-il plus expressif que cette description poëtique ?

Au milieu de leurs corps étendus et sanglans,
Veuve de son époux, veuve de ses enfans,
Par le mal endurcie, elle n'est plus sensible.
Ses longs cheveux épars n'ont plus rien de flexible ;
On a vu se roidir et ses pieds et ses bras :
Son œil sans mouvement regarde et ne voit pas.
Son sang s'est refroidi ; son coloris s'efface.
Sa lèvre est pâle et morte, et sa langue se glace.
Rien ne vit plus en elle ; au-dedans, au-dehors
Un froid mortel en marbre a durci tout son corps.
On voit pleurer encor son image sans vie, etc.

Par des effets entièrement opposés, Cyane, nymphe des eaux, est changée en fontaine.

Alors vous eussiez vu par degrés insensibles
Ses ossemens mollir et devenir flexibles.
Vous eussiez vu ses yeux, ses cheveux et ses doigts
Se changer en canaux qui pleuvent à la fois,
Et mêler à sa source une source nouvelle.
Ce qu'elle fut n'est plus. Tout est liquide en elle.
Son sang, qui se distille, en larmes se résout,
Et la nymphe de l'onde en onde se dissout.

Terminons cette revue peut-être plus que suffisante des miracles du paganisme, par celui de tous qui est

Digitized by Google

peut-être le plus étrange, par le changement du géant Atlas en montagne. Persée qu'il veut chasser de ses Etats, lui présente la tête de Méduse.

A ce hideux aspect, d'horreur inanimé,
En un mont sourcilleux Atlas est transformé.
Sa taille s'agrandit : son front sombre et terrible
Est la cime d'un roc neigeux, inaccessible.
Sa barbe et ses cheveux se changent en forêts,
Ses épaules, ses flancs en côteaux, en sommets :
Ses vastes ossemens se durcissent en pierre :
Ses pieds sont des rochers affermis sur la terre ;
Sa hauteur est immense ; et par l'ordre des Dieux,
Colonne de la sphère, Atlas soutient les cieux.

Quoique plusieurs de ces exemples, pris çà et là dans toutes les parties du poëme, aient une certaine étendue; ce n'est point encore là que l'on peut reconnaître un des genres de mérite devenu le plus rare en vers, et que M. de Saintange me paraît posséder éminemment, c'est la couleur générale d'un style poëtique, où tout est fondu, préparé, lié par des transitions naturelles, où la langue est respectée, quoique l'on y voye souvent briller des hardiesses et des nouveautés, enfin, où le traducteur ne s'attache pas seulement à rendre le sens, et autant qu'il peut les mots, mais ce qui est plus difficile et n'est pas moins important, les mouvemens passionnés de son modèle. C'est dans de longs morceaux, dans quelques-unes de ces fables, qui sont comme de petits poëmes épisodiquement encadrés dans ce grand ouvrage, que cette sorte d'observation peut être faite; mais voilà déjà trop de citations, pour que je puisse en ajouter de nouvelles.

J'aurais voulu sur-tout pouvoir citer la fable entière de Myrrha, la plus passionnée de tout le poëme. Ovide y lutte contre lui-même. Il a peint un délire à peu près semblable dans sa fable de Biblis. Biblis est amante de son frère, Myrrha l'est de son propre père : mais ici, comme le crime est plus affreux, les couleurs sont plus rembrunies et plus sombres. Le traducteur ne se borne pas à le faire observer dans une note, il rend fidèlement cette nuance dans ses vers; et je regrette de ne pouvoir qu'y renvoyer le lecteur.

Digitized by Google

Dans un genre tout différent, dans le genre descriptif, un morceau hérissé de difficultés, que M. de Saintange n'a pas moins heureusement vaincues, c'est le long discours de Pythagore, qui remplit une partie du quinzième livre. Ce philosophe y expose sa doctrine ; il s'y élève éloquemment contre l'usage de la chair des animaux dans la nourriture de l'homme ; il explique son système de la métempsycose, et l'appliquant à la nature entière, il décrit les vicissitudes des saisons de l'année et des âges de la vie humaine, les changemens divers que subissent les élémens, les révolutions du globe, des fleuves, des îles, des cités, les métamorphoses naturelles d'animaux, d'oiseaux, et d'insectes divers. C'est une espèce de petit poëme des quatre élémens et des trois règnes, où le poëte, et son traducteur après lui, ont resserré dans moins de cinq cens vers les détails les plus frappans du grand spectacle de la nature. Et voilà, soit dit en passant, comme les anciens traitaient le genre descriptif, que l'on nous donne pour nouveau, mais qui n'a de nouveau que l'abus que l'on en fait. La physique d'Ovide n'est pas aussi bonne que celle de nos jours, Mais sa poësie est de tous les tems ; il est dans toutes ses descriptions, le rival de Lucrèce et de Virgile. M. de Saintange n'avait point à répondre de la physique, il n'était responsable que de la poësie, et notre poëte, le plus justement célèbre par son talent dans le genre descriptif, n'aurait pas mieux satisfait lui-même à cette responsabilité. Quel est celui de ses poëmes où l'on trouve dans ce genre, de meilleurs vers que ceux-ci ?

Dans ses flancs éternels la nature féconde
Contient quatre élémens, principes de ce monde.
Deux, c'est l'onde et la terre, entraînés par leur poids
Vers un centre commun gravitent à la fois.
Deux autres, l'air fluide et la flamme éthérée,
S'élèvent sans obstacle aux champs de l'empirée.
Placés par l'équilibre en des rangs inégaux,
Ces élémens entr'eux sont amis et rivaux.
L'un sort du sein de l'autre, y rentre, en sort encore.
La terre en eau se change, en air l'eau s'évapore.
Dégagé de vapeurs, plus subtil et plus pur
L'air au feu se mêlange et brille aux champs d'azur.

Par

Digitized by Google



Par un retour constant ce cercle recommence.
Le feu redevient air, l'air en eau se condense,
L'onde engraisse l'argile et nourrit le limon.
Chaque forme varie et prend un autre nom.
La nature est sans cesse uniforme et nouvelle :
Le monde est passager, la matière éternelle, etc.

Et il ne faut pas oublier que ceci est une traduction, que tout y est rendu presque vers pour vers, et que, sans qu'il y ait rien d'essentiel omis, dix-sept vers de l'original sont ici traduits en dix-huit.

Dans presque tous ces morceaux importans le traducteur a retravaillé plusieurs détails, quelquefois très-heureusement, quelquefois moins. Il était naturel que je fusse tenté de vérifier s'il avait eu égard aux critiques que je lui avais soumises dans mes extraits de sa première et de sa seconde édition. J'ai reconnu que c'était le plus petit nombre, et toutes les nouvelles leçons ne m'ont pas paru également préférables aux anciennes. Mais les observations qu'il a adoptées et les changemens en mieux qu'il a faits suffisent pour prouver qu'il peut y avoir autre chose que de la justice à l'accuser de persister dans des versions imparfaites précisément parce qu'on les lui a fait observer.

Après avoir relu attentivement tout l'ouvrage, j'avoue que je n'y vois pas non plus ces inégalités si fortes, ces morceaux *que désavouerait la plume la plus novice*, que d'autres disent y apercevoir. Des inégalités, il y en a sans doute; des endroits faibles et négligés, ou plutôt dans lesquels l'auteur n'est pas sorti avec le même bonheur de cette lutte continuelle et pénible où il s'était engagé, il s'y en trouve assurément aussi; mais ce sort lui est commun avec nos meilleurs poëtes; et il n'a pas du moins, comme quelques-uns d'entr'eux, de l'affectation, du papillotage, des formules banales, et d'autres vices de style, que l'on est convenu d'excuser en eux, et pour lesquels on va même quelquefois au-delà de l'indulgence; mais qui n'en sont pas moins des vices, d'autant plus répréhensibles qu'ils peuvent être plus dangereux. Malgré les petites taches qui existent encore dans cette traduction des *Métamorphoses*, (et dans quel poëme français n'en existe-t-il pas?) je per-

Digitized by Google

persiste donc à penser « qu'on ne peut disputer à M. de Saintange la gloire d'avoir écrit un poëme de plus de 12,000 vers qu'on lit avec autant de plaisir qu'une composition originale, et où se trouve en très-grand nombre de longs morceaux, les mieux écrits, les plus exempts de recherche et de manière, enfin les plus semblables aux vers de nos grands maîtres qui aient paru depuis long-tems (4). »

Il resterait à parler de la préface et des notes. Elles pourraient donner matière à quelques observations. On a repris avec raison, dans la partie de la préface qui contient la vie d'Ovide, la traduction en vers de quelques petits passages tirés des Œuvres de ce poëte, qui coupent assez gauchement la prose, et qui n'étant destinés qu'à servir de preuves aux faits rapportés par le biographe, ne devaient être que cités en latin, comme ils l'étaient d'abord, au bas des pages.

En discutant les causes de l'exil d'Ovide, M. de Saintange expose l'opinion du célèbre italien Tiraboschi (qu'il nomme *Tirabolchi*, selon la coutume presque générale en France d'estropier les noms étrangers), opinion que *la Décade philosophique* avait fait connaître, en insérant une traduction abrégée de la dissertation du savant italien (5). Mais une autre explication a été présentée depuis, et soutenue avec vraisemblance dans une vie d'Ovide qui précède la nouvelle traduction en prose, publiée par livraisons avec des gravures, et dont M. Villenave est l'auteur (6). J'en parlerai incessamment, et je ferai connaître cette nouvelle opinion sur l'exil d'Ovide.

Dans les notes, M. de Saintange s'est sur-tout proposé de faire sentir les beautés de son poëte favori, et de développer l'art de sa composition et les artifices de son style : quelquefois aussi il fait remarquer les difficul-

(4) *Décade philosophique et littéraire*, N° 10, de l'an XII.

(5) *Décade philosophique et littéraire*, N° 15, de l'an IX.

(6) Chez MM. *Gay*, libraire, rue de Laharpe, n° 83, au bureau de la Bible; *Guestard*, Editeur, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 65; *Arthus-Bertrand*, *Gide*, *Treuttel* et *Wurtz*, etc. On en est à la 16e livraison.

Digitized by Google

tés qu'il a eu à vaincre et ne dissimule peut-être pas assez à quel point il croit y avoir réussi. Mais cette franchise, comme je l'ai déjà dit, ne suppose peut-être pas un amour-propre plus excessif que celui de tel ou tel autre poëte : il y a seulement manqué un degré de rafinement.

Ces notes paraissent principalement destinées à l'instruction des jeunes gens. On ne doit pas sans doute mettre indifféremment entre leurs mains tous les ouvrages d'Ovide, mais les *Métamorphoses* doivent nécessairement entrer dans le cours de leurs études littéraires. Si les passions y sont quelquefois vivement décrites, elles le sont aussi dans Virgile, et l'on n'a point encore imaginé de retrancher Virgile du nombre des auteurs classiques. Si quelques rigoristes en pensaient autrement, je leur rappellerais cette petite anecdote.

Mme de Grignan, fille et digne élève de Mme de Sévigné, n'avait pas une morale relâchée. Son intéressante Pauline, qui fut depuis la marquise de Simiane, reçut une éducation très-religieuse. Elle se distingua par ses mœurs autant que par ses grâces et par son esprit; et cependant les *Métamorphoses* furent le premier livre classique que sa mère mit entre ses mains.

GINGUENÉ.

LE GÉNIE DE BOSSUET, ou *Recueil des plus grandes pensées et des plus beaux morceaux d'éloquence répandus dans tous les ouvrages de cet écrivain*; précédé de son Eloge par d'*Alembert*: par E. L****., auteur de l'*Esprit des Orateurs chrétiens*. — Chez *Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

TOUT grand génie ressemble à un grand arbre sur lequel des milliers d'insectes de toute forme et de toute couleur trouvent leur nourriture. Les uns vivent innocemment de ses feuilles sans lui causer aucun dommage; les autres, armés d'instrumens nuisibles, tout en s'alimentant de sa substance, travaillent sourdement à le détruire, mais, le plus souvent, meurent eux-mêmes

Digitized by Google

avant d'avoir seulement pénétré son écorce. Qui ne reconnaît pas là les compilateurs et les critiques? J'entends ici par critiques, non point ces hommes remplis de goût et de lumières, qui jugeant les divers écrits sans autre passion que l'amour de l'art, rachètent par une vive et franche admiration pour les beautés, l'inexorable sévérité qu'ils déploient envers les fautes; mais ces injustes détracteurs, ennemis nés du talent et de la gloire, qui, après avoir harcelé indignement un grand-homme vivant, s'acharnent sur lui quand il n'est plus, avec une fureur que l'absence du danger redouble, et ne s'aperçoivent pas que leur vile existence a véritablement sa source dans l'éclat et la durée du grand renom qu'ils s'efforcent d'obscurcir.

Bossuet n'est point en butte aux attaques des critiques de cette espèce; mais il est exposé, comme tout autre grand écrivain des siècles derniers, aux entreprises des compilateurs, sorte de frippiers dont l'active industrie dépèce et retourne en cent façons, qui ne sont pas toutes nouvelles, les ouvrages des hommes de génie, et nous en fatiguerait si nous pouvions jamais en être fatigués. Un des procédés les plus familiers à ces honnêtes spéculateurs, c'est d'extraire des œuvres d'un philosophe, d'un moraliste, d'un orateur, tout ce qui a forme de pensées, de maximes, et de traits; de diviser tout ce butin en des tas séparés qu'ils appellent chapitres, et d'en former un volume auquel ils donnent le nom d'*esprit*.

Nous avons l'*Esprit* de Leibnitz, de Mably et de Condillac, de Lamothe le Vayer, de Raynal, de Nicole, de Saint-Réal, de Saint-Evremont, de Montaigne, de Molière, de Fontenelle, de Marivaux, etc. Il nous manquait l'*Esprit* de Bossuet: on vient de nous le donner sous le titre de *Génie*. M. E. L****. n'a pas cru qu'on pût dire l'*Esprit de Bossuet*, comme on dit l'*Esprit de Marivaux*, et en cela il a prouvé qu'il ne comprenait pas ce mot d'*Esprit* comme titre de livre. L'éditeur de l'*Esprit de Leibnitz*, par exemple, n'a pas prétendu donner le recueil des traits spirituels répandus dans les écrits du philosophe allemand; mais l'esprit, c'est-à-dire la quintessence de ces mêmes écrits.

Digitized by Google

Cela est tout à fait étranger à la question de savoir si c'est l'esprit ou le génie qui domine dans les ouvrages de l'homme. Le recueil des pensées de Bossuet devait donc s'appeler *Esprit*, comme toutes les autres compilations de ce genre. A l'entendre dans le même sens que l'éditeur, on aurait lieu d'être surpris que tout le *génie* de Bossuet pût être renfermé dans un in-8° de quatre cents pages, lorsque les œuvres de ce grand orateur forment vingt gros volumes in-4°. Ces vingt volumes contiennent un grand nombre d'ouvrages qui, roulant sur des matières de pure religion et de controverse, ont perdu beaucoup de leur intérêt, par le changement des esprits et des circonstances: pour les gens du monde, et même pour les gens de lettres, tout Bossuet est dans le recueil des Oraisons funèbres et dans le Discours sur l'Histoire universelle. On ne peut douter cependant que ce grand homme n'ait marqué du sceau de son génie beaucoup de pages de son *Histoire des variations*, de sa *Politique tirée de l'Ecriture-Sainte*, de ses *Méditations sur l'Evangile*, de ses *Elévations*, de ses *Sermons*, etc., et que dans tous ces écrits dont les titres nous sont à peine connus, il ne se trouve, parmi les choses de polémique, de dogme et de mysticité, des traits de morale profonde ou d'éloquence sublime, dignes de l'historien du peuple de Dieu et du panégyriste du grand Condé. L'idée d'exhumer ces richesses enfouies, et de les remettre dans la circulation, était donc une idée utile; et c'est ce qui distingue essentiellement le *Génie de Bossuet* de plusieurs autres compilations de la même espèce, où l'on donne, sans nécessité et pour le seul profit des éditeurs et des libraires, un extrait souvent mal fait d'ouvrages que nous avons tous entre les mains, et que chacun de nous lit et relit en entier.

Ce qu'il y a de plus difficile pour un compilateur, la seule chose qui, dans ce métier, exige véritablement du soin et du discernement, c'est de bien ranger les matières, c'est de faire tellement sa distribution, que chaque division, chapitre ou paragraphe, formé de phrases prises çà et là dans différens ouvrages, forme un tout homogène dont toutes les parties soient liées

Digitized by Google

entre elles et répondent exactement au titre que l'on a donné à l'ensemble. Il faut pour cela une sagacité qui aille plus loin que les mots, et pénètre dans la pensée même de l'écrivain. Supposons que Bossuet eût voulu décrire les faiblesses, les ruses, les jouissances et les tourmens de l'amour-propre, ce véritable Protée qui se déguise sous tant de formes que nous n'avons pu trouver des noms pour les désigner toutes, croit-on que, pour le poursuivre dans ses détours et ses métamorphoses, il eût imaginé d'écrire son histoire en quatre chapitres distincts, intitulés *Amour-propre*, *Vanité*, *Orgueil*, *Ostentation*, auxquels se rattachent visiblement les chapitres *Louanges*, *Flatteurs* et dix autres où l'amour-propre est en jeu? Non, sans doute; il eût embrassé tout son sujet, il l'eût traité avec méthode, de suite et d'une manière complète. L'éditeur, ayant à sa disposition d'abondans matériaux sur ce même sujet, était peut-être tenu de les ranger dans cet ordre et cette dépendance mutuelle, qui seuls pouvaient leur donner de la solidité et de l'éclat. Loin de cela, il les a employés presqu'arbitrairement, sans autre raison de les rapprocher entr'eux, que l'identité du mot qui lui semblait dominer dans la phrase; ainsi il a réuni dans le chapitre de la *Vanité*, par exemple, tous les passages où il était parlé de *vanité* proprement dite, ne se doutant nullement que tel autre passage où il n'est mention que d'*amour-propre* ou d'*orgueil*, trouvait plus naturellement sa place avec ceux-ci que dans le chapitre où il l'a rangé en vertu du mot employé par l'auteur. C'est-là le procédé d'un homme qui fait une table de matières; mais ce n'est pas celui d'un homme qui veut classer des idées et composer un volume.

La preuve du désordre dans un livre comme dans une conversation, c'est la répétition des mêmes choses. Il est arrivé à M. E. L****., faute d'avoir bien déterminé l'objet de ses chapitres, de placer dans deux et quelquefois dans trois chapitres à la fois, des paragraphes entiers, qui, pour ne pas se rapporter assez bien à un seul, se trouvent avoir du rapport avec plusieurs. Mais ce qui est plus extraordinaire encore, et que je

Digitized by Google

ne puis expliquer qu'en supposant beaucoup d'inattention, c'est qu'un même passage de dix lignes se trouve répété dans le même chapitre à deux pages de distance. M. E. L****. trouvera la preuve de ce que j'avance, aux pages 266 et 268 de son volume, chapitre des *Esprits forts*. Il est bien vrai que Bossuet lui-même a plusieurs fois fait usage des mêmes raisonnemens et des mêmes images rendus dans les mêmes termes ; mais c'était dans des ouvrages différens. On serait porté à croire qu'avec l'impétuosité et l'abondance de son beau génie, Bossuet n'attachait pas la même valeur que nous à ces traits de familiarité sublime qui lui échappaient en foule, qu'il en gardait à peine le souvenir, et que dans l'occasion il en devait moins coûter à son imagination d'en enfanter de semblables, qu'à sa mémoire de lui représenter les mêmes. Mais je me suis convaincu que, tout riche qu'il était, il sentait le prix de sa richesse, et savait l'administrer avec économie. Il avait assez bien calculé l'effet de ces beaux mouvemens, de ces expressions audacieuses qui nous frappent comme l'effet d'une inspiration soudaine et involontaire, pour ne pas dédaigner de les reproduire textuellement, lorsqu'ils étaient appelés par l'identité du sujet et de la circonstance. Je pourrais citer ici dix exemples de traits justement admirés dans les Oraisons funèbres, qui se trouvent dans les Sermons et dans d'autres ouvrages.

Pour la vigueur du raisonnement, la force de l'expression et l'austérité de la doctrine, ce recueil des Pensées de Bossuet a le plus grand rapport avec les *Pensées de Pascal*. Sans être de cette misanthropie presque farouche qu'on a reprochée à l'éloquent défenseur de Port-Royal, Bossuet, comme lui, prêchait une religion qui consacre la déchéance de l'homme, la misère de sa condition, la corruption et le néant de sa nature : comme Pascal, il se plaît à nous terrasser, à nous écraser; et le résultat de toutes ses réflexions sur la moral et le physique de l'homme, semble être cette exclamation fameuse qui est une fois sortie de sa bouche : *oh! que nous ne sommes rien!* Il n'est cependant pas aussi décourageant que Pascal, qui, trop convaincu de notre

Digitized by Google

abjection, et trop appliqué à nous la prouver, ne songe jamais à relever notre espoir, et à nous indiquer des moyens d'amendement. Bossuet ne désespère pas tellement de nous, qu'après nous avoir reproché nos vices, il ne nous propose la pratique des vertus, et ne nous croye encore capables d'y atteindre. Les moralistes d'aucun pays, ni d'aucun siècle, n'ont rien dit de plus éloquent et de plus solide à la fois pour démontrer la vicieuse origine des passions les moins criminelles, la vanité des jouissances qu'elles procurent et la réalité des maux qu'elles enfantent. « Les passions ont toutes en » elles-mêmes, dit-il, des peines cruelles, des dégoûts, » des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se » fâche de ne pouvoir être assouvie, ce qui mêle dans » elles toutes des emportemens qui dégénèrent en une » espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur a ses incertitudes, ses agitations violentes, ses résolutions irrésolues et l'enfer de » ses jalousies. L'ambition a ses captivités, ses empressemens, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur » même qui est souvent la mesure de son précipice. » L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, » amasse non-seulement les injustices, mais encore les » inquiétudes avec les trésors. Nos passions contre » nous, nos passions sur nous, nos passions au milieu » de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles. » Le propre des passions est de n'être jamais satisfaites, de désirer, d'espérer, de prétendre, de s'agiter toujours. « Ainsi, dit Bossuet, nous allons tou» jours tirant après nous cette longue chaîne traînante » de notre espérance; et avec cette espérance, quelle » involution d'affaires épineuses! et à travers ces affaires » et ces épines, que d'injustices, que de tromperies, » quel d'iniquités enlacées! » Ailleurs, il s'écrie : ô homme, » ne te trompe pas, l'avenir a des événemens trop » bizarres, et les pertes et les ruines entrent par trop » d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir » être arrêtées de toutes parts. On arrête cette eau d'un » d'un côté, elle pénètre de l'autre; elle bouillonne » même par-dessous la terre. Vous croyez être bien

Digitized by Google

» munis aux environs, le fondement manque par en » bas, un coup de foudre frappe par en haut.. Mais je » jouirai de mon travail. Eh quoi ! pour dix ans de vie ! » Mais je regarde ma postérité et mon nom. Mais peut- » être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être » aussi qu'elle en jouira. Et tant de travaux, et tant de » sueurs, et tant d'injustices, et tant de crimes, sans » pouvoir jamais arracher à la fortune, pour laquelle tu » te dévoues, qu'un misérable peut-être. Regarde qu'il » n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tom- » beau pour graver dessus tes titres superbes, seuls » restes de ta grandeur abattue; l'avarice ou la négli- » gence de tes héritiers le refusera peut-être à ta mé- » moire, tant on pensera peu à toi quelques années » après ta mort. Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de » tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions » et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta » grandeur ! ô les belles suites de ta fortune ! ô folie ! ô » illusion ! ô étrange aveuglement des enfans des hom- » mes ! » Quel mouvement ! quelle rapidité, quelle force attérante ! Ce sont bien là ces *combats à outrance* dont parle Mme de Sévigné. L'éloquence de Bossuet était parfaitement d'accord avec les principes qu'il s'était faits sur la prédication. « Comme c'est à la conscience, dit-il, » que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, » non un brillant et un feu d'esprit qui égaie, ni une » harmonie qui délecte, ni des mouvemens qui cha- » touillent, mais des éclairs qui percent, un tonnerre » qui émeuve, une foudre qui brise les cœurs ! »

Celui qui lançait d'une main si puissante les foudres de la parole divine, ne dédaignait pas de faire briller quelquefois les éclairs du bel esprit : quelquefois le plus éloquent des hommes en devient le plus ingénieux. « La » grandeur, dit-il quelque part, loin d'affaiblir la bonté, » n'est faite que pour l'aider à se communiquer davan- » tage, comme une fontaine publique qu'on élève pour » la répandre ». Voici un passage qui semblerait avoir été écrit par la Bruyère : « Quest-ce que la vie de la » cour ? faire céder toutes ses passions au désir d'avan- » cer sa fortune ; dissimuler tout ce qui déplaît, et souf- » frir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous

Digitized by Google

» voulons ; étudier sans cesse la volonté d'autrui, et » renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus » chères pensées : qui ne sait pas cela, ne sait pas la » cour ». L'auteur des *caractères* n'a pas d'expression plus vive, plus concise et plus piquante que celle-ci : « La faveur ne voit guère deux générations ».

Bossuet, accoutumé dans sa jeunesse à disputer contre les chefs du protestantisme, porte quelquefois dans ses écrits une dialectique subtile qui dégénère en ergotisme scolastique. On est fâché de le voir démontrer l'existence de Dieu par une longue distinction entre l'*être*, le *non-être*, ou le *rien*. Ce n'est pas ainsi que Fénélon prouvait Dieu.

Bossuet, comme Pascal et beaucoup d'autres grands prosateurs, faisait fort peu de cas de la poësie. Il ne voit dans les poëtes que des gens qui passent leur vie à arranger et à mesurer des mots, à rendre agréables des choses inutiles et mêmes dangereuses. Il s'arme contre eux du jugement de Platon, qui les a bannis de sa république ; il fait le procès à Virgile, *pour avoir étalé également le faux et le vrai*, et chanté avec la même verve, la même magnificence de poësie, la doctrine de Platon et celle d'Epicure ; enfin, de même que Bourdaloue, dans un de ses sermons, avait invectivé contre la comédie du *Tartuffe*, et son auteur ; il attaque dans un de ses traités, la satire de l'homme et la satire sur les femmes, de Boileau, l'une parce qu'elle insulte à l'image de Dieu qui est l'homme, et l'autre parce qu'elle condamne un sacrement, qui est le mariage. C'est prendre bien au sérieux les badinages de l'imagination poëtique ; mais Bossuet était un casuiste rigoureux : pour peu que la morale évangélique lui parût compromise, nulle considération ne pouvait arrêter son zèle.

Le recueil dont je viens de rendre compte, ne peut sans doute accroître ni étendre l'immense réputation de Bossuet ; mais il servira du moins à la confirmer, et j'ose croire que presque seul il suffirait pour l'établir.

AUGER.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople*, 28 *Août*. — Le règne du sultan Mahmoud et l'administration du grand-visir, Mustapha-Bairaictar, s'annoncent par des réformes utiles et fermes dans l'intérieur de l'Empire, et par une prudence éclairée dans ses relations avec les puissances étrangères. Le tems n'est plus où la Porte pouvait conserver un système indépendant, et se séparer du reste de l'Europe par sa politique, comme elle en était séparée par ses mœurs et par sa religion. Les revers que les Ottomans éprouvent depuis trente ans, les pertes irréparables qu'ils ont faites, les vices du gouvernement qui paralysent toutes les ressources de l'Etat, et sur-tout les progrès des lumières et de l'art militaire chez leurs voisins, forcent aujourd'hui le divan d'écouter les conseils de la sagesse, et de chercher sa sureté dans une liaison intime avec les grandes puissances du continent. On ne peut guères douter que le nouveau grand-visir n'ait reconnu la justesse de ce principe et qu'il n'y demeure fidèle. Déjà ses ordres ont fermé tous les ports de la Turquie aux ruses du commerce anglais; et ce commerce est vigoureusement poursuivi dans les Echelles où l'on avait tenté de le rétablir. Deux bâtimens américains, qui se sont présentés dernièrement devant le port de Smyrne, en ont été renvoyés sur la seule demande du consul français.

ALLEMAGNE. — *Vienne*, 16 *Septembre*. — LL. MM. II. sont attendues demain dans cette résidence.

Le couronnement de l'impératrice comme reine de Hongrie a eu lieu le 7 à Presbourg, avec la plus grande solennité. S. A. R. l'archiduc-primat, assisté des évêques de Wesprim et de Zaab, fit la cérémonie. Le même jour, les membres des Etats dînèrent aux frais de l'empereur dans la salle de la redoute. Vers la fin du repas, LL. MM., accompagnées du prince héréditaire et de LL. AA. II. et RR, parurent dans la salle et furent reçues avec le plus vif enthousiasme. Des toasts furent portés à la prospérité de la famille impériale. Le soir, toute la ville fut illuminée; il y eut un bal masqué dans la salle de la redoute, et différens divertissemens sur les places publiques.

Les ambassadeurs de France et de Russie ont assisté au couronnement. Ils sont déjà de retour de Vienne. Le lieu-

Digitized by Google

demain de son couronnement, l'impératrice a parcouru les rues de Presbourg, montée à cheval, à la manière hongroise. S. M. a été reçue partout au milieu des transports de l'allégresse publique.

Après le couronnement, LL. MM. ont parcouru plusieurs contrées de la Hongrie.

On assure que les Etats, dans leur première séance, ont consenti à toutes les demandes du gouvernement, et entre autres à la levée d'une milice nationale, pareille à celle qui a eu lieu dans les autres Etats de la maison d'Autriche.

On assure qu'outre la ville de Comorn, l'on doit encore fortifier les châteaux d'Arwa, vers la frontière de la Silésie, ainsi que la ville et le passage de Jablunka.

Berlin, 14 septembre. On attend incessamment dans cette ville, S. A. le prince Guillaume de Prusse, revenant de Paris, et se rendant à Kœnigsberg.

— M. le maréchal Lannes a passé par notre ville pour aller à la rencontre de l'Empereur de Russie. S. M. I. était attendue le 16 à Kœnigsberg d'où elle a dû continuer sa route pour se rendre directement à Weimar.

— Le bruit se soutient que tous les Etats prussiens situés sur la rive droite de l'Oder seront évacués d'ici au premier octobre. Il n'y a déjà plus de troupes dans la Nouvelle-Marche. La division du corps d'armée du maréchal Soult, qui était près de Moëve, sur le bord de la Vistule, s'est rendue à Dantzick pour en former la garnison, après le départ du corps du général Oudinot, qui est parti pour Glogau en Silésie. On ne parle point encore de l'évacuation de la Marche de Brandebourg; mais le dépôt d'artillerie de Berlin s'est mis en route, et tous les bureaux des commissaires ordonnateurs, ainsi que les employés civils de l'armée ont quitté cette ville.

Plusieurs officiers ont écrit à leurs familles, qui devaient se rendre l'hiver prochain à Kœnigsberg, de rester à Berlin; on remarque aussi que le colonel Kleist, adjudant-général du roi, et qui se trouve depuis long-temps à Berlin, où il est chargé de la surveillance des officiers et soldats prussiens, a repris son uniforme, ce qui était défendu jusqu'à présent. Les conjectures auxquelles ces changemens ont donné lieu, sont cause que nos effets publics ont haussé tout-à-coup de trente pour cent.

— Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, habite maintenant à Charlottenbourg, d'où il vient souvent à Berlin. Il n'est pas encore question du départ de son état-major, comme quelques feuilles l'avaient annoncé.

Digitized by Google

Francfort, le 24 Septembre. — L'Allemagne et l'Europe entière ont, dans ce moment, les yeux fixés sur deux petites villes de Saxe, Erfürth et Weymar, que doit honorer la présence des deux plus puissans monarques du monde. Nous avons vu passer ici S. Exc. M. de Champagny, ministre des relations extérieures en France; S. A. S. M. le prince de Bénévent, M. le comte Tolstoï, ambassadeur de Russie, à Paris, et plusieurs autres personnes de marque, attachées à la cour de France, qui se rendent à Erfürth. On attend demain S. M. l'Empereur Napoléon. Le prince Primat, notre souverain, S. A. I. le grand duc de Würtzbourg, le prince et la princesse héréditaires de Bade, le prince de Nassau-Weilbourg, et plusieurs autres princes, se sont rendus ici pour offrir leurs hommages au protecteur de la confédération du Rhin. Toute la bourgeoisie devait prendre les armes aujourd'hui à 4 heures du matin; mais d'après une lettre que M. le maréchal Kellerman a reçue du grand-maréchal Duroc, et qu'il a communiquée au prince Primat, il a été donné contre-ordre. Dans cette lettre, M. le grand-maréchal annonce que l'Empereur n'arrivera que dimanche 25 à Mayence, et que comme S. M. voyage *incognito*, elle ne veut recevoir aucun honneur.

D'un autre côté, M. le comte de Romanzow, ministre des affaires étrangères en Russie, est arrivé à Weymar, où S. M. l'empereur Alexandre est attendu lui-même, à la fin du mois, avec une suite très-nombreuse. La ville de Weymar, qui était depuis quelques années l'Athènes de l'Allemagne, le séjour habituel de Wiéland, de Goëthe, et de nos plus célèbres écrivains, va se remplir d'une cour brillante, sans cesser d'offrir un noble asyle aux muses et aux talens. On assure que les chefs-d'œuvres de la scène française seront représentés sur son théâtre pendant le séjour des deux Empereurs, et que les plaisirs de l'esprit se mêleront aux fêtes de la grandeur.

On croit que les princes les plus considérables de la confédération du Rhin, vont se rendre à Erfürth.

Il est arrivé de Mayence plusieurs détachemens de cavalerie de différente espèce; elle est destinée ou à servir d'escorte à S. M. I., ou à être mise en station dans les villes où l'Empereur passera.

Hambourg, 20 Septembre — Deux mille chevaux de la cavalerie espagnole, sont partis, ces jours derniers, pour Postdam, Hanovre et Wesel. Ces chevaux sont tous entiers; il y en a de très-beaux. Ils sont conduits par des cavaliers espagnols.

Digitized by Google

Les officiers et soldats espagnols qui se trouvaient dans le Holstein, le Schleswig et le Jutland, partent journellement aussi pour Wesel et Mayence. On en attend de Fionie, de Seeland, cinq mille, qui doivent continuer leur route pour la même destination. Plus de deux cents officiers de tous grades sont déjà partis.

Les nouvelles que l'on reçoit d'Angleterre, reviennent sur les succès des Anglais et des insurgés en Espagne et en Portugal, et les font bien moins considérables qu'elles les avaient annoncés d'abord. Le lieutenant-général Dalrymple, qui est à Gibraltar, le lord Collingwood, qui est à la hauteur de Cadix, et l'amiral Cottou, qui se trouve à la hauteur du Tage, n'ont envoyé aucun nouveau renseignement particulier. Parmi les généraux qui servent sous Castannos, on nomme Penna et Jones, qui ne paraissent pas beaucoup mieux connus que les autres. Les Anglais ont envoyé des représentans aux différens corps d'insurgés : mais cette mesure ne suffit pas pour les mettre d'accord ensemble. Les Français, avant de quitter Madrid, avaient emmené toute l'artillerie transportable, encloué le reste, et mis en sureté les trésors de la couronne. On dit, aujourd'hui, que c'est le 3 août, que le général Wellesley a effectué un débarquement en Portugal ; il était arrivé, le 25 juillet, dans la baie de Mondego. C'est à ces nouvelles que se borne ce que nous apprennent les journaux anglais qui, comme on sait, ne sont pas embarrassés d'en fabriquer, lorsqu'ils en manquent.

A la date de ces nouvelles, on disait à Londres que le chef d'escadre D. Juan Ruiz Apodaca, y était arrivé, chargé des pouvoirs de la junte de Séville et des insurgés espagnols ; et l'on y craignait beaucoup les suites de la division qui avait éclaté entre les chefs de l'insurrection, notamment entre les généraux Cuesta et Palafox.

Espagne. — *Vittoria*, 22 *Septembre*. — Par un décret royal daté de Miranda, S. M. a prescrit diverses mesures pour réprimer les violens excès et les assassinats qui ont eu lieu sur diverses parties du territoire espagnol, pour ôter les armes des mains de ceux qui en font un criminel usage, assurer les communications, la personne des soldats et des voyageurs, et punir les auteurs de tout désordre et attentat contre la sureté publique et particulière.

Le roi a nommé le lieutenant-général D. Francisco de Negrette, capitaine-général du royaume de Navarre.

Les services du conseiller d'Etat D. Manuel Bromero viennent d'être récompensés par son élévation au poste de ministre de l'intérieur.

Digitized by Google

Il paraît que l'armée française est maintenant prête à se mettre en mouvement, et que, d'ici à peu de tems, elle pourra se mettre en marche pour Madrid.

On avait écrit de Miranda que 1500 français avaient été arrêtés à Madrid, et le sequestre mis sur leurs biens; cette nouvelle ne se confirme pas.

(INTÉRIEUR).

PARIS, 30 *Septembre*. — Les différens corps de la Grande-Armée qui traversent en ce moment la France pour se rendre en Espagne, reçoivent dans toutes les villes l'accueil qu'une nation belliqueuse et fière doit à des guerriers qui font sa gloire et son appui. Metz, Nanci, Reims, Troyes, rivalisent avec Paris, dans les fêtes que leurs habitans s'empressent d'offrir à nos soldats victorieux. L'armée française ne ressemble point à celle de quelques puissances dont on a long-tems vanté le système militaire, et dont la grandeur s'est évanouie au premier revers. Là, le soldat, souvent étranger au pays, l'était toujours à la nation : ici, l'armée est entiérement nationale, chacun des braves qui la composent appartient à l'Etat par sa famille, par sa propriété, par ses plus chers intérêts, par ses premières affections : et voilà ce qui donne un mouvement si général, un caractère si populaire, aux fêtes que reçoivent partout, sur leur passage, ces invincibles légions. — Depuis le 20 de ce mois, les régimens du 1^er^ et du 6^me^ corps de la Grande-Armée, qui arrivent à Paris, sont réunis successivement dans les beaux jardins de Tivoli, où la ville leur offre un dîner militaire et vraiment patriotique. Un concours immense de spectateurs se porte à ces réunions, et mêle ses acclamations à celle des braves qui célèbrent le héros qui les a si souvent conduits à la victoire.

M. le Conseiller-d'Etat, préfet du département de la Seine, et les autorités municipales de Paris, ont reçu à la barrière S^t^.-Martin les colonnes qui avaient à leur tête MM. le maréchal Victor et le général Marchand, et leur ont offert des couronnes pour en décorer les Aigles de leurs légions.

« La grande cité sera fière à son tour, leur a dit M. le Conseiller-» d'Etat, préfet du département, si quelque jour, tandis que vous mar-» cherez à la victoire, les yeux fixés sur vos Aigles, la vue de ces cou-» ronnes peut vous rappeler que nos cœurs vous accompagnent et que » nos vœux vous secondent. »

— Un décret impérial rendu à Saint-Cloud, le 17 septembre, porte ce qui suit :

Art. 1^er^. Il y aura en Dalmatie un évêque du rit grec.

2. Il y aura également un chapitre et un séminaire pour l'instruction du clergé du même rit.

Digitized by Google

3. Nous affectons à l'évêché une dotation de 15,000 liv. par an, sur notre trésor royal.

4. La même somme, à prendre pareillement sur le trésor, est accordée au chapitre et au séminaire, pour leur dotation annuelle.

5. Dans le courant du mois de novembre prochain, il sera convoqué à Zara, sous la présidence de notre provéditeur-général, un synode composé de quarante sujets du rit grec, nommés par ledit provéditeur-général, sur une liste double qui lui sera présentée par l'archimandrite.

6. Le synode nous fera connaître ses vues sur le mode de bien organiser l'exercice du rit grec.

7. Il nous présentera en outre un projet pour une meilleure circonscription des paroisses, et un état des dépenses nécessaires au service ecclésiastique.

8. La moitié de ces dépenses sera à la charge de ceux qui professent la religion grecque d'après le mode qui sera établi; l'autre moitié sera supportée par notre trésor royal.

— Voici quelques détails sur sur la visite que S. Exc. l'ambassadeur de Perse a faite à la Bibliothèque impériale:

S. Exc. a paru vivement frappé de l'ordre admirable qui règne dans cette immense collection de volumes. Elle en a évalué le nombre à 400,000 (ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité).

M. l'ambassadeur s'est arrêté pendant une demi-heure environ dans les salles des manuscrits; il les a trouvés d'une grande beauté, et en a reconnu plusieurs renommés dans l'Orient par l'habileté des copistes.

S. Exc. a fait prendre note de ce qu'elle a vu de plus remarquable; elle a également voulu faire transcrire diverses sentences persannes qui l'avaient frappé.

Un exemplaire de l'Alcoran a sur-tout excité son attention. Il n'est point d'homme en Perse, a dit l'ambassadeur, qui ne vendît ses enfans pour acquérir un tel trésor.

En sortant de la Bibliothèque impériale, S. Exc. a prié M. Jaubert de témoigner toute sa satisfaction à MM. les conservateurs de cet établissement, et en particulier à M. Langlès qui n'a rien négligé pour exciter et satisfaire sa curiosité. S. Exc. a promis d'enrichir la Bibliothèque de quelques manuscrits précieux qu'elle a rapportés de Perse.

Le soir du même jour, l'ambassadeur s'est rendu avec toute sa suite, à l'Académie impériale de Musique. Son intention était, en visitant pour la première fois le plus beau théâtre de l'Europe, de choisir une représentation analogue aux événemens qui immortalisent le règne de Napoléon. On donnait le *Triomphe de Trajan*. Il est difficile de se former une idée exacte de l'impression qu'a produit sur l'ambassadeur, ce magnifique spectacle; S. Exc. est restée immobile d'admiration et d'étonnement longtems après la toile baissée.

Digitized by Google

(N° CCCLXXVII.)

(Samedi 8 Octobre 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LES TROIS ISLES.

Formidanda Paphos multo discrimine sedes;
Nec non et pluti regia fœta malis;
Dulcia securæ delibat gaudia vitæ,
Quem tegit incolumen litus amicitiæ. B.

Pour fuir son vain fracas, échappé de la ville,
J'étais un jour assis près d'un fleuve tranquille.
Là rêveur, et cherchant l'oubli de bien des maux,
J'aimais à suivre au loin son onde paresseuse.
Mon ame libre enfin, et du calme amoureuse,
Savourait les douceurs de ce vague repos.
Tout à coup une femme, à mes yeux étrangère,
Dirigeant avec grâce une barque légère,
Se présente, s'approche, et me parle en ces mots:
De tristes souvenirs paraissent te poursuivre.
— Il est vrai : nul mortel ici bas ne peut vivre
Sans payer plus ou moins son tribut au malheur.
— Je le sais; mais je puis adoucir sa rigueur.
— J'en doute. — Si tu veux entrer dans ma nacelle,
Et pour quelques instans, te fiant à mon zèle,
De ces paisibles flots suivre avec moi le cours,
Peut-être je pourrai, sur des rives nouvelles,
Contre les noirs soucis t'offrir quelque secours.
Le charme de sa voix, ses grâces naturelles,

Digitized by Google

La douceur, la franchise empreintes dans ses yeux,
Tout me dit, en un mot, d'accepter le voyage.
Je me place auprès d'elle, et quittant le rivage,
Le fleuve mollement nous entraîne tous deux.

Nous voguons, et bientôt je vois paraître une île.
Ses bords étaient ornés de palais somptueux,
Et plus loin dans la plaine une superbe ville
Elevait dans les airs son front majestueux.
De ce riche séjour qui peindra l'opulence?
Par-tout l'or et l'argent, avec magnificence,
Pour éblouir les yeux s'y trouvaient répandus.
Les arbres y portaient ces merveilleuses pommes
Qu'on voyait aux jardins des filles d'Hespérus;
Et ce riche métal, tant recherché des hommes,
S'y montrait si commun que même les ruisseaux,
Ainsi que le Pactole, en roulaient des monceaux.
J'allais sur ce miracle interroger mon guide;
C'est ici, me dit-il, que Midas autrefois
Exerça le pouvoir admirable et perfide
De convertir en or ce que touchaient ses doigts.
Cette île depuis lors est l'île des richesses.

Quel est donc de cet or le pouvoir souverain?
Déjà de m'enrichir je formais le dessein.
Insensé! dit la nymphe, aux vulgaires faiblesses
Pourquoi livrer ainsi ton cœur né généreux?
Non : ce n'est point ici le but de notre course.
Apprends que ce séjour, si brillant à tes yeux,
Est de sombres ennuis une éternelle source.
La discorde, la haine et l'égoïsme affreux
Y tiennent à l'envi leur empire odieux.
Dès qu'on y met le pied rien ne peut vous soustraire
Au dangereux poison qu'on respire auprès d'eux.
Ils corrompent bientôt le plus beau caractère.
Comme on voit bien souvent une fleur étrangère,
Ornement des jardins dont son maître est jaloux,
Près d'une autre moins belle imprudemment placée,
Languir, dégénérer, par elle influencée,
Et perdre pour jamais ses parfums les plus doux,
Et les riches couleurs dont elle est nuancée. (1)

(1) Cette comparaison est fondée sur un fait connu de tous les fleuristes, qui ont plus d'une fois observé la dégénération des fleurs par le mélange des étamines.

Digitized by Google

A ces mots, tout honteux, je ne répliquai pas;
Et me laissant guider par la nymphe prudente,
Je la vis, redoublant les efforts de son bras,
Presser le cours trop lent de l'onde qui serpente.
Les arbres du rivage, et la terre et les cieux,
Avec rapidité semblent fuir à nos yeux.
Une autre île bientôt devant nous se présente :
Ici point de richesse, ici point de palais;
Mais de tendres gazons et des ombrages frais.
Des buissons de lilas, de myrthes et de roses,
Mille groupes de fleurs nouvellement écloses,
Amusent les regards de leurs vives couleurs,
Et répandent dans l'air leurs suaves odeurs;
Avec art ménagés, des bosquets solitaires
Semblent vous inviter à de tendres mystères.
Tout enfin sur ces bords charme le voyageur,
Et l'invite à fixer sa course vagabonde.
Quel tableau, m'écriai-je, et quel site enchanteur!
On doit vivre en ces lieux le plus heureux du monde.
A peine j'ai parlé qu'un jeune homme paraît.
Le sombre désespoir empreint sur son visage,
Fait naître en sa faveur le plus vif intérêt.
Je le vois lentement s'approcher du rivage;
Il regarde la terre, il s'arrête, il frémit,
Met la main sur son cœur, un moment s'attendrit;
Puis se frappant le sein, le malheureux s'agite,
Et dans l'onde qui fuit soudain se précipite.
Voilà donc le bonheur qu'on goûte en ce séjour,
Dis-je! glacé d'effroi, qui règne ici? — L'Amour.
— L'Amour! éloignons-nous; je connais le perfide;
Je sais que de nos pleurs le cruel est avide.
Sept lustres m'ont appris, peut-être à mes dépens,
Que de le fuir, hélas! il est bien plus que tems.
Mais son île fatale est déjà disparue.

Une troisième, enfin, se présente à ma vue.
Rien ne peut éblouir sur ces champêtres bords;
Tout est simple et riant, tout y plaît sans efforts.
Là, le chêne et l'ormeau, mariant leur feuillage,
Répandent à l'entour ce demi-jour heureux
Qui plaît à la pensée et repose les yeux.
L'air est tranquille et pur, le ciel est sans nuage;
Et le calme profond qui règne dans ces lieux,
D'un repos consolant offre le doux présage;
Enfin plus on approche, et plus on est charmé

Digitized by Google

Des objets gracieux de ce frais paysage.
Le fleuve avec plaisir en reflète l'image,
Et semble ralentir son cours accoutumé,
Afin de caresser plus long-tems son rivage.
Tu vois, dit ma compagne, avec un doux accent,
Les confins resserrés de mon petit domaine;
Sur tous les cœurs ici je règne en souveraine:
Mais on chérit mes lois, mais chacun est content.
Du malheur qui s'attache à la nature humaine
Si je ne puis, hélas! vaincre le bras puissant,
Aux maux de mes sujets toujours je m'associe;
Ils versent dans mon sein les secrets de leur vie;
Attentive, j'écoute et je pleure avec eux.
A ces mots, détournant sa légère gondole,
Elle aborde, et bientôt nous débarquons tous deux.

Toi, m'écriai-je, ô toi, dont la douce parole
En pénétrant le cœur le charme et le console;
Toi dont le seul regard m'entraîne sur tes pas,
Enfin quel est ton nom? — Qui ne le connaît pas?
Chacun à tout propos le cite avec emphase;
Plus d'un auteur s'en sert pour embellir sa phrase;
Mais par bien peu de gens il est apprécié....
— C'en est assez: eh quoi! j'ai pu te méconnaître!
Pardonne mon erreur, ô divine Amitié!
De vivre sous tes lois je suis digne peut-être:
Des faux biens de la terre à jamais détrompé,
Je me sauve en tes bras, de l'orage échappé.
Oui: tu remplaceras, par ta céleste flamme,
Les trop douces erreurs dont se berçait mon ame.
Gloire, plaisir, amour, fortune, tout est vain;
Tes bienfaits peuvent seuls remplir le cœur humain.
Ils sont de tous les rangs, comme de tous les âges:
Tu mérites par eux nos éternels hommages.
Règle donc mes destins, ne m'abandonne pas.
Avec douceur encore appuyé sur ton bras,
Je pourrai de la vie achever le voyage.
Ah! dussé-je avec toi vivre dans les déserts,
Je te suis; et, quittant une foule volage,
Je saurais dans ton sein trouver mon univers.

G. DU M.

Digitized by Google

MARIE STUART,

MONOLOGUE LYRIQUE, PAR M. DE JOUY.

(On suppose que la scène se passe dans la prison de Tewksbury, pendant la nuit qui précéda le jour où l'infortunée reine d'Ecosse périt sur un échafaud.)

Quelle nuit !... quel songe pénible !...
J'achève un douloureux sommeil !
Hélas ! la vérité, plus triste, plus terrible,
M'attendait au réveil.
Dans les fers je m'agite encore :
Mais le trépas bientôt les brise sans retour :
Le premier rayon de l'aurore
Doit éclairer mon dernier jour...

Dans la profondeur des nuages
J'entends la foudre au loin gémir ;
Le ciel, par la voix des orages,
De mon destin vient m'avertir.
Autour de ma retraite obscure,
Les vents, avec un long murmure,
Font retentir ces mots.... Marie, il faut mourir !...

Après tant de souffrance,
Un supplice cruel, voilà mon espérance !
Recevez mes tristes adieux,
Voûtes sombres, séjour d'alarmes,
Muets témoins des larmes
Qui coulent de mes yeux.

Adieu si doux pays de France (1),
Berceau de mon heureuse enfance,
D'où le sort voulut me bannir :
O ma patrie,
La plus chérie,
Donne à Marie
Un souvenir.

Et toi, de mes tourmens artisan détestable,
Perfide Elisabeth, tu jouis de mes pleurs !
Dix-huit ans de malheurs
De ta vengeance infatigable
N'ont pu désarmer les fureurs !

Viens assister à mon supplice,

(1) Les vers italiques sont de Marie Stuart elle-même.

Digitized by Google

Que mon trépas comble tes vœux,
Et par le plus lâche artifice
Que ta haine encor me noircisse
Chez nos derniers neveux.

Tu ne saurais tromper la justice éternelle,
Indulgente à l'erreur et terrible aux forfaits;
Tu lui rendras compte, cruelle,
Des maux affreux que tu m'as faits.

Que vois-je ?... une clarté fatale
A pénétré dans cette tour !....
Et déjà l'aube matinale
Au monde ramène le jour.

J'écoute... on approche... on m'appelle !...
C'est la mort qui s'offre à mes yeux !
Un Dieu met dans mon sein une force nouvelle,
Mon ame s'affranchit de sa chaîne mortelle,
Et, brillante d'espoir, s'élève vers les cieux.

ENIGME.

J'OCCUPE, ami lecteur, peu d'espace ici-bas.
Pourtant ne me dédaigne pas
Tout petit que je suis, et sur certaine lettre
Avec un vétilleur garde-toi de m'omettre;
Ou crains qu'un tel oubli, du trop fameux Martin
Ne te fasse éprouver le funeste destin.
Ne me dédaigne point, lecteur, je t'en conjure,
Sans quoi, pour venger cette injure,
Je vais, dans mon courroux, te prenant au côté,
De respirer t'ôter la liberté.

Quelquefois je ne suis qu'un être imaginaire;
D'autrefois j'ai la plume ou l'aiguille pour mère.
Aux quatre coins des cieux jaloux de me montrer,
Dans la musique encor on peut me rencontrer.
On voit, faute de moi, manquer plus d'une affaire;
Mon absence, au piquet, rend un joueur capot.
Cherche bien maintenant; car, soit dit sans mystère,
Si tu ne trouves point, tu ne diras le mot.

SARTRE, *professeur à Laval.*

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Sous le règne des derniers rois
Les livres très-souvent me traînaient à leur suite ;
Je commence à vieillir et je mourrai bien vîte :
Il me reste un *o* seul, quand on m'ôte *un* et *trois*.

CHARADE.

Mon tout est un nom de bergère ;
Femme à vapeurs de mon premier
Fait son déjeûner ordinaire.
Un petit mot latin mis devant mon dernier
Te montre ce qu'on sent en voyant mon entier.

M. C.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *B*.

Celui du Logogriphe est *Dreux ;* dans lequel on y trouve *deux* et la lettre *r*.

Celui de la Charade est *Pré-face*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

LE PORTRAIT DE FAMILLE.

ANECDOTE.

Je voyageais en 80 dans le Bas-Vendomois, pays délicieux que les amateurs de la belle nature ne visitent pas assez. Tandis que je me plaisais à contempler les riants paysages, les sites pittoresques et variés que ce vallon charmant du Loir présente sans cesse à l'admiration du voyageur, le jour fuyait insensiblement, et je me vis surpris par la nuit dans un lieu qui m'était inconnu. Je suivis le sentier dans lequel je me trouvais engagé, ne sachant trop où il devait me conduire. Je n'eus pas fait un quart de lieu que j'arrivai dans un petit

Digitized by Google

village entouré d'arbres et de prairies, et situé sur le penchant d'une colline. J'avais grand besoin de repos et je cherchais de tout côté un asyle, lorsque j'aperçus vers le milieu du village une petite maison toute neuve et fort bien bâtie. Je résolus d'y entrer et d'y demander l'hospitalité. Dans une chambre très-proprement meublée, je vis une jeune paysanne qui, sans être jolie, avait une physionomie franche et heureuse; le coloris de la jeunesse et de la santé brillaient sur ses joues, et le sourire du contentement sur ses lèvres vermeilles. Un jeune homme de ving-quatre à vingt-cinq ans était assis auprès d'elle et tenait sur ses genoux un enfant sur lequel il attachait un regard paternel.

Je racontai mon aventure au petit ménage, et soudain le mari et la femme furent sur pied pour me recevoir. Dans un instant mon souper champêtre fut préparé et servi avec une propreté qui redoublait encore l'appétit que l'exercice m'avait donné. Bientôt je liai conversation avec le jeune homme qui s'était assis à côté de moi, et qui répondit à toutes mes questions avec une franchise et une ingénuité qu'on ne rencontre plus guères, même au village.

Tout en causant, je promenais mes yeux autour de moi, et je ne pus cacher mon étonnement lorsque j'aperçus un tableau qui représentait un homme d'un certain âge, décoré de la croix de Saint-Louis. — Ah! ah! dis-je au jeune paysan, voilà un tableau que je ne m'attendais pas à trouver ici. — Il ne devrait pas y être non plus, me répondit-il. — De qui est donc ce portrait? — C'est celui d'un brave et digne militaire, de M. de Morange, propriétaire d'un château qui n'est pas bien loin d'ici. Hélas! le pauvre homme! voilà tout ce qui reste de lui. Il est mort et c'est bien dommage, il faisait tant de bien aux malheureux! — Et par quel hazard, mon ami, possédez-vous le portrait de M. de Morange? — Je m'en vais vous conter cela pendant que vous soupez, Monsieur.

« Je n'avais que douze ans lorsque mon père mourut. Mon père était un pauvre menuisier qui avait bien de la peine à me faire vivre de son travail. Quelques jours après sa mort, j'allai pleurer et demander l'aumône à la porte de M. de Morange. Il prit pitié de moi et me mit en pension pour me faire apprendre le métier de mon pére. J'allais tous les dimanches chez M. de Morange, il me comblait de bontés, et je ne sortais jamais de chez lui les mains vides. « Julien, me disait-il, sois honnête homme, sois laborieux, et je prendrai soin de ta petite fortune..... »

Digitized by Google

» Je profitai des conseils de M. de Morange, et je cherchai à m'instruire dans mon état. Lorsque j'eus atteint ma seizième année, ce brave homme me fit venir chez lui, et remettant une bourse entre mes mains, il me dit : « Julien, je suis content de toi. Tout le monde dit du bien de ta conduite. Continue à marcher dans le bon chemin; on arrive toujours à un bon gîte quand une fois on l'a pris. Voilà une petite somme que je te donne pour faire ton tour de France. Il faut voyager pour te perfectionner dans ton métier. Adieu, reviens honnête homme si tu veux être heureux un jour, car il n'y a que l'honnête homme qui le soit.... »

» Je pris l'argent que ce bon M. de Morange me donna, je fis mon petit paquet, et dès le lendemain je me mis en marche. Je voyageai pendant quatre ans de ville en ville, toujours travaillant de mon mieux et cherchant à devenir bon menuisier. A vingt ans, j'eus la maladie du pays. Je voulus revoir le village où j'étais né, et je revins en grande hâte, sans être plus riche que je n'étais à mon départ, mais honnête homme et propriétaire d'un bon état qui devait m'assurer du pain pour le reste de mes jours.

« M. de Morange me donna de l'ouvrage, et me recommanda dans les environs. Je vivais assez bien au jour la journée et fort content de ma situation. Je n'avais pas encore été malheureux, mais hélas ! Il fallait bien que le chagrin vînt me trouver quelque jour, car on dit que la vie ne peut se passer sans cela. Au reste, je ne me plains pas; ce que Dieu a fait est bien fait, et ce chagrin-là m'a fait plus de bien que de mal. Je devins amoureux de Colette. C'est ma femme, Monsieur, que vous voyez. Elle était jolie... comme aujourd'hui; mais elle était riche; son père était un gros fermier qui cultivait une ferme à lui, et qui possédait des prairies et des vignes, le tout en bon état. Pour moi, je n'avais que mon métier, je gagnais mes trente sous par jour, et je logeais dans une petite cave que j'étais obligé de louer. Je ne pensais pas que j'étais pauvre, car Colette m'aimait comme si j'avais été riche. Nous nous voyions souvent, et nous nous faisions l'amour en tout bien, tout honneur.

» Un jour maître Sébastien, père de Colette, m'aperçut dans le moment où je donnais un baiser à sa fille. Il me prend à la gorge. — Que fais-tu là ? me dit-il. — J'embrasse Colette. — Quoi ! scélérat, tu oses te permettre.... — Surement, puisque Colette le veut bien. — Et tu crois que je souffrirai qu'un drôle comme toi fasse la cour à ma fille ! — Pourquoi pas ? je ne lui fais la cour que pour l'épouser.

Digitized by Google

— Toi, l'épouser ! ah oui ! on te la garde ; c'est pour toi qu'on l'a faite. Voyez donc ce vaurien, il lui faut une fille riche, à lui qui n'a pas un sillon. — Je voulus répondre, mais Sébastien, qui d'ailleurs est bien le meilleur homme du monde, n'attend pas ma réponse ; il lève son bâton sur moi, j'esquive le coup, et je prends le parti de la retraite.

» Rentré dans ma petite cave, je réfléchis sérieusement à ce qui venait de m'arriver, et je sentis que j'avais eu tort d'aimer Colette, mais c'était un tort que je ne pouvais plus réparer. Bientôt je ne fus occupé que de mon amour ; le chagrin me tourna la tête ; je négligeai mon travail, mes pratiques m'abandonnèrent, et je vis le moment où j'allais manquer de tout.

» J'étais réduit au désespoir, lorsqu'il me vint dans l'idée d'aller confier mon malheur à M. de Morange. « Il est si bon ! disais-je. Il me veut du bien, il m'en a déjà fait ; peut-être prendra-t-il pitié de moi. » J'arrive au château, je demande à parler au maître, et on me répond qu'il est tombé dangereusement malade. Je m'en retourne tristement chez moi, priant Dieu au fond de mon cœur de conserver le protecteur des malheureux. Le lendemain, de grand matin, je cours encore au château pour savoir des nouvelles de M. de Morange, on m'apprend qu'il vient de mourir dans la nuit. Je ne vous peindrai point ma douleur et mes regrets, je perdais tout. Je me retirai chez moi bien affligé, et conjurant l'ame de ce brave homme de prier Dieu pour le pauvre Julien.

» Au bout de quinze jours j'apprends que ses héritiers sont arrivés au château, et qu'on fait une vente de tous les meubles qui lui ont appartenus. La curiosité me conduit, comme tant d'autres, à cette vente. Je vois tous les meubles de mon bienfaiteur passer dans des mains étrangères, et des larmes coulent de mes yeux, tandis que la nièce et le neveu de M. de Morange regardent ce spectacle avec la plus froide insensibilité. Cependant il les avait comblés de biens pendant sa vie, et leur laissait vingt mille livres de rente après sa mort. Ils vendaient tout dans la maison. Ah ! si j'avais eu un oncle aussi bon, j'aurais tout conservé, par respect pour sa mémoire.

» Il y avait une demi-heure que j'étais-là et j'allais me retirer, lorsque j'entends crier : à un écu le tableau, à quatre francs, à cinq livres..... Je regarde ce tableau. Que vois-je ? le portrait de leur oncle, de leur bienfaiteur ! Mon cœur se serre, je pleure comme un enfant. Je suis bien pau-

Digitized by Google

vre, dis-je en moi-même. Six francs, c'est tout ce que je possède. Mais ce portrait, ce portrait de l'homme qui m'a secouru, qui m'a protégé..... Non, non, il ne tombera point dans des mains inconnues. Je porte l'enchère à six francs, et le tableau m'est adjugé.

» Je le détache avec transport, et je ne puis m'empêcher de baiser cette bouche qui m'avait tant de fois souri avec bonté, ces mains qui s'étaient tant de fois ouvertes pour me secourir. J'emporte le portrait dans ma petite cave qu'il doit embellir. Mais en le portant, je suis étonné de sa pesanteur. Je veux le placer à la muraille, mais le clou se détache et le portrait tombe. Je le relève avec précaution, il s'était un peu déchiré par derrière, et un rouleau sortait de la toile. Je prends ce rouleau, je l'ouvre, et jugez de mon étonnement lorsque je vois vingt-cinq doubles louis étalés devant moi. J'examine le tableau de plus près, et je vois qu'il est revêtu par-derrière d'une seconde toile que je soulève, et sous laquelle je trouve une somme de mille louis roulés comme les premiers entre les deux toiles.

» O ciel ! m'écriai-je en bondissant de joie autour de mon trésor. Me voilà donc riche à présent ! J'épouserai Colette ! quel bonheur ! Ce bon monsieur de Morange, il ne se contentait pas de donner pendant sa vie, il donne encore après sa mort. Comme ce portrait lui ressemble ! c'est lui !...

» Cependant une idée me tourmente. — Cet argent est-il bien à moi ? on m'a vendu le tableau, il est vrai, mais l'aurait-on donné pour 6 francs, si l'on avait su qu'il renfermait une somme de mille louis ? Non, non, cet argent n'est pas à moi, il faut le porter aux héritiers de M. Morange. Pauvre Colette ! je ne t'épouserai pas.

Tandis que je fais ces tristes réflexions, je vois à terre un petit billet proprement ployé. Je le ramasse, je l'ouvre et je lis ce qui suit :

« Je connais mes héritiers ; ils vendront le portrait de » leur bienfaiteur, ils me vendraient moi-même s'ils le pou- » vaient. S'ils ont l'ingratitude de se défaire de ce tableau, » la somme qu'il renferme sera pour celui qui l'aura acheté. » Puisse-t-elle tomber en bonnes mains. »

CHARLES DE MORANGE.

Ce billet me rend la vie. « Je puis donc garder tout cela en honneur et en conscience. J'épouserai Colette ! » Le lendemain, dès le lever du jour, je vole chez Sébastien. — Que viens-tu faire ici ? me dit le fermier d'une voix dure et d'une mine rébarbative. — Je viens vous parler.

Digitized by Google

— Je n'ai rien à te dire. — Vous êtes bien fier, parce que vous avez une petite ferme. — Qu'appelles-tu, une petite ferme! Un pauvre diable qui n'a pas le sou..... — Vous n'avez pas compté dans ma bourse. — Je le crois bien, il y a long-tems que tu n'y comptes plus toi-même. — Ça n'empêche pas que si vous voulez me vendre votre ferme, je la paierai peut-être tout aussi bien qu'un autre. — En paroles sans doute.—En bons louis, père Sébastien, en bons louis. — Eh bien, je te prends au mot, je te la donnerai même à bon marché. — Combien en voulez-vous? — Une bagatelle, douze mille francs. — Allons, marché fait. — Veux-tu venir chez le notaire? continue toujours Sébastien, en se moquant de moi. — Je le veux bien, partons.

Le bon homme veut s'amuser à mes dépens: nous allons tous deux chez le notaire du village. Monsieur le notaire, dit Sébastien, voilà un jeune seigneur qui veut m'acheter ma ferme et la payer comptant; faites-nous le plaisir de dresser l'acte de vente. Le notaire ne se fait pas tirer l'oreille. Bientôt il lut l'acte à haute voix, et Sébastien le signe. Je le signe à mon tour au grand étonnement de Sébastien et du notaire. Julien, ce n'est pas le tout de signer, dit le notaire, il faut payer maintenant. — Et voilà *le hic*, dit Sébastien, en riant à gorge déployée. — Il est vrai que c'est un peu cher, dis-je à mon tour. — Il faut payer, il faut payer. — Douze mille francs! tout de suite! Accordez-moi quelques jours. — Non, non, point de crédit, il faut de l'argent comptant. — Eh bien soit, mais c'est à condition que monsieur le notaire va dresser un autre petit contrat par lequel Sébastien s'engagera à me donner Colette, dès l'instant que j'aurai payé. — Oh! pour cela, je le veux bien, dit en riant le fermier, je ne risque pas beaucoup.

Alors, je tire de ma poche les douze mille francs en beaux doubles louis que j'étale fièrement sur la table. Qui fut étonné? Sébastien et le notaire restent un instant la bouche béante et croyent rêver. Je leur raconte l'aventure du tableau, et je leur montre en même tems le billet de M. de Morange, qui m'assure la propriété des vingt-quatre mille francs. — M. Julien, dit le notaire, en m'ôtant son chapeau; je suis vraiment charmé de ce qui vient de vous arriver. Je suis tout entier à votre service et j'espère que.... — M. Julien, dit le fermier, en me faisant une grande revérence, j'ai toujours eu beaucoup d'estime et de considération pour vous, je vous assure. J'ai toujours dit que vous étiez un brave garçon, que vous feriez quelque chose, et j'espère que.....

Digitized by Google

» Le contrat de mariage est dressé tout de suite, et quelques jours après j'épousai Colette. Bientôt cette nouvelle courut tout le pays, et fit plaisir à tout le monde, excepté pourtant aux héritiers de M. de Morange. Ils prétendirent que cet argent n'était point à moi, parce qu'ils n'avaient voulu vendre que le tableau. Ils m'intentèrent un procès, mais le billet de mon bienfaiteur me fit gagner ma cause. Le neveu et la nièce furent condamnés aux frais et dépens, et tout le monde se moqua de leur ingratitude et de leur avarice. Voilà deux ans que je suis le mari de Colette, et il me semble qu'il n'y a que deux jours. Nous avons laissé mon beau-père jouir de sa ferme, et nous avons bâti cette maison où nous vivons très-heureux des fruits d'un commerce qui s'étend tous les jours, parce que nous sommes honnêtes gens.

» J'ai placé dans cette chambre le portrait de ce bon monsieur de Morange, il y restera toute notre vie. Nous apprendrons à nos enfans à chérir, à respecter l'auteur de notre petite fortune. Voyez, Monsieur, quelle bonté brille sur sa figure! comme il nous regarde! On croirait qu'il sourit de plaisir en voyant notre prospérité, ou en écoutant les louanges que lui donne ma reconnaissance. »

Tel fut le récit du bon Julien. Cette histoire m'intéressa; je désire qu'elle paraisse agréable à ceux qui la liront, et qu'elle apprenne aux héritiers à regarder derrière leurs portraits de famille avant de les mettre à l'enchère.

ADRIEN DE S....

DE LA LITTÉRATUE DES NÈGRES, ou *Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature*, suivies de Notices sur la vie et les ouvrages des Nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts; par M. GRÉGOIRE, ancien évêque de Blois, membre du Sénat-Conservateur, de l'Institut national, de la Société royale des sciences de Gottingue, etc., etc., etc.

Whatever their tints maybe their
Souls arestill the same.

M. ROBINSON.

LE premier titre de cet ouvrage n'appartient de droit, à le bien prendre, qu'aux deux derniers cha-

Digitized by Google

pitres, puisque c'est-là seulement qu'il commence à être question de la littérature des nègres. Mais il importait de vérifier les titres de ces gens-là, et avant que d'en faire des hommes de lettres, il était à propos d'examiner s'ils n'en imposaient pas, en se donnant pour des hommes. Car, en bonne logique, il faut commencer par le genre pour arriver à l'espèce. C'est ainsi, par exemple, que l'ancienne philosophie, en définissant l'homme, commence par dire que c'est un *animal* et qu'elle ajoute ensuite (peut être un peu légérement), *raisonnable*. Si au lieu de cela elle avait défini l'homme un *animal blanc*, tout était dit pour les nègres ; ce mot-là coupait court à toutes leurs réclamations, et le zèle éloquent de M. Grégoire ne leur aurait jamais fait gagner leur procès. Il commence donc par établir, non pas que les nègres sont des animaux (cela n'avait pas besoin de preuve et depuis environ trois ou quatre cents ans on les traite en conséquence), mais que ce sont des animaux raisonnables ; ce qui n'est pas plus clair pour eux que pour nous. Chez les ignorans l'intérêt est un bandeau invisible à qui le porte, au travers duquel on voit ce que l'intérêt veut, et non autre chose. Déplorable aveuglement ! mais où la volonté du moins n'a point de part, et qui, aux regards pénétrans de la justice, est plutôt une infirmité qu'un crime. Il y a une autre sorte de maladie du même genre, plus dangereuse, plus maligne cent fois que la première ; celle-là suppose la faculté de voir, mais en même tems la manie d'indiquer autre chose que ce qu'on voit ; c'est ce faux emploi, cette fausse gloire de l'esprit qui, au lieu d'éclairer les autres esprits comme chacun y est appelé selon sa portée, s'attache au contraire à les égarer. En un mot, c'est la mauvaise foi, qui ne sait que trop bien le mal qu'elle fait à la bonne, mais qui s'y complaît, et qui s'applaudit de tous les crimes qu'elle fait commettre, comme d'autant de triomphes remportés par la finesse sur le bon sens. Ne nous étonnons donc point que tant de bons et braves colons du seizième et dix-septième siècle, ne se soient jamais douté qu'on parlerait de cela dans le dix-huitième ; attendu que la question dormait

Digitized by Google

encore au sein de l'ignorance universelle. Ne nous étonnons pas, dis-je, qu'ils aient si long-tems méconnu la dignité humaine sous le voile noir qui la couvrait à leurs yeux, d'autant plus que ces yeux étaient eux-mêmes couverts d'un voile plus épais. Ils ont vu des bipèdes, si vous voulez, qui avaient bien quelque chose de la conformation humaine, mais qu'on attelait comme des chevaux, qui travaillaient comme des chevaux, qu'on fouettait comme des chevaux, qui obéissaient comme des chevaux.... Ils ont été fondés à penser, en assommant ces *malheureuses bêtes*, que l'espèce battante était infiniment supérieure à l'espèce battue, et comme ils voyaient tant de suprématie d'un côté, de l'autre tant d'abjection, ils ont imaginé bonnement que c'étaient eux qui étaient les vrais hommes. Si quelquefois ils ont cru remarquer dans ces bons animaux vétérinaires, une conformation, une stature, une démarche assez semblable à la leur; s'ils se sont par hazard aperçu que ces animaux étaient aussi bien que leurs maîtres, doués de l'organe de la parole; enfin, si de tems en tems quelques rapprochemens un peu plus immédiats leur ont fait reconnaître une analogie encore plus frappante entre cette vile espèce et la noble espèce humaine, quelques-uns d'entre eux auront pu concevoir quelques scrupules; mais ils n'auront jamais osé en parler dans leurs sociétés, de peur d'être traités de visionnaires, ou si, par hazard ils ont confié leurs doutes à quelques amis particuliers, on n'aura pas eu beaucoup de peine à les rassurer. On sera convenu avec eux, qu'effectivement, les nègres pourraient bien être des hommes, mais des hommes visiblement déchus de la commune prérogative et que la destinée toujours équitable, avait mis en quelque sorte hors la loi. On se sera bien gardé, en même tems, de faire observer à ces messieurs, que c'étaient eux-mêmes et leurs consorts qui avaient ainsi dégradé leurs serviteurs, et sans doute on leur a moins dit encore que les hommes dégradés sont quelque chose de plus aux yeux de l'éternelle justice, que ceux qui les dégradent.

M. Grégoire, dans l'ouvrage qu'il publie sur les nègres, se sert des armes victorieuses de la religion

Digitized by Google

pour combattre en faveur de l'humanité ; et s'il prend la philosophie pour auxiliaire, il fait un bien de plus en montrant que la religion et la philosophie seront toujours d'accord lorsqu'elles rencontreront des esprits justes et des cœurs droits.

« La religion chrétienne (dit M. Grégoire) est un » moyen infaillible de propager et de maintenir la civi- » lisation ; c'est l'effet qu'elle a produit et qu'elle pro- » duira toujours ; c'est par elle que nos ancêtres Gaulois » et Francs cessèrent d'être barbares, et que nos bois » sacrés ne furent plus souillés par les sacrifices sanglans.

. . . . . .

» A la religion chrétienne seule est due la gloire d'avoir » mis le faible à l'abri du fort ; elle établit au quatrième » siècle le premier hôpital en occident, elle a travaillé » persévéramment à consoler les malheureux, quels » que fussent leur pays, leur couleur, leur religion, etc.»

Le charitable M. Grégoire se plaît à fortifier ces pieuses considérations ; il y joint l'assentiment de beaucoup d'écrivains purement philosophes, et rapporte les éloges qu'en ce point la conduite vraiment touchante de nos missionnaires français arrache à la jalousie anglaise et protestante. Il fait mention en même tems de diverses décisions du sacré collége et de la Sorbonne contre l'esclavage ; il montre par plusieurs exemples que le clergé lui-même n'a point dédaigné d'élever au sacerdoce quelques-uns de ces êtres à qui leurs geoliers disputaient la qualité d'homme ; enfin pour confirmer en quelque sorte le témoignage de l'église par celui du ciel, il parle de la canonisation de quelques-uns d'entr'eux.

Laissons ces grands objets à des plumes dignes d'en écrire, et revenons aux malheureux cliens de M. Grégoire. Que leur cause serait belle s'ils s'étaient abstenus de la défendre ! Aussi leur courageux avocat gémit-il plus que personne des dernières horreurs dont l'Amérique a été le théâtre, et sur lesquelles il est si douloureux de reporter sa pensée. Mais il en voit la source dans un premier crime de l'Europe envers l'Afrique ; il en voit la cause immédiate dans la fausse et venimeuse interprétation des sages décrets de l'Assemblée constituante.

Digitized by Google



constituante. Elle n'avait d'autre vœu que de délivrer sur l'Afrique de l'odieux tribut de victimes humaines que l'avarice commerciale lui impose, et quant à ceux qui désormais l'on ne pouvait rendre une patrie, elle essayait d'adoucir leur sort en attendant qu'une éducation de plus en plus libérale les assimilât davantage à des citoyens ; elle voulait du moins leur montrer le temple de la liberté en perspective jusqu'à ce que la raison leur en ouvrît les portes. Fallait-il que l'exécution d'un plan conçu par la sagesse fût confié à la démence et à la fureur? Pourquoi des agens incendiaires, des amis de nos ennemis, sous le faux nom d'amis des noirs, ont-ils outrepassé, ont-ils dénaturé leur mission? Pourquoi leur ont-ils forgé des armes avec les chaînes qu'ils devaient seulement desserrer? Sans doute au milieu de nos débats, une passion plus ou moins ardente pour le bonheur de cette partie du genre humain et pour l'honneur de l'autre, pouvait inspirer des discours plus ou moins énergiques, plus ou moins entraînans sur l'abolition de la traite. C'était le devoir de la plus nombreuse et de la plus imposante Assemblée dont les annales de l'Univers fassent mention. Le même sentiment devait dicter à ces mêmes aréopagistes des exhortations plus ou moins pathétiques pour engager les maîtres à se conduire envers leurs esclaves, sinon en pères, du moins en hommes ; on devait les conjurer d'en agir avec eux comme Sénèque, ce philosophe qui avait plus d'esclaves que nos plus riches planteurs, et pour qui ces pauvres gens étaient des amis inférieurs, *humiles amici.* Mais certes il n'y avait que la folie qui pût éclairer d'une lueur aussi funeste ces pauvres ignorans qui jusqu'alors, heureusement pour eux-mêmes, n'avaient point mesuré toute leur infortune; il n'y avait que la scélératesse qui pût leur apprendre qu'ils avaient sujet d'être irrités; essayer de leur prouver (et comment?) qu'ils avaient droit de se venger; leur montrer qu'ils en avaient les moyens, agacer leur irritabilité sans éclairer leur raison, leur infuser l'atrocité, et les faire passer ainsi, non de la condition de la brute à la condition d'hommes, mais de celle d'animaux domestiques à celle de bêtes féroces. Eh ! quel moment encore avait-on choisi pour souffler

Digitized by Google

ces poisons ? quand tout annonçait à ces infortunés un avenir plus supportable ; quand tous les bons esprits conspiraient à leur consolation ; quand on interrogeait de toute part la mécanique et la chimie sur les moyens de faciliter un travail auquel on commençait à compâtir ; enfin quand la plupart de nos colons, de jour en jour plus éclairés, de jour en jour plus humains, montraient entr'eux une louable émulation à qui rendrait moins malheureux ces hommes livrés à leur discrétion ; enfin quand on s'ingéniait pour alléger le joug en attendant que ceux qui le portaient méritassent d'en être entièrement délivrés. M. Grégoire n'a peut-être point assez insisté sur ces considérations. Justement indigné des fausses accusations que beaucoup de propriétaires mal instruits se sont permises contre lui, il les repousse, non-seulement avec beaucoup d'énergie, mais de tems en tems aussi, avec un peu d'amertume, et le louable enthousiasme que la cause lui inspire lui fait dépasser quelquefois dans les deux sens les vraies limites de la justice, en sorte qu'on pourrait également l'accuser de trop blanchir les noirs et de trop noircir les blancs.

Oublions s'il se peut des faits trop récens, pour ne nous occuper, avec M. Grégoire, que de la question en elle-même, comme si elle était posée pour la première fois. Il commence par de savantes recherches sur la complexion et la configuration, tant externe qu'interne, de ces hommes que, si on l'en croit, tant de gens essayent de ne pas regarder comme tels ; mais ces discussions, curieuses en elles-mêmes, pourront bien être en même tems oiseuses, car l'évidence n'a pas plus besoin de preuves que l'absurdité ne mérite de réponse. Il entre ensuite dans le détail des qualités morales, qui, selon lui, distinguent les gens de cette couleur, et il leur en assigne assurément plus qu'il ne leur en faut pour être dignes d'être inscrits sur le grand livre. Quand il ne leur aurait donné (ce qu'il fait assez gratuitement) ni la probité, ni la grandeur d'ame, ni la véracité, ni la fidélité à leur parole, ni le désintéressement, ni l'amour du travail.... Je le demande à tous les blancs, en seraient-ils moins des hommes pour cela ? Comme si pour être homme il y avait d'autres preuves à faire qu'un peu de

Digitized by Google

raison et beaucoup de folie ; comme si ce n'était point assez que de savoir babiller, déraisonner, mentir, s'enivrer, etc. Si M. Grégoire parvenait à nous prouver que les nègres n'ont ni vices ni défauts, ne serait-ce pas lui qui, le premier, aurait démontré que ce ne sont pas des hommes ?

Quant à l'adresse, au talent, à l'aptitude pour différens métiers, différens arts, et même quelques sciences, il ne tiendrait qu'à eux de rivaliser les blancs et souvent même avec avantage. Nous le tenons d'un de nos collaborateurs, homme assez véridique, et qui a eu occasion de les voir, non chez nous, à leur triste besogne, mais chez eux, dans leur native et chère oisiveté ; et qui a reconnu que les nègres pourraient avoir tous nos arts, s'ils pouvaient, comme nous, en sentir, ou plutôt en imaginer le besoin, si la nature ne les avait point à peu près défrayés de tout, et ne leur inspirait pas une sorte de dédain pour tout ce qui n'est pas elle.

Mais ces choses-là, malheureusement pour la partie adverse des noirs, sont connues par toute la terre, et M. Grégoire n'avait pas besoin de compulser tous les auteurs sans distinction, qui ont écrit sur ce sujet, jusqu'à M. Golbery, pour lui fournir des pièces justificatives ; chacun sait à quoi s'en tenir ; et faut-il demander main-forte pour enfoncer une porte ouverte ?

Différens passages des auteurs anciens suffiraient au besoin pour la légitimation des noirs, d'autant plus qu'au lieu de s'arrêter à quelques exemples qui pourraient être récusés comme des exceptions, il y est question de cette section du genre humain en totalité, et de l'Ethiopie en corps de nation. Je veux parler d'abord de ce fragment si connu de Platon, sur l'Athlantide, où un prêtre égyptien, qui regarde les philosophes grecs comme encore à l'a, b, c, dit formellement que les Egyptiens tiennent leur sagesse des Ethiopiens. Les nègres, dira-t-on, sont bien dégénérés, mais qu'importe, les Spartiates et les Athéniens d'aujourd'hui sont-ils ceux de Thermopiles et de Marathon ?

On trouve dans Pline l'ancien, que les peuples de l'antique Ethiopie, toujours en guerre avec leurs voisins,

Digitized by Google

et presque toujours victorieux, ont été l'une des premières nations du monde jusqu'au siége de Troye, et alors je doute qu'on eût osé leur contester d'être des hommes dans toute la force du terme. Il faut croire que depuis ils auront éprouvé de grands revers, mais d'être battu n'y fait rien, ce qui en est resté n'en est pas moins de la même essence; et dans ce moment, par exemple, où en seraient tant de nations belliqueuses, si on cessait d'être des hommes dès qu'on a été vaincu ?

M. Grégoire n'avait pas besoin de tirer ses inductions de si haut, il se contente de citer beaucoup de bons noirs qui, de nos jours, soit par leurs actions, soit par leurs talens, soit par leurs mœurs, ont mérité une *mention honorable*, et il fait observer que ces hommes nés, pour la plupart, dans l'esclavage, privés, pour la plupart, du bienfait de l'éducation, et du ressort de la liberté, y ont mille fois plus de mérite. En effet, les fers de la servitude pèsent au moins autant sur l'ame que sur les membres, et chaque beau trait d'un esclave est comme un prix de course remporté avec des entraves.

Celui de nos collaborateurs dont nous venons de parler, a été plus à portée de juger de la généralité des nègres dans leur pays natal, que ceux qui n'ont fait connaissance avec eux que dans les sucreries ; il a vu dans leur attachement au sol qui les a produits, dans leur facilité à se contenter de peu, dans leur gaîté naïve, dans leur paix domestique, dans l'union de leurs familles, dans leur fraternité avec tous les humains, dans leur hospitalité désintéressée, des exemples à proposer aux peuples qui se croyent le plus avancés dans la civilisation : leur ignorance même n'est pas sans quelque charme aux yeux de l'observateur désintéressé (il s'en trouve peu de ceux-là en Guiné); toute invétérée qu'on a droit de la supposer, elle semble attester que pour ces bonnes gens, du moins, le monde est encore jeune, et l'on croit y entrevoir une ombre de l'âge d'or. Hélas ! peut-être serait-ce plus qu'une ombre, si le fatal contact des blancs n'avait point porté dans ces innocentes contrées une partie de nos vices avant nos lumières, et n'y avait pas répandu, comme une épidémie désastreuse, l'intérêt, ce poison si ac-

Digitized by Google

tif sur les ames ; l'intérêt, que sans doute ces pauvres Africains connaissaient bien peu avant d'avoir fait connaissance avec nous, et qu'ils sont bien en droit d'appeler le mal d'Europe.

Cependant ils n'ont pas fait, en tout point, divorce avec la bonne nature ; et malgré tous nos soins, pour leur faire adopter nos usages, ils conservent un religieux attachement à ceux de leurs pères. Ce bon vieux roi Saturne, que les premiers poëtes nous ont présenté, je crois, comme un emblême du gouvernement patriarchal, y conserve encore son doux empire ; avec lui règnent une tranquillité que rien ne trouble, une modération que rien n'altère, une cordialité que rien ne comprime ; remarquez encore que la surabondance du nécessaire et l'indifférence pour le superflu, les tiennent plus éloignés qu'ailleurs de ces grandes crises, qui depuis trente ou quarante siècles sont devenues malheureusement inévitables dans d'autres climats : ils ne rencontrent donc sous un régime si uniforme que très-peu d'occasions de développer des qualités plus mâles, des passions plus énergiques. Mais heureux les tems, heureux les peuples qui pourraient s'en passer ; sachons du moins priser les vertus douces en attendant qu'elles nous suffisent.

Passons enfin à ces deux mots qu'on pourrait croire un peu étonnés de se trouver si près l'un de l'autre, *la littérature des nègres* ; M. Grégoire a voulu faire de cet article singulier, le complément de ses preuves et l'a réservé pour la fin de sa dissertation, comme les peintres attendent que leurs tableaux soient achevés, pour y mettre le vernis. La littérature peut être considérée comme une brillante efflorescence de l'esprit humain, qui charme par les riantes couleurs qu'elle présente, ainsi que par les doux fruits qu'elle promet, mais qu'on ne recueille pas toujours. On n'a certainement pas besoin d'être homme de lettres pour être homme, non plus qu'un visage n'a besoin d'être beau pour être un visage : mais les anciens qui n'ont jamais parlé au hazard, ont donné aux lettres l'épithète de plus humaines, *humaniores litteræ*, dans la ferme persuasion qu'elles rendaient les hommes plus humains, et qu'elles les rapprochaient de

Digitized by Google

cette dignité native de l'homme, dont il reste un sentiment indéfinissable au fond de tous les esprits. Toutes les expériences n'ont pas confirmé cette opinion des anciens, mais elles l'ont encore moins détruite. Quelques exemples, qui ne sont pas à l'honneur des lettres, ne changent point la thèse, ils prouvent seulement qu'il y a des hommes incorrigibles, et que les ames peuvent aussi bien que les corps naître avec des maladies incurables.

Quant à la littérature des nègres, le défaut qu'on lui reprochera le moins, c'est d'être trop volumineuse, mais en même tems il suffirait d'une page qui fût vraiment de la composition d'un nègre, pour répondre à leurs détracteurs, et prouver que les nègres sont doués aussi de la faculté de composer, comme il suffit de voir une pomme sur un arbre, pour en conclure que cet arbre est un pommier.

Je dirai plus, c'est qu'il ne serait nullement essentiel pour l'excellente cause que M. Grégoire plaide si bien, que les exemples qu'il produit de la littérature des noirs eussent un véritable mérite littéraire; les enfans ne peuvent faire que de petits pas. Il suffirait, à la rigueur, que ce fût comme il arrive quelquefois dans notre prose et dans notre poésie, un rassemblement de paroles enchaînées entre elles en forme de phrases, où une suite de lignes mesurées au pied en façon de vers :

Sed quid vis? aliter non fit avite liber.

Tous, ou presque tous les auteurs cités par M. Grégoire étaient esclaves ou l'avaient été; on avait politiquement refusé à la plupart d'entre eux tous les moyens de s'éclairer; le peu d'instruction qu'ils ont pu acquérir était une sorte de vol qu'ils avaient fait à leurs maîtres, un vol contre lequel on prenait d'ordinaire de grandes précautions, et la littérature était pour eux une mer où ils ne pouvaient trouver que des vents contraires; n'est-ce donc pas beaucoup encore que quelques-uns d'entre eux l'aient tentée, cette mer, d'après la seule impulsion de leurs pensées? Mais que pouvait-on raisonnablement se promettre de pareilles tentatives? représentons-nous des plantes, qu'un faible rayon passé

Digitized by Google

au travers des barreaux d'un étroit soupirail aura par hazard fait éclore entre les pavés d'un cachot, auront-elles l'éclat, la force, la sève, la vie de celles de nos jardins? Eh bien, cependant, les échantillons latins et anglais que nous offre M. Grégoire, sans être des chefs-d'œuvre, montreront à tout juge impartial, que les littérateurs noirs sont de la même étoffe que les blancs. On est fondé à penser que presque tous ces poëmes sont autant de paraphrases du cantique des Hébreux, pendant la captivité de Babilone:

Super flumina Babilonis.

On doit donc s'attendre à retrouver sous mille aspects divers, la peinture naïve et déchirante de l'humble case paternelle, de la douce vie qu'on y menait, des palmiers, des cocotiers qui l'ombrageaient, des champs de millet et de riz qui nourrissaient la bonne famille, de la source qui l'abreuvait; des jeux des enfans, des amours des jeunes gens, des occupations des hommes et des femmes, de la tendresse et de la joie des pères et des mères chantans et dansans avec leurs fils et leurs filles; enfin, du bonheur paisible des sages vieillards qui souriraient à ces touchantes scènes; et mille autres élans de l'ame vers cette tant douce patrie qu'on croit encore voir au travers de ses larmes, et qui toujours se montre si belle aux regards de l'exilé.

Dans un des poëmes que M. Grégoire cite en tout ou en partie, le poëte se représente douloureusement la tristesse d'un père et d'une mère auxquels il a été ravi dans son enfance, et il oublie ses propres chagrins pour déplorer leur abandon. Ailleurs ce sont des hymnes de reconnaissance en l'honneur d'un maître bienfaisant qui a fait renaître son captif à la liberté. Ailleurs, c'est l'invocation d'un malheureux en faveur de ses compagnons d'infortune, adressée à un homme puissant qu'on flatte, hélas, en attendant qu'on puisse le bénir. Enfin, ce sont les larmes d'une mère, de Phillis Wbatley, sur le tendre enfant que la mort vient de lui ravir. Nous recommandons particuliérement ce chef-d'œuvre mélancolique, à l'attention des lecteurs; ils verront qu'on est mère jusques dans les fers et peut-

Digitized by Google

être plus mère encore qu'au milieu des charmes de la liberté.

On voit dans tout l'ouvrage de M. Grégoire, un défenseur estimable, autant que passionné, de la cause à laquelle il se dévoue; il n'a épargné ni travail ni recherche; il se fie uniquement à sa logique, et dédaignerait de recourir à de vains ornemens, il cherche des preuves et non des phrases; excellente leçon pour plus d'un orateur. Mais ne déploie-t-il pas de tems à autre, un peu trop de voiles? n'affaiblit-il pas souvent ses raisons par la force qu'il essaie d'y ajouter, et ne risque-t-il pas quelquefois de casser son arc en voulant trop le tendre?

BOUFFLERS.

RÉFLEXIONS SUR L'ÉTUDE DES MATHÉMATIQUES.

On regardait autrefois les mathématiques comme une science dans laquelle il ne fallait initier qu'un bien petit nombre d'élèves. Les langues et sur-tout les langues anciennes semblaient être les seules connaissances nécessaires à la généralité des citoyens. A l'époque de la révolution, on parut vouloir venger les mathématiques de l'oubli où on les avait laissées, et l'on négligea trop l'étude des langues. Aujourd'hui on semble vouloir revenir aux anciennes coutumes et méconnaître l'importance des sciences, ainsi que le besoin qu'on en a dans les divers états de la société.

Persuadé du tort que peut faire à la génération prochaine une opinion aussi peu fondée, j'oserai la combattre avec toute l'impartialité d'un homme également ami des lettres et des sciences, et avec le courage que donne l'amour du bien et la droiture des intentions.

Pour apprécier avec exactitude l'importance des mathématiques dans l'instruction de la jeunesse, il est indispensable de considérer cette science sous un double aspect; d'abord, comme moyen de perfectionner l'entendement, et ensuite comme renfermant des théories dont l'application est utile ou nécessaire à presque tous les hommes.

Si les mathématiques jouissent du précieux avantage de réunir la clarté à la certitude, elles le doivent autant à la nature du sujet qu'elles traitent, qu'à la marche qu'elles suivent dans la recherche de la vérité. On les voit, dans

Digitized by Google

leur début simple et modeste, ne s'occuper d'abord qu'à bien déterminer l'objet qu'elles considèrent, à le décomposer pour mieux le connaître, à l'observer sous toutes ses faces, et à déduire de cet examen des notions claires et évidentes, propres à conduire à des rapports plus composés; s'élevant ensuite insensiblement du connu à l'inconnu, elles forment une chaîne de vérités liées les unes aux autres, et parviennent jusques aux conceptions les plus étonnantes. L'évidence est le flambeau qui toujours éclaire leur marche : si quelquefois ce guide leur manque, elles s'arrêtent et signalent le point au-delà duquel il n'existe que des ténèbres : sans cesse en garde contre l'erreur, elles se méfient même de l'apparence du vrai, et ne donnent leur assentiment qu'aux vérités confirmées par des principes évidens. La simplicité et la clarté de la langue mathématique empêchent ici le vague des idées, et impriment aux discussions cette précision et cette évidence que l'on chercherait vainement ailleurs.

Si les langues ne jouissent pas des mêmes avantages, et si, incertaines dans leur marche, elles n'ont souvent pour guide que l'instinct ou l'analogie, c'est que l'objet dont elles s'occupent est bien plus composé et bien moins susceptible de précision; cet objet, ce sont nos pensées, nos sentimens dont les nuances infinies et délicates échappent souvent à l'attention la plus active : de-là cette grande disproportion entre nos pensées et les signes qui doivent les représenter; de-là, par conséquent, la nécessité de donner à un même mot un grand nombre d'acceptions différentes, qui ne peuvent être appréciées que par une oreille délicate et un esprit très-exercé. C'est à l'ignorance où nous sommes de toutes les modifications que subit un même mot, suivant le lieu qu'il occupe et les circonstances qui l'accompagnent, qu'il faut attribuer les difficultés que l'on éprouve à bien connaître les langues mortes et même la langue de son pays.

D'ailleurs, les premiers fondemens des langues ayant été jetés dans des siècles d'ignorance et de barbarie, il n'est pas étonnant qu'il règne tant de vague dans la signification de beaucoup de mots, et si peu de liaison et de simplicité dans les règles qui donnent au langage une forme constante. Il est vrai que de grands écrivains ont perfectionné l'ébauche informe transmise par nos ancêtres, et l'ont rendue susceptible de force, de noblesse et d'harmonie; mais, malgré tous leurs efforts, les hommes de génie qui ont présidé à ce perfectionnement, n'ont pas toujours eu la hardiesse ni

Digitized by Google

la liberté de renverser tout ce qu'il y avait d'informe et d'incohérent dans l'édifice auquel ils travaillaient : de-là les difficultés de raisonner sur les règles du langage, de fixer la signification des mots, et d'écrire avec justesse et clarté.

Ainsi, l'étude des mathématiques est plus propre que celle des langues à nous apprendre à raisonner, et à nous faire marcher avec précaution dans la recherche de la vérité.

Ce n'est pas que l'étude des langues ne puisse donner lieu à des discussions intéressantes, propres à exercer le raisonnement ; mais les sujets de pareilles discussions sont peu nombreux, et tiennent toujours de la subtilité du sujet principal ; et comment cela pourrait-il ne pas être, lorsqu'il s'agit d'analyser nos pensées, nos sentimens, d'en saisir la finesse, d'en apprécier la force ? Ces discussions, qui seules pourraient devenir le sujet d'une suite de raisonnemens, sont l'objet de la grammaire générale qu'on a écartée de l'enseignement ; sans doute parce qu'il était difficile de la contenir dans de justes bornes, et de l'empêcher d'aller jusques dans ces régions obscures et métaphysiques où il est si difficile de ne pas s'égarer.

Aussi a-t-on réduit l'étude des langues à apprendre aux jeunes gens les règles de la syntaxe, à retenir beaucoup de mots et à trouver dans une autre langue des équivalens ou plutôt des à peu près propres à donner une idée des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Or comment comparer avec exactitude des langues qui diffèrent entr'elles par l'esprit qui a présidé à leur formation, et par leurs constructions particulières, qui rendent les unes propres au sentiment, les autres à la noblesse, celles-ci à la clarté, celles-là à l'énergie ? Comment obtenir des résultats justes, lorsque tout tend à ce qu'ils soient différens ; alors, quelle suite de raisonnemens établir, quand on ne trouve partout qu'indécision et diversité ?

Je sais bien que le choix des mots et des tournures suppose une certaine combinaison d'idées et une grande finesse de discernement ; mais il n'est pas moins vrai qu'on n'a ici aucune règle certaine pour être assuré de la vérité, et qu'on est plutôt conduit par un certain tact naturel, que par l'induction de principes certains, d'où naît l'art de raisonner et la certitude de ne pas se tromper.

Si, abandonnant le matériel du langage, on s'arrête sur la nature des pensées, sur leur degré de justesse, sur la liaison qui les unit, sur les jugemens qui en résultent, on pourra sans doute exercer les jeunes gens à raisonner ; mais

Digitized by Google

ici les sujets sont bien moins susceptibles de clarté, de précision et d'exactitude, que ceux qui font l'objet des sciences mathématiques : j'ajouterai même qu'ils sont beaucoup moins à la portée du premier âge, parce qu'ils supposent presque tous une grande connaissance du cœur humain, une longue étude des intérêts de la société, et une foule d'autres connaissances très-relevées qui ne sont l'apanage que de l'homme fait qui a beaucoup étudié ses semblables.

Quoique les langues ne puissent pas toujours déterminer avec exactitude les sujets de leurs raisonnemens, ni par conséquent être certaines d'avoir trouvé la vérité, il est néanmoins évident que leur étude, en exerçant l'esprit à des combinaisons de mots, nous apprend aussi à comparer nos idées, à former des jugemens, et nous dispose aux conceptions relevées des sciences.

Concluons donc des observations précédentes que les langues sont propres à exercer la mémoire, à donner du goût, à développer les premiers germes du raisonnement, et sur-tout à fournir les moyens d'exprimer ses idées et de les communiquer aux autres ; mais que les mathématiques, par la netteté des objets qu'elles traitent, par la liaison toujours palpable des idées qu'elles emploient, par les grandes discussions dont elles s'occupent, par l'évidence qui toujours les accompagne, et en un mot par la méthode exacte et lumineuse qu'elles suivent, jouissent au plus haut degré du précieux avantage de captiver l'attention, de développer le jugement, de faire sentir le vrai, de fortifier la faculté de raisonner et de tracer la route à prendre pour arriver à la vérité.

Combien il importerait donc au perfectionnement de l'esprit humain que, dès l'instant que les jeunes gens sont assez familiarisés avec leur propre langue pour exprimer leurs idées avec justesse et clarté, on fît marcher constamment ensemble l'étude des langues et celle des mathématiques ; il en résulterait que les jeunes gens plus attentifs, plus accoutumés à se rendre raison de leurs idées et à chercher les motifs de tous leurs jugemens, seraient bien plus propres à ces discussions fines et délicates, à ces comparaisons fréquentes que nécessite l'étude des langues. Vous les verriez bien moins sujets à prendre l'apparence pour la réalité, à faire des phrases vides de sens, et à n'être souvent que de beaux discours qui ne laissent dans l'esprit aucune conviction, ni aucune vérité utile.

On se plaignait autrefois de ce qu'on exerçait les jeunes

Digitized by Google

gens à la composition, avant de leur avoir appris l'art de raisonner, ou de ce que la rhétorique était enseignée avant la logique : on se plaignait aussi de ce qu'on appliquait les règles du raisonnement à des sujets abstraits et métaphysiques, plus propres à obscurcir les idées qu'à fortifier le jugement.

Tous ces inconvéniens disparaîtraient, si les jeunes gens commençaient l'étude des mathématiques deux ans avant la rhétorique; cette étude, en exigeant d'eux une attention suivie, en ne leur présentant que des objets clairement déterminés, en les accoutumant à développer un principe dans toutes ses conséquences, et à sentir un grand nombre de vérités dans une seule, leur tracerait la vraie route à suivre dans les recherches profondes; et, en leur offrant tout à la fois le précepte et l'exemple, leur ferait connaître les sources du vrai, et contracter l'heureuse habitude de raisonner d'une manière rigoureuse.

En vain nous objecterait-on que la justesse d'esprit est un don naturel : mais l'éloquence en est un aussi, et cependant on en donne les règles, et l'on exerce long-tems les jeunes gens à l'art de bien dire. Nous avons certainement en nous, à divers degrés, les germes de la justesse, comme ceux de l'éloquence; néanmoins ces germes ont besoin d'être développés par une culture soignée; autrement ils ne produiraient que des fruits peu abondans ou de médiocre qualité.

Si l'on a vu des mathématiciens montrer peu de justesse d'esprit dans des sujets étrangers aux mathématiques, on ne doit en conclure autre chose, sinon que leur esprit avait peu de rectitude naturelle; ou qu'ils ne s'étaient pas pénétrés de la méthode mathématique; ou plutôt que mus par leurs passions et trompés par leur amour-propre, ils n'avaient pas voulu se conformer aux règles que les mathématiques emploient avec tant de succès.

On ne doit pas craindre que l'étude des sciences exactes nuise à celle des langues : au contraire, la première, en répandant de la variété dans le travail, délassera l'esprit et le portera plus vivement ensuite vers la méditation des ouvrages de littérature; elle rendra les jeunes gens plus réfléchis, les accoutumera à discuter et à approfondir un sujet; et, en ne leur faisant porter que des jugemens justes, elle leur fera aimer la vérité, et leur apprendra par quels moyens on peut la découvrir.

Qu'on ne vienne pas nous objecter que l'habitude de rai-

Digitized by Google

sonner peut nuire à l'imagination et répandre de la froideur dans les sujets qu'on traite : autant vaudrait-il dire que, pour peindre fidélement un objet, il ne faut point l'envisager sous ses différens rapports, comparer entr'elles ses diverses qualités, et s'en faire une image juste et complète.

C'est une erreur de croire que les mathématiques éteignent l'imagination. Si cette faculté consiste dans le pouvoir de se représenter les objets absens, d'en créer de nouveaux, d'en être fortement pénétré et de les voir comme dans un tableau, on peut dire que le mathématicien est à chaque instant dans le cas d'exercer son imagination. S'il n'a pas besoin de voir les corps embellis du charme des couleurs, il faut qu'il les voie sous une infinité de formes différentes, qu'il les conçoive dans l'espace, qu'il les compare entr'eux, et qu'il en déduise toutes les propriétés qui les caractérisent. Or, croyez-vous que la faculté qui nous fait saisir la forme des corps et toutes les propriétés qui en dérivent, soit différente de celle qui nous les montre avec leurs qualités physiques ou morales ? Je ne le pense point, et, si l'on ne voit pas des poëtes géomètres, ni des géomètres poëtes, c'est qu'entraînés les uns vers la poësie, les autres vers les sciences exactes, ils ne peuvent faire marcher ensemble deux parties qui exigent chacune un long travail et de profondes méditations : Descartes, Leibnitz, Pascal, d'Alembert, Bailly et beaucoup d'autres, sont des preuves irrévocables que l'étude des mathématiques ne nuit ni à l'imagination, ni au goût, ni à l'art de bien écrire ; et si cette étude pouvait y nuire, ce ne serait que par la raison qu'elle enlèverait trop de tems à l'autre et empêcherait qu'on ne s'exerçât dans l'art difficile de bien écrire ; mais on évitera toujours cet inconvénient par une sage distribution de son tems et de son travail : d'ailleurs, les jeunes gens seront toujours bien moins portés vers une science qui exige d'eux une grande attention et de profondes méditations, que vers une étude dont l'objet principal est de plaire.

Mais les mathématiques n'auront pas le seul avantage de former le jugement et d'apprendre à raisonner avec plus de justesse et de profondeur ; elles donneront encore aux jeunes gens des connaissances indispensables dans beaucoup de professions et utiles à tous les hommes.

Qui osera contester les services importans que rendent les mathématiques, à toutes les classes de la société ? Elles dirigent l'ingénieur qui veille à la sureté de nos frontières ; elles éclairent l'artilleur qui répand l'épouvante et la mort

Digitized by Google

dans les rangs ennemis; elles conduisent le marin au milieu du vaste Océan, et lui font affronter avec intrépidité la fureur des vents et des flots; par elles, l'astronome connaît les lois que suivent ces corps lumineux, roulant sur nos têtes, mesure le tems et donne à l'historien les moyens de fixer les époques des événemens; par elles, le géographe détermine la forme de la terre, la position respective des lieux et les limites qui séparent les diverses nations. Eclairé par les sciences mathématiques, le physicien pénètre dans les secrets de la nature, et trouve l'explication d'un grand nombre de phénomènes intéressans; le naturaliste décrit avec exactitude les corps dont il fait l'histoire; l'anatomiste apprécie l'action et la force des muscles; l'architecte apprend à nous construire des demeures solides; le commerçant calcule avec précision les avantages ou les désavantages de ses combinaisons; l'administrateur sait faire une juste distribution des deniers publics et trouver le rapport de ses ressources à ses besoins: enfin, si les rivières sont contenues dans les bornes que la nature leur a tracées; si des canaux répandent la fertilité dans les campagnes, et enrichissent le commerce, en multipliant les communications; si des routes sûres et faciles ajoutent encore à ces moyens de richesses et de jouissances; si les manufactures voient s'élever au milieu d'elles des machines ingénieuses qui simplifient leurs procédés, multiplient et perfectionnent les ouvrages; n'est-ce pas aux mathématiques que l'on doit tous ces avantages précieux?

A combien d'autres professions cette science n'est-elle pas encore utile? Le juge y puisera cet art de raisonner si important dans les fonctions délicates qu'il exerce, s'y habituera à voir le vrai, à l'aimer et à le chercher avec méthode: dès-lors accoutumé à ne marcher que le flambeau de l'évidence à la main, il ne se rendra qu'à des preuves exactes et complètes; les sophismes, ni les raisonnemens captieux, ni les prestiges de l'élocution ne pourront le distraire du sujet principal, ni lui faire prendre le mensonge pour la vérité. Le jurisconsulte acquerra dans l'étude des mathématiques cet esprit d'ordre et de méthode, si nécessaire pour lier et classer cette immensité de lois dont il a besoin, pouvoir passer aisément des unes aux autres, les parcourir rapidement et les retrouver à volonté. L'avocat y apprendra l'art de bien poser une question, de la dégager de tous ses accessoires, de la ramener à l'état le plus simple, et de la discuter avec ordre et profondeur. Cette même étude donnera d'ailleurs aux uns et aux autres des notions souvent

Digitized by Google

nécessaires, lorsqu'il s'agit d'apprécier les rapports des hommes de l'art, dans les affaires importantes et épineuses.

Descendant enfin dans les autres classes de la société, on n'en trouvera presqu'aucune où l'application des mathématiques ne soit utile ou nécessaire : et, qu'on ne s'imagine pas qu'il faille toujours avoir de profondes connaissances pour faire cette application ! les usages de l'arithmétique et de la géométrie sont aussi simples qu'ils sont étendus ; et les arts mécaniques feraient des progrès bien plus rapides, si les hommes placés à la tête des grandes fabrications avaient au moins les connaissances mathématiques élémentaires.

Si les langues sont des instrumens propres à nous faire comparer nos idées entr'elles, à exercer le goût, à développer l'entendement et à préparer aux conceptions difficiles des sciences exactes ; celles-ci à leur tour, en fortifiant le jugement, en accoutumant l'esprit à une marche lumineuse et sûre, en lui faisant aimer le vrai, et en lui traçant la route pour y parvenir, renforcent en nous la faculté de raisonner, et nous rendent plus propres à l'étude des langues.

Ne dédaignons donc ni les unes ni les autres ; cultivons les langues, puisque sans elles nous ne pourrions communiquer nos pensées aux autres, ni nous exprimer avec justesse : cultivons les sciences, puisqu'elles sont si propres à donner de la force et de l'étendue à l'une des facultés les plus importantes au bonheur de l'homme, la faculté de raisonner ; cultivons-les aussi, puisqu'elles sont indispensables dans un grand nombre de professions, et utiles à presque toutes les classes de la société.

Quand on observe que dans toute bonne éducation, on doit se proposer de sonder les talens de chaque élève, et qu'il s'agit bien moins de donner des connaissances profondes dans les lettres ou dans les sciences, que des notions générales, utiles à tous les hommes, et des principes pour approfondir celle des connaissances humaines vers laquelle on se sent entraîné naturellement ; on voit combien est fausse et nuisible la méthode de ceux qui excluent les lettres ou les sciences de l'instruction de la jeunesse. On croit justifier son opinion, en disant que la vocation des jeunes gens étant fixée par les parens, il est avantageux de marcher vers le but par la voie la plus directe, mettant de côté tout ce qui n'a pas un rapport immédiat avec l'objet qu'on se propose.

Ce raisonnement serait vrai, si les sciences et les lettres n'étaient pas également nécessaires au parfait développement de nos facultés ; si les unes et les autres n'étaient pas

Digitized by Google

utiles dans beaucoup de circonstances de la vie ; si, maître des événemens, l'homme pouvait être assuré que la fortune le laissera constamment dans l'état qu'il a choisi, et qu'après avoir cultivé les lettres, il n'aura pas besoin de recourir aux sciences, à un âge et dans des circonstances où il lui sera peut-être impossible de les apprendre.

Combien il est surprenant que, dans un siècle de lumières, on rencontre encore des hommes qui semblent méconnaître l'importance d'une science qui a fait l'admiration de l'antiquité, a survécu à la ruine des empires, et qui, semblable à un fleuve grossi sans cesse des nouvelles eaux qu'il reçoit, est parvenue jusqu'à nous enrichir de découvertes de tous les siècles ; d'une science qui a mérité l'affection de l'homme extraordinaire à qui la France doit l'illustration de ses armes ; d'une science enfin qu'un gouvernement bienfaisant a fait entrer comme partie essentielle et fondamentale de l'instruction de la jeunesse.

Espérons que, plus éclairés sur leurs véritables intérêts, et dégagés de leurs injustes préventions, les hommes apprécieront également les lettres et les sciences, et que les pères de famille s'empresseront de profiter complétement de l'instruction libérale que leur offre un gouvernement paternel et généreux.

SUZANNE, *professeur au Lycée Charlemagne.*

VARIÉTÉS.

INSTITUT DE FRANCE.

LA séance du 1er de ce mois était une de ces solennités auxquelles le public éclairé se porte avec un empressement toujours plus vif. Elle était consacrée à la distribution des grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de composition musicale.

M. Joachim Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts, et bien digne de lui servir d'organe, par l'étendue de ses connaissances et les grâces de son style, a ouvert la séance par la lecture d'une notice très-bien faite des travaux de cette classe depuis le 1er octobre 1807. Ils se sont dirigés, en grande partie, vers un projet dont l'exécution est depuis long-tems, mais en vain ardemment désirée par les maîtres et les amateurs de l'art musical. La

nécessité

Digitized by Google



nécessité d'y introduire une langue universelle, au lieu de cette nomenclature arbitraire et propre à chaque nation, a été sentie par tous les bons esprits; mais ce but, hors de la portée des efforts particuliers, ne peut etre atteint que par un corps capable d'imprimer un mouvement général à l'opinion. La classe des beaux-arts de l'Institut a voulu joindre à ses lumières celles qu'elle avait lieu d'attendre du Conservatoire impérial, et cette réunion de travaux promet déjà les résultats les plus satisfaisans.

La musique serait bientôt soumise à une réforme bien plus importante, si tous ceux qui la cultivent adoptaient, sans restriction, un nouveau système dont la notice a fait mention. M. Momigny, auteur de ce système, ne tendrait à rien moins qu'à operer une révolution totale dans un art, dont les principes reconnus par tous les peuples européens, semblaient fixés d'une manière invariable. Il s'agirait enfin de prouver que c'est en suivant une mauvaise route que Gluck, Haydn, Mozart, Cimarosa, etc. ont produit ces chefs-d'œuvre qui font le charme de toutes les nations civilisées. Au reste, M. Momigny a livré son ouvrage à l'impression: il a appelé le public à le juger, et le tems est une épreuve qu'il doit subir, avant de renverser ce que le tems a consacré.

Pour ne rien omettre de ce qui tient à l'art musical, M. le secrétaire a entretenu l'assemblée d'une production nouvelle de signor Zingarelli, maître de chapelle du Vatican, et associé de l'Institut. Cet artiste vient de mettre en musique une scène tirée du terrible épisode d'Ugolin dans l'Enfer du Dante; il a entrepris d'inspirer l'effroi, par la seule puissance du chant, et il paraît que cette entreprise n'a pas été sans succès.

Cette intéressante notice est terminée par une observation qui a été recueillie avec une vive satisfaction, par les amis des arts: c'est que la sculpture et l'architecture qui avaient semblé, pendant quelque tems, ne pouvoir suivre la peinture dans ses rapides progrès, sont enfin parvenues à rivaliser de gloire avec elle, c'est-à-dire, avec la première école de l'Europe, car ce titre ne peut plus lui être contesté.

En quittant la tribune, M. Lebreton annonça qu'il allait y être remplacé par un maître que l'on aime également à entendre, soit qu'il parle de son art, soit qu'il l'exerce. Le public, à ces traits, avait déjà reconnu M. Méhul. Son rapport sur les travaux d'émulation des compositeurs pensionnaires à l'école impériale de Rome, rédigé dans un style d'une concision et d'une clarté remarquables, a été écouté

Digitized by Google

avec un intérêt exprimé d'abord par un profond silence, puis par des applaudissemens unanimes. Après avoir relevé l'erreur funeste des élèves qui croient tout savoir, *parce qu'ils ont appris tout ce qu'on peut apprendre*, M. Méhul a mis ses auditeurs à portée de juger avec quelle ardeur MM. Gasse et Dourlens ont su mettre à profit leur séjour à Rome. Le premier y a composé un *Te Deum* à deux chœurs, et un *Kyrie-eleison*, qui font honneur à son talent; le second est aussi l'auteur d'un *Te Deum* purement écrit, a dit le rapporteur, mais dans lequel on regrette de ne point trouver toute cette chaleur qui doit animer un cantique qu'adressent les peuples à l'Eternel, lors des grands événemens qui font leur gloire et leur bonheur. M Dourlens paraît en revanche, avoir parfaitement saisi dans son *Dies iræ*, cette teinte de mélancolie religieuse qui convient aux paroles. M. Méhul a conclu, et nous aimons à le répéter d'après une aussi grande autorité, que la France aurait deux compositeurs de plus. Il n'a pas voulu toutefois, célébrer la gloire naissante des élèves, sans rendre hommage aux savantes leçons et aux grands exemples dont ils sont redevables au Nestor de nos musiciens (M. Gossec). La grâce et l'élégance italiennes, a dit M. Méhul, unies à l'expression dramatique, au sentiment des convenances inhérentes au goût français, doivent assurer à notre école des succès éclatans. L'auteur de *Stratonice*, de l'*Irato*, de *Joseph*, d'*Uthal*, etc., a démontré lui-même la justesse de cette assertion; elle est encore attestée chaque jour par l'empressement avec lequel les Allemands, ce peuple naturellement si musicien, recherchent aujourd'hui les opéras français pour en enrichir leurs théâtres.

M. Lebreton a reparu à la tribune pour y prononcer l'éloge historique du comte Ottone Caldérari, célèbre architecte de Vicence, où il ressuscita les beaux jours de Palladio.

La distribution des prix a été suivie de l'ouverture du *Jeune Henri*, par M. Méhul. Ce morceau, mille fois entendu, doit le mérite d'être toujours neuf à l'extrême vérité de la grande scène qu'il représente. L'artiste semble avoir voulu mettre en musique les brillantes descriptions de la chasse tracées par Thompson, Saint-Lambert, Delille, etc, ou plutôt cette musique paraît avoir été composée au milieu des forêts, au son des cors, à la vue du cerf poursuivi par cent chiens acharnés à leur proie. Quelle vie! quel mouvement! comme tout marche, se succède! avantages inestimables dont ne peuvent trop s'enorgueillir la poësie et la musique, parce qu'ils lui appartiennent exclusivement.

Digitized by Google

A cette ouverture a succédé l'exécution de la scène qui a remporté le grand prix de composition musicale. C'est une cantate placée dans la bouche de Marie Stuart, pendant la nuit qui précéda le jour où cette infortunée princesse périt sur l'échafaud (1). Le jeune musicien (M. Blondeau) s'est montré digne élève de M. Méhul, et puissamment inspiré par les paroles. Elles sont dues à M. de Jouy. L'auteur de la *Vestale* y a donné une nouvelle preuve de son talent particulier pour le genre lyrique; peu d'auteurs ont entendu comme lui cette coupe musicale, *cet heureux choix de mots harmonieux*, si favorables au compositeur.

Les divers morceaux qui composent ce beau monologue ont reçu un nouveau charme de la voix fraîche, pure et brillante de M^lle^ Himm. Elle a fait particulièrement admirer son goût et l'excellence de sa méthode dans le *cantabile*: *Adieu si doux pays de France*, et dans l'air de mouvement: *Un Dieu met dans mon sein.* L. S.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — Première représentation de *Vénus et Adonis*, ballet en un acte.

La première représentation de ce nouveau ballet a été fort applaudie, et cette fois les applaudissemens se sont trouvés autant mérités qu'unanimes. L'action de ce nouveau ballet est simple et les détails gracieux.

Lorsque le rideau se lève, on aperçoit Vénus couchée sur un lit de myrthes et de roses, entourée des grâces et de sa cour: un sentiment profond paraît l'occuper toute entière, et ne lui permet pas de prendre part aux jeux que l'on exécute devant elle pour la distraire. En ce moment un bruit lointain de cor annonce l'arrivée d'Adonis: les deux amans expriment tout le bonheur qu'ils éprouvent à se revoir, et Adonis tombe dans les bras de Vénus: tout à coup Mars paraît sur la montagne; il voit l'infidélité de Vénus, et dans sa fureur il va s'élancer sur Adonis; mais bientôt dédaignant une victoire trop facile, il frappe la terre de sa lance et en fait sortir un monstre qui, s'élançant dans la campagne, y porte la terreur et la mort. Des pâtres effrayés viennent implorer le secours d'Adonis; le beau chasseur reçoit son javelot des mains de sa maîtresse et vole à la rencontre du monstre.

(1) Voyez dans ce numéro l'article *Poësie*.

Digitized by Google

Vénus se livre à toutes les inquiétudes que lui suggère sa tendresse ; Morphée, pour apaiser sa douleur, verse sur elle ses pavots, et la déesse succombe au sommeil : on voit alors paraître Adonis, blessé à mort par le monstre, il vient mourir aux pieds de celle qu'il aime, les grâces et les nymphes le portent sur un lit de gazon où il expire. Vénus s'éveille, la contenance triste de sa cour lui apprend son malheur, elle découvre le corps de son amant, l'inonde de ses larmes, et tombe dans le plus affreux désespoir ; mais l'amour invoque le maître des dieux, Jupiter descend de l'Olympe et rend la vie à Adonis : des fêtes célèbrent cet heureux évènement.

Ce ballet mythologique convient parfaitement à la scène de l'opéra, où l'on peut développer toute la pompe et la magnificence dignes d'un pareil sujet. Rien de plus frais et de mieux dessiné que les pas dont M. Gardel a orné cet ouvrage. Vénus est dignement représentée par Mlle. Clotilde, et Terpsicore par Mme Gardel ; je doute même que les deux déïtés payennes ayent jamais eu autant de beauté et de grâces que ces charmantes danseuses. Le rôle d'Adonis était confié à M. Montjoye, jeune danseur, la manière dont il l'a rendu annonce les plus heureuses dispositions. MM. Beaulieu et Baptiste Petit, Mesdames Chevigny, Biggotini et Delille ont fait, de nouveau, admirer leur talent, et ont été vivement applaudis.

M. Gardel, demandé à grands cris après la représentation, est venu recevoir, sur la scène, le prix des soins qu'il ne cesse de donner pour nos plaisirs.

Théâtre de l'Impératrice.— Il Matrimonio per raggivo, ou *le Mariage par ruse*, opéra bouffon en deux actes, musique de Cimarosa.

Les représentations de cet opéra sont très-suivies, et le public de cette capitale, juste appréciateur du vrai talent, applaudit avec plaisir à l'une des compositions les plus distinguées du célèbre Cimarosa.

Nous ne chercherons pas à analyser ce nouveau canevas : le dernier opéra bouffon que l'on entend, semble toujours le plus ridicule (nous ne parlons que du poëme) ; mais celui-ci me paraît les surpasser tous par l'invraisemblance des moyens et le nombre prodigieux d'épithètes injurieuses semées libéralement dans le dialogue : qu'il suffise à nos lecteurs de savoir que dans le *Mariage par ruse*, Mme Barilli représente une femme méchante et enlevée ; Barilli, un époux docile et soumis aux caprices de

Digitized by Google

sa femme; Mme Muraglie, une jeune nièce amoureuse; M. Bride l'amant aimé, et M. Ranfagna, un amoureux ridicule.

Mme Barilli chante parfaitement bien, et sans aucun effort; mais sa voix douce et uniforme n'est pas propre à rendre les éclats et l'emportement d'une femme emportée. Il y a, au second acte, un duo chanté par Mme Barilli et Mme Muraglie, que le parterre a tellement goûté, qu'il a pris l'habitude de le faire répéter.

Je ne vais jamais à ce théâtre sans réfléchir sur la manière dont son orchestre et celui de l'Opéra sont conduits. Le chef de l'orchestre des bouffons, selon la manière italienne et allemande, n'emploie, pour conduire le sien, que son violon. Le chef de l'orchestre de l'Opéra tient dans la main droite un petit bâton dont il ne se sert que trop souvent : on ne peut alléguer, en faveur de cette mode gothique, le grand nombre de musiciens et de choristes dont se compose l'ensemble de l'Opéra; car je me souviens avoir entendu parfaitement exécuter, à Munich, le fameux oratorio de Haydn. L'orchestre était des plus nombreux, les chœurs aussi; et cependant M. Fraenzel, chef de l'orchestre qui conduisait aussi les chœurs, ne se servait pour cela que de son violon, et je ne me rappelle pas qu'il se soit avisé de mêler aux accords de Haydn le bruit désagréable qu'eût produit son archet tombant avec force sur son pupitre.

Les véritables amateurs de musique ont souvent demandé la suppression du bâton bruyant de l'Opéra; mais la force de l'habitude l'a toujours emporté sur leurs justes réclamations. B.

Opéra-Comique. — Ninon chez Madame de Sévigné. — Il était de la destinée de Ninon de plaire non-seulement dans sa vieillesse, mais un siècle même après sa mort. Quand elle paraît sous les traits de Mme. Belmont, on la croirait ressuscitée. — Et le langage que lui prête M. Dupati, auteur de la pièce que nous annonçons, ajoute encore à l'illusion. C'est ainsi que devait s'exprimer l'Aspasie du siècle de Louis XIV; elle avait sans doute cette élégance de manières, ce tact fin, cette délicatesse de sentimens.... Mais peut-on supposer que, pour le plaisir seulement de voir de près madame de Sévigné, de juger de son esprit, elle se soit avisée de s'introduire chez elle sous le nom d'une veuve Bretonne que l'on attendait pour en faire

Digitized by Google

l'épouse du jeune Sévigné ?... Il faut toute l'autorité de M. Dupaty pour que je puisse croire que l'insouciante et fière Ninon ait jamais employé ce singulier stratagême.

Donnerons-nous l'analyse exacte de la pièce nouvelle ? A quoi bon. Un tiers au moins des amateurs de spectacles à Paris, l'a déjà vue ; et tous les journaux ont appris aux départemens que, par la grandeur d'ame, par une générosité dont peu de femmes sont capables, Ninon, dans cette pièce, renonce au jeune Sévigné son amant. — Il est vrai qu'elle prend aussitôt pour s'en dédommager, ce Lachâtre si fameux par ce billet de *fidélité* qu'il exigea d'elle, et qu'elle lui donna sans façon

Ninon mérite le succès dont elle jouit à l'opéra-comique. Ce serait, à tous les théâtres, une pièce spirituellement écrite et très-agréable. — La musique prouve dans le compositeur (M. Berton) du goût et une grande connaissance des règles. On cite l'ouverture, des couplets, et sur-tout des morceaux d'ensemble.

NÉCROLOGIE. — M. René de Girardin, ancien colonel de dragons, propriétaire de la terre d'Ermenonville, est mort, à Vernouillet près Meulan, dans la nuit du 19 au 20 septembre, âgé de soixante-quatorze ans. Connu par ses liaisons avec J. J. Rousseau, et par l'hospitalité qu'il donna à cet écrivain éloquent, M. de Girardin l'est encore par deux ouvrages dont voici les titres : — *Discours sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale*, 1791. in-8°. — *De la composition des Paysages*, ou *des moyens d'embellir la nature autour des habitations*. La première édition de cet ouvrage, qui a été traduit en allemand et en anglais, parut en 1777. On en donna une édition en 1793. La quatrième édition fut publié en 1805 (1).

NOUVELLES POLITIQUES.

Bayonne, 1er *Octobre*. — Le général espagnol Eleck était entré à Bilbao le 20 septembre à dix heures du matin, à la

(1) Un vol. in-8°, à Paris, chez *Debrai*, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergéns.

Digitized by Google

tête de 8000 hommes. La garnison française, forte de 1200 hommes, s'était retirée en bon ordre. Toutes les autorités constituées, tous les Français établis à Bilbao, et un grand nombre de personnages de distinction, parmi lesquels on remarque toute la famille Massaredo, avait aussi quitté la ville. Ce mouvement du général Bleck avait pour but de faire quitter à notre armée la position qu'elle occupe sur l'Ebre; mais les dispositions prises par les maréchaux Ney et Bessières ont trompé l'attente des Espagnols.

Nous venons de recevoir la nouvelle officielle que nos troupes sont rentrées à Bilbao le 26 de ce mois. Les Espagnols ont fui sans faire la moindre résistance. Le mouvement opéré par le maréchal Ney les a tellement épouvantés, que leur fuite précipitée n'a pas permis au général Mouton d'arriver aux positions où il se rendait pour les couper. La rapidité seule de leur marche a pu les faire échapper à une destruction totale.

Les insurgés ont aussi voulu s'avancer sur Ameyngo, à deux lieues de Miranda. Le maréchal Bessières a marché à leur rencontre, les a culbutés sur tous les points et les a mis dans une déroute complète. Au départ du courrier il était encore à leur poursuite.

Voici quelle est en ce moment la position de l'armée : Le quartier-général du roi est à Vittoria, celui du maréchal Bessières à Miranda, celui du maréchal Moncey à Pampelune, et celui du maréchal Ney à Bilbao. On fait toujours les plus grands préparatifs dans notre ville. Le directeur des fortifications fait préparer en ce moment 60,000 sacs à terre. Une église et quelques autres grands bâtimens viennent d'être mis à la disposition du directeur des vivres, pour y mettre les approvisionnemens de farine et de biscuits qui sont immenses.

Des lettres de Pau nous apprennent que les miquelets ou chasseurs de la montagne, sont armés, équipés, formés en bataillons et prêts à partir. C'est un très-beau corps, il est divisé en 8 compagnies formant ensemble 1800 hommes.

PARIS, 7 *Octobre. Voyage de S. M. l'Empereur.*

S. M. I. et R. partie de Metz le 24 septembre à quatre heures du matin, alla coucher à Kaizers autern, et quitta cette ville le lendemain à la même heure. Elle passa en revue une brigade de dragons qu'elle rencontra près d'Altezey, et arriva à Mayence le 25, à trois heures après midi. S. M. ne fit que traverser la ville, mais elle s'arrêta à Cassel, où elle parcourut, à cheval, les ouvrages de la tête du pont.

Digitized by Google

Elle passa ensuite en revue une autre brigade de dragons qui arrivait de Francfort. S. M. avait trouvé à sa descente de voiture S. A. R. le grand-duc de Hesse-Darmstadt et sa famille, S. A. R. le prince héréditaire de Bade, le ministre du prince-primat et les envoyés de plusieurs autres princes de la confédération.

A six heures et demie, l'Empereur est arrivé à Francfort. S. A. Em. Mgr. le prince-primat était venu le recevoir à l'entrée de son territoire. S. M. fit monter le prince dans sa voiture, et vint descendre avec lui au palais de S. A., où elle trouva réunis, dans la grande salle, S. A. R. le grand-duc de Wurtzbourg, le prince de Nassau-Usingen, et une foule de personnages considérables. S. M. adressa la parole à plusieurs d'entr'eux. Elle se rendit ensuite dans une autre pièce, où elle reçut le grand-duc de Wurtzbourg, frère de l'empereur d'Autriche, avec lequel elle s'entretint long-tems. La princesse Stéphanie-Napoléon, le duc de Nassau et quelques autres princes furent successivement introduits auprès de l'Empereur, qui s'entretint de même avec eux. S. M. soupa seule avec la princesse Stéphanie-Napoléon, sa fille adoptive. Il y eut dans le même moment un grand souper, dont le prince primat fit les honneurs. On y remarquait entr'autres le grand-duc de Wurtzbourg, plusieurs princes allemands, le prince de Neufchâtel, le ministre-secrétaire-d'Etat Maret, les ducs de Rovigo, de Frioul, etc.

L'Empereur, reparti de Francfort le 26 de grand matin, s'est rendu à Erfurth, par Hanau, Fulde, Eisenach et Gotha. Il est arrivé à Erfurth le 27 à dix heures du matin. A deux heures S. M. monta à cheval, et alla jusqu'à deux lieues de la ville, au devant de l'Empereur de Russie, qui était arrivé à Weymar le 25 au soir, avec le grand-duc Constantin.

Les habitans de la ville, et des pays voisins, couvraient la route de Weymar; toutes les troupes étaient sous les armes. Le bruit du canon et le son des cloches ont annoncé la présence des deux augustes souverains, qui sont entrés dans la ville à cheval, et aux cris continuellement réitérés de *vive l'Empereur Napoléon! vive l'Empereur Alexandre!*

Le soir, toute la ville a été illuminée.

S. M. le roi de Saxe, et un grand nombre de princes de la confédération du Rhin, étaient arrivés à Erfurth le 26. On y attendait incessamment LL. MM. les rois de Bavière, de Westphalie, de Wurtemberg, et S. A. Em. le prince primat.

Les lettres arrivées d'Erfurth depuis cette époque mémo-

Digitized by Google

rable, annoncent que la confiance la plus intime règne entre les deux Empereurs, qui passent ensemble une grande partie de la journée. Le nombre des princes réunis dans la ville augmente de jour en jour. On y a vu successivement arriver le prince Guillaume de Prusse, le duc régnant de Mecklembourg-Schwerin, le duc régnant de Gotha, les princes de Homburg, de Schwartzbourg-Rudolstadt, de Reuss-Græetz, de Reuss-Lobenstein, de Reuss-Ebersdorf, et de Reuss-Gera, la duchesse de Wirtemberg, la princesse de la Tour et Taxis; S. Ex. M. de Caulaincourt, duc de Vicence, et S. Ex. M. le comte de Vincent, quartier-maître-général au service de l'Autriche.

Le corps des négocians d'Erfurth a obtenu la permission de former une garde d'honneur pour S. M. l'Empereur Napoléon. Cette garde a été au-devant de l'Empereur jusqu'aux frontières du duché de Gotha, et l'a accompagné jusqu'à son palais; elle fit aussi partie du cortége du monarque lors de son entrevue avec l'Empereur de Russie. Quatre gardes bourgeois font, à tour de rôle, le service journalier auprès de la personne de S. M., et précèdent sa voiture lorsqu'elle sort en cérémonie.

Le 17^{e} d'infanterie est arrivé à Erfurth le 24, pour en former la garnison avec le bataillon des gardes, deux compagnies de cuirassiers et deux de hussards. Les officiers et deux bataillons de ce régiment, formant en tout 1594 hommes, sont logés chez les bourgeois; le 3^{e} bataillon est casérné à la citadelle.

—Les comédiens français ont joué sur le théâtre d'Erfurth, devant la plus auguste assemblée dont l'histoire moderne puisse conserver le souvenir, plusieurs chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, *Cinna*, *Andromaque*, *Britannicus*, etc. Cette dernière tragédie a fait sur-tout une vive impression. L'auteur de Werther, le célèbre Goëthe, était arrivé le matin de Weymar pour assister à cette représentation. Tandis que *la Brouette du vinaigrier* et le *Sieur Iffland* font les délices des bourgeois de Presbourg, qui dédaignent *Phèdre* et *Mahomet*, les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire, dignement représentés par Talma, M^{lles} Raucourt et Duchesnois, offrent un noble délassement aux plus grands souverains, aux princes, aux personnages les plus illustres, et aux hommes les plus éclairés de l'Europe civilisée.

— Samedi 1er octobre, M. l'évêque de Casal, chancelier de l'Université impériale, et M. Delambre, trésorier, ont prêté serment entre les mains de S. Exc. grand-maître de

Digitized by Google

l'Université. Le même jour, MM. les conseillers à vie ont été présentés au serment par M. le chancelier, et le mercredi suivant MM. les inspecteurs généraux ont été admis à remplir la même formalité.

— Les travaux du pont de Jéna, en face du Champ-de-Mars, se poursuivent avec activité. On voudrait pouvoir terminer avant les grandes eaux l'exhaussement du mur que l'on est occupé à construire pour l'élargissement du quai de la Conférence aux environs du pont. Ces constructions sont déjà très-avancées.

— On mande de Grenoble qu'on a vu arriver dans cette ville huit énormes charriots chargés de divers morceaux de sculpture emballés avec beaucoup de soin, soit dans la paille, soit dans la laine. Ces morceaux font partie de la collection des statues antiques de la *Villa Borghèse* à Rome, achetées par S. M. l'Empereur et Roi. Selon les diverses indications fournies par des notes tracées au pinceau sur les brancards des charriots, ce transport se compose du *Gladiateur*, de l'*Achille*, de la *Vénus Victrix*, d'un *Vase* de grandes proportions, et de différens autres objets d'un plus petit volume. Il a delà continué sa route pour Paris. Une forge de campagne et une escorte d'infanterie accompagnent ces objets précieux, destinés à augmenter le Musée Napoléon de tous les chefs-d'œuvre qui lui manquaient pour compléter la réunion de ce que la Grèce, Rome et l'Egypte ont produit de plus parfait. R.

—D'après les papiers qu'on vient de recevoir de Londres, on a lieu de penser qu'une nouvelle expédition anglaise avait débarqué en Portugal peu de tems après la bataille de Vimiera, et que le duc d'Abrantès, malgré l'avantage qu'il avait remporté, ne se jugea pas en mesure de conserver ce pays, et de le débarrasser des Anglais. Il a mieux aimé conclure une convention que d'occuper son camp retranché et les forts de Lisbonne, et que d'exposer ainsi cette belle ville de l'esprit de laquelle il avait toujours eu lieu d'être satisfait.

Il a pu aussi être conduit à cette détermination par l'incertitude où il était des dispositions prises par la France et de l'époque plus ou moins éloignée où il pourrait recevoir des renforts; et il lui a paru convenable de ramener son armée pour faire l'arrière-garde de la Grande-Armée en Espagne, et rentrer quelque tems après dans ce même Portugal qu'il quittait. La facilité qu'avaient les Anglais d'approvisionner leurs troupes et de renforcer leur armée est

Digitized by Google

un motif de plus pour penser que le parti qu'a pris le duc d'Abrantès était le plus conforme à la prudence.

Voici les pièces qui ont été publiées à Londres, le 16 septembre, dans une gazette extraordinaire :

Suspension d'armes arrêtée entre M. le chevalier Arthur Wellesley, lieutenant-général et chevalier de l'Ordre du Bain, d'une part, et M. le général de division Kellermann, grand-officier de la Légion-d'honneur, commandant de l'Ordre de la Couronne-de Fer, grand-croix de l'Ordre du Lion de Bavière, de l'autre part; tous deux chargés des pouvoirs des généraux respectifs des armées française et anglaise.

Au quartier-général de l'armée anglaise, le 22 août 1808.

Art. 1er. Il y aura, à dater de ce jour, une suspension d'armes entre les armées de S. M. britannique et de S. M. I. et R. Napoléon Ier, à l'effet de traiter d'une convention pour l'évacuation du Portugal par l'armée française.

II. Les généraux en chef des deux armées et M. le commandant en chef de la flotte britannique à l'entrée du Tage, prendront jour pour se réunir dans tel point de la côte qu'ils jugeront convenable pour traiter et conclure ladite convention.

III. La rivière de Sirandre formera la ligne de démarcation établie entre les deux armées; Torres Vedras ne sera occupé ni par l'une ni par l'autre.

IV. M. le général en chef de l'armée anglaise s'obligera à comprendre les Portugais armés dans cette suspension d'armes, et pour eux, la ligne de démarcation sera établie de Leira à Thomas.

V. Il est convenu provisoirement que l'armée française ne pourra dans aucun cas être considérée comme prisonnière de guerre; que tous les individus qui la composent seront transportés en France avec armes et bagages, et leurs propriétés particulières quelconques dont il ne pourra leur être rien distrait.

VI. Tout particulier, soit Portugais, soit d'une autre nation alliée à la France, soit Français, ne pourra être recherché pour sa conduite politique; il sera protégé, ses propriétés respectées, et il aura la liberté de se retirer du Portugal, dans un terme fixe, avec ce qui lui appartient.

VII. La neutralité du port de Lisbonne sera reconnue pour la flotte russe, c'est-à-dire que lorsque l'armée ou la flotte anglaise seront en possession de la ville et du port, ladite flotte russe ne pourra être ni inquiétée pendant son séjour, ni être arrêtée quand elle voudra sortir, ni poursuivie lorsqu'elle sera sortie qu'après les délais fixés par les lois maritimes.

VIII. Toute l'artillerie du calibre français, ainsi que les chevaux de la cavalerie, seront transportés en France.

Digitized by Google

IX. Cette suspension d'armes ne pourra être rompue qu'on ne se soit prévenu 48 heures d'avance.

Fait et arrêté entre les généraux désignés ci-dessus, au jour et an ci-dessus.

Signé, ARTHUR WELLESLEY.
KELLERMANN, *général de division.*

Article additionnel.

Les garnisons des places occupées par l'armée française seront comprises dans la présente convention, si elles n'ont pas capitulé avant le 25 du courant.

Signé, ARTHUR WELLESLEY.
KELLERMANN, *général de division.*

Convention définitive pour l'évacuation du Portugal par l'armée française.

Les généraux, commandant en chef les armées anglaise et française en Portugal, ayant résolu de négocier et de conclure un traité pour l'évacuation du Portugal par les troupes françaises, sur les bases de l'arrangement convenu le 22 de ce mois pour une suspension d'armes, ont nommé les officiers ci-après désignés, à l'effet de négocier ledit traité en leur nom, savoir :

Le général en chef de l'armée anglaise, M. le lieutenant-colonel Murray, quartier-maître-général;

Et le général en chef de l'armée française, M. Kellermann, général de division;

Auxquels ils ont donné plein-pouvoir pour négocier et conclure une convention qui sera soumise à leurs ratifications respectives, à celle de l'amiral commandant la flotte anglaise à l'embouchure du Tage.

Ces deux officiers, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Art. 1er. Toutes les places et forts du royaume de Portugal, occupés par les troupes françaises, seront remis à l'armée anglaise dans l'état où ils se trouvent au moment de la signature de la présente convention.

II. Les troupes françaises évacueront le Portugal avec leurs armes et bagages; elles ne seront point considérées comme prisonnières de guerre, et, à leur arrivée en France, elles auront la liberté de servir.

III. Le gouvernement anglais fournira des moyens de transport à l'armée française, qui sera débarquée dans un des ports de France entre Rochefort et Lorient inclusivement.

IV. L'armée française emportera toute son artillerie de calibre français, ainsi que les chevaux qui en dépendent, et les caissons renfermant 60 charges par canon. Toute autre artillerie, armes et munitions comme aussi les arsenaux de terre et de mer, seront remis à l'armée et à la flotte anglaise dans l'état où ils seront au moment de la ratification de la convention.

Digitized by Google

V. L'armée française emportera tout son équipement et tout ce qui est compris sous le nom de propriété de l'armée, c'est-à-dire, la caisse militaire et les voitures attachées au service des commissariats et des hôpitaux, ou il lui sera permis de disposer pour son compte de telle partie de ces effets que le commandant en chef jugerait inutile d'embarquer. De même tous les individus de l'armée auront la liberté de disposer de leurs propriétés particulières de toute espèce, et l'on garantit pleine sécurité aux acheteurs.

VI. La cavalerie embarquera ses chevaux. Les généraux et officiers de tout grade embarqueront aussi les leurs. Il est bien entendu cependant que les commandans anglais n'ont pour le transport de la cavalerie que des moyens très-bornés : on pourra s'en procurer quelques autres dans le port de Lisbonne. Le nombre des chevaux à embarquer par les troupes n'excédera pas 600, et celui des chevaux à embarquer par l'état-major, n'excédera pas 200. Dans tous les cas, on fournira à l'armée française, les facilités nécessaires pour disposer des chevaux qu'il ne sera pas possible d'embarquer.

VII. Afin de faciliter l'embarquement, il aura lieu en trois divisions, la dernière desquelles sera principalement composée des garnisons des places, de la cavalerie, de l'artillerie, des malades et des équipages de l'armée. La première division s'embarquera dans les sept jours qui suivront la date de la ratification, et plus tôt si faire se peut.

VIII. La garnison d'Elvas et de ses forts, de Peniche et de Palmela sera embarquée à Lisbonne ; celle d'Almeida, à Porto, ou dans le port le plus voisin. Elles seront accompagnées, dans leur marche, par des commissaires anglais chargés de pourvoir à leur subsistance, etc.

IX. Tous les malades et blessés qu'on ne peut embarquer avec les troupes, sont confiés à l'armée anglaise. Ils seront entretenus, pendant le reste de leur séjour dans ce pays, aux frais du gouvernement anglais, sous la condition de parfait remboursement de la part de la France, lorsque l'évacuation sera pleinement effectuée. Le gouvernement anglais pourvoira à leur retour en France, qui aura lieu par détachemens d'environ 150 ou 200 hommes à la fois. Un nombre suffisant d'officiers de santé français restera pour les soigner.

X. Aussitôt que les bâtimens employés au transport de l'armée française, l'auront débarquée dans les ports ci-dessus désignés ou dans tout autre port de France, que la rigueur du tems pourrait obliger de toucher, on leur donnera les facilités nécessaires pour retourner en Angleterre sans délai, et des sûretés contre toute capture, jusqu'à leur entrée dans un port ami.

XI. L'armée française sera concentrée à Lisbonne et à deux lieues à la ronde. L'armée anglaise avancera jusqu'à trois lieues de la capitale, et se placera de manière à laisser entre les deux armées une distance d'environ une lieue.

XII. Les forts de Saint-Julien, de Brugio et de Carcais seront occupés

Digitized by Google

par les troupes anglaises lors de la ratification de la convention. Lisbonne et sa citadelle, ainsi que les forts et batteries, jusqu'au lazareth ou tafuria d'un côté, et jusqu'au fort Saint-Joseph inclusivement de l'autre, seront rendus au moment de l'embarquement de la deuxième division, de même que le port et tous les bâtimens armés, de quelque espèce que ce soit, avec leurs cordages, voiles et approvisionnemens. Les forteresses d'Elvas, Almeida, Peniche et Palmela seront rendues aussitôt que les troupes anglaises se présenteront pour les occuper. En attendant, le général en chef de l'armée anglaise donnera avis de la présente convention aux garnisons de ces places, ainsi qu'aux troupes qui les assiégent, afin de mettre un terme aux hostilités.

XIII. Des commissaires seront nommés de part et d'autre pour régler et accélérer l'exécution des arrangemens convenus.

XIV. S'il s'élevait des doutes sur le sens d'un article quelconque, il serait expliqué en faveur de l'armée française.

XV. A dater de la ratification de la présente convention, tous arrérages de contributions, réquisitions ou réclamations quelconques du gouvernement français envers des sujets portugais ou tous autres individus résidens en Portugal, fondées sur l'occupation de ce pays par l'armée française en décembre 1807, contributions ou réquisitions qui peuvent n'avoir pas été payées, sont annullées, et tout séquestre mis sur les propriétés, meubles et immeubles, est levé: lesdites propriétés seront remises à la disposition des anciens possesseurs.

XVI. Tous les sujets de la France ou des puissances amies ou alliées de la France, domiciliés en Portugal, ou se trouvant accidentellement dans ce pays, seront protégés. Leurs propriétés de toute espèce, meubles ou immeubles, seront respectées, et ils auront la liberté soit de suivre l'armée française, soit de rester en Portugal. Dans l'un et l'autre cas, leurs propriétés leur seront garanties, avec la liberté de les conserver ou de les aliéner et de faire passer le produit de la vente d'icelles en France ou dans tout autre pays qu'il voudrait habiter: la durée d'un an leur est accordée à cet effet.

Il est bien entendu que les navires sont exceptés de cet arrangement, mais seulement en ce qui concerne la sortie du port, et qu'on ne peut à la faveur des stipulations ci-dessus, faire aucunes spéculations commerciales.

XVII. Aucun naturel du Portugal ne sera rendu responsable de sa conduite politique pendant la durée de l'occupation de ce pays par l'armée française; et tous ceux qui ont été continués dans l'exercice de leurs fonctions ou qui ont accepté des places sous le gouvernement français, sont mis sous la protection des commandans anglais: ils n'éprouveront aucune injure dans leurs personnes ou dans leurs propriétés, n'ayant pas eu le choix d'obéir ou de ne pas obéir au gouvernement français. Ils pourront aussi profiter des stipulations contenues dans l'art. XVI.

XVIII. Les troupes espagnoles détenues à bord des bâtimens dans le

Digitized by Google

port de Lisbonne seront remises au commandant en chef de l'armée anglaise, qui s'engage à obtenir des Espagnols, qu'ils rendent de leur côté tous sujets de la France, militaires ou civils, qui peuvent être retenus en Espagne, sans avoir été pris dans une bataille, ou à la suite d'opérations militaires, mais à l'occasion des événemens du 29 mai dernier et jours suivans.

XIX. On échangera immédiatement les officiers de tous grades faits prisonniers depuis le commencement des hostilités.

XX. Des ôtages du rang d'officier-général seront mutuellement fournis de la part de l'armée et de la flotte anglaise, et de la part de l'armée française, pour la garantie réciproque de la présente convention. L'officier de l'armée anglaise sera rendu, lorsque les articles relatifs à l'armée seront pleinement exécutés, et l'officier de la flotte, lors du débarquement des troupes françaises dans leur pays. Il en sera de même de la part de l'armée française.

XXI. Il sera permis au général en chef de l'armée française d'envoyer un officier en France avec la nouvelle de la présente convention. Un navire lui sera fourni par l'amiral anglais pour transporter cet officier à Bordeaux ou à Rochefort.

XXII. L'amiral anglais sera invité à recevoir S. Exc. le commandant en chef et les autres principaux officiers de l'armée française, à bord de vaisseaux de guerre.

Fait et conclu à Lisbonne, ce 30 août 1808.

Signé, GEORGES MURRAY, *quartier-maître général.*
KELLERMANN, *général de division.*

Nous, duc d'Abrantès, général en chef de l'armée française, avons ratifié et ratifions la présente convention définitive dans tous ses articles, pour être exécutée selon sa forme et teneur.

Signé, le Duc D'ABRANTÈS.

Au quartier-général de Lisbonne, le 30 août 1808.

Articles additionnels de la convention du 30 août 1808.

Art. 1er. Les employés civils de l'armée faits prisonniers, soit par les troupes anglaises, soit par les Portugais, dans quelque partie que ce soit du Portugal, seront rendus, suivant l'usage, sans échange.

II. L'armée française tirera sa nourriture de ses propres moyens jusqu'au jour de l'embarquement; les garnisons, jusqu'au jour de l'évacuation des forts.

Le reste des magasins sera remis, dans les formes accoutumées, au gouvernement anglais qui se charge de la subsistance des hommes et des chevaux de l'armée, à compter des époques ci-dessus désignées, jusqu'à leur arrivée en France, sous la condition d'être remboursé par le gouvernement français, des dépenses qui excéderaient l'estimation qui sera faite par les deux parties, de la valeur des magasins remis à l'armée anglaise.

Les provisions qui se trouvent à bord des vaisseaux de guerre, encore au pouvoir de l'armée française, seront remises de la même manière au gouvernement anglais, ainsi que les magasins des forteresses.

III. Le général commandant les troupes anglaises prendra les mesures nécessaires pour rétablir la libre circulation des moyens de subsistance entre le pays et la capitale.

Fait et conclu à Lisbonne, ce 30 août 1808.

Signé, GEORGES MURRAY.
KELLERMANN.

Nous duc d'Abrantès, général en chef de l'armée française, avons

Digitized by Google

ratifié et ratifions les articles additionnels de la convention ci-contre, pour être exécutés selon leur forme et teneur.

Le duc D'ABRANTÈS.

Pour copie conforme

A. J. DALRYMPLE, *capitaine, secrétaire militaire.*

Copie d'une lettre écrite de l'amiral Cotton, à l'honorable William Wellesley Pole.

A bord de l'*Hibernia* devant le Tage, 3 Septembre 1808.

Monsieur, je vous envoie, pour les lords commissaires de l'amirauté, la copie d'une convention conclue par le lieutenant-colonel Murray et le général Kellermann pour l'évacuation du Portugal par l'armée française. Cette convention a été ratifiée par le lieutenant-général sir Henri Dalrymple, moi et le commandant en chef français. Des troupes anglaises (le troisième et le quarante-deuxième régimens) ont été débarqués hier pour occuper les forts de Carcais, de Saint-Antoine, de Saint-Julien et de Burgio. On ne perdra pas de tems pour embarquer les troupes françaises, conformément à ladite convention.

Le capitaine Halsted, premier capitaine de vaisseau, et capitaine do la flotte, est porteur des dépêches adressées à leurs seigneuries relativement à la flotte russe du Tage. Il a toute ma confiance, et il pourra faire connaître à leurs seigneuries les motifs qui m'ont engagé à ratifier la convention dont il s'agit. Il pourra également fournir à l'amirauté tous les renseignemens qui seront jugés nécessaires.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé* COTTON.

Copie d'une autre lettre de l'amiral Cotton à l'honorable William Wellesley Pole.

A bord de l'*Hibernia* devant le Tage, le 4 Septembre 1808.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous envoyer, pour les lords-commissaires de l'amirauté, une copie de la convention conclue entre moi et le vice-amiral Seniavin, commandant la flotte russe dans le Tage. Leurs seigneuries verront, par ladite convention, que cette flotte s'est rendue à moi pour être retenue en dépôt par S. M. jusqu'à l'expiration des six mois qui suivront la conclusion d'une paix entre la Russie et l'Angleterre.

Le contre-amiral Tyler a été nommé inspecteur de la première division de la flotte russe, que je me propose de faire partir incessamment pour Spithead.

J'ai l'honneur, etc. *Signé* COTTON,

Convention avec l'amiral Seniavin.

Art. Ier. Les vaisseaux de guerre de l'Empereur de Russie, actuellement dans le Tage, seront remis sur le champ à l'amiral sir Charles Cotton, avec tous leurs approvisionnemens, pour être envoyés en Angleterre, et y être gardés en dépôt par S. M. Britannique, pour être rendus à S. M. I. dans les six mois qui suivront la conclusion d'une paix entre S. M. Britannique et S. M. l'Empereur de toutes les Russies.

II. Le vice-amiral Seniavin et les officiers, matelots et gardes-marins, qui seront sous lui, retourneront en Russie sans aucune condition ou stipulation relativement à leur futur service; ils seront transportés dans des bâtimens de guerre ou autres navires convenables, aux frais de S. M. Britannique.

Fait et conclu à bord du vaisseau *le Twerday*, dans le Tage, et à bord du vaisseau de S. M. Britannique, l'*Hibernia*, à l'embouchure de ce fleuve, le 5 Septembre 1808.

Signé DE SENIAVIN. CHARLES COTTON.

Digitized by Google

(N° CCCLXXVIII.)

(SAMEDI 15 OCTOBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LE MERLE BLANC. — FABRE.

CERTAIN Merle très-suffisant,
Et dont la vanité tournait la pauvre tête,
Partant très-éloigné de se croire une bête,
Un jour, du ton le plus tranchant,
Dans sa personne même osait blâmer l'ouvrage
De la nature trop peu sage
Qui de couleur d'ébène avait peint son plumage,
Sans consulter son goût, ni son orgueil.
Toujours en habit noir, toujours porter le deuil,
Pour un petit maître volage
C'est bien, ma foi, désespérant!
Le beau présent que m'a fait la nature
Dans ce lugubre vêtement!
Disait ce Merle impertinent.
Si l'on jugeait de moi sur la figure,
Si je n'étais gai, vif et sémillant,
On pourrait me croire vraiment
Un oiseau de mauvais augure.
En me faisant un Merle blanc,
Jupin aurait cent fois montré plus de sagesse.
Je serais, disait-il, tout en se rengorgeant,
Un vrai phénix dans mon espèce.
J'ai de l'esprit, du savoir, du talent,
Et je siffle admirablement;

G

Digitized by Google

Mais Jupin a manqué son coup dans ma parure.
Après tout, ne murmurons pas :
Il faut en convenir, est-il donc ici bas
Quelque parfaite créature ?
D'une blanche colombe un jour les doux attraits
A notre mécontent inspiraient ces regrets.
L'amour-propre et l'amour les excitaient ensemble.
Toujours à ce qu'on aime amour veut qu'on ressemble.
Colombe belle et bonne et sans prétention
Ne chercha pas d'un fat à captiver l'hommage
En flattant son orgueil, ou bien sa passion,
Elle se contenta de lui parler raison.
Un fréluquet n'entend pas ce langage.
Vous croyez, lui dit-elle, en changeant de couleur,
Devenir plus parfait ; ah ! qu'elle est votre erreur !
En serez-vous moins vain, moins fat et moin volage?
L'habit fait-il le moine? aux yeux perçans du sage,
Cache-t-il les défauts de l'esprit et du cœur?
Changez de caractère, et non pas de plumage :
Croyant vous distinguer et vous faire valoir,
Vous voulez être blanc, lorsque tout Merle est noir.
Tout Merle est vain ; pour vous, soyez modeste :
C'est pour vous distinguer le moyen qui vous reste.

DEMAREST LAMOTTE, *professeur de belles-lettres de l'Ecole secondaire de Grenoble.*

L'ADOLESCENCE.

Discours en vers aux élèves de Soreze, avant la distribution des prix de l'an 1808.

A des adolescens, dont la foule attentive
S'abandonne avec grâce au chant qui la captive,
Peindre l'adolescence, oui, le projet est beau.
Des poëtes du jour s'il tentait le pinceau,
Comme ils étaleraient de brillantes images !
Leurs vers seraient plus frais que vos jeunes visages.
De ce beau coloris je n'ai pas le secret,
Et, je le dis tout haut, c'est sans aucun regret.
Ce qui nous éblouit rarement intéresse.
L'art ne connut jamais l'accent de la tendresse ;
Préférons aux grands mots un naïf entretien,
J'aime à guider vos cœurs, en vous ouvrant le mien.
Age heureux ! ce n'est pas ta beauté que j'envie,

Digitized by Google

Ni l'espoir fugitif d'un long siècle de vie,
Ni, dans tes jeux bruyans, l'absence de tout soin,
Ni l'amour qui sourit et te guette de loin,
Ni les illusions se jouant sur tes traces :
Melcour, à ton aspect, ne peint que ces surfaces,
Moi, j'y découvre un don plus grand, plus précieux,
Dont l'effet se dérobe à de vulgaires yeux ;
Quel est-il ? Ecoutez : l'avantage suprême
De faire vos destins, d'en disposer vous-même,
De voir tous les sentiers tenter votre désir,
Juges de tous les goûts et maîtres de choisir.
Nous, que l'âge a pliés au joug de l'habitude,
Nous n'en saurions briser l'étroite servitude ;
Dans un triste sillon, nous allons pas à pas ;
Gail professe ; à jamais, le grec qu'on n'apprend pas ;
Damis s'est ruiné, vers le mont aux deux cimes ;
A poursuivre, trente ans, la richesse des rimes,
A son désœuvrement Dorval est attaché ;
Où l'arbre une fois tombe, il demeure couché.
Vous, tandis qu'en ces lieux votre ame est en culture,
Vous maîtrisez le sort, le tems et la nature ;
Commandez, aussitôt les sciences, les arts
Se laissent pénétrer au feu de vos regards ;
Les emplois, les honneurs, la gloire, la richesse,
Rien n'est inaccessible à l'ardente jeunesse ;
Tel, des sommets d'Ida, l'oiseau de Jupiter,
S'emparant, à son gré, de l'empire de l'air,
Atteint, en un clin-d'œil, les zones inconnues,
Plane au loin sur le globe, ou dépasse les nues.
Comment, demandait-on à certain général,
Avant tant de rivaux, fûtes-vous maréchal ?
Sans intrigue, dit-il, sans or et sans ancêtre,
Je le fus, en disant, chaque jour, je veux l'être.
Mots profonds ! qu'à vos cœurs ils soient toujours présens,
Tout cède aux longs désirs, nés à la fleur des ans.

Qu'est-ce qui bornerait votre essor magnanime ?
Tout, dans vous, hors de vous, le soutient et l'anime.
Vos sens plus délicats, émus plus vivement,
Portent mieux dans vos cœurs le trait du sentiment ;
Votre ame que l'erreur n'a pas encor ternie
Est pour les vérités comme une glace unie,
Où mille objets divers ; avec choix retracés,
Resteraient bien distincts et jamais effacés.
La féconde mémoire est votre heureux partage ;

Digitized by Google

L'imagination, amante du jeune âge,
Vers le temple des arts, vous menant par la main,
Vous cache, sous les fleurs, les ennuis du chemin.
Objet universel d'amour, de complaisance,
Qui n'aime à seconder la tendre adolescence ?
L'un applanit, pour vous, les sentiers du bonheur,
L'autre de la science abaisse la hauteur ;
Celui-ci, dans un mot, vif éclair du génie,
Prévoit l'amant heureux d'Euterpe et d'Uranie,
Ou d'un premier désir suit au loin les élans ;
Mille efforts réunis ont créé vos talens ;
Ainsi le beau rosier, dont Gnide se décore,
Cultivé loin des vents, sous les regards de Flore,
Favori des amours, caressé des zéphirs,
Objet de tous les soins et de tous les désirs,
Voit la terre, les eaux, le ciel et la lumière
Embellir, à l'envi, sa tige printanière.

O regrets douloureux ! si l'homeur du printemps
Tombait, se dispersait, au souffle des autans.
Des folles passions j'entends gronder l'orage.
Ah ! c'est à la vertu d'en prévenir la rage.
Sans elle, les beaux arts languiraient défleuris,
Et vos fronts pâliraient, sous vos lauriers flétris.
Tendres adolescens, le ciel vous fit pour elle ;
Votre grâce embellit sa grâce naturelle,
Comme elle ajoute encore au charme de vos traits.
Que cet heureux accord ne se rompe jamais !
A la gloire, au talent lui seul nous intéresse.

Amante du travail, autrefois la jeunesse
De cet amour fécond eut pour fils le bonheur.
Mais bientôt, s'enflammant d'une funeste ardeur,
Elle épousa le vice, et ce couple adultère
Enfanta le remords qui déchira sa mère.

Vous frémissez d'horreur ! Ah ! je suis rassuré.
Mais, armant de vertu votre cœur épuré,
Je ne veux point la voir inquiète et sauvage ;
Je la veux douce, gaie, assortie à votre âge.
Les jeux et les plaisirs fécondent les travaux.
Les Muses folâtraient sur de rians côteaux.
C'est peu qu'on vous estime, il faut que l'on vous aime ;
Que tout, à votre aspect, soit gai, comme vous-même.
Le monde est un jardin dont vous cueillez les fleurs ;
Venez, couronnez-en vos graves précepteurs,

Digitized by Google

Sur leur front se peindra votre joie ingénue,
Comme un rayon doré qui colore la nue.

Long-tems, l'adolescence eut un destin moins doux.
Dans des antres poudreux, sous des barreaux jaloux,
Au milieu des terreurs, on la jetait captive.
Moins ami qu'oppresseur de sa grâce naïve,
Le hideux pédantisme, au ton sec, à l'œil dur,
Toujours armé contre elle, en ce repaire obscur,
Aimait à l'effrayer au bruit de ses lanières;
Il l'aveuglait, hélas! de ses fausses lumières,
Et flétrissant son cœur, ses talens, sa gaîté,
L'instruisait, par la crainte, à la stupidité.
Mais enfin, un héros, dans ces heures fécondes
Que lui laisse Bellonne et le soin des deux mondes,
D'un rapide coup-d'œil pénétra ces cachots,
Où de l'adolescence éclataient les sanglots.
Soudain il les transforme en de brillans portiques (1),
Il brise avec horreur les verges scholastiques;
Le pédantisme fuit; des soins consolateurs
De sa triste victime ont essuyé les pleurs,
Vers une clarté pure elle avance joyeuse,
Et l'art de l'élever est de la rendre heureuse.

Consacrez les beaux jours qu'un héros vous a faits.
Et vous, enfans ingrats, qui perdez ses bienfaits,
De quels maux vous semez votre longue carrière!
Quand l'homme est déjà loin de la saison première,
Si, trompé dans ses vœux, déchu de son espoir,
Il dispute, sans fruit, l'estime et le pouvoir
A de nombreux rivaux, mieux guidés dans leur course,
Humilié, confus, de ramper sans ressource,
Il s'accuse, il s'agite, il veut fuir le malheur:
Et dans l'illusion dont il aime l'erreur,
Charmé de s'affranchir d'une vie excédée,
Aux jours de son printems il remonte en idée.
Le vieux Gaul, ruiné par un jeu furieux,
Rajeunit chargé d'or, et le conserve mieux;
Brun, garçon décrépit, renaît pour l'hyménée;
Vernon, perdu de mœurs, dès sa quinzième année,
Retranche un demi-siècle à ses égaremens;

(1) Fondation des Lycées, et décret qui supprime dans les écoles les punitions avilissantes. On ne saurait parler d'une institution sociale quelconque, sans avoir à rendre des actions de grâce au héros qui nous gouverne.

Digitized by Google

Eglé même convient, dans ses derniers momens,
Que sa beauté naissante, au devoir asservie,
Mieux que tous ses amours aurait charmé sa vie.
Ainsi brille votre âge, envié des humains.
Nous rêvons le bonheur, il est entre vos mains.
Les momens vous sont chers; l'argile tourne encore,
Dessinez bien sa forme, et que l'art la décore;
Demain, et pour toujours, l'ouvrage est achevé,
Vase d'élection, ou vase réprouvé.

Non, vous n'offrirez pas le contraste funeste
Des traits que l'on admire et de ceux qu'on déteste,
Un vil abaissement et d'illustres secours.
Tout célèbre, en ces lieux, le bonheur de vos jours,
Votre âge y règne seul. La pompe de nos fêtes,
Ces lauriers, embellis pour couronner vos têtes,
Ces dons qu'un magistrat, de splendeur revêtu,
Fait briller de talent, d'amour et de vertu (2),
Ce concours, ces regards, l'accueil d'un peuple immense,
Sont le prix que la gloire offre à l'adolescence.

Et ma voix, proclamant d'utiles vérités,
Prête aussi quelque charme à ces solennités.
Mes vers, qui languiraient dans les pages d'un livre,
Animés des transports, où votre ame se livre,
Ornés de tout l'éclat dont brillent ces parvis,
D'un triomphe immortel assurent mes avis.
C'est mon plus beau succès; je n'en cherche point d'autre,
Le bonheur de mon âge est d'éclairer le vôtre.

Par M. R. D. Ferlus.

ENIGME.

Je suis un logis sans fenêtre,
Construit pour ne loger qu'un être seulement.
Aussi je n'ai qu'un seul appartement.
Je ne change jamais de maître,
Et rarement d'avance à qui doit m'habiter
On voit prendre le soin d'aller me visiter.
C'est aussi sans bail, sans notaire,
Quelquefois même sans salaire,
Oui, sans salaire, enfin pour rien,
Ce qui paraît peu vraisemblable,

(2) M. Rjou, préfet du Cantal, aussi connu par ses talens littéraires que par la sagesse de son administration.

Digitized by Google

Qu'on peut devenir d'un tel bien
Propriétaire incommutable.
Quand on entre chez moi, c'est toujours par le dos,
Et possesseur tranquille on y reste à huis clos.

S.....

LOGOGRIPHE.

Mon corps est composé, bénévole lecteur,
De cinq membres divers, mais égaux en grosseur.
Pourtant, si, curieux, par un moyen facile,
Vous supprimez ma queue, ô dieux, quel changement!
Mon tout, grand, large, plat, par ce retranchement,
Devient petit, haut, rond : en un mot d'une ville
Vous ne faites, par-là, qu'un étroit bâtiment,
Objet en tems de paix tout à fait inutile.
Disposez de ma queue, on ne le défend pas;
Qu'on l'ôte ou qu'on la laisse, on n'a plus rien à craindre.
Mais gardez-vous d'aller mettre ma tête à bas;.
Vous seriez, je vous jure, un mortel bien à plaindre;
Le reste de mon corps bientôt vous offrirait
Un animal affreux qui vous dévorerait...
Des débris de mon être on fait ce qu'un avare
Entasse, chaque jour, dedans son coffre fort;
Un pronom personnel; le titre d'un ignare;
Un..... j'ai déjà trop dit, pour beaucoup, et j'ai tort.....

Par M. Ch. Aud***

CHARADE.

Dans da, dé, di, do, du, l'on trouve mon premier;
Dans da, dé, di, do, du, l'on trouve mon dernier;
Dans da, dé, di, do, du, l'on trouve mon entier.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Point.*

Celui du Logogriphe est *Tournois* (livres tournois), dans lequel on y trouve *un*, *trois*, *o*.

Celui de la Charade est *Thé-mire.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

TELEMACHIADOS LIBROS XXIV e Gallico sermone FRANC. DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FÉNÉLON, cameracensis archiepiscopi, in latinum carmen transtulit STEPHANUS ALEXANDER-VIEL, presbyter, in Academiâ Juliacensi studiorum olim moderator. Lutetiæ Parisiorum, ex typis P. Didot, *natu majoris.* 1808. — Se vend chez *Didot* et *Dentu*, imprimeurs-libraires, rue du Pont-de-Lodi (1).

POUR intéresser le public au succès de cet ouvrage, il devrait presque suffire de lui en faire l'histoire, et de lui apprendre comment il nous est parvenu. L'auteur, long-tems professeur de rhétorique et ensuite grand-préfet des études au collége de Juilly, est retiré depuis 1791 à la Louisiane, sa patrie, « où il coule une « vieillesse heureuse, aimé et respecté de tout ce qui » l'environne, servant de père à tous ses parens et de » consolateur à tous les malheureux. » M. Alexandre-Viel, dans les cours instans de loisir que lui laissaient de pénibles fonctions, avait composé une traduction du *Télémaque* en vers latins. Six de ses anciens élèves, reconnaissans des bontés particulières que ce respectable maître avait eues pour eux, ont résolu de donner à leurs frais une édition de son ouvrage, et c'est cette édition qui vient de paraître. Ils ont fait hommage du livre à l'auteur dans une dédicace latine, en style lapidaire, souscrite de leurs noms : ce sont MM. Creuzé de Lesser, Eyriès, Durant, Salverte, Arnault et Eusèbe Salverte. Ce dernier, plus particulièrement chargé des soins de l'édition, a mis en tête un excellent avertissement, d'où je vais extraire un passage propre à faire connaître les droits de M. Viel à la reconnaissance et à l'amour de ses disciples. « L'un des principaux avan- » tages que trouvaient les élèves au collége de Juilly, » était cet art, méconnu de nos yeux irréfléchis,

(1) Un vol. in-12. — Prix, 3 fr., et 4 fr. par la poste.

Digitized by Google

» mais très-réel, par lequel, dès l'instant de notre en-
» trée, un de nos maîtres s'attachait à nous, devenait
» notre protecteur, tempérait par son indulgence et son
» crédit la sévérité qu'appelaient sur nous nos fautes.
» Rassurés par ce *patronage* constant, nous nous mon-
» trions devant l'homme qui l'exerçait, tels que nous
» étions, et non tels que la crainte nous portait à paraître
» devant tous les autres. Il étudiait sans peine, il con-
» naissait à fond notre caractère, notre esprit, nos
» goûts, nos passions, nos défauts, nos penchans, nos
» qualités, nos moyens; et dans nos étourderies les plus
» enfantines comme dans nos délits les plus graves, il
» pouvait faire la distinction si importante et si diffi-
» cile de ce qui n'appartenait qu'à la légéreté de l'âge,
» et de ce que l'on devait imputer au cœur. Cette con-
» naissance communiquée par lui à nos autres institu-
» teurs, servait à modifier la manière de nous élever,
» à la *modeler* presque sur chaque individu et à trans-
» porter ainsi dans l'éducation publique le plus grand
» avantage de l'éducation particulière. La bonté natu-
» relle de M. Viel lui attachait plus de *cliens* qu'à tout
» autre, etc. »

L'avertissement de M. Eusèbe Salverte n'est pas seulement d'un disciple affectueux et reconnaissant, il est aussi d'un bon littérateur et d'un critique judicieux. M. Salverte explique d'une manière ingénieuse pourquoi les ouvrages écrits en prose poëtique ont toujours perdu à être mis en vers français, et pourquoi l'on peut avec succès les traduire en vers latins. Il trouve la cause de cette différence dans la liaison étroite et nécessaire qui existe entre l'invention et l'expression, liaison d'où découle l'impossibilité de faire pour un auteur ce qu'il n'a pas fait lui-même, c'est-à-dire d'exprimer en vers ce qu'il a pensé et écrit en prose. « Cette difficulté, dit
» l'éditeur, est bornée à la langue de l'auteur original,
» et disparaît presqu'entiérement dès que l'on traduit.
» Plus ces deux langues présenteront de différences
» entre leurs formes grammaticales, leur harmonie pro-
» pre et leur génie, plus les siècles auront mis de dis-
» tance entre les mœurs et les usages qu'elles expriment
» habituellement, plus aussi le traducteur aura besoin

Digitized by Google

» d'*invention* pour naturaliser dans sa pensée d'abord, » ensuite dans ses expressions, des idées et des images » qui en semblent si éloignées. Mais de ce besoin même » naîtra pour lui plus de facilité pour restituer à la » poësie les tableaux et les pensées qui devaient de droit » lui appartenir. »

Il y a une raison particulière à donner de la supériorité que doit avoir une traduction du *Télémaque* en vers latins, sur une traduction en vers français. Je reprends la chose dans son principe. On a beaucoup disputé pour savoir dans quelle classe d'écrits il fallait ranger le *Télémaque*. Est-ce un poëme? est-ce un roman? On a facilement prouvé que ce n'était pas tout à fait un poëme, parce qu'une des conditions essentielles de la poësie est la versification : à la vérité on ne balancerait point aujourd'hui à donner le titre de *poëte* dramatique à un homme qui n'aurait composé que des comédies en prose; mais ce titre de *poëte* ayant été justement donné aux comiques anciens qui n'écrivaient qu'en vers, on n'a point jugé à propos de le retirer à ceux des modernes qui se sont mis à écrire en prose. On a été plus sévère pour l'épopée qui est le poëme par excellence, et peut-être celui de tous qui peut le moins se passer des artifices de la versification. Le plus grand nombre a donc décidé que le *Télémaque* était un roman. Il est bien vrai que comme tous les romans, le *Télémaque* est le récit en prose d'une action imaginée; mais connaissons-nous un seul roman qui ressemble au *Télémaque* pour la nature de l'action et des personnages, pour la conduite, le caractère des pensées et du style? J'excepte comme de raison les ouvrages faits à l'imitation de celui de Fénélon : ils font partie de la question, et ne peuvent servir à la décider. Cette question est au fond peu de chose; mais s'il faut dire ce que j'en pense, un ouvrage qui ne ressemble au roman qu'en ce qu'il est écrit en prose, et qui ne diffère véritablement de l'épopée qu'en ce qu'il n'est pas écrit en vers, s'il ne doit pas s'appeler de ce dernier nom, ne doit pas non plus être revêtu du premier, et je suis d'avis qu'on ne le qualifie pas, comme étant un ouvrage absolument à part.

Digitized by Google

Cet ouvrage est exactement ce que serait l'excellente traduction d'un poëme grec ou latin, qu'Homère ou Virgile ou quelqu'un de leurs plus habiles imitateurs aurait composé dans le dessein particulier de former l'héritier d'un Empire à l'art de gouverner : ce dessein et son exécution, tout cela est antique. La poësie française n'eût comporté ni l'un ni l'autre; et si Fénélon eût eu le talent et le loisir de faire un poëme en vers, je doute qu'il eût voulu en faire un du *Télémaque*. Comment notre poësie noble qui n'admet l'extrême simplicité du style que lorsqu'elle est soutenue par la force du sentiment, ou l'extrême simplicité des choses que lorsqu'elle est relevée par la pompe de l'expression, comment eût-elle rendu ces longues et paisibles instructions que Mentor donne à son élève, et ces détails minutieux de discipline civile qui vont jusqu'à régler la forme et la couleur des habits? Elle n'y fût jamais parvenue, sans trop animer les unes et trop orner les autres, ce qui eût produit une véritable disparate entre les idées et la diction. La poësie latine au contraire trouve dans sa tolérance pour tous les termes nécessaires, dans la prosodie de ses mots, et dans le rhythme de ses vers, les moyens de tout exprimer avec le ton que chaque chose demande et d'une manière suffisamment différente de la prose. Je le répète, le *Télémaque*, tel qu'il est, ne pouvait être un poëme français, et il semble être un poëme grec ou latin dont l'ouvrage de Fénélon serait la traduction : traduire celui-ci en vers latins, c'est donc, pour ainsi dire, suppléer l'original qui nous manque, c'est faire une véritable restitution à l'antiquité.

Je vais citer un exemple frappant de cette différence des deux poësies. J'ai déjà rappelé, et je demande la permission de transcrire ici ce passage du *Télémaque*, où Mentor détermine la manière dont les citoyens de Salente seront vêtus, selon le rang qu'ils occupent dans l'Etat.

« Les personnes du premier rang après vous (Idoménée), seront vêtues de blanc avec une frange d'or » au bas de leurs habits : ils auront au doigt un anneau » d'or, et au cou une médaille avec votre portrait.

Digitized by Google

» Ceux du second rang seront vêtues de bleu; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau et point de médaille : les troisièmes, de vert, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille d'argent : les quatrièmes, d'un jaune d'aurore : les cinquièmes, d'un rouge pâle ou de roses : les sixièmes, de gris de lin : les septièmes qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc. »

Voltaire déclare nettement (*Essai sur la poésie épique*), que ces détails seraient aussi indignes d'un poëme épique français, qu'ils le sont d'un ministre d'Etat, et il dit de tout l'ouvrage, que s'il était écrit en vers français, et même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poësie, et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient assurément pas en vers français. J'en crois bien Voltaire sur ce point; et dans ce siècle où l'on a perfectionné jusqu'à l'abus l'art de peindre les petites choses en vers, je défierais le plus habile de nos versificateurs descriptifs, de décrire d'une manière supportable les vêtemens et les insignes des Salentins. Veut-on voir maintenant ce que ces mêmes détails, rendus avec toute l'exactitude possible, sont devenus en passant dans la langue de Virgile?

Qui verò ante alios te principe prima tenebunt
Vestibus in niveis stabunt, quarum ambiat oras
Undique procurrens cirris pendentibus aurum;
Aureus in digitis erit annulus, aurea collo
Effigies tua pendebit, regale numisma.
At qui deinde locum capient sedemque secundam
Cærula vestis erit, quam circùm argenteus ibit
Cirrus, et in digitis fulvo spectabilis auro
Annulus, at nulla effigies nullumque numisma.
Accipiet viridem cum vestibus ordo colorem
Tertius, et solidum argento regale numisma;
Annulus ast aberit cirrique in veste fluentes:
Quartus in auroræ croceo rutilabit amictu:
Pallebit rubeo quintus roseove rubebit:
Carbaseus sexto dabitur color: induet albam
Denique et adjunctam flavo pars infima vestem.

Digitized by Google

Je le demande à tous ceux qui ont conservé le goût et le sentiment de la poësie latine, n'y a-t-il pas dans cette description une élégance et une poësie d'expressions suffisante pour faire disparaître la sécheresse et l'insipidité du fonds? Ici, ces qualités tiennent évidemment au caractère propre de la langue et de la versification latines : dans le même cas, les nôtres n'en seraient pas susceptibles au même degré, ou bien elles les produiraient par des moyens plus compliqués qui ne seraient plus en harmonie avec la simplicité du sujet.

Je crois l'avoir prouvé, de toutes les métamorphoses qu'il était possible de faire subir au *Télémaque*, la traduction en vers latins était de beaucoup la plus naturelle et la plus heureuse. Aussi plusieurs personnes s'en sont-elles occupées. M. Salverte qui a fait des recherches à ce sujet, nous apprend qu'outre des fragmens insérés dans différens recueils, il existe à la Bibliothèque impériale, deux traductions complètes, dont l'une sans nom d'auteur, et l'autre de M. Jos. Cl. Destouches; il cite quelques passages de toutes deux, assez étendus et assez défectueux pour donner une idée peu favorable de la totalité. On en conçoit une bien différente de la traduction de M. Viel, dès qu'on en a lu seulement une vingtaine de vers. La latinité en est pure; c'est celle du siècle d'Auguste, sans aucun mélange de ces expressions maniérées ou ambitieuses qui, dans les poëmes de Silius Italicus, de Stace, et même de Lucain, marquent déjà la corruption du goût et du langage. La versification en est facile, abondante, harmonieuse, et pour tout dire en un mot, virgilienne. Le poëme de M. Viel n'est point un centon, ce ne sont point des vers et des hémistiches volés à Virgile : ce n'est pas non plus un pastiche, une imitation affectée de la manière de ce grand poëte; c'est l'ouvrage d'un homme qui sait la même langue, et qui l'écrit suivant le besoin de ses idées et la tournure particulière de son esprit. On y trouve bien, çà et là, quelque vers ou moitiés de vers qui sont aussi dans Virgile; mais il faut faire attention que Fénélon, dans son ouvrage, l'a très-souvent imité et presque traduit; qu'alors c'était rendre à la poësie latine ce qui lui avait été emprunté, et qu'il y aurait eu une affectation sans utilité, mais non pas sans

Digitized by Google

danger, à ne pas vouloir employer, dans ce cas, les formes consacrées par le génie de Virgile.

J'ai remarqué quelques passages où le sens de l'original ne me paraît pas rendu avec assez d'exactitude. Télémaque parlant de son père à Calypso, dit qu'il a rendu son nom célèbre « par sa valeur dans les combats et plus » encore par sa sagesse dans les conseils. M. Viel traduit ainsi : *seu consiliis, armisve potentem.*. Ce n'est pas exprimer la pensée de Télémaque, ce n'est pas peindre le caractère d'Ulysse qui en effet s'est plus illustré par sa prudence que par son courage.

Calypso qui sait qu'Ulysse vit encore, mais qui ne veut point l'apprendre à Télémaque, de peur qu'il ne la quitte aussitôt pour courir après son père, se sert à dessein de termes équivoques, et dit que « le vaisseau » d'Ulysse, après avoir été long-tems le jouet des vents, » fut enseveli dans les ondes. » Fénélon ajoute qu'elle voulait faire comprendre qu'il avait péri dans ce naufrage. M. Viel n'y a pas entendu tant de finesse ; sa Calypso dit qu'Ulysse fut *dévoré* avec son vaisseau par la mer en courroux ?

Hunc pelagi rabies fractâ cum puppe voravit.

et elle *feint* qu'il a péri : *simulans absumptum gurgite vasto.* Dans le latin elle fait un mensonge ; dans le français elle ne fait qu'une réticence.

Télémaque, croyant à la mort d'Ulysse, verse des larmes, et demande pardon à Calypso de s'abandonner ainsi devant elle à sa douleur. « Laissez-moi en ce » moment pleurer mon père, lui dit-il, vous savez » mieux que moi combien il mérite d'être pleuré. » Voici la traduction :

Infandum ! me flere sinas ; te scire necesse est
Ille quidem quantus fuerit, quam flebilis heros.

Il faut que vous sachiez ne dit pas du tout la même chose que : *Vous savez mieux que moi ;* il faudrait supposer que *te scire necesse est* peut signifier *vous savez nécessairement ;* or je ne sache pas qu'on l'ait jamais employé dans ce sens.

Je m'arrête, en rougissant de reprendre des fautes dans l'ouvrage d'un maître qui possède si parfaitement

Digitized by Google

la langue dans laquelle il a écrit, et qui ne devrait être jugé que par ses pairs; mais du moins je n'ai point eu le ridicule de vouloir lui donner des leçons de latin; j'ai seulement exposé mes doutes sur le sens de deux ou trois phrases de sa traduction, comparées à celles de l'original, parce que cette comparaison était à ma portée. Pour tout le reste, je ne sais qu'admirer, et je crois que je disposerai nos lecteurs au même sentiment, en leur citant ce passage pris au hazard :

Hæc illi : interea visi super æquore summo
Aureâ cæruleo squammati terga colore
Ludere Delphines, spumasque attolere fluctu.
Proxima deinde subit tritonum turba, tubæque
Dat sonitum, curvâ dum personat æquora conchâ.
Circum Amphitriten stabant, currumque; sed ille
Vectus equis, candore nives qui vincere possent;
Et sulcum ingentem sibi per vada salsa premebant
A tergo, ardentes spumanti lumina rictu.
Currus concha fuit, quam mira industria finxit,
Ipsa et candidior nive : curvatura rotarum
Aurea : sic placido dea gurgite visa volare.
Naïades a tergo redimitæ floribus omnes
Certatim adnabant, humero ex utroque fluentem
Et sine lege comam dantes diffundere ventis.
Fluctibus imperitans hinc aurea sceptra gerebat
Diva manu, lævâque sedens te, parve Palæmon,
Hinc genibus mater pendentem ex ubere gestat;
Eminet innubi majestas candida fronte
Ventos quæ cohibet tempestatesque sonoras.
Ante volant tritones, equos et frœna capessunt
Aurea; purpureoi currûs in vertice pandunt
Vela sinus, zephyri quæ leniter agmine facto
Vix alis molles inflare jocantibus ardent.
Anceps, multa movens fervebat in ætheris axe
Æolus; aspera frons olli, vox horrida, pendens
Promissumque supercilium, nigroque minaces
Igne oculi nimbos victis aquilonibus arcent.
Grandia tum cete, vasti tum cœtera ponti
Monstra salis refluos revomentia naribus amnes,
Visendi studio vitreis e sedibus ibant.

Cette description de la marche et du cortège d'Amphitrite ne réunit-elle pas au plus haut degré la pompe, la dignité, la grâce et l'élégance du style poëtique?

Digitized by Google

M. Viel, à ce que nous apprend M. Salverte, a fait un essai sur l'interprétation d'Horace. Il serait bien à désirer qu'on le publiât, s'il renferme beaucoup de conjectures aussi heureuses que celle dont M. Salverte nous fait part. Elle porte sur ces vers de l'*Art poëtique* :

Sic mihi qui multùm cessat, fit Chœrilus ille
Quem bis terque bonum cum risu miror; et idem
Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

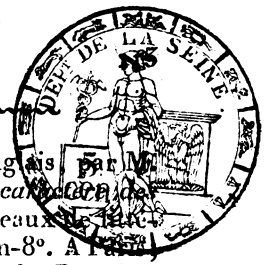
Ces vers ont toujours été entendus de cette manière : « Ainsi l'auteur qui se trouve souvent en défaut, est » pour moi ce Chérile, chez qui j'admire en riant deux » ou trois endroits; tandis que je souffre (le texte dit » *je m'indigne*), si par hazard le divin Homère vient » à sommeiller. Mais dans un ouvrage de longue haleine, » il est bien pardonnable d'être surpris par le sommeil » (traduct. de M. Binet.) » Il y a évidemment défaut de liaison et même contradiction dans ces idées. M. Viel a fait disparaître tout cela par un léger changement de ponctuation; il lit :

Cum risu miror, et idem
Indignor. Quandoque bonus, etc.

et il en résulte ce sens tout à fait satisfaisant : « Ainsi » l'auteur souvent en défaut, est pour moi ce Chérile » qui m'étonne par deux ou trois beautés dont je souris » et m'indigne à la fois. A la vérité, le divin Homère » lui-même a des momens de sommeil; mais dans un » long poëme le sommeil est excusable. » Ce qui, comme le remarque M. Salverte, appuie beaucoup cette correction si simple et si plausible, c'est que *quandoque*, qui dans l'interprétation ordinaire du passage d'Horace, est pris pour *quandocunque* (*toutes les fois que*), partout ailleurs signifie *quelquefois*. Lorsqu'on a rétabli dans des vers d'Horace l'ordre et la raison qui ne s'y trouvaient pas, qu'on a rendu un mot à sa véritable signification, et que pour tout cela il n'en a coûté en quelque sorte que de transposer une virgule et un point, on peut, je crois, se flatter d'avoir eu une bonne fortune de commentateur. AUGER.

VIE

Digitized by Google



VIE DE RICHARDSON, traduite de l'anglais par M. LEULIETTE, suivie d'un *Essai sur le caractère des romanciers*, et de quelques autres morceaux de littérature, par le traducteur. — Un vol. in-8°. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont de Lodi.

LA plupart des lecteurs ne s'intéresse à la vie des gens de lettres que dans l'une de ces trois circonstances: lorsqu'ils ont dirigé quelque branche principale du gouvernement; lorsqu'ils ont été mêlés dans quelque événement politique, littéraire ou religieux de leur siècle, ou enfin lorsqu'en butte à la persécution, ou, par quelque autre cause que ce soit, ils ont essuyé de longues et de cruelles infortunes.

On aime à voir dans la première de ces trois classes comment les hommes qui ont aspiré à la gloire d'instruire ou d'amuser les autres hommes ont su se conduire avec eux, et si ceux qui donnent de si belles leçons aux gouvernans, savent les mettre en pratique.

Pour trouver des exemples de cette première espèce, il faut remonter dans l'antiquité. Les plus célèbres parmi ceux qu'on y rencontre sont incontestablement Démosthènes et Cicéron; niais malgré la manière brillante dont ces grands écrivains ont administré, le préjugé contraire à la littérature s'est enraciné parmi nous; on est persuadé que l'esprit de la politique est incompatible avec l'esprit des lettres, et que les plus fameux maîtres dans le talent d'écrire ou de parler ne seraient que des écoliers dans l'art de gouverner.

Depuis que les lettres ont été séparées des fonctions publiques, les hommes qui les ont cultivées ont presque tous vécu dans leur cabinet, et n'ont guères laissé d'autres monumens de leur génie que leurs écrits. Ainsi c'est là seulement qu'il faut chercher leur vie; elle ne peut offrir qu'un intérêt particulier assez borné. On doit excepter de ce nombre les écrivains qui se sont trouvés mêlés personnellement dans quelqu'un de ces grands événemens qui ont donné lieu à des révolutions

Digitized by Google

politiques, à des querelles religieuses ou à des découvertes savantes : tels sont, entr'autres, Milton, Franklin, Addisson, Pascal, Fénélon, Bossuet, Maupertuis, la Condamine, la Caille.

Après ces deux sources d'intérêt pour la vie des gens de lettres, vient celui qui résulte des malheurs personnels de l'auteur, soit qu'ils proviennent de quelque défaut de conduite, soit qu'ils ne puissent être imputés qu'à l'injustice et à l'ingratitude de ses contemporains. On citera dans cette dernière classe, Ovide, Lucain, Sénèque, le Camoëns, le Tasse, Jean-Jacques et Jean-Baptiste Rousseau, le poëte anglais Salvage, Voltaire, etc.

Un grand nombre des écrivains célèbres ne fait partie d'aucune de ces trois classes; et leur vie renfermée entiérement dans les ouvrages qu'ils ont laissés, n'offre d'autre intérêt que celui qui résulte du progrès qu'ils ont fait faire à la branche qu'ils ont cultivée. Richardson est de ce nombre; le plus illustre des romanciers est le plus commun des hommes, et son histoire peut être faite en une seule phrase. Fils d'un menuisier, il ne fit aucune étude, n'apprit aucune langue étrangère, écrivit et parla assez mal la sienne, ne sortit jamais de son pays, fut imprimeur, et se délassa des travaux de sa profession, en faisant trois romans qui seront l'admiration de la postérité comme ils l'ont été de son siècle. Rien de remarquable ni dans son caractère, ni dans sa conduite, ni dans ses habitudes. La seule chose, peut-être, qui mérite de fixer l'attention, c'est qu'il ne se plaisait guères que dans la société des femmes; qu'après avoir été dans sa première jeunesse le secrétaire de plusieurs, c'est en présence de trois ou quatre qui composaient son cercle journalier, et pour ainsi dire en causant avec elles, qu'il a imaginé et produit ses belles fictions. Cette singularité aurait du occuper plus long-tems la plume de son historien, Miss Barbaud. Elle ne dit qu'un mot de ces femmes; on et été curieux de les connaître plus particuliérement, de savoir si aucune d'elles n'avait servi de modèle au peintre de Clarisse, si dans ce petit sérail platonique, il n'entrait aucun autre sentiment que celui de l'admiration pour le spirituel sultan. Miss Barbaud

Digitized by Google

assure que tout y était parfaitement pur. Si le respect de cette dame pour son héros ne lui a pas fait illusion, il faudra convenir que Richardson offre un double phénomène; sans connaître le monde, il l'a peint avec assez de fidélité; et il a parfaitement exprimé l'amour sans l'avoir jamais ressenti. L'auteur de Clarisse dit cependant dans une de ses lettres qu'il eut un tendre attachement pour une femme qu'il ne nomme pas. Mais cet attachement devait être un sentiment bien tiède, si l'on en juge par la qualification de *tendre vénération* que lui donne Miss Barbaud, et par le caractère toujours sage et mesuré du laborieux imprimeur et romancier.

Miss Barbaud, suivant l'usage des biographes anglais, a rempli six volumes de ce qui pourrait être facilement renfermé en un seul. Si quelqu'un de nos traducteurs à tant la feuille, avait eu une pareille mine à exploiter, il aurait tout tiré pêle-mêle, or et limon; et dans une pompeuse annonce, il se serait efforcé de persuader au public, qu'on ne lui donnait que la matière précieuse soigneusement épurée. Quelque journaliste charitable ou intéressé dans l'entreprise, aurait tâché d'accréditer cet alliage, et de le faire circuler dans le commerce comme un or du meilleur titre. Quel talent et quel goût n'a-t-il pas fallu, pour extraire tout ce qu'il y avait de bon dans ces six volumes, et en former un seul aussi intéressant par les idées que par le style ! Il est vrai que la traduction n'occupe que la moitié de ce volume. M. Leuliette a donné dans l'autre moitié des dessins originaux bien supérieurs à la copie qu'il a tracée d'après le peintre anglais. Les productions qui n'appartiennent qu'à lui seul, roulent sur les romanciers anciens et modernes; il passe d'abord en revue les romans grecs, les romans de chevalerie qui ont donné naissance au poëme de l'Arioste, l'une des plus charmantes productions modernes; et les contes de Boccace qui cachent sous le voile de la plaisanterie, une philosophie infiniment supérieure à son siècle.

En parlant de Télémaque et de Bélisaire que miss Barbaud avait associés et mis sur la même ligne, on remarquera l'extrême justesse avec laquelle M. Leuliette fait sentir la différence qui existe entre ces deux

Digitized by Google

productions. « Le Télémaque, dit M. Leuliette, est la » réunion de tout ce que l'imagination peut créer de » plus enchanteur et de tout ce que la politique et la » morale peuvent offrir de plus sage..... Le roman de Bé- » lisaire pêche par le défaut d'invention; la fable, la » partie dramatique en sont presque nulles..... C'est » comme ouvrage de morale que Bélisaire mérite sa ré- » putation. »

La fiction que M. Leuliette a imaginée pour exprimer le caractère des romans de Lesage est ingénieuse et piquante. Nous craindrions, en donnant une idée de ce charmant épisode, d'affaiblir le plaisir qu'on aura à le lire en entier dans l'ouvrage.

Il met Fielding bien au-dessus de Lesage (1). Nous ne concevons pas comment on a pu seulement comparer ces deux hommes-là. L'un a créé dans tous ses romans avec autant de goût que d'originalité, une fable, une intrigue et des caractères, et a réuni dans celui de Tom-Jones, tous les genres d'intérêt; la vénération due à la vertu la plus pure, l'admiration pour l'héroïsme du courage, l'attendrissement pour celui de l'amour, la gaîté qu'inspire le ridicule de la franchise et de la simplicité campagnarde, tandis que l'autre n'a donné dans son chef-d'œuvre de Gilblas, qu'une espèce de comédie où, à la vérité, les différentes scènes de la société sont parfaitement exposées, mais qui, dépourvue de plan et d'intrigue, n'est composée que de scènes à tiroir, d'aventures et d'épisodes détachés qui n'ont aucune relation entre eux.

Nous nous attendions à voir à la suite des célèbres romanciers du dernier siècle, le grand écrivain qui créa

(1) L'anglais Hugh Blair, dans ses excellentes *Leçons de rhétorique*, est d'un tout autre avis. Il faut convenir, dit-il, que dans le genre du roman la France a sur la Grande-Bretagne une supériorité décidée; et il cite *Gilblas, la Nouvelle Héloïse*, etc. Ici M. Mosneron préfère, au contraire, Fielding à Le Sage; et l'on trouverait peut-être en France beaucoup de personnes pensant comme lui. Est-ce par politesse nationale envers les étrangers? ou bien est-ce parce que la femme du voisin nous paraît, dit-on, toujours plus belle que la nôtre? (*Note des Rédacteurs*).

Digitized by Google

un nouveau genre de romans où règnent, dans un degré supérieur, le talent de la plaisanterie, l'esprit philosophique, l'art de semer de fleurs les plus arides sentiers de la morale. Nous espérons que dans une seconde édition M. Leuliette, qui sait si bien venger le vrai mérite des injures de la calomnie, n'oubliera pas ce Voltaire si indignement outragé de nos jours par un parti qui travaille de tout son pouvoir, mais qui ne parviendra jamais à fermer les yeux de son siècle sur l'étendue et la supériorité de son génie.

Le style de miss Barbaud nous a paru peu naturel, rempli de prétentions et de métaphores trop souvent incohérentes. M. Leuliette a corrigé ces défauts autant qu'il est permis de le faire à un traducteur qui ne veut pas briser, tout à fait, le cachet de l'original. On aperçoit avec plaisir quelques vestiges du sien propre dans la traduction; et l'empreinte entière de son énergie, de ses conceptions neuves et fortes dans ce qu'il a donné de son chef, a rappelé avec beaucoup d'intérêt le souvenir d'un écrivain qui s'est déjà fait un nom distingué par plusieurs autres productions.

MOSNERON, *ex-législateur.*

DISCOURS FRANÇAIS qui a mérité le premier prix en rhétorique, et l'honneur de la lecture au concours général des quatre Lycées de Paris, le 13 août 1808, par M. LOUIS ARMET, élève de M. le CHEVALIER, chef de l'Ecole secondaire, rue Culture-Sainte-Catherine. — Paris, de l'imprimerie de *Dondey-Dupré*, rue des Coutures-Saint-Gervais, n° 20, au Marais; et rue Neuve-Saint-Marc, n° 10, près la place des Italiens.

J'AI entendu beaucoup de gens qui s'étonnaient de ce que le *prix d'honneur* n'était point accordé au Discours français. Ils débitaient là-dessus des choses tout à fait ingénieuses et séduisantes; mais ils avaient perdu de vue le véritable but des études. Ce but est la connaissance des langues anciennes. A la vérité, on ne les veut savoir que pour entendre les auteurs et non les imiter; mais il

Digitized by Google

est évident que parmi les écoliers, ceux qui sauront le mieux tourner des phrases latines, seront aussi plus en état de comprendre les phrases des autres. La difficulté de comprendre tient au mécanisme particulier de la langue; or celui-là sur-tout en connaîtra les secrets, qui en aura fait lui-même l'application. D'un autre côté, la composition latine est difficile et peu attrayante. Pour y réussir, il faut avoir beaucoup lu les auteurs, puisque eux seuls peuvent fournir les tours et les expressions dont on a besoin. Si exercé qu'on soit déjà à écrire en latin, l'instrument que l'on manie n'est jamais très-docile, ni très-étendu. En supposant encore que l'on puisse exprimer ses idées dans cette langue savante, presque aussi facilement que dans sa langue maternelle, on sera beaucoup moins jugé sur le fond de la composition, que sur la forme : on vous tiendra moins de compte de la liaison, de la justesse, de la force et de l'éclat des pensées, que de l'élégance des constructions et des termes, et de ce bon goût de latinité qui prouve l'étude assidue et pour ainsi dire la fréquentation des auteurs; et en cela les maîtres seront justes, puisqu'encore une fois leur mission consiste moins à faire des écrivains de leurs élèves, qu'à les mettre en état de lire avec fruit les écrivains de l'antiquité. Comme la plus difficile et la plus importante, classiquement parlant, la composition latine ne saurait donc recevoir trop d'encouragemens; c'est donc avec raison qu'elle a conservé la prééminence, et qu'elle est restée en possession d'obtenir la plus brillante des couronnes que l'on décerne dans les concours. La composition française offrira toujours en elle-même assez d'attrait pour qu'on ne craigne pas de la voir négligée. L'esprit et l'imagination libres des entraves d'un idiôme inusité, employant celui qu'on lit, qu'on parle et qu'on entend tous les jours, peuvent s'y donner carrière plus facilement. Le succès, plus personnel en quelque sorte, a aussi plus d'éclat, parce qu'on en tire de plus heureux présages, et que sur-tout il a plus de juges. Je n'en veux pour preuve, que la distinction flatteuse que l'on a accordée cette année au Discours français de M. Armet. Ce Discours la méritait sans doute; mais on sent bien que le Discours latin qui

Digitized by Google

en aurait été le plus digne, n'aurait pu la recevoir sans quelque peu de ridicule et d'ennui, devant un public composé en grande partie de femmes et d'hommes aussi étrangers qu'elles à l'éloquence latine. J'ose espérer qu'on n'aura vu dans mes réflexions aucune envie de troubler un triomphe aussi doux et aussi légitime.

M. Armet n'avait reçu, pour faire son Discours, d'autre canevas que ces trois lignes : « Le Conseil de » Russie vient de condamner à mort Pétrowitz, fils » d'Alexiowitz. Menzicoff est député pour apprendre » au Czar cet arrêt. A la vue du ministre, Pierre s'écrie : » C'est une heureuse innovation, que de donner ainsi en peu de mots la substance du Discours que les concurrens ont à faire, au lieu de leur dicter comme autrefois une suite de phrases commencées, espèce de bouts-rimés qui mettaient leur esprit à la torture et gênaient l'essor de leur jeune imagination. J'observe toutefois qu'il fallait avoir beaucoup compté sur l'étendue et la certitude des connaissances historiques des écoliers, pour ne pas leur avoir indiqué sommairement les circonstances principales de l'événement. On pourrait être un fort bon écolier de rhétorique, être fort en état d'écrire un bon Discours français, et ne pas savoir ou du moins se rappeler bien positivement les griefs que Pierre-le-Grand avait contre son fils. Mais ce silence de la *matière* était une occasion pour les concurrens de faire éclater un mérite de plus, et l'on en doit admirer davantage celui qui a réuni la connaissance de l'Histoire au talent de bien écrire. Voici le début du Discours de M. Armet :

« Eh bien! Menzicoff, le Conseil a donc prononcé » l'arrêt du coupable! dans tes yeux, sur ton visage » abattu, je lis sa condamnation. Ne crains point de » l'annoncer à ton prince. Les crimes de Pétrowitz ont » brisé les liens qui nous unissaient. Je ne vois plus en lui » qu'un traître indigne de ma tendresse. Oui, fils ingrat, » ce père que tu détestes, te rend aujourd'hui haine » pour haine; ce père que tu as voulu rendre odieux à ses » peuples, te livre aujourd'hui à leur justice. Le perfide! » Quelle récompense il réservait à mon amour, à mon » indulgence! » Pierre retrace ensuite avec une éloquente rapidité les inclinations perverses de son fils, les écarts honteux de sa jeunesse, ses discours séditieux

Digitized by Google

contre les nouveaux établissemens que fondait son père, sa fuite en Autriche, ses voyages et ses intrigues en Allemagne, dans le Tyrol, à Naples, etc. Tant de crimes ont mérité la mort. « Mais quoi! s'écrie le Czar, je vais » donc voir rouler la tête de mon fils sous la hache des » bourreaux! Seul, après tant de siècles, je vais donc » renouveler ce fatal exemple d'un père faisant couler » le sang de son fils! J'imiterai donc ta farouche vertu, » ô Brutus! Comme toi je consoliderai du sang de mon » fils ma triste puissance! Comme toi je vais donc héri- » ter de la haine et de l'admiration de l'Univers! Je serai » donc sans cesse poursuivi par l'image sanglante de » mon fils qui me reprochera son trépas! O Dieu, qui as » soumis les rois à de si grandes épreuves, pourquoi » leur as-tu donné un cœur aussi faible qu'aux autres » mortels? » Après un douloureux combat entre les sentimens de la nature et les devoirs du trône, Pierre dit à Menzicoff: « Ami, j'ai commencé à faire le bon- » heur de mes sujets; j'assurerai leur félicité. Oui, » Alexiowitz est empereur avant que d'être père: l'Etat, » voilà sa véritable famille. Puisque le salut de l'Etat » dépend de la mort d'un fils, je le dis en frémissant.... » Que mon fils périsse.....! Oui, mon peuple, c'est à » toi que je fais cet affreux sacrifice. La nation entière » applaudira, tandis que je verserai des larmes; l'Uni- » vers sera étonné de mon triste courage, et la postérité » qui juge les rois, ne me refusera peut-être pas son » admiration et sa pitié. » Telle est la fin de cette com- position, à la fois sage et brillante, bien pensée et bien écrite, qui semble promettre un homme de talent à son pays, et fait beaucoup d'honneur au très-habile pro- fesseur (M. Laya) qui a si bien cultivé ces heureuses dispositions. AUGER.

EXTRAIT d'un Voyage inédit *en Italie, en Grèce et à Constantinople.*

N.-B. Quelques fragmens de cet ouvrage ont paru dans les notes du poëme de la *Navigation* et dans le *Mercure de France.*)

. . . . . .

Sous quelque point de vue politique que l'on consi-

Digitized by Google

dère l'établissement du siége de l'empire romain à Bysance, il est certain que cette ville, placée aux confins de l'Europe et de l'Asie, sur deux mers qui baignaient les plus riches provinces, et qui réunissaient leurs productions dans le plus beau port du monde connu, était bien plus heureusement située que Rome pour être la capitale de l'Univers. On trouve dans le *Bélisaire* de Marmontel, des observations également fines et profondes, concernant la malheureuse influence qu'eut la translation de l'empire, sur l'esprit public, les mœurs, le caractère et les destinées du peuple-roi : mais en ne comparant que la situation des deux villes, certainement l'intérêt du commerce et de la navigation ne permettait pas à Constantin d'hésiter sur le choix. Dix siècles de révolutions, et ce qui est encore plus destructeur, trois cents ans de la domination des Turcs, n'empêchent point que, par le seul avantage de sa position, Constantinople ne soit encore aujourd'hui le centre d'un commerce immense, et ne renferme près d'un million d'habitans.

On vante le premier aspect de Naples et sa situation pittoresque entre le Vésuve qui fume et la mer bouillonnante : on admire la position de Gênes et celle de Lisbonne; mais qu'on se figure un port où toutes les puissances maritimes pourraient enfermer leurs escadres, et où des vaisseaux de cent canons viennent toucher le rivage, sans le moindre danger; que l'imagination élève des deux côtés de ce canal, une colline dont la pente douce descend jusqu'au bord des flots légérement agités : à gauche, c'est l'antique Bysance, avec ses bazards, ses mosquées, ses innombrables minarets, dont la forme n'imite aucun des édifices connus dans le reste de l'Europe : à l'entrée du port, du même côté, sont les jardins du Sérail avec leurs touffes de cyprès, dont la sombre verdure laisse à peine entrevoir les bâtimens, presque tous surmontés d'un croissant ou d'une boule dorée. A droite, vis-à-vis le Sérail, on voit le faubourg de *Topana*, école de l'artillerie ottomane; trois rangs de casernes bâties depuis peu, sur un plan uniforme et régulier, la plus belle fontaine de la ville, et un mouvement continuel qui

Digitized by Google

contraste avec la solitude profonde, le repos, la beauté champêtre, que les jardins du sérail introduisent dans ce paysage enchanteur. Un peu plus loin, sur la même ligne, est le faubourg de *Galata*, peuplé de négocians et de marins; au-dessus de celui-ci, s'élève *Péra* qui couronne le sommet de la colline, où la plupart des puissances européennes ont fait bâtir les palais de leurs ambassadeurs, modèles inutiles d'un luxe élégant et réfléchi. Après avoir passé *Galata*, l'on trouve l'arsenal des Turcs et les chantiers de leur marine militaire. A l'entrée du port, sur un côteau fertile où commence l'Asie, et qui n'est séparé de la pointe du sérail et de *Topana* que par un canal d'un mille de largeur, s'élève *Scutari*, ville peuplée de quatre-vingt mille habitans, qui paraît à peine un faubourg de la métropole ottomane. Jetez au milieu de ce cadre immense cinq ou six cents navires de toutes les nations, quarante mille bateaux de la forme la plus légère, qui, d'un crépuscule à l'autre, traversent en tout sens le port et le Bosphore; des miliers d'oiseaux que la charité musulmane protége, que l'absence du péril rend familiers, et qui tantôt flottent sur les ondes tranquilles, tantôt couronnent le toît des maisons et les mâts des vaisseaux. Ajoutez à ce tableau singulier, les costumes du nord et du midi, de l'occident et de l'aurore; rappelez-vous la mollesse asiatique et l'activité européenne, la superbe indolence des Turcs, la vanité misérable des Grecs, l'industrie timide des Arméniens, l'avare patience des Juifs, l'ingénieuse cupidité des Francs, et vous aurez une faible idée de ce qu'un seul regard embrasse au milieu du port de Constantinople. Si vous sortez un moment de son enceinte, par-tout des objets nouveaux commandent une nouvelle admiration..... D'un côté, Byzance prolonge pendant cinq milles, ses temples, ses édifices, ses riches bazards, ses minarets menaçans, et s'étend depuis la pointe du sérail, jusqu'à l'extrémité du château des Sept-Tours. La mer de Marmara baigne ses antiques murailles. En face, sont les îles des princes, couvertes de maisons de campagne et de jardins encore aussi simples que celui d'Alcinoüs : plus loin, les côtes de l'Asie mineure, les

Digitized by Google

golfes de Nicomédie et de Calcédoine, le mont Olympe au sommet couvert de neige, ayant à ses pieds la ville de Brousse, ancienne capitale de l'empire ottoman; et sous vos yeux, les vaisseaux qui apportent de la mer Egée les productions de la Grèce, de la Syrie, de l'Egypte et de l'Europe occidentale. — Sortez-vous du port par l'autre canal? vous entrez dans le Bosphore de Thrace, dont les deux rivages présentent, pendant près de vingt milles, une suite non interrompue de villages, de palais, de kiosks, de sites délicieux; toutes les richesses et la pompe orientales dans les nombreux sérails que le Grand-Seigneur et les sultanes ont fait construire sur la côte; une image du goût européen dans les maisons que les ministres étrangers occupent à *Tarapia* et à *Bayuckdéré*; des tours antiques et pittoresques, bâties par les Génois, pour la défense du Bosphore, dans le treizième siècle; des forteresses modernes, et peut-être inutiles, dont la crainte des armées russes a hérissé les bords du canal; enfin, à l'entrée de la mer Noire, les vaisseaux qui portent à Constantinople les tributs de l'Arménie et de Trébisonde, ou les productions de la Tartarie, de la Crimée et des pays voisins du Caucase, pays arrachés récemment à l'empire des Turcs, par une nation aussi barbare qu'eux, au commencement du dernier siècle, et qui depuis trente ans, a souvent fixé tous les regards, par l'audace de ses entreprises, par l'éclat de ses victoires et par le luxe de la civilisation et des beaux arts. En un mot, il n'est pas un seul point sur ces rivages qui n'éveille la mémoire et la pensée, qui ne défie l'imagination et le pinceau.

D'autres voyageurs ont retrouvé la ville de Priam dans les hameaux et les marais de la Troade; j'ai préféré de chercher la ville de Constantin dans la capitale de l'empire Ottoman; de cet empire, dont l'ancien royaume des Troyens n'est aujourd'hui qu'une faible province, et qui lui-même n'est qu'une faible partie de cette monarchie colossale, qui fut, dit-on, fondée par des malheureux échappés à l'incendie de Troye. Mais il n'est pas toujours facile de concilier, dans ces recherches intéressantes, la géographie et l'histoire, les ruines.

Digitized by Google

et les traditions. Ceux qui aiment à les étudier dans les monumens anciens, peuvent consulter un assez grand nombre d'ouvrages, publiés depuis quelques années, et notamment les voyages de *Lechevalier* dans la Troade et la Propontide. Ce savant voyageur a pénétré jusque dans le château des Sept-Tours, pour y retrouver la *Porte dorée*, monument dont l'existence et la position, regardées comme un problême d'antiquité, avaient longtems et vainement occupé le célèbre Danville. Au mérite de peindre avec une fidélité scrupuleuse l'état actuel des lieux, *Lechevalier* ajoute souvent celui de rappeler les époques les plus mémorables des Annales bysantines; et pour prévenir l'espèce de monotonie qui naîtrait d'une foule de descriptions nécessairement semblables, il a soin de les animer par les tableaux d'une imagination poëtique, ou par les réflexions d'une sagesse profonde : voyez celles qui terminent son chapitre sur l'église de Ste.-Sophie. « Après la prise de Constantino-» ple, dit-il, Mahomet II entra à cheval dans Ste.-Sophie; » il monta sur l'autel, et après avoir fait sa prière, il » dédia ce temple magnifique à son prophète : alors le » sanctuaire fut détruit, le coran fut placé dans le ma-» harab (1); la tribune du sultan remplaça le trône de » l'empereur, et le siége du muphti succéda à celui du » patriarche. — Ainsi la religion chrétienne, qui, 14 » siècles auparavant, avait renversé les temples du pa-» ganisme, fut à son tour forcée de céder les siens à une » religion nouvelle. Mais les Turcs respectèrent le dieu » des vaincus : ils n'eurent pas l'imprudence de briser » la seule digue qui protège les empires contre l'aveu-» glement de la multitude et contre le caprice des ty-» rans : ils traitèrent avec le patriarche Gennadius » comme avec une puissance; ils l'admirent dans leur » conseil, et en lui rendant sa dignité, ils s'assurèrent » l'obéissance de la nation qu'ils venaient de conquérir ». C'est une grande et belle leçon donnée à la philosophie moderne par un peuple qu'elle accuse, d'ailleurs avec trop de vérité, d'ignorance et de barbarie.

(1) Espèce de niche qu'on voit dans toutes les mosquées, et dans laquelle on place le livre du prophète. Le maharab est toujours tourné du côté de la Mecque.

Digitized by Google

On reconnaît difficilement l'ancienne Constantinople, la ville de Théodose et de Justinien, dans les débris de sa magnificence première, encore moins dans les édifices modernes dont elle est décorée. Il est plus intéressant de chercher, dans les mœurs et le gouvernement des Turcs, la solution du problême politique que présentent l'admirable situation de leur capitale et son horrible construction. Car autant l'aspect en est imposant et magnifique du côté de la mer, autant l'intérieur de la ville est sale et dégoûtant. Des rues étroites et tortueuses; des maisons de bois sans élégance et sans commodité; des intervalles effrayans, où les débris amoncelés attestent le passage de l'incendie ou du despotisme; d'autres, consacrés aux sépultures, remplis de pierres funéraires et de cyprès; point de quais sur le plus beau port de l'univers; point de promenades dans la plus délicieuse situation de la terre; deux ou trois palais, autant de mosquées remarquables dans l'une des plus anciennes, des plus vastes et des plus riches métropoles du monde; tel est le tableau général que présente la capitale des Ottomans. On y raconte souvent l'histoire d'un voyageur anglais, qui, dit-on, vint à Constantinople par mer, jouir pendant trois jours du spectacle majestueux du port, de la ville, des faubourgs, des rivages du Bosphore, et repartit ensuite, sans vouloir descendre à terre, pour ne point affaiblir l'impression du plaisir qu'il avait éprouvé. Si ce fait est vrai, cet homme montra moins d'esprit et de raison que de bizarrerie et d'originalité.

Ce qui l'aurait révolté dans Constantinople, aurait aussi flatté son orgueil, et pouvait inspirer quelques réflexions à l'heureux habitant d'un pays libre. En effet, si dans cette ville immense, on ne trouve pas une seule maison dont l'extérieur annonce le goût et la richesse, c'est que le despotisme des Turcs, encore plus dévorant que les incendies, ne permet à personne ce luxe imprudent et dangereux. Il suffirait d'appeler ainsi l'attention pour perdre sa fortune et souvent la vie. Ce système aveugle et féroce qui nivelle les têtes et les maisons, qui étouffe le génie et la magnificence, qui fait enfouir les lumières et les trésors, n'est pas dans le caractère des Turcs; il est uniquement dans la nature du despo-

Digitized by Google

tisme. La nation la plus polie de l'Europe, la plus amie du luxe et des arts, a paru tout à coup plus ignorante, plus grossière, et sur-tout plus cruelle que ne l'étaient les Ottomans, même au tems de leurs irruptions barbares : et dans une seule année, que nous oublions trop peut-être au sein de la gloire et du repos, n'avons-nous pas vu parmi nous plus de brigandages et de dévastations, que l'empire d'Orient n'en a soufferts depuis un siècle, sous le gouvernement absurde des Turcs ?

Ce sont pourtant les caprices de ce despotisme, aujourd'hui plus ignorant que cruel, qui s'opposent toujours aux embellissemens de Constantinople et de ses environs. Cette grande capitale est remplie de riches négocians arméniens et juifs. Les chefs de la nation grecque, élevés à la dignité temporaire de princes de Moldavie et de Valachie, ou à celle de drogman de la Porte, trouvent dans ces emplois de grands moyens de fortune : mais aucun sujet ottoman ne peut sortir de l'humiliation attachée à son état, ni frapper les yeux de la multitude par ce luxe extérieur qui décore les cités, vivifie le commerce et crée les prodiges des arts. Ils sont tous soumis à des formes avilissantes jusques dans la construction de leurs maisons; on les force à les couvrir d'une couleur obscure, symbole de la bassesse où les a plongés la jalousie de leurs maîtres. Malheur au grec insensé qui, cédant à la vanité naturelle de sa nation, ose se distinguer un moment par l'éclat de l'opulence ! il apprend bientôt, aux dépens de sa tête, que ses pareils ne doivent jamais quitter les livrées de l'esclavage et de la misère. Mais les exemples ne corrigent qu'imparfaitement cette nation avilie et vaine. Les Arméniens et les Juifs, naturellement plus modestes, et ne pouvant pas d'ailleurs chercher la fortune dans les places élevées, jouissent de celle qu'ils ont acquise par le commerce, avec une assurance qui naît de leur abjection et de leur obscurité. Quant aux Turcs, leur éloignement superstitieux pour les arts et les mœurs de l'Europe, et plus encore peut-être, la crainte d'un regard qui souvent donne la mort, leur interdit tout ce qui est éclatant ou singulier. C'est par la réunion de ces causes morales que la plus belle ville de l'Univers, par sa position, est en

Digitized by Google

même tems la plus mal bâtie et la moins décorée de toute l'Europe.

Cependant les bords du Bosphore jusqu'à son embouchure dans la Mer-Noire, offrent, comme je l'ai dit, un assez grand nombre de maisons, de Kiosks, de jardins, qui ne sont pas tout à fait indignes de leur admirable situation : mais ce qui mérite sur-tout de fixer sur ces rivages l'attention de la politique et des voyageurs, ce sont les travaux entrepris, depuis quelques années, pour défendre Constantinople contre les flottes et les armées de la Russie. — Les Turcs ont appris par des défaites sanglantes et des pertes irréparables combien la discipline et la valeur des Russes sont redoutables. On sait que dans leurs armées, le faste des chefs n'influe point sur l'incroyable sobriété des soldats. Les généraux russes sont des Satrapes qui commandent à des Lacédémoniens. Le génie de Pierre-le-Grand, qui semble veiller encore sur la destinée de ce peuple, et qui, dans moins d'un siècle, l'a tiré des ténèbres de la barbarie pour le placer au premier rang parmi les nations civilisées, épouvante l'audace des Ottomans et glace leur ancienne confiance. C'est à ce sentiment nouveau pour eux qu'il faut attribuer leur nouvelle conduite. Ils ont permis que des ingénieurs et des constructeurs français tentassent de renouveler la marine, l'artillerie et les fortifications de l'Empire. On a même formé des régimens turcs qui s'exercent aux manœuvres européennes. Si ces établissemens modernes, devenus précaires par les aberrations politiques du divan et les murmures jaloux des janissaires, prennent jamais une consistance solide ; si, contre l'opinion de ceux qui ont le mieux étudié la Turquie, les lumières de l'Europe, laconeillies par quelques hommes supérieurs à leurs compatriotes, ne sont pas étouffées par le fanatisme et la superstition, c'est sans doute à la terreur des armes moscovites qu'on devra ce dangereux prodige. Catherine II aura plus fait pour l'instruction des Turcs que tous les sultans qui règnent ou dorment, à Constantinople, depuis un siècle.

Mais les hommes les plus éclairés ne croient pas que les Turcs apprennent jamais des Russes ce que ceux-ci apprirent des Suédois, ou du moins qu'ils mettent à

Digitized by Google

profit ces terribles leçons. Quand même les vainqueurs d'Ockzakow et de Kagoul trouveraient, dans les plaines de la Bulgarie, ce que les soldats de Charles XII trouvèrent à Pultawa, ces observateurs méfians pensent que l'ignorance des Turcs resterait la même et que les succès de la guerre ne les conduiraient point aux arts de la paix. Ainsi cet Empire, qui touche d'une part au golfe d'Ormus, et de l'autre, à la mer Adriatique; qui s'étendait naguères des Poruys du Borysthène aux Cataractes du Nil, et qui, dans cet espace immense, renferme les terres les plus fertiles, les matières les plus riches, les productions les plus variées, semble condamné, par une fatalité irrésistible, à la barbarie et à l'impuissance, jusqu'à ce qu'il devienne, comme l'a prédit Montesquieu, le théâtre des exploits de quelque nouveau conquérant.

Le sultan Sélim et quelques-uns de ses ministres, s'efforçant de prévenir la ruine de leur patrie, avaient osé prononcer dans le divan les mots de réforme et d'innovation. Un conseil établi pour chercher des remèdes aux maux de l'état, avait proposé, dit-on, d'affranchir la propriété des rajas, de ranimer leur industrie, et d'adoucir cet esclavage systématique qui en fait des lâches et des fripons. Ce plan, qui paraissait une inspiration de la sagesse même, a été renversé par le fanatisme populaire (2). La commission qui l'avait proposé, n'existe plus; l'espérance qu'elle avait fait naître s'est évanouie, et le divan a dû se convaincre qu'il est plus facile de faire tomber les têtes, que de les faire penser.

Dans cet état de choses, le tems seul peut nous apprendre si les Turs s'élèveront un jour, par les efforts heureux d'un homme de génie, à la civilisation des Européens, ou si repoussés en Asie, ils rentreront dans la foule des peuples orientaux, etc. etc.

ESMÉNARD.

(2) Ceci est écrit depuis près de dix ans. On sait trop qu'elle a été depuis la destinée du malheureux Sélim et de ses plus fidèles ministres.

VARIÉTÉS.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Rentrée de Mme BRANCHU dans le rôle de Julia, de l'opéra de la Vestale.*

MALGRÉ le talent très-recommandable de mesdames Ferrière, Granier et Hymm, qui ont tour à tour rempli le rôle de Julia, on peut dire que l'opéra de la Vestale était veuf par l'absence que Mme Branchu a été obligée de faire pendant quelques mois pour cause de santé.

Enfin, au grand contentement des amis de la scène lyrique, cette actrice a fait hier sa rentrée dans le rôle de Julia, qu'elle joue en grande tragédienne et en grande cantatrice.

Le concours des spectateurs était nombreux et brillant; toute la salle semblait annoncer un triomphe, et l'on peut dire qu'il a été complet pour Mme Branchu.

C'est une bonne fortune pour un poëte lyrique que d'avoir pour interprètes une actrice d'un talent aussi supérieur; des acteurs tels que Lainé, Lays et Derivis; des compositeurs de ballets, comme Gardel et Milon qui ont à leurs ordres les favorites de Terpsichore, mesdames Clotilde, Gardel, Chévigny, etc.; enfin un musicien tel que M. Spontini, dont le coup d'essai est un coup de maître. Malgré la beauté des vers du poëme de la Vestale, quoiqu'il y règne d'un bout à l'autre ce puissant intérêt, l'ame de la tragédie, il faut nécessairement une grande réunion de talens (je comprends ici l'art du peintre décorateur), pour que l'illusion s'empare des sens au point de transporter le spectateur par une représentation magique dans cette capitale du monde, dont le souvenir colossal remplira long-tems sur l'imagination des peuples.

Tel est pourtant l'effet que produit constamment l'ouvrage de M. Jouy, exécuté comme il l'a été hier sur le théâtre du grand Opéra. Ce poëme, si bien conçu et si bien écrit, nous fait espérer que la muse de Quinaut, que cette muse qui inspira dans le dernier siècle les scènes sublimes d'Œdipe à Colonne, n'a point abandonné le temple de l'harmonie, et que ce genre de poësie occupera toujours une place distinguée dans nos fastes littéraires. M. Jouy a trop bien commencé pour ne ne pas rendre au drame lyrique toute sa pompe et par conséquent toute sa gloire.

Digitized by Google

D'un autre côté, la cendre des Gluck et des Sacchini est devenue féconde, et M. Spontini, l'un de leurs successeurs, s'est déjà presqu'élevé au rang des plus grands maîtres. La musique de la Vestale peint tour à tour avec une grande vérité, la majesté imposante de la religion du Tibre, l'énergie des fiers enfans de Mars, et sur-tout cette passion brûlante, source de bonheur autant que d'infortune. Mlle *Maillard*, dans le rôle de la grande Vestale, *Derivis*, dans celui du souverain pontife, *Lainé*, dans celui de Licinius, saisissent supérieurement l'intention du poëte : *Lays*, dans le sien, est toujours un modèle pour le chant et pour le jeu. On regretterait de le voir si peu sur la scène, si l'intérêt ne se reportait tout entier sur l'intéressante Julia.

Toujours en scène, occupée sans la plus légère distraction de toutes les nuances d'un rôle dont elle fait disparaître toutes les difficultés, elle attache les yeux et l'ame du spectateur par le double charme de la mélodie et de la grâce. Le seul reproche que j'ai entendu lui faire, c'est qu'en s'approchant trop de la rampe, l'ombre portée sur ses yeux empêche d'en voir toute l'expression. C'est un avis à donner à tous les acteurs. Le jeu de la physionomie est altéré par cette trop grande proximité de la lumière ; au moyen d'une légère distance, leurs yeux reprendraient toute leur expression. Hier, cette remarque a eu lieu pour Mme Branchu, dont il est si important de ne pas perdre un seul geste ; je n'ai pas cru hors de propos de l'en avertir ici.

Du reste, c'est en vain que nous essayerions de rendre sans les affaiblir ces convulsions du désespoir, ces lueurs d'espérance, cette tristesse concentrée, cette résignation sublime, ce retour à la joie, tous sentimens qu'on ne peut exprimer, comme le fait Mme Branchu, sans avoir fait une étude particulière du jeu des passions, sur-tout sans le don naturel d'une sensibilité éminemment expansive et d'une grande finesse de tact.

Nous regrettons que le peu d'espace nous empêche de parler ici des divers morceaux dans lesquels Mme Branchu a déployé la magie de son talent. Il faudrait les nommer tous ; mais nous avons remarqué sur-tout la manière dont elle a chanté l'air : *Toi que je laisse sur la terre*, etc. ; il est impossible d'y mettre plus de mélancolie et de tendresse. On sent combien, dans la situation où se trouve Julia, il lui faut d'adresse pour dérober aux yeux de ses compagnes le sentiment qu'elle veut faire croire sacrifié à la gloire d'une mort courageuse. D.

Digitized by Google

Théâtre du Vaudeville — Première représentation du *Pauvre Diable*, ou *un Bienfait n'est jamais perdu.*

Le vaudeville donné sous ce nom, offre une intrigue aussi compliquée que celle d'un mélodrame; comme dans ceux-ci, on y trouvera un seigneur en but aux coups du sort, un procureur fripon, un niais, un philosophe réduit à se cacher dans les bois, un jeune marquis qui veut épouser une petite paysanne : enfin, ce que l'on trouve partout, mais ce que l'on rencontre plus rarement à ce théâtre, ce sont des couplets spirituels sans calembourgs, et un dialogue piquant sans pointes ni jeu de mots.

Si les auteurs, qui sont MM. Rougemont et un anonyme, eussent été aussi heureux dans le choix de leur sujet qu'ils l'ont été dans l'exécution, ce vaudeville serait un des meilleurs de ceux donnés depuis long-tems à ce théâtre.

Le *Pauvre Diable* a été fort applaudi, et tout fait croire qu'il jouira long-tems de la même faveur.

B.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

(*N. B.* L'importance des pièces officielles publiées dans le dernier numéro du *Mercure*, et la nécessité de mettre sous les yeux de nos lecteurs les derniers événemens arrivés en Portugal, nous ont forcés de retarder les nouvelles du Nord. Nous revenons aujourd'hui sur le combat naval livré dans la Baltique entre les Russes et les Suédois. C'est, après la conquête de la Finlande, l'événement le plus remarquable de cette guerre difficile, où la Russie a conservé jusqu'ici tous les avantages, mais où la nature du pays oppose des difficultés presque insurmontables à la bravoure des troupes et aux talens des généraux.)

RUSSIE. — *Pétersbourg*, 11 *Septembre.* — L'amiral Chanikow, sortit de Sweaborg pour combattre la flotte suédoise et seconder les opérations du général Buxhœden, partit de Hangudd le 21 du mois dernier, et se dirigea sur Jungfrusund, pour reconnaître la position et les forces de l'ennemi. Notre escadre était de neuf vaisseaux de ligne et de neuf frégates : onze vaisseaux de ligne suédois, deux anglais et cinq frégates composaient la flotte ennemie, qu'on trouva

Digitized by Google

mouillée en dedans des rescifs, et qui ne fit aucun mouvement du 21 au 25. Le vent ayant passé au N.-E., les Anglais et les Suédois mirent à la voile le 25, et s'approchèrent en louvoyant de l'escadre russe. L'amiral Chanikow, résolu à livrer une bataille générale, louvoya toute la nuit, et se trouva le 26, au point du jour, à la hauteur de Baltisckport, la flotte suédoise étant sous le vent, et en ligne de bataille. A cinq heures du matin les deux vaisseaux anglais qui formaient la tête de ligne ennemie commencèrent l'action, en attaquant le vaisseau russe *le Wsewolod*, le dernier de notre arrière-garde, qui était tombé sous le vent. L'amiral Chanikow vint le soutenir avec toute son escadre, et le combat s'engagea.

Le capitaine Rudnew, commandant *le Wsewolod*, soutint avec la plus grande bravoure l'attaque des deux vaisseaux anglais, en présence des deux flottes, mais il éprouva beaucoup de dommages dans ses agrès. Ses huniers et ses voiles d'étai furent criblés de boulets, ses écoutes coupées, et son perroquet de misaine tomba au milieu du feu. La manœuvre du vaisseau devenant très-difficile dans cet état, le capitaine Rudnew fit signal qu'il ne pouvait plus garder son poste dans l'ordre de bataille, et l'amiral lui permit d'entrer à Baltisckport. Peu de tems après, le vaisseau *l'Etoile polaire* ayant son mât de hune de misaine endommagé, ne put soutenir la voile et conserver exactement sa place dans la ligne. Ces circonstances donnèrent une grande supériorité de forces à l'ennemi : l'amiral Chanikow crut alors devoir se diriger sur Baltisckport avec toute son escadre : mais *le Wsewolod*, trop maltraité pour suivre la marche des autres vaisseaux, menacé d'ailleurs d'être coupé par les deux capitaines anglais qui s'obstinaient à le poursuivre, ne put, malgré la protection de notre arrière-garde, doubler la pointe septentrionale de l'île de Rog, pour entrer à Baltisckport avec le reste de l'armée. Il fut forcé de jeter l'ancre sur la côte septentrionale de cette île, à une très-grande proximité du rivage.

» L'amiral, entré à Baltischport avec le reste de son escadre, s'y rangea en ordre de bataille, et se prépara à repousser l'attaque de l'ennemi ; mais celui-ci regagna la pleine mer.

» Dès-lors tous les efforts de l'amiral Chanikow eurent pour but de faire rallier *le Wsewolod ;* et à ce dessein ; il réunit tous les bâtimens à rames qu'il avait à sa disposition, et en donna le commandement aux capitaines-lieute-

Digitized by Google

nans Minitzkoi et Tulubiew, connus par leur habileté et leur expérience.

» A trois heures d'après-midi, ces officiers commencèrent à remorquer *le Wsewolod*. Alors les Anglais forcèrent de toutes leurs voiles pour se rapprocher de ce vaisseau, tandis que la faiblesse du vent, soufflant de l'E. au N., ne nous permettait point de lever l'ancre. A huit heures du soir, *le Wsewolod*, au moment où il s'efforçait de doubler la pointe, fut joint d'abord par l'un des vaisseaux anglais et bientôt par l'autre. La flotille à rames fut totalement dispersée par la mitraille de l'ennemi; mais le capitaine-lieutenant Minizki parvint à la rallier et à la ramener vers notre escadre.

» *Le Wsewolod* recommença alors un combat où il n'y avait aucun espoir de succès. Le capitaine Rudnew enflamma par son exemple le courage de tout son équipage, composé en grande partie des marins de la milice : il reçut l'ennemi avec la plus grande intrépidité; le feu des canons, celui de la mousqueterie et des pistolets, devint de moment en moment plus terrible; les combattans semblaient envoloppés d'un nuage enflammé. Soutenu par l'habileté et la bravoure exemplaire du capitaine Tulubiew et de ses officiers, le capitaine du *Wsewolod* maintint long-tems avec beaucoup de valeur ce combat inégal et sanglant contre deux ennemis aussi habiles que forts. Il réussit même à enfiler un des vaisseaux anglais qui avait touché, et à lui lâcher toute sa bordée par l'arrière; ce qui causa à l'ennemi une grande perte en hommes. Mais *le Wsewolod* ayant lui-même la carcasse percée, et faisant eau de tous les côtés, commençait à couler bas; il mit tous les débris de ses voiles, s'échoua sur le rivage, et continua le combat.

» Un des vaisseaux ennemis l'ayant abordé, il y eut une mêlée horrible; plus d'une fois les Anglais reculèrent; chaque officier du *Wsewolod*, chaque marin se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et le massacre qui durait déjà une heure, se serait probablement terminé par la destruction totale des combattans, si l'autre vaisseau ne se fût approché, et par une bordée de boulets et de mitraille n'eût mis *le Wsewolod* absolument hors d'état de continuer sa résistance. Ce ne fut qu'alors que les Anglais s'emparèrent de notre vaisseau percé de toutes parts et rempli de cadavres. Cinquante-six hommes de l'équipage parvinrent à se sauver à la nage et échappèrent à l'ennemi.

» Les Anglais ayant trouvé impossible de tirer aucun parti des débris du vaisseau, y mirent le feu.

» Le 27 août, le contre-amiral Hoode envoya 37 prison-

Digitized by Google

niers pour les échanger. On a appris par eux que les deux vaisseaux anglais ont été criblés de boulets, et qu'ils ont eu beaucoup de morts et de blessés.

N. B. Les nouvelles de Pétersbourg, d'une date plus récente, prouvent que la flotte anglo-suédoise n'a pu tirer aucun parti d'un avantage si faible et si chèrement acheté. L'escadre russe est toujours à Baltischport, dans une position formidable; et l'ennemi, quoique l'amiral Saumarez soit venu le renforcer avec quatre vaisseaux de ligne anglais, n'a plus rien osé entreprendre. Ce combat fait le plus grand honneur à la marine russe qui, malgré l'infériorité du nombre, a résisté, sans perte considérable, aux Anglais et aux Suédois réunis, les a retenus pendant un mois dans une croisière inutile, devant Baltischport, et a fait évanouir toutes les espérances que le roi de Suède avait fondées sur la supériorité de ses forces navales. Ce prince paraît avoir perdu sans retour le grand duché de Finlande, où l'armée russe a reçu des renforts qui la mettent à même de conserver toutes ses conquêtes.

DANEMARCK. — *Copenhague, 27 septembre.* — On assure que S. M. ne tardera pas à faire un voyage sur le continent. On ajoute qu'elle se rendra à Kiel.

M. le comte de Holck, qui a été dernièrement envoyé à Paris avec des dépêches, est de retour ici depuis avant-hier. Il a fait la route de Paris à Copenhague en neuf jours. Dimanche, le ministre de France a reçu un courier de sa cour.

Le comte de Moltke, qui a porté à l'empereur de Russie la décoration de l'ordre de l'Eléphant, est de retour en Danemarck.

Le grand-bailli comte de Wedel-Jarlsberg est arrivé ici de la Norwège.

M. le comte de Grünne, ministre d'Autriche près la cour de Danemarck, qui était absent depuis quelque tems de Copenhague, ne reviendra plus en cette résidence. On apprend que son souverain l'a rappelé définitivement et remplacé par un autre ministre.

On assure que des canots anglais ont fait un débarquement à Seiroe, et en ont enlevé une grande partie des semences d'automne.

Trois vaisseaux de ligne anglais, venant de la mer du Nord, ont passé, le 24 septembre, devant Corsoer, et ont fait voile pour la Baltique.

Quatre vaisseaux de transport, pris dernièrement par nos corsaires, près d'Aarhuus, sont arrivés à Fladstrand.

Il a été notifié, dans la séance tenue le 19 de ce mois,

Digitized by Google

par la compagnie asiatique, que la direction avait fait cession au roi de tous les cotons et thés qu'elle a dans ses magasins. La valeur de ces marchandises est évaluée deux millions de rixdales (8,000,000 fr.) Le dividende de chaque action est réglé à quarante rixdales. De plus, la compagnie a voté deux mille rixdales pour l'entretien de l'armée de Norwège. Le conseiller Anker a prononcé un excellent discours, dans lequel il a fait le tableau des affaires de la compagnie, et a prouvé que la cession faite à S. M. s'accordait également avec ses intérêts et avec ceux de l'Etat.

Le vaisseau de la compagnie, *le Prince-Royal*, capitaine Trock, est arrivé le 10 mars à Batavia, où il a été frété, au compte du gouvernement hollandais, pour transporter des troupes sur la côte orientale de l'île de Java.

Le roi de Suède retire toutes les forces qu'il avait laissées dans la province de Scanie, pour les transporter en Finlande : notre gouvernement profite de ces dispositions. Nous apprenons que la guerre de postes qui se faisait sur les frontières de la Norvège, a pris tout à coup un caractère plus sérieux. Le général danois Krogh, qui commande dans la province de Drontheim, a fait exécuter une invasion sur le territoire suédois, par deux corps de troupes, commandés par le colonel Burg et le major Coldevin. Ces troupes, après avoir forcé dans les montagnes les passages les plus difficiles, et culbuté tous les postes ennemis, se sont emparées du Hériedal. C'est une de ces hautes vallées renfermées dans la chaîne des montagnes qui séparent la Suède de la Norvège; couverte de forêts et de rochers, cette province, quoiqu'assez étendue, ne compte que 4 à 5000 habitans; mais sa situation la rend importante sous les rapports militaires; car elle domine, d'un côté, la Dalécarlie, et de l'autre, la Jemtie, deux des principales provinces de la Suède septentrionale. Il est certain que si toutes les forces de la Norwège peuvent se porter sur ce point, et si elles réussissent à pénétrer dans la Jemtie, la position du général Klingsporr deviendrait extrêmement difficile, attendu qu'il risquerait de se voir couper ses communications par terre avec Stockholm. Le Hériedal a fait partie de la Norvège jusqu'en 1645, époque où elle fut cédée à la Suède.

Angleterre. — *Londres, le 18 septembre.* — Le peuple de cette capitale et de plusieurs villes d'Angleterre s'est rassemblé en foule pour brûler l'effigie du général sir Hwgh Dalrymple; signataire de la convention conclue avec le général Junot. Ce qui indispose sur-tout la nation, c'est d'apprendre que les Français se sont par-tout trouvés en nombre

Digitized by Google

très-inférieur à nos troupes, sans que nous ayons obtenu aucune victoire décisive. Au combat de Zambuesca, le 17 août, nous n'avons eu affaire qu'à 6000 hommes, commandés par les généraux Laborde et Bernier. A la bataille de Vimiera, toutes les forces de l'ennemi se trouvèrent réunies; elles ne formaient en tout que 14,000 combattans : le général Junot y commanda en personne. Nos troupes furent commandées par le général Arthur Wellesley. Avant la fin du combat, le général Burrard arriva sur le champ de bataille et prit le commandement en chef; mais ne fit aucun changement aux dispositions du général Wellesley. Le général Dalrymple ne s'y trouva que long-tems après la fin du combat; il jugea la position de l'ennemi si forte, qu'il aima mieux obtenir une convention quelconque que de continuer une lutte qui aurait pu nous coûter beaucoup de monde. Notre armée n'a été jointe que par 1300 insurgés portugais. On assure que le général Junot manquait de vivres; et cette circonstance ajoute encore à l'indignation qu'a excitée la convention inouie conclue avec l'armée française.

— Voici, d'après une liste authentique, l'état des forces que le gouvernement a fait passer en Portugal. — 1re division, 5,558 hommes; lieutenant-général, sir John Hope. — 2e division, 5,500 hommes; lieutenant-général, lord Paget. — 3e division, 5,440 hommes; lieutenant-général, M. Frazer. — 4e division, 5,330 hommes; lieutenant-général, sir Arthur Wellesley. — Corps de réserve, sous les ordres du lieutenant-général John Moore, 7,148 hommes. — Total, 29,246 hommes, sans artillerie.

Une seconde expédition, commandée par le général sir David Baird, a mis à la voile de Corke : elle est composée de 15,000 hommes d'infanterie et de 8,000 hommes de cavalerie, ce qui portera l'armée anglaise en Portugal, à plus de 52,000 hommes.

Outre ces troupes régulières, on embarque beaucoup de régimens et de bataillons de volontaires. Mais ces troupes resteront-elles en Espagne et en Portugal, quand l'armée française se portera en avant? Nous le désirons pour l'honneur du nom anglais, mais franchement nous ne le croyons pas. (*Morning Chronicle.*)

ALLEMAGNE. — *Vienne, 1er octobre.* — LL. MM. II et RR. ne sont attendues de retour dans cette capitale, que vers le milieu de ce mois.

— On croit ici, mais on ignore sur quel fondement, que les états de Hongrie ont consenti non seulement à compléter

Digitized by Google

tous les ans les régimens hongrois, mais encore à organiser une réserve de 36,000 hommes.

— Les troupes russes qui occupent la Moldavie, la Valachie, ont reçu des renforts considérables qui portent à plus de 80,000 hommes l'armée réunie sous les ordres du feld-maréchal prince Prosorowski.

— La fête de l'empereur Alexandre a été célébrée avec la plus grande pompe à Jassy, à Bucharest et dans toutes les villes des deux principautés.

— Un courier arrivé ici le 23, a apporté la triste nouvelle de la mort de S. A. R. l'archiduchesse Elisabeth. Cette princesse souffrait depuis plusieurs semaines d'un asthme; voyant sa maladie empirer, elle se fit administrer le 14; les jours suivans, elle éprouva un mieux sensible; mais il ne fut pas de longue durée; elle expira le 22 à cinq heures du soir, infiniment regrettée de tous les habitans de Linz, ainsi que des pauvres dont elle était la mère. S. A. sera enterrée, conformément à ses dernières intentions, dans la cathédrale de Linz.

— La Gazette de la Cour contient l'article suivant sur la Turquie :

« L'inauguration du nouveau sultan Mustapha a eu lieu, le 11 août, dans la grande mosquée d'Ejoub, avec les mêmes cérémonies qu'on avait observées pour le sultan Mustapha IV.

» Le lendemain, le ministère de la Porte notifia, par une note circulaire, adressée à tous les ministres étrangers, l'avènement de Mahmud, et les changemens qui s'étaient opérés en conséquence dans le ministère et dans l'armée. L'ancien caïmacan, Mussa-Pacha, a été étranglé à Smyrne. Arabzade-Aryf-Effendi, nommé en dernier lieu muphti, a été déposé, après en avoir rempli les fonctions pendant vingt-sept jours : il est exilé à Scutari, et remplacé par Salyhzade-Mehmed-Essaad-Effendi. L'aga des janissaires et le grand-amiral de la Porte, Seyd-Ali-Pacha, ont aussi perdu leurs places; le dernier est nommé pacha de Candie; son successeur est Ramyz-Pacha, nommé récemment pacha à trois queues, qui n'a jamais été employé sur la flotte ni dans l'arsenal, et qui servait parmi les troupes du *Nizami-Gedid*. Kara-Mustapha, qui était Oda-Baschi dans la 31^e^ orte, a été nommé Aga des janissaires.

» Le grand-visir Mustapha-Bairactar s'occupe avec la plus grande ardeur et la plus grande énergie à rétablir dans la capitale et ses environs, l'ordre, la tranquillité et à tenir les vivres à bas prix. Le camp de Daud se renforce jour-

Digitized by Google

nellement ; le nombre des troupes qui l'occupent, est de 50 à 60,000 hommes. Le fils du fameux Ciapanzade, qui y était arrivé avec une cavalerie nombreuse, a été renvoyé sur le champ par le nouveau grand-visir, avec l'ordre à son père de s'y rendre en personne. De pareils ordres ont été expédiés aux beys de l'Asie-Mineure.

» Le caïmacan Mehmed-Aly-Pacha continue à maintenir la tranquillité en Egypte ; et depuis que les beys ont conclu des paix séparées, ils n'ont fait aucun mouvement. »

Erfurt, 7 octobre. — Tous les rois et princes de la confédération du Rhin sont arrivés successivement dans cette ville, à l'exception du grand-duc de Bade, que son grand âge et l'état de sa santé retiennent à Carlsruhe.

S. A. S. le duc de Weimar a donné, hier et aujourd'hui, aux deux empereurs, une très-belle fête. Les rois de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe, le roi et la reine de Westphalie, le prince Primat, s'y sont rendus avec toutes leurs cours.

Les deux empereurs étaient partis d'Erfurt en voiture hier à midi. Lorsqu'ils ont été à deux lieues de Weimar, ils ont trouvé à l'entrée d'une vaste forêt, sous un pavillon très-élégant, un déjeûné servi avec somptuosité. Un grand nombre d'habitans des pays voisins couvraient les gradins élevés aux environs du pavillon. Une partie des troupes du duc et tous ses gardes-chasses en grand costume, étaient sous les armes ; une excellente musique se faisait entendre presque sans relâche.

Le pavillon était environné d'une enceinte formée par des toiles et des filets. A un signal donné, des troupeaux de cerfs, de biches et de chevreuils ont forcé l'enceinte et y ont pénétré. Ils sont venus passer sous les balcons où se trouvaient LL. MM., et la chasse a commencé. Elle a été très belle et très-heureuse. LL. MM. ont tué 32 cerfs ou biches, plusieurs chevreuils et plusieurs renards.

Elles ont ensuite continué leur route pour se rendre à Weimar. Tous les habitans de cette ville, divisés en corporations, avec leurs bannières, formaient la haie, depuis l'entrée jusqu'au château.

LL. MM. sont descendues dans ce beau palais, dont l'intérieur est orné avec autant de recherche que d'élégance. Après avoir été reçues par la duchesse régnante, elles se sont rendues dans les appartemens qui leur avaient été préparés. Elles se sont mises à table à six heures ; à sept heures, elles sont allées au spectacle de la cour, où les comédiens ordinaires de S. M. I. et R. ont joué *la Mort de*

Digitized by Google

César. A leur retour elles ont trouvé toute la ville, le château, les jardins et le parc illuminés de la manière la plus brillante. A 9 heures un bal a commencé. Il s'est ouvert par une polonaise qui a été conduite par l'empereur Alexandre et la reine de Westphalie. Ce bal s'est prolongé fort avant dans la nuit. S. M. l'empereur Napoléon s'est entretenu pendant plus d'une heure avec le célèbre Wieland.

Aujourd'hui, à 9 heures du matin, LL. MM. sont montées en voiture, et sont allées sur le champ de bataille d'Iéna. Un temple à la Victoire était élevé sur le premier plateau du Landgrafenberg, où S. M. avait bivouaqué la veille de la bataille. On avait dressé à peu de distance du temple, des tentes sous lesquelles un déjeûné splendide a été servi. L'escorte de S. M. et ses chevaux de main occupaient autour de ces tentes la même place où se trouvaient, le 13 octobre 1806, les bataillons de la garde impériale.

Après le déjeûné, LL. MM. sont montées à cheval; des chevaux des écuries du duc ont été donnés à toutes les personnes de leur suite.

LL. MM. sont descendues jusqu'à mi-côte de la vallée d'Iéna, c'est-à-dire jusqu'au point d'où les mouvemens des Français avaient commencé, le 14. Elles sont remontées ensuite et ont parcouru les diverses positions qui avaient été occupées par les deux armées. On a remarqué que, par un hazard fort singulier, le premier cheval des écuries de l'empereur, qui a été présenté à S. M. I. et R. était le même qu'elle montait à la bataille d'Iéna.

En quittant le champ de bataille, LL. MM. se sont rendues dans la plaine d'Apolda. Des dispositions y avaient été faites par ordre du duc pour donner aux deux empereurs le plaisir d'une chasse aux lièvres. Le gibier était très-abondant; la chasse a duré près de trois heures, et l'on a tué 400 pièces.

LL. MM. étant remontées dans leurs voitures ont repris le chemin d'Erfurt, où elles sont arrivées à quatre heures et demie.

Les comédiens français ont donné dans la soirée une représentation des *Horaces*.

Les deux empereurs sont toujours extrêmement occupés. On remarque avec intérêt la parfaite intelligence, la sincère amitié qui règne entre ces deux grands souverains. Tous les amis de la paix en espèrent les plus heureux résultats. Un voile épais couvre de si importantes conférences; et tandis que des politiques de cafés bâtissent des plans, hasardent

Digitized by Google

des conjectures, tous les bons esprits attendent avec impatience, mais sans inquiétude, les événemens qui se préparent.

S. A I. le grand-duc Constantin est parfaitement rétabli.

Lors de la revue que S. M. a passé le 3, elle a témoigné ouvertement sa satisfaction de la belle tenue du 1^er^ régiment de hussards, et elle a fait différentes promotions, soit dans les grades, soit dans la Légion-d'Honneur. Le colonel, M. de Juniac, a été nommé chevalier de la Couronne de Fer. Ce régiment est parti le 4 pour Mayence.

Lorsque les deux Empereurs sont revenus ici, tout le peuple était accouru au-devant d'eux : le cri de *vivent les Empereurs* retentissait de toutes parts. Les deux monarques, assis dans la même voiture, saluaient le peuple avec beaucoup d'affabilité. Le 17^e^ régiment d'infanterie et plusieurs escadrons de hussards se trouvaient en haie devant les portes de la ville.

ITALIE. — *Naples, 27 Septembre.* — Le roi a créé deux nouveaux régimens : l'un d'infanterie, sous le nom de chasseurs velites et l'autre de cavalerie, sous le nom de vélites à cheval. Ces régimens feront partie de la garde royale.

S. M. la reine est arrivée dimanche 5 dans cette capitale. Chaque jour de son voyage, depuis son entrée sur le territoire Napolitain, a été marqué par de nombreux bienfaits.

Le jour de l'arrivée de S. M. à Naples, tout le peuple s'était porté dès le matin dans les rues où le cortège devait passer; une grande partie même était allée à la rencontre de S. M. A une heure après midi, toutes les troupes de la garnison se formèrent en haies sur la route. A quatre heures, les jeunes princes et la princesse royale partirent de Capo di Monte, escortés par les vélites à cheval de la garde royale, et accompagnés de cinq aides-de-camp du roi. Bientôt l'artillerie de tous les forts et les cloches de la ville annoncèrent l'entrée de LL. MM. Le maréchal Pérignon, gouverneur de Naples, eut l'honneur de complimenter la reine qui répondit à son discours avec beaucoup de bonté.

Tous les grands fonctionnaires de l'état l'attendaient au palais, au pied de l'escalier. LL. MM. eurent la bonté de se montrer au balcon, et furent accueillies par les cris mille fois répétés de *vive notre roi! vive notre reine!*

Le soir, les spectacles donnèrent *gratis*. La ville a été magnifiquement illuminée pendant trois jours de suite.

(INTÉRIEUR).

PARIS, 14 *octobre*. — Les dernières nouvelles de Baïonne portent que M. le maréchal Ney, avec son corps d'armée,

Digitized by Google

est revenu à Vittoria le 4 octobre, et qu'il est allé reprendre ses positions à Logrogno. Le général Merlin est resté à Bilbao avec une forte garnison.

Le 5 octobre, le roi est allé déjeûner au quartier général de M. le maréchal Bessières, établi à Armignon, à une lieue en deça de l'Ebre. S. M. se proposait de visiter toute la ligne des avant-postes.

Le général Merle est à St.-Ander; le général Lasalle occupe les avant-postes de droite jusqu'aux défilés de Pancorvo.

Le 8 octobre, les dragons de S. M. C., venant de Naples, sont arrivés à Bayonne. Deux jours avant, le 36e régiment d'infanterie de ligne était arrivé dans la même ville, et reparti sur-le-champ pour l'Espagne. Ces troupes sont de la plus magnifique tenue.

Lors de l'expédition de Bilbao, 150 hommes de la garde du grand-duché de Berg, ont débusqué 4000 insurgés qui étaient retranchés sur une montagne : on a poussé les reconnaissances jusqu'à la Baibare, six lieues au-delà de Bilbao; quelques insurgés qui s'y étaient réunis ont été dispersés.

On attend à bayonne, du 15 au 20 octobre, des forces considérables, et tous les préparatifs sont faits pour les recevoir.

On assure que les ministres de Russie et d'Autriche, qui étaient restés à Madrid après la retraite des troupes françaises, se sont rendus à Vittoria auprès de S. M. C.

— S. M. l'Empereur vient de faire présent aux villes de Bordeaux et de Montauban, de son buste en bronze, exécuté d'après le modèle de M. Chaudet.

— Par décret du 16 septembre, l'Empereur à nommé M. Victor d'Arlaincourt écuyer de Madame.

Le 18 du même mois, LL MM. II. ont signé le contrat de mariage de M. d'Arlaincourt avec Mlle Cholet, fille du sénateur comte Cholet.

— Un décret rendu à Metz, le 24 septembre, porte ce qui suit :

Art. Ier. Le séquestre sera mis sur tous les biens meubles et immeubles des Espagnols qui se trouvent en France. Lesdits biens répondront de ceux des Français domiciliés en Espagne, qui ont été saisis et séquestrés dans les provinces révoltés contre l'autorité du roi.

II. Notre ministre des finances donnera à cet effet les instructions nécessaires.

— M. de Lagrave, aide-de-camp de M. le duc d'Abrantès, est arrivé à Paris, chargé des dépêches de son général pour

Digitized by Google

S. M. l'Empereur et Roi. Il s'est remis en route sur-le-champ pour Erfurt. Il était parti de Lisbonne le 4 septembre, et a débarqué à la Rochelle après une traversée de trente jours. M. le duc d'Abrantès a dû s'embarquer le 18, sur une frégate anglaise, avec tout son état-major.

— Le sénat conservateur, dans sa séance du 21 septembre, a nommé les six membres que le département du Taro doit fournir au corps législatif.

Ces députés sont : le cardinal *Cazelli*, évêque de Parme ; et MM. *Linati*, membre de la commission des hospices de Parme ; *Petito-Montlouis*, maire de Mazoze, arrondissement de Porme ; *Maggi*, adjoint de maire à Plaisance ; *Scotti*, maire de Plaisance ; et *Mandelli*, homme de lettres.

— Dans la même séance, le sénat a annullé les élections au titre de candidats pour le corps législatif, de MM. *Mongiardino*, par le collége électoral de département, et *Tanlongo*, par le collége électoral de l'arrondissement de Chiavari, département des Apennins, vu qu'à l'époque de leur élection ils n'avaient point de domicile politique dans le département.

Les élections au titre de candidat pour le corps législatif, de MM. *Jollivet*, par le collége électoral du département du Morbihan ; *Maillart* et *Courtel*, par le collége électoral de l'arrondissement de Ploermel ; *Rialan* et *Caradec*, par le collége électoral de l'arrondissement de Vannes ; *Lefebvrier* et *Glais* aîné, au titre de suppléans de candidats, par le collége électoral de département, sont annullées pour défaut de formalités requises.

— Les journaux de Lyon publient le fait suivant, qui peut offrir une leçon aussi déplorable qu'utile. Un agent de change nommé Peillot, après avoir cherché des remèdes à quelque dérangement dans ses affaires, en recourant à des spéculations hasardeuses, s'est vu conduit de perte en perte jusqu'à abuser de son crédit et de la confiance de diverses personnes, en disposant de leur fonds, et en créant et mettant en circulation des effets faux. La ressource si perfide de la loterie, qu'il s'est mis à tenter, dans l'extrémité où il était réduit, ayant consommé sa ruine, il n'a vu d'autre voie, pour échapper à l'infamie, qu'un suicide, qu'il a exécuté le 28 septembre dernier, après avoir écrit une longue lettre, où il détaille toute ses erreurs, révèle dans l'état de ses affaires, indique les effets qu'il a fabriqués et négociés, au nombre de trente, et fait une peinture si déchirante de ses remords, de ses regrets, du mal qu'il a fait et va faire encore

Digitized by Google

à sa femme et à sa famille, que, tout en le condamnant, on ne peut lui refuser quelque pitié.

Voici cette lettre :

Lyon, le 26 septembre 1808.

« Armez-vous de fermeté à l'ouverture de cette lettre, quand vous la recevrez, je ne serai plus : je vais me donner la mort pour me soustraire à l'infamie. Le dérangement de mes affaires m'a mis dans le cas de recourir à des moyens honteux. En un mot, il faut bien le dire, j'ai fait de fausses signatures. Ce dérangement date de loin, pour recouvrer ce que m'avaient fait perdre des affaires malheureuses qui, n'ayant pas réussi, me mirent fort en arrière. J'espérais que mon état me procurerait les moyens de récupérer les pertes ; et pour faire face à ce que je devais, je m'appliquai une partie des fonds que me confiaient les capitalistes en leur donnant de faux billets. Le mal s'est aggravé au point qu'il ne me reste plus aucune ressource ; l'illusion est détruite, et il ne me reste que la honte et le désespoir. La masse énorme d'agiots que j'ai payés ou qui se sont accumulés, sans que rien de favorable ait pu me relever, a contribué à creuser de plus en plus l'abîme qui m'engloutit aujourd'hui. Les bénéfices que j'avais fait à la loterie furent employés à faire des remboursemens qui m'étaient demandés. A la fin de juillet dernier, je remboursai à M. F. . . 40,000 fr. ; j'en avais autant à lui compter à la fin de ce mois-ci, et je ne savais où prendre cette somme, ce qui m'a engagé à mettre dans ces derniers tems des sommes considérables à la loterie, dont les receveurs m'ont imprudemment fait les avances de la plus grande partie, et sur de faux effets. Rien ne m'a réussi : la fortune a été sourde, et je me vois à la veille d'être découvert et perdu honteusement. Placé entre le déshonneur et la mort, je n'ai pas dû hésiter sur le choix. Mais avant de mourir, il me reste un devoir à remplir. J'ai trop de remords d'avoir abusé de la confiance des capitalistes et compromis les noms de plusieurs négocians, pour ne pas faire ce qui dépendait de moi pour prévenir toute contestation ou procès entre les uns et les autres. Je vais donc, surmontant l'horreur que m'inspire ce détail, monument de mon infamie, consigner la note de ces effets faux. Je la remets entre vos mains pour qu'elle serve, s'il en est besoin, à la décharge des différentes maisons du nom desquelles j'ai abusé, et particulièrement de M. Richoud ; la voici : J'ai remis deux promesses fausses à M. B... ; l'une souscrite du nom d'*Albert frères*, l'autre *Richoud* ; j'ai négocié à MM. G... et C. un billet faux de M. Richoud à mon ordre ; un second du même à M. L. . . ; un troisième du même à MM. N... et M... ; un quatrième du même à M. C... ; un cinquième du même à MM. M,.. frères, et trois autres encore à des receveurs de loterie ; ces derniers sont stipulés payables au 1er octobre. M. D... est porteur de deux promesses fausses aussi signées *Richoud et compagnie* ; M. T... en a aussi reçu une de plus signée du même nom, également fausse.

Digitized by Google

J'oubliais un effet de 5200 fr. faussement signé *Richoud et compagnie* et à mon ordre, que j'ai négocié à MM. L... et C...

Six promesses, dont le porteur est M. de L..., qui sont signées, la 1ere *Regny et compagnie*, la 2e *Tabard père et fils*, la 3e *Mestralet*, la 4e *Malinas et Boulard*, la 5e *Armand neveu*, et la 6e *Bt. Histermann et compagnie*, sont également fausses; il en est de même de deux promesses remises à Mme de *C...*, souscrites, l'une au nom de *Malinas et Boulard*, l'autre au nom de *Broleman*. M. B... et Mme veuve B..., aujourd'hui son épouse, n'ont reçu de moi que des billets faux, à l'exception de celui de *Tournu et Bouvié*, dont la signature est sincère; les faux sont signés *Lagrive et compagnie*, *Coste et compagnie*, *G. Vincent et compagnie*, *Chapuis-Fay*, *Armand neveu*, *Courajot frères*, *Mottet et Cordier*, *Duport et Jordan*, *Albert frères*, et *Lacombe et Chalandon*.

M. de F... a aussi quatre promesses fausses, signées *Pierre Pavi*, *Malinas et Boulard*, *Loire et Brasier*, et *Richoud et compagnie*; je lui dois aussi trois autres promesses également fausses, mais qu'il m'avait remises à l'échéance du mois dernier.

Je dois à M. de S... environ 50,000 fr., dont il n'a pas les titres; à M. C..., son beau-frère, environ 35,000 fr., dont les titres ne sont pas non plus en son pouvoir: de toutes ces sommes il n'existe rien.

Encore trois autres promesses dont est porteur M. G..., et qui sont souscrites des noms de *Doux et compagnie*, *Duport et Jordan*, *Albert frères*.

Enfin cet horrible détail est fini, j'ai déroulé le tableau de ma honte, le plus pénible est fait. Qu'il m'en coûterait peu de mourir pour sortir de cette affreuse situation, si je ne laissais après moi des êtres chéris que je vais laisser dans l'état le plus affreux. O ma femme infortunée! ma bonne sœur, mon cher Brunet, vous tous mes proches et nos amis, quel supplice je vous cause! Ah! je trouve le mien depuis long-tems dans l'image anticipée de votre désespoir! Elle me poursuit le jour, la nuit, à toute heure. Epouse chère et malheureuse, toi qui faisais mon bonheur et méritais si bien d'en jouir, à quel sort déplorable je t'ai réduite! Ah, pardonne-moi! Pardonnez-moi tous! Que votre malédiction ne me poursuive pas au tombeau. Consolez-vous; sur-tout que la douleur n'empoisonne pas le reste de vos jours. Chère sœur, et toi son bon mari, je vous recommande ma femme, ma pauvre femme; restez unis avec elle pour votre consolation mutuelle, vous tous qui fûtes nos amis; reportez sur cette infortunée toute l'affection dont j'étais si peu digne et qu'elle mérite si bien par ses vertus et par le retour dont elle paie votre attachement; serrez-vous autour d'elle, ne l'abandonnez pas; sauvez-la du désespoir; son ame aimante et sensible pourra peut-être s'ouvrir encore aux consolations et aux soins de l'amitié. Hélas! je voulais lui écrire mon dernier adieu; il m'a été impossible d'en trouver la force, ni dans mon cœur, ni dans ma main; mais qu'elle sache du moins, dites-lui, que ma dernière pensée a été pour elle. Mon plus cruel supplice est l'image de sa douleur, et ma seule consolation, l'espoir de me réunir un jour à elle dans une meilleure vie.

Il faut finir, mon cœur se brise, ma tête s'allume, et j'ai besoin de conserver quelque sang-froid jusqu'au dernier moment. Adieu, adieu pour jamais.

Signé, PEILLOT.

R.

Digitized by Google

(N° CCCLXXIX.)

(SAMEDI 22 OCTOBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

SÉLIMA. — ÉLÉGIE.

SÉLIMA par l'Amour au brave Edgar unie,
Mère heureuse, épouse chérie,
Son fils entre les bras, seule au milieu des champs,
Bravait d'un ciel de feu les rayons dévorans.
Un long voile couvrait ses charmes :
Sa marche était rapide, et ses yeux attendris,
S'élevant vers le ciel, retombaient sur son fils.
Pour sauver sa patrie Edgar a pris les armes.
Edgar est revenu vainqueur ;
Mais son bras d'une flèche a reçu la blessure,
Et Sélima connaît, près d'une source pure,
Une herbe dont les sucs et l'humide douceur
Pourront de son Edgar appaiser la douleur.
Déjà du sable aride où s'égarait sa vue,
Ses pas ont traversé la stérile étendue.
Elle entend du ruisseau la source qui frémit ;
Le feuillage s'agite et l'air se rafraîchit.
Près d'un buisson, un bosquet sombre,
Pour déposer son fils lui semble offrir son ombre.
Des feux ardens du jour il va se délasser,
Et pourtant elle hésite et craint de le laisser.
Sur l'herbe, où du sommeil il va goûter les charmes,
Sélima, les yeux pleins de larmes,

Digitized by Google

Posant de son hymen le cher et tendre fruit,
Parcourt d'un œil craintif ce champêtre réduit :
Ah ! le cœur d'une mère est toujours plein d'alarmes.
Mais Edgar Edgar souffre, et le jour va baisser,
Elle quitte son fils et revient l'embrasser.
Du bosquet protecteur recourbant le feuillage,
Avec son voile encor elle épaissit l'ombrage,
Et de ce gage précieux
Enfin elle s'éloigne en retournant les yeux.
Au pied d'un roc brûlant, sous la ronce sauvage,
Déjà ses regards vont chercher
Le baume heureux qui croît sur cet âpre rivage,
Et sa main vient de l'arracher.
L'Amour hâte ses pas, elle va s'approcher
De ce bocage solitaire :
Quel doux espoir est dans son cœur !
Mais un cri l'a frappée, elle vole... O douleur !
Fuis, ah ! fuis, malheureuse mère !
Un serpent de ses longs replis
Vient d'enlacer... Hélas ! il va percer ton fils.
Le monstre affreux chassé de son lointain repaire,
Dans sa fuite rapide au travers du vallon,
Cherchant une retraite, a trouvé le buisson.
Sélima d'horreur oppressée,
Cédant à son effroi tombe pâle et glacée ;
Mais son fils son fils va périr,
Et bientôt ranimée, oubliant sa faiblesse,
Sélima se relève... O courage ! ô tendresse !
Sur le monstre élancée, elle ose le saisir.
Le reptile odieux se gonfle et se redresse :
Près de sa tête horrible avec effort serré,
Il s'agite en fureur, son regard étincelle,
Et dans l'air au hazard, par sa rage égaré,
Il lance un dard brûlant de vengeance altéré.
De ce dard homicide un noir venin ruisselle :
C'est en vain ; Sélima d'un bras désespéré,
Eloignant de son fils une mortelle atteinte,
Ne voit plus le danger, ne connaît plus la crainte.
Du lion rugissant la force est dans son cœur,
Elle étouffe le monstre en frémissant d'horreur ;
Il tombe, sa colère enfin est expirante ;
Et ses derniers poisons souillent l'herbe naissante.
Mais hélas ! succombant à ce cruel transport,
A peine Sélima peut-elle avec effort

Digitized by Google

Tendre à son fils sa main tremblante,
Sur l'horrible victime elle-même est mourante,
Et, par l'inquiétude attiré dans ces lieux,
Edgar, son cher Edgar va lui fermer les yeux.
Retenu par l'accès du mal qui le tourmente,
Edgar était resté sur sa couche étendu;
Mais trop long-tems enfin Sélima reste absente;
Rien ne l'arrête, il part, il arrive éperdu.
Hélas! Edgar pressent une douleur mortelle:
Tremblant, il cherche, il voit... Dieux quel affreux moment!
Sa chère Sélima sans voix, sans mouvement,
Le reptile abattu, son fils.... Edgard chancelle,
Un cri sort de son cœur; à ce cri douloureux,
Sélima, qu'il soutient sur son sein malheureux,
Entr'ouvre un œil mourant: vis pour mon fils, dit-elle,
De ton épouse, Edgard, remplis les derniers vœux.
Si je fis ton bonheur, si Sélima t'est chère,
Veille sur son enfance, il essuiera tes pleurs.
Je te laisse mon fils, c'est peu d'être son père,
Son défenseur, son guide, ah! sois aussi sa mère;
Vis pour lui... cher époux... O mon fils!... Je me meurs,
Et sur le sein d'Edgar elle tombe, elle expire.
Edgar! ô! qui pourrait exprimer ses douleurs!
O! qui pourrait d'Edgar peindre l'affreux délire!
La sensible Pitié, que son malheur attire,
Le sauve malgré lui de ses propres fureurs.
Plaignons Edgar, Edgar doit vivre!
Pour son fils; Sélima lui défend de la suivre.
Il croit l'entendre encor, il respecte ses jours,
Pour veiller sur son fils et la pleurer toujours.

Par Mme Victoire Babois.

ENIGME.

Je sors des mains de l'art à qui tout est facile.
Immobile et pesant, ma grande utilité
Fait que de tous les tems on m'a cher acheté.
Ailleurs je suis, au contraire, mobile;
L'homme guide en cent lieux divers
Ma marche toujours chancelante;
Sous ses pas je cours l'Univers
Pour contenter la soif ardente

Digitized by Google

Qu'il a de mille objets nés sous d'autres climats...
Suis-je vieux ? de sa main il me brise en éclats.

E. Fin...

LOGOGRIPHE.

Sur mes six pieds, lecteur, je touche des appas
Qu'à tes regards la belle n'offre pas.
Cela te rend jaloux. Cependant je te jure
Que je voudrais, en mainte conjoncture,
Voir loin de moi ces séduisans contours
Qui m'ont plus d'une fois joué de vilains tours.
Quand il m'advient une telle aventure
Je ne suis pas ce que l'on trouve en moi
En retranchant deux pieds de ma personne.
A l'esprit qui me cherche en un instant je donne
Un gîte qui n'est pas la demeure d'un roi,
Mais dont le nègre fait sa paisible chaumière.
J'offre ensuite deux instrumens
Dont l'un coupe le bois et même aussi la pierre,
Et l'autre, au grand plaisir des chevaux et des gens,
Enfonce les pavés en terre.

E. Fin...

CHARADE.

Oh ! qu'une femme aime peu mon premier,
Quand il a trop de mon dernier
Dans mon entier !

M.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Bierre* (Cercueil).
Celui du Logogriphe est *Tours*.
Celui de la Charade est *Dodu*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

EXAMEN

De la Suite du Menteur, de PIERRE CORNEILLE (1).

Le grand Corneille, devenu poëte dramatique, dans sa jeunesse, par une aventure d'amour, joignit bientôt aux richesses naturelles de son génie toutes les ressources que peuvent fournir l'étude et les réflexions.

S'il a ressuscité, ou pour mieux dire, s'il a créé en France l'art dramatique, ce n'a été qu'après une multitude d'observations judicieuses (2), et qu'on ne pouvait faire sans une rare sagacité et une profonde pénétration, dans un tems où toutes les règles étaient presqu'inconnues, et continuellement violées.

Il fit aussi des essais; et pour s'assurer, par exemple, s'il valait mieux s'astreindre à la règle des vingt-quatre heures, que se dispenser de la suivre, des six premières comédies qu'il composa, *il en réduisit trois dans la contrainte que cette règle a prescrite, et ne fit point de conscience*, ce sont ces termes, *d'alonger un peu les vingt-quatre heures aux trois autres* (3).

Dans *Mélisse*, il se passe huit ou quinze jours entre le premier et le second acte; et à peu près autant entre le second et le troisième.

La Veuve et *la Galerie du Palais* durent cinq jours consécutifs; Corneille jugea que *la comédie étant disposée en cinq actes, ces cinq jours n'y seraient pas mal employés.*

Trois autres pièces, *Clitandre*, *la Suivante* et *la Place Royale* sont dans la règle des vingt-quatre heures.

Quel génie que celui qui se sent assez fort pour composer six pièces en cinq actes, et en vers, seulement par manière d'essais! Mais aussi le bon tems pour le génie,

(1) Au moment où l'on s'occupe, au Théâtre Français, de faire reparaître *la Suite du Menteur* sur la scène, nous avons pensé que cet article pourrait être de quelque intérêt pour nos lecteurs.

(2) *Voy.* ses trois Discours sur le poëme dramatique, et les examens de ses premières pièces.

(3) *Voy.* la préface de *la Veuve*.

Digitized by Google

que celui où il peut risquer ainsi des expériences, et où le public jouissant presque sans examen des productions d'un art nouveau, est d'autant moins choqué des fautes, et d'autant plus sensible aux beautés, qu'il n'existe encore aucun chef-d'œuvre qui puisse servir de terme de comparaison!

Corneille dit, dans son examen de *Clitandre*, que pour justifier sa *Mélisse* de n'être pas dans la règle des 24 heures, il entreprit de faire une pièce conforme à cette règle, et *qui ne vaudrait rien du tout; en quoi*, ajoute-t-il, *je réussis parfaitement.*

On a souvent admiré la généreuse simplicité de ce grand homme dans les examens qu'il a faits de ses propres ouvrages; mais elle passe tout ce qu'on en peut dire: chaque fois qu'on relit ces examens, on redouble d'amour et de respect pour Corneille, et l'on croit comprendre comment il a trouvé dans son ame tous les sentimens élevés qu'il a prêtés aux vieux héros de Rome.

Ces six premières comédies dont on connaît à peine les titres, méritent pourtant d'être lues, au moins par les gens de lettres et les auteurs dramatiques; on y trouve, parmi beaucoup de défauts, une vigueur, une vérité, un talent de dialogue qui étonne.

Le Cid ne fut que sa neuvième pièce de théâtre; et quand il la donna, il avait trente ans.

Ce bel ouvrage qui excita, dès qu'il parut, une si vive admiration, et qui donna lieu à un nouveau proverbe: *Beau comme le Cid*, fut suivi de plusieurs autres, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *la Mort de Pompée*; après ces tragédies, vint la comédie du *Menteur*, jouée en 1642, six ans après *le Cid*: et Corneille a cette gloire qu'il est l'auteur de la plus ancienne comédie comme de la plus ancienne tragédie qui soient restées au théâtre. On joue encore fréquemment l'une et l'autre, et on les regarde comme deux chefs-d'œuvre.

Corneille avait emprunté les sujets de ces deux pièces du théâtre espagnol; *le Cid*, de Guillen de Castro, et *le Menteur*, de Lopez de Vega; mais il paraît qu'il a surpassé de beaucoup les poëmes originaux.

Il trouva un nouveau sujet dans Lopez de Vega; une pièce intitulée: *Amar senza saber aquien*, *Aimer sans savoir qui*, lui fournit un fonds d'intrigue pour *la Suite du Menteur*. J'ignore si l'auteur espagnol a placé son Menteur dans cette seconde pièce, ou si ça été une invention de Corneille, de faire de celle-ci, la suite de l'autre; ce qui

Digitized by Google

me ferait pencher pour cette dernière opinion, c'est que le titre de la seconde pièce de l'auteur espagnol, titre qui indique le fonds de l'intrigue, ne paraît avoir aucun rapport avec *le Menteur*.

Qoi qu'il en soit, *la Suite du Menteur* fut jouée en 1643 ou 1644, et n'eut pas grand succès; depuis cette époque, elle est restée à peu près dans l'oubli, et n'a servi, pour ainsi dire, qu'à faire nombre dans le théâtre de Corneille où elle est imprimée.

Quelles sont les causes de la mauvaise fortune de cette pièce?

Voltaire a-t-il eu raison de dire qu'en la retravaillant, on pourrait en faire un *chef-d'œuvre*?

Quels changemens seraient les plus nécessaires pour la mettre en état de réussir au théâtre?

Ces questions s'éclairciront par l'analyse que je vais faire de cette comédie, en y joignant quelques observations à mesure qu'elles se présenteront.

Au lever de la toile, Dorante (*le Menteur*), se trouve dans une prison, à Lyon; et son valet, Cliton, y est introduit par le geolier. Ils sont séparés l'un de l'autre depuis deux ans; et c'est dans une prison qu'ils font leur reconnaissance! Ils doivent avoir réciproquement beaucoup de choses à s'apprendre; ainsi l'exposition se fait d'une manière heureuse et naturelle. Dorante, au moment d'épouser Lucrèce (ce projet de mariage est le dénouement du *Menteur*), et la veille même de la noce, s'est enfui brusquement et sans avertir personne. Cliton lui apprend qu'on l'a vainement attendu, fait chercher pendant plusieurs jours; qu'enfin son père, pour réparer sa faute, s'est proposé lui-même pour époux de la belle abandonnée; qu'elle l'a accepté et qu'il est mort après deux mois de mariage; que la veuve et les parens se sont jetés sur la succession; que cependant lui, Cliton, ayant entendu dire que son maître était à Florence, est parti pour l'aller trouver et lui donner avis de ce qui se passe; étant à Lyon, il a vu par hazard conduire un homme en prison, et a été fort étonné de reconnaître dans cet homme, son maître qu'il cherchait; on lui a accordé la permission d'entrer dans la prison pour le voir, et son voyage se trouve ainsi terminé. Il demande à son tour que son maître lui explique les motifs qui l'ont décidé à s'enfuir, à la veille d'un mariage qu'il avait paru désirer avec ardeur. Dorante répond qu'il aimait vraiment Lucrèce; mais que le mariage vu de près, lui a

Digitized by Google

fait peur, qu'il a voulu se soustraire à un lien éternel, et qu'il a pris tout d'un coup, après avoir reçu la dot, le parti de s'enfuir jusqu'en Italie.

» Je pars de nuit en poste, et *d'un soin diligent*
» *Je quitte la maîtresse et j'emporte l'argent.* »

Que Dorante ait renoncé au mariage, lorsqu'il était sur le point d'épouser, c'est un trait de légèreté qu'on pourrait pardonner à un jeune homme; mais ce qui n'est pas excusable, c'est d'avoir *emporté l'argent*. Ce trait, peu délicat, convient mieux au hableur Desquivas, qui dit, dans *le Procureur arbitre* :

» Bref, j'emportai la dot, et j'oubliai la femme.

Dorante, aux mensonges près, se conduit toujours en homme d'honneur, et Corneille a voulu, dans cette *Suite*, lui donner un caractère plus noble, plus intéressant que dans le *Menteur*; il semble donc qu'il n'aurait pas dû commencer par le rendre coupable d'une action malhonnête. Cela serait très-facile à supprimer.

Il instruit son valet du sujet de sa détention; il revient, dit-il, d'Italie; il était à cheval, et près d'arriver à Lyon, lorsqu'il a vu dans la campagne deux cavaliers bien mis se battre en duel; il est descendu de cheval, a mis l'épée à la main, et a couru pour les séparer; mais l'un des deux venait de tomber, blessé mortellement; et tandis que notre héros s'occupe de le secourir, d'arrêter son sang et de fermer sa blessure, le vainqueur profite du moment, saute sur le cheval que Dorante a laissé, et s'enfuit. Dorante est trouvé seul auprès du mort, l'épée à la main, et les doigts souillés de sang; sur ces présomptions, il est arrêté et conduit en prison comme prévenu de duel et de meurtre. Cliton interrompt plusieurs fois par des plaisanteries le récit de son maître qu'il croit un tissu de mensonges; il lui fait compliment sur les rares incidens qu'il invente toujours avec la même facilité; mais Dorante lui proteste qu'il s'est corrigé de l'habitude de mentir, et que toute son aventure n'est que trop véritable. Il s'agit de chercher les moyens de se justifier et de sortir de prison; il se souvient fort à propos que Philiste (c'est un des personnages de la comédie du *Menteur*) est né à Lyon, et qu'il y est parent des premiers magistrats; il lui écrit pour obtenir l'appui de son crédit; et Cliton, chargé de la lettre, va pour sortir, lorsqu'une suivante inconnue vient chercher mystérieusement Dorante dans sa prison; elle lui apporte un billet de

Digitized by Google

la part d'une Dame qui ne se nomme point, et ne veut pas se faire connaître ; cette Dame écrit à Dorante : *Au bruit du monde qui vous conduisait prisonnier, j'ai mis les yeux à la fenêtre, et vous ai trouvé de si bonne mine, que mon cœur est allé dans la même prison que vous, et n'en veut point sortir tant que vous y serez..... Obligez-moi de vous servir des cent pistoles que je vous envoie, etc.*

On verra bientôt que la Dame inconnue a de très-bons motifs de plaindre Dorante et de le secourir ; mais elle n'en a pas de suffisans pour en devenir amoureuse, et encore moins pour le lui écrire aussi nettement ; il y a là défaut de vraisemblance et de décence. Mais c'est encore un défaut qui ne tient pas absolument au sujet, et qu'il ne serait pas très-difficile de faire disparaître ; il suffirait que la Dame ou n'écrivît point ou écrivît en d'autres termes et ne fît point une déclaration d'amour. Cliton ne manque pas de plaisanter encore sur le billet et sur l'argent que son maître veut d'abord refuser ; il le détermine à l'accepter ; Dorante répond par une lettre signée au billet de sa bienfaitrice, et prétend qu'il devient sérieusement amoureux d'elle sans la connaître et sans l'avoir vue. Autre amour qui arrive un peu brusquement ; cela aurait peut-être encore besoin d'être mieux ménagé.

Le prévôt amène dans la prison Cléandre (celui qui s'est réellement battu en duel) il le met en présence de Dorante, et demande à ce dernier s'il le reconnaît ; Dorante n'aurait qu'à dire un mot pour se tirer d'affaire et sortir de prison à l'instant même ; car il reconnaît bien Cléandre pour le coupable à la place duquel il a été arrêté ; mais il fait un noble mensonge, en déclarant au prévôt que le cavalier présent n'est point celui qui s'est battu ; le prévôt laisse donc à Cléandre toute liberté ; et Dorante n'a que le tems de lui dire à demi-voix :

Mon cavalier, pour vous je me fais injustice ;
Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnais bien ;
Faites votre devoir, comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE.

Monsieur !...

DORANTE.

Point de réplique ; on pourrait nous entendre.

CLÉANDRE.

Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai, pour vous tirer d'ici.

Digitized by Google

On ne peut nier que cette scène ne soit très-intéressante, et que Dorante n'y joue un personnage très-noble.

Resté seul avec son valet, il lui avoue la vérité et convient qu'il a menti *pour sauver un brave homme.* Cliton lui reproche de n'être pas corrigé, et de revenir, quoi qu'il en ait dit, à ses anciennes habitudes.

Sur cela, Voltaire observe que Cliton « fait fort mal de » ne pas approuver un mensonge si noble; et que Dorante » perd une belle occasion de faire voir qu'il est des cas où » il serait infâme de dire la vérité..... Il y avait là, ajoute-» t-il, de quoi faire de très-beaux vers. » L'observation de Voltaire paraît juste.

Ce premier acte, malgré les légers défauts que j'y ai observés, promet une pièce, sinon comique, au moins attachante; il a quelque chose de romanesque, mais en même tems d'élevé; malheureusement il est le meilleur de la pièce, et les autres n'y répondent pas.

Au second acte, la scène est d'abord chez Cléandre; et l'on apprend, dès les premiers vers, que la Dame inconnue qui a écrit à Dorante est Melisse, sœur de Cléandre; celui-ci qui a su que Dorante avait été arrêté à sa place, a voulu lui donner au moins des secours, et a engagé sa sœur à lui envoyer en secret de l'argent; mais il ne lui a pas dit sans doute de lui écrire, et sur-tout de lui écrire une déclaration d'amour; cependant, non-seulement Mélisse a paru faire des avances au prisonnier; mais bientôt elle déclare qu'elle se regarde comme engagée sérieusement par cette lettre qu'elle n'aurait pas dû écrire, ou que du moins elle pourrait tourner en plaisanterie :

Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire;
La lettre est de ma main; elle parle d'amour;
S'il ne sait qui je suis, il peut l'apprendre un jour;
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole;
Ce qu'on met par écrit passe un amour frivole, etc.

Observons que Mélisse, lorsqu'elle parle ainsi, ne sait pas encore le trait de générosité de Dorante envers son frère; il n'est jusqu'alors pour elle qu'un inconnu qui a été arrêté, au lieu de Cléandre, par l'effet d'une méprise; elle doit s'y intéresser; mais peut-elle décemment lui écrire qu'elle l'aime et se croire sérieusement obligée de l'aimer, pour l'avoir follement écrit? Tout cela ne demandait-il pas à être conduit autrement?

On apprend aussi, dans cette première scène du second acte, que Philiste rend des soins à Mélisse, et paraît la

Digitized by Google

rechercher en mariage ; mais celle-ci se plaint de ce qu'il ne s'explique pas et la laisse dans l'incertitude :

Faute d'autre, j'en souffre, et je lui rends ses mines ;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs.

Philiste qui fait la cour à Mélisse, sans en être fort amoureux, est un personnage assez froid ; et Mélisse qui *le souffre faute d'autre, et qui lui rend ses mines*, joue de ce côté un mauvais rôle.

Ce n'est qu'après cette scène entre Mélisse et la suivante, que Cléandre vient raconter à sa sœur ce qui s'est passé dans la prison, ce que le spectateur a vu au premier acte ; Corneille, dans son examen de la pièce, remarque cette faute *contre la maxime qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le spectateur a déjà vu.* Mais la maxime peut admettre quelques exceptions ; ici le défaut est assez léger, et il était presqu'impossible de l'éviter. Cléandre a maintenant de bien plus puissans motifs de s'intéresser à Dorante ; il dit avec raison à Mélisse :

Si je l'ai plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, était bien légitime ;
Mais ce n'est plus pitié ; c'est obligation,
Et le devoir succède à la compassion.

Il engage sa sœur à redoubler d'estime pour le jeune inconnu, à lui envoyer de nouveaux secours :

Sous ce même prétexte et ces déguisemens
Ajoute à cet argent bijoux et diamans, etc.

Mélisse promet de lui obéir *très-ponctuellement* ; et la soubrette ajoute :

Vous pourriez dire encor très-volontairement.

En effet, Mélisse restée seule avec Lise, se livre à toute la chaleur de son admiration pour Dorante ; les progrès de son amour deviennent ici plus naturels, quoiqu'on puisse toujours les trouver un peu rapides ; elle ne veut plus lui envoyer d'argent, de peur de l'offenser ; mais elle charge Lise de lui porter *des confitures*, et imagine, en même tems, un moyen de se faire connaître à lui, sans en être vue, et de juger quelle impression ses traits feront sur le cœur de Dorante ; c'est de lui faire voir son portrait ; elle dit à sa suivante :

Emporte mon portrait, et comme sans dessein
Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein ;

Digitized by Google

Et puis pour le ravoir feins une ardeur extrême ;
S'il le rend, c'en est fait ; s'il le retient, il m'aime.

Le reste de l'acte se passe dans la prison ; ainsi la décoration change au milieu de l'acte ; ce qu'on ne se permettrait plus guères aujourd'hui au théâtre Français. Philiste est venu trouver Dorante ; il a entendu de lui le récit de son aventure ; il la trouve un peu surprenante ; et comme il a connu autrefois les habitudes de son ami, il lui avoue que

S'il n'en voyait la fin trop véritable,
Il aurait de la peine à la trouver croyable.
Vous me seriez suspect, *lui dit-il*, si vous étiez ailleurs.

Il lui promet de le servir près des juges qui, pour la plus part, sont de sa connaissance.

Lorsqu'il est sorti, Lise arrive et ne manque pas d'exécuter les intentions de sa maîtresse ; Dorante *surprend* le portrait, l'admire, et ne veut point le rendre ; Lise lui dit qu'elle le porte à l'orfèvre, pour l'examiner, parce qu'on craint quelque défaut dans les brillans dont il est entouré ; aussitôt Dorante trouve un moyen d'éluder ses instances, et lui promet que dans la prison même, il fera faire ce qu'elle désire :

Nous avons un orfèvre, arrêté pour ses dettes,
Qui remettra la chose au point que tu souhaites.

Lise laisse le portrait ; Cliton soupçonne qu'elle a joué d'adresse, et propose cependant à son maître d'aller chercher *l'orfèvre prisonnier* : Dorante se moque de lui, et lui répond :

Simple, tu n'as pas vu que c'était une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame est atteinte ?

Le valet remarque que voilà dans un seul jour, le second mensonge de son maître qui prétend s'être bien corrigé de mentir.

Le troisième acte se passe tout entier dans la prison ; et d'abord Cléandre y vient faire à Dorante des protestations de reconnaissance et d'amitié ; il lui apprend que Philiste a réussi dans ses démarches, et l'engage à venir loger, chez lui Cléandre, lorsqu'il sortira de prison ; Dorante répond avec une honnête franchise, à ces offres obligeantes ; tous deux, liés par des services réciproques, se regardent déjà comme des amis ; aussi Dorante, par une indiscrétion qu'on peut excuser jusqu'à un certain point, fait-il confidence à

Digitized by Google

Cléandre des bontés de la dame inconnue; il va jusqu'à lui montrer son portrait; Cléandre reconnaît sa sœur; mais il ne témoigne rien et sort assez brusquement. Mélisse vient elle-même dans la prison avec Lise; toutes deux sont voilées, et la maîtresse est déguisée en suivante; Lise la fait d'abord passer pour sa sœur; elle vient redemander le portrait qu'elle a laissé; Mélisse jouit des refus de Dorante; enfin elle se dévoile et convient que c'est elle de qui Dorante a reçu des présens; mais elle refuse de se nommer et de se faire connaître; elle lui laisse entendre qu'elle lui a des obligations:

Sachez, pour arrêter ce discours qui me flate,
Que je n'ai pu moins faire, à moins que d'être ingrate;
Vous avez fait pour moi plus que vous ne savez,
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour; à présent je vous quitte.....

Au moment où les deux femmes sortent, Philiste, qui entre, les apperçoit, mais sans les reconnaître; il fait compliment à Dorante sur sa bonne fortune; et Dorante, pour détourner les soupçons, ne manque pas de trouver un nouveau mensonge, qui malheureusement est d'un genre assez peu délicat:

Ce n'est qu'une lingère; allant en Italie,
Je la vis en passant, et la trouvai jolie.
Nous fîmes connaissance.....

Voltaire blâme, avec raison, ce mensonge indécent; il observe qu'on pouvait tirer une situation assez forte de cette rencontre de Philiste avec Mélisse qu'il connaît; mais il aurait fallu, pour cela, que Philiste fût sérieusement amoureux, fût même jaloux, etc.... L'intrigue, dit Voltaire, pouvait redoubler, et elle est affaiblie.

Il ne faut pas oublier que Mélisse qui n'a pas voulu dire son nom, a pourtant offert à Dorante de lui parler la nuit à la fenêtre, et lui a dit qu'elle demeurait à la place Bellecour; Lise a promis de mettre un linge à la fenêtre pour faire reconnaître la maison.

Lorsque Philiste est sorti, Cliton ne manque pas de relever le dernier mensonge de son maître; Dorante s'en excuse sur la nécessité, sur l'obligation où il s'est trouvé de ne point compromettre cette dame, et de prévenir jusqu'aux soupçons. Fort bien, répond Cliton:

En un demi-jour comptez déjà pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame

Digitized by Google

A son premier métier rendent soudain votre ame ;
Et vous savez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, ou par nécessité.
Quelle conversion !

Dans cette récapitulation des mensonges de Dorante, on voit qu'il n'en a fait qu'un par acte, et que chacun de ces mensonges a eu un motif ou généreux ou du moins plausible ; ce n'est plus du tout le Dorante de la comédie du *Menteur ;* il est, si l'on veut, plus honnête homme ; mais il est moins amusant.

Les deux derniers actes ne valent guères la peine d'être analysés ; ils sont beaucoup plus faibles que les premiers.

Le quatrième se passe d'abord chez Cléandre, et ensuite sur la place Bellecour. Dans la première scène, Mélisse se justifie, à sa suivante Lise, d'avoir aimé Dorante si promptement ; elle s'en prend à l'irrésistible pouvoir de la sympathie ; dans la seconde, Cléandre emploie un détour, pour faire avouer à sa sœur qu'elle a donné son portrait à Dorante ; il lui en fait de tendres reproches, et Mélisse se défend en lui disant qu'il est lui-même la cause de ce qu'elle a aimé ce jeune prisonnier :

Quand vous me le vantiez avec tant de chaleur,
Vous avez préparé ses progrès dans mon cœur, etc.

Philiste reconduit Dorante qui est sorti de prison, jusque sur la place Bellecour, et le reste de l'acte se passe en scènes fort peu intéressantes et d'un comique bas. Mélisse est à sa fenêtre, et parle à Philiste qu'elle prend pour Dorante ; Cliton, pour écarter le rival qui gêne son maître, s'avise de crier *au secours, on me tue*, et de fuir derrière le théâtre. Les deux cavaliers courent aux cris ; Dorante revient bientôt seul, et entretient Mélisse à son tour ; il fait encore là un petit mensonge de peu d'importance, et dit tout bas, à part :

Si Cliton m'entendait, il conterait pour quatre.

Il ne peut plus douter que Philiste ne soit son rival.

Le cinquième acte, qui se passe tout entier chez Cléandre, est d'un ton sérieux et presque tragique ; Dorante a reçu de Philiste un service signalé ; il ne peut se résoudre à le payer d'ingratitude, en lui volant le cœur de sa maîtresse ; il se dispose à sacrifier généreusement son amour, et à partir de Lyon ; mais il exprime ses regrets si vivement, que Mélisse entend ses plaintes, et vient elle-même ;

Digitized by Google

Au bruit de vos soupirs, tremblante et sans couleur,
Je viens savoir de vous mon crime, ou mon malheur,
Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remède,
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède,
Si je dois ou vous plaindre, ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

Dorante montre beaucoup de noblesse, et Mélisse beaucoup d'amour; l'un persiste à vouloir s'éloigner, l'autre à le retenir. « Cette scène, dit Voltaire, pouvait faire un très-» grand effet, et ne le fait point. Les plus beaux sentimens » n'attendrissent jamais, quand ils ne sont pas amenés, pré-» parés par une situation pressante, par quelque coup de » théâtre, par quelque chose de vif et d'animé. »

Philiste arrive au milieu de ce débat, et d'abord il feint d'être en courroux du projet de départ de Dorante :

Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier;
Votre liberté n'est qu'une prison plus large,
Et je réponds de vous, s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, et sans m'en avertir!
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

Dorante supporte avec courage cette disgrâce apparente; Mélisse s'afflige; mais Philiste, après avoir ramené plusieurs fois en rondeau ce vers :

Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir,

montre à son tour toute sa générosité. Il n'a voulu effrayer les deux amans que pour mieux connaître le fond de leur ame; c'est lui-même qui se sacrifie, et il explique alors l'équivoque des expressions qu'il a employées :

On nomme une *prison* le nœud de l'hyménée;
L'amour même a *des fers* dont l'ame est *enchaînée;*
Vous les rompiez pour moi; je n'y puis consentir;
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

« Ce refrein, remarque Voltaire, est encore plus froid » que le caractère de Philiste, et cette petite finesse anéantit » tout le mérite que Philiste pouvait avoir en se sacrifiant » pour son ami. »

« Je ne sais si je me trompe, ajoute-t-il; mais en donnant » de l'ame à ce caractère (de Philiste), en mettant en œuvre » la jalousie, en retranchant quelques mauvaises plaisan-» teries de Cliton, on ferait de cette pièce un *chef-d'œuvre.* »

Cette analyse exacte de la pièce a dû en faire déjà pres-

Digitized by Google

sentir les défauts les plus remarquables ; et il doit être à présent moins difficile de résoudre les trois questions que je me suis d'abord proposées.

1°. *Quelles ont été les causes du peu de succès de* la Suite du Menteur, *dans sa nouveauté ?*

Cherchons-les dans l'examen des caractères, de la conduite et du style de l'ouvrage.

Commençons par le héros de la pièce. Ce n'est plus ici le Dorante qui ment à tout propos, mais toujours si gaîment, qui fait de si pompeuses descriptions d'une fête qu'il n'a pas donnée, qui raconte si bien et dans tous ses détails l'histoire de ses amours et de son mariage imaginaires, qui a toujours toute prête une réponse fausse, mais vraisemblable et spirituelle. Le Dorante de *la Suite* est grave et sérieux ; il ne fait dans toute la pièce que quatre mensonges, dont les trois premiers ont des causes honorables ou des motifs plausibles, et dont le quatrième est inutile et insignifiant ; s'il est corrigé, comme il le dit, du défaut de mentir, il a perdu malheureusement l'avantage d'amuser. Ce caractère ainsi altéré n'est plus comique, et il ne devient pas intéressant ; car, après tout, un menteur ne peut pas l'être ; et il ne serait pas moral de vouloir mettre sur lui de l'intérêt ; c'est bien assez qu'il fasse rire.

Corneille a senti le premier que cette altération du caractère du héros était le défaut capital de l'ouvrage. Aussi dit-il, dans l'Epître dédicatoire, qu'*il est ici bien moins à estimer que dans la première comédie, puisqu'avec ses mauvaises habitudes il a perdu presque toutes ses grâces, et qu'il semble avoir quitté la meilleure part de ses espérances lorsqu'il a voulu se corriger de ses défauts.*

Il y revient encore dans l'examen de la pièce, où il avoue franchement *qu'elle a ce défaut que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu que dans la première* (dans *le Menteur*) *les principaux agrémens sont dans la bouche du maître. L'on a pu voir par les divers succès*, ajoute-t-il, *quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, et les bouffonneries froides d'un bouffon à gages.*

Le mal est donc que Dorante se montre ici grave, noble, et presque triste ; qu'il ne ment plus à tout propos, gaîment et avec grâce ; s'il eût conservé sa bonne humeur et ses railleries spirituelles, son talent de mentir et d'inventer au besoin offrait tant de ressources d'invention, qu'on pouvait,

en

Digitized by Google

en variant les incidens, faire une pièce toute différente de la première, et non moins amusante.

Quant au caractère de Mélisse, on pourrait aussi lui faire quelques reproches; le plus grave serait relatif à la manière dont elle écrit d'abord à Dorante, qu'*en le voyant passer sous ses fenêtres, elle l'a trouvé de si bonne mine, que son cœur est allé dans la même prison que lui.* Nous avons déjà remarqué qu'une pareille avance de la part d'une femme n'est ni vraisemblable ni décente, du moins dans nos mœurs. Ensuite Mélisse veut qu'on montre son portrait à Dorante; puis elle va le voir elle-même, avec mystère, dans sa prison; elle lui laisse son portrait, lui donne un rendez-vous la nuit à sa fenêtre; toutes ces circonstances, vraisemblablement empruntées de la pièce originale, sentent bien le roman espagnol; tout cela pourrait convenir, jusqu'à un certain point, aux mœurs d'une nation où les femmes étant plus contraintes qu'ailleurs, n'en seraient que plus vives dans leurs passions et plus disposées à abréger les préliminaires de l'amour; mais sur notre théâtre, parvenu à un degré de décence dont il était bien éloigné dans le tems où la *Suite du Menteur* y parut, cette Mélisse, telle qu'elle est dans la pièce de Corneille, paraîtrait aujourd'hui plus que coquette; ce rôle a pu même nuire au succès de l'ouvrage, dans sa nouveauté, non pas peut-être par le défaut d'une décence qu'on n'exigeait point alors, mais par le seul défaut de vraisemblance.

Philiste est presque nul; il n'a pas dans toute la pièce une seule scène avec Mélisse; il ne paraît pas fort amoureux d'elle; par conséquent le sacrifice qu'il fait au dénouement est sans mérite. Il n'y a rien à dire de Cléandre qui est ce qu'il doit être, un homme bien élevé, un homme d'honneur, ni de la soubrette qui ressemble à toutes les soubrettes de comédie.

Pour Cliton, il a trop d'envie d'être plaisant; il ne manque pas l'occasion de faire une pointe; il rappelle le *Gracioso* des pièces espagnoles; mais ce personnage est peu naturel; le Cliton du *Menteur* est beaucoup plus naïf et plus rond; c'est le *Gros-René* de Molière. Tantôt il est la dupe du mensonge de son maître; et tantôt il lui dit, sans prétention, mais très-comiquement, de bonnes vérités.

Si l'on observe la conduite de la pièce, on y trouve aisément de grandes fautes. Ce n'est pas seulement en ce que la scène change deux fois au milieu de deux actes différens, en sorte que la comédie semblerait avoir sept actes au

Digitized by Google

lieu de cinq. Ce défaut, à la rigueur, pourrait s'excuser ou du moins se supporter ; mais ce qui est bien pis, il n'y a plus d'action ni d'intérêt passé le premier acte. On voit bien que le danger de Dorante ne saurait être sérieux, et qu'il doit finir par se justifier du duel auquel il n'a point eu de part. La scène du troisième acte où Dorante montre à Cléandre le portrait de sa sœur forme un assez joli incident ; mais qui n'amène presque rien dans le reste de la pièce : l'amour que Mélisse déclare la première et auquel Dorante répond avant de la connaître n'est pas fort touchant, parce qu'il a mal commencé, et qu'il n'est ni motivé ni gradué comme il devait l'être ; la rivalité de Philiste pouvait produire quelqu'effet, si elle eût éclaté, si Philiste eût reconnu Mélisse dans la prison ; à défaut d'opposition entre les deux rivaux, de situation, d'action enfin, la pièce languit et le dénouement, que la générosité d'un amant aussi froid que Philiste ne peut réchauffer, est sans effet.

Corneille assure dans son examen que cette pièce est *mieux écrite* que *le Menteur ;* son assertion mérite au moins qu'on s'y arrête, et vaut la peine d'être examinée. Je me permettrai de la contredire, ou du moins de l'expliquer. Corneille a voulu dire sans doute que le style en était plus élevé, plus fort que celui du *Menteur ;* mais est-il aussi comique ? où sont les charmans récits, les contes plaisans, les traits gais et spirituels de Dorante ? Il y a dans la bouche du valet, de Cliton, quelques vers comiques ; mais il tombe trop souvent dans la bouffonnerie.

Les plus jolis vers de la pièce sont peut-être ceux où Mélisse excuse, au quatrième acte, sa trop grande facilité à se laisser persuader que Dorante l'aime, et à le payer de retour. Corneille avait bien aperçu que l'on pouvait blâmer son héroïne. « L'assurance que prend Mélisse, dit-il dans son premier Discours du poëme dramatique, sur les premières protestations que lui fait Dorante qu'elle n'a vu » qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité » et sur la promptitude que deux amans nés l'un pour l'autre » ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent..... »

On retrouve ici le Corneille qui a fait dire depuis à Rodogune :

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
> Dont par le doux rapport les ames assorties
> S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
> Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Les vers que dit Mélisse valent mieux que ceux-là ; et Vol-

Digitized by Google

taire nous apprend que de son tems presque tous les connaisseurs les savaient par cœur. Les voici :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lise, c'est un accord bientôt fait que le nôtre ;
Sa main, entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence, avant que de se voir ;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse
Que leur ame, au seul nom, s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment ;
Tout ce qu'on s'entredit, persuade aisément ;
Et sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup ;
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup ;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

« Ce petit morceau, dit encore Voltaire, a toujours passé » pour achevé. Il n'y a que ce vers, *et sans s'inquiéter de* » *mille peurs frivoles*, qui dépare un peu ce joli couplet. »

Dorante, dans plusieurs endroits de la pièce, parle aussi de ce pouvoir qu'exercent l'une sur l'autre, à la première vue, les ames faites pour s'entendre :

J'ai vu sur son visage un noble caractère
Qui, me parlant pour lui, m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connue entre les gens de cœur,
M'a dit qu'en le perdant je me perdais d'honneur.

Et ailleurs :

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie,
L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie ;
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est ;
Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

Ce dernier vers est obscur et ne dit pas ce qu'il veut dire. On ne sait à quoi se rapporte ce *lui ;* l'auteur a eu intention d'exprimer que *deux personnes qui se ressemblent doivent prendre réciproquement l'intérêt l'une de l'autre ;* mais il ne l'a pas dit. Le vers ne s'entend pas.

On trouve dans cette comédie des stances (c'était alors la mode d'en mettre dans toutes les pièces en faveur des comédiens qui aimaient à les déclamer) ; Dorante adresse ces stances au portrait que Mélisse lui a laissé ; mais elles

Digitized by Google

ne sont pas bonnes, et Cliton qui veut toujours être plaisant, fait aussi une stance bouffonne, en parodiant son maître.

Corneille a employé dans cette pièce, le mot *humeur*, dans le sens de l'anglais *humour*, *esprit enjoué*, *gaîté*, *belle humeur*. Cléandre, qui entend quelques-unes des plaisanteries du valet, dit :

Cet homme a de l'humeur.

Et Dorante lui répond :

C'est un vieux domestique
Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique.

Je ne connais pas d'autre exemple, dans nos classiques, du mot *humeur* ainsi employé ; et il me semble qu'on ne le prendrait pas aujourd'hui dans cette acception. Mais elle est remarquable et ferait croire que Corneille avait quelque connaissance de la langue anglaise (4).

Le style de la pièce est, en général, moins gai, moins vif que celui du *Menteur ;* il est assorti aux caractères et aux situations de l'ouvrage que l'auteur a voulu rendre plus intéressant que comique, et qui n'est malheureusement ni comique ni intéressant. Mais ce style, quoiqu'élevé, ne cesse pas d'être ferme et naturel ; il n'est jamais pénible et guindé, et ne tombe point dans le défaut de certaines pièces que l'auteur et comédien Le Grand avait en vue, lorsqu'il disait :

Le comique écrit noblement
Fait bailler ordinairement.

2°. Voltaire a-t-il eu raison de dire qu'on pourrait faire de *la Suite du Menteur, un chef-d'œuvre ?*

Il faudrait d'abord convenir de ce que c'est qu'un *chef-d'œuvre ;* le chef-d'œuvre d'un mauvais auteur pourrait être un ouvrage fort médiocre ; il me semble qu'il faut entendre par *chef-d'œuvre*, non point un ouvrage parfait, c'est-à-dire absolument sans défaut (car alors il n'y aurait pas un seul *chef-d'œuvre*), mais un ouvrage où l'on reconnaît la main d'un maître, un ouvrage dont la supériorité est généralement accordée et qui peut servir de modèle. Parmi les *chefs-d'œuvre*, tous ne sont pas du même rang ; ainsi,

(4) On peut-être ce mot a-t-il passé du normand dans l'anglais, ainsi que beaucoup d'autres, par la conquête du duc Guillaume. Corneille était de Rouen ; et il se peut qu'il ait employé ce mot dans un sens que lui aurait donné autrefois la langue de son pays.

Digitized by Google

pour ne pas sortir du genre de la comédie, *le Tartuffe*, *le Misanthrope*, *le Joueur*, *la Métromanie*, *le Glorieux*, *le Méchant*, *le Vieux Célibataire*, et un certain nombre de pièces qu'on pourrait encore citer sont des *chefs-d'œuvre*; mais y a-t-il égalité de mérite entre ces beaux ouvrages? Non sans doute; il faut donc reconnaître qu'il existe des *chefs-d'œuvre* de plusieurs rangs; qu'il y en a du premier, du second, et même, si l'on veut, du troisième ordre. Ce mot n'a point une signification rigoureuse qu'il faille restreindre au point de dire, par exemple, que *le Tartuffe* et *le Misanthrope* soient les seuls chefs-d'œuvre de notre scène comique; *le Médecin malgré lui* n'est-il pas aussi un *chef-d'œuvre* dans son genre? et tout le théâtre de notre Molière n'est-il pas à peu près une colleciton de *chefs-d'œuvre*?

A présent, Voltaire a-t-il voulu dire qu'on pourrait faire de *la Suite du Menteur* un chef-d'œuvre du premier ordre, égal au *Tartuffe* ou au *Misanthrope*? C'est ce qu'il ne faut pas croire; il est plus vraisemblable qu'il a pris ici le mot chef-d'œuvre dans une acception étendue; qu'il a voulu dire seulement que *la Suite du Menteur* retravaillée pouvait devenir une bonne pièce, et rester au théâtre.

Il serait téméraire de contredire formellement cette opinion; car il faudrait, pour cela, soutenir qu'il est absolument impossible de changer assez heureusement ce qu'il y a de défectueux dans l'ouvrage, pour le rendre bon; et comment prouverait-on cette impossibilité? Il est clair qu'on n'en viendrait jamais à bout; tout ce qu'on pourrait faire serait de condamner telles ou telles combinaisons, tels ou tels incidens qu'on proposerait de substituer à l'intrigue actuelle; mais il resterait toujours la possibilité de trouver mieux, de trouver enfin une intrigue satisfaisante et propre à fonder une comédie; il n'y a sûrement pas là d'impossibilité physique et absolue. On ne peut pas condamner ce qu'on ne connaît pas; et c'est en quoi les Éditeurs des *Annales poëtiques* me paraissent être allés un peu trop loin dans un article, d'ailleurs très-bien fait, sur la *Suite du Menteur* (5). Ils ont beau relever des fautes dans la pièce telle qu'elle est; il ne s'ensuit pas que la pièce ne puisse pas devenir bonne par des moyens qu'ils n'ont pas imaginés; il est clair que Voltaire, en disant qu'on en pourrait faire un *chef-*

(5) *Annales poëtiques*, depuis l'origine de la poésie française. Tome XX. Art. *P. Corneille*.

Digitized by Google

d'œuvre, a dû supposer d'abord qu'on corrigerait les fautes essentielles qui s'y trouvent, et qu'il a lui-même indiquées.

Mais ce qu'il serait très-raisonnable d'affirmer, c'est 1° que ces changemens seraient assez difficiles et coûteraient peut-être autant que la composition d'une pièce nouvelle toute entière; 2° que Voltaire, séduit par l'éclat de quelques scènes, par la noblesse de quelques sentimens, par l'effet d'une ou deux situations et peut être aussi par celles qu'il imaginait lui-même en lisant la pièce, a trop loué cet ouvrage très-imparfait; 3° et que le peu de moyens d'amélioration qu'il a énoncés ne suffirait certainement pas pour en faire un *chef-d'œuvre;* qu'ils ne conduiraient pas même à en faire une vraie comédie; car Voltaire voudrait sur-tout qu'on mît en œuvre l'amour, la jalousie, la rivalité entre Dorante et Philiste; il voudrait que celui-ci fût très-amoureux, très-jaloux de Mélisse; il faudrait donc alors que ce fût Dorante qui sacrifiât son amour à la reconnaissance qu'il doit à son ami; on n'entrevoit dans tout cela que peu de scènes à faire, et des scènes d'un genre noble et attendrissant, presque du comique larmoyant, comme celui de la plupart des pièces de *la Chaussée;* or on peut dire, si l'on veut, que *Mélanide*, que *la Gouvernante* sont *des chefs-d'œuvre*, en étendant l'acception du mot; mais ces pièces sont-elles de vraies et de bonnes comédies ?

La bonne comédie est celle qui fait rire.

Si l'on veut faire rire avec *la Suite du Menteur*, ce sera une autre route que celle indiquée par Voltaire, qu'il faudra suivre en retravaillant cet ouvrage, et ceci m'amène à la solution de la troisième des questions que je me suis proposées.

3°. *Quels changemens seraient les plus nécessaires pour mettre* la Suite du Menteur *en état de réussir au théâtre?*

Cette dernière question doit paraître à peu près résolue, si les observations que j'ai faites jusqu'ici ont été trouvées justes. Avoir montré les défauts les plus considérables et les plus frappans de la pièce, n'est-ce pas avoir montré d'avance les premiers et les plus indispensables changemens qu'il y faudrait faire?

Ces changemens consisteraient d'abord à rendre, autant qu'on le pourrait, à Dorante sa gaîté, son esprit, ses grâces, enfin à tâcher de ramener sur la scène *le Menteur* tel qu'il est dans la première des deux comédies de Corneille; c'est-là sur-tout ce qui pourrait faire le succès de la seconde.

Le rôle de Mélisse exigerait aussi des changemens consi-

Digitized by Google

dérables. Ces changemens devraient être particulièrement relatifs à la naissance et aux progrès de son amour pour Dorante. Mélisse pourrait, d'abord dans la seule vue de s'égayer et d'embarrasser un peu le prisonnier inconnu, lui écrire un billet obligeant, en même tems qu'elle lui envoie des secours; ensuite la réponse spirituelle de Dorante, le bien que dirait de ce jeune cavalier la soubrette qui viendrait de le voir, mais sur-tout sa générosité envers Cléandre commenceraient à toucher le cœur de la sœur en faveur du sauveur de son frère; cet amour fondé sur la reconnaissance deviendrait décent, noble, touchant; et si l'on y joignait, comme de raison, les ordres du ciel qui fait naître les amans l'un pour l'autre, le pouvoir de la sympathie, enfin si la succession des circonstances et des sentimens était conduite et ménagée avec art, l'inclination réciproque de Dorante et de Mélisse paraîtrait vraisemblable aux spectateurs et lui inspirerait un intérêt suffisant; il est vrai que le mariage suivrait d'un peu près la naissance de cette inclination; mais c'est ce qui arrive dans plusieurs pièces de théâtre estimées, dans *le Menteur*, par exemple, où Dorante fait par hazard connaissance avec Lucrèce dans les Tuileries, l'aime un seul jour et obtient sa main le soir même; il faut bien accorder quelque chose à la nécessité où sont les poëtes dramatiques de resserrer leur action en vingt-quatre ou trente-six heures.

Il faudrait que Philiste fût un personnage moins insignifiant; mais devrait-il être amoureux à la fureur, jaloux avec transport, jouer un rôle animé et d'une grande importance pour l'action de la pièce? C'est ce qui devrait dépendre de l'action même qu'on imaginerait de substituer à celle de la pièce actuelle. Il en faudrait trouver une qui s'ajustât aux données premières de cette pièce; il ne serait peut-être pas impossible, en conservant à peu près le premier acte de Corneille et quelques autres parties de sa comédie, d'y attacher une fable nouvelle, de nouveaux personnages, de nouveaux incidens, enfin une autre comédie, moins sérieuse, d'un genre moins noble, et dont le ton se rapprochât de celui du *Menteur* le plus qu'il serait possible. Si l'on en venait à bout, c'est alors qu'on pourrait espérer de réussir.

Ces changemens dans les caractères principaux et dans l'action de la pièce amèneraient nécessairement des changemens dans le style; car le style doit être assorti au sujet qu'on traite; et comme je suppose une pièce plus gaie, je voudrais aussi un style plus comique. Ce qu'il y aurait

Digitized by Google

de mieux à faire, ce serait d'assortir, autant qu'on le pourrait, son style à celui de Corneille dans *le Menteur*; on ferait ainsi une excellente étude du vrai style comique; ce grand homme est peut-être, après Molière, celui de nos poëtes qui a écrit le plus franchement la comédie. Il faut avouer que le goût des spectateurs actuels, plus épuré, trop délicat peut-être forcerait à renoncer à un genre de plaisanterie qui pourrait leur paraître trivial et de mauvais ton; il y aurait sur-tout à retrancher beaucoup des bouffonneries de Cliton; on serait aussi obligé, même dans ce que l'on conserverait, d'élaguer, de châtier, de refaire beaucoup de vers ou durs ou obscurs ou parasites, de rajeunir certaines expressions, certaines tournures vieillies ou incorrectes; mais tout cela devrait être fait avec tant d'adresse, qu'on pût penser qu'il n'y a eu aucun changement, qu'on crût voir une ancienne comédie, et entendre des vers de Corneille.

J'ai développé trop longuement peut-être tout ce que je pense qu'il aurait fallu faire; mais en revanche, je serai très-court sur ce que j'ai fait.

Lorsque je retravaillai pour la première fois *la Suite du Menteur*, il y a environ six ans, et que je la donnai à représenter aux acteurs du théâtre de l'Impératrice, je n'avais pas fait toutes ces réflexions; par respect pour Corneille, par déférence pour l'opinion de Voltaire et aussi par une juste défiance de mes forces, je n'osai pas alors refaire à peu près toute la pièce; je conservai le caractère noble et sérieux de Dorante; en retranchant un des mensonges anciens, je n'en ajoutai que deux ou trois nouveaux, j'essayai de mettre en usage l'amour et la jalousie de Philiste; enfin, manquant d'action pour cinq actes, je réduisis la pièce en quatre actes seulement, dont le second et le quatrième m'appartenaient presque en entier.

La pièce fut accueillie assez favorablement et jouée plus de trente fois; mais je ne fus point satisfait; je crus m'apercevoir, en la voyant au théâtre, qu'il y aurait moyen de mieux faire. La coupe en quatre actes ne me contentant point, je trouvai, à force d'y penser, un nouveau fonds d'intrigue qui me fournirait cinq actes, et je me décidai à recommencer mon travail.

La Suite du Menteur, telle que je la soumets aujourd'hui au jugement du public, est très-différente de ce qu'elle est dans les Œuvres de Corneille; j'ai tâché d'exécuter de mon mieux tous les changemens que je viens d'indiquer comme

Digitized by Google

nécessaires, et beaucoup d'autres moins importans, mais qui ont été la suite indispensable des premiers; j'ai supprimé le rôle de Philiste; j'ai introduit trois nouveaux personnages, ceux de Lucrece, d'Ariste et de Jasmin; enfin de dix-neuf cents à deux mille vers dont la pièce est actuellement composée, il y en a plus de seize cents qui m'appartiennent; et dans les trois ou quatre cents autres il y en a encore environ la moitié auxquels il a fallu faire des corrections, ou des changemens.

On croira facilement que malgré toutes les peines que j'ai prises, je n'imagine point que je sois venu à bout de composer un *chef-d'œuvre :*

Quanquàm ô!....sed superent quibus hoc, o Phœbe, dedisti.

Cette pièce aura-t-elle l'honneur de rester au théâtre, et d'augmenter le répertoire de la comédie française, et celui de Corneille? L'association du faible avec le fort est rarement avantageuse au faible; le sera-t-elle cette fois? Je le désire beaucoup et je l'espère un peu; j'attends avec inquiétude le moment de la représentation; il n'y a que les sots ou les fous qui aient le bonheur d'être dans une admiration continuelle devant leurs ouvrages; un auteur raisonnable cherche toujours des défauts dans ses compositions, et malheureusement il en trouve toujours; il a soin encore de s'aider des conseils de ses amis; et il finit non point par être content de ce qu'il a fait, mais par regretter de n'avoir pu mieux faire.

ANDRIEUX.

TRAITÉ DE NAVIGATION; par J. B. E. DUBOURGUET, ancien officier de marine, professeur de mathématiques au Lycée impérial (1).

PARMI les sciences que l'on nomme mathématiques mixtes, il n'en est peut-être aucune dans laquelle la réunion de la théorie et de la pratique soit plus nécessaire, et d'une nécessité plus évidente que dans la navigation. Le géomètre saura calculer les résistances que le choc des eaux oppose à un corps solide de figure dé-

(1) A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Jacques, n° 121; et chez Lain, imprimeur-libraire, rue St.-Hyacinthe-St.-Michel, n° 25, et D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

Digitized by Google

terminée ; il en déduira la forme qu'il convient le mieux de donner à un navire, selon les circonstances et l'usage auquel on le destine, pour qu'il ait la plus grande vîtesse ou la plus grande capacité, ou la plus grande force pour résister aux coups de la mer ; il déterminera les dimensions de sa mâture, les rapports qui doivent exister entre ses divers appareils, enfin jusqu'à la manière de disposer son chargement pour qu'il ait la meilleure marche possible et la plus grande stabilité. Mais, demandez à ce même géomètre de faire sortir du port le navire qu'il vient de construire, de le diriger, d'orienter ses voiles, et de le faire marcher dans une direction donnée : s'il n'est pas accoutumé aux manœuvres nautiques, il n'y parviendra jamais. Menez maintenant le navire à la mer, et lorsqu'il est enfin au large, lorsque la terre en s'abaissant a disparu à l'horison, et que, depuis plusieurs jours, on ne voit plus que le ciel et l'eau, prenez le marin le plus expérimenté ; choisissez, si vous voulez, un homme né à bord et habitué depuis son enfance à toutes les fatigues de la mer, et demandez-lui sur quel point du globe il se trouve, à quelle distance il est des côtes, et quelle route il doit suivre pour arriver le plus promptement et le plus directement possible à sa destination ; s'il n'est que marin-pratique, il ne pourra vous répondre, ou, s'il le fait, ce sera en s'aidant de procédés si grossiers, en se fondant sur des données si incertaines, que sa science pourra vous devenir plus dangereuse par la confiance qu'elle lui inspire, que n'aurait pu faire une ignorance absolue. C'est alors que la conduite du bâtiment appartient au marin astronome : de lui dépendent maintenant la vie et le sort de ses compagnons. Il prend ses instrumens, consulte le ciel. En quelques minutes il fixe, sur l'étendue de l'immense Océan, le point précis, le point imperceptible où le navire se trouve ; il découvre, par ses calculs, la distance des côtes que la rondeur de la terre lui cache. Ses mesures sont si exactes, que la simple vue s'étend au-delà des erreurs qu'elles comportent, et le vaisseau désormais éclairé sur sa route par les signaux célestes, peut s'y confier, s'y abandonner entièrement.

C'est le perfectionnement des tables lunaires et des

Digitized by Google

instrumens d'astronomie qui a donné aux observations nautiques ce degré de précision qu'elles ont aujourd'hui : précision telle, qu'il eût été presqu'impossible, il y a un siècle, je ne dis pas de l'atteindre, mais de l'espérer. Ces résultats sont dus sur-tout aux efforts constans des grands géomètres qui se sont attachés à rectifier, à perfectionner la théorie de la lune; ils sont dus aux travaux constans des astronomes qui n'ont cessé de multiplier les observations de ce satellite, de les comparer aux tables, d'assigner les erreurs de ces dernières, et d'indiquer ainsi aux géomètres les points importans vers lesquels leur analyse devait être dirigée. En effet, la détermination des longitudes en mer s'obtient principalement par des observations de la lune, en mesurant sa distance angulaire au soleil ou aux étoiles. Ces distances varient sans cesse en vertu du mouvement propre de la lune; mais on peut calculer d'avance les valeurs qu'elles doivent avoir aux différentes heures du jour, ces heures étant comptées sur un premier méridien; par exemple, pour les Français, sur le méridien de Paris; et pour les Anglais, sur celui de Greenwich. Alors, quand on observe à la mer ces mêmes distances, on sait quelle heure il est dans cet instant à Paris ou à Greenwich. Cette heure, comparée à celle que l'on compte à bord au moment de l'observation, fait connaître la différence des méridiens ou la longitude (2); mais les positions de la lune, que cette méthode suppose calculées d'avance, exigent, pour être exactes, que l'on connaisse parfaitement tous les mouvemens de ce satellite, et que l'on sache les prédire avec la dernière précision. Aussi, cette importante recherche a-t-elle été l'objet des travaux des

(2) Dans la *Connaissance des tems* publiée chaque année par le Bureau des longitudes de France, les distances de la lune au soleil et aux étoiles principales, telles qu'on les observerait du centre de la terre, sont calculées pour les différentes heures de chaque jour, et les heures y sont rapportées au méridien de Paris. Dans le *Nautical almanac*, publié par le Bureau des longitudes de Londres, ces distances et les heures qui y correspondent sont calculées pour le méridien de Greenwich, d'où les Anglais ont coutume de compter leurs longitudes. Ces ouvrages se publient toujours plusieurs années d'avance, afin que les navigateurs puissent les emporter dans leurs voyages.

Digitized by Google

premiers géomètres de notre tems, et ce qui n'est plus aujourd'hui, pour les marins, qu'une simple opération de pratique, a exigé pour sa préparation les plus grands efforts du génie. C'est ainsi que tout est lié dans les sciences. Souvent les recherches qui semblent, aux yeux du vulgaire, les plus abstraites et les plus stériles, sont la source féconde des plus utiles applications.

D'après ce que nous venons de dire, on conçoit que la réunion des procédés et des méthodes astronomiques employés dans la navigation, doit former un corps de science dont la connaissance est nécessaire à tous les marins. Aussi, un grand nombre d'auteurs de diverses nations ont-ils publié des traités sur ce sujet; mais la plupart se sont contentés de donner les notions d'astronomie ou de calculs strictement nécessaires, et se sont attachés à détailler les pratiques plus qu'à développer les démonstrations et l'esprit des méthodes. M. Dubourguet s'est tracé un plan plus instructif et plus étendu; il s'applique à démontrer d'une manière rigoureuse et souvent nouvelle, toutes les règles qui doivent diriger le navigateur; à chercher des solutions directes de tous les problèmes nautiques; et quand la nature de la question n'en permet pas de ce genre, au lieu de se borner, comme on fait ordinairement aux essais et aux approximations successives; il cherche, dans le calcul différentiel les corrections que demandent les suppositions qu'il a été forcé de faire au commencement du calcul. Cette marche est plus géométrique et plus satisfaisante pour l'esprit; elle doit souvent conduire à des résultats plus courts et plus sûrs. Ainsi, l'idée fondamentale de cet ouvrage mérite déjà la reconnaissance des navigateurs et l'approbation des savans. Tel est le jugement qu'en a porté l'Institut, d'après un rapport de M. Delambre dont je viens d'emprunter ici les propres expressions.

La manière dont l'auteur a exécuté ce plan, a paru également digne d'être approuvée. Il traite d'abord de la confection des cartes marines dans leurs différentes espèces. Ces cartes sont en effet les élémens de toute la navigation. Il passe ensuite aux problèmes fondamentaux de cette science; il explique avec soin et avec détail la construction et l'usage des divers instrumens que

Digitized by Google

l'on emploie à la mer; il réduit toutes les pratiques en formules générales, sans négliger toutefois les procédés graphiques auxquels tant de marins accordent une préférence si peu réfléchie, qu'il tâche de combattre, en exposant la marche et tous les avantages du calcul.

Le second livre est consacré aux connaissances astronomiques indispensables, ou même simplement utiles aux navigateurs ainsi qu'aux différentes observations qu'on peut avoir occasion de faire à la mer ou sur le rivage. Ici se trouve l'observation de la *latitude*, un des deux élémens qui servent à déterminer la position du vaisseau. L'auteur examine ensuite quelles sont les circonstances les plus favorables pour déterminer l'heure vraie à bord. Il recherche les modifications qu'il faut faire à la méthode des hauteurs correspondantes, pour avoir égard à la marche du vaisseau pendant l'intervalle des observations. Il donne les moyens de déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée, c'est-à-dire la quantité dont elle s'écarte du vrai nord, ainsi que l'arimuth d'un objet terrestre, c'est-à-dire l'angle que le rayon visuel mené à cet objet fait avec le plan du méridien, observation nécessaire pour le relèvement des côtes. Enfin, dans les derniers chapitres, l'auteur présente, avec tous les développemens convenables, les formules nécessaires pour trouver la *longitude* par les distances du soleil à la lune ou aux étoiles, second élément qui, avec la latitude, concourt à déterminer le point de la mer où le vaisseau se trouve, et qui forme comme le complément de tous les problèmes de navigation (3).

L'auteur a rejeté dans des notes, à la fin de l'ouvrage, tous les éclaircissemens qui, n'étant pas indispensablement nécessaires aux marins ordinaires, lui ont cependant paru devoir intéresser les marins géomètres. Ces notes forment à peu près un tiers de l'ouvrage; mais si la plupart d'entr'elles sont vraiment utiles, quelques-unes, et ce sont les plus longues, ne sauraient jamais l'être, parce qu'elles supposent des connaissances de calculs trop élevées, ou parce que ceux qui seraient

(3) Les trois paragraphes précédens sont extraits presqu'en entier du rapport fait à l'Institut par MM. Bougainville, Réchon, et Delambre.

Digitized by Google

en état de les comprendre, pourraient toujours trouver ailleurs les mêmes sujets traités d'une manière plus complète ; ou enfin, parce que même en supposant ces connaissances acquises, elles seraient toujours inutiles aux navigateurs dans leurs voyages maritimes, car ils n'auraient jamais l'occasion et les moyens de les appliquer.

Telle est, par exemple, la première note qui n'a pas moins de cinquante pages, et qui traite de la détermination de la figure de la terre par les longueurs du pendule à secondes observées à différentes latitudes, et par les mesures des degrés du méridien. Ces observations et ces mesures sont au nombre des recherches les plus delicates de la physique et de l'astronomie. Elles exigent la réunion des instrumens les plus parfaits et des méthodes les plus précises, avec une infinité de soins minutieux pour les appliquer. Il sera donc bien difficile, pour ne pas dire impossible, que des marins aient jamais le tems, l'occasion, les moyens d'exécuter des opérations de ce genre. Cependant pour ne rien omettre on aurait pu, à la rigueur, leur indiquer les procédés exacts et les précautions recherchées qu'ils devraient apporter à un pareil travail, s'il arrivait qu'ils en fussent chargés. Mais cela n'est pas même encore l'objet de la note ou plutôt du long mémoire de M. Dubourguet. Cette note est purement analytique. L'auteur y détermine la figure de la terre d'après les degrés mesurés par divers astronomes et d'après les longueurs du pendule qu'ils ont observées. Il cherche à tirer de leur combinaison la forme du sphéroïde qui convient le mieux à leur ensemble, et pour cela il essaie successivement diverses hypothèses sur les variations du pendule et des degrés. On sent combien tout ce détail d'analyse est inutile pour des marins; mais il y a plus, la manière dont l'auteur essaie ces diverses combinaisons n'est pas bonne, car elle consiste à combiner successivement un même degré du méridien avec tous les autres degrés, ou une même longueur du pendule avec toutes les autres longueurs, au lieu qu'il faut les considérer tous simultanément comme a fait M. Laplace dans la Mécanique céleste, et déterminer le système des plus petites erreurs qui satisfont à leur ensemble. A la vérité il y a une

Digitized by Google

partie du mémoire où M. Dubourguet essaie d'entrer dans cette généralité ; mais il se borne à rendre la somme des erreurs positives égale à celle des négatives, et cette hypothèse ne donne ni les plus petites erreurs, ni le système le plus probable qui satisfasse aux observations. J'ai donc eu raison de dire que de pareilles recherches sont complètement inutiles aux marins, et que si quelqu'un d'entr'eux voulait y pénétrer, il les trouverait ailleurs plus exactes et plus complètes.

Je désignerai également comme inutile la note de l'auteur sur le problème de Kepler et sur le calcul des anomalies planétaires. La recherche des formules analytiques des mouvemens célestes n'est pas du ressort des marins, ils doivent trouver ces formules toutes faites par les géomètres, et déjà réduites en nombres ; leur affaire est seulement de les appliquer ; ou s'ils sont assez instruits pour vouloir les connaître, ce n'est point légèrement, mais à fond qu'ils doivent les étudier, et ils ne les trouveront nulle part aussi bien que dans la *Mécanique céleste*.

Les réflexions que nous venons de faire n'ont point échappé aux commissaires de l'Institut, et M. Dubourguet a cherché à y satisfaire en indiquant par des astériques les articles que les marins pourront passer dans une première lecture. Ce qui l'a sans doute empêché de renoncer à ces deux notes, c'est qu'elles sont extraites de deux mémoires qu'il a présentés autrefois à l'Institut et au bureau des longitudes ; mais malgré ce motif, je crois que l'on doit l'engager à en faire entièrement le sacrifice, pour le bien de l'ouvrage même, et pour que ces considérations d'analyse, aussi compliquées qu'inutiles, ne détournent pas les marins des calculs qui leur sont véritablement nécessaires, et pour lesquels ils n'ont déjà que trop d'éloignement, malgré leur simplicité extrême et leur nécessité absolue.

En terminant l'extrait de cet ouvrage utile, et que l'Institut a justement approuvé, je ferai remarquer le grand nombre de Traités généraux qui ont ainsi paru dans les diverses parties des sciences mathématiques depuis un petit nombre d'années. Et pour commencer par ceux qui sont les œuvres du génie et que

Digitized by Google

leur importance autant que la nouveauté des découvertes placent au premier rang, ne trouvons-nous pas aujourd'hui dans la *Mécanique analytique* toutes les questions possibles d'équilibre et de mouvement réduites d'avance en calcul ? dans la *Mécanique céleste*, toutes les questions relatives à la théorie du système du monde et aux mouvemens des astres ? Autrefois il aurait fallu chercher toutes ces choses dans les collections académiques où elles étaient éparses, tandis que par le secours de ces grands ouvrages, on les voit dans leur ensemble et du même coup-d'œil que leurs inventeurs. Après ces chefs-d'œuvre, on a vu paraître des traités de géodésie, de mécanique, de physique, d'astronomie, auxquels ils ont donné naissance, ou dont ils ont fourni une grande partie des matériaux. En même tems, et par une influence nécessaire, l'enseignement élémentaire, ainsi que les livres qui s'y rapportent, se perfectionnaient. M. Lagrange dans son Traité de la résolution des équations numériques, réunissait les questions les plus élevées de l'algèbre; dans sa Théorie des fonctions, il posait les véritables fondemens du calcul différentiel. M. Legendre qui a depuis publié son grand ouvrage sur la théorie des nombres, ramenait, dans les élémens de la géométrie, la rigueur d'Euclide et d'Archimède, depuis long-tems oubliée. M. Monge généralisait l'enseignement de cette science, l'étendait aux trois dimensions des corps et à la forme de leurs surfaces, dont on avait jusque-là fait abstraction, ou que l'on ne considérait que dans un petit nombre de corps réguliers. M. Lacroix, marchant sur les traces de Clairaut, donnait aux élémens d'algèbre une clarté et une marche philosophique que l'on doit toujours imprimer aux ouvrages de science, mais qui sont sur-tout nécessaires dans l'enseignement. Il étendait la même méthode, et introduisait le même esprit d'analyse dans la géométrie, ce qui offre une manière de la considérer à laquelle, sous certains rapports, on peut donner la préférence par l'uniformité qui en résulte dans l'esprit des méthodes qui composent alors les élémens des mathématiques, et par leurs rapports avec les principes des calculs plus élevés. Enfin, le même auteur, dans son grand traité de calcul différentiel

Digitized by Google



tiel et intégral, posait, comme la dernière borne à ce long et utile travail, en réunissant dans un même corps de doctrine et sur un plan vaste et instructif, le nombre immense de recherches analytiques faites par les géomètres sur ces matières élevées, et donnait ainsi la faculté de connaître et de posséder, en quelques mois d'étude, un ensemble de méthodes, dont la recherche et la lecture seule auraient exigé auparavant des années entières. Un grand nombre d'autres écrivains ont publié, sur les mêmes matières, des écrits utiles, qui, se trouvant aussi répandus dans les écoles, instruisent par leur variété même et par les diverses faces sous lesquelles ils font apercevoir les mêmes objets. Chacun s'est efforcé d'apporter sa pierre à l'édifice commun, et l'enseignement des mathématiques s'est élevé en France à une perfection et à une hauteur qui n'ont jamais eu d'égales chez aucune autre nation. Mais il est bon de rappeler que le premier principe de tous ces progrès est dû à l'établissement de l'Ecole normale et aux leçons des professeurs célèbres qui s'y trouvaient alors. C'est là que les méthodes générales furent simplifiées et rendues accessibles. C'est là que la véritable philosophie des mathématiques fut énoncée publiquement pour la première fois, et fut accueillie comme une découverte, parce qu'elle n'existait encore que dans la tête des hommes de génie qui en avaient fait usage et qui consentaient à la révéler. Il en est ainsi dans les sciences : comme elles sont toutes fondées sur le raisonnement; comme elles ne vivent que par les découvertes, c'est par une connaissance approfondie de leurs résultats et des moyens d'invention qu'elles possèdent, que leur enseignement doit se diriger : il doit se simplifier et s'étendre avec elles; il doit toujours suivre leurs progrès, et voilà pourquoi les hommes qui ont montré le plus de génie dans les sciences, sont les plus capables, je dirais presque les seuls capables d'imprimer à leur enseignement sa véritable direction.

BIOT.

Digitized by Google

SALON DE PEINTURE.

(Coup-d'œil général sur l'exposition de 1808.)

PREMIER ARTICLE.

On a toujours considéré les expositions périodiques comme un des plus sûrs moyens d'exciter l'émulation des artistes, de donner plus d'éclat à leurs ouvrages, de solennité à leurs succès. Des chefs-d'œuvre y ont été couronnés. L'envie a gardé le silence devant le mérite supérieur; et le public, applaudissant à la fois le talent et la générosité, n'a pu voir, sans une vive estime, des rivaux proclamer leur vainqueur. Elle n'est pas oubliée la scène noble et touchante qu'offrit le Salon de l'an VIII, lorsqu'à l'apparition tardive du tableau de *Marcus Sextus*, on vit M. Hennequin y attacher, au nom de tous ses émules, cette palme généreuse dont l'inscription était si simple : *laurier donné par les artistes*. Ce laurier, si dignement offert, le tems ne saurait le flétrir : on doit en conserver la mémoire pour l'honneur de l'École française, pour la gloire particulière des artistes qui, dans ce noble concours, immolant, par un transport unanime, les prétentions de l'amour-propre au secret sentiment de la supériorité, n'auraient pas ainsi donné la couronne, s'ils n'avaient été eux-mêmes dignes de la recevoir.

J'ai appelé l'exposition un concours : et que doivent être, en effet, des expositions publiques, sinon des concours dont le public entier est juge, où il vient comparer les ouvrages, marquer leur place aux talens, et s'instruire de l'état actuel de l'École ? Depuis quelques années, il est vrai, nos *Salons* n'atteignaient qu'imparfaitement ce but : et, si des peintres d'une réputation formée s'y montraient quelquefois encore, un plus grand nombre négligeaient d'y paraître, satisfaits de voir le public encourager les élèves dont ils dirigeaient les travaux.

Il n'en est pas ainsi cette année. L'exposition qui vient de s'ouvrir, peut être considérée comme un tableau de l'état de la peinture en France. Les artistes les plus célèbres y ont été rappelés par un Gouvernement ami des arts. Toute la grande École de David s'est empressée d'y contribuer, à l'exemple de son illustre maître. On a vu le peintre de *Psyché*, d'*Ossian* et de *Bélisaire*, soutenir sa réputation brillante par un chef-

Digitized by Google

d'œuvre de goût, de composition et de grâce (1); et le savant auteur du *Déluge*, transporter, au sein du nouveau monde, ces formes nobles et ravissantes dont les Grecs nous ont conservé le modèle, et animer de sa brûlante énergie une scène funèbre et passionnée (2). Ce pinceau, riche et hardi, qui sut retracer avec éclat les triomphes de la valeur française sous le ciel enflammé de l'Egypte, s'est encore signalé sur les traces de nos armées parmi les neiges du Nord (3). L'auteur de *Marcus Sextus*, celui dont les compositions expressives et touchantes ne parurent pas indignes de s'allier aux conceptions tragiques d'Euripide, en traitant cette année un sujet plus moderne (4), n'a pas trompé les espérances attachées à cette couronne, jadis si glorieusement obtenue, plus glorieusement accordée : peut-être cependant s'est-il montré plus avantageusement encore, avec plus de bonheur et d'agrément, dans un petit tableau pastoral, dont l'invention fine et délicate paraît ne laisser presque rien à désirer (5). M. Prud'hon, connu depuis long-tems par des compositions pleines de grâce, s'est surpassé lui-même dans deux tableaux, dont l'un représente allégoriquement le crime poursuivi par la justice et la vengeance divine; l'autre, Psychée enlevée par les Zéphirs. Il est peu de peintures, même célèbres, qui frappent et saisissent le spectateur comme le premier de ces tableaux; il en est peu du meme genre que le second, qui laissent dans l'ame une émotion aussi douce et aussi voluptueuse. Enfin ces *Sabines* si connues, ont obtenu la même admiration qu'elles excitèrent à leur naissance. Et, parmi tant de grands ouvrages sortis du pinceau de ses disciples, David s'est encore montré le digne père de l'Ecole, celui qui devait peindre le couronnement.

La gloire de cette Ecole si brillante doit remonter jusqu'à M. Vien qu'on peut justement regarder comme en étant la première source : mais, dans un âge si avancé, l'on ne devait pas s'attendre à le voir rentrer dans la lice. Ce *Salon* eût donc réuni tous nos grands peintres actuels dans le genre de l'histoire, si l'absence de MM. Régnault et Vincent n'eût laissé de justes regrets.

(1) Le tableau allégorique des trois âges, par M. Gérard.

(2) Attala au tombeau, par M. Girodet.

(3) Champ de bataille d'Eylau, par M. Gros.

(4) L'Empereur pardonnant aux révoltés du Caire, sur la place d'Elbekir, par M. Guérin.

(5) Amintas, par le même.

Digitized by Google

Après ces grandes compositions, qui tiennent le premier rang dans les arts du dessin, on a généralement distingué une foule de portraits dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre. Ce n'est plus le tems où, dédaigné par les peintres d'histoire, abandonné à des mains inhabiles, le portrait n'avait d'intérêt que pour celui dont il était l'image. A l'exemple des maîtres italiens et flamands, les plus célèbres de nos artistes l'ont traité avec autant de soin que de succès. Ils en ont fait une partie importante de l'art; et lui ont donné cet intérêt inséparable, dans tous les genres, d'une exécution supérieure.

M. Robert Lefévre en a exposé un grand nombre, tous remarquables par la vérité, par le coloris. La célébrité de M. Gérard, comme peintre de portraits, aurait pu rendre le public difficile, si quelques-uns de ses portraits n'étaient peut-être encore au-dessus de sa célébrité. M. Gros s'est mis à un premier rang, par le portrait du roi de Westphalie et par celui du général Lasalle. Un seul ouvrage semble promettre une place élevée à M. Prud'hon. M. Kinson et plusieurs autres ont fait preuve de goût, d'art et de talent. Aussi ne doit-on pas craindre d'affirmer que, dans le portrait comme dans l'histoire, le Salon de cette année l'emporte de beaucoup sur le précédent.

Mais cette supériorité, très-aisée à remarquer dans l'*histoire* et dans le *portrait*, est-elle aussi évidente dans le *genre* et dans le *paysage*? Je ne le crois pas. Sans doute, MM. Tanray, Richard, Demarne, Roëhn, Laurent, ont encore produit d'agréables ouvrages; la foule se presse encore autour de leurs jolis tableaux; ils semblent égaler ceux du dernier Salon, mais ils ne les surpassent point. Le *paysage*, quoiqu'enrichi de plusieurs compositions charmantes de MM. Bidault et Bertin, n'est peut-être cette fois ni si varié, ni si remarquable. On ne trouve point sur *la Notice* le nom de M. Valenciennes, qui a formé, de nos jours, une excellente Ecole de paysagistes, et dont les compositions sévères et touchantes rappellent la grande manière de l'inimitable Poussin.

La sculpture, si intimément liée à la peinture historique, mais qui long-tems ne l'avait suivie que de loin, paraît enfin sur le point de l'atteindre. Le dernier concours de l'Institut a fait connaître de vrais talens, et donné de grandes espérances; l'exposition est venue les confirmer. On y compte plusieurs morceaux d'un mérite peu vulgaire. Parmi ceux qui m'ont frappé à une première vue, je nommerai ce jeune

Digitized by Google

Amour qui lance un trait, et s'envole; je nommerai sur-tout deux statues de M. Canova, ouvrages pleins d'expression et de vie, dignes de ce célèbre sculpteur, mais en qui l'on désirerait peut-être une manière un peu plus sévère.

La gravure n'est pas, ce me semble, aussi riche qu'elle l'était il y a deux ans. J'ai vainement cherché un morceau qu'on pût opposer aux *jeunes Athéniens tirant au sort*, de M. Beisson, et sur-tout au *Bélisaire* de M. Desnoyers. J'annoncerai cependant, comme devant attirer les regards, cette traduction du *Serment des Horaces*, où le burin de M. Morel a conservé fidèlement le grand caractère de dessin qu'on admire dans le tableau; un Christ mort sur les genoux de sa mère, d'après Annibal Carrache, gravé par M. Godefroy; la bataille de Marengo, d'après M. Lejeune, par M. Bovinet, etc.

Pour ce qui est de l'architecture, elle contribue faiblement cette année à la richesse du Salon. Je n'ai pas eu le tems de l'examiner assez pour en rien dire dans cet aperçu, écrit sur la foi d'une première impression.

Quelle que soit la brièveté de ces observations préliminaires, elles peuvent du moins suffire pour donner une idée de l'exposition actuelle, et de la tâche que je me suis imposée en promettant de la faire connaître dans ce Journal: car, il ne faut point se le dissimuler, plus cette exposition est remarquable, plus aussi cette tâche devient difficile. En jugeant un Salon tel que celui-ci, un Salon où brillent à la fois presque tous nos fameux artistes, où toutes les puissances de la peinture se trouvent, pour ainsi dire, en présence, on juge nécessairement l'Ecole elle-même: et, en fixant la place des ouvrages, on paraît marquer celle des auteurs. Voilà, sans doute, une position dangereuse pour le critique qui se défie de ses lumières, et dans laquelle il est bien difficile d'être juste et d'être approuvé. On dit que les disciples, les braves de Minerve, sont bien plus irritables encore, bien plus portés à guerroyer que les braves du Parnasse et les héros d'Apollon. S'ils n'approuvent pas toujours des critiques décentes et motivées, mais dans lesquelles je puis me tromper de bonne foi, j'espère du moins qu'ils ne refuseront pas de rendre justice à l'esprit de modération et d'impartialité dont je ne m'écarterai jamais dans l'examen de leurs travaux. Ce même esprit, auquel je crois avoir été fidèle quand j'ai donné ailleurs (6) une notice sur le Salon de 1806, doit leur prouver que mes

(6) Dans *la Revue philosophique et littéraire*.

Digitized by Google

observations n'ont d'autre but que la gloire de l'art, et surtout des auteurs pour qui elles sont faites, et à qui, en dernière analyse, appartient le droit d'en juger. Loin de donner mon opinion pour règle, je ne la présente au lecteur que comme une raison de douter et d'examiner de nouveau, ce qui ne peut être qu'avantageux au talent, et tourner au profit de sa gloire. Une admiration sans réserve, et qu'on exprime d'autant plus hardiment qu'on sait moins s'en rendre compte, nuit toujours à celui qui en est l'objet, j'allais dire la victime : combien d'hommes estimables n'ont-ils pas eu le malheur de l'éprouver? Une estime juste et bien sentie, qui dispense l'éloge avec discernement, et le blâme avec mesure, avec défiance, peut bien blesser quelquefois l'amour-propre ingrat et aveugle; mais elle seule est utile à la réputation des artistes, et les honore aux yeux du public.

VICT. F.

(*La suite au numéro prochain.*

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation de l'*Epouseur de vieilles femmes;* comédie en trois actes et en prose.

Fréville, jeune gascon, qui n'avait apporté de son pays qu'un grand fonds de mérite, est pourtant parvenu à se faire un revenu de quinze mille livres : Dulac, son compatriote, désirant aussi de faire fortune, le prie de lui communiquer son secret. Fréville lui apprend qu'il consiste à épouser de vieilles femmes qui font donation de leurs biens après leur mort; qu'il s'est déjà marié deux fois de cette manière, et qu'il espère bien ne pas rester en aussi beau chemin. Dulac, séduit par ses raisons, adopte les mêmes principes, et tous deux se promettent de battre le pays, dans l'espérance d'y trouver le gibier qui leur convient. Cette conversation (ce qui est très-naturel) se tient à table en plein air, à la porte d'une auberge de village. Le notaire du lieu, qui, tout en faisant de son côté un maigre déjeûner, prêtait l'oreille aux discours des deux gascons, leur apprend qu'ils trouveront, dans ce village même, deux vieilles filles riches, et qui brûlent d'envie de se marier. D'après les renseignemens de M. le garde-note, Fréville et Dulac se mettent à la poursuite des

Digitized by Google

deux vieilles, et parviennent sans beaucoup de peine à leur but. Le notaire est chargé de dresser les contrats de mariage, et rien ne paraît plus s'opposer à l'accroissement de fortune des deux aventuriers. Mais les vieilles filles ont une nièce: toutes les nièces de comédie ont un amant; et celui d'Adèle, qui s'appelle Armand, arrive de Paris sur ces entrefaites. Comme le mariage des tantes ruinerait sa maîtresse, il cherche à le rompre. Le même notaire, qui est le fripon le plus complaisant, se prête à tout ce qu'il désire: il persuade aux tantes que Fréville et Dulac, apprenant qu'elles ont une nièce en âge d'être mariée, ont fait insérer dans le contrat une clause portant donation de cent mille livres en faveur de la nièce. Les vieilles, touchées d'un procédé si beau, se hâtent de signer le bienheureux contrat. Les gascons, qui voulaient tout ou rien, n'approuvent pas cette générosité, et repartent pour Paris, dans l'espérance d'y trouver quelques dupes au moyen des Petites-Affiches. On se doute bien qu'après leur départ, Armand épouse Adèle.

Cette comédie offre quelques scènes bien dialoguées et plusieurs détails spirituels, mais on peut dire, sans trop affecter de rigorisme, qu'elle blesse la morale. Le notaire paraît d'autant plus vil qu'il abuse de la confiance de ses commettans, sans y être porté par un motif puissant, et que c'est dans l'espoir d'un faible gain qu'il les trahit, tantôt pour Fréville et Dulac, tantôt pour Armand et la nièce. Les fonctions de notaire sont honorables et honorées, et j'ai peine à croire que l'auteur ait trouvé en France le modèle de celui qu'il a peint avec des couleurs si odieuses.

M. Planard, auteur de l'*Epouseur de vieilles femmes*, ne pourra se plaindre ni de l'injustice du parterre, qui n'a murmuré qu'après avoir écouté, ni des acteurs qui ont bien joué leur rôle, ni des journalistes qui l'ont jugé d'après les convenances de la scène. B.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople, 12 septembre.* L'avénement du sultan Mahmoud au trône ottoman, vient d'être officiellement annoncé à tous les ministres étangers, dans les formes

Digitized by Google

accoutumées, par le premier drogman de la Porte, Janco Karadgea (1).

— Ismaël-Bey, gouverneur de Serres (Macédoine), est arrivé aux portes de cette capitale, avec un corps de 18,000 hommes. Il a été suivi, trois jours après, par Ibrahim-Bey, fils du fameux Ali, pacha de Janina (Thessalie): celui-ci commande une autre division d'environ 20,000 hommes. Ces troupes restent campées à une lieue de Constantinople, et l'on ignore leur destination: le bruit court qu'elles seront employées contre Abdoulvehab, qui s'est rendu très-puissant dans les environs de Damas. Mais ceux qui se piquent de connaître la politique actuelle du divan, ne pensent pas que, dans les circonstances difficiles où se trouve l'empire, 40,000 hommes de ses meilleures troupes européennes soient envoyées au fond de la Syrie, pour combattre un rébelle obscur. La Porte prend ordinairement contre ses sujets révoltés, des moyens plus lents et non moins certains: on connaît le vieux proverbe asiatique; l'*osmanli attrape les lièvres avec une charrette*. Il est vraisemblable que les forces d'Ismaël et d'Ibrahim-Bey, n'ont été rassemblées auprès de la capitale que pour soutenir le nouveau Grand-Visir et favoriser l'exécution de ses desseins.

— Le Grand-Seigneur vient de rétablir dans sa place Osman-Bey, renégat allemand, qui, sous le sultan Sélim, enseignait aux nouvelles troupes ottomanes, l'exercice européen. Plusieurs officiers, formés par lui, sont également rétablis dans leurs emplois. Ils en avaient été privés sous le règne orageux et rapide du sultan Mustapha, qui abandonnait toutes les institutions commencées par son prédécesseur, à l'ignorance jalouse des janissaires mutinés.

— Quinze mille hommes de troupes asiatiques, sous les ordres de Ciupan-Oglou, se sont mis en marche vers le Danube, pour agir, selon les apparences, contre les Russes, en cas de la reprise des hostilités.

---

(1) Les journaux français, accoutumés à défigurer les noms étrangers, même les plus connus, ont appelé ce drogman Janco Caragiu. — Les Karadgea sont une de ces familles grecques, établies à Constantinople, qui, comme les Ypsilanti, les Mourousi, les Maurocordato, le Suzzo, les Callimachi, etc. prétendent descendre des anciens princes grecs. C'est dans ces familles qu'on choisit presque toujours le premier drogman de la Porte, espèce de ministre, qui, pour prix de ses services, devient ordinairement prince de Moldavie ou de Valachie, quand il n'en est pas récompensé par le fatal cordon.

Digitized by Google

— Mustapha-Bairactar, qui paraît résolu à ne pas laisser impuni un seul des coupables qui ont trempé dans l'assassinat du sultan Sélim, vient de faire jeter à la mer vingt femmes du Sérail, cousues dans des sacs. Ce ministre observe religieusement les préceptes du Coran : mais il s'est fortement déclaré contre ceux qui oseraient hasarder de fausses interprétations pour exciter de nouveaux troubles.

Russie. — *Pétersbourg, 24 Septembre.*—Pendant l'absence de S. M. I., l'administration est confiée à un comité composé du comte Sawadowjki, ministre de l'instruction publique, du prince Alexis Kurakin, ministre de l'intérieur, du comte Araktschejew, ministre de la guerre, et du comte Soltikow, directeur *ad interim* du département des affaires étrangères.

— Les nouvelles que nous recevons de Baltischport nous apprennent que notre flotte continue d'être observée par les Suédois et par les Anglais, qui ont déjà tenté de la bombarder. S. Ex. le ministre de la marine vient de repartir pour ce port.

— Nous avons célébré ici, le 17 de ce mois, la fête de S. M. l'impératrice Elisabeth Alexiewna, avec la plus grande solennité. La ville était magnifiquement illuminée et il y a eu bal toute la nuit dans les différentes sociétés.

— S. M. l'impératrice mère, et LL. AA. II. les grands-ducs et les grand'-duchesses ne sont pas encore de retour de Gatschina. S. M. l'impératrice régnante occupe le palais de la Tauride (2) depuis le départ de S. M. l'Empereur; on travaille aux appartemens du palais d'hiver : ces appartemens auront une autre distribution et des décorations nouvelles.

— M. d'Alopéus se dispose à partir sous peu pour Copenhague, afin de présenter à S. M. danoise les décorations de l'ordre de Saint-André.

— Il a été ordonné une levée de 5 hommes sur 500 dans tout l'Empire, ce qui porte le recrutement à 100 mille hommes.

— Le prince Dolgorouki, qui a été envoyé en Carélie, l'un des districts de la Finlande, a complètement réussi dans son expédition. Les Suédois ont été battus et repoussés depuis le 4 août, dans plusieurs petits combats. Le prince

(2) Et non le palais de *Tauris*, comme on l'appelle dans nos journaux. Le palais de la Tauride fut bâti par Catherine II, pour célébrer la conquête de la Crimée (l'ancienne Tauride).

Digitized by Google

Dolgorouki s'est fortifié à Jorsée, dans l'intention de détruire l'ennemi qui est à Sno, et de se réunir ensuite au général Tutschkow.

— Avant-hier il a été mis, par ordre du ministre de la marine, un embargo sur tous les bâtimens marchands qui se trouvent à Cronstadt. Une petite escadre anglaise croise devant ce port.

ANGLETERRE. — *Londres, 5 octobre.* — *Trois* p. c. *consolidés*, 66 1/8, 66. *Omnium*, 2 1/2.

— Le conseil de la cité de Londres a voté hier une adresse au roi, pour prier S. M. d'ordonner une enquête sur les causes de la dernière convention conclue en Portugal. M. Waithman fit, dans cette occasion, une attaque directe contre les ministres de S. M.; et, selon son usage, dédaigna de se renfermer dans les faits. Il conclut par la motion suivante:

« Qu'une humble et respectueuse adresse fut présentée à S. M. exprimant notre étonnement et notre chagrin de la convention extraordinaire et désagréable, dernièrement conclue par les commandans des forces de S. M. en Portugal, et le général de l'armée française à Lisbonne, priant S. M. d'établir au sujet de cette transaction déshonorable et inouie, une enquête telle qu'elle puisse conduire à la découverte et à la punition de ceux qui, par leur mauvaise conduite et leur incapacité, ont si honteusement sacrifié la cause de ce pays et de ses alliés. »

— Hier un conseil du cabinet a eu lieu au bureau des affaires étrangères, tous les ministres y ont assisté.

— Le vaisseau *le Général Miranda*, ayant quitté la flotte de la Jamaïque le 18 août, vient d'arriver à Douvres.

— La flotte partie du Nord le 22 du mois dernier, composée de 31 navires, convoyée par le vaisseaux de S. M. *le Leveret*, et destinée pour Gothembourg, a été dispersée par le mauvais tems. *Le Leveret* et vingt vaisseaux sont entrés à Yarmouth, lundi dernier; mais ils devaient en repartir hier.

— On assure qu'il a été expédié, samedi dernier, un messager à M. Thornton, notre ministre à Stockholm; on assure aussi qu'il lui porte des lettres de rappel.

— Les dernières nouvelles des Indes-Occidentales nous promettaient quelques succès dans ces contrées, mais les lettres les plus récentes, datées de la Barbade, le 14 août, prouvent que les îles françaises, grâce à l'activité de leurs croiseurs, et aux expéditions extraordinaires qui sont faites

Digitized by Google

pour leur envoyer des secours d'Europe, ne sont pas plus exposées que les nôtres, à manquer des objets les plus nécessaires à la vie.

— Le superbe théâtre de Covent-Garden vient d'être consumé par les flammes. Le feu se manifesta le 20 septembre, à 4 heures du matin; en moins de trois heures l'édifice fut détruit. Un grand nombre de pompes accourues à la hâte, ne purent faire le service faute d'eau. Le toit du théâtre s'écroula avec un fracas épouvantable : les flammes et les bois enflammés furent portés avec violence sur Bow-Street, où dix maisons furent consumées; il y en eut aussi quatre d'incendiées dans Harstreet. On eut de vives inquiétudes pour le théâtre de Drurylane, parce que le vent portait de ce côté les flammèches en grande quantité. Beaucoup de personnes étaient placées sur le toît de cette salle pour la préserver, et on avait tendu des toiles mouillées devant les fenêtres. Au commencement de l'incendie, les pompiers avaient conduit une pompe dans l'intérieur de la salle de Covent-Garden : au moment même où on la mettait en jeu, une partie de l'édifice s'écroula, et engloutit sous ses décombres plusieurs pompiers et d'autres personnes qui s'étaient jointes à eux. A midi, on avait déjà retiré quinze cadavres qui ont été déposés au cimetière de Saint-Paul. Plusieurs autres personnes ont été blessées. On porte à quarante le nombre des morts ou des blessés. Pendant ce désastre, les filoux ne sont pas restés dans l'inaction; la police en a arrêté huit. On ne connaît point encore la cause de cet incendie. On n'a sauvé qu'une très-faible partie des décorations.

ITALIE. — *Naples, 7 octobre.* — Dimanche dernier, S. M. a passé en revue les troupes de la garnison de Naples. A une heure de l'après-midi, tous les corps arrivèrent sur la délicieuse promenade de Chiaja. A trois heures, S. M. sortit du palais royal, accompagnée de S. Ex. le maréchal Pérignon, du grand-écuyer, de ses aides-de-camp, de l'état-major et de tous les généraux de l'armée. S. M. parcourut à cheval toute la ligne, et s'arrêta successivement devant chaque corps. Elle s'occupa avec la plus grande sollicitude des besoins des soldats, en interrogea beaucoup de l'air le plus affable, et fit exécuter un grand nombre de manœuvres. S. M. parut contente de la belle tenue des troupes, de leur excellent esprit, et elle daigna, à diverses reprises, exprimer son approbation. C'est une partie de ces troupes qui s'est embarquée le lendemain, et qui a enlevé au pas de charge l'île de Caprée que les Anglais avaient hérissée de redoutes et de batteries. Heureux succès qui a excité dans Naples le plus vif enthousiasme, et qui annonce aux peuples un règne brillant et glorieux.

Digitized by Google

La revue, qui avait commencé à 3 heures, n'a fini qu'à 7 heures du soir. Les troupes défilèrent devant S. M., et retournèrent dans leurs divers quartiers. Le ciel était superbe, et un magnifique clair de lune ajoutait encore à la beauté de la soirée. S. M. la reine et toute la famille royale assistaient à la revue ; elles étaient placées sur la terrasse du palais de S. Ex. M. le marquis de Gallo, ministre des affaires étrangères. Une multitude immense remplissait les rues, les places, les quais, et faisait entendre les plus vives acclamations.

Le même jour, le ministre de l'intérieur a présenté à S. M. les membres de la Société royale de Naples, l'Université et les députés de plusieurs villes du royaume.

— Par un décret du 4 de ce mois, S. M. a chargé le Conseiller-d'Etat Giampaolo de visiter, dans le plus bref délai possible, toutes les prisons de la capitale, d'examiner les registres des détenus, de s'informer de l'époque et des motifs de leur détention, de donner le nom des autorités qui les ont fait arrêter, et de prendre note des besoins qu'ils pourraient éprouver.

Les informations recueillies et les observations particulières du Conseiller-d'Etat, seront remises aux ministres de la justice et de la police, qui les présenteront au roi, et qui les accompagneront d'un rapport détaillé.

— Parmi les productions qu'a fait naître l'avénement du nouveau roi, on remarque un poëme du neveu de l'immortel compositeur de musique Piccini. Cet ouvrage offre un grand nombre de beautés.

—Après un long silence, le Vésuve a commencé à jeter des flammes sur la sommité de son cratère. Cette circonstance, et beaucoup d'autres phénomènes que l'on remarque depuis peu, font craindre une éruption prochaine.

— Il y a un an que la marquise de Santa-Cruz, née comtesse de Waldstein, ayant eu le malheur de perdre la comtesse Ohara, sa fille unique, chargea le célèbre Canova de lui ériger un monument avec cette inscription : *Mater infelicissima filiæ et sibi.* Ce mausolée n'était pas encore achevé lorsque la marquise est morte elle-même, à Fondi, dans sa 46e année. Cette dame avait été célèbre par ses talens et par sa beauté. Sa fille en avait hérité, et l'on ne doute point que la douleur de sa perte n'ait conduit la mère au tombeau.

Digitized by Google

ESPAGNE. — *Vittoria, 6 octobre.* — Il y a eu hier une revue générale de tous les corps de la garde impériale qui se trouvent dans cette ville. Il est impossible de se faire une idée de l'état brillant dans lequel se trouvent ces troupes. Rien n'égale l'aspect martial de l'infanterie, la beauté de la cavalerie, et la quantité innombrable de chevaux et mulets attachés au train d'artillerie. Le spectacle de cette revue eût suffi pour détruire l'espoir des insurgés les plus fanatiques. Un instant après la revue, une division du corps d'armée, commandée par le maréchal Ney, a traversé notre ville. Les divers régimens dont elle est formée sont presque tous composés de soldats vétérans, accoutumés aux fatigues, aguerris aux dangers, et observant la discipline la plus parfaite. En voyant défiler cette division, il n'est pas un bon espagnol qui ne se soit senti ému de pitié en songeant à ses malheureux compatriotes qui ont quitté leurs tranquilles foyers pour aller gravir les montagnes, se perdre dans les bois, s'égarer dans les défilés, sans souliers, sans vêtemens, sans armes, mourant de faim et de soif, et que des chefs sans expérience prétendent opposer à des troupes qui ont vaincu les armées les plus nombreuses, les mieux organisées et les plus disciplinées de l'Europe. Le roi, notre maître, habite toujours cette ville, et se maintient en parfaite santé; il travaille jour et nuit avec ses ministres et ses généraux. Sa seule distraction est de monter à cheval et de parcourir le pays à de très-grandes distances, sans que les difficultés des chemins ni le mauvais tems puissent l'arrêter. Dans tous les endroits qu'elle parcourt, S. M. accueille les habitans avec la plus grande affabilité, s'entretient en bon monarque des maux et des besoins du pays, et des moyens de remédier aux abus. Sa bonté lui gagne le cœur de tous ceux qui ont le bonheur de le voir, et il ne manquerait peut-être aux provinces révoltées que de mieux connaître leur souverain, pour revenir aux sentimens de respect et d'amour qui lui sont dus à tant de titres. S. M. goûte de plus en plus le caractère des habitans de notre province; elle ne cesse de témoigner sur-tout sa satisfaction pour le zèle et l'empressement avec lesquels, magistrats et habitans, ont accueilli les troupes nombreuses qui ont passé ou séjourné, et la manière dont on a pourvu à tous leurs besoins, malgré le peu d'abondance de vivres. Aussi cette province est-elle bien mieux organisée que la plupart des autres provinces d'Espagne. Les

Digitized by Google

biens y sont plus divisés ; nous avons peu de couvens, peu de biens ecclésiastiques, point de mendians, plus d'industrie que par-tout ailleurs, et l'agriculture est dans un états assez florissant. Les troupes françaises observent la plus parfaite discipline. La plus grande tranquillité règne à Bilbao et dans tous les environs. Le général Merlin y commande un corps de troupes assez considérable pour y maintenir le bon ordre, et pour en défendre l'accès aux agens de l'Angleterre, principaux artisans des malheurs des provinces révoltés.

— Par un décret du roi Joseph Napoléon, rendu à Miranda le 25 septembre, la monnaie française aura cours en Espagne jusqu'à nouvel ordre.

(INTÉRIEUR).

PARIS, 21 *octobre*. — S. M. l'Empereur et Roi est arrivée dans la nuit de mercredi dernier au palais de Saint-Cloud. Plusieurs salves d'artillerie ont annoncé cette nouvelle aux habitans de la capitale. S. M. l'Impératrice était revenue la veille du château de Malmaison au palais de St. Cloud.

— Il y a eu avant-hier à Saint-Cloud un conseil des ministres présidé par S. M.

— LL. MM. II. et RR. ont daigné signer le contrat de mariage de M. le général Pouzet, baron de l'Empire, avec mademoiselle de Pierremont.

— S. Ex. le maréchal Soult, duc de Dalmatie, est arrivé le 14 octobre à Francfort-sur-le-Mein.

— On mande de Nancy, que M. Marquis, préfet du département de la Meurthe, a sollicité et obtenu sa retraite, à cause du mauvais état de sa santé. Ce respectable magistrat emportera les regrets de tous ses administrés.

— Par décret du 21 septembre, S. M. l'Empereur et Roi a ordonné à tous les commandans de ses escadres, divisions navales et autres bâtimens de guerre, à tous armateurs et capitaines de corsaires, pourvus de ses lettres de marque, de courre sus aux bâtimens espagnols non munis d'expéditions émanées de l'autorité légitime, et de s'en emparer. Les dispositions de ce décret ont été notifiées aux chambres de commerce des villes maritimes.

— L'aqueduc de la rue Saint-Denis, commencé à la fin de juin, a été terminé le 14 de ce mois, époque fixée

Digitized by Google

par S. M. Ce travail, fait dans la rue de Paris la plus fréquentée, a été poussé avec une célérité rare, malgré les difficultés considérables qui se sont présentées. Sa longueur est de onze cents mètres (un fort quart de lieue); il a été exécuté en cent et quelques jours, pendant lesquels un grand nombre d'orages ont submergé les constructions. Ce monument est le premier de son genre. Il a deux destinations : des pierres incrustées dans ses murs font saillie pour porter les tuyaux de conduite qui serviront aux eaux du canal de l'Ourcq : il reçoit en outre les eaux sales et abondantes qui coulaient dans la rue Saint-Denis. Cette rue, autrefois mal-propre et infecte, devient l'une des plus belles de Paris. R.

ANNONCES.

On imprime en ce moment chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9, un ouvrage intitulé : *Tableau historique des Nations*, ou Rapprochement des principaux événemens arrivés, à la même époque, sur toute la surface de la terre, avec un aperçu général des progrès des arts, des sciences et des lettres, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. — Quatre vol. in-8°, par M. Etienne Joudot.

L'auteur, dans cet ouvrage, fait marcher de front l'histoire des principales nations de l'univers. Ce travail important manque pour l'histoire du moyen âge, ainsi que pour l'histoire moderne. La vie des souverains d'Assyrie, des rois de Perse, des successeurs d'Alexandre, des empereurs romains d'Occident, des empereurs romains d'Orient, jusqu'à la prise de Constantinople en 1453; et, depuis, la vie des rois de France, a été successivement le cercle dans lequel M. Joudot a renfermé l'histoire en abrégé du monde entier. Il a dû se borner à des connaissances générales, à des aperçus rapides, et cependant ne rien omettre des événemens les plus mémorables. L'auteur a travaillé d'après le magnifique plan de Bossuet, qui s'est arrêté à Charlemagne. Il restait donc un vide immense à remplir. M. Joudot vient d'entreprendre cette tâche honorable et difficile avec tout le soin et tout le zèle dont il était capable.

Assurément il sera curieux de suivre d'âges en âges, une histoire de France à la main, l'histoire de toutes les autres nations, de pouvoir rapprocher les califes, les rois de Perse, les empereurs d'Orient, et tous les autres monarques de la terre, de les rapprocher simultanément les uns des autres.

Le Manuel du Banquier, contenant le *Tableau général du pair* intrinsèque des changes des principales places de l'Europe entre elles,

Digitized by Google

par les monnaies d'or et d'argent; *la proportion* qui existe entre les monnaies d'or et d'argent de chaque place; *la position des règles conjointes* pour arriver aux différens résultats, précédées des *valeurs, poids et titres des monnaies* effectives, sur lesquelles elles sont basées, et des monnaies de change; enfin, pour chaque place, *des calculs d'arbitrage*, par les règles d'arithmétique les plus simples et les plus abrégées; suivis d'une *règle* générale pour calculer les intérêts, et trouver une échéance commune; par TERRASSON de Lyon. Un volume in-4°, avec un grand tableau, imprimé en rouge et en noir. Prix, 4 fr. 50 cent., et 5 fr. franc de port. A Lyon, chez Ballanche, père et fils; à Paris, chez H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15.

Tacite, nouvelle traduction, par J. B. J. R. Dureau-Delamalle, de l'Académie française. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, avec le texte latin en regard et une carte de l'Empire romain. Cinq vol. in-8°. — Prix, 30 fr., et 38 fr. franc de port. — Le même, papier vélin. — Prix, 60 fr., et 68 fr. franc de port. — A Paris, chez Giguet et Michaud, etc. *ut suprà*. H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Haute-Feuille, n° 23.

Collection de Mammifères du Muséum d'Histoire naturelle, classée suivant la méthode de M. Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Institut, et professeur d'anatomie comparée au Muséum d'Histoire naturelle; dessinée d'après nature, par Huet fils, dessinateur du Muséum d'Histoire naturelle, et de la Ménagerie de S. M. l'Impératrice et Reine, et gravée par J. B. Huet jeune, accompagnée d'un texte descriptif et d'un tableau des ordres, des familles et des caractères appartenant à chacune d'elles. — IIIe Livraison.

Cet ouvrage, composé de 55 planches ou 107 sujets, est entièrement terminé; pour en faciliter l'acquisition, on le distribuera en quatre livraisons de 13 à 14 planches chaque, qui paraîtront de mois en mois. On en a fait tirer un petit nombre d'exemplaires en couleur; le texte et les planches sur papier grand-raisin vélin. Le prix de chaque livraison, figures en noir, est de 10 fr., et 11 fr. 50 cent. franc de port.

N. B. Les exemplaires sur papier vélin, figures en couleur, ne se vendront que par collection complette, à raison de 84 fr. pour Paris, et de 90 fr. franc de port. — A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille; et Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

Dans l'annonce qui a été faite le 1er octobre, n° 376, page 21, *des Métamorphoses d'Ovide*, traduites en vers, avec des remarques et des notes, par M. Dessaintange, nouvelle édition, revue, corrigée, le texte latin en regard, et ornée du portrait de l'Auteur et de 140 estampes, gravées au burin sur les dessins des meilleurs peintres de l'Ecole française, Moreau le jeune, et autres, on a oublié d'annoncer le prix de cet ouvrage qui est sur papier vélin superfin, dit Nom de Jésus, 4 gros volumes in-8°, auteur du format in-4°, édition tirée à 100 exemplaires, brochée avec soin, 150 fr.; et sur papier dit Grand-Raisin fin d'Auvergne, 4 gros volumes grand in-8°, ornée du portrait de l'Auteur et de 140 estampes, brochée, 84 fr.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n° 4, près celle Saint-André-des-Arcs.

Digitized by Google

(N° CCCLXXX.)

(SAMEDI 29 OCTOBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LA GLOIRE DU GÉNIE.

ODE.

« O vous qui pénétrés d'un sublime délire,
» Soumettez l'Univers au charme de la lyre
» Qui de vous prévoyait son destin glorieux?
» Vous êtes échappés à la timide sphère
» Où rampe le vulgaire,
» Il naît, meurt inconnu; vous vivez dans les cieux.

» Me dévoilerez vous par quel essor sublime
» Vous avez de ce mont atteint la double cime
» Et de nos bois divins percé la sainteté?
» L'oiseau de Jupiter aux ardentes prunelles
» Vous prêta-t-il ses ailes
» Pour porter jusqu'ici votre vol indompté?

» Dédaignant de Plutus la vénale largesse,
» Les arts furent toujours votre unique richesse;
» Aux pieds de la grandeur vous n'avez point *rampé*
» Épris des nobles dons des filles de Mémoire,
» Vous viviez pour la gloire,
» Et la gloire aujourd'hui ne vous a pas trompé.

» C'est en vain que Zoïle en sa haine sauvage
» Vomissait contre vous les poisons de sa rage,

Digitized by Google

» Et de la noire envie irritait les serpens ;
» Sa rage, ses poisons, les serpens de l'envie,
» Vaincus par le génie,
» Ont rendu vos succès encor plus éclatans.

» Venez, vous qui brûlez de suivre cet exemple ;
» De l'immortalité je vous ouvre le temple.
» Tels que l'astre éclatant flambeau de l'Univers,
» Vos noms, de l'avenir perçant la nuit obscure,
» D'une lumière pure
» Eclaireront les tems et les peuples divers. »

C'est ainsi qu'Apollon, sur la double colline,
Au concerts des Neuf Sœurs mêlait sa voix divine :
Le Permesse interrompt la course de ses flots :
Les arbres d'alentour baissent leur tête émue ;
Et penché sur la nue
Zéphir n'ose des airs troubler le doux repos.

A la voix d'Apollon, un céleste délire
S'empare tout à coup des maîtres de la lyre,
Il semblent suspendus à ses accords touchans ;
Déjà sur le laurier dont s'ombrage sa tête
Sa lyre était muette,
Et leur oreille encor s'énivre de ses chants.

Ils se lèvent enfin, et leur voix unanime
Célèbre avec transport le dieu qui les anime :
» Phébus ! tout est soumis à ta divinité.
» A tes fils nuit et jour tu souffles tes merveilles ;
» Et pour prix de leurs veilles
» Tu leur donnes la gloire et l'immortalité ! »

Mais tandis que leur chant jusques aux cieux s'élance,
Un vieillard vénérable au milieu d'eux s'avance ;
Calliope à ses pas court offrir un appui ;
Son front qu'a sillonné la vieillesse ennemie
Resplendit de génie
Et le Pinde charmé s'incline devant lui.

Calliope s'écrie : « Apollon ! ô mon père !
» Je sais combien toujours la France te fut chère,
» Mais ses brillans destins aujourd'hui sont remplis !
» De ces chantres fameux dont son orgueil s'honore,
» Un seul vivait encore,
» La mort vient de frapper le dernier de tes fils.

» C'est Lebrun !.... » A ces mots et Lucrèce et Tibulle
Et le fougueux Pindare et le malin Catulle

Digitized by Google

Détachent les lauriers qui couronnent leurs fronts ;
Soudain, d'un mouvement qui fait pâlir l'envie,
Rivaux sans jalousie,
Sur le front du poëte ils posent leurs festons.

J. V. P**.

A MADAME LA VICOMTESSE DE C**,

Devenue aveugle.

(MOT DE MADAME DU DEFFANT)

A du Deffant il était réservé
D'avoir de gens de goût une cour assidue.
Si comme vous elle perdit la vue,
Ainsi que vous elle avait conservé
L'esprit dont elle fut pourvue.
Un certain jour l'abbé Raynal
Dont féconde était la mémoire (1),
Racontait une vieille histoire,
Chez elle, d'un ton doctoral ;
Il se disposait à poursuivre,
Lorsque du Deffant s'écria :
« Bon dieu, l'Abbé ; fermez ce livre,
» Car cent fois on m'a lu cela. »

MARIN, *doyen des gens de lettres.*

ENIGME.

JE suis par fois et froide et rebutante,
Il ne faut pas toujours s'en effrayer :
Je suis par fois empressée et riante,
Il ne faut pas pour cela s'y fier.
Lorsque je suis prête à sauter,
Malheur à qui je fais entrer en danse !
Tout amant qui veut m'exploiter,
Ne le fait pas sans résistance ;
Mais je lui donne en récompense
L'or dont à la nature il plut de me doter.

S.....

(1) L'abbé Raynal avait la manie de raconter dans les sociétés les anecdotes et les bons mots qu'on trouve dans tous les Ana.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Quand je gouverne l'homme avec tête, avec queue,
Il est heureux ou malheureux;
Quand il me tient sans ma tête, et ma queue
Il peut alors se croire heureux.

Par Ch. G. de Laboissière.

CHARADE.

Poil sans plumes, à mon premier,
Plumes sans poil à mon dernier,
Plumes ni poil à mon entier.

Par le même.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Bâtiment.*

Celui du Logogriphe est *Chaise*, où l'on trouve *aise*, *case*, *scie* et *lie.*

Celui de la Charade est *Mariage.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

LES TROIS CEINTURES.

CONTE ORIENTAL.

Trois jeunes personnes habitaient un petit village non loin de Samarcande. L'une se nommait Kalide, l'autre Zélimé, et la troisième Azémi. Kalide et Zélimé étaient douées de mille attraits, et dans le canton elles étaient renommées pour leur beauté, ce qui les rendait un peu vaines. Azémi n'était pas jolie, et ses deux compagnes qu'elle aimait de tout son cœur depuis sa plus tendre enfance, ne cessaient de lui répéter : pauvre Azémi, tu ne te marieras jamais, toi, tu n'es pas assez belle pour faire naître l'amour, et tu n'es pas assez riche pour faire oublier que tu n'es pas belle. La bonne Azémi avait pris son parti et s'était bien dit une fois pour

Digitized by Google

toutes : elles ont raison, je ne me marierai jamais. Cette pensée n'avait point encore troublé la paix de ce cœur virginal. Elle avait à peine quinze ans ; l'amitié, les plaisirs de son âge suffisaient encore à son bonheur.

Un jour les trois jeunes filles côtoyaient les bords ombragés d'un petit ruisseau. Kalide et Zélimé cueillaient des fleurs pour se parer, Azémi en cueillait avec elle et pour elles ; car elle ne songeait guère à sa parure. Tout à coup elles aperçoivent une vieille femme couchée au bord du ruisseau ; elle dormait d'un profond sommeil, quoique les rayons du soleil tombassent à plomb sur son front dégarni de cheveux. A ce spectacle Kalide et Zélimé se mettent à rire. — Ah ! la jolie figure ! — C'est celle de l'Amour. — Le safranc n'est pas d'un plus beau jaune que ce teint-là. — Vois donc, quel joli nez ! comme il descend agréablement vers le menton ! — Et ce joli menton, comme il remonte agréablement vers ce joli nez. — Ils se touchent. « Ce dialogue était mêlé d'éclats de rire qui ne réveillaient point la bonne vieille. Azémi prend la parole à son tour, car elle n'avait encore rien dit. « Il faut avouer, mes amies, que c'est bien mal à vous de vous moquer ainsi de cette pauvre femme. Que vous a-t-elle fait ? elle est vieille ; est-ce sa faute ? vous vieillirez aussi, du moins il faut l'espérer. N'est-ce pas une folie de se moquer de la figure que l'on doit avoir un jour ? Rire de la vieillesse, c'est rire d'avance de soi-même. Soyons donc plus raisonnables, et sur-tout plus compatissantes. Regardez, comme le soleil brûle le front de cette pauvre femme ! plantons autour d'elle quelques branches de ces palmiers, couvrons-la d'un petit berceau, afin qu'elle puisse dormir paisiblement et sans danger. A son réveil, elle nous bénira, elle priera pour nous, et le ciel écoute toujours les prières du pauvre, ma mère me l'a dit. » Ce discours fait rentrer en elles-mêmes les deux compagnes d'Azémi ; elles l'aident dans la bonne œuvre dont elle vient de leur donner l'idée. Bientôt le berceau est fini ; et bientôt aussi la dormeuse se réveille.

La bonne vieille apercevant les palmes qui la couvrent de leur ombre, cherche des yeux les êtres bienfaisans qui lui ont rendu ce service désintéressé. Elle voit les trois jeunes personnes, et après les avoir remerciées de la manière la plus touchante : « Venez, leur dit-elle, approchez, mes enfans, je veux vous témoigner ma reconnaissance. Voilà trois ceintures dont je vous fais présent. Que chacune de vous prenne celle qui lui conviendra. » En même tems elle les étale sur le gazon. Deux de ces ceintures étaient de la plus grande richesse. Des pierres précieuses, d'une grosseur

Digitized by Google

extraordinaire, en couvraient presque entièrement le tissu. La troisième n'avait pas autant d'éclat, c'était un simple ruban d'une rare blancheur et parsemé de quelques violettes. Kalide et Zélimé jettent à peine les yeux sur le ruban, elles ne voient que les pierres précieuses. — Cette ceinture sera pour moi, dit la première. Elle semble faite exprès pour ma taille. — Celle-là sera donc pour moi, dit la seconde, car elle me sied à merveille. — Eh bien ! moi, dit Azémi, je me contenterai de ce ruban. Il n'y a que deux ceintures de diamant, elles doivent vous appartenir, vous êtes les plus belles. Avec ce ruban je serai toujours assez parée. — Vous avez raison, ma fille, dit la vieille, en attachant elle-même le ruban autour de la taille d'Azémi; vous avez raison. Que cette ceinture ne vous quitte jamais, quel que soit le prix qu'on vous en offre, quels que soient les moyens que l'on emploie pour vous la ravir. Tant que vous la préférerez à toutes les séductions de l'orgueil, aucune force humaine ne pourra vous l'enlever. Mais en la perdant, vous courez le risque de perdre le bonheur qu'elle seule doit vous assurer un jour. La jeune fille promet de conserver toute sa vie ce modeste présent dont elle ne connaît point encore toute la valeur, et la vieille disparaît.

Kalide et Zélimé n'avaient rien entendu de ce discours, elles étaient trop occupées de leurs brillantes ceintures; cependant au départ de la vieille elles lui adressèrent quelques remercîmens. Les trois amies reprirent ensuite le chemin de leur village; Kalide et Zélimé se donnaient le bras, Azémi les suivait d'un peu loin, parce qu'elle s'était aperçue qu'elles concertaient quelque projet où elle-même ne devait pas être admise. Arrivées au village, Kalide et Zélimé se retournèrent, en riant, vers Azémi. « La vieille, lui dirent-elles, t'a fait là un présent magnifique. — Non, elle a mieux connu mon goût; je n'aime pas la magnificence. — Elle aurait bien dû te donner quelque chose de plus beau. — J'attache toujours plus de prix à ce qu'on me donne qu'à ce qu'on me refuse. — Vois comme nos ceintures sont brillantes. — Voyez comme la mienne est simple. — Tu n'es donc point jalouse ? — Est-ce qu'on est jaloux de ses amies ? Si vous êtes contentes, je suis heureuse. — Tant mieux, tu es une bonne fille, Azémi. Nous nous reverrons ce soir. Il n'est pas encore bien tard, nous allons à Samarcande acheter d'autres robes, car les nôtres sont trop simples pour des ceintures aussi riches. Un seul petit diamant que nous en détacherons va nous procurer les étoffes les plus fines et la parure la plus élégante. » A ces mots elles s'éloignent; Azémi

Digitized by Google

leur souhaite un heureux voyage, et rentre dans sa chaumière où elle se livre à ses travaux accoutumés, en attendant le retour de ses compagnes.

Le soir, Kalide et Zélimé reviennent comme elles l'ont promis. Elles sont vêtues avec magnificence, et se disputent la jouissance d'un antique miroir placé sur la cheminée de la pauvre Azémi. « Ma chère, disent-elles à la jeune fille, nous revenons de Samarcande où nous avons appris une grande nouvelle. Le fils du sultan, le brave et bel Hiram va se marier sous peu de jours, et suivant l'usage du pays, il doit choisir sa femme parmi les plus belles personnes du royaume. Une multitude prodigieuse de jeunes filles se rassemblent à Samarcande pour se disputer le cœur et la main de l'héritier présomptif du trône. On nous a conseillé de nous mettre sur les rangs, et nous y sommes bien résolues. Demain, nous partirons pour Samarcande, nous y louerons une belle maison, nous achèterons des esclaves pour notre service. Nos ceintures fourniront à tout. Si tu veux, tu nous suivras, tu nous serviras; nous te donnerons la direction de notre ménage, et tu assisteras à la cérémonie, qui doit être un spectacle fort curieux et fort intéressant. — Je ne demande pas mieux, répond Azémi. Je vous servirai de tout mon cœur. N'est-on pas trop heureux d'être utile? Et si l'une de vous remporte la victoire, son triomphe sera le mien. »

La partie ainsi arrangée, les trois amies se séparent. Le lendemain elle partent pour Samarcande; louent une maison richement meublée, et achètent un grand nombre d'esclaves. Kalide et Zélimé se font annoncer comme deux femmes étrangères qui viennent assister au concours, et disputer le prix des grâces et de la beauté. Le sultan, selon l'usage, envoye dix eunuques de son sérail, s'assurer si elles sont vraiment dignes de concourir. Ils sont émerveillés de la beauté de Zélimé et de Kalide, et les inscrivent, à leur grande joie, sur la liste du concours. Pour la pauvre Azémi, elle ne songe point à se présenter. Cette idée est bien loin de son espoir. Elle sert ses bonnes amies avec le zèle le plus sincère; elle préside à leur ménage, à leur toilette, et ne s'occupe que des moyens d'assurer leur succès.

La grande journée du concours est enfin arrivée. Le soir, toute la ville est magnifiquement illuminée. Cent belles femmes, choisies entre plus de deux mille qui s'était présentées, sont portées en triomphe sur des lits somptueux, à la lueur d'une multitude prodigieuse de flambeaux, et aux sons d'une musique enchanteresse. Les habitans de Samarcande, rangés sur deux lignes dans les rues jonchées de fleurs, se

Digitized by Google

précipitent pour voir passer ce superbe cortége. Chacune des concurrentes mène avec elle une jeune esclave pour veiller à son ajustement, et la bonne Azémi remplit avec joie ce ministère auprès de l'une de ses amies.

Le cortége arrive dans une salle richement décorée, et toutes ces femmes se placent sur des gradins couverts de superbes tapis de Perse. Elles attendent en silence l'arrivée du sultan et de son fils. Je ne chercherai point à peindre l'inquiétude et l'impatience de ces rivales. Elles sont toutes belles, toutes ambitieuses; elles vont disputer un trône, et ce trône est le prix de la beauté. Une musique guerrière se fait entendre; les portes de la salle s'ouvrent à grand bruit. Le sultan, accompagné de son fils, de son grand-visir et des principaux personnages de sa cour, paraît au milieu de cette brillante assemblée et se place sur un trône enrichi d'or et de pierreries. Le bel Hiram est à ses côtés, et promène autour de lui des regards incertains. Le cœur de toutes les concurrentes palpite avec force. La pauvre Azémi, placée derrière ses deux amies, n'est inquiète que pour elles. Cependant, par un mouvement de curiosité bien naturelle dans une pareille circonstance, elle lève les yeux sur le jeune prince, et ceux du prince rencontrent les siens. Tout à coup il s'élance de son trône et s'écrie: « Mon choix est fait. Voilà celle qui doit régner à jamais sur le cœur d'Hiram. » Kalide et Zélimé s'imaginent que ce discours leur est adressé; elles se lèvent l'une et l'autre: mais Hiram les écarte pour s'avancer vers Azémi qui cherche en vain à se cacher. Il prend la main tremblante de la jeune fille, dont le front se couvre de la plus vive rougeur, il la conduit auprès du trône, et la fait asseoir à ses côtés; un murmure s'élève aussitôt de toutes les parties de la salle. « Quel choix! disent les prétendantes. Nous préférer une misérable esclave! » Kalide et Zélimé sur-tout sont furieuses, et je crois que si elles n'eussent été retenues par la crainte et par le respect, elles auraient arraché du trône celle que l'amour venait d'y placer.

Les hommes se récriaient aussi, mais c'était d'une autre manière. Qu'elle est belle! disaient-ils; qu'elle est intéressante! que de grâce dans son maintien! que d'innocence dans son regard! Azémi ne pouvait pas revenir de sa surprise; tout ce qu'elle voyait lui semblait un songe. Elle rougit et pâlit tour à tour; la vue du bel Hiram lui fait éprouver un sentiment qu'elle ne connaissait point encore. Son embarras, sa confusion sont extrêmes, et lui prêtent encore des charmes nouveaux.

Digitized by Google

Cependant le sultan impose silence à l'assemblée : « Hiram, dit-il à son fils, j'approuve le choix que vous venez de faire. Au milieu de tant de beautés, il était difficile de donner une préférence, et vous venez de prouver la délicatesse de votre goût. Mais vous le savez; la beauté ne suffit pas pour assurer le bonheur d'un époux. Si elle mérite nos hommages, c'est lorsqu'elle est accompagnée d'agrémens et de qualités plus durables et plus solides. Celle que vous avez choisie l'emporte par ses charmes sur toutes ses rivales, voyons si elle leur est également supérieure par l'esprit et par les talens. »

Ce discours fait pâlir Azémi. « Hélas! dit-elle, je n'ai rien appris, je ne sais rien, mon triomphe d'un moment n'aura servi qu'à mettre au jour mon ignorance. Permettez, Seigneur, que je me retire. Je ne suis venue au concours que pour suivre et servir mes deux amies, et non pas pour m'y présenter. Laissez-moi couler mes jours dans une obscurité qui m'est chère et dont je n'ai jamais prétendu sortir. » Ce fut en vain qu'Azémi prononça ces derniers mots avec une émotion qui répondait de sa sincérité : le roi insista, et par son ordre on apporta aussitôt tous les instrumens de musique dont l'usage était alors connu à Samarcande.

A l'instant vingt belles musiciennes se présentent. Elles préludent avec légéreté; elles font entendre des accords enchanteurs, et les accens de leurs voix unis aux sons des instrumens, produisent une vive impression sur cet immense auditoire. Les vers qu'elles chantent tour à tour étincellent de verve et d'esprit. La salle retentit des applaudissemens qu'on leur prodigue. Personne ne se présentant après elles, le sultan prend un luth et le remet entre les mains d'Azémi. La jeune fille tremble si fort qu'à peine peut-elle tenir l'instrument. Elle veut encore s'excuser, le roi repousse ses instances, et dans ce moment elle entend distinctement une voix qui lui dit : « Courage, ne crains rien, je veille sur toi. Essaye cet instrument et chante une des romances que tu appris jadis de ta mère; tu as plus de talens que tu ne crois. » Cette voix qu'Azémi reconnaît pour celle de la bonne Fée qui lui a fait présent de sa ceinture, lui donne la force de surmonter une timidité qu'elle croyait invincible; elle prend son luth, veut en tirer quelques sons; ô miracle! ses doigts sont comme dirigés par une puissance supérieure, elle fait retentir la salle des accords les plus mélodieux. Sa voix qu'elle marie à ces accords presque divins, a quelque chose de céleste qui fait naître au fond de tous les cœurs une foule de sensations délicieuses. Elle chante ces paroles qu'elle avait apprises dans son enfance et qu'elle aimait à répéter souvent.

Digitized by Google

Rose si vermeille et si belle,
Qui viens d'éclore ce matin,
Cache au jour ta grâce nouvelle
Sous cette voûte de jasmin :
De cet astre qui nous éclaire
Redoute l'éclat séducteur ;
Et crois que sa vive lumière
Est funeste à la jeune fleur.

— Moi ! répond la rose imprudente,
Me cacher aux regards du jour,
Quand sur ma tige triomphante
Il me contemple avec amour !
Je veux jouir de la victoire
Que je remporte sur mes sœurs ;
Et de ce trône de ma gloire
A mes pieds voir ramper les fleurs.

Ainsi parla cette orgueilleuse,
Trop éprise de sa beauté.
Bientôt sa tête radieuse
S'élève encore avec fierté ;
Mais l'astre du jour la dévore,
Plus de grâce, plus de fraîcheur ;
Et dès le lendemain, l'aurore
Vint pleurer cette jeune fleur.

Plaignez son sort, jeunes fillettes,
Croyez-moi, ne l'imitez pas.
Cachez comme les violettes
Et vos vertus et vos apas.
De l'orgueil la trompeuse ivresse
Vous promet envain le bonheur ;
Trop d'éclat, nous dit la sagesse,
Est funeste à la jeune fleur.

Le contraste de ces paroles avec la situation de celle qui les chantait, fit une impression nouvelle sur l'assemblée. Tous les prestiges de l'art se trouvèrent éclipsés par le charme de la nature.

Le jeune prince, au comble de sa joie, se jette aux pieds d'Azémi : « Non, lui dit-il, non, vous n'êtes point une mortelle ; vous êtes un ange descendu du ciel pour embellir les jours d'Hiram. — Je ne suis que la pauvre Azémi, répondit-elle ; je ne conçois rien moi-même à tout ce que je vois, à tout ce que j'entends. Une puissance supérieure a sans doute fasciné vos yeux et séduit vos oreilles. Vous me croyez belle

Digitized by Google

et je sais bien que je ne l'ai jamais été; vous admirez mes talens et je n'en ai jamais eu; vous voulez me placer sur le trône et je ne suis faite que pour vivre sous une chaumière. » Mais plus Azémi cherche à s'humilier, plus elle s'élève.

Bientôt le roi veut que toutes ces jeunes beautés se disputent le prix de la danse. Parmi les rivales d'Azémi, se trouvaient les plus brillantes danseuses de l'Asie. Tantôt elles déploient les grâces les plus vives et les plus légères, tantôt les grâces les plus voluptueuses; mais tous les yeux sont attachés sur Azémi. Elle refuse d'abord cette nouvelle épreuve; mais un second encouragement de la Fée la décide; elle se lève en tremblant; tous ses mouvemens ont un charme inexprimable; sa danse est à la fois celle de la pudeur et de la gaîté; son aimable abandon est celui de l'innocence qui se joue avec le plaisir: elle enlève tous les suffrages.

Cependant la nuit était déjà très-avancée. Le sultan donne le signal de la retraite. L'assemblée se dissout jusqu'au lendemain, car le concours doit avoir lieu trois jours de suite. Azémi est conduite en triomphe dans un palais magnifique, et que le prince a fait somptueusement meubler pour elle. On lui donne un nombre considérable d'esclaves, pour la servir jusqu'au moment où son sort doit être irrévocablement décidé.

Laissons-la se livrer à toutes les réflexions que font naître dans son esprit une situation aussi nouvelle, un triomphe aussi imprévu. Tout occupé d'elle pendant la cérémonie, j'ai négligé ses deux compagnes, aussi surprises qu'elle-même de tout ce qui vient de lui arriver, et dévorées d'une basse et furieuse jalousie. A peine rentrées dans leur maison, elles se font part de leurs réflexions et de leurs sentimens. « Nous serions-nous jamais attendues à cela? disent-elles. Aurions-nous jamais imaginé ce que nous venons de voir et d'entendre? Tous les hommes sont-ils devenus fous? Nous préférer Azémi!... C'est une chose bien extraordinaire et qui n'est pas naturelle; il n'est pas possible que tous les yeux aient été fascinés à ce point sans une cause secrète qu'il faut pénétrer. Cette ceinture qu'Azémi reçut l'autre jour de la vieille ne serait-elle pas un talisman? Cette vieille, si généreuse pour nous, l'aurait-elle été si peu pour Azémi? Ce présent, qui nous semblait si mesquin, vaut sans doute plus que nos riches ceintures. Comme il brillait hier à nos yeux éblouis! les plus beaux diamans de l'Inde avaient moins d'éclat. N'en doutons pas, Azémi possède un talisman dont elle-même ignore le prix; il faut le lui ravir dès demain.

Digitized by Google

Nous verrons demain si elle l'emportera sur nous par ses talens et sa beauté. »

Le lendemain, de grand matin, Kalide et Zélimé se rendent au palais d'Azémi. La jeune fille se jette dans les bras de ses amies, elle les presse contre son cœur avec tendresse et en rougissant encore de son triomphe. « Vous me voyez confuse de tout ce qui vient de se passer, leur dit-elle; ces honneurs qu'on m'a rendus, devaient naturellement vous appartenir, et je ne conçois pas la préférence qu'on m'a donnée, lorsqu'on pouvait faire un choix entre nous trois. — Nous concevons fort bien cette préférence, ma chère, lui répondent ses deux compagnes; elle est très-naturelle, et loin d'en être jalouses, nous venons nous réjouir de votre félicité. Mais perdez enfin cette heureuse ignorance où vous êtes du pouvoir de vos charmes. Nous vous répétions sans cesse que vous n'étiez pas jolie, parce que nous vous aimions trop pour ne pas craindre de vous donner de l'orgueil. Mais à présent toute feinte est inutile, puisque votre bonheur est assuré. Sachez donc, Azémi, que vous êtes la plus belle, la plus aimable et la plus intéressante de toutes les femmes. — Moi, grand Dieu! vous vous moquez. — Nous disons la vérité. Seulement nous avouerons que vous avez deux grands défauts qui peuvent vous nuire quelque jour. Vous avez une timidité qui vous empêche de tirer parti de tous vos avantages; il faut la surmonter. Vous mettez dans votre parure une négligence impardonnable; il faut vous en corriger. Ce soir, il doit arriver au concours une Circassienne d'une beauté merveilleuse; ses charmes seront relevés encore par la toilette la plus élégante, la plus riche et la plus recherchée; prenez garde qu'elle ne vous enlève le cœur de votre amant. Vous êtes trop belle d'ailleurs, pour être si simplement, si mesquinement vêtue, et nous vous apportons des habits qui surpasseront ceux de votre belle rivale. »

A l'instant même des esclaves apportent et déploient une robe toute semée de pierreries; elle est accompagnée d'une ceinture beaucoup plus riche encore. Les discours des deux amies, l'aspect de ces vêtemens somptueux font naître dans le cœur d'Azémi des sentimens nouveaux pour elle. Elle se croit la plus belle femme de Samarcande; et jetant les yeux sur son costume, elle rougit de cette simplicité qu'elle remarque pour la première fois. Les deux amies veulent qu'elle essaye la robe et la ceinture qu'elles ont apportées. Azémi veut mettre cette ceinture superbe sur le ruban de la fée; mais par malheur la riche ceinture est trop étroite; et pour qu'elle dessine parfaitement la taille élégante

Digitized by Google

d'Azémi, Kalide et Zélimé assurent qu'il faut sacrifier le triste ruban. Après avoir hésité quelque tems, Azémi cède à leurs sollicitations, et le ruban est remplacé par la ceinture nouvelle. — « Quelle taille ! s'écrient les deux amies, que de grâces ! La belle Circassienne n'est arrivée que pour voir triompher notre chère Azémi. Adieu, adieu, charmante Azémi, nous nous verrons ce soir au concours. » Elles sortent, et Kalide emporte le ruban merveilleux dont elle compte se parer le soir même.

Azémi est dans l'enchantement de sa nouvelle parure ; elle se promène dans son appartement, et se regarde avec complaisance dans toutes les glaces qui le décorent. Elle s'entretient des plus brillantes illusions jusqu'au moment où le concours doit recommencer ; le modeste ruban est absolument oublié.

Il arrive enfin ce moment désiré. Azémi, voilée, et dans le costume qu'elle a reçu de ses deux amies, est portée en triomphe, au bruit de mille instrumens, dans la salle où l'assemblée s'est tenue la veille. On place la jeune fille sur le trône où le bel Hiram vient s'asseoir. Le sultan demande si toutes les jeunes personnes sont arrivées, et bientôt il donne le signal du concours. Hiram, fier de montrer la beauté de sa maîtresse, lève lui-même le voile qui la couvre. Mais quelle est sa surprise ! il ne reconnaît plus Azémi. « Que vois-je ? dit-il. Que venez-vous chercher ici, Madame, et pourquoi venez-vous usurper une place qui ne vous appartient pas ? qu'est devenue Azémi ? « — Quoi ! prince, vous ne me reconnaissez pas ! — Vous Azémi ? s'écrie le prince. Non, non, c'est une imposture. » A ces mots des huées s'élèvent de toutes les parties de la salle. Plus Azémi veut se défendre et plus on se moque d'elle. Personne ne la reconnaît. Le prince est dans la plus violente inquiétude et cherche partout Azémi.

Le sultan veut s'amuser de cet incident extraordinaire. « Madame, dit-il à la pauvre inconnue, je veux bien croire que vous êtes cette belle personne qui reçut hier les hommages de mon fils, je veux croire qu'un seul jour a pu vous enlever une grande partie de vos charmes, mais vos talens ont dû vous rester. Voyons donc si vous savez encore jouer du luth, et si vous êtes aussi habile musicienne aujourd'hui que vous l'étiez hier. » Azémi est un peu rassurée par ce discours du sultan ; elle s'empare de l'instrument et veut préluder ; mais quelle honte ! elle ne fait entendre que des sons aigres et faux ; elle écorche toutes les oreilles. Les huées, les éclats de rire recommencent de toutes parts. On fait

Digitized by Google

descendre la malheureuse du trône ; on la chasse honteusement de la salle ; on congédie l'assemblée, et le concours est remis au lendemain.

Chercherai-je à peindre le désespoir de cette jeune infortunée ! sa raison est un instant égarée par sa douleur. Ce qui vient de lui arriver est aussi incompréhensible pour elle que son triomphe de la veille. Elle sort de Samarcande ; et quoique la nuit soit assez avancée, elle reprend le chemin de sa chaumière qu'elle se repent d'avoir abandonnée. Après avoir long-tems erré dans les ténèbres, elle arrive devant cette malheureuse cabane où elle aperçoit de la lumière. La terreur s'empare de son ame ; elle ne sait si elle doit entrer ; mais enfin elle se rassure, ouvre la porte et reconnaît la bonne vieille. Azémi reste immobile d'étonnement ; elle verse un torrent de larmes ; elle accuse la Fée du malheur qui vient de lui arriver. « Ah ! dit-elle, c'est vous qui êtes la cause de ma honte ; ce sont vos funestes enchantemens qui m'ont hier placée sur ce trône que j'étais loin d'ambitionner ; c'est vous qui m'en faites descendre aujourd'hui avec opprobre, lorsqu'un funeste amour que vous avez allumé commençait à me le rendre cher. Cependant, que vous ai-je fait pour mériter tant d'outrages ? Je vous ai secourue avec plaisir et sans compter sur votre reconnaissance. Voilà comme vous me récompensez. — Jeune fille, calme ton désespoir, répond la Fée avec douceur, écoute-moi et tu cesseras de m'accuser. Lorsque je t'ai vue pour la première fois, je n'ai pu me défendre de t'aimer. J'ai voulu te donner une preuve de ma reconnaissance, et je t'ai fait présent d'un précieux talisman. Cette ceinture, si simple en apparence, a la propriété d'embellir toutes les femmes qui la portent ; la jeune personne assez heureuse pour la posséder, triomphe de toutes ses rivales. Cette ceinture lui donne un charme inexprimable qui efface tous ses défauts, relève ses moindres attraits et lui soumet tous les cœurs. A l'aide de ce magique ruban, une femme réunit tout ce qui peut plaire, elle possède toutes les grâces, tous les talens. Mais sans lui, ces grâces, ces talens, cette beauté perdent toute leur puissance ; on les admire encore, mais on cesse bientôt de les aimer. Qu'as-tu donc fait de ce trésor ? tu as quitté *la ceinture de modestie* pour celle de la *vanité*. Privée du seul talisman auquel tu devais un si beau triomphe, tu as perdu tous les charmes qu'il t'avait donnés ; tu es devenue méconnaissable aux yeux même de ton amant. — Ah ! s'écrie Azémi, combien je suis coupable ! quoi ! je devais tout à ce ruban ! quoi ! vous m'aviez fait ce

Digitized by Google

présent merveilleux. Je l'ai perdu par ma faute ; mes compagnes me l'ont enlevé. Maintenant elles triomphent à ma place, l'une d'elles va régner sur le cœur d'Hiram, pour qui je donnerais tous les trônes de l'Univers. » Ce discours est accompagné d'un torrent de larmes. « Console-toi, ma chère fille, répond la Fée. Ton repentir me touche et je te pardonne une faute dont j'accuse ta jeunesse, ton inexpérience et la séduction de deux femmes jalouses de ta félicité. La voilà cette ceinture que tu regrettes. J'ai suivi Kalide et Zélimé lorsqu'elles l'emportaient dans l'espoir d'en profiter pour elles-mêmes, bientôt je vis une dispute très-vive s'élever entre elles. Chacune voulait posséder le talisman. J'ai saisi le moment favorable ; et je leur ai repris un bien dont elles n'étaient pas dignes, et qui ne doit appartenir qu'à la vertu. »

A l'instant la vieille attache de nouveau le ruban autour d'Azémi consolée. Elle donne un coup de baguette et soudain le toît de la cabane est enlevé. Un char magnifique descend des nuages, traîné par des gazelles aîlées. La Fée, sous ses traits naturels et magnifiquement vêtue, se place dans le char et y fait monter Azémi. Dans un moment elles arrivent à Samarcande. La Fée veut que tout le monde ignore le retour de sa protégée, et tous les esclaves ont ordre de garder le secret jusqu'au lendemain.

Lorsque le moment du concours est arrivé, Azémi, très-simplement mise, entre dans la salle et va se placer derrière ses compagnes, comme le premier jour. Bientôt elle entend qu'elles se moquent de sa crédulité ; qu'elles s'entretiennent de leurs espérances... Elle voit le jeune prince dans une rêverie profonde ; ses yeux sont baignés de larmes, et se promènent avec indifférence sur toutes les beautés qui se disputent son cœur ou plutôt son trône. Mais, tout à coup, il s'écrie avec transport : « O ciel ! que vois-je ? Azémi, la charmante Azémi est retrouvée ! » Il vole vers la jeune personne, la replace sur le trône, et toute la salle retentit d'applaudissemens et de ces cris répétés : « Vive la charmante Azémi ! » Kalide et Zélimé se regardent et pâlissent de honte et de fureur. Toutes les femmes veulent douter encore du retour d'Azémi. Le sultan ordonne que le concours commence, et que chaque prétendante déploye ses talens. Mais Azémi paraît encore plus belle et plus touchante que le premier jour. On ne peut se lasser de la voir et de l'entendre ; elle éclipse toutes ses rivales, qui ne peuvent s'empêcher de reconnaître sa supériorité. Kalide et Zélimé sont les seules qui se révoltent contre cet hommage éclatant. Cependant un héraut proclame l'élévation d'Azémi ; alors leur délire est à

Digitized by Google

son comble; elles cherchent des moyens de troubler son bonheur; mais, tout à coup, elles poussent un cri d'horreur. Ces ceintures magnifiques, dont elles étaient si vaines, sont changées en deux serpens qui semblent prêts à les dévorer. L'effroi consterne l'assemblée. On garde un morne silence. Azémi s'élance de son trône, elle vole seule au secours de ses compagnes; elle n'a point oublié qu'elles furent ses amies; elle veut les délivrer des reptiles qui les enlacent; mais ses généreux efforts sont inutiles.

Soudain un grand bruit se fait entendre; la voûte de la salle est ébranlée; une femme superbe paraît sur un char et s'arrête au milieu de la salle. Azémi reconnaît la Fée protectrice; elle vole à ses genoux et la supplie d'arracher ses deux amies aux tourmens affreux qui les menacent. « Bonne Azémi, je leur pardonne en votre faveur, dit la Fée. Ces cruels serpens sont ceux de l'envie. Si vous voulez qu'ils disparaissent, touchez-les seulement avec votre ruban. » Azémi suit les ordres de la Fée. A peine cette ceinture magique a touché les reptiles venimeux qu'ils disparaissent. Kalide et Zélimé volent dans les bras d'Azémi; elles implorent un pardon qui leur est accordé, et redeviennent les amies de celle qu'elles avaient voulu trahir.

Alors Azémi prend la parole: « O magnifique Sultan, dit-elle, ô vous, Princes et Seigneurs qui composez la cour de Samarcande, et vous, jeunes beautés qui êtes venues ici dans l'espérance de régner sur le cœur d'Hiram, voilà ma bienfaitrice. C'est à cette puissante Fée que je dois tout mon bonheur. Sans elle, je serais encore la pauvre Azémi, les yeux d'un grand prince n'auraient pas daigné se reposer sur moi, car je ne suis rien par moi-même. Ces talens, cette beauté que vous admiriez en moi, c'est elle qui me les a donnés, je les dois au talisman que je tiens de sa bonté. C'est pour avoir un moment perdu ce talisman merveilleux, que je me suis vue honteusement bannie de votre présence; personne ne m'a reconnue; un instant d'orgueil m'avait privée de tous mes charmes, cette généreuse Fée me les a rendus. »

Cet aveu modeste l'embellit encore aux yeux de tous les hommes, et les femmes lui pardonnent un triomphe qu'elle ne devait qu'à la puissance d'un talisman. « Azémi, lui dit la Fée, garde toujours un trésor que tu dois moins à ma générosité qu'à ma reconnaissance. Garde-le toujours si tu veux être adorée de ton époux et de tes sujets, jusqu'au dernier instant de ta vie. Cette ceinture est le plus bel ornement qu'une femme puisse porter; elle leur sied à toutes et dans toutes les situations de la vie, sous une chaumière, comme

sur

Digitized by Google



sur un trône ; elle embellit tous les âges, et son éclat est de tous les tems. »

A ces mots, la Fée disparut. Le soir même, le bel Hiram devint l'époux d'Azémi. Elle conserva toujours son cœur, car elle suivit le conseil de la Fée, et ne se sépara jamais du présent qu'elle en avait reçu. Kalide et Zélimé épousèrent deux jeunes Seigneurs des plus distingués de la cour, et n'envièrent plus celle qu'on ne pouvait se défendre d'aimer. Le peuple de Samarcande, en voyant la gloire d'Azémi, ne cessa de bénir le ciel d'avoir formé une union qui couronnait la plus douce, la plus touchante et la plus aimable des vertus.

ADRIEN DE S.....

VOYAGE A L'ISLE D'ELBE, suivi d'une notice sur les autres îles de la mer Tyrrhénienne ; par ARSENNE THIÉBAUT DE BERNEAUD, secrétaire émérite de la classe de littérature, histoire et antiquités de l'Académie italienne, membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes, etc. A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain, et *Lenormant*, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — An 1808. — Un vol. in-8°, avec une carte et deux planches. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port.

LE premier coup-d'œil n'est point en faveur de cet ouvrage. Un volume in-8°, de 200 pages et plus, sur l'île d'Elbe qui n'a guères que vingt lieues de tour, c'est beaucoup sans doute, et lorsqu'on lit aux premières pages de l'introduction que l'auteur a fait, et se propose de publier un pareil travail sur l'Italie entière, l'imagination s'effraie du nombre de volumes qu'il peut enfanter. Si on voulait le calculer par une proportion géométrique, l'épouvante augmenterait peut-être encore, et ce n'est ni le ton, ni le style de ces premières pages qui pourraient nous rassurer. Le début de l'auteur n'est pas modeste, il nous annonce qu'il a voyagé comme les philosophes de l'antiquité ; qu'il a vécu parmi les savans pour ajouter leurs idées aux siennes ; qu'il a dû suivre l'exemple d'Alcibiade qui fut tout ce qu'il voulut être, courageux et frugal à Sparte, enjoué dans

Digitized by Google

la molle Ionie, superbe avec les lieutenans du roi de Perse. Tout cela dis-je, n'est pas rassurant, et l'expression de *suivre* les cabinets d'histoire naturelle que l'on trouve aussi à la page ij, n'est pas d'un augure plus favorable. On se tromperait cependant si l'on jugeait l'ouvrage sur ce préambule. Ce n'est que par mégarde que notre auteur a pris ce ton. Tournez le feuillet et vous le verrez réclamant l'indulgence de ses lecteurs pour son *coloris* et sa *touche*; puis arrivant à l'île d'Elbe, il vous rend compte de tous les travaux qu'il a entrepris, de toutes les recherches qu'il a faites, de toutes les peines qu'il s'est données pour rassembler les connaissances déjà acquises sur ce pays et en acquérir de nouvelles. Il cite les auteurs dont on doit se défier, et ceux qui lui ont fourni des lumières; il regrette de n'avoir point eu connaissance de ce qui regarde l'île d'Elbe dans le *Voyage*, encore inédit, de M. de Saussure, *en Italie*, et dans un rapport de M. Léopold Chevalier, à l'académie de Limoges, sur la mine de Rio; il recommande aux naturalistes de relever ses erreurs. Enfin si après l'introduction vous lisez l'ouvrage, bien loin d'y trouver la moindre trace de morgue philosophique, ou de ces prétentions d'un autre genre que la comparaison avec Alcibiade semblait annoncer, vous y verrez peut-être, avec nous, des raisons de croire que le voyageur ne paraît point assez dans son *voyage*, et qu'il aurait dû donner plutôt à son livre le titre de *description*. En effet, M. Thiébaut de Berneaud, ne nous dit ni quand il aborda à l'île d'Elbe, ni quand il en partit, ni ce qu'il y fit; mais il nous la fait connaître sous tous les rapports avec beaucoup d'étendue.

Son plan n'est pas seulement très-vaste; on peut le dire universel. Il embrasse la géographie, la géologie, l'histoire naturelle dans toutes ses branches, l'archéologie, l'histoire, l'agriculture, les mœurs, la statistique, la médecine; ou pour mieux dire, il n'omet rien. On voit cependant que les sciences physiques et naturelles sont celles qu'il affectionne particulièrement. Il discute avec beaucoup de soin la formation de l'île d'Elbe; il ne veut l'attribuer ni aux volcans, ni à la mer, et pense qu'elle est sortie du sein des eaux, dans un tremble-

Digitized by Google

ment de terre. Ce n'est point à nous à discuter les raisons par lesquelles il soutient cette opinion, et combat celles qui lui sont contraires; il nous suffit de l'indiquer aux géologues et aux minéralogistes, ainsi que tout ce qui a rapport aux mines de cette île, et en général toute sa topographie, dont nous ne serions pas juges compétens. Consignons seulement ici un résultat intéressant pour tout le monde, c'est que la mine de fer de Rio, célèbre dès l'antiquité la plus reculée, donne de 75 à 85 pour cent d'excellent fer, égal à celui de Suède et de Sibérie.

La zoologie de l'île d'Elbe n'est pas très-riche; elle fournit cependant une anecdote assez curieuse. Vers le milieu du dix-septième siècle, l'île se trouva couverte d'une multitude de lapins qui, chaque année, dévoraient les récoltes et réduisaient le cultivateur au désespoir. On s'en débarrassa en jetant dans les lieux les plus infectés des chattes pleines, qui, en peu d'années, rétablirent l'équilibre entre le nombre des hommes et celui des lapins.

Quoique notre opinion n'ait pas plus de poids en botanique qu'en minéralogie, nous demanderons quelques éclaircissemens à M. Thiébaut de Berneaud, sur le *cactus opuntia*, qu'il appelle aussi *figuier d'Inde*. Il nous dit d'abord qu'on en fait des haies impénétrables, et nous en sommes d'accord, si, comme tous les botanistes, il entend par *cactus opuntia*, ce qu'on nomme vulgairement *la raquette*; mais revenant à cette même plante sous le nom de figuier d'Inde, il en fait un arbre qui subsiste pendant quelques siècles, et qui sert aux nègres de Saint-Domingue à faire des assiettes et des canots; cela ne convient ni à la raquette, qui n'est qu'une plante grasse épineuse, ni au bananier que l'on nomme quelquefois figuier d'Inde, mais que l'on coupe tous les ans, et qui peut fournir des assiettes, mais jamais des barques. Enfin, M. Thiébaut veut que ce soit son figuier d'Inde, son *cactus opuntia*, qu'affecte l'insecte précieux qui nous donne la cochenille. Il nous semble que le *cactus* qu'il habite est différent de l'*opuntia*, et porte le nom particulier de *cochenillifer*.

La partie historique de cet ouvrage ne pouvait pas être fort intéressante.

Digitized by Google

L'auteur rapporte plusieurs médailles de l'île d'Elbe qui prouvent selon lui qu'elle fut *autonome*; ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle ne le fut pas long-tems. Soumise tour à tour aux Carthaginois et aux Romains, dévastée par différens peuples après la chûte de l'Empire, elle tomba sous la domination des Pisans, au commencement du XI^e^ siècle. L'événement le plus remarquable de son histoire, est celui qui la détacha politiquement de la Toscane, ainsi que la ville de Piombino et quelques autres. Appiano, favori de Gambacorta, qui gouvernait la république de Pise, vendit au duc de Milan sa patrie et son bienfaiteur, tua Gambacorta et ses deux fils (en 1393), et prit les rênes du gouvernement qu'il conserva pendant cinq années. Après sa mort, son fils ne pouvant se soutenir contre les mécontens, traita de nouveau avec le duc de Milan, et en lui livrant Pise et ses dépendances, se réserva en propriété héréditaire, Piombino, cinq autres villes, et les îles d'Elbe, de la Pianosa et de Monte-Christo. Ce petit Etat resta dans sa famille, jusques vers le milieu du seizième siècle, que le vice-roi de Naples s'en empara au nom de l'Espagne, et en vertu des droits de la maison d'Arragon, dont les Appiano étaient alliés. Depuis cette époque, jusqu'à ces derniers tems, Piombino et l'île d'Elbe ont toujours dépendu des rois de Naples, malgré des concessions particulières faites aux Ludovisi de Bologne, et dont héritèrent les Buoncompagni; cependant Porto-Ferrajo resta aux grands-ducs de Toscane.

Nous sommes fâchés que dans ce *coup-d'œil historique*, où M. Thiébaut a déployé beaucoup d'érudition, il soit parlé du huitième siècle comme postérieur au règne de Charlemagne, qui ne mourut comme on sait, qu'au commencement du siècle suivant. Nous voudrions aussi que les noms historiques, même des Italiens, fussent écrits à la française et non à l'italienne; c'est une exactitude minutieuse, inutile pour les gens instruits et embarrassante pour ceux qui s'instruisent, que d'écrire *Cosimo de' Médici*, au lieu de Cosme de Médicis, grand duc de Toscane.

Une remarque assez curieuse, mais qui n'appartient pas à l'histoire politique, c'est que les moissons et les

Digitized by Google

vendanges se font encore à l'île d'Elbe comme elles se faisaient il y a deux mille ans. En général les mœurs de ses habitans sont fort simples, et leurs lumières très-bornées. M. Thiébaut leur donne beaucoup d'éloges. Il les peint comme très-attachés à leur patrie, bons, courageux, laborieux, hospitaliers, et n'étant atteints ni de cet esprit de haine et de vengeance, ni de ce penchant à la ruse et à la paresse dont on accuse les peuples méridionaux. Ils sont, dit-il, d'une taille ordinaire et régulière, robustes, d'une bonne constitution... La vie active et frugale à laquelle ils sont accoutumés, contribue à les rendre forts, ardens, braves et à les conserver en santé. Les vieillards ne sont point décrépits, et l'on en voit qui touchent à leur dix-neuvième lustre, sans la moindre incommodité.—Il est fâcheux qu'en entrant dans ces détails, l'auteur ait été dans le cas d'apporter bien des restrictions à ces éloges; qu'à *Capoliveri*, il n'ait trouvé qu'une population de gens sans foi et sans probité; qu'il nous dise à l'article *industrie et commerce*, que l'île d'Elbe éprouve, d'une manière bien sensible, les effets de l'apathie, jointe à la corruption des mœurs, dont elle est le signe évident; et qu'au chapitre des *maladies et de leurs causes*, il nous fasse une longue liste de celles qui sont endémiques dans cette île, et les attribue en partie aux miasmes putrides qu'exhalent les marais salans et les eaux stagnantes, après nous avoir vanté la pureté de l'air, et la salubrité du climat.

C'est peut-être encore une chose assez singulière, qu'au commencement d'un autre chapitre, M. Thiébaut se plaigne que l'île d'Elbe n'offre aucune ruine, aucun monument capable de rappeler d'intéressans souvenirs, et qu'à la fin du même chapitre, il nous décrive des ruines très-pittoresques qui se voient sur le golfe de Porto-Ferrajo, et en cite beaucoup d'autres que l'on trouve au Cap della Vita, à Monte-Giove et ailleurs. Mais ces légères contradictions sont peu importantes dans un ouvrage qui n'a point les antiquités, mais la minéralogie, pour objet principal. Peut-être M. Thiébaut aurait-il fait sagement de ne considérer l'île d'Elbe, que sous le rapport de cette science, qu'il paraît avoir profondément étudiée, et pour laquelle

Digitized by Google

son ouvrage pourra être une bonne acquisition. Il aurait bien fait, sur-tout, de s'épargner beaucoup de citations d'Horace, de Cicéron, de Montaigne, qui viennent le plus souvent hors de propos. Ces citations et quelques expressions ambitieuses, contrastent avec la forme de son ouvrage qui est très-méthodique, très-régulière, et que nous lui conseillerons d'adopter pour son grand Voyage en Italie. La méthode est très-nécessaire, quand c'est pour enrichir les sciences que l'on écrit, et sous ce point de vue, nous devons aussi louer M. Thiébaut d'avoir orné son livre d'une jolie carte, et d'y avoir joint une table des matières qui le rend très-facile à consulter. Mais il est tems d'y renvoyer nos lecteurs, comme au meilleur, malgré ses défauts, qu'on nous ait encore donné sur l'île d'Elbe, La courte *Notice sur les îles de la mer Tyrrhénienne*, qui le termine, offrira aussi quelques données intéressantes, et l'on y trouvera avec plaisir, l'annonce d'une *Histoire civile et littéraire de la Sardaigne*, par D. Lodovico Baille. Il y a long-tems que cette île importante, et très-peu connue, réclamait l'attention des savans. VANDERBOURG.

SCELTA DI PROSE ITALIANE, tratte da' più celebri e classici scrittori, con brevi notizie sulla vita e gli scritti di ciascheduno; da P. L. COSTANTINI.—*CHOIX de morceaux de prose italienne*, tirés des auteurs les plus célèbres et les plus classiques, avec de courtes Notices sur la vie et les écrits de chacun d'eux; par P. L. COSTANTINI. — A Paris, chez *Fayolle*, rue Saint-Honoré, n° 284. — In-12, de 500 pages.

LA langue italienne n'est plus pour nous un objet de pure curiosité. A mesure que l'Italie devient plus française, il devient pour les Français d'une nécessité plus urgente d'entendre la langue de ce beau pays, qui la conservera sans doute. Ce serait un triste fruit de notre influence sur ses destinées, si elle s'étendait jusqu'à effacer peu à peu du nombre des langues modernes, celle qui en est reconnue la plus belle, la plus riche, la plus féconde en chefs-d'œuvre de tous les genres;

Digitized by Google

c'en sera un très-heureux, au contraire, si nous nous trouvons engagés, et comme forcés, à étudier enfin, avec l'attention dont elle est digne, cette belle langue et les grands écrivains qu'elle a produits.

On se borne trop souvent parmi nous à en connaître les productions poétiques les plus légères. La prose est encore moins connue : les historiens, les philosophes, ne le sont point du tout : les conteurs mêmes, à la tête desquels est Boccace, le sont assez peu ; et l'on croit communément que ce beau génie, que ce savant érudit dans un siècle où l'érudition n'était pas née, que ce peintre philosophe des scènes de la vie commune, et des mœurs corrompues de son siècle, que ce digne élève et ce digne ami de Pétrarque, érudit et philosophe comme lui, ne fut qu'un auteur de contes pour rire. Les littérateurs mêmes qui semblent s'être le plus occupés de cette littérature si abondante et si variée, et qui veulent redresser à son égard les fausses idées du public, s'y trompent encore quelquefois.

Le public aurait des moyens de se mieux instruire : s'avise-t-il d'en profiter ? Demandez à M. *Biagioli*, qui nous a donné, il y a quatre ans, une très-jolie, très-bonne et très-commode édition du Tacite de *Davanzati* (1), le meilleur prosateur peut-être du seizième siècle, si cette édition est épuisée. Demandez-lui si celle qu'il donna l'an passé, des lettres de *Bentivoglio*, avec des notes explicatives et grammaticales (2), est en train de l'être. Voici un nouvel effort que fait un autre littérateur italien, pour amener enfin les Français à une connaissance plus exacte de ce qu'ils ne peuvent plus ignorer sans honte. Cet effort sera-t-il plus heureux ?

Le choix que M. Costantini a fait parmi les meilleurs

(1) Chez *Fayolle*, 3 volumes in-12. M. *Biagioli*, ci-devant professeur de littérature grecque et latine, à l'université d'Urbin, enseigne depuis plusieurs années, à Paris, la langue et la littérature italienne. Il est suffisamment connu par sa *Grammaire italienne élémentaire et raisonnée*. On la trouve chez le même libraire.

(2) Elles se vendent chez *Carli*, place des Italiens, et chez *P. Didot*, qui les a imprimées. La préface, écrite en français, est d'un très-bon littérateur et d'un grammairien philosophe.

Digitized by Google

auteurs italiens en prose, est très-propre à donner une idée juste du style de chacun d'eux, et les courtes notices qui précèdent leurs extraits, à faire connaître, sinon leur caractère et les événemens de leur vie, au moins leurs principales circonstances, l'état qu'ils ont eu dans le monde, et l'époque où ils ont vécu. Il s'est borné, dans son recueil, à vingt-trois de ces écrivains, choisis dans l'étendue de près de cinq siècles, depuis *Dino Compagni*, qui fleurit à la fin du treizième, jusqu'à *Gravina*, dont la carrière s'étendit au commencement du dix-huitième, et même à *Giannone* et à *Muratori*, qui n'étant morts que l'un en 1748 et l'autre en 1750, appartiennent à ce dernier siècle. Il aurait pu sans doute en citer bien davantage; mais on ne peut pas dire, et c'est-là le principal, que ceux qu'il a choisis ne soient pas les plus célèbres et les meilleurs. L'ordre chronologique dans lequel ils sont rangés est propre à faire mieux sentir les progrès de la langue, et ses légères variations. Je dis légères, car son premier jet fut si heureux qu'il y eut peu à refondre, et que dès le premier siècle de son existence, elle atteignit un point de perfection auquel il a fallu la ramener quatre ou cinq siècles après, quand on a voulu lui rendre les richesses qui lui sont propres et la dégager des emprunts ruineux qu'elle avait faits.

Dino Compagni se présente le premier, avec un très-court extrait de ses histoires ou chroniques florentines. L'éditeur, dans sa Notice, n'oublie pas de rappeler qu'il était contemporain du Dante et de *Ricordano Malespini*. Mais pourquoi n'a-t-il pas commencé par donner un morceau de prose de ces deux écrivains célèbres? Ce que *Malespini* a écrit de l'histoire de Florence (3), pouvait fournir quelques citations; et quoiqu'il y ait dans celle de *Dino* quelques tournures qui ont vieilli, on aurait pu remarquer encore dans *Malespini*, qui l'avait précédé de quelques années, des locutions que *Dino* n'employa pas. La prose du Dante est

(3) Cette histoire, connue sous le titre d'*Historia antica di Ricordano Malespini*, embrasse depuis la fondation de Florence jusqu'à l'an 1281.

Digitized by Google

loin d'être un modèle et de valoir sa poësie ; mais on n'aurait pas vu sans curiosité, ni sans intérêt, comment ce grand génie qui créa sa langue poëtique écrivait en prose, et l'on aurait facilement tiré de sa *Vita nuova*, et de son *Convivio* ou *Convito*, quelques pages qui n'auraient point déparé ce Recueil. J'observerai aussi que M. *Costantini*, dans cette même Notice, l'appelle deux fois *il Dante* (4), contre l'usage constant des Italiens, qui ne placent l'article honorifique *il* que devant le nom de famille, quand il est seul. Ils disent *l'Alighieri*, comme *il Petrarca* et *il Boccacio*, mais *Dante Alighieri*, ou simplement *Dante*, qui n'est que l'abrégé du nom de baptême *Durante*. Nous disons communément en français le Dante, et ce qu'il y a de bizarre, c'est que nous disons Pétrarque et Boccace, sans article ; tandis que ce devrait être le contraire ; mais un abus de notre langue ne doit pas s'introduire dans l'italien, avec l'autorisation d'un écrivain qui paraît justement jaloux de lui conserver tous ses avantages.

Il a choisi, sans doute par une suite de son admiration pour le Dante, dans l'historien Jean *Villani*, ce qui regarde ce poëte, sa vie, ses ouvrages et sa mort. Dans Boccace, il n'avait que l'embarras du choix, et quelque nombre de morceaux qu'il eût cités, il ne pouvait non plus éviter qu'on n'en eût désiré davantage.

Parmi les morceaux qu'il a choisis, on remarque une pièce philosophique dans laquelle Boccace fait l'apologie des libertés qu'il se donne à l'égard des moines, car on sait qu'il les met sans cesse sur la scène, et il le fallait bien, puisqu'ils couvraient pour ainsi dire alors celle du monde. Il fait cette apologie en montrant avec la plus grande liberté ce que sont les moines de son tems, et combien ils diffèrent des modèles anciens de la vie monastique. Les moines, alors si puissans, jetèrent d'abord les hauts cris contre l'auteur et contre l'ouvrage : mais on les laissa crier, et eux-mêmes aimèrent sans doute mieux laisser tympaniser leurs vices que de s'en corriger. Deux nouvelles intéressantes, dont l'une est *le faucon*,

(4) *Contemporaneo del Dante..... et dopo la morte del Dante.*

Digitized by Google

sujet connu parmi nous, par le conte touchant de La Fontaine, sont suivies de l'un des plus éloquens morceaux de la langue italienne ; c'est la belle description de la peste qui affligea Florence en 1348, et qui sert d'introduction au recueil des Cent Nouvelles. On l'a comparée quelque part avec celles du même fléau, qui se trouvent en grec dans Thucydide, et en latin dans Lucrèce ; et ce n'est pas peu dire à la gloire de Boccace, que de convenir que la sienne soutient la comparaison.

Franco Sacchetti, ami, disciple et imitateur de Boccace, et qui sans être son égal dans ses Nouvelles, y rappelle quelquefois le naturel et les grâces de son style, termine cette belle époque du quatorzième siècle, après laquelle on ne reconnaît pas assez généralement que la renaissance des lettres était décidée. L'Italie s'était relevée par ses propres forces de la barbarie où toute l'Europe était plongée. Elle n'avait pas eu besoin de la chûte de l'Empire grec, que l'on regarde presque toujours comme l'époque de cette renaissance, et qui n'arriva qu'un demi-siècle après. Florence n'avait pas attendu la prise de Constantinople pour être la nouvelle Athènes.

Du *Sacchetti* au *Castiglione*, on aperçoit cette lacune que laisse dans la littérature italienne le quinzième siècle presqu'entier, pendant lequel l'Italie redevenue latine en quelque sorte, négligea sa propre langue pour l'étude approfondie des langues anciennes. Le *Castiglione* ouvre par son livre du Courtisan, *il Cortigiano*, ce grand seizième siècle, à qui l'on fait peut-être injure en lui donnant le nom d'un homme ou d'une maison, et qui fut le siècle de l'Italie entière, puisqu'il n'y eût alors dans toute la presqu'île, royaume, duché, principauté ni république, qui ne produisit, comme par une éruption simultanée et spontanée, de grands et de beaux génies dans tous les genres.

Machiavel vient ensuite, ce grand écrivain, plus par les choses que par le style, trop long-tems méconnu et calomnié, trop complétement justifié peut-être, et sur lequel après tant de jugemens divers, il reste encore à en porter un qui donne une juste idée de son caractère et de son génie. Il paraît ici comme historien, dans des

Digitized by Google

morceaux considérables de son histoire de Florence ; et comme conteur, dans sa plaisante Nouvelle de l'archidiable Belphégor, où il se délasse, pour ainsi dire, de la dignité sévère qui ne l'abandonne jamais dans ses grands ouvrages historiques et politiques. L'éditeur aurait pu ajouter ici une ou deux citations de ce dernier genre, tirés sur-tout des discours, non pas *sur les décades* de Tite-Live, comme il le dit dans sa Notice, mais *sur la première décade* seulement, car cet ouvrage profond, qui n'avait point de modèle dans l'antiquité, et dont il n'a été fait que des imitations imparfaites, n'embrasse dans ses trois livres, divisés en plus de cent quarante chapitres, que cette première décade de l'historien latin.

Guicciardini, que nous nommons Guichardin, rival de Machiavel dans l'histoire, et que l'on pourrait nommer le Tite-Live italien, tandis que l'autre serait le Tacite, si ces comparaisons ne manquaient pas toujours de justesse par quelque endroit ; l'autre, célèbre historien de Florence, *Varchi* ; Paul *Paruta*, l'un de ceux que la république de Venise chargea par décret de continuer son histoire ; *Davanzati*, qui fit parler Tacite en italien avec autant de force et de concision qu'il aurait parlé lui-même, et à qui l'on ne peut reprocher que de l'avoir rendu peut-être un peu plus Florentin qu'Italien, par les trop fréquens idiotismes de Florence ; *Davila*, aussi élégant qu'impartial et véridique historien des guerres civiles de France, dont il avait été témoin ; enfin, le courageux philosophe *Paolo-Sarpi*, qui ne raconta pas seulement, mais qui examina et jugea le concile de Trente, *Sarpi*, plus connu sous le nom de *Fra-Paolo*, frère Paul, parce qu'il était moine, quoiqu'intrépide antagoniste des prétentions des papes, dont toute la milice monacale était le soutien ; tels sont les grands historiens dont un seul siècle a fourni des extraits à ce Recueil.

Il nous offre dans d'autres genres le prélat Jean *della Casa*, qui eut à se repentir toute sa vie de s'être plus égayé qu'il ne convenait à un prêtre et même à tout homme sage, dans son *Capitolo del forno*, et dans quelques autres gravelures, mais qui en donnant des leçons de politesse dans les manières essentiellement mobiles et

Digitized by Google

changeantes, en a donné (5) d'une politesse de style qui peut servir de modèle dans tous les tems ; Annibal *Caro*, qui offrit le premier exemple d'une traduction en vers rivale du texte traduit, et qui est dans ses lettres familières, d'une élégance si soutenue et si parfaite, qu'il peut être regardé come le meilleur modèle en italien de ce genre d'écrire ; et Georges *Vasari*, biographe trop prolixe, mais intéressant et naïf, des grands peintres de son pays et de son siècle ; et le bon *Bernardo Tasso*, qui n'a dû qu'à l'immense célébrité de son fils la diminution de sa propre célébrité, mais qui se montra souvent dans sa prose homme d'Etat et philosophe, comme il se montra bon poëte dans ses sonnets, dans ses *canzoni*, dans ses odes, dans ses élégies, et sur-tout dans son grand poëme d'Amadis.

Je regrette encore que ce fils, l'immortel auteur de la Jérusalem délivrée, n'ait pas ici sa place à la suite de son père. Ses dialogues philosophiques dans le goût de ceux de Platon, ses lettres et ce qu'il a écrit, soit pour sa défense, soit sur sa vie et ses malheurs, présentaient une ample moisson ; elle aurait contribué à faire mieux connaître ce génie aussi étendu qu'élevé, exemple à la fois de la force de l'esprit humain et de sa triste fragilité.

Dans le dix-septième siècle, que l'on répète sans cesse, et avec raison à certains égards, avoir été celui de la décadence, mais qui sous d'autres rapports soutint et même accrut la gloire du précédent, siècle où les hautes sciences se mêlèrent souvent, par un heureux accord, avec les lettres, M. *Costantini* a choisi sans doute comme preuves de cet accord, trop rare chez d'autres nations, le grand *Galilée*, qu'il suffit de nommer pour rappeler à la fois ce que le génie a de plus grand, et ce que la superstition persécutrice a de plus odieux, le célèbre médecin et physicien *Redi*, le naturaliste *Magalotti*, et le jurisconsulte *Gravina*. L'histoire lui a fourni le cardinal *Bentivoglio*, l'anti-papiste *Giannone*, et le sage et savant *Muratori*, qui sans être un ennemi

(5) Dans son *Galateo*.

Digitized by Google

aussi déclaré des papes, n'a pas porté dans ses annales, par son imperturbable véracité, des coups moins forts et moins dangereux aux usurpations de la cour romaine.

J'ai déjà observé que ces deux derniers auteurs appartiennent au dix-huitième siècle. L'éditeur aurait pu remplir leur place par quelques-uns de ceux du seizième, dont on peut regretter l'oubli, tels que *Torquato Tasso*, *Sperone Speroni*, l'un des poëtes, des litérateurs et des moralistes les plus savans et les plus élégans de cet âge, le cardinal *Bembo*, si pur et si classique dans ses *asolani* et dans ses *prose* ou observations sur la langue, quelques morceaux de l'*arcadie* de *Sannazar*, quelques autres de la vie du célèbre orfèvre *Cellini*, écrite par lui-même, ou des traités qu'il a composés sur son art; quelques citations des critiques, des discours et des écrits sur la langue du fameux académicien *Lionardo Salviati*; parmi les historiens, *Nardi*, *Nerli*, et sur-tout pour la pureté du style, *Scipione Ammirato*, etc. Il aurait réservé l'historien de Naples et l'auteur des annales d'Italie, pour le volume qu'il annonce devoir publier après celui-ci, et qui ne contiendra que des auteurs du dernier siècle. Son but est, dit-il dans sa préface, de répondre par cette publication à ceux qui veulent rabaisser la littérature actuelle d'Italie qu'ils ne connaissent pas, et que, pour la plupart, ils ne sont pas en état de bien apprécier. Ce trait, qui pourra paraître dicté par l'humeur, ne l'est que par une équité sévère. Il serait à désirer que les Français s'offensassent de ce reproche. Il ne tiendrait qu'à eux de s'en laver. Ce premier choix de prose italienne que leur offre M. *Costantini*, est un moyen de plus d'y parvenir. Cet estimable éditeur fait dépendre du succès de celui-ci, la publication du second. Espérons que malgré notre indifférence habituelle, ce succès sera tel qu'il puisse l'engager à compléter le service qu'il vient de rendre à la littérature de son pays, en la faisant mieux connaître et mieux apprécier dans le nôtre. GINGUENÉ.

Digitized by Google

SALON DE PEINTURE.

SECOND ARTICLE.

Histoire, Genre, Paysage.

Après avoir donné aux lecteurs de ce Journal une idée générale de l'exposition, je vais les entretenir d'abord des tableaux d'histoire, de genre et de paysage. Réunis dans cette notice, comme ils le sont dans le Musée, leur rapprochement en écartera peut-être une monotonie fatiguante et presque inévitable, en rompant, autant qu'il est possible, l'uniformité de cette suite de descriptions et de jugemens qui, roulant sur des objets du même genre, semblent presque tous, au premier aspect, rentrer les uns dans les autres. C'est d'ailleurs, si je ne me trompe, le seul moyen de conserver quelque chose de sa variété, de sa richesse, et, pour ainsi dire, de sa physionomie au Salon de cette année, dont l'heureuse disposition rend partout témoignage au goût éclairé de l'artiste homme de lettres, à qui le Gouvernement a confié la direction des arts du dessin, pour l'avantage particulier des artistes et la satisfaction du public.

M. David.

Dans l'examen des travaux de tant de peintres célèbres, il est juste de commencer par celui qui fut leur maître, et dont la gloire, si riche de son propre fonds, doit s'accroître encore de leurs succès. Qui ne connaît pas ce tableau des Sabines dont l'apparition a fait époque, et mis le sceau à la grande renommée de son auteur? il serait au moins superflu de l'analyser encore, descriptions, éloges, critiques, ce chef-d'œuvre a tout épuisé : un homme de goût, initié aux procédés et aux principes des arts, l'a dignement apprécié dans une brochure connue ; la poésie elle-même l'a célébré ; et les vers de M. Ducis (1) ont plus fait pour l'honneur du peintre, que tout ce qu'on pourrait ajouter ici. Dès long-tems l'opinion publique est fixée : le reproche de peu de mouvement dans la composition, d'affectation dans quelques attitudes, de froideur dans le coloris, de lourdeur dans les cheveux, dans les crinières des chevaux,

(1) Voyez l'Epître à M. Vien.

Digitized by Google

toutes ces critiques de détail qu'on a cru devoir se permettre, n'ont pu ternir, aux yeux des juges éclairés, tant de beautés du premier ordre, qui, reproduites maintenant au grand jour, attirent l'admiration de la foule, comme elles avaient captivé celle des connaisseurs ; ces pensées fortes, ces contrastes terribles, ce dessin digne de l'antique par sa grandeur, sa finesse et sa pureté ; ces expressions dont la vérité n'ôte rien à la noblesse des figures ; ce beau idéal enfin que l'on retrouve jusque dans les accessoires, dans les armes et dans les vêtemens. Il n'est peut-être pas inutile d'observer qu'en déplaçant un peu le fourreau du glaive de son Tatius, M. David a satisfait aux critiques qui lui reprochaient trop de nudités.

Le tableau du couronnement, exposé dans le mois de mai dernier, reparaît aussi dans le Salon, sous le n° 144. Il y a si peu de tems que cette vaste machine, remarquable par la beauté de ses lignes et de son modelage, a été décrite, analysée, jugée dans tous les journaux, et même dans quelques brochures, qu'il me semble inutile d'en offrir un nouvel examen ; je crois devoir consacrer l'espace que me laissent les bornes d'un journal, à des ouvrages moins connus, qui, se montrant aujourd'hui pour la première fois, n'ont pas exercé la plume des critiques, et sur lesquels l'opinion publique ne s'est pas encore prononcée.

M. Girodet.

L'un des plus célèbres disciples de M. David, l'auteur de l'*Endimion* et de la *Scène de Déluge* en exposant au dernier Salon cette déchirante scène, avait pénétré d'effroi tous les spectateurs, et de la plus vive estime les spectateurs éclairés. Ceux qui voulurent le blâmer dirent que c'était du Michel-Ange ; et je ne sais jusqu'à quel point l'amour-propre de l'artiste fut blessé d'une critique si cruelle. Pour moi, je me plus à lui rendre la justice qui lui était due, mais en faisant observer que cette composition hardie eût réunie plus de suffrages, s'il avait pu davantage mêler la pitié à la terreur, mener à l'attendrissement par l'effroi, et intéresser le cœur autant qu'ébranler l'imagination. C'est ce qu'il a voulu faire cette année, en nous offrant cette beauté si tendre et sitôt moissonnée, que la religion et l'amour viennent confier au tombeau. Et le crayon de M. Girodet, gracieux dans l'*Endimion*, vigoureux dans le *Déluge*, touchant dans l'*Attala* (n° 258), vient de

Digitized by Google

prouver, si je ne me trompe, qu'il n'est pas moins habile dans l'expression des douleurs que dans celle de l'effroi ; qu'il sait aussi émouvoir, attendrir, et faire couler de douces larmes.

Un vœu téméraire, prononcé dans un âge trop tendre, en présence d'une mère expirante, a causé la mort d'Attala. Aux regrets de sa perte cruelle et soudaine, aux angoisses de la plus amère douleur, se mêle, dans le cœur de son amant, un sentiment plus déchirant encore. C'est lui, c'est sa passion funeste qui l'a entraînée au cercueil ; c'est pour échapper à ses transports que, faible et demi-vaincue, elle a eu recours au poison En vain l'ermite hospitalier, prodigue à l'infortuné ses consolations touchantes. Son ame, dans le tumulte et le délire de la passion au désespoi , n'a plus d'autre sentiment que celui de son malheur. Deux jours se sont écoulés ; sa douleur devient plus calme ; il songe aux derniers honneurs qu'attend celle qui lui fut si chère. Aidé du pieux solitaire, déjà ses mains ont creusé la fosse destinée à la recevoir. Ils viennent maintenant ensemble y déposer ses tristes restes. Mais avant que la tombe l'engloutisse, avant qu'elle ait disparu pour toujours, les bras d'un amant la serrent encore : il presse contre son sein ces pieds désormais immobiles ; il colle ses joues tremblantes sur ces genoux souples et délicats, maintenant roidis par la mort... Ses forces s'épuisent, il fléchit, il s'assied au bord de la tombe. Comme lui, les pieds dans la fosse ; attendri, mais calme, et résigné à la volonté du ciel, le solitaire debout, soutient les épaules d'Atala. Son expression recueillie contraste admirablement avec l'expression passionnée de Chactas : et au milieu d'eux Attala, déjà suspendue sur la tombe, mais conservant dans la mort la plus parfaite beauté, les grâces les plus touchantes, joint ses mains pâles et glacées, et semble encore sourire à son amant et à son Dieu. Sous ces paupières immobiles se cachent pour jamais les tendres regards, et leur douceur carressantes ; mais sur ce front calme et pur est descendue la sérénité divine : on sent que l'artiste s'est pénétré de ces paroles du roman : *Je n'ai rien vu de plus céleste.* Le roche qui s'arrondit en voûte sur leur tête, porte cette inscription, tirée de Job : *Elle a passé comme la fleur ; elle a séché comme l'herbe des champs.* Dans le fond, on aperçoit *le cimetière des Indiens de la mission*, appelé par le bon père Aubry, *les bocages de la mort.*

Le dessin de ce tableau, et l'idéal des formes, rappellent les

Digitized by Google

les plus grands peintres de l'école romaine. La tête, le sein d'Atala, ne dépareraient aucun de leurs tableaux. La draperie blanche qui moule ses voluptueux contours est ajustée avec un goût simple et sévère. La tête du missionnaire est d'un caractère à la fois naturel, convenable au personnage, et cependant au-dessus même de la belle nature. Celle de Chactas est d'une expression vraie, mais moins originale. Ses cheveux sont disposés d'une manière très-pittoresque; son dos, ses bras, ses mains, tout décèle le crayon d'un habile maître; et la couleur en est satisfaisante ainsi que celle du vieillard. Le pinceau est moëlleux et facile; la vigueur du modelage répond à celle du trait. Enfin, on retrouve dans ce tableau la plupart des beautés supérieures admirées, il y a deux ans, dans la scène du déluge, et en vain y chercherait-on les mêmes défauts. Cette nouvelle composition, il est vrai, était loin d'offrir à l'artiste d'aussi grandes difficultés.

J'ai entendu remarquer que le Chactas était un peu lourd: je trouve, moi, cette remarque un peu sévère; et, quand elle ne serait pas tout à fait dénuée de fondement, pourrait-elle affaiblir le mérite de cette savante figure? Je crois avoir répondu en l'analysant.

Peut-être le fond est-il trop verdâtre; peut-être ces vives couleurs devraient-elles s'offrir plus effacées dans le lointain. Voilà ce que tout le monde dit. Voici cependant ce qu'il y aurait à répondre. Il est des instans où l'air très-serein, conserve, sous un beau ciel, la vivacité des couleurs à une assez grande distance. Reste seulement à savoir s'il convenait à l'artiste de choisir un de ces instans. Les avis peuvent être partagés. Mais cette nature animée, brillante d'éclat et de fraîcheur, ne forme-t-elle pas un attendrissant contraste avec le spectacle de douleur et de mort qu'offre le devant du tableau? La nature entière est riante, et l'homme gémit dans les pleurs! Ces arbres, ces froides plantes fleurissent, et la beauté jeune et sensible a pour jamais cessé de fleurir! Sous un ciel ami et paisible, elle s'est fanée sans retour. Elle descend pâle et décolorée, au sein de cette terre féconde qui donne la vie à tout ce qui l'entoure, et va bientôt dévorer ces charmes que la mort efface, et ce cœur où l'amour n'est plus.

L'effet moral devrait obtenir grâce à l'artiste, lors même qu'il aurait passé le but: et peut-être ceux qui lui reprochent le plus de n'avoir pas fait un fond assez vaporeux, quoiqu'il soit vu à peu de distance, éprouveraient-ils moins d'émotion à l'aspect de ce tableau, s'il était en ceci plus irréprochable?

Digitized by Google

Ce sont là de ces secrets du talent qui agissent sur les spectateurs, même à leur insçu.

L'on a aussi critiqué la disposition des deux figures (du prêtre et du jeune homme), dont les jambes sont en partie cachées dans la fosse. Je crois, en effet, qu'il eût été plus agréable de les voir se développer tout entières. Mais le mouvement choisi par le peintre était ici le plus naturel; sacrifier la vérité à un peu plus d'agrément, ce serait tomber dans l'affectation, et s'écarter de la manière simple et franche qu'ont toujours suivi les modèles, les Raphaël, les Lesueur.

M. Laurent.

Les yeux encore émus de cette douloureuse scène, aiment à se reposer avec calme sur des sujets moins pénibles : ils se portent au hasard sur une foule de jolis tableaux; et s'arrêtent quelques instans aux productions de M. Laurent, toujours variées et toujours aimables, animées d'une gaîté piquante, ou parées des doux prestiges de la chevalerie et de l'amour.

Ici (n° 353), c'est une aimable fileuse, vêtue avec une exquise élégance. Auprès d'elle un jeune homme joue de la flûte; elle écoute; et le fuseau oublie de tourner. Cet oubli, et les regards expressifs du jeune homme, disent assez sur quel mode la douce flûte soupire.

Plus loin (n° 354), un galant troubadour écrit en vers sa douce flamme sur le volet du boudoir de son amie. Près de lui sont déposées sa guittare et une guirlande de fleurs.

Ces deux petits tableaux, destinés à faire pendant, sont pleins d'esprit et de finesse. La couleur, la touche délicate, le soin qu'on remarque dans tous les accessoires, font ressortir le choix agréable du sujet, et les jolies attitudes des personnages.

On trouve, un peu au-dessous, deux autres tableaux du même peintre, aussi de dimensions égales. Tous deux présentent une jeune femme assise auprès d'une croisée. Mais l'une, toute mondaine (n° 352), s'occupe attentivement de sa toilette, ou, comme dit le livret, *de soins frivoles*; l'autre (n° 351), *occupée de devoirs sacrés*, récite dévôtement sa prière, et la fait répéter à son jeune fils, dont on ne voit que les mains et la tête. Le public, je l'avoue, est pour la femme frivole. Il regarde avec complaisance, dans le premier de ces tableaux, un singe qui, pour imiter sa maîtresse, se

Digitized by Google

parfume la tête d'essences. Quant à moi, je trouve dans le second, plus d'expression et d'intérêt; et, même tout mérite de dévotion à part, la prière de M. Laurent me paraît préférable à sa toilette.

Je crois devoir l'avertir ici de prendre garde à quelques incorrections de dessin, et d'examiner, par exemple, si, dans ce tableau de la toilette, il n'a pas fait l'avant-bras de sa petite maîtresse visiblement trop long pour la tête.

Le sujet d'une cinquième composition de M. Laurent (N° 350), est tiré du conte charmant de la *Fée Urgèle*. Le moment et l'action choisis par le peintre, sont ceux qu'indiquaient ces vers :

La reine dit : Tout vous sera rendu.
On punira votre voleur tondu :
Votre fortune, en trois parts divisée,
Fera trois lots justement compensés :
Les vingt écus à Marton la lésée
Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés;
La bonne vieille aura votre monture,
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.

La vieille dit : Rien n'est plus généreux :
Mais ce n'est pas son cheval que je veux :
Rien de Robert ne me plaît que lui-même;
C'est sa valeur et ses grâces que j'aime :
Je veux régner sur son cœur amoureux;
De ce trésor ma tendresse est jalouse;
Entre mes bras Robert doit vivre heureux;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours, que l'on n'attendait pas,
Robert glacé laisse tomber ses bras, etc.

Ce tableau, le plus grand de ceux qu'a exposés l'artiste, n'est pas à mon avis, le meilleur. Il ne manque cependant pas d'agrément : les attitudes de la Fée et de Robert sont bien choisies, et expriment bien leur pensée : l'effet général est flatteur; il y a de jolies têtes de femme; mais le crayon, en quelques endroits, pourrait avoir plus de correction; le pinceau est mou, sur-tout dans les draperies; et je n'y vois rien d'aussi gracieux que le jeune troubadour et la femme en prière. On pourrait aussi reprocher à M. Laurent de n'avoir fait entrer que de jeunes femmes dans le conseil de la

Digitized by Google

reine Berthe, tandis que le noble conseil de Sa Majesté, était réellement composé de vieilles et savantes dames,

En tel procès, comme la reine expertes.

Mais est-il vrai que l'exactitude fût ici tellement de rigueur, qu'il faille regarder comme une faute de l'avoir sacrifiée à l'agrément ?

M. Bertin.

Tandis que sous le règne de Louis XV, la peinture historique était descendue au dernier terme de la plus honteuse dégradation, le paysage, au contraire, brillait du plus vif éclat, toujours vrai, toujours animé, plein d'intérêt et de richesse sous le savant pinceau de Vernet. Ainsi, nos paysagistes actuels n'ont pas eu à secouer les chaînes, à briser les pénibles entraves qu'un enseignement vicieux, et la routine d'une fausse école, opposaient à l'essor du talent et aux progrès de l'art, dans le genre de l'histoire. Le difficile dans ce genre, était de le réformer; dans l'autre, d'en maintenir l'éclat, et de l'empêcher de déchoir. C'est ce qu'ont fait de nos jours, divers paysagistes très-estimables. On ne peut dire, je l'avoue, qu'aucun d'eux nous rende Vernet : Mais on doit reconnaître dans quelques-uns une manière plus grande et plus austère que celle de Vernet lui-même.

Parmi ces talens aimés du public, M. Bertin se distingue par la vigueur et la sagesse de ses compositions. On se rapelle l'accueil favorable fait, dans le dernier salon, au tableau où cet artiste avait représenté Cicéron revenant de l'exil. Ceux qu'il a exposés cette année, sont de moindres dimensions ; mais leur mérite est le même : on y reconnaît le même art, le même goût de disposition ; la couleur est transparente, agréable et naturelle, la touche aimable et savante. Pour découvrir ces heureux ouvrages, la *Notice* est inutile ; ils se font aisément reconnaître. Les vues de la ville de Fossombrone et de celle de Terracine (N^os^ 31 et 32), me paraissent deux morceaux achevés; et tous ces *petits paysages* rangés sous un seul numéro (33), n'ont pas moins de vérité et de finesse. (Vict.... F....)

(*La suite au numéro prochain.*

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Sociétés littéraires.

Société libre des sciences et des arts de Poitiers. — Cette Société, instituée en l'an II, sous le nom de Lycée, connue ensuite sous celui d'*Athénée*, qu'elle vient de quitter, a tenu le 27 août 1808, sa *onzième séance publique*. Elle n'en avait pas eu depuis 1806. Celle-ci, comme les précédentes, a paru intéresser les amis des lettres, quoique les circonstances qui ont dû occuper la Société pour sa nouvelle organisation, aient interrompu pendant quelque tems ses travaux. L'assemblée était nombreuse et brillante. Une excellente musique a encore ajouté de l'agrément à cette solennité littéraire.

M. Bouin de Beaupré, président, a ouvert la séance par un discours, dans lequel il a rappelé que la Société, quoiqu'établie au milieu de la tourmente révolutionnaire, a constamment été fidelle à tous les bons principes qui pouvaient, seuls, ranimer et conserver dans cette cité jadis si favorisée des muses, le goût et la culture des sciences, des lettres et des arts, et le respect pour la morale : ce que l'orateur a justifié par de nombreux exemples, tous puisés dans les écrits publiés par la Société depuis sa naissance.

M. Bellin de la Liborlière, l'un des secrétaires, en commençant son rapport sur les travaux des trois classes de la Société depuis sa séance publique de 1806, s'est exprimé ainsi : « Un long silence a pu être considéré par quelques personnes comme le sommeil de la mort. C'était, » au contraire, ce sommeil réparateur qui donne de nouvelles forces. » Plusieurs membres ont médité des objets utiles ; ils ont déposés leurs » idées dans le sein de leurs collègues. L'embellissement des villes, la navigation de notre rivière, la législation, l'agriculture, etc., ont tour à » tour occupé leur pensée et leur plume. Le peu qu'ils ont fait dans des » circonstances difficiles, est une preuve sans réplique de leurs vues libérales et de leurs efforts continuels pour coopérer à l'instruction et à la » prospérité de leur patrie. »... Les écrits qui ont été, entr'autres, les objets du rapport de M. de la Liborlière, sont : 1°. Réflexions morales et politiques *sur l'agrandissement et l'embellissement des villes*, par M. Jouyneau-Desloges ; 2°. Mémoire *sur le projet de rétablir la navigation du Clain*, par M. Boncenne ; 3°. Vues et conseils *sur l'introduction de la faulx allemonde* dans le département de la Vienne, par M. Gibault, sujet auquel le rapporteur lui-même a ajouté quelques idées en le présentant ; 4°. Observations *sur l'interprétation* à donner au texte d'une loi romaine, *la 4e de la 3e table*, par MM. Gibault et Boncenne ; 5°. Recherches et considérations *sur la vie* et quelques-unes de ses modificitions, par M. Moricheau-Beauchamp, auteur d'un mé-

Digitized by Google

moire traitant *de l'influence de la nuit* sur les malades, couronné depuis peu par la Société de médecine de Bruxelles; 6°. *De l'appréciation du monde*, ouvrage imprimé et traduit de l'hébreu, par M. Michel Berr; 7°. *l'Eloge de feu M. Chéron*, préfet du département de la Vienne, président de la Société, par M. de Bardin, auquel Eloge l'orateur a ajouté, au nom de la Société, et au sien propre, parce qu'il fut son ami, quelques traits particuliers qui ont fait beaucoup d'impression sur les auditeurs : ils ont tous regretté vivement ce magistrat homme de lettres, moissonné à la fleur de son âge (Voyez le *Mercure* du 9 juillet dernier). M. de la Liborlière a jeté aussi quelques fleurs sur la tombe de feu M. le docteur Fradin, membre de la Société, dont la mémoire a été louée également par la Société d'agriculture.

A ce rapport ont succédé les lectures suivantes : 1°. *Epître à mon Jardin*, par M. Delastre; 2°. *Notice*, par M. Jouyneau-Desloges, sur les œuvres d'un jeune écrivain poitevin (R. Madien), imprimées en 1675, dont il n'est fait aucune mention dans la *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, de Dreux du Radier, et que les autres Bibliographes paraissent également n'avoir pas connues. 3°. *Satire contre les détracteurs des femmes et du mariage*, par M. de Bardin. 4°. *Rapport*, par M. le docteur Beauchamp, sur deux opérations chirurgicales aussi heureuses qu'elles étaient difficiles, faites par M. le docteur Canolle, membre de la Société. Les deux opérés, bien guéris, étaient présens à la séance. Il s'agissait pour l'un d'une loupe du poids de plus de trois livres, placée à la gorge, et pour l'autre d'une autre excroissance également ancienne, du poids de 34 livres, placée sur une épaule.

Le dernier acte de la séance, après un rapport détaillé fait par M. Pontois, membre de la Société, a été la distribution par M. le maire, des prix mérités au concours, pour des tableaux et dessins, par les élèves de l'*Ecole gratuite de dessin*, établie à Poitiers depuis longtems, entretenue aux frais de la ville, et que dirige avec succès M. Hyvonnait, membre de la Société. Les tableaux et dessins couronnés étaient exposés dans la salle d'assemblée pendant la séance. Cette exposition a eu lieu pendant trois jours.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ANGLETERRE. — *Londres, 13 Octobre.* — On dit que les ministres ont reçu des dépêches de sir Hugh Dalrymple, où il déclare qu'il prend sur lui toute la responsabilité de

Digitized by Google

la convention, et qu'il est prêt à la justifier comme une mesure sage et nécessaire.

— Le bruit s'est répandu hier au soir que sir James Saumarez avait réussi à brûler la flotte russe, réfugiée dans Baltish-Port (1).

— Les journaux allemands nous donnent les noms de tous les grands personnages qui se rendent à Erfurt, et ils gardent le plus grand silence sur l'objet de cette entrevue. Cependant les nouvelles particulières disent positivement, « qu'il s'agit du partage de toute la partie orientale de l'Europe ». On ajoute que le plan des grands conspirateurs est profondément concerté, et que ses premiers effets se manifesteront dans la Turquie d'Asie, où l'on organise depuis long-tems un mouvement révolutionnaire formidable, de concert avec la cour de Perse. En attendant, Napoléon continue à exercer sa funeste influence sur les conseils ottomans, ayant amené le nouveau gouvernement à adopter le système rigoureux de blocus contre l'Angleterre.

— La députation de la cité de Londres, ayant à sa tête le lord-maire, a été admise hier à Saint-James à l'audience du roi.

Adresse de la cité de Londres.

« Très-gracieux souverain, les plus dévoués et les plus loyaux sujets de V. M., le lord-maire, les aldermen et les membres de la commune de la cité de Londres, s'approchent du trône de V. M., pour exprimer à V. M. l'affliction et la surprise qu'ils ont éprouvées en apprenant la convention extraordinaire et humiliante qui a été signée dernièrement en Portugal par les officiers-généraux de V. M.

» Les circonstances qui ont accompagné cette affligeante transaction, ont répandu la plus vive émotion parmi toutes les classes des sujets de V. M., qui n'ont pu dissimuler leur indignation à la nouvelle d'un traité aussi honteux pour

(1) Les Anglais, après beaucoup de forfanteries et de menaces, se sont en effet approchés de la ligne d'embossage; mais on doit savoir maintenant à Londres que, voyant la bonne contenance de la flotte russe et les batteries formidables que le ministre de la marine avait fait établir, ils ont pris le parti de se retirer. La flotte est entrée en bon état à Cronstadt. (*Moniteur.*

Digitized by Google

la nation que pour ses alliés. Après une victoire signalée remportée par la valeur et la discipline des troupes britanniques, et en conséquence de laquelle l'ennemi paraissait ne pas pouvoir s'échapper, nous avons la cruelle mortification de voir des lauriers si noblement acquis, arrachés du front de nos braves soldats, et l'ennemi obtenir des conditions honteuses pour le nom anglais, et contraires aux vrais intérêts de la nation britannique.

» Nous voyons avec la même peine l'engagement pris de rendre la flotte russe lors d'un traité de paix avec cette puissance, et le renvoi sans échange d'un si grand nombre de matelots russes. D'après cette ignominieuse convention, les flottes anglaises doivent conduire en France l'armée française, et elle pourra recommencer la guerre contre nous et nos alliés. Cette garantie n'a pu qu'être vivement sentie par les Portugais que nous devions protéger, et l'entière reconnaissance du titre et de la dignité de l'Empereur de France, tandis qu'on ne fait aucune mention du gouvernement portugais, ne peut être qu'infiniment désagréable à l'autorité légitime de ce pays.

» Nous prions en conséquence humblement V. M., dans la vue d'accorder une entière satisfaction à une brave nation tellement outragée dans son honneur et dans ses intérêts, comme aussi pour venger l'honneur national blessé, et nous laver aux yeux de l'Europe d'une tache aussi honteuse, qu'il lui plaise d'ordonner qu'il soit fait sur le champ une enquête à l'effet de connaître la cause de cet événement et d'en faire punir les auteurs ».

Réponse de sa majesté.

« Je suis très-sensible à votre loyauté et à votre attachement à ma personne et à mon gouvernement.

» Je rends justice aux motifs qui ont dicté votre adresse et votre pétition, mais je dois vous rappeler qu'il est contraire aux principes de la justice anglaise de juger sans examen préalable.

» Certains événemens récens auraient dû vous convaincre que je suis toujours disposé à faire faire des enquêtes toutes les fois qu'il s'agit de la dignité de la nation et de l'honneur de l'armée ; et que l'intervention de la cité de Londres n'était nullement nécessaire pour m'engager à faire examiner une transaction qui n'a pas répondu aux espérances et au vœu de la nation ».

La réponse a été lue par lord Hawkesbury.

Digitized by Google

C'est une circonstance assez singulière, que lorsque le maire et les membres du conseil présentaient leur adresse, sir Arthur Wellesley est entré dans la salle d'audience, S. M. lui a fait un accueil gracieux et a causé long-tems avec lui.

— M. de Brinckmann, envoyé extraordinaire de la cour de Suède, vient d'arriver à Harwich, à bord du paquebot la *Diana*.

Du 15 octobre. — Sir Hugh Dalrymple est rappelé. Sir Harry Burrard commande les troupes du Portugal, et sir John Moore commande celles qui vont en Espagne.

— Sir Hugh Dalrymple ne retournera pas à Gibraltar. Le lieutenant-général Drumond le remplace, dit-on, dans le commandement de cette place.

— Voici la lettre que nos journaux prétendent avoir été écrite par S. M. le roi de Suède à l'empereur de Russie. (1) :

» L'honneur et l'humanité me prescrivent de faire les plus fortes remontrances à V. M. I. contre les cruautés et les injustices commises par les troupes russes dans la Finlande suédoise. Ces faits sont tellement notoires, qu'il est inutile de les confirmer par de nouvelles preuves. Le cœur de V. M. I. peut-il être insensible aux représentations que je me trouve obligé de lui faire au nom de mes sujets de la Finlande? Quel est donc l'objet de cette guerre, aussi injuste qu'insensée? on ne se propose sans doute pas (du moins j'aime à le supposer) d'inspirer la plus grande aversion pour le nom russe? Mes sujets de la Finlande sont-ils donc criminels pour n'avoir pas voulu manquer à l'obéissance qu'ils doivent à leur roi, et pour ne s'être pas laissé séduire par des promesses aussi fausses que les principes sur lesquels elles sont fondées? Je supplie V. M. I. de mettre un terme aux calamités et aux horreurs d'une guerre qui ne peut manquer d'attirer sur votre personne et sur votre gouvernement, les malédictions

(1) Tout porte à croire que, si cette lettre n'est pas une imposture grossière, elle a été dictée par les agens du cabinet britannique à Stockholm. Les ministres anglais paraissent y mettre tant d'importance qu'ils l'ont fait traduire dans toutes les langues, colporter dans toute l'Europe, et jeter sur toutes les côtes avec tant de profusion, que les employés des douanes en ont saisi des ballots. Que peut-il cependant en résulter? De la honte pour ces ministres et du ridicule pour leur allié.

Digitized by Google

de la Providence. La moitié de mes domaines en Finlande a déjà été reconquise par mes braves troupes finnoises. La flotte de V. M. est fermée dans Baltischport ; elle ne pourra en sortir que pour être prise (2). Votre flottille des galères a tout récemment éprouvé une grande défaite, et mes troupes débarquent en ce moment en Finlande, pour renforcer celles qui leur montreront le chemin de l'honneur et de la gloire (3).

Donné en mon quartier-général, le 7 septembre 1808. »

Signé, GUSTAVE-ADOLPHE.

— Les journaux publient aussi plusieurs lettres écrites à bord de notre flotte en Portugal. En voici des extraits.

Du 9 septembre, à bord du Conquérant, *dans le Tage.* — La flotte russe va en Angleterre, sous l'escorte de sept vaisseaux de ligne. Deux des vaisseaux russes sont en si mauvais état, qu'ils ne peuvent tenir la mer : on sera obligé de les dépecer. Les sept autres vaisseaux russes s'approvisionnent par le moyen de nos bâtimens, et font leurs préparatifs de départ. On suppose qu'ils mettront à la voile au commencement de la semaine prochaine. Les vaisseaux qui forment l'escorte sont : le *Barfleur*, amiral Tyler, le *Donnegal*, l'*Elisabeth*, l'*Hercule*, l'*Alfred*, le *Ruby* et le *Conquérant*. Il est fort désagréable pour notre flotte qu'on ait permis aux russes de regagner paisiblement l'Angleterre. On s'attendait généralement à leur livrer bataille, et l'ordre même avait été donné pour l'attaque, lorsqu'il est arrivé de Londres un courier qui a apporté l'ordre de s'arranger avec eux et d'éviter un engagement par tous les moyens possibles. On en conclut que quelque traité est sur le tapis entre la cour de Pétersbourg et le cabinet de Saint-James (4). L'amiral russe dîne aujourd'hui, avec sir Charles Cotton.

---

(2) L'événement a prouvé combien cette forfanterie était ridicule.

(3) Les derniers rapports annoncent au contraire que les tentatives des Suédois ont partout échoué, et qu'ils ont été complétement battus.

(4) La suspension d'armes conclue par le général Kellermann et les généraux anglais, portait que l'escadre russe serait considérée comme dans un *port neutre*. Mais l'amiral anglais (qui sans doute connaissait mieux ses instructions que les généraux, et sur-tout mieux que les gazetiers) ne s'en serait pas tenu aux termes de la suspension, et n'aurait pas garanti les stipulations définitives du traité s'il avait pu faire

Digitized by Google

Du 11 septembre. — Je viens d'apprendre qu'un vaisseau part demain, à la pointe du jour, avec des dépêches. L'amiral Tyler, avec son escadre, est sorti hier du Tage. Il est à l'ancre aux Cascaes, où il sera rejoint par la flotte russe, qui quittera le Tage demain matin. L'armée française partira en trois divisions; la première est embarquée, et mettra presqu'immédiatement à la voile sous l'escorte de la *Nymphe*, qui prend à bord le général Junot, ainsi que vingt officiers de son état-major. La *Résistance* accompagnera la deuxième division; elle aura encore à bord, deux généraux et autres officiers. L'*aimable* escortera la troisième division; et chaque division est composée d'environ huit mille hommes.

Du 12 septembre. — La première division de l'armée française est prête à partir. La *Nymphe*, à bord de laquelle se trouve le commandant en chef de la division, a fait le signal du départ pour cet après-midi. Nous sommes pourvus de transports pour 25 mille hommes. Le général Junot peut transporter avec lui 800 chevaux, y compris les chevaux d'artillerie, de cavalerie, etc. Il a la liberté d'emmener avec lui tous les chevaux anglais qu'il peut acheter au prix de cent guinées chacun. L'*Aimable* escortera le convoi qui débarquera à la Rochelle. La deuxième division s'embarquera demain ou après.

(INTÉRIEUR.)

Bayonne, 19 octobre. — Les dernières lettres de Vittoria confirment l'arrivée du marquis de la Romana à Saint-Ander, avec son corps d'armée, qui se trouvait à bord d'un convoi de 50 à 60 voiles. Cette troupe, qu'on croyait forte d'environ dix mille hommes (parmi lesquels sont, dit-on, beaucoup d'anglais), débarqua le 9, fut passée en revue le 10, et se

---

autrement. L'expédition de Copenhague, les prétentions de l'Angleterre contre le commerce du monde et la tyrannie qu'elle exerce sur les mers, l'ont pour long-tems séparés de la Russie. Ce n'est pas par une douceur hypocrite, par des insinuations odieuses ou par des menaces atroces, que le gouvernement britannique pourra calmer l'indignation qu'il a excitée; mais s'il veut en revenir aux sentimens de justice et de modération, alors, et seulement alors, il pourra y avoir des traités sur le tapis entre les cours de Pétersbourg et de Saint-James.

Digitized by Google

mit en marche le 11 et le 12 pour opérer sa jonction avec le général Blake, qui, soutenu par ce renfort, s'est rapproché de Bilbao, dans le dessein de l'attaquer une deuxième fois. On a pris, de notre côté, toutes les mesures nécessaires pour faire repentir de nouveau les insurgés de cette entreprise. Le général Verdier est parti de Vittoria avec un corps de dix mille hommes, pour aller joindre le général Merlin, qui occupait Bilbao avec trois à quatre mille hommes; et les troupes qui ont traversé Bayonne depuis sept à huit jours, se portent vers le même point. Au départ des derniers couriers, le général Verdier n'était plus qu'à six lieues de Bilbao, et nos soldats se flattaient de parvenir enfin à amener l'ennemi à une action, ce qui leur a été impossible jusqu'à ce jour. C'est à Durango que le général Verdier s'est réuni au général Merlin. Le passage des troupes par Bayonne est continuel; celles qui viennent du nord arrivent avec la plus grande célérité, et repartent aussitôt pour l'Espagne. On annonce que M. le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, commandera un corps de trente mille hommes, auquel on a réuni cent pièces de grosse artillerie, qui est destinée aux siéges. On croit que les grandes opérations vont commencer par celui de Sarragosse; les officiers du génie qui doivent le diriger sont déjà dans notre ville depuis cinq à six jours. Tandis que beaucoup de troupes passent par nos contrées, d'autres corps se dirigent sur la Navarre, en passant par Orthez et Saint-Jean-Pied-de-Port.

Les lettres de l'intérieur de l'Espagne annoncent que les paysans et les milieiens, qui font la plus grande force des insurgés, sont déjà très-découragés, quoiqu'ils n'aient pas encore combattu; les fatigues de leur nouveau métier ont promptement calmé leur enthousiasme, qui s'est encore refroidi davantage depuis que les scènes violentes et révolutionnaires qui ont eu lieu à Madrid, ont porté le mécontentement parmi les étudians et les moines. Ceux-ci refusent maintenant, dans la capitale et dans beaucoup de districts, de prendre les armes ou de marcher, comme ils le faisaient d'abord, à la tête des révoltés.

PARIS, 28 *octobre*. — Le 25 octobre, à midi, S. M. l'Empereur et Roi s'est rendue en grand cortége au palais du Corps-Législatif, pour faire l'ouverture de la session.

S. A. S. le prince vice-grand électeur, ayant obtenu de S. M. la permission de présenter au serment les députés au corps-Législatif, nommés depuis la session de l'an 1807,

Digitized by Google

l'appel nominal de ces députés a été fait par M. Despallières, questeur, et chacun d'eux est venu prêter serment au pied du trône.

L'appel terminé, S. M. a dit :

« Messieurs les députés des départemens au Corps-Législatif,

» Les Codes qui fixent les principes de la propriété et de la liberté civile qui sont l'objet de vos travaux, obtiennent l'opinion de l'Europe. Mes peuples en éprouvent déjà les plus salutaires effets.

» Les dernières lois ont posé les bases de notre système de finances. C'est un monument de la puissance et de la grandeur de la France.... Nous pourrons désormais subvenir aux dépenses que nécessiterait même une coalition générale de l'Europe, par nos seules recettes annuelles. Nous ne serons jamais contraints d'avoir recours aux mesures désastreuses *du papier-monnaie, des emprunts et des arriérés.*

» J'ai fait cette année plus de mille lieues dans l'intérieur de mon Empire. Le système de travaux que j'ai arrêté pour l'amélioration du territoire, se poursuit avec activité.

» La vue de cette grande famille française, naguère déchirée par les opinions et les haines intestines, aujourd'hui prospère, tranquille et unie, *a sensiblement ému mon ame. J'ai senti que pour être heureux, il me fallait d'abord l'assurance que la France fût heureuse.*

» Le traité de paix de Presbourg, celui de Tilsitt, l'attaque de Copenhague, l'attentat de l'Angleterre contre toutes les nations maritimes, les différentes révolutions de Constantinople, les affaires de Portugal et d'Espagne ont diversement influé sur les affaires du Monde.

» La Russie et le Danemarck se sont unis à moi contre l'Angleterre.

» Les Etats-Unis d'Amérique ont préféré renoncer au commerce et à la mer, plutôt que d'en reconnaître l'esclavage.

» Une partie de mon armée marche contre celles que l'Angleterre a formées ou débarquées dans les Espagnes. C'est un bienfait particulier de cette Providence, qui a constamment protégé nos armes, que les passions aient assez aveuglé les conseils anglais, pour qu'ils renoncent à la protection des mers, *et présentent enfin leur armée sur le Continent.*

» Je pars dans peu de jours pour me mettre moi-même à la tête de mon armée, et avec l'aide de Dieu, couronner dans Madrid le roi d'Espagne, et planter mes aigles sur les forts de Lisbonne.

» Je ne puis que me louer des sentimens des princes de la Confédération du Rhin.

» La Suisse sent tous les jours davantage les bienfaits de l'Acte de médiation.

» Les peuples d'Italie ne me donnent que des sujets de contentement.

» L'Empereur de Russie et moi, nous nous sommes vus à Erfurt.

Digitized by Google

Notre première pensée a été une pensée de paix. Nous avons même résolu de faire quelques sacrifices, pour faire jouir, plutôt s'il se peut, les cent millions d'hommes que nous représentons, de tous les bienfaits du commerce maritime. *Nous sommes d'accord et invariablement unis pour la paix comme pour la guerre.*

» MM. les députés des départemens au Corps-Législatif, j'ai ordonné à mes ministres des finances et du trésor public de mettre sous vos yeux les comptes des recettes et des dépenses de cette année. Vous y verrez avec satisfaction que je n'ai besoin de hausser le tarif d'aucune imposition. Mes peuples n'éprouveront aucune nouvelle charge.

» Les orateurs de mon Conseil-d'Etat vous présenteront différens projets de lois, et entr'autres tous ceux relatifs au Code criminel.

» Je compte constamment sur toute votre assistance. »

Le discours de S. M. a excité le plus vif enthousiasme, et la séance a été levée aux cris répétés de *vive l'Empereur!* Les mêmes acclamations se sont fait entendre dans les rues que le cortége de S. M. a suivies.

Le lendemain 26, le Corps-Législatif a tenu sa première séance : l'un de MM. les secrétaires provisoires a mis sous les yeux de l'assemblée, la liste des députés morts depuis la clôture de la dernière cession. Ce sont :

M. Dureau de la Malle, député de l'Orne (4e série), décédé le 19 septembre 1807.

M. Lobjoy, de l'Aisne (1re série), le 6 septembre, même année.

M. Servan, des Bouches du Rhône (3e série), le 4 novembre.

M. Fiesse, du Mont-Tonnerre (1re série), le 2 décembre.

M. Noguez, des Hautes-Pyrénées (2 série), le 9 janvier 1808.

M. Sautier, du Mont-Blanc (3e série), le 12 janvier.

M. Simeon, du Var (2e série), le 17 août.

M. Soufflot, de l'Yonne (2e série), le 10 octobre.

Le Corps-Législatif arrête que la liste de ces noms sera adressée par un message à S. M. l'Empereur et Roi, et au Sénat-Conservateur.

M. Rayon-Gillet, député de l'Yonne, après avoir offert un juste hommage de douleur et de regrets à la mémoire de M. Soufflot, son collègue, a demandé que l'expression de ses sentimens, qui sont partagés par le Corps-Législatif, fut consignée dans le procès-verbal de la séance, dont l'extrait serait adressé à la veuve de M. Soufflot, comme un témoignage de l'intérêt qu'inspire sa position. — L'assemblée

Digitized by Google

a favorablement accueilli la proposition de M. Gillet, et ordonné l'impression de son discours.

On a procédé ensuite, par deux scrutins consécutifs, à la nomination d'un candidat à la présidence, choisi dans la série qui entre cette année au Corps Législatif. Sur 222 votans, M. de Montholon a réuni 145 suffrages, et M. le président l'a proclamé candidat pour la 4e série. R.

ANNONCES.

Répertoire raisonné pour les préfets, sous-préfets, maires, adjoints, conseillers municipaux, juges de paix, commissaires de police, officiers de gendarmerie, gendarmes, gardes champêtres, et gardes forestiers; ou Dictionnaire administratif, contenant les instructions générales relatives aux fonctions et attributions de ces administrateurs et fonctionnaires; et les formules des actes qu'ils ont à faire dans l'exercice de leurs fonctions. Ouvrage (qui met les lois anciennes en concordance avec les lois nouvelles) utile aux commissaires généraux de police, aux conseillers de préfecture, aux jurisconsultes et tribunaux, aux conservateurs forestiers, aux préposés des bureaux de garantie, des douanes, des octrois municipaux, aux propriétaires de forêts, de biens ruraux, etc.; par J. M. Dufour, avocat, ex-juge au tribunal du département de la Seine, auteur de différens ouvrages de législation et de jurisprudence. — Deux volumes in-12 de 870 pages; prix, 6 fr. brochés, et 8 fr. francs de port. On affranchit l'argent et la lettre d'avis. — A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n°. 4, et François Buisson, libraire, même rue, n°. 10.

Traité pratique, formulaire général du commerce intérieur et maritime, d'après le Code de commerce et les Codes Napoléon et de procédure réunis; suivi du tableau des emplacemens des tribunaux de commerce. Ouvrage utile à tous commerçans, banquiers, agens de change, courtiers, commissionnaires, voituriers par terre et par eau, assureurs, prêteurs à la grosse, officiers ministériels, et autres; par A. G. Daubanton, licencié en droit, ex-juge de paix à Paris, auteur des *Dictionnaires du Code de Commerce*, des *Codes Napoléon et de Procédure*, etc. etc. — Deux volumes in-8° de 1100 pages. Prix, 10 fr. broché, et 13 fr. franc de port. — A Paris chez Fr. Buisson libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; L. Collin, libraire, même rue; n° 4; et A. Bailleul, imprimeur-libraire, rue Helvétius, n° 71.

Petit Carême de Massillon, évêque de Clermont. — Un vol. in-12. — Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. — Chez le même Libraire.

Digitized by Google

L'héroïne du quinzième siècle; par J.-P. Bres, auteur d'*Isabelle et Jean d'Armagnac, de la Trémouille*, etc., etc. — 3 vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 cent., et 9 fr. franc de port — A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4. — 1808.

La Mort d'Abel, poëme en cinq chants; traduit de l'allemand de Gessner, par M. Huber. Nouvelle édition. — Un vol. in-12. — Prix, 1 fr. 50 c. et 2 fr. franc de port. — Chez Arthus-Bertrand, libraire, acquéreur du fonds de Buisson, rue Hautefeuille, n° 23.

La Roulette ou *Histoire d'un Joueur*. Quatrième édition, revue et corrigée sur les lettres originales. — Un vol. in-12, avec gravure. — Prix, 1 fr. 25 c. — Chez Lenormand, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois; Marandan, rue des Grands-Augustins; J. Chaumerot, au Palais Royal; Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille; Pigoreau, cloître St.-Germain-l'Auxerrois.

Nouveau Manuel ou *Style des Huissiers*. Seconde Partie, relative au Code de Commerce intérieur et maritime; exactement conforme au Texte de ce Code; suivi du Tableau des Emplacemens des Tribunaux de Commerce; par A. G. Daubanton, licencié en Droit, ex-juge de paix à Paris, auteur du *Nouveau Manuel* ou *Style des Huissiers*, relatif aux Codes Napoléon et de Procédure; des *Dictionaires du Code de Commerce*, des *Codes Napoléon et de Procédure*, etc., etc. — Un vol. in-12 de plus de 470 pages. — Prix, 3 fr. broché, et 4 fr. franc de port. — Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; L. Collin, libraire, même rue, n°. 4; A. Bailleul, imprimeur-libraire, rue Helvétius, n°. 71.

La Diligence philosophique, ou *le Moraliste champenois*; par M. Thorassin de Montbel. — Deux vol. in-18. — Prix, 2 fr. 50 c. et 3 fr. franc de port. — Chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

Poëtique de Vidax, traduite en vers français, avec le texte à côté; par J.-F. Barrau, de la Société des sciences, lettres et arts de Paris, professeur de Belles-Lettres françaises et latines, etc. — Un vol. in-8°. — Prix, 2 fr. 50 c. et 3 fr. franc de port. — Chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq; Bachelier, libraire, quai des Augustins.

Mémoires et correspondance littéraires, dramatiques et anecdotiques, de C. S. Favart, publiés par A. P. C. Favart, son petit-fils; et précédés d'une notice historique, rédigée sur pièces authentiques et originales, par H. F. Dumolard. — 3 vol. in-8°, prix, 15 fr. et 18 fr. franc de port. — A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXI.)

(SAMEDI 5 NOVEMBRE 1825.



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LE TORRENT DE LA MONTAGNE ET LA NAIADE DU VALLON.

FABLE.

Du haut d'une montagne, avec un grand fracas,
Précipitant sa course désastreuse,
Un torrent entraînait dans son onde fangeuse
Tout ce qu'il trouvait sur ses pas.
Arbres, rochers, moissons, herbe tendre et fleurie,
Rien ne lui résistait, rien n'était respecté ;
Aux accès bouillonnans de sa vaste furie,
Tout cède ; tout est emporté.
Une Naïade solitaire
Dans le creux d'un obscur vallon
Arrosait la prairie et la jeune moisson
Dont on la rendit tributaire.
Tout à coup un bruit sourd, sinistre avant-coureur,
Des flots tumultueux annonce la rumeur.
Tremblante pour son onde pure,
Que va profaner leur fureur,
Elle gémit, elle murmure,
Elle frisonne de terreur.
« Témoin du tourment que j'endure,
» Jupiter, cria-t-elle, ah! prévieus mon injure,
» Et détourne ou suspens le torrent destructeur

Digitized by Google

» Qui dans mon sein portant sa rage
» Prétend m'associer à son affreux ravage,
» Et de mes chastes eaux flétrir l'antique honneur. »
Vœux superflus ! déjà l'orage
Fond sur elle : un limon impur
De son cristal souille l'azur ;
Les flots usurpateurs ont conquis son rivage.
Captive, il faut céder au vainqueur qui l'outrage ;
Rien ne peut la soustraire à la nécessité
De le suivre, en pleurant, dans son cours indompté.
Dans les troubles civils, ainsi que dans ma fable,
Le faible est entraîné, le fort seul est coupable.

J. D.

LES OCCASIONS DE GAIETÉ.

RONDE A RIRE.

Air : *du curé de Pompone.*

Je suis bien las de la raison
Que partout on étale ;
La gaîté n'est plus de saison ;
Rire est un vrai scandale :
Mais nous avons ce travers-là
Au *Rocher de Cancalle:*
Avec nous qui viendra
Là
Rira;
Nargue de la cabale!

Lise a tous les Saints enchâssés
Dans son humble demeure ;
Elle a toujours les yeux baissés ;
Elle prie à toute heure :
Pures grimaces ; tout cela
N'est qu'une perfide leurre;
Ah! qui se frottera
Là
Rira,
Si pourtant il ne pleure.

Damis, insolent et poltron,
A provoqué Valère ;
Valère exhale en fanfaron
Sa risible colère ;

Digitized by Google

L'heure est prise ; chacun ira
Trouver son adversaire ;
Le témoin qui sera
Là
Rira
Des suites de l'affaire.

Laure qui se donne à trente ans
Pour une jouvencelle ;
S'est fait annoncer aux Persans
Comme une fleur nouvelle :
L'étranger qu'on présentera
Chez cette demoiselle,
Sitôt qu'il entrera
Là
Rira
De lui, mais sur-tout d'elle.

Dormond, que j'ai connu *La Fleur*,
Si j'ai bonne mémoire,
Tranche aujourd'hui du grand seigneur
Pour nous en faire accroire ;
Dans plus d'un dîner l'on pourra
S'assurer de l'histoire ;
Paul, qui le servira
Là
Rira,
En lui versant à boire.

Nicette en sortant du couvent,
Fraîche comme la rose,
Vient d'épouser un vieux savant
Bardé de vers, de prose ;
Nice, qui dans lui cherchera
Le talent qu'on suppose,
Quand l'époux en viendra
Là
Rira
De voir comme il compose.

Pour peu qu'en quittant ces bas lieux
Nous fassions pénitence,
D'un paradis délicieux
Nous avons l'espérance ;
Vraiment j'ai dans ces choses-là
Beaucoup de confiance :

Digitized by Google

Qui se retrouvera
Là
Rira ;
Rions pourtant d'avance.

M. DE JOUY.

LE NOUVEAU JOURDAIN.

On rit souvent du bon Monsieur Jourdain :
(Je ne crois point à la métempsycose)
Mais je dirai, sans craindre qu'on n'en glose,
Qu'on le retrouve en plus d'un écrivain,
Qui profanant un langage divin,
Sans le savoir, en vers fait de la prose.

LE POUVOIR DES RICHESSES,

IMITATION DE PÉTRONE.

Clausum possidet arca Jovem.

Le riche peut voguer en pleine sûreté :
Il maîtrise le sort, l'enchaîne à volonté.
S'il séduit Danaé, même aux yeux de son père,
Acrise et Danaé croiront tout pour lui plaire.
Veut-il être orateur ? on dit, c'est Cicéron ;
Poëte ? c'est Virgile ; et magistrat, Caton.
De tous les biens sa caisse est la source féconde :
Il y tient renfermé le Dieu maître du monde.

KERIVALANT.

ENIGME.

J'ANIME les guerriers au milieu des combats,
Et sous mes étendarts affrontant le trépas,
Les Français que je guide au temple de la gloire,
Dociles à ma voix, marchent à la victoire.
Dans ce sens, je suis fils de la fière Junon ;
Dépouillant mon armure, et sans changer de nom,
Jeune, naïve, jolie
Je suis fille de Thalie :
Mes plus chers favoris sont encor les Français ;
A mon tour je leur dois mes plus brillans succès,
Ils peuvent près de moi, loin du fracas des armes,
Goûter un doux repos, et trouver quelques charmes.

H.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Avec six pieds je suis une vaste étendue :
Avec cinq on me voit sur mes six étendue,
Invoquant du soleil les rayons protecteurs,
Pour raviver mon être et pour sécher mes pleurs.
En cet état je suis la matière ordinaire
A laquelle a recours l'homme pour se couvrir ;
Un pied de moins je suis l'aliment salutaire
Auquel recourt aussi l'homme pour se nourrir.
J'ajoute, si déjà l'on ne m'a devinée,
Qu'en trois pieds je présente un animal mutin,
Et qu'enfin en deux pieds je renferme en mon sein
Un mot qui seul comprend tous les mois de l'année.

S,.....

CHARADE.

C'est d'*elle*, que je vais parler :
Je marche sur sept pieds, *elle* seule en a quatre ;
Sans *elle*, quelquefois on sait m'écarteler ;
Sans *elle*, un chevalier avec moi va combattre ;
Sans *elle*, je suis d'or, d'argent,
Et je console la misère :
Avec *elle*, le plus souvent
Entre les mains du mendiant,
Je suis ou de bois ou de terre.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Mine* (air du visage), *Mine* (lieu souterrain), et *Mine* (lieux qui renferme des métaux).

Celui du Logogriphe est *Sort*.

Celui de la Charade est *Cerf-volant*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

Les trois règnes de la Nature ; par Jacques Delille. Avec des Notes, par M. Cuvier, de l'Institut, et autres savans. — A Paris, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15 ; *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34. — A Strasbourg, chez *Levrault*, imprim.-libraire. — A Leipsick, chez *Besson* et *Miltles*, libraires. — A la Haye, chez *Van Cleet*, frères, libraires de la Cour et de la Bibliothèque royale. — 1808.

Nous ne nous sommes pas pressés de rendre compte de ce poëme. Les vers de M. Delille ne sont pas du nombre de ceux dont on doit se hâter de parler, si l'on craint d'en parler trop tard. Lus avidement aussitôt qu'ils paraissent, ils sont relus long-tems après avec un plaisir toujours nouveau ; et les discussions qui leur sont consacrées ont encore le mérite de l'à-propos. Il nous a semblé d'ailleurs que la nature de ce Journal en nous permettant de donner à nos observations plus d'étendue et de développement qu'à celles des feuilles journalières, nous prescrivait aussi de porter dans nos jugemens toute la réflexion et la maturité dont nous sommes capables.

Le *Poëme des trois règnes* a eu le sort de tous ceux de son illustre auteur. Il a été lu par tout le monde, loué justement par les uns, critiqué par d'autres avec une extrême rigueur. Tel est le partage des grandes réputations. La critique qui souvent se prête sans peine à élever fort au-dessus de sa valeur un mérite médiocre, ne se résout pas toujours à être juste envers le vrai talent. Heureusement les grands écrivains trouvent dans la conscience de leurs forces, et dans la faveur publique, de quoi se consoler de la sévérité dédaigneuse de quelques juges passionnés. Ce ne sont pas les journaux qui font le succès d'un ouvrage ; les productions les plus louées par eux ne sont pas toujours les meilleures, et l'on peut dire même que les critiques exa-

Digitized by Google

gérées sont aujourd'hui un signe de succès, du moins aussi assuré que les éloges les plus flatteurs.

On s'est élevé souvent, depuis quelques années, contre ce genre de poëmes où l'on cherche à suppléer par de brillans détails au défaut absolu de plan et d'unité, et où le poëte après s'être traîné de lieux communs en lieux communs, après s'être promené plus ou moins long-tems dans un cercle de descriptions et de tableaux, s'arrête enfin par lassitude, et arrive au terme de sa course sans avoir touché aucun but. Il serait injuste de confondre le poëme des *Trois Règnes* avec des ouvrages dont le fonds est essentiellement vicieux, quelque talent qu'y aient déployé plusieurs poëtes modernes. Les descriptions dont celui-ci se compose ont une fin déterminée par la nature du sujet. Elles sont entremêlées de morceaux purement didactiques dont le style précis et sévère contraste heureusement avec des détails plus brillans : en un mot, le philosophe s'y montre partout à côté du peintre, et tous deux se font mutuellement valoir. Sans doute on n'éprouvera pas à la lecture de ce bel ouvrage, ces vives émotions que la peinture des passions humaines a seule le pouvoir de produire. Mais les lecteurs éclairés ne demandent à chaque genre que les beautés qui lui sont propres. Le poëte didactique ne veut point arracher des larmes à une multitude assemblée : il se borne à captiver, dans le silence du cabinet, l'attention de tous ceux qui sont sensibles aux beautés les plus délicates du style et de l'harmonie poëtiques. Les grands tableaux de l'épopée et de la tragédie inspirent sans doute un intérêt plus vif, mais non pas un plus durable. Il arrive même un âge où l'on est peut-être moins touché des malheurs de Didon et d'Armide, de Phèdre ou d'Orosmane; mais plus on sentira se calmer le feu des passions et s'évanouir les illusions de la jeunesse, plus on trouvera de charmes aux peintures champêtres des *Géorgiques*, plus on aimera à étudier avec Horace, avec Boileau, avec Pope, les travers, les ridicules, les mœurs et la destinée de l'homme.

M. Delille, qui avait déjà obtenu de si éclatans succès sur les traces de ces grands poëtes, n'avait point encore

Digitized by Google

traité de sujet aussi vaste que celui du poëme des *Trois Règnes*; ce talent si souple et si fécond, qui semble courir au-devant des difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre, ne s'était point encore engagé dans une lutte aussi dangereuse et aussi pénible. On lui a reproché d'avoir choisi une matière ingrate. On a prétendu que la poësie devait se borner à chanter le spectacle de la nature, sans chercher à dévoiler ses ressorts secrets, comme si ces deux choses n'étaient pas intimement liées, comme s'il était possible de bien peindre les effets sans savoir remonter aux causes. Assurément ceux qui ont avancé cette étrange assertion, ne se rappelaient pas alors ces beaux vers du troisième livre des *Géorgiques*, où Virgile porte envie au bonheur du poëte qui, le premier, a chanté les phénomènes de l'Univers. Ils ne faisaient pas attention que ces sujets qu'ils s'obstinent à regarder comme si peu poëtiques, sont, au contraire, ceux qui ont inspiré les premiers poëtes. Si Homère et Virgile introduisent au milieu de leurs personnages un chantre divin, c'est toujours pour lui faire célébrer le cours des astres, la marche des saisons, l'ordre admirable de l'Univers. Qu'on remonte, en effet, à la nature même de la poësie: tout ce qui agit fortement sur l'imagination, tout ce qui touche et intéresse le cœur, entre naturellement dans son domaine. Or, quoi de plus propre à faire naître cet enthousiasme qui produit les grandes images et les grandes pensées, que la connaissance de ces découvertes étonnantes qui nous ont dévoilé les ressorts cachés de l'Univers, la nature des corps et des élémens dont il se compose, l'essence et l'anatomie de cette lumière qui le colore et le vivifie! Quoi de plus fait pour parler à nos cœurs, pour exciter en nous une reconnaissance religieuse, que l'étude des rapports secrets qui unissent tous les êtres, de cet instinct immuable qui veille à la conservation et à la reproduction des espèces, de tous les moyens d'existence et de bonheur que la Providence a prodigués autour d'elles! La science dont le langage est ordinairement sévère et décoloré, prend naturellement un style animé, éloquent, presque poëtique quand elle expose cet enchaî-

Digitized by Google

nement admirable de causes et d'effets, cette inépuisable fécondité de moyens toujours si soigneusement proportionnés à leur fin ; et l'on douterait que la poësie dont le privilége est d'animer et d'embellir les sujets les plus arides, pût aussi trouver quelques accens pour célébrer tant de merveilles!

S'il est aisé de défendre le poëme des *Trois Règnes*, sous le double rapport du genre et du sujet, j'avoue que je ne m'engagerais pas avec autant de confiance à répondre à toutes les critiques qu'on a faites relativement au plan que l'auteur a adopté. Il semble que M. Delille, trop sûr de l'effet des brillans détails que sa belle imagination lui fournit à chaque page, ne se soit pas assez occupé à en former un tout régulier et complet, et à leur donner une disposition propre à les faire valoir les uns par les autres : pareil aux gens qui se connaissent de grandes richesses, il néglige trop l'ordre et l'économie qui pourrait encore les doubler. En composant ce nouvel ouvrage il paraît avoir eu fréquemment sous les yeux celui de Lucrèce, et dans son discours préliminaire il apprécie avec beaucoup de justesse et de goût le génie de cet écrivain, l'influence des circonstances politiques sur les principes et le succès de son poëme, les qualités et les défauts qui le caractérisent : mais il oublie de remarquer l'art avec lequel le poëte a su en combiner les différentes parties et les faire concourir à un but commun, but très-condamnable sans doute aux yeux de la religion et de la morale, mais qui seul peut faire lire une foule de détails arides, en leur communiquant cette espèce d'intérêt de curiosité qu'on ne saurait refuser à un système de paradoxes et de sophismes absurdes en eux-mêmes, mais assez régulièrement enchaînés. Il est fâcheux que l'auteur des *Trois Règnes*, si supérieur à Lucrèce pour la variété des peintures, l'éclat des couleurs, l'élégance et l'harmonie du style, ait négligé de lui emprunter l'art de lier étroitement entre elles toutes les parties de la composition. C'était peu de le vaincre aussi complétement par la richesse et l'intérêt des détails ; un poëme sur la Nature, conçu et écrit par M. Delille, devait, sous tous les rapports, surpasser en mérite celui du poëte latin, autant que la physique de Newton et de

Digitized by Google

Lavoisier est supérieure à l'absurde système d'Epicure.

Mais quoique l'on pût désirer dans le poëme des *Trois Règnes* un plan plus savamment combiné et plus digne des rares beautés de détails dont il est rempli, il ne faut cependant pas croire que les diverses parties dont il se compose soient aussi étrangères les unes aux autres, aussi incohérentes qu'on s'est plû à le répéter. La nature du sujet a établi entre les divers chants des rapports suffisans, et peut-être M. Delille aurait-il mis les critiques dans l'embarras, si dans son exposition il eût consacré quelques mots à faire connaître l'ordre qu'il a suivi ; qu'au lieu d'entrer aussi brusquement dans le sujet de son premier chant, il eût dit à peu près : « Je veux peindre le globe terrestre et les trois ordres d'êtres qu'il présente à nos yeux. Je chanterai d'abord le feu qui l'éclaire et le vivifie, l'air qui l'environne et le presse de toutes parts, l'eau qui l'arrose ; je décrirai sa forme et sa structure, les différens élémens qui entrent dans sa substance, les végétaux qui ornent sa surface, les animaux qui l'habitent. » Qu'il eût dit cela en vers tels qu'il sait les faire, il n'aurait fait qu'exposer en peu de mots ce qu'il a exécuté sans le dire, et cependant il me semble qu'il n'en fallait pas plus pour prouver que son sujet n'a réellement pas cette duplicité qu'on a tant blâmée. J'avouerai bien qu'un pareil plan ne suppose pas de grands efforts d'invention ; mais le poëte ne pourrait-il pas répondre encore, qu'on y trouve pourtant un ordre naturel qui consiste à passer du simple au composé, et d'une vue générale du globe à l'énumération des différens êtres qu'il offre à nos yeux ; qu'il n'est donc pas vrai de dire qu'il aurait pu renverser cet ordre à son gré : qu'au contraire sa marche conforme à la suite naturelle des idées, n'est pas moins approuvée par le goût qui demande dans tous les ouvrages de poësie une heureuse progression d'intérêt ; la peinture des merveilles et des secrets de la végétation, celle de l'organisation, de l'instinct et des passions des animaux, ouvrant évidemment une source bien plus féconde de beautés, que celle des quatre élémens et du règne minéral. A l'appui de ce raisonnement, le poëte citerait une autorité fort imposante qu'il a, plus

Digitized by Google

que personne, le droit de réclamer. « Jamais, dirait-il, on n'a élevé d'objections contre le plan des *Géorgiques :* cependant Virgile n'a consulté dans la disposition de son poëme que cette loi de la progression à laquelle il a même cru pouvoir sacrifier l'ordre technique qu'il lui aurait fallu suivre dans un traité d'agriculture; » et il pourrait remarquer, en passant, que ceux qui ont trouvé si plaisant de reprocher vingt ou trente fois à l'auteur des *Trois Règnes* d'avoir donné au public deux poëmes au lieu d'un, auraient dû, avec le même esprit d'équité, faire observer que Virgile en a donné quatre dans les *Géorgiques :* car il n'y a sûrement pas plus de rapport entre le labourage et les abeilles, la vigne et les troupeaux, qu'entre l'eau et les plantes, qu'entre l'air et les animaux.

Quelque plausibles que soient ces argumens, je m'arrêterai d'autant moins à les faire valoir, qu'il y a des raisons bien plus décisives pour donner gain de cause à M. Delille. On a dit souvent que c'est la diction seule qui fait vivre les ouvrages en vers. Cela est vrai, même de ceux auxquels la vive peinture des passions semblerait pouvoir communiquer une espèce d'intérêt presqu'indépendant de la beauté du style, bien plus vrai encore des poëmes didactiques, où le mérite de l'invention et même de la disposition, est bien moins important, où les détails font presque tout le succès. Sur les deux premiers points, la critique peut avoir quelquefois raison contre M. Delille : mais il reprend bien tous ses avantages par rapport au dernier. Dans aucun autre ouvrage, on n'a vu la brillante versification de ce grand poëte, se ployer à des formes plus neuves, plus pittoresques et plus variées, ni se parer de couleurs plus riches et plus éclatantes. Ce n'est pas qu'on ne puisse y reprendre quelques passages où l'aridité de la matière a passé dans l'expression, quelques transitions brusques et forcées, quelques pensées plus brillantes que solides, quelques ornemens qu'un goût sévère ne saurait approuver; mais après s'être mis en paix avec sa conscience, en relevant ces fautes que l'intérêt de l'art ne permet point de passer sous silence, un critique serait fort à plaindre de ne voir que des défauts où brillent de si éclatantes beautés,

Digitized by Google

et de se croire dans la stricte obligation d'affliger pendant quelques momens un homme célèbre, au lieu de satisfaire à la douce et honorable tâche de rendre au talent toute la justice qui lui est due.

Les cinq premiers chants sont ceux dans lesquels le poëte avait à soutenir la lutte la plus opiniâtre contre les difficultés sans cesse renaissantes du sujet. Ils se recommandent particuliérement et par l'art prodigieux avec lequel il a su presque toujours faire parler à la science la langue poëtique, en lui conservant la précision et la clarté qui lui sont si nécessaires, et par les épisodes gracieux, enjoués, touchans ou terribles qu'il y a semés d'une main plus libérale qne dans ses autres ouvrages. Tels sont la fable ingénieuse de l'Aurore Boréale et de l'Aurore Orientale, le charmant tableau du Coin du Feu, l'Histoire de l'armée de Cambyse ensevelie dans les sables d'Afrique, les ravages de la peste, la mort d'un bucheron égaré au milieu des neiges, etc. Tous ces morceaux appartiennent aux trois premiers chants. J'avoue qu'il n'y aurait pas autant à louer dans le quatrième et le cinquième, dont le sujet est *la Terre* et le *Règne minéral*. Ce n'est pas qu'on n'y trouve aussi de belles peintures; telle, par exemple, que celle du volcan dont l'auteur, par une fiction vraiment poëtique, a fait un monstre qui a son sommeil et ses fureurs, et qui ronge et déchire les flancs de la terre qui l'a enfanté. Mais outre que la matière paraît en elle-même moins riche et moins féconde que celle des chants précédens, ceux-ci ont encore l'inconvénient assez grave de ne point offrir une distinction marquée entre leurs sujets respectifs, qui rentrent continuellement l'un dans l'autre. Ainsi, l'énumération des différentes espèces de terre, la description des pyrites, de l'aimant, des cristallisations, convenaient tout aussi naturellement au *Règne minéral* qu'au *chant de la Terre :* de même qu'on pourrait reporter dans ce dernier, la peinture des différentes mines qui est placée dans le suivant. Il me semble que M. Delille aurait évité ce défaut, en ne mettant dans le chant quatrième, que des vues générales sur le globe terrestre, sur sa structure intérieure, sur les diverses révolutions qu'il a éprouvées,

Digitized by Google

sur la vicissitude des saisons, sur les systèmes relatifs à la formation des montagnes; alors les substances particulières que la terre renferme dans son sein, se seraient toutes retrouvées dans le *Règne minéral*, enrichi, par cette disposition, de détails qui devaient lui appartenir, et le poëte ne se serait plus vu dans la nécessité d'y coudre un long épisode qui offre sans doute de l'intérêt et des beautés, mais qui a le défaut d'être trois fois plus long que le sujet principal, avec lequel il ne paraît pas d'ailleurs fort heureusement lié.

C'est à cette première partie du poëme des *Trois Règnes*, qu'on a sur-tout reproché l'emploi fréquent des mots techniques dont se servent les sciences naturelles, objection, qui pour avoir été souvent répétée, ne m'en paraît pas plus sensée ni plus réfléchie. En effet, ceux qui la reproduisent avec tant de confiance, devraient au moins nous dire comment le poëte pouvait désigner autrement que par leur nom, toutes ces diverses substances dont son sujet le conduisait nécessairement à parler. En vain objecterait-on qu'il y a des mots que la haute poësie se refuse absolument à prononcer : cela est vrai, sans doute, d'un grand nombre de mots qu'un usage journalier a rendus bas et populaires; mais cela ne peut l'être, dès qu'il s'agit de termes consacrés par une science noble dans son objet et peu accessible au vulgaire, termes qu'elle a pour la plupart empruntés à la langue harmonieuse des Grecs. Les mots sonores d'*oxigène*, d'*hydrogène*, d'*azote*, etc., n'ont assurément rien qui offense ni l'imagination ni l'oreille, et l'on ne voit pas pourquoi le *chrome*, le *manganèse*, le *molybdène* et d'autres métaux, seraient plus indignes de la poësie que l'or, le fer, le cuivre qu'elle n'a jamais repoussés. J'avoue qu'il y a plusieurs noms de minéraux qui ne sont pas aussi doux à l'oreille; mais alors tout ce qu'on peut raisonnablement exiger du poëte, c'est de se servir de ces mots malencontreux le moins souvent possible, et de les joindre à quelqu'épithète harmonieuse, qui en fasse paraître la rencontre moins désagréable; on pense bien que M. Delille n'avait pas besoin, à cet égard, des leçons de nos critiques.

Mais c'est peu de vouloir rayer du dictionnaire poë-

Digitized by Google

tique tous les mots à l'usage des sciences; il y a des censeurs encore plus scrupuleux qui veulent aussi en exclure une très-grande partie des animaux, et qui ne permettent qu'à un petit nombre d'êtres privilégiés, de se montrer dans un poëme. C'est ainsi que le critique dont j'ai déjà combattu quelques assertions, à condamné ces beaux vers placés dans la description d'une sécheresse causée par les vents du Midi :

> Le lac est desséché ; le fleuve, aux mers profondes,
> Roule pauvre et honteux ses languissantes ondes ;
> La *truite* ne fend plus les rapides torrens ;
> L'*anguille* avec lenteur traîne ses plis mourans.

Il se fonde sur l'autorité de Boileau qui a dit :

> Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Mais il ne fait pas attention que Boileau traite de la poësie épique, et que la *truite* et l'*anguille* qui pourraient être fort déplacées dans une épopée, ne sont pas des *objets vains* dans un poëme sur l'histoire naturelle. On peut donc affirmer que loin de *proscrire* de pareils vers, l'auteur de l'art poëtique les aurait admirés, et qu'il aurait souvent porté envie au talent prodigieux avec lequel M. Delille, sans cesser jamais d'être noble et élégant, *a dit sans s'avilir les plus petites choses*.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette partie du poëme des *Trois Règnes :* il y aurait sur-tout à faire remarquer comment l'auteur, par d'ingénieuses allusions à la mythologie ou à l'histoire, par de courtes réflexions morales adroitement jetées au milieu des descriptions physiques, par mille autres moyens que sa féconde imagination lui présente à propos, sait donner de l'intérêt et de la vie aux détails les plus didactiques et les plus ingrats : mais je me hâte d'arriver aux trois derniers chants qui méritent un examen d'autant plus approfondi que l'admirable talent du poëte n'avait peut-être jamais pris un essor à la fois plus haut, et plus soutenu. G.

(La suite au N° prochain).

Digitized by Google

Mémoires et Correspondance littéraires, dramatiques et anecdotiques de C. S. Favart, publiés par A. P. C. Favart, son petit-fils ; et précédés d'une notice historique, rédigée sur pièces authentiques et originales par H. F. Dumolard. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

Le titre annonce des *Mémoires de Favart*. J'ai lu les trois volumes et n'ai point trouvé de *mémoires*. Les aurait-on oubliés à l'impression? ou le titre n'est-il qu'une attrape? La *Notice historique*, il est vrai, commence par quatre pages qui sont de Favart lui-même, et qui le conduisent tout juste jusqu'à sa sortie du collége. Il faut bien que ce soit là ce que les éditeurs appellent les *Mémoires de Favart*, puisqu'on ne trouve plus après cela que des lettres, des pièces de vers et des chansons, toutes choses qui y ressemblent encore moins. Mais alors je prendrai la liberté de demander à MM. les éditeurs, comment ces *Mémoires*, en quatre pages, où il n'est question ni de littérature, ni de théâtre, ni d'anecdotes, sont *littéraires, dramatiques et anecdotiques* (car, suivant le titre, ces trois pompeux adjectifs se rapportent aux prétendus *Mémoires* aussi bien qu'à la *Correspondance*). Je leur demanderai encore comment ces mêmes *Mémoires* peuvent être *précédés d'une notice historique*, si les quatre pages en quoi ils consistent, font partie de cette *notice*. Il me semble que tous les jours on se moque un peu davantage du public.

La Notice historique apprend assez bien quelle fut la vie de Favart; mais elle pouvait être écrite avec plus de brièveté et de naturel. Après la première représentation du premier ouvrage de Favart, un financier vient chez lui pour lui commander une fête; Favart, alors pâtissier en survivance de son père, avait trouvé, en rentrant de la comédie, une commande d'une toute autre espèce, et déjà il était à l'ouvrage. Pris pour un garçon par le financier, il profite de la méprise, court à sa chambre au-dessus du four, pour endosser un habit

Digitized by Google

décent, et reparaît bientôt devant le financier, avec l'espoir de n'être pas reconnu; mais celui-ci, qui de la boutique avait vu la métamorphose du pâtissier-poëte, lui prouva qu'il n'en était point la dupe, et lui avoua que la croisée, donnant sur la boutique, *était le traître qui lui en avait tant appris.* Je doute que cette manière de parler fasse fortune.

Favart, connu même à l'étranger par le succès d'un grand nombre d'opéras-comiques, fut chargé par M. le comte de Durazzo, qui avait la sur-intendance du théâtre de la cour de Vienne, d'ajuster des pièces pour ce théâtre, et de procurer des acteurs, des chanteurs, des danseurs, etc. L'impératrice Marie-Thérèse était dévote : nos pièces, sur-tout celles de l'ancien théâtre, auraient souvent effarouché ses oreilles pieuses et chastes; il convenait donc d'en adoucir ou d'en retrancher les traits d'une gaîté trop libre. M. de Durazzo écrivait à Favart : « Les changemens qu'il faut faire pour trans-» porter une pièce du théâtre de Paris sur celui de » Vienne, consistent plus en retranchemens qu'en » additions. Toute équivoque, ou trop forte ou trop » fine, gâte les mœurs où les suppose gâtées; toute » satire qui tombe sur le clergé, peut nuire à la reli-» gion; toute épigramme sur les financiers est perdue » hors de la France; toute peinture de ces commerces » de galanterie qui suppléent au mariage ou qui sont ce » qu'on appelle des doubles ménages, est un scandale » à Vienne. La métromanie et le bel esprit ne sont » point les travers des Allemands. M. Favart voit à peu » près, dans ces points d'observations, les principaux » objets. » M. Favart dut voir *dans ces points d'observations*, que nos meilleures pièces ne pouvaient être jouées à Vienne sans être horriblement mutilées, qu'il fallait à l'impératrice et à sa cour des comédies bien innocentes, bien insipides, sans peinture de vices ni de ridicules, et sur-tout sans gaîté; que tous les ouvrages de Molière, de Regnard et de Dancourt, révolteraient à coup sûr les augustes spectateurs, et que ceux mêmes de la Chaussée ne leur paraîtraient pas toujours exempts de cynisme et d'impiété. J'ignore comment Favart s'acquitta de sa triste commission, et si la cour de Vienne s'amusa

Digitized by Google



s'amusa beaucoup des pièces qu'il arrangea pour elle : d'ailleurs ce ne sont point nos affaires. Ce M. de Durazzo n'était pas, à beaucoup près, aussi rigoriste que sa souveraine ; c'était, à ce qu'il paraît, un Italien pratic et délié qui faisait bien ses affaires en étudiant l'humeur et le goût de ses maîtres ; mais qui, pour son compte, aimait beaucoup les choses plaisantes et même un peu scandaleuses. De tems en tems Favart le régalait de quelques anecdotes peu édifiantes ; mais comme lui-même voulait pouvoir quelquefois prouver son zèle pour les plaisirs de l'impératrice, en lui montrant les lettres de son correspondant, il finit par prier celui-ci de mettre, dans un petit papier à part, les aventures joyeuses et les propos croustilleux. Les écrivains appelés philosophes, n'étaient pas en fort bonne recommandation à Vienne. Le baron de Van Swieten, fameux médecin, chargé de la censure des livres, écartait impitoyablement des Etats héréditaires tout ouvrage soupçonné de renfermer la moindre parcelle de levain philosophique ; mais, si bonne garde qu'il fît, les principes des philosophes et quelquefois leurs livres entraient en contrebande, et faisaient en secret les délices de tel grand seigneur qui, en public, n'en témoignait rien ou témoignait tout le contraire. Il paraît que M. de Durazzo était un de ces adeptes discrets. Il mandait à Favart, au sujet de la comédie des *Philosophes* : « J'ai » partagé, en la lisant, votre juste indignation ; est-il » possible que la France décrie ainsi ceux de ses écri- » vains qui se font le plus estimer aujourd'hui chez les » étrangers, et même chez vos ennemis ; qu'elle s'ef- » force toujours de se rendre méprisable à ses propres » yeux par des satires et des libelles, et que le bien et » le mal ne se fassent parmi vous que par esprit de » cabale ? Au reste, la comédie des *Philosophes*, quoi- » qu'elle soit écrite avec esprit et dans le bon style, m'a » paru sans invention et sans intérêt ; il n'y a que la » haîne et la malignité qui puissent y en trouver. Ce- » pendant envoyez-la moi, je vous prie, sur-tout de » la première édition, avec la préface, dont je n'ai reçu » que sept à huit pages. Je suis curieux de voir jusqu'à » quel point la méchanceté persécute des hommes res-

Digitized by Google

» pectables, afin de les en honorer davantage ». Son opinion sur l'imprudente agression de M. Lefranc de Pompignan, contre les philosophes, paraîtra sans doute raisonnable au plus grand nombre des lecteurs. « Je » suis fâché, dit-il, que M. Lefranc fasse une querelle » sérieuse d'une plaisanterie un peu vive de M. de Vol- » taire ; le premier qui a tort est toujours le plus cou- » pable, et s'expose au retour d'une vengeance plus » violente que l'attaque. Si M. Lefranc n'avait attaqué » ni insulté personne dans sa harangue, il jouirait en » paix des honneurs de l'Académie, qu'il a bien mé- » rités, mais qu'il me paraît n'avoir pas assez estimés. » Après que votre Parlement et votre Clergé se sont » abaissés tour à tour, il ne restait plus qu'à vos gens » de lettres de se dégrader et de se déchirer à l'envi. » Nos Allemands ne sont peut-être pas si bêtes de n'avoir » ni philosophes, ni académiciens à ce prix. »

Le principal objet de la correspondance entre Favart et M. le comte de Durazzo étant le recrutement du théâtre de l'impératrice, les lettres de Favart sont nécessairement remplies de signalemens d'acteurs et d'actrices, et de stipulations relatives aux appointemens de ces messieurs et de ces dames. On sent que rien n'est moins intéressant pour nous que les détails de cette espèce de maquignonnage, et qu'il eût fallu les supprimer tous. Mais alors que serait-il resté ? peu de chose. Favart avait de l'esprit ; mais sa littérature était légère et telle qu'on devait l'attendre d'un homme qui faisait sans cesse des pièces à ariettes et à vaudevilles, et qui ne s'est élevé une fois au-dessus de ce petit genre, qu'à la faveur d'une circonstance où l'enthousiasme du public fut au moins pour moitié dans le succès de son ouvrage. Ce n'était pas que Favart restât absolument étranger aux événemens de la haute littérature ; mais plein d'une modestie dont je ne veux pas diminuer le mérite en disant qu'elle était fondée, il osait à peine en juger lui-même les productions ; il se bornait à donner l'extrait des pièces de théâtre, et le titre des livres nouveaux, afin que M. Durazzo fît son choix parmi les uns et les autres. Il avait quelque raison de se défier de son goût ; ce goût n'était pas tout à fait sûr. Il avait

Digitized by Google

paru un poëme du *Balai*, ouvrage cynique du P. du Laurens, moine défroqué, auteur du *Compère Mathieu*, de la *Chandelle d'Arras*, etc. « Ce poëme, dit Favart, » est sûrement de M. de Voltaire. *On ne peut se mé-* » *prendre à son style*, et on le reconnait toujours aux » éclairs de son génie, sous quelque nuage épais qu'il » veuille s'envelopper. » Il est assez plaisant de dire qu'*on ne peut se méprendre*, lorsqu'on fait une si lourde méprise. Ordinairement Favart, dans ses lettres, consacre un article aux nouvelles du jour; mais il était encore moins homme du monde qu'homme de lettres. De ce qui se passait dans la société, il ne pouvait guère savoir que ce que l'abbé de Voisenon, son ami, lui en apprenait; il était personnellement plus riche en nouvelles de coulisses; auteur de pièces de théâtre et mari d'une comédienne, il devait être des premiers à savoir tous les secrets de la comédie. Il raconte en ce genre des anecdotes assez plaisantes; quelques-unes sont connues, mais on les relit volontiers.

Le pauvre Favart en a encore trop donné pour l'argent qu'il a reçu. On lui avait promis 1500 livres par an pour cette correspondance; il n'en toucha pas un sol. Seulement on lui remboursa le prix des livres qu'il envoyait; mais tous les faux frais relatifs à l'arrangement des pièces et à la recherche des acteurs, restèrent à sa charge. Il mit beaucoup de délicatesse et même de générosité dans toutes ces petites négociations, et son noble correspondant ne le paya qu'en monnaie de courtisan, c'est-à-dire, en remercîmens stériles et en complimens sans conséquence; il le loua de la *gentillesse* de son esprit. Favart ne trouva guère plus de munificence dans les grands seigneurs de son pays. Une marquise de Monconseil s'étant chargée de l'engager, au nom du maréchal de Richelieu, à refaire la *Belle Arsène*, il saisit cette occasion de récapituler tout ce qu'il a fait pour la cour pendant quarante ans, sans en rien recevoir que des promesses, ou des grâces de si courte durée, qu'il eût autant valu pour lui qu'on ne les lui eût point accordées. Il termine sa lettre par cette triste péroraison : « On ôte le bâton à un vieillard qui devient » aveugle; on le réduit à manger des croûtes quand il

Digitized by Google

» n'a plus de dents. Si M. le maréchal est inflexible, » priez-le d'avoir la charité de me faire pendre, parce » que c'est tout d'un coup fait, et qu'on languit plus » long-tems quand on meurt de faim. » N'était-ce pas là une situation d'ame bien favorable pour composer des opéras-comiques ?

La correspondance avec M. de Durazzo, ne remplit pas tout à fait deux volumes. La fin du second et presque tout le troisième sont formés d'un ramassis de lettres et de billets de toute sorte de personnes. Il y en a de gens absolument obscurs ou jouissant d'une espèce de renommée pire que l'obscurité, tels que le chevalier de Mouhy, Quétant, l'auteur du *Maréchal Ferrant*, Laplace, etc.; leurs lettres, faites avec plus ou moins de soin et de prétention sont tout à fait dignes d'eux. Celles des personnages vraiment célèbres, tels que Voltaire, Marmontel, etc., ne sont que de simples billets, des remercîmens pour des exemplaires envoyés à eux par Favart. Celui-ci a pu être fort flatté de ce qu'ils contenaient d'obligeant; son petit-fils même peut en être encore fier aujourd'hui; mais en vérité nous ne pouvons pas partager ces jouissances de famille. De toutes ces lettres, les plus amusantes sont celles que l'abbé de Voisenon écrivait à Favart et à sa femme, des eaux de Cauterès, où il avait suivi M^me^ de Choiseul. Parmi beaucoup de turlupinades et de plaisanteries forcées, il y a quelques saillies vraiment gaies et de bon goût. Le persiflage et la gravelure y dominent, comme dans presque tout ce qu'a écrit ce mince abbé de Voisenon, dont les futilités recueillies en cinq forts volumes in-8°, ont fait dire plaisamment à Laharpe qu'il lui semblait voir un papillon écrasé entre les feuillets d'un gros livre. Le sentiment, chez l'abbé de Voisenon, ne s'exprimait pas beaucoup plus naturellement que l'esprit. Il invite M. et M^me^ Favart à venir à Voisenon. « Mon frère et ma » sœur, dit-il, vous le demandent en grace, vous y » serez reçus à bras ouverts, *et ce sera le cœur qui sera* » *aussi nos bras.* » Quel plaisant siècle et quel singulier pays que ceux où un prêtre, autrefois grand-vicaire de Boulogne et ayant été à la veille d'en être l'évêque, pouvait, sans qu'on en fût scandalisé le moins du monde,

Digitized by Google

faire pour ainsi dire ménage avec un auteur et une actrice des Italiens, les emmener à sa terre, et même, je crois, à son abbaye, composer lui-même, sans mystère, des opéras-comiques, et des contes libertins, et faire tout haut des plaisanteries fort peu canoniques sur la continence forcée à laquelle il était condamné par le délâbrement de sa santé! Le plus profane des abbés reprenait pourtant son caractère sacré dans les grandes occasions. Le fils de Madame Favart était sur le point de faire sa première communion: Voisenon se crut obligé de lui adresser un petit sermon sur l'importance de l'action qu'il allait faire. Ce sermon n'est pas très-fort de mysticité; mais l'auteur tout étonné de s'entendre lui-même tenir un langage qui lui était si peu familier, se hâte de dire au jeune cathécumène: *Ne me regardez pas comme un capucin.* Je crois que le jeune Favart n'avait garde. Madame Favart voulut aussi prêcher son fils. « Songe bien, lui » dit-elle, à ta première communion. C'est l'action » la plus sérieuse de la vie de l'honnête homme. » Une actrice du Théâtre français n'aurait pas été trop en droit de parler ainsi; mais M^me^ Favart, attachée au Théâtre italien, n'était point exclue de la communion des fidèles. Un autre ecclésiastique de cette société était l'abbé Cosson, ancien professeur au collége des Quatre-Nations, mort depuis quelques années. L'abbé de Voisenon, Favart et sa femme, étaient pour lui les héros de la littérature et de la société; il était toujours avec eux sur le ton du respect et de l'adoration; il les encensait en prose et en vers. On aurait bien pu aussi nous faire grace de toutes ces hymnes à leur louange. Je me souviens qu'au collége l'abbé Cosson passait pour un homme fort aimable. C'est lui qui vraiment

> Etait orné du double privilége
> D'être au collége un bel esprit mondain,
> Et dans le monde un homme de collége.

Il avait des manies plus que singulières. Ayant retouché la traduction de Tite-Live par Guérin, sans en avoir pu faire un bien bon ouvrage, il s'était passionné pour son auteur, et il faisait figurer à ses élèves toutes

Digitized by Google

les batailles dont Tite-Live donne la description. Les écoliers partagés en Romains et en Carthaginois, se plaçaient de la même manière que les armées, à l'aide des gradins en amphithéâtre coupés d'escaliers qui garnissaient les classes à Mazarin ; et le professeur, une baguette à la main, sonnait la charge, commandait les évolutions et dirigeait la fortune des combattans conformément aux différentes chances décrites par l'historien latin.

On ne peut pas mettre plus à profit les effets d'une succession que ne l'a fait ici l'héritier de Favart. Je m'attendais, à tout moment, à trouver les papiers de famille, tels que contrat de mariage, baptistaire, testament, etc. Nous avons, comme je l'ai dit, toutes les lettres dont Favart n'avait pas allumé sa pipe ou bourré son fusil (car il fumait et chassait). On nous donne de plus, comme *mélanges de fragmens et pensées, et poësies fugitives de M. Favart*, tous les brimborions de papier sur lesquels il y avait quelque chose d'écrit. Comme tout ce qui est écrit est de la prose ou des vers, rien n'a pu échapper à l'impression ; ce qui se refusait à entrer dans les *poësies*, tombait de droit dans les *mélanges*. Il est impossible de donner une idée de l'insipidité de la plupart de ces petits morceaux de vers ou de prose.

L'éditeur n'a certainement pas donné tous ses soins à l'ouvrage. La page 101 est répétée à la page 211, à la vérité avec quelques changemens d'expressions qui feraient croire que c'est Favart qui s'est copié lui-même ; mais alors il fallait s'en apercevoir et lui épargner ce petit ridicule. On lit que le roman du *Siége de Calais*, est de *Monsieur* de Tencin ; le nom d'*Apostolo Zéno*, célèbre auteur dramatique italien, est changé en titre de comédie ; Fréron se trouve le *doyen du Parnasse*, que Favart est bien aise d'avoir vu *museler* dans l'*Ecossaise* (Il ne fallait pas une extrême sagacité pour voir que ce *doyen* était un *dogue*.) Les noms les plus connus sont défigurés, quelquefois à être méconnaissables ; c'est le baron d'*Olbac* pour d'*Holbach* ; le baron *Womssuieten* pour *Van Swiéten*, etc., etc. Que fait donc un éditeur, s'il ne s'occupe point de ces choses-là ?

AUGER.

Digitized by Google

SALON DE PEINTURE.

TROISIÈME ARTICLE.

Histoire, Genre, Paysage.

M. Prud'hon.

Lorsqu'un artiste, déjà connu, jouit de la faveur publique, qu'il est même regardé comme possédant un talent fait, et désormais peu susceptible de nouveaux développemens; si, contre l'opinion générale, cet artiste vient à se montrer bien supérieur à lui-même; s'il surpasse à la fois les espérances dans deux genres opposés, il est sans doute du devoir d'un critique de faire connaître l'espace que son talent a parcouru, le point auquel il s'est élevé, et le rang que ses heureux progrès doivent lui donner parmi ses émules. M. Prud'hon avait produit de très-aimables ouvrages; chacun accordait à son pinceau l'agrément, la délicatesse: et cependant on n'a pu voir sans une honorable surprise sa *Psyché enlevée par les Zéphirs*, (n° 485). Ce charme innocent et pur répandu sur la figure de Psyché; ces grâces enfantines des Zéphirs qui la portent si mollement dans les airs, cette couleur fine et suave, tout rappelle le Corrège, sa fraîcheur et sa volupté.

Mais ce qui a sur-tout agréablement surpris les amis des arts, et même les plus grands partisans du talent de M. Prud'hon, c'est la vigueur, l'énergie qu'on remarque dans le grand tableau qu'il vient d'exposer sous le n° 484, et dont le sujet est *la Justice et la Vengeance divines poursuivant le crime.*

A la lueur paisible de l'astre des nuits, parmi des rochers déserts, un jeune homme s'avançait... Peut-être attendu par la beauté qui veille loin de lui dans les alarmes, peut-être près de trouver sur les lèvres timides d'une amante le délassement et le prix de cette course lointaine. L'assassin l'attend derrière ces rochers; il épie sa marche, il s'élance, et l'infortuné tombe baigné dans son sang. Déjà le scélérat s'est emparé de cet or dont la soif l'a poussé au meurtre: sa main gauche serre avidement la bourse de sa victime; dans sa droite brille le poignard. Il fuit. Une crainte vague, compagne inséparable du crime, le poursuit, malgré lui, l'agite: mais il semble se dire: « Je suis seul; personne n'a pu me voir. » Misérable! ne vois-tu pas toi-même cette

Digitized by Google

Vengeance divine qui plane sur ta tête coupable? D'une main, elle avance sur toi ce flambeau dont les clartés inexorables pénètrent jusqu'au fond des cœurs; de l'autre, elle s'apprête à saisir ta hideuse chevelure; et son regard indigné donne le signal à la *Justice* dont le glaive se lève et va frapper. Encore quelques instans, et l'innocence est vengée.

Cette composition est neuve, forte, poëtique et du plus grand intérêt. L'exécution en fait ressortir l'effet, et n'est pas indigne de la composition. Le clair de lune est bien entendu, bien combiné avec la lueur du flambeau. Le site est pittoresque et terrible, les diverses couleurs des draperies très-convenables au sujet. Quant aux attitudes, aux expressions des figures, elles ne laissent rien a désirer. Ce jeune homme touche, attendrit, c'est bien le froid, la pâleur de la mort. Comme ce scélérat porte toute l'horreur du meurtre et la noirceur de son ame sur sa physionomie repoussante! Comme cette Justice, cette Vengeance terribles, noblement élancées dans les airs, révèlent, par leurs regards, par leurs mouvemens, les ministres du courroux céleste! Leur approche soulage l'ame que l'aspect de l'assassin, jouissant en paix du fruit de son crime, aurait trop douloureusement affectée.

Ce tableau a été commandé par la Cour de justice criminelle, dont il doit décorer la Salle. On ne peut que féliciter M. Prud'hon d'avoir eu un si beau sujet à traiter, et le louer de l'avoir fait avec ce rare talent. Je lui soumettrai cependant quelques observations critiques. Il me semble, par exemple, que, dans la figure du meurtrier, et même dans celle du jeune homme, le dessin n'a pas assez de grandeur, assez d'idéal! Je sais que bien des personnes prétendent que ce ne saurait être un défaut dans la figure d'un meurtrier, et que la beauté doit, au moins en peinture, être le partage exclusif de la vertu et des talens. Mais les Grecs n'en jugeaient pas ainsi; et, comme je l'ai rapporté ailleurs, leurs Furies même étaient belles. Ces Furies, il est vrai, étaient des divinités vengeresses du crime, et non point des mortelles coupables. Mais voyez, dans tous les restes précieux de l'antiquité, si l'expression des douleurs, si celle même du remords ne s'allie pas toujours à la noblesse et à la beauté des formes. D'ailleurs, ne saurait-on donner à ses figures une expression atroce, rebutante, et cependant les dessiner d'un grand style? J'allègue, comme preuves affirmatives, Judas de Léonard de Vinci, celui du Poussin, et quelques-uns des damnés de Michel-Ange. On pourrait aussi peut-être reprocher au crayon de l'artiste quelques légères

Digitized by Google

incorrections de détails; observer que le passage des ombres aux clairs est en divers endroits trop rapide, et que le défaut de teintes intermédiaires forme des angles sur les parties qui devraient être arrondies; mais, quels reproches ne doivent pas désarmer une composition si vigoureuse, une couleur si transparente et si fine, une tête aussi belle, aussi expressive que celle de cette Vengeance céleste, des mouvemens enfin aussi vrais, aussi bien sentis que ceux de tous les personnages? Pour moi, je finis en concluant que, s'il est permis de comparer deux choses si différentes, le succès de ce nouveau tableau doit ajouter à la réputation de l'artiste, à peu près autant que pourrait ajouter à la renommée d'un poëte, connu par de touchantes élégies ou de gracieuses idylles, la réussite imprévue d'une belle tragédie.

M. Fabre de Florence.

M. Fabre avait au dernier salon une Madelaine charmante et un paysage où se passait la scène décrite avec tant de grâce dans la sixième églogue de Virgile, petit tableau digne du sujet. Il vient d'exposer cette année un *Jugement de Pâris*, (n° 212.)

Déjà le juge a prononcé, et Vénus reçoit la pomme: elle sourit à son triomphe; son joli front rayonne, plus de vanité que de joie. L'Amour, debout à ses côtés, la félicite de sa victoire, et lui présente une fraîche palme de myrthe. Le geste et l'expression de Minerve témoignent fièrement son dédain pour le juge et pour le prix. Blessée de se voir vaincue, en qualité de jolie femme, elle redevient, faute de mieux, la déesse de la sagesse. L'orgueilleuse Junon, profondément indignée, se retire en menaçant Pâris de tout le poids de sa colère: elle lui montre l'Olympe, et, dans le lointain, les murs de Troye sur qui va tomber sa vengeance.

Cette composition me paraît très-bien pensée, pleine de justesse et d'esprit. Mais peut-être pour rajeunir un sujet si usé, fallait-il plus de nouveauté dans les détails, et surtout plus de chaleur. Aucune de ces attitudes, de ces expressions ne me semble avoir l'intérêt, la vivacité ou l'énergie dont elles étaient susceptibles. Ce Pâris, assis, comme dans tous les tableaux que j'ai vus sur le même sujet, ne rappelle-t-il pas un peu, par sa pose et par sa froideur, un conseiller au parlement? Certes, ce n'est point avec ce calme, cette nullité d'émotion, qu'on peut décerner le prix à une Vénus, même à celle de M. Fabre, qui est très-jolie et très-peu voilée. J'ignore si la déesse doit s'en trouver bien flattée: mais, parmi les simples mortelles, il est telle beauté fière et

Digitized by Google

jalouse de l'effet de ses charmes, aux yeux de qui présenter ainsi la pomme, ce serait la gâter beaucoup. Il est vrai que Pâris n'a pas trop l'air de la présenter; on dirait plutôt que Vénus vient la prendre. L'attitude de cette reine des amours est gracieuse; mais n'y a-t-il rien de maniéré dans le mouvement de sa tête? Elle ne regarde ni Pâris, ni ses rivales; elle ne paraît occupée qu'à se montrer agréable, à se faire admirer des spectateurs: cela ressemble un peu trop à nos reines de théâtre. L'Amour est très-joliment posé; l'expression de contentement qui règne sur sa physionomie est pleine d'agrément et de grâce. Les draperies de Minerve et de Junon sont bien jetées et bien peintes, mais *non erat his locus*. Sans doute, dans ce charmant concours, les rivales de Vénus n'ont eu garde de s'offrir bien drapées aux regards de l'heureux Pâris que Vénus enivrait de tous ses charmes, c'eût été trop maladroit pour des déesses. Passées les premières sous les yeux du juge chargé de l'instruction du procès, elles se sont donc rajustées depuis. Mais, qu'est-ce qui l'indique? Rien. Cela même fût-il heureusement indiqué, encore pourrait-on reprocher à M. Fabre, en voyant le beau corps de sa Vénus, de s'être ôté de nouveaux moyens de faire briller son talent, et d'avoir dérobé au spectateur les deux tiers du plaisir que vient d'éprouver son Juge.

Voilà bien des remarques sur ce petit tableau. Mais le mérite de l'ouvrage justifie l'étendue des remarques. Le dessin en est pur et correct; les détails ont tous de la finesse, de l'élégance, et sont traités avec beaucoup de soin. La couleur est brillante, peut-être même un peu trop; la masse générale d'un effet très-agréable, et le paysage frais, vigoureux et d'un bon style. La tête, les mains de l'Amour, et celle de Vénus qui retient sa draperie, forment un arrangement très-heureux. Enfin, on reconnaît dans ce tableau, un talent habile, exercé, initié depuis long-temps à tous les secrets de son art, et qui marche avec succès dans la route des bons modèles.

M. Debret.

S. M. l'Empereur, distribuant la décoration de la Légion d'honneur aux braves de l'armée russe, à Tilsitt. (N° 150.)

Voici d'abord le trait historique. — « S. M. l'Empereur, » désirant accorder une marque particulière d'estime à la » bravoure de la garde impériale russe, demande à l'Empe» reur Alexandre de décorer de la croix de la Légion d'hon» neur le plus brave d'entre ses gardes. Alexandre ordonna » au colonel de faire sortir des rangs celui qu'on pouvait

Digitized by Google

» présenter comme tel. Lorsqu'il se fut avancé entre les » deux Empereurs, Napoléon détacha sa croix, et la donna » à ce brave qui se précipita sur la main de S. M. pour la » baiser. »

L'Empereur, au milieu de la toile, présente sa croix au soldat russe qui s'incline sur la main du monarque, et la baise avec un transport de joie mêlée de reconnaissance et de respect. A gauche, l'Empereur Alexandre, aussi à cheval, regarde et admire. A droite, et toujours à cheval, se montrent divers généraux ou colonels, et sur le devant, des cosaques à pied.

Ce sujet offrait de grandes difficultés, considéré sous le rapport de la composition pittoresque. Il est extrêmement difficile de bien ordonner les mouvemens de plusieurs personnages à cheval, de leur donner de la grâce, et de ne point laisser apercevoir de gêne. Ces difficultés pouvaient être embarrassantes pour l'artiste le plus exercé; il ne faut pas reprocher trop durement à M. Debret de ne les avoir pas toutes vaincues. On ne peut qu'applaudir à l'attitude de l'Empereur; mais le cheval du soldat russe, vu de face et dans le repos, forme des lignes désagréables, et la figure même du soldat, dont le mouvement est d'ailleurs expressif, vrai et bien rendu, présentée seulement en raccourci, ne me semble point assez apparente. L'expression de l'Empereur Alexandre est heureuse, la pose de son cheval pittoresque; mais la main qui tient la bride me paraît mal dessinée et sans aucun mouvement. Quant aux personnages secondaires, il n'était pas impossible de leur donner plus d'action et sur-tout des formes plus nobles, des airs de tête plus élevés. Les cosaques, placés sur le devant du tableau, sont d'une nature ignoble et basse: ne pouviez-vous pas l'ennoblir, sans cependant la rendre méconnaissable?

Songez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

En somme, il me paraît que ce tableau, distingué toutefois par plus d'un genre de mérite, ne doit pas être mis sur le même rang que celui de l'*Empereur honorant le malheur des blessés ennemis*, exposé, il y a deux ans, par le même peintre, et où l'on trouvait, selon moi, plus de mouvement, plus de chaleur, de plus belles masses, une couleur plus forte et plus vraie. Mais j'aime à croire que si, cette année, le talent de M. Debret n'a pas lutté avec succès contre lui-même, il ne faut en chercher la cause que dans le désavan-

Digitized by Google

tage du sujet, et les difficultés nombreuses que j'ai eu soin d'indiquer.

M. Bergeret.

Ce jeune artiste, entraîné sans doute par le succès qu'obtint, au dernier Salon, son tableau de la *mort de Raphaël*, semble vouloir se consacrer à peindre les scènes, les mœurs, les costumes du quatorzième et du quinzième siècles. Il trouve, dans ces costumes, qui nous paraissent aujourd'hui si bizarres, des étoffes riches et variées, que son pinceau brillant sait rendre avec beaucoup de vérité et de fraîcheur. Mais le tableau de François Ier luttant avec Henri VIII dans le camp du Drap-d'Or (n° 19), ne paraît pas obtenir un accueil aussi flatteur que *les honneurs rendus à Raphaël après sa mort*, composition intéressante où le peintre avait eu l'adresse de placer tant de personnages célèbres, l'Arioste, Léon X, Michel-Ange, le Bembo, Jules-Romain, Vasari, etc. L'infériorité du sujet a aussi rendu M. Bergeret inférieur à lui-même dans l'exécution. Composant avec moins de plaisir, il a travaillé avec moins de sévérité. Les lumières et les ombres sont trop uniformément distribuées, les étoffes trop brillantes, peu harmonieuses; quelques parties, et sur-tout les figures placées dans la demi-teinte, trop peu soignées. Le peintre a fait mieux, même cette année; et, pour retrouver tout son talent, je me hâte de passer au n° 20, dont voici le sujet :

« Le Titien, étant occupé à faire le portrait de Charles-» Quint, laissa tomber un de ses pinceaux. L'Empereur dai-» gna le ramasser et le lui rendre. Vivement touché de cette » marque d'honneur, ce grand peintre dit à l'Empereur, en » se prosternant : *Sire, je ne suis pas digne d'avoir un servi-» teur tel que vous;* à quoi Charles-Quint repartit : *le Titien » mérite d'être servi par des Césars* (1). »

Cette scène est rendue avec toute la vérité possible. Dans le peintre comme dans le monarque, le mouvement et l'expression sont naturels et animés. Une jeune femme pince la guittare, debout derrière Charles-Quint; cette figure, très-gracieuse, contribue beaucoup à l'agrément de la composition. Il y a de l'art dans la distribution de la lumière, et du goût dans le choix des étoffes, d'ailleurs habilement imitées. Le faire est facile, et plus large qu'il ne l'est ordinairement dans les tableaux de ce genre et de cette proportion. Le ton général de la couleur est riche et vrai. Peut-

(1) Félibien, *Vie des Peintres.*

Digitized by Google

être quelques demi-teintes sont-elles trop brunes, sur-tout dans le cou de la jeune femme; peut-être... Mais voilà un ouvrage où l'on reconnaît le Bergeret de *la Mort de Raphaël.*

M. Ommégancк, d'Anvers.

N° 450. Portez cette *Vue des environs de Liége*, dans la grande galerie; placez-là secrétement parmi les Paul Potter ou les Berghem. Qui reconnaîtra la supercherie? A coup-sûr, il y a moins de différence entre les chefs-d'œuvres de ces maîtres et le charmant morceau de M. Ommégancк, qu'il n'y en avait entre les sonnets de Pétrarque et ceux que la muse italienne de Voiture fit circuler sous le nom de ce poëte célèbre, dans les villes les plus éclairées de l'Italie.

Si les autres tableaux du même peintre, rassemblés sous le N° 451, sont inférieurs à celui-ci, ce n'est qu'en dimensions, ce me semble. Admirable vérité d'imitation! qui ne croirait ces animaux pleins de mouvement et de vie? Quelle perspective aérienne! c'est la nature elle-même, et, *dans les sujets de ce genre*, c'est le dernier triomphe de l'art.

Vict.... F....

(*La suite au numéro prochain.*)

VARIÉTÉS.

REVUE DU MOIS,

ou *Coup-d'œil sur quelques ouvrages nouveaux.*

Littérature. — Le laborieux bibliographe de Vesoul (M. Peignot), vient de publier deux nouveaux ouvrages; l'un qui paraît depuis quelques mois est intitulé: *Amusemens philologiques* (1). Dans son introduction, M. Peignot nous

(1) *Amusemens philologiques*, ou *Variétés en tous genres*, recueillies par G. P. B. C. D. L. H. S. (Gabriel Peignot, bibliothécaire de l'ancienne école centrale de la Haute-Saône.)

Un très-petit nombre d'exemplaire porte le titre que nous venons de transcrire; la plupart en ont un beaucoup plus étendu, le voici:

Amusemens philologiques, ou *Variétés en tous genres:* contenant: 1°. une poëtique curieuse, relative à toutes les espèces de vers singuliers, bizarres, et d'une exécution difficile avec des exemples figurés; 2°. une notice sur les emblêmes, tirés des fleurs, des arbres, des animaux, des couleurs, des cartes, etc.; un vocabulaire étymolo-

Digitized by Google

apprend qu'il avait préparé un travail bibliographique assez considérable sur les ANA, et qu'il se disposait à le publier. Mais il a renoncé à ce projet lorsqu'il a appris que M. Adry, « littérateur aussi estimable qu'érudit, s'était » occupé depuis long-tems d'un ouvrage fort détaillé sur » cette partie, et qu'il accéderait aux vœux des hommes de » goût qui l'invitent à le publier incessamment. » Cet ouvrage de M. Adry, sur les ANA, ne peut qu'être très-intéressant, et nous partageons bien sincérement l'opinion de M. Peignot. « Quelque soit, dit-il, le discrédit dans lequel » sont tombés aujourd'hui ces sortes de livres (les *Ana*), » on ne peut disconvenir qu'il y en a plusieurs fort intéressans, et qui sont infiniment précieux sous le rapport de » l'érudition; on y trouve d'excellentes notes sur l'histoire » littéraire; nos éditeurs de *dictionnaires historiques*, y ont » beaucoup puisé; mais on peut encore glaner après eux. » Il faut cependant avouer que l'on ne doit point s'engager » dans la lecture des ANA, sans être muni du flambeau de » la critique, parce qu'il y a beaucoup de choses hasardées, » fausses, triviales et indignes des savans sous le nom desquels on les a données. »

Nous transcrivons au bas de notre article le titre entier que M. Peignot à mis au volume dont nous parlons; mais pour donner à nos lecteurs une idée de ce qu'il contient, il nous faudrait au moins copier la table des matières, qui remplit plus de douze pages. M. Peignot dit avoir donné à son opuscule le titre « d'*Amusemens philologiques*, parce » que la plupart des articles qu'il renferme tiennent plus à

---

gique des différens genres de divination; 3°. Une nomenclature du chant ou cri des principaux oiseaux des quatre parties du monde, suivie de variétés amusantes et instructives; 4°. un dictionnaire des découvertes anciennes et modernes: de plus, des détails intéressans sur la longévité, sur les superstitions de quelques grands hommes; une chronologie des auteurs célèbres, classés par ordre de matières; un tableau statistique de la France; un aperçu de la réduction successive de la livre numéraire depuis Charlemagne; de la variation du marc d'argent, du prix des denrées avant la découverte de l'Amérique; une notice sur les diamans, avec un tableau de leur évaluation; un rapport des monnaies étrangères en France; enfin une quantité d'autres objets détaillés dans la table des matières; par G. P. Philomneste, B. A. V.

Un volume in-8° de XIX et 399 pages. A Paris, chez Ant. Augustin Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et chez Allais, rue du Battoir, n° 26.

Digitized by Google

» la singularité et à l'amusement qu'à l'érudition. » Nous serons peut-être moins sévères que M. Peignot. Nous pensons que son ouvrage est bizarre, peut être, mais très-curieux. Il n'est pas indispensable de connaître à fond toutes les matières et tous les objets dont parle M. Peignot; mais il est bon cependant de ne pas les ignorer intiérement. Or on trouve, dans les *Amusemens philologiques*, des choses dispersées dans plus de cent volumes.

Le savant bibliothécaire, auteur de cet ouvrage, a déjà publié, à notre connaissance, onze volumes, dont sept (2) sont consacrés à la bibliographie. Si cette science pouvait s'apprendre par théorie, les ouvrages de M. Peignot suffiraient pour faire un bon bibliographe; mais ce n'est pas dans les catalogues qu'on peut apprendre à connaître les livres. La théorie aide à la pratique: mais sans cette dernière la théorie est peu de chose et la science est bien plus pénible à acquérir. Il est à regretter que M. Peignot ne soit pas fixé dans la capitale; c'est-là que pour les ouvrages de compilation, de recherches, etc., se trouvent des matériaux qu'on chercherait vainement ailleurs; c'est-là que sont publiés la plupart des productions littéraires.

Le second ouvrage de M. Peignot dont nous avons à parler est intitulé: *Bibliographie curieuse*, ou *Notice raisonnée des Livres imprimés à cent exemplaires au plus, suivie d'une notice de quelques ouvrages tirés sur papier de couleur* (3).

Cet ouvrage a été tiré lui-même à cent exemplaires tous numérotés et signés par l'auteur.

Il paraît que M. Peignot n'a pas eu connaissance de trois volumes in-8° (dont les deux derniers sont anonymes), publiés par M. R....., le premier en vendémiaire an VIII, sous le titre de *Opuscules mêlés de Littérature et de Philosophie*, imprimé à petit nombre; le second en l'an X, sous le titre de *Opuscules*; le troisième en l'an XII, sous le même titre d'*Opuscules*, tiré à cinquante exemplaires.

Cet ouvrage aurait dû avoir une place dans la *Bibliographie curieuse*.

---

(2) *Manuel Bibliographique*; 1 vol.; *Dictionnaire de Bibliologie*, 3 vol.; *Curiosités Bibliographiques*, 1 vol.; *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, 2 vol.

(3) Un volume in-8°, grand papier vélin. Prix, 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Ant. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 56.

Digitized by Google

Nous remarquons aussi qu'en parlant de la *Notice sur la personne et les écrits de La Bruyère*, par M. Suard, M. Peignot a oublié d'ajouter en note, que cette Notice a été réimprimée, dans l'édition stéréotype de La Bruyère.

Littérature-Théatre. — Si les Français n'ont point de poëme épique; en revanche, ils sont très-riches en ouvrages dramatiques. Molière, Racine, Corneille, Voltaire, Regnard, Crébillon même ont élevé le Théâtre français au-dessus de tous les théâtres du monde : ils sont à jamais l'orgueil et l'honneur de la scène. Mais la place, après eux, est encore assez belle; et nous ne devons pas dédaigner, parmi nos tragiques, le bon Rotrou, excellent citoyen, et que Corneille appelait son père (4); Genest, Campistron, élève de Racine; Duché, de Caux, Lamotte-Houdard qui n'est pas toujours bon critique, mais qui a fait l'intéressante *Inez*; Lefranc de Pompignan, Saurin, Lafosse, Lagrange-Chancel, Guymond, dont les traits, dont l'accent rappelant Euripide; Dubelloy qui fut si bon Français, Châteaubrun qui n'était point un barbare; Lemierre, Ducis....

Mais des vivans je ne dois point parler.

Parmi nos comiques, Dancourt trop fécond, mais si naïf; le plaisant Hauteroche, Dufresny qui a sa part à réclamer dans *le Joueur* : l'étonnant Boursault, Destouches, peut-être un peu trop sérieux, Brueys et Palaprat; Lesage, Piron, qui ont, l'un et l'autre donné, dans le 18e siècle, une pièce digne du 17e, et plusieurs autres que nous taisons, et dont les noms nous échappent.

Il s'en faut de beaucoup que tous les ouvrages de ces auteurs aient le même mérite, et la collection complète serait très-volumineuse. L'amateur se trouve alors dans l'alternative, ou de ne pas avoir ces poëtes dramatiques dans sa bibliothèque, ou d'être embarrassé d'un grand nombre de volumes dont la moitié au moins ne peut pas se lire.

C'est donc une excellente idée, d'avoir fait un recueil des chefs-d'œuvre dramatiques français des auteurs qui ne sont pas au premier rang, et voilà ce que sera la collection intitulée : *Théâtre des auteurs du second ordre* (5). Nous igno-

(4) Cependant la seule pièce de Rotrou qui ait encore aujourd'hui quelque nom, n'a paru qu'en 1647; le *Cid* est de 1636.

(5) *Théâtre des auteurs du second ordre*, ou Recueil des tragédies et comédies restées au Théâtre français, pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire.

Digitized by Google

rons combien de volumes aura cette collection ; nous croyons qu'une vingtaine pourra suffire. Il en paraît déjà huit volumes in-18, dont quatre de tragédies, et quatre de comédies. Le *Théâtre des auteurs du second ordre* peut donc se diviser en deux parties, de chacune desquelles il paraîtra un volume par mois. Chacun, suivant son goût, pourra n'acquérir que l'une ou l'autre de ces parties. Il est même loisible de n'acheter que le ou les volumes dont on aurait envie ou besoin. Cette facilité, due à la stéréotypie, est un avantage incalculable pour l'acquéreur qui ne craindra pas de voir sa collection se décompléter.

Venceslas, par Rotrou; *Pénélope*, par l'abbé Genest; *Andronic*, par Campistron; *Médée*, par Longepierre; — *Manlius Capitolinus*, par Lafosse; *Amasis*, par Lagrange-Chancel; *Absalon*, par Duché; *Marius*, par de Caux; — *Inès de Castro*, par Lamotte; *Gustave Wasa*, par Piron; *Didon*, par Lefranc de Pompignan; *Mahomet Second*, par Lanoue; — *les Troyennes*, par Châteaubrun; *Briséis*, par Poinsinet de Sivry (on a mis, à la suite de cette tragédie, la traduction en latin vers pour vers, par Louis-Charles Poinsinet de Sivry, fils, du beau récit de Briséis, acte 5, scène 3); *Iphigén e en Tauride*, par Guymond de la Touche; *Hypermnestre*, par Lemierre : voilà ce qui compose les quatre volumes de tragédies publiées jusqu'à ce jour.

Voici les titres des pièces qu'on trouve dans les quatre volumes de comédies. — *Crispin médecin* et *le Cocher supposé*, par Hauteroche; *le Chevalier à la mode*, — *la Maison de campagne*, *l'Été des coquettes*, *les Bourgeoises à la mode*; — *le Tuteur*, *les Vendanges de Suresne*, *les Vacances*, *les Curieux de Compiègne*, *le Mari retrouvé*; — *les Bourgeoises de qualité*, *les trois Cousines*, *le galant Jardinier*, par Dancourt; et *l'Homme à bonnes fortunes*, par Baron.

Le *Théâtre des auteurs du second ordre* est imprimé avec les caractères et par le procédé d'Herhan. C'est annoncer qu'il est interligné, et conséquemment à l'abri du reproche

---

taire, avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, et la date des premières représentations.

Tous les mois il sera publié deux volumes, dont l'un de tragédie, l'autre de comédie.

Chaque volume coûte 1 fr. 80 c. A Paris, à la librairie stéréotype, chez H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15; et chez Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55. A Lyon, chez Ballanche, père et fils.

Digitized by Google

qu'on fait à quelques-uns des stéréotypes de MM. Didot, de fatiguer la vue.

Quant à la correction, les éditeurs du *Théâtre des auteurs du second ordre* paraissent avoir apporté de grands soins à l'impression de leur recueil. Nous avons eu la patience de conférer d'un bout à l'autre le *Mari retrouvé*, imprimé dans cette collection, et l'édition du même ouvrage, publiée par Pierre Ribou, en 1699, et nous pouvons assurer que l'on a suivi scrupuleusement le texte de cette édition qui est l'originale, en corrigeant toutefois des fautes d'impression dont les éditions originales ne sont pas toujours exemptes.

Un bon choix, un texte pur, une jolie impression, un format commode recommandent donc aux amateurs cette collection sur laquelle nous reviendrons plus longuement quand elle sera plus avancée ou terminée.

SCIENCES.—LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.—La langue anglaise qui, du tems de Voltaire, n'était connue en France, que d'un très-petit nombre d'érudits, fait aujoud'hui, pour ainsi dire partie de l'enseignement. Les grands écrivains de cette nation, leurs savans, sont connus, appréciés. On ne leur rend plus ridiculement hommage, on n'est plus assez enthousiaste ou plutôt insensé pour assigner aux écrivains anglais le premier rang dans la poësie, dans l'histoire etc.; mais on les juge avec impartialité. Nos querelles politiques ne nous rendent point injustes envers eux, et sans les élever au-dessus de nous, nous ne leur refusons pas lorsqu'ils le méritent, une place distinguée dans la république des lettres.

Profitant habilement des circonstances qui empêchent toute communication avec la Grande-Bretagne, MM. Parsons et Galignani ont entrepris depuis deux ans, un journal de litterature anglaise (6). Cet ouvrage périodique a le double avantage d'offrir une lecture agréable aux personnes qui n'ont appris l'anglais que par délassement, et aux hommes de lettres un moyen de connaître les bons ouvrages nouveaux qui paraissent en Angleterre et qu'il est si difficile de se procurer maintenant.

---

(6) *The montly repertory of English literature, or an impartial account of all the Books relative to litterature, arts, etc.* (Répertoire de la littérature anglaise, ou Compte impartial de tous les livres qui ont rapport à la littérature, aux arts, etc.

Ce Journal paraît tous les mois : il est publié par Person et Galignani, libraires, rue Vivienne, n° 17. — Chaque N° a 6 feuilles d'impression. Le prix de la souscription pour l'année est de 30 fr., et 18 fr. pour six mois franc de port.

Digitized by Google

Indépendamment des circonstances favorables, ce qui doit encore assurer au Répertoire de la Littérature anglaise un succès durable, c'est la manière dont les Editeurs ont conçu et fait exécuter le plan de ce Journal. Les numéros que nous avons sous les yeux prouvent qu'aucune partie des connaissances humaines n'est négligée par les rédacteurs. On y trouve en fait de sciences physiques, des analyses d'ouvrages sur la botanique, des mémoires sur des maladies particulières; en fait d'archæologie, des recherches sur l'origine et le langage des anciens Bretons; une notice entr'autres très-intéressante sur les antiquités d'Irlande, par Edouard Ledwich. Enfin, les ouvrages de sciences morales et politiques, de littérature et sur les arts, y sont extraits tour à tour avec autant de goût que de simplicité. Les rédacteurs de ce Journal, sachant qu'ils écrivent pour des personnes à qui ils doivent supposer quelque instruction, cherchent moins à faire briller leur propre esprit, qu'à faire ressortir celui des auteurs dont ils annoncent les productions. Après la lecture de leurs notices, on peut se former une idée juste et vraie du mérite des ouvrages qui y sont analysés. Cependant, au milieu de ces extraits solides et instructifs; on rencontre quelquefois des mélanges plein d'intérêt et d'agrément. Nous indiquerons seulement ici une notice biographique sur M. Fox, écrite par M. Makintosh, dans laquelle on trouve des détails curieux sur la vie privée et politique de cet excellent orateur.

Si les éditeurs continuent à mettre autant de soin dans la publication de leurs numéros, ils peuvent espérer un succès qui ira toujours croissant.

Grâces à cet ouvrage, on pourra suivre, comme en tems de paix, les progrès des sciences, des arts et des lettres, chez nos voisins; et s'ils faisaient quelques découvertes dans les sciences et les arts, nous saurions en profiter. C'est encore là un *droit de conquête*.

Morale. — L'institut proposa, il y a quelques années, sur l'invitation du Gouvernement, une question dont l'objet était de trouver les moyens de rétablir, en France, les cérémonies funèbres, et si l'on peut s'exprimer ainsi, le culte des tombeaux. On publia divers ouvrages sur ce mélancolique sujet. Les ames reconnaissantes ne craignirent plus de se livrer à ce sentiment si louable qui nous porte à rendre des hommages publics aux objets de nos affections, lorsqu'ils ont quitté cette terre, à respecter et consacrer le lieu où reposent leurs cendres. Bientôt les champs du Repos (c'est ainsi que l'on appelait alors les cimetières), et nous

Digitized by Google

croyons même que ce nom s'est conservé) se couvrirent, dans toutes les villes de l'empire, de monumens élevés par la piété ou la reconnaissance. Mais c'est à Paris, sur-tout, que les tombeaux se sont multipliés, qu'un grand nombre, comme ouvrages de l'art, méritent l'attention des connaisseurs; c'est-là que des épitaphes simples, touchantes ou morales, donnent à rêver sur la rapidité de la vie, ou contiennent des avis terribles et invitent à l'amour des devoirs et des vertus.

Ce n'est donc pas une entreprise sans utilité, que celle de décrire les cimetières de Paris, et de recueillir les inscriptions gravées sur les tombeaux.

C'est ce qui vient d'être assez mal exécuté par un M. Antoine Caillot (7), dont nous venons de parcourir le lugubre ouvrage. Cet écrivain ignore sans doute que, lorsqu'un sujet est par lui-même d'un intérêt extrême, on affaiblit cet intérêt en voulant l'augmenter par des réflexions ou par des phrases ambitieuses. Par exemple, quand M. Caillot cite une épitaphe, dans laquelle un père déplore la perte de sa fille *morte à dix-huit ans*, croit-il ajouter beaucoup aux regrets que cette mort prématurée inspire, en s'écriant: « Amour, amour, lève-toi! et s'il est vrai que tu es plus fort que le trépas, empêche qu'il ne te ravisse les plus aimables sujets de ton empire! » — Que cette exclamation est déplacée, froide, ridicule! — Le livre est tout plein de pensées et de phrases de même genre.

M. Antoine Caillot est tellement *ami de la mélancolie*, qu'il se fait enfermer les nuits dans les cimetières, pour y rêver bien tristement, et écrire le matin toutes les belles idées que lui ont inspirées ces tristes asyles de la mort. — C'est ainsi qu'ayant passé toute une nuit dans le cimetière de Montmartre, il nous raconte qu'il y a fait les plus sages réflexions sur les ruines de Thèbes, de Memphis, de Babylone (8), et sur le tombeau de la danseuse Chameroi (9); il y a aussi salué les étoiles, la lune; et, de plus, il y a vu très-distinctement, cette même nuit, un spectre..., le

(7) *Voyage religieux et sentimental aux quatre Cimetières de Paris*; ouvrage renfermant un grand nombre d'inscriptions funéraires; suivies des réflexions religieuses et morales; par Ant. Caillot. Un volume in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez L. Haussman, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n° 80.

(8) Page 38.

(9) Page 36.

Digitized by Google

spectre d'un athée avec lequel il a eu une conversation qui a duré tout un chapitre (10). — J'aime mieux les nuits d'Young que celles de M. Antoine Caillot.

Malgré les défauts que nous signalons, ce livre est intéressant; et il était impossible qu'il ne le fût pas. Qui pourrait lire sans attendrissement ces inscriptions où des fils citent les vertus de leurs pères; où des amans, des époux paient un dernier tribut d'amour et de tendresse à celles qui auraient été, ou qui furent les douces compagnes de leur vie. Mais, ne cessons point de le répéter, ce livre n'est recommandable que par les épitaphes qu'il contient.

Il en est peu de françaises qui aient la simplicité et la concision nécessaires; c'est une preuve de plus qu'il est difficile de faire de bonnes inscriptions dans notre langue.

Nous voudrions citer un grand nombre de ces épitaphes; mais l'espace nous manque. Nous avons remarqué celle qu'on lit sur la tombe de Saint-Lambert. En voici la fin :

Philosophe moraliste,
Il nous conduisit au bonheur
Par la vertu.
Homme de bien, sans vanité
Comme sans envie,
Il aima, il fut aimé.

. . . . . .

Celle qui fut cinquante ans son amie
a fait mettre cette pierre
sur son tombeau.

Toutes les épitaphes ne sont pas louangeuses. En voici une qu'un père a fait mettre sur la tombe de son fils :

Delicta Juventutis ejus
Ne memineris, Domine!

Voici une autre épitaphe qui donne à penser :

Jenny-Agnès.

Infelix puella : superstes infelicior.

La première au rendez-vous.

---

(10) Voyez le Chapitre X, page 48.

Digitized by Google

Nous finirons par citer une épitaphe dont Jacques Delille est auteur; c'est celle de M. de la Tour-Dupin:

D'un sang cher aux Français rejeton glorieux,
Aimable dans la paix, intrépide à la guerre,
Philosophe chrétien, héros religieux;
Nous le chérîmes sur la terre,
Et nous l'invoquons dans les cieux.

A. D.

SPECTACLES.

Théâtre Français. — La *Suite du Menteur* vient d'être représentée sur ce théâtre, avec succès. On sait que cette pièce, depuis les changemens que M. Andrieux y a faits, n'est plus une propriété de Corneille. Le poëte moderne n'a guère conservé que le premier acte de l'ancienne pièce: encore a-t-il corrigé dans les vers, plusieurs tournures et expressions vieillies. — Mais il a lui-même donné l'idée la plus complète de son travail, dans le *Mercure* du 22 octobre dernier. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Dans la nouvelle pièce, Dorante continue de se livrer à son penchant pour les mensonges. Ainsi, ce n'est plus le valet seulement qui fait rire, mais bien le principal personnage. Rien de plus comique et de mieux écrit que les *histoires* qu'il forge et raconte pour se tirer d'embarras. Ces récits sont semés de vers piquans et gais, tels que les sait faire M. Andrieux.

Mais, c'est en vain selon moi, qu'il a voulu donner à son style la couleur de celui de Corneille; sous l'antique costume du père de notre théâtre, on reconnaît l'aimable et brillant auteur des *Etourdis*. Ce n'est point là un reproche que nous lui adressons. — Une superbe statue d'Hercule fut trouvée, dans l'avant dernier siècle, à Rome, au milieu des ruines d'un palais. Elle n'avait pas de jambes; un célèbre sculpteur lui en fit; plus d'un siècle après, on retrouva les anciennes jambes; mais les modernes étaient plus belles; on les laissa quoiqu'elles fussent d'un marbre plus blanc, et d'un tout autre genre de travail que celui de la figure antique. A. D.

Théâtre impérial de l'Opéra comique. — Première représentation de la reprise des *Femmes vengées*, avec une nouvelle musique de M. Blangini.

J'ai entendu dire à un musicien célèbre que Paris était, de toute l'Europe, la ville où l'on jugeait avec le plus de

Digitized by Google

sévérité; on peut en conclure que, lorsqu'un ouvrage y reste à la scène, il faut nécessairement qu'aux premières représentations on y ait reconnu du mérite. Cette réflexion s'applique naturellement à l'opéra des *Femmes vengées*, paroles de Sedaine, ancienne musique de Philidor, et qui vient de reparaître au théâtre Feydeau, avec une nouvelle musique de M. Blangini.

Piron, à la Comédie française, saluait les vers imités ou pillés; si l'on voulait en agir ainsi pour la nouvelle musique, on aurait de l'occupation: elle est vague, sans expression appropriée à la situation, et fait regretter celle de Philidor.

Un musicien, dont j'ai oublié le nom, eut la hardiesse, il y a quelques années, de remettre aussi en musique un des meilleurs opéras de notre célèbre Grétry; et je me rappelle qu'un journaliste, rendant compte de cette production, dit que la nouvelle musique del signor .... faisait le plus grand honneur à Grétry.

Des faux connaisseurs disent que la musique de Philidor et de quelques autres compositeurs de ce tems est vieillie. On prend cette assertion pour une critique, et je soutiens que c'est un éloge; que je connais des compositeurs dont les ouvrages ne resteront pas aussi long-tems au théâtre, et dont la musique *vieillit* si bien dans une soirée, que, peu de jours après, elle est totalement oubliée.

La 1re représentation de *Jadis et Aujourd'hui*, opéra bouffon en un acte, paroles de M. Sewrin, musique de M. Kreutzer, a obtenu beaucoup de succès, et c'est à la musique qu'il faut en grande partie l'attribuer. Le poëme offre cependant des rapprochemens bien sentis, des contrastes gais et piquans entre les mœurs et les coutumes de *Jadis* et d'*Aujourd'hui*.

M. Kreutzer, auteur de la musique, a saisi avec esprit ce que cette situation lui offrait de comique, et il a bien mis en opposition la très-ancienne et la nouvelle musique.

Cet ouvrage, qui est parfaitement mis à la scène, sera vu avec plaisir par les personnes qui aiment que ce théâtre mérite le titre d'*Opéra-comique*.

Théâtre du Vaudeville. — On a donné, à ce théâtre, la première représentation de la *Jeunesse de Favart*. Ce vaudeville, qui est l'ouvrage du petit-fils de l'auteur même, a été reçu avec l'indulgence que réclame un acte de piété filiale, puisque le jeune Favart consacre les premiers efforts de sa muse à célébrer son grand-père.

Un jeune homme qui se présente dans la carrière, avec

Digitized by Google

une aussi belle recommandation que le nom de Favart, mérite d'être traité avec bienveillance ; nous lui prouverons la nôtre en ne le chicanant pas sur le succès qu'il vient d'obtenir, et en l'engageant à relire bien souvent les ouvrages de son aïeul, pour chercher à y découvrir le secret de ce naturel que Favart semble avoir emporté avec lui. B.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. *Pétersbourg 7 octobre.* — Le 3 de ce mois, notre flotte qui était bloquée depuis cinq semaines dans la rade de Bultischport, par une escadre anglo-suédoise, du double plus forte, est arrivée heureusement à Cronstadt, sans éprouver la moindre perte. Une violente tempête, soufflant de l'est, éloigna de Baltischport l'escadre ennemie. Le vent changea subitement et souffla avec violence de l'ouest. Notre flotte profita de cette circonstance et mit à la voile pour Cronstadt. Elle est composée de huit vaisseaux de ligne et quelques frégates. Son arrivée dans ce port a causé ici la plus grande joie. Du reste, nous vivons dans la plus grande tranquillité et nous attendons avec impatience le retour de notre souverain.

La guerre a pris en Finlande un caractère plus décisif, depuis les derniers avantages remportés sur l'ennemi, par le lieutenant-général comte Caminsky.

AUTRICHE. — *Vienne 22 octobre.* — L'empereur a reçu, pendant son séjour à Presbourg, plusieurs couriers d'Erfurt, avec des dépêches que l'on croit importantes. Notre envoyé extraordinaire, M. de Vincent, avait été chargé de donner aux deux empereurs l'assurance des dispositions pacifiques de notre cour et de son désir de faire cause commune avec eux pour le maintien de la paix continentale. Pour donner une preuve non équivoque de ces dispositions, le gouvernement a non-seulement renouvelé, mais même étendu l'ordre de n'admettre dans aucun port de mer, des marchandises coloniales, anglaises ou réputées anglaises, et il a contremandé la formation des réserves qui, d'après les nouveaux ordres de notre cabinet, resteront dans leurs foyers, et ne joindront pas les corps qu'elles devaient renforcer. On dit même que l'organisation de la garde nationale sera provisoirement suspendue, et le nombre des troupes de ligne

Digitized by Google

diminué. Cependant, quant à cette dernière mesure, il n'y a encore rien de bien positif.

— Notre nouveau ministre des finances, M. le comte Odonell vient de faire une opération qui lui a mérité la reconnaissance d'un très-grand nombre de familles. Depuis long-tems, on avait remarqué que les appointemens des employés dans les diverses administrations de l'état, n'étaient plus en proportion avec la cherté des loyers et des denrées de première nécessité. En conséquence, le ministre a proposé et fait agréer à l'Empereur, pour tous les employés dont le traitement ne s'élève pas au-dessus de 6000 florins, l'augmentation suivante : celui qui a moins de 400 florins sera augmenté sur le pied de 50 pour 100; celui qui reçoit de 400 à 700, sera augmenté de 45 p. 100; de 700 à 1000, de 40 p. 100; de 1000 à 1500, de 35 p. 100; de 1500 à 2000, de 30 p. 100; de 2000 à 2500, de 25 p. 100; ainsi de suite, jusqu'aux traitemens entre 4000 et 6000, qui seront haussés de 10 p. 100.

— Une nouvelle carte des deux Gallicies, accompagnée d'un tableau statistique, par Jeckel, porte la population de cette vaste partie des Etats autrichiens, à 5,097,170 ames; réparties dans 236 villes et 12,778 villages.

Italie. — *Naples 19 octobre.* — Les premiers jours du règne de Joachim-Napoléon, notre auguste souverain, ont été marqués par un événement aussi glorieux pour nos armes, qu'utile pour le commerce et les approvisionnemens de cette grande capitale. L'expédition qui a fait la conquête de l'île de Caprée, a été préparée avec tant de promptitude et de secret, que le public n'en a eu connaissance qu'en apprenant le débarquement de nos troupes.

Plusieurs traits de valeur ont également distingué les troupes françaises et napolitaines pendant le cours de cette brillante expédition; nous nous empresserons de les faire connaître. La garnison de l'île, circonstance extrêmement honorable, était égale en force aux troupes qui l'ont assiégée.

Angleterre. — *Londres 17 octobre.* Le prince de Galles est arrivé hier matin à Portsmouth pour y voir embarquer deux compagnies de son régiment (10e de dragons). Le prince leur a fait une harangue convenable à la circonstance. Le duc de Clarence se rend aujourd'hui à Portsmouth pour y voir embarquer la dernière division du 10e de dragons, où son fils, M. Fitz-Clarence, sert en qualité de cornette.

— Le duc de Cumberland part sous peu pour Falmouth

Digitized by Google

pour y voir également embarquer son régiment (le 15e de dragons).

Tous ces corps sont transportés en Espagne.

— Dimanche dernier, la frégate *la Sémiramis* a mis à la voile de Portsmouth, pour un port d'Espagne. Elle avait à son bord le marquis de la Romana et M. Frère. Elle porte, en outre, 1,500,000 piastres.

— Lorsque l'escadre russe, comprise dans la capitulation de Lisbonne, est arrivée à Ste-Hélène, elle portait encore le pavillon de l'amiral Siniavin. Mais vendredi, à l'entrée de la nuit, il fut baissé. Les officiers russes ont la liberté de descendre à terre. Tous les équipages des vaisseaux doivent être renvoyés dans leur patrie, sans aucun délai. On dispose, pour cet effet, à Portsmouth, les bâtimens nécessaires, et entr'autres, le vaisseau *le Stately* de 64 canons. En attendant, les matelots russes sont traités comme les nôtres, et reçoivent la même paie. C'est à Portsmouth que resteront les vaisseaux de l'escadre de l'amiral Siniavin. Ils sont en si mauvais état qu'on ne croit pas qu'ils puissent jamais servir d'avantage. Les contestations qui ont eu lieu entre l'amiral Tyler et l'amiral russe, par suite de la prétention élevée par celui-ci, pour conserver son pavillon, paraissent avoir fait craindre que l'escadre russe ne cherchât à profiter de la nuit pour s'en aller. *Le Barfleur* s'est en conséquence tenu prêt pour une action, en cas d'événement. Ainsi cette conquête, ne nous sera pas très-avantageuse.

Tout porte à croire que le parlement va être prorogé, de nouveau, jusqu'après les fêtes de Noël.

Du 19 octobre. — Sir Hewy Dalrymphe, et sir William Scott, sont de retour du Portugal; ils arrivèrent hier à Portsmouth, à bord de la frégate *la Phébé*, et partirent de suite pour Londres.

— L'expédition commandée par sir David Bair a mis à la voile samedi dernier, de Falmouth; elle part pour l'Espagne, et est composée de 200 transports, sous le convoi de *la Loire*, *le Champion* et *l'Amélie*. On a embarqué 12,113 hommes et 850 chevaux, ce qui pourra porter notre armée d'Espagne et de Portugal à 45,000 hommes. Malgré quelques commencemens de plaintes contre la lenteur de sir D. Bair, il est constant que ce général a été retenu par les vents contraires, et qu'il a profité du premier moment favorable pour sortir du port.

— On écrit de Lisbonne que le général Kellermann a renvoyé au 20e des dragons légers le cheval de son colonel

Digitized by Google

Taylor, tombé au pouvoir des Français lorsque ce colonel fut tué.

— Le gouvernement a reçu d'Espagne la nouvelle heureuse pour nos manufactures, du rétablissement de nos relations commerciales avec ce pays, pour qui toutes nos denrées étaient devenues de contrebande. Déjà la junte de Séville a autorisé la vente des cargaisons de quelques navires entrés à Cadix depuis la paix. Nos marchandises sont admises dans le royaume moyennant un droit de 15 pour cent, sans compter 5 pour cent en sus sur les objets destinés à la consommation. Nos produits pourront aussi entrer dans les colonies espagnoles; en payant la taxe royale de 2 pour cent, et les autres droits auxquels sont soumises les marchandises étrangères.

—Il a été pris des mesures pour rendre plus actif le commerce direct avec le Brésil.

— Le *Times* se livre à l'indignation la plus amère sur ce que l'on a vu la flotte russe du Tage faire flotter son pavillon dans la rade même de Portsmouth; il dit que depuis le règne de Charles II, ce monarque soldé par la France, on n'avait vu entrer dans nos ports des vaisseaux ennemis qu'en vaincus, et que ce jour de gloire pour le pavillon russe est l'opprobre du pavillon britannique.

La cité de Westminster est prête à présenter aussi une vigoureuse adresse contre la conduite des généraux de Portugal; l'absence du haut-baillif, a seule retardé cet acte d'orgueil national et de vengeance publique. On attend toujours qu'une enquête solennelle nous apprenne qu'il faut blâmer, et jusqu'à quel point il faut blâmer les auteurs de la convention du Portugal.

Il semble, dit le *Star*, qu'en ce moment il ne s'agisse pas tant de savoir si, à la date de la convention, on pouvait traiter à d'autres conditions, que d'examiner si, après la victoire du 21 août, on n'aurait pas pu, par des attaques non discontinuées, mettre les Français hors d'état de se concentrer et de se fortifier dans leurs positions.

Au reste, si la convention, à notre grand désavantage, a nécessité le séjour de nos troupes en Portugal jusqu'à l'évacuation, elle n'est pas la seule cause de cette station prolongée, et un nouvel incident vient, en retardant la marche de nos troupes, accuser l'imprévoyance de la politique de nos militaires. On apprend en effet de Lisbonne, que les garnisons françaises d'Elvas et d'Almaïda *hésitent*, ou pour nommer les choses par leur nom, refusent de rendre ces places, qui sont les clefs des communications du Portugal avec l'Es-

Digitized by Google

pagne. Elles sont donc encore entre les mains des ennemis, qui, tantôt en refusant de se rendre aux Portugais, tantôt en chicanant sur la validité des droits qu'ils ont reçus, tantôt en opposant les dangers qui les menacent en traversant des pays ennemis, semblent attendre la défaite des patriotes espagnols pour r'ouvrir l'entrée du Portugal à leurs compagnons victorieux. Ces difficultés imprévues ont nécessité l'envoi de renforts considérables devant ces places, sans qu'on sache encore quand et comment on mettra à la raison les Français qui s'y maintiennent.

On sait certainement que sir Jonh Moor commande en chef l'armée d'Espagne ; que sir A. Wellesley commandera sous lui ; que sir D. Baird doit diriger son débarquement sur les côtes du nord de l'Espagne, pour se joindre au général en chef qui marche de Lisbonne vers le même point. Leurs troupes réunies formeront une armée de 40 mille hommes, outre le corps de 6 mille hommes de cavalerie légère, commandé par lord Paget, qui a ordre d'agir sous le général en chef.

— Le lord maire a ordonné hier une augmentation du prix du pain.

— Les conséquences de l'*embargo* général ordonné par le gouvernement des Etats-Unis, ont été de donner plus d'activité au commerce du Canada, qui fait, par les frontières de terre, une grande et lucrative contrebande.

(INTÉRIEUR.)

Baïonne, 24 *octobre*. — Le dernier courrier d'Espagne n'a rien apporté de nouveau : on dit seulement que le général Lasalle s'est avancé sur Haro, où il a rencontré et taillé en pièces trois à quatre mille insurgés, presque tous étudians et moines, qui avaient pris le nom ridicule de bataillon de *littérarios* (bataillon de littérateurs) ; plusieurs ont été faits prisonnniers.

Bleck et la Romana sont encore à Bilbao, où une forte division française, qui s'est rassemblée à Durango, va les attaquer.

— Un brick anglais portant une soixantaine de soldats et quatre officiers français qui reviennent du Portugal, est entré dans notre rivière ; mais l'on n'a permis à personne de descendre à terre. Ce navire a été séparé, par le mauvais tems, d'un convoi dont il faisait partie.

Les troupes qui formaient le premier corps de la Grande-Armée, ont commencé à arriver hier dans notre ville. Cette

Digitized by Google

colonne était formée de la 27e légère, la 24e de ligne, le 12e régiment de dragons, et plusieurs compagnies des sapeurs, mineurs et artilleurs, en tout, sept à huit mille hommes, qui sont repartis ce matin pour l'Espagne. Nous continuons à accueillir toutes les troupes qui passent, aussi bien qu'il nous est possible. Le maire leur fait distribuer du vin, à peu près à discrétion, au moment de leur arrivée.

—Nous nous flattons de voir arriver ici S. M. l'Empereur et Roi dans les premiers jours du mois prochain.

PARIS, *4 novembre.* — Le 27 octobre, à midi S. M. l'empereur et roi, étant sur son trône, entouré des princes, des ministres, des grands-officiers de l'empire et de ceux de sa maison, des membres du sénat et du conseil-d'état, a reçu au palais des Tuileries, une députation du corps législatif.

Cette députation a été conduite à l'audience de S. M. par un maître et un aide des cérémonies, introduite par S. Exc. le grand-maître des cérémonies, et présentée par S. A. S. le prince vice-grand-électeur.

La députation ayant été admise au pied du trône, S. Exc. M. le comte de Fontanes, président du corps législatif, a prononcé en ces termes l'adresse votée à S. M.

« SIRE, le corps législatif vient porter aux pieds de V. M. l'adresse de remercîment que vote avec lui tout le peuple français.

» Les sentimens paternels contenus dans le discours que vous avez prononcé du haut du trône, ont répandu partout l'amour et la reconnaissance.

» Le premier des capitaines voit donc quelque chose de plus héroïque et de plus élevé que la victoire! Oui, Sire, nous le tenons de votre propre bouche; il est une autorité plus puissante et plus durable que celle des armes; c'est l'autorité qui se fonde sur de bonnes lois et sur des institutions nationales. Les codes que dicta votre sagesse pénètrent plus loin que vos conquêtes, et règnent sans effort sur vingt nations diverses dont vous êtes le bienfaiteur.

» Le corps législatif doit sur-tout célébrer ces triomphes paisibles, qui ne sont jamais suivis que des bénédictions du genre humain.

» La législation et les finances, c'est-là que se renferment nos devoirs, et c'est de vous que nous avons reçu ce double bienfait.

» Il vous fut donné de retrouver l'ordre social sous les débris d'un vaste Empire, et de rétablir la fortune de l'état au milieu des ravages de la guerre.

» Vous avez créé, comme tout le reste, les vrais élémens du système des finances. Ce système, le plus propre aux grandes monarchies, est simple et fixe comme le principe qui les gouverne. Il n'est point soutenu par ces moyens artificiels qui ont toute l'inconstance de l'opinion et des événemens. Il est impérissable comme les richesses de notre sol.

» Si quelquefois des circonstances difficiles nécessitent des taxes nouvelles, ces taxes, toujours proportionnées aux besoins, n'en excèdent pas la durée. L'avenir n'est pas dévoré d'avance. On ne verra plus, après des années de gloire, l'état succomber sous le poids de la dette

Digitized by Google

publique, et la banqueroute, suivie des révolutions, entr'ouvrir un abîme, où se perdent les trônes et la société toute entière.

» Ces malheurs sont loin de nous. Les recettes couvrent les dépenses. Les charges actuelles ne seront point augmentées, et vous en donnez l'assurance au moment où d'autres états épuisent toutes leurs ressources. Quand vous immolez votre propre bonheur, celui du peuple occupe seul toute votre ame. Elle s'est émue à l'aspect de la grande famille (c'est ainsi que vous nommez la France), et quoique sûr de tous les dévouemens, vous offrez la paix à la tête d'un million de guerriers invincibles.

» C'est dans ce généreux dessein que vous avez vu l'empereur de Russie. Jadis, quand des souverains aussi puissans se rapprochaient des bouts de l'Europe, tous les états voisins étaient en alarmes. Des présages sinistres et menaçans accompagnaient ces grandes entrevues. Époque vraiment mémorable! Les deux premiers monarques du monde réunissent leurs étendards, non pour l'envahir, mais pour le pacifier.

» Votre Majesté, Sire, a prononcé le mot de *sacrifices*, et, nous osons le dire à Votre Majesté même, ce mot achève tous vos triomphes. Certes, la nation ne veut pas plus que vous de ces sacrifices qui blesseraient sa gloire et la vôtre; mais il n'était qu'un seul moyen d'augmenter votre grandeur, c'était d'en modérer l'usage. Vous nous avez montré le spectacle de la force qui dompte tout, et vous nous réservez un spectacle plus extraordinaire, celui de la force qui se dompte elle-même.

» Un peuple ennemi prétend, il est vrai, retarder pour vous cette dernière gloire. Il est descendu sur le continent à la voix de la discorde et des factions. Déjà vous avez pris vos armes pour marcher à sa rencontre: déjà vous abandonnez la France, qui, depuis tant d'années, vous a vu si peu de jours; vous partez, et je ne sais quelle crainte, inspirée par l'amour, et tempérée par l'espérance, a troublé toutes les ames! Nous savons bien pourtant que partout où vous êtes, vous transportez avec vous la fortune et la victoire. La patrie vous accompagne de ses regrets et de ses vœux: elle vous recommande à ses braves enfans qui forment vos légions fidèles; ses vœux seront exaucés. Tous vos soldats lui jurent, sur leurs épées, de veiller autour d'une tête si chère et si glorieuse, où reposent tant de destinées. Sire, vous reviendrez bientôt triomphant; la main, qui vous conduisit de merveille en merveille au sommet des grandeurs humaines, n'abandonnera ni la France ni l'Europe, qui, si long-tems encore, ont besoin de vous. »

L'empereur a répondu en substance :

« M. le président et MM. les députés des départemens au corps législatif, mon devoir et mes inclinations me portent à me réunir à mes soldats; je vais me ranger au milieu d'eux. Nous nous sommes mutuellement nécessaires. Je reviendrai bientôt dans ma capitale. Je reconnais, dans les sollicitudes et les sentimens que vous m'avez exprimés, l'amour que vous avez pour ma personne. Je vous en remercie. »

L'audience finie, la députation a été reconduite avec le même cérémonial.

S. M. a reçu ensuite une députation des trois nouveaux départemens du royaume d'Italie, qui a été conduite par un maître et un aide des cérémonies, introduite par S. Exc. le grand-maître, et présentée par S. Exc. le ministre des relations extérieures du royaume d'Italie.

Digitized by Google

Le président de cette députation a adressé à S. M. au nom de ses nouveaux sujets, un discours (en italien) dont voici la substance.

« SIRE, les destinées de l'Italie, de l'Europe et même du Monde entier, que le Tout-Puissant a confiées à votre génie et à vos mains puissantes, viennent d'assigner aux provinces qui s'étendent du Metauro au Trento un nouvel ordre de choses. Quel étonnement et tout à la fois quel espoir de prospérité n'y a pas fait naître cet événement inattendu, qui était marqué dans les décrets de l'Eternel! L'esprit se sent entraîné hors de lui-même, et l'on cherche à devenir digne du héros à qui les obstacles ne font que préparer de nouveaux triomphes, et qui sait encore, au milieu de ses victoires, se montrer le soutien et le père de ses peuples.

» C'est-là ce qui distingue Votre Majesté impériale et royale, et qui la montrera à tous les siècles à venir comme l'homme de la droite de Dieu. Forcé quelquefois de renverser et de dissiper vos ennemis, loin d'être pour eux un ange exterminateur, vous n'abandonnez jamais la pensée de donner à la terre une face plus belle, et d'établir sur des bases plus stables la félicité universelle; grande et noble entreprise bien digne de votre génie! Puisse le cours rapide du tems hâter cette heureuse époque!

» La députation de vos nouveaux sujets du royaume d'Italie, loin de se laisser effrayer par l'éclat imposant de votre nom, ni éblouir par la splendeur de votre trône, ose, rassurée par la bienveillance connue de Votre Majesté impériale et royale pour la sacrée religion de nos pères et pour tous ses sujets, jouir avec confiance de l'honneur inappréciable de paraître devant un si grand prince.

» Elle est l'interprète de près d'un million d'ames, ajouté à votre royaume d'Italie. Tous ces peuples n'ont qu'un même sentiment de soumission, d'obéissance et de fidélité pour Votre Majesté. Plaise au souverain maître du Monde d'écouter les vœux ardens que nous adressons au ciel pour votre personne sacrée, et pour toute votre auguste famille! Qu'elle croisse et prospère pendant des siècles sans nombre; et si nos désirs sont exaucés, le nom de Votre Majesté, celui de tout ce qui vous est uni par le sang ou par quelqu'autre lien, franchira tous les tems et sera immortel comme la gloire elle-même. »

Sa Majesté a répondu:

« J'agrée les sentimens que vous m'exprimez au nom de mes peuples du Musone, du Metauro et du Trento. Je suis bien aise de les voir heureux dans leur nouvelle situation. J'ai été témoin des vices de votre ancienne administration. Les ecclésiastiques doivent se renfermer dans le gouvernement des affaires du ciel. La théologie qu'ils apprennent dans leur enfance, leur donne des règles sûres pour le gouvernement spirituel, mais ne leur en donne aucune pour le gouvernement des armées et pour l'administration.

» Nos conciles ont voulu que les prêtres ne fussent pas mariés, pour que les soins de la famille ne les détournassent pas du soin des affaires spirituelles auxquelles ils doivent être exclusivement livrés.

» La décadence de l'Italie date du moment où les prêtres ont voulu gouverner et les finances et la police et l'armée.

» Après de grandes révolutions, j'ai relevé les autels en France et en

Digitized by Google

Italie : je leur ai donné un nouvel éclat dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Pologne. J'en protégerai constamment les ministres.

» Je n'ai qu'à me louer de mon clergé de France et d'Italie. Il sait que les trônes émanent de Dieu, et que le crime le plus grand à ses yeux, parce que c'est celui qui fait le plus de mal aux hommes, c'est d'ébranler le respect et l'amour que l'on doit aux souverains. Je fais un cas particulier de votre archevêque d'Urbin. Ce prélat, animé d'une véritable foi, a repoussé avec indignation les conseils, comme il a bravé les menaces de ceux qui veulent confondre les affaires du ciel, qui ne changent jamais, avec les affaires de la terre, qui se modifient selon les circonstances de la force et de la politique.

» Je saurai faire respecter en Italie, comme en France, les droits des nations et de ma couronne, et réprimer ceux qui voudraient se servir de l'influence spirituelle pour troubler mes peuples et leur prêcher le désordre et la rébellion. Ma couronne de fer est entière et indépendante comme ma couronne de France. Je ne veux aucun assujettissement qui en altère l'indépendance.

» Les sentimens que vous m'exprimez, et qui animent mes peuples du Musone, du Metauro et du Trento, me sont connus. Assurez-les que constamment ils peuvent compter sur les effets de ma protection, et que la première fois que je passerai les Alpes, j'irai jusqu'à eux. »

— Le même jour, 27 octobre, S. M. l'Empereur, vu le message en date du 17 septembre 1808, par lequel le corps législatif a présenté pour candidat, à la présidence MM. de Fontanes, de Barral, Raynouard et Tapinier; vu pareillement le message du 20 octobre, qui présente M. de Montholon pour cinquième candidat, a nommé M. de Fontanes, président du corps législatif pour la session actuelle.

— Le 29 octobre, l'Empereur est parti pour Bayonne. S. M. a couché le même jour à Rambouillet, d'où elle est repartie dimanche, (30) à quatre heures du matin.

— M. le comte Nicolas Romanzow, ministre des affaires étrangères en Russie, est arrivé récemment à Paris. S. Exc. occupe l'hôtel du vice-roi d'Italie, rue Saint-Dominique. M. le comte Romanzow est fils du feld-maréchal du même nom, si célèbre dans le dernier siècle par sa victoire sur les Turcs, dont l'impératrice Catherine II a consacré la mémoire par une pyramide élevée dans les jardins impériaux de Czarsko-Zélo.

— On écrit de la Rochelle, que M. le duc d'Abrantès s'est rendu à Angoulême, pour se trouver au passage de S. M.

— Avant-hier (2 novembre) S. Exc. le ministre de l'intérieur, accompagné des trois conseillers d'Etat a présenté au corps législatif, suivant l'usage annuel, *l'Exposé de la situation de l'Empire*. Nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs cette pièce importante, ainsi que la réponse du président du corps législatif. R.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXII.)

(SAMEDI 12 NOVEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ANACRÉON RAJEUNI,

ROMANCE DÉDIÉE A Mme E. M***.

Air : Jadis un célèbre Empereur (*De Pierre-le-Grand.*), *ou* air nouveau par Madame LEPREUX.

ANACRÉON devient si vieux
Qu'Aspasie en verse des larmes ;
Il prend sa lyre, et par des chants joyeux
Prétend bien calmer ses alarmes :
Que Phébus vienne à mon secours ;
Coulez, mes vers ; coulez pour les Amours. (*Bis.*)

Dans l'espoir d'augmenter ses droits
A la tendresse d'Aspasie,
Mon philosophe à bu jusqu'à trois fois
D'un vin frais qui vaut l'ambroisie :
« Que Bacchus vienne à mon secours :
» Coulez, mon vin ; coulez pour les Amours. »

Le soir arrive, et du berger
Il invoque à propos l'étoile ;
Ses feux sont tels, que pour les partager
Aspasie est déjà sans voile....
« Que Vénus vienne à mon secours ;
» Coulez, mes nuits ; coulez pour les Amours. »

T

Digitized by Google

Le matin, sans changer de ton,
Croiriez-vous qu'il s'enflamme encore?
« Je sens, dit-il, que je deviens Tithon;
» Aspasie, es-tu donc l'Aurore?....
» Viens, viens toi seule à mon secours;
» Coulez, mes jours; coulez pour les Amours. »

Par moi de notre cher patron
La doctrine sera suivie,
Jusqu'au moment où le brutal Caron
M'entraînera loin de la vie:
« Mes vers, mon vin, mes nuits, mes jours,
» Coulez toujours; coulez pour les Amours. »

M. DE PIIS.

FRAGMENT

D'une traduction en vers français du sixième livre de l'Enéide; par F. FAYOLLE.

Il dit, et se retire. Au pied d'un mont obscur,
Est un vaste palais qu'enferme un triple mur,
Le Phlégéton rapide, aux ondes tournoyantes
Roule en vagues de feu sur des roches bruyantes.
Là, le dur diamant en colonnes taillé
Par tout l'effort des dieux ne peut être ébranlé.
De lambeaux teints de sang Tisiphone vêtue,
Veille à la tour de fer, sentinelle assidue.
Plus loin, des malheureux sous le fouet gémissans
Traînent avec des cris leurs fers retentissans.
Enée est assourdi d'un long fracas de chaînes.
« Quelles clameurs, dit-il, quelles horribles peines
» Viennent épouvanter mon oreille et mes yeux?
» Quels sont les scélérats renfermés dans ces lieux? »
La Sybille répond: « O Prince magnanime,
» La vertu ne doit point voir le séjour du crime.
» Toutefois quand l'Averne à mes soins fut commis,
» Hécate en ces cachôts à son pouvoir soumis
» M'instruisit des tourmens qu'endurent les coupables.
» Là, Minos prononçant ses arrêts redoutables,
» Des forfaits dérobés aux regards des mortels
» Sait arracher l'aveu du cœur des criminels.
» Soudain ils sont punis: Mégère impitoyable
» Insulte à leurs tourmens par son rire effroyable;

Digitized by Google

» Et contre eux des serpens irritant les fureurs,
» Sollicite les coups de ses horribles sœurs. »
(Du Tartare aussitôt les cent portes frémissent,
Et s'ouvrent en roulant sur leurs gonds qui mugissent.)
« Au seuil de ce palais étendu nuit et jour
» Veille un monstre, il défend cet odieux séjour.
» Au fond de l'antre, un hydre, à cent têtes difformes,
» Ouvre la profondeur de cent gueules énormes;
» Autant l'Olympe altier s'élève dans les airs,
» Autant le Phlégéton plonge dans les enfers.
» Jadis précipités par les coups du tonnerre,
» On y voit les Titans vieux enfans de la terre,
» Et les fils d'Aloüs, dont les bras criminels
» Ne purent détrôner le roi des immortels.
» Salmonée auprès d'eux, dans les flammes expie
» L'audacieux forfait de son triomphe impie.
» L'insensé ! dans l'Elide avec pompe traîné,
» De ses feux épouvante un peuple prosterné;
» Et sur un pont d'airain roulant son char coupable,
» Croit imiter des cieux la foudre inimitable.
» Mais Jupiter assis sur le trône des airs
» Lance un trait, et soudain environné d'éclairs,
» L'orgueilleux tout vivant roule au fond de l'abîme.
» Là, les flancs de Titye effroyable victime
» Embrassent neuf arpens de leur vaste contour.
» Au cœur du malheureux un énorme vautour
» Habite incessamment : sous ses larges morsures
» Il se plaît à rouvrir de fécondes blessures.
» Du monstre au bec retors, l'insatiable faim
» De membres palpitans s'alimente sans fin;
» Et son avidité sans relâche croissante
» Ronge éternellement leur fibre renaissante. »

ENIGME.

Autrefois Nymphe du Céphise,
De Narcisse je fus éprise :
Mais hélas ! un si tendre amour
N'étant point payé de retour,
Je quittai la rive fleurie
Du fleuve où je passais ma vie.
Au milieu des rochers, tu pourras quelquefois
M'entendre soupirer, et répondre à ta voix.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je peins une fleur du bel âge
Que l'on n'a plus après quinze ans
A moins que l'on ne soit bien sage.
On dit que chez nos vieux parens
On l'apportait dans le ménage ;
Mais hélas ! depuis fort long-tems
Nous avons banni cet usage.
En voyant ce tableau, lecteur,
Vous croyez déjà, je le gage,
Trouver le nom de cette fleur,
Et dans le fond de votre cœur
Vous croyez qu'elle rime en âge :
Ainsi, dans ce siècle volage,
L'amour de la légéreté
Sait tourner tout en badinage,
Et l'on préfère ce langage
A celui de la vérité.
Mon cher lecteur, soyez plus sage ;
Et loin de la frivolité,
Cherchez l'objet de mon ouvrage.
Neuf lettres composent son nom.
On trouve, en en faisant usage,
Une nymphe qui de Junon
Autrefois troubla le ménage,
Et lui fit faire un grand tapage.
Ce que fait toujours un fripon,
S'il n'est mis à la question,
Et s'il n'a pas force courage.
Un mot qu'on voudrait avoir dit
Dans plus d'un honnête ménage
Où de bon cœur on se maudit.
Une fille du dernier âge
De qui les attraits, les talens,
L'esprit et le libertinage,
Charmaient tour à tour les savans,
Le voluptueux et le sage.
Un seigneur qui fait les ménages
D'un prince qui bénit les gens.
Une fille en saint équipage,
Qui souvent malgré ses vertus

Digitized by Google

Voudrait bien craindre le veuvage.
Un vieux mot que l'on ne dit plus;
Une ville sur le rivage;
De la.... Mais il me faut cesser;
Je crains, lecteur, de vous lasser,
En traçant en faible langage
Un objet facile à trouver.
Chaque homme l'a dans son jeune âge:
Heureux qui peut le conserver.

Adressé par M. S.....

CHARADE.

Je ne suis pas amateur de harangue,
Mais je ne puis ici m'empêcher de blâmer
Un grand vice dans notre langue,
Puisque l'on peut du même mot nommer
Mon premier lorsqu'il est tout souillé par la fange,
Ou quand, par un brillant échange
Qui doit certes bien le charmer,
Il conduit d'un élan, les guerriers à la gloire.
Pour avaler mon tout il faut bonne mâchoire,
Mais l'être à qui ce mets d'ordinaire appart*ient*
Ne s'en est je crois jamais p*laint*.
Mon dernier fut toujours du goût de tout le monde:
Quand une maîtresse nous gronde,
Le lui glisse-t-on dans la m*ain*?
Elle s'apaise et change de maint*ien*.

E. Fin....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Mars*.
Celui du Logogriphe est *Plaine*.
Celui de la Charade est *Ecu-elle*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

La Roulette, ou *Histoire d'un Joueur*; par M. L***. Un volume. — A Paris, chez tous les marchands de Nouveautés.

Rien de plus louable que d'essayer de combattre la passion du jeu; mais en même tems, peut-être, rien de plus inutile; la raison y perd sa peine, et c'est un mal contre lequel on n'a point encore trouvé de spécifique. On dirait que la fortune, si bien désignée sous les beaux traits de Pandore, est, pour les joueurs, une femme dont ils se disputent les bonnes grâces; la plus perfide des femmes, sans contredit; mais si on en croit l'expérience de tous les jours, ce sont précisément celles-là qui trouvent le plus d'amans et qui en perdent le moins. Ses rigueurs ne découragent point, ses faveurs ne rassasient point, ses caprices ne lassent point, et semblable à la jolie petite infidèle d'Horace, on dirait que chaque trahison lui prête de nouveaux charmes.

Ecrire contre le jeu, c'est donc, en quelque sorte, faire un factum contre la fortune, et l'entreprise est peut-être plus hardie que celle du bon abbé de Saint-Pierre; n'importe, il faut toujours espérer le bien, fût-ce contre toute espérance; et cette confiance d'un écrivain, bien ou mal fondée, sur le sentiment quelquefois trompeur de ses forces, ne mérite que des éloges; elle prouve du moins un désir du bonheur du Monde, une bienveillance universelle qu'on ne rencontre que dans les belles ames, et sous ce point de vue, la petite brochure dont nous allons rendre compte, portant l'humble titre de *la Roulette*, fera toujours honneur à celui qui l'a écrite, fut-elle sans profit pour ceux qui la liront.

Ce n'est pas que l'ouvrage, en lui-même, soit, à beaucoup près, sans mérite. Il nous a paru écrit avec une aimable simplicité, on y voit un caractère bien peint, d'autres bien esquissés. Le tout y est d'ailleurs si naturel, si conforme à ce qui se passe continuellement sous nos yeux, qu'on n'y désire pas d'invention, et qu'on jouit de la ressemblance. Enfin, quoique de tous les romans ce soit peut-être le moins romanesque, on le suit, sans trop savoir pourquoi, avec un certain intérêt que les récits les plus extraor-

Digitized by Google

dinaires, et les discours les plus travaillés n'obtiennent pas toujours.

Le personnage principal est un jeune homme d'Etampes, aimé, estimé de tout le monde, et particuliérement considéré, dans sa ville, pour une prudence et une capacité dans les affaires au-dessus de son âge. Il se nomme Bérenger, et est éperdûment amoureux de M^lle^ Lucie Desormes, la perle d'Etampes, et la fille unique d'un riche négociant du lieu. Il est aimé comme il aime, et Lucie lui est promise : mais M. Désormes, disposé à se retirer du commerce, a jugé à propos d'envoyer son gendre présomptif dans la capitale, pour y faire divers recouvremens, dont il se propose de composer la dot. Ainsi Bérenger est parti, comme on voit, avec le plus pressant intérêt à s'acquitter exactement et promptement d'une aussi flatteuse commission. Il est arrivé à Paris, il loge à je ne sais quel hôtel garni, près du Palais-Royal, et c'est de-là qu'il écrit, (à la vérité dans sa première lettre) : « On a beau vanter les établissemens et les plaisirs de cette » ville immense, elle ne peut être comparée à notre » Etampes, où l'on vaut mieux par le cœur, où l'on s'oc- » cupe peut-être plus utilement, et où l'on sait bien mieux » se divertir. » Une préférence aussi marquée étonnera plus d'un lecteur, mais peu importe; Etampes en sera fier, et Paris n'en sera point offensé. Bérenger commence donc à la manière de tous les nouveaux débarqués, par s'ennuyer où tant de gens ne s'amusent que trop; ce n'est pas qu'il n'y connaisse personne, car il vient de voyager avec une famille aimable, qui avait passé quelque tems dans une campagne voisine d'Etampes, Madame Olivier et ses trois filles. Elles sont toutes les trois charmantes; mais tout ce qu'elles peuvent faire à elles trois, c'est de lui rappeler sa chère Lucie sans la lui faire oublier : au reste il s'est sur-tout attaché à leur frère Jule, de quelques années plus jeune que Bérenger, qui s'est pris pour lui d'une amitié aussi subite, aussi vive que celle de Montagne et de la Boëcie, et c'est ce qui engage M^me^ Olivier à l'inviter chez elle, en le priant de se regarder, dès le premier moment, comme un habitué de la maison. Il n'est pas réduit à cette maison-là pour toute société, et son hôtel garni lui offre aussi des ressources qui ne sont pas à dédaigner. C'est d'abord un riche anglais d'un certain âge, nommé Blanton, homme un peu singulier dans ses manières, mais plein de sagesse et de philosophie, et qui, frappé de tout ce qu'il voit d'aimable et d'honnête dans Bérenger, conçoit pour lui une sorte d'affection paternelle. Sur le même escalier loge une bonne

Digitized by Google

et brave dame de Lille en Flandre, qui, veuve depuis environ un an, est venue terminer quelques affaires à Paris, et sur qui l'air, les manières et la politesse de Bérenger ont fait une certaine impression. Elle a soin de l'attirer autant qu'il lui est possible chez elle, mais le plus innocemment du monde, et presque toujours pour de petites parties de piquet, où l'on ne joue que des goûters ou bien des billets de spectacles. Ces sociétés-là, mais sur-tout l'amitié du jeune Oliver, rempliront donc le vide des heures de Bérenger, et lui rendront Paris, cette terre d'exil pour un amoureux d'Etampes, un peu plus supportable.

Le jeune Olivier a confié à Bérenger qu'il s'était fait, en quelque sorte, un petit revenu assuré sur les produits de la roulette, où il va jouer tous les soirs à l'insçu de Mme sa mère. S'il faut l'en croire, il est redevable de cette augmentation de bien-être à une conduite sage aussi bien qu'à un calcul immanquable, dont il ne veut jamais se départir; et comme un ami n'a rien qu'il ne veuille partager avec son ami, Olivier propose à Bérenger de suivre son calcul. L'autre, en qualité de son aîné, commence par lui faire une leçon à laquelle son âge l'autorise. Et, d'un autre côté, Mme Olivier qui a su que son fils jouait, l'a recommandé à l'amitié de Bérenger pour lui donner de sages conseils et le retirer, s'il se pouvait, du chemin de perdition. Bérenger, constitué mentor, se croit, de ce moment, obligé à veiller sur son Télémaque, et pour être plus sûr de le ramener, il s'embarque avec lui. Le vent est d'abord favorable; Bérenger expose quelques misères et revient avec quelques profits, qu'il destine, en amant fidèle, à l'achat de quelques parures de plus dans le trousseau. Il continue à exploiter la mine, elle rend tous les jours d'avantage; l'augmentation des moyens inspire à notre amoureux de plus hautes pensées, et à mesure que les aîles grandissent le vol est plus hardi. Ce ne sont plus des rubans, des fichus, des chapeaux dont il est question ce sont des bijoux de prix, c'est un cabriolet, ce sera bientôt un carosse et puis un ameublement complet, et puis...et puis...; car le domaine de l'espérance n'a point de frontières, et la fortune est assez riche pour faire face à tout.

Mais ne voilà-t-il pas que cette divine fortune change, au grand étonnement de ce pauvre Bérenger; au reste, c'est une petite infidélité qu'il faut bien pardonner à une amie aussi généreuse; elle ne veut qu'éprouver la constance de son favori, et sans doute en retirant une partie de ses bienfaits, elle se propose de les remplacer avec usure : elle

Digitized by Google

les remplace en effet, et assez noblement pour faire penser qu'elle ne s'en tiendra pas là. Cependant, qui l'aurait pu croire, elle tourne le dos une seconde fois de manière à désespérer un nouveau venu, qui n'aurait pas, comme notre sage d'Etampes, profondement médité sur les chances du jeu, sur la variable mais constante intermittence du gain et de la perte; qui n'aurait point calculé comme lui les phases de l'astre, ses anomalies, ses éclipses, ses retours. Quoi qu'il en soit, tout son gain, tout l'argent destinés à ses amusemens, à sa dépense journalière, à ses emplettes pour sa future, tous ses fonds disponibles ont disparu; il ne lui reste plus à exposer que l'argent sacré du dépôt, auquel on doit craindre de toucher comme s'il bouillait encore dans la fournaise. Il frémit d'abord, ensuite il hésite, enfin il succombe. La fortune, en vrai modèle de toutes les coquettes, lui sourit un moment, mais faiblement, et pour le trahir bientôt sans ressources. Pauvre et coupable jeune homme! Tout le bien de sa mère, qu'il était chargé de placer; tous les recouvremens de son futur beau-père, jusqu'aux faibles gages de l'amour de la malheureuse Lucie, sont tombés dans le gouffre. Ruiné, dépouillé, déshonoré, il n'a plus rien à perdre, mais il croit avoir encore quelque chose à donner; c'est une grande leçon. Il reparaît donc dans la funeste salle, mais de quel air et dans quel état? et là, au moment où l'on s'y attendait le moins, une forte explosion a soudain épouvanté toute la compagnie..... Bérenger n'a plus que deux minutes à vivre, tous les secours qu'on essayera de lui prodiguer seront sans effet, et ses dernières paroles, adressées aux joueurs, sont: *que ma mort vous soit utile.*

Hélas! que ce fatal pistolet n'a-t-il été armé une minute plus tard? que n'a-t-il fait long-feu? les destinées de Bérenger prenaient une face nouvelle. Ce digne et flegmatique M. Blanton, a cru lire depuis quelque tems de sinistres projets sur le front de cet homme si intéressant, il n'a que trop connu sa passion, ou plutôt sa maladie, et l'honnête homme a conçu le projet de l'en tirer. Il avait commencé par de sages leçons, mais voyant qu'elles n'opéraient point, il les avait suspendues, et ne paraissait pas même s'en occuper davantage, de peur de perdre la confiance du malheureux à force de la mériter. Imbu des principes de la médecine expectante, il avait laissé un libre cours à la fièvre, ayant observé, comme il le dit lui-même, que souvent le remède des maux se trouve dans leur excès. Il attendait donc le moment, et d'avance il prenait de géné-

Digitized by Google

reuses mesures pour acquitter toutes les dettes de Bérenger, pour combler les vides de sa caisse, pour le rendre à celle dont la main l'attendait, et pour les réunir dans une jolie maison de campagne, près d'Etampes, qu'il venait d'acquérir en leur nom, et qu'il achevait même de faire meubler pour la réception des nouveaux maîtres. Il croit enfin que le moment d'agir est arrivé. Un affidé a été chargé de suivre Bérenger, que notre sage craignait d'attrister par sa présence ; il l'attendait... lorsqu'une lettre de l'infortuné lui apprend d'avance la fatale nouvelle. Blanton écrit la chose de point en point à Mme Olivier. « J'ai fait courir, ajoute il, j'ai couru moi-même au lieu où il annonçait vouloir combler, par un crime, les excès auquels il s'était livré... au moment où j'arrivais... »

En rentrant dans la chambre de Bérenger, on y trouve une lettre de la bonne veuve flamande, qui, sans se perdre en belles phrases, dit à ce pauvre garçon, avec une franchise vraiment belgique, qu'elle lui pardonne de l'avoir négligée depuis quelque tems; qu'elle sait tous ses malheurs, qu'elle pourra les réparer, et même que s'il tient à ses fantaisies, elle saura y fournir; qu'il lui a plu, et que, enfin s'il consent à partager avec elle vingt-cinq mille livres de rente qu'elle vient de recueillir.... Mais elle ajoute ces paroles si simples, qui peignent si bien toute la bonhomie des dames flamandes : « Une bonne santé, une bonne humeur, cela vous convient-il ? je ne suis point exigeante, etc., etc. Je vous mettrai à votre aise, et je vous pardonnerai de ne point me montrer d'amour si vous me montrez de l'amitié.

Je suis à la veille de mon départ; si vous consentez, je le retarderai, et j'emmènerai mon mari avec moi. Si vous me refusez, ne me répondez rien.... »

Cette lettre-là, sans doute, aurait mérité une réponse satisfaisante de tout autre que de l'amant aimé de Lucie Desormes. Bérenger ne l'a pas lue, il n'en a pas même reçu une d'Etampes, où l'aimable Lucie, la confidente de tous ses torts, et qui les pardonne tous, lui fait part de la mort d'un père chéri, et le rappelle pour la consoler. La malheureuse l'appelle en vain. Bérenger n'entend plus, n'aime plus, il ne joue même plus.

Tel est, en abrégé, ce petit roman où nous avons trouvé plus d'intérêt que nous n'osions nous en promettre. Mais, au fait, qu'est-ce qu'on y apprend ? les règles du jeu de la roulette, l'attrait du jeu de la roulette, l'inégalité du jeu de la roulette, le danger du jeu de la roulette, et rien de plus. Quel profit la jeunesse (car, au fait, c'est pour elle sur-tout qu'il faut écrire), quel profit, dis-je, pourra-t-elle en retirer ? Je

Digitized by Google

vois ici, dira le jeune lecteur, un jeune homme comme moi qui s'est laissé entraîner; c'est tout simple, nous sommes tous comme cela. Bérenger a bien commencé, pourquoi ne commencerais-je pas de même? Il a mal fini : est-il dit que j'aurai la même fin? Il s'est laissé conduire dans des maisons suspectes; moi, j'y prendrai garde : il a joué un jeu désavantageux pour les pontes; je ne serai pas si sot : il a été prudent quelquefois, et quelquefois hardi, presque toujours à contre-tems; moi, j'étudierai les veines, et je saurai, suivant les tems, me livrer ou me contenir. Bref, il a perdu la tête, moi je sens que je ne la perdrai jamais.... Eh! mon pauvre ami, lui dirait un homme de bon sens qui aurait pu entendre le monologue, elle est déjà perdue. Vous comptez sur le hasard, c'est bâtir dans les nuages; vous comptez sur vous, c'est encore bien pis; le hasard peut être bon ou mauvais, votre tête est décidément mauvaise. Croyez-moi, jeune homme, ce n'est pas à la roulette, ce n'est pas à tel ou tel jeu de hasard qu'il faut renoncer, c'est à tous : ce n'est pas telle ou telle de ces maisons-là qu'il faut choisir de préférence; il faut toutes les éviter également : ce sont comme autant de marais couverts de fleurs, le voyageur abusé doit tôt ou tard s'y engloutir, et il vaudrait mieux pour lui, faire le tour du monde que de tenter le passage.

Au reste, que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas écrit sur le jeu, et qui a-t-on converti? Nous ne connaissons que le révérend père Capistran, qui l'an 1511, à la suite d'un sermon sur le jeu, qu'il venait de prêcher à Nuremberg, ait eu la satisfaction de voir apporter tous les dez, toutes les cartes qui se trouvaient dans la ville, et d'y faire mettre le feu. Quant à nous autres Français, il semble que le joueur de Regnard aurait dû suffire; mais combien d'honnêtes gens d'alors sont sortis de la comédie avant la fin de la pièce pour arriver à tems à une bassette ou bien à un lansquenet. Les Anglais, qui trouvent toujours que les Français ne frappent point assez fort, ont regardé notre joueur comme des jeux d'enfans; ils ont essayé de nous offrir des traits plus mâles, et l'on a vu paraître je ne sais quel épileptique de leur façon, appelé *Bewerley*. Nos bons parisiens se ressouviennent de la première alarme qu'il leur a causée; tout le parterre frissonnait; c'était des cris, des vapeurs, des convulsions dans toutes les loges, et, sur le champ, les accoucheurs défendirent aux femmes grosses d'y aller. Voilà comme ils sont à ce Londres, disait-on en respirant du sel d'Angleterre. Quel climat que celui qui produit un pareil monstre! Eh bien, à la troisième apparition du prétendu monstre, un de nos

Digitized by Google

vieux joueurs de profession, homme d'esprit, le plus mauvais joueur et le meilleur homme du monde, disait à quelqu'un de ses amis : *bah ! leur Bewerley n'est qu'un carotteur.* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'en a pas joué une guinée de moins à Londres, ni un louis de moins à Paris, et que, tout calculé, tout rabattu, Bewerley a fait plus de peur.... que de bien.

S'il nous fallait produire ici quelques traits capables de faire une sorte d'impression sur de jeunes esprits, nous citerions encore un ouvrage, ou un roman anglais que nous avions entre les mains ces jours derniers ; il a le mérite particulier de pouvoir être traduit dans tous les idiômes à la première vue, et de n'avoir pas même besoin qu'on ait appris à lire pour le comprendre. Je veux parler de deux estampes d'Howgarth, qu'on ferait bien de suspendre dans la chambre tous les jeunes gens attaqués de cette épizootie, pour leur inspirer, s'il en était encore tems, une crainte salutaire, et les faire trembler à la vue de leur avenir. Ils contempleraient là, comme dans un tableau magique, la compagnie qui les attend ; ils observeraient les diverses passions, les divers projets, les diverses fortunes, se peignant de leurs traits et de leurs couleurs sur les différentes physionomies ; ils verraient l'inquiétude, l'espérance, la fureur, la sécurité voler d'un visage à l'autre ; ils remarqueraient les complots de ceux-ci, la tranquillité de ceux-là, et la tristesse des dévalisés, et la joie des dévalisans. Pas un trait de burin qui ne porte ; ici, ce sont de graves personnages, aussi occupés de leur jeu qu'Archimède de son dernier problême, et qui ne s'aperçoivent pas que le feu prend à la tapisserie ; là, c'est un pauvre homme absorbé dans des réflexions trop tardives, qui paraît avoir perdu jusqu'à ses oreilles, car il n'entend pas un garçon de café qui le pousse et s'égosille à lui annoncer un verre de punch, nos jeunes cathécumènes distingueraient, dans cette foule tumultueuse, un quidam assez bien habillé, dont la profession semble indiquée par une poignée de pistolets sortant par hasard de sa poche, et qui fait craindre que tout l'argent qu'il risque au jeu n'ait été acquis ou plutôt conquis sur les grands chemins des environs de Londres. Mais le véritable héros de la pièce est un jeune homme qu'on prendrait, à l'habillement près, pour Oreste tourmenté des furies ; c'est le fils unique d'un vieil usurier dont il est ce semble encore en deuil. En se mettant au jeu, il jouissait de tout ce que la plus sordide avarice d'un père promet d'éclat et d'opulence à son seul héritier. Que sont devenus maintenant billets, meubles, bijoux, gages, contrats,

Digitized by Google

terres, maisons?... Tout s'est évanoui, tout a passé en de plus habiles mains, et l'ancien possesseur n'a plus d'asyle que dans une maison de force.

Notre moraliste, qui parle si bien par images, ne s'en est pas tenu à travailler pour les gens comme il faut (on entend par ce mot, entre joueurs, les personnages assez proprement vêtus pour être reçus dans un café, et qui peuvent exposer assez d'argent bien ou mal acquis pour se ruiner ou s'enrichir en un quart-d'heure). Il y a quelques chapitres de ces romans optiques destinés à l'instruction des classes moins brillantes, mais pour qui le jeu a tout autant d'attraits que pour les autres, avec pour le moins autant de danger. Ce sont deux estampes tirées d'une autre suite, où l'auteur montre deux ouvriers en soie engagés le même jour chez le même entrepreneur, qui, partis du même point, s'acheminent par deux routes différentes, l'une à la mairie de Londres, et l'autre à la potence. Une de ces estampes présente l'ouvrier diligent, le dimanche au temple, bien habillé, bien ajusté, et lisant dévotement dans le même livre de prières que la fille de son maître, qui, par parenthèse, est jolie comme un ange. L'estampe suivante vous fera voir, en dehors de la porte du même temple où l'excellent jeune homme vient de vous édifier, son compagnon faisant sa petite partie avec une compagnie digne de lui, dans le cimetière et sur une tombe qui leur sert de table. On ne pourrait pas trop dire quel jeu on y joue; mais ce jeu, quel qu'il soit, paraît absolument égal, car tous ont des physionomies également patibulaires: cependant il est probable, d'après leurs costumes, leurs grimaces, leurs attitudes, que chaque coup de dez donnera matière à des querelles, et que, des paroles, on ne tardera pas à en venir aux coups; déjà même l'on voit de braves champions s'emparer des armes que le lieu leur présente, et se menacer avec des os de mort.

Certes, ces deux peintures du jeu qui demandaient tout le talent d'Howgarth, sont trop vraies pour n'être pas horribles, et devraient, à elles seules, faire autant d'effet sur les joueurs que l'éloquence du père Campistran. Pourquoi donc, en Angleterre, depuis le premier café jusqu'à la dernière taverne, a-t-on partout les estampes d'Howgarth, et joue-t-on partout?

C'est que, jusqu'à présent, on s'est contenté de dire en mille manières différentes, contre le jeu, les choses que les joueurs savent mieux que ceux qui en parlent; par exemple, que le jeu est dangereux: et qui est-ce qui en doute? Mais est-ce une raison pour ne pas l'aimer? Le vin aussi est dangereux,

Digitized by Google

et cependant on l'aime; les voyages, la chasse, la danse, la chimie, tout cela est dangereux, et tout cela trouve, comme le jeu, des amateurs passionnés. On croit avoir tout fait quand on a montré à un joueur son véritable intérêt? C'est s'exagérer à soi-même le pouvoir de sa raison. L'intérêt ne calcule que tant qu'il raisonne, mais il devient souvent une passion, et alors il ne raisonne, ne calcule plus, parce que cette passion-là est sourde, aveugle, indocile, impétueuse comme les autres. Et quel est le joueur sortant du collége, qui ne connaisse pas les désavantages du pharaon, du biribi et de la rouge ou noire....., qui ne sache pas aussi bien que ses parens et que son gouverneur, qu'une partie assez considérable de l'argent du jeu passe aux cartes, une autre bien plus considérable aux fripons; et que, fût-on assuré contre tous les frais et tous les dangers, il reste toujours quelque chose de plus précieux que l'or, et que tout joueur est sûr de perdre, le tems. Il en est de même de ces maximes si souvent répétées depuis l'invention des jeux de hasard, qu'elles en sont devenues des lieux communs, et qu'aujourd'hui les grands-pères et les grand'-mères osent à peine les employer dans leurs homélies, qu'il ne faut pas risquer le certain contre l'incertain, le nécessaire contre le superflu, etc. On ne se donne plus la peine de répondre à ces vieilleries-là, d'abord parce qu'on ne le peut point, et puis, parce que le joueur avide ressemble au poisson gourmand qui mord à l'hameçon dont il s'est défié. Comme il désire plus qu'il ne craint, il se promet plus qu'il ne risque. En effet, à le bien prendre, que risque-t-il? sa fortune? elle est bornée. A quoi vise-t-il? à celle de tout le monde. Dès-lors, il est évident pour lui que ce qu'il peut perdre n'est rien en comparaison de ce qu'il peut gagner, et que, tout compté, tout déduit, il joue le fini contre l'infini; donc le calcul est bon.

Ne viendra-t-il donc jamais en pensée à quelque sage instituteur, à quelque moraliste bien éloquent, bien accrédité, de s'adresser sur ce point à l'orgueil. C'est un intérêt aussi, mais un intérêt plus relevé que l'intérêt proprement dit, et qui va même quelquefois jusqu'à le mépriser. Je ne parle point ici de ce sot et vil orgueil qui n'écoute que lui, qui ne sent que lui, qui ne rêve que de lui, qui méprise tout ce qui n'est pas lui, et qui se prend naïvement pour la perfection; mais, au contraire, d'un certain orgueil toujours utile et rarement satisfait, qui souffre en nous de ce que nous sommes d'ordinaire trop loin de cet idéal de grandeur morale, et de vrai-mérite qu'il nous propose, et qui jouit intérieurement des efforts qu'il fait pour nous y porter. Je parle

Digitized by Google

de cet orgueil qui fait qu'en lisant l'histoire, nous envions plus les hommes héroïques que les hommes heureux, et que nous aimerions mieux être des Epaminondas que des Crésus. Et qu'on ne nous accuse pas ici de chimère et d'exagération ; le germe de cet orgueil existe au fond de tous les cœurs, presque toujours étouffé par les passions moins nobles qui le redoutent, et trop souvent négligé ou même compromis par je ne sais quel système d'éducation, dont le but n'est pas toujours de faire des hommes.

C'est cet orgueil salutaire, le plus bel apanage, peut-être, de notre imparfaite nature, c'est ce principe d'ascension de l'ame, que je proposerais d'éclairer et de seconder. Je voudrais qu'un enfant, dès la première aurore de la pensée jusqu'au lever de la raison, fût instruit à se rendre compte à lui-même de ses motifs, et qu'il apprît à rougir vis-à-vis de lui, de ceux qu'il craindrait de dévoiler. On publie tant de cours à l'usage de la jeunesse : je voudrais que, dans toute éducation quelconque, il entrât un cours de probité, et dans les éducations plus distinguées, un cours d'honneur. Il y a bien des choses, et peut-être point assez rebattues, à dire sur l'un et sur l'autre. Tous les deux tiennent de très-près à l'orgueil dont nous parlons, et pourraient, d'accord avec lui, s'armer dans l'esprit d'un adolescent bien né, contre la trop funeste passion du jeu.

Si nous avions quelque droit sur un jeune homme qui en serait attaqué, nous entreprendrions de lui faire analyser quelle espèce d'attrait ont pour lui ces funestes jeux de hasard où l'esprit ni les sens, proprement dits, ne trouvent ni leur amusement, ni leur emploi : le bon jeune homme aurait peut-être de la peine à répondre sur le champ : mais nous l'aiderons de notre mieux à lire au fond de son ame. Un jour, par exemple, que son vieux confident le verrait prêt à sortir et ramassant, suivant la coutume des joueurs, tout ce qu'il pourrait avoir d'or et de billets ; je me représente notre homme prenant de là son texte et lui demandant à quoi destinez-vous tout cela ? sans doute à quelque grande acquisition ; est-ce une terre, une maison, une charge. — Non, dirait son jeune ami, je vais jouer — Tout cela ! — C'est selon ; mais il est toujours prudent de prendre avec soi le plus d'argent qu'on peut. — Prudent ! prudent ! est-ce bien le mot ? — Ce sont de ces choses que les joueurs peuvent seuls connaître. — A la bonne heure. Mais si vous saviez d'avance perdre tout cela, iriez-vous ? — Je m'en garderais bien. — Si vous étiez sûr de perdre seulement un écu, iriez-vous ? — Ce serait une

Digitized by Google

folie. — Si vous étiez sûr de ne perdre ni gagner, iriez-vous? — A quoi bon. — Si vous étiez sûr de gagner un écu, mais pas davantage, iriez-vous? — Oh! en vérité, j'aurais mieux à faire que cela. — Encore un mot, et si vous étiez sûr, mais bien sûr de doubler votre argent, iriez-vous? — Je vous le demande? — Mon bon ami; ce n'est pas le jeu que vous aimez, c'est le gain. — Eh bien! quand cela serait, pourvu que ce soit de bon jeu. — Jeune homme, savez-vous ce que c'est que le gain? — Pas autant que je le voudrais. — C'est le bien d'autrui, pesez bien cette parole, le bien d'autrui! voilà ce que vous désirez, voilà ce que vous cherchez à travers mille dangers. — Ne suis-je donc pas maître de mon bien et les autres du leur? — Que n'êtes-vous aussi maître de vos goûts! — Si je les croyais vraiment coupables, je saurais les maîtriser. — S'il est ainsi, voulez-vous qu'en attendant l'heure du combat j'essaie de vous découvrir ce qui se passe en vous, peut-être à votre insçu, comme à pareil âge, cela pouvait se passer en moi, et vous me direz après si vous trouvez vos goûts et vos vœux bien innocens. — Tant qu'il vous plaîra, j'ai encore deux minutes à vous donner. — Voici donc, ce que vous diriez, si votre désir osait parler: Fortune, ma seule divinité, vous qui disposez de tout l'or de vos adorateurs ici rassemblés, je vous confie le mien, et je vous demande le leur; faites, ô déesse, qu'ils ne prennent que de mauvais partis, que je n'en prenne que de bons, et que seul entre mes rivaux consternés, je puisse me glorifier de votre constance. Ai-je bien lu dans votre pensée, mon ami? — Vous n'attendez pas au moins que j'en convienne. — Dites-moi maintenant, si ce n'est pas à peu près là ce qui doit se passer dans l'ame de... — De qui? — Je n'ose pas dire. — Non, dites toujours. — Vous le voulez; dans l'ame d'un brigand qui s'achemine, bien armé, à la rencontre d'une diligence.

BOUFFLERS.

LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE; par JACQUES DELILLE. Avec des Notes, par M. CUVIER, de l'Institut, et autres savans. — A Paris, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15; *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34. — A Strasbourg, chez *Levrault*, imprim.-libraire. — A Leipsick, chez *Besson* et *Millies*, libraires. —

A

Digitized by Google

A la Haye, chez *Van Cleet*, frères, libraires de la Cour et de la Bibliothèque royale. — 1808.

(SECOND EXTRAIT.)

LE sixième chant est consacré aux végétaux. Ce sujet qui sourit à l'imagination, semble avoir donné à celle de M. Delille une jeunesse et une grâce nouvelle. Les couleurs qu'il a déployées ont toute la variété et tout l'éclat du règne végétal, et c'est sans doute un fait unique dans l'histoire littéraire, que celui d'un tableau aussi gracieux, aussi frais, aussi printannier, tracé par une main presque septuagénaire. L'ordonnance en est simple et régulière. Le poëte explique d'abord la structure et l'organisation des végétaux : il expose ensuite le secret de leur reproduction : après ces objets généraux il passe en revue les plantes les plus utiles à l'homme, telles que la vigne, le café, le froment, le riz, etc. Il finit par un épisode aussi intéressant que bien adapté au sujet, où il y représente Christophe Colomb s'avançant depuis long-tems au milieu des mers et menacé de la mort par son équipage révolté, quand tout à coup l'odeur des plantes apportée par les vents lui fait deviner le voisinage de la terre.

On voit que tout se suit, que tout est parfaitement lié dans cette composition : mais ce qui en fait sur-tout le mérite, c'est la richesse, la variété, le charme de presque tous les détails. Le poëte a su, en quelque sorte, donner aux plantes le sentiment et la vie, et nous y intéresser comme à des êtres en qui nous retrouverions notre faiblesse, nos besoins, nos maladies, nos passions. Voyez comme il décrit leur naissance et leurs premiers développemens.

Quels qu'ils soient, l'Eternel à d'immuables lois
Soumet tous les enfans des vergers et des bois ;
Lui-même il les nourrit, il veille à leur défense.
Par quels soins prévoyans il soutient leur enfance !
Admirez par quel art le germe nouveau-né
Dans son propre aliment végète emprisonné ;
Comment à ses côtés deux feuilles protectrices,
De l'arbrisseau naissant défendant les prémices,
Allaitent d'un doux suc le jeune nourrisson ;

Digitized by Google

Comment il développe, en brisant sa prison,
La feuille d'un côté, de l'autre sa racine.
Chacune suit son sort; des sucs qu'il lui destine
L'une à son sol natal demande le trésor,
L'autre déjà dans l'air médite son essor.
Observez ses progrès, et quelle défiance
Retient la plante frêle et sans expérience.
Le génie indulgent du fragile arbrisseau
Ne l'abandonne pas au sortir du berceau;
Il réprime l'élan de sa tige imprudente.
Malgré les doux tributs d'une sève abondante,
Des langes du maillot à peine déliés,
Ses membres délicats, l'un sur l'autre pliés,
N'osent prendre l'essor : enfin l'air qui le frappe
Enhardissant l'arbuste, il s'élance, il s'échappe;
Les rameaux sont sortis, la feuille a vu les cieux,
Et l'arbre tout entier se découvre à nos yeux.

On pourrait peut-être reprendre dans ces vers la répétition du mot *essor*, et sur-tout l'épithète d'*imprudente*, donnée à la tige, laquelle forme une apparence de contradiction avec la *défiance de cette jeune plante, dont les membres délicats n'osent encore prendre l'essor.* Mais d'ailleurs quelle heureuse gradation d'intérêt dans ce tableau. Les premiers pas d'un enfant conduit et soutenu par une mère attentive, présenteraient-ils un spectacle plus attachant ?

C'est encore cette espèce de sentiment attribué à la plante qui fait le charme du morceau suivant. On sait qu'il y a des fleurs qui s'ouvrent ou se ferment à différentes heures de la journée. Un botaniste célèbre a trouvé le secret d'avancer ou de reculer à son gré le moment de leur sommeil. Voici comment le poëte décrit cette ingénieuse expérience :

. . . . Des jardiniers les savans artifices
Savent leur faire un jour et des ombres factices,
Et par cette nuit feinte, et par ce faux soleil,
Retarder, avancer, prolonger leur sommeil.
Suivant que dans leurs mains une branche allumée,
Visitant ou quittant leur couche parfumée,
S'approche ou se retire, et leur rend tour à tour
Ou la noirceur de l'ombre, ou les clartés du jour,
Dans l'abri reculé de leurs fraîches demeures,

Digitized by Google

Du coucher du lever méconnaissant les heures,
Par les feux dont l'absence ou l'éclat l'a frappé,
De la crédule fleur le calice est trompé,
Et de cet art magique ignorant la merveille,
Ouvre ou ferme son sein, s'endort ou se réveille.

Si M. Delille a su répandre tant de beautés dans le chant des végétaux, s'il a su nous rendre si attachante leur imparfaite sensibilité, on devine bien que les animaux, plus intéressans encore par les nombreux rapports qu'ils ont avec nous, ne l'ont pas moins heureusement inspiré; aussi les deux chants qu'il leur a consacrés, moins étonnans peut-être pour le mérite de la difficulté vaincue, présentent-ils des beautés d'un ordre plus relevé et plus sublime. En célébrant la bonté maternelle qu'a montrée la Providence dans cet admirable instinct de conservation et de bonheur qu'elle a départi à toutes les espèces, le style du poëte a pris une onction, une sensibilité qu'il n'avait peut-être offert au même degré dans aucun autre de ses ouvrages. Tour à tour gracieux, imposant, sublime, il s'empreint avec une égale facilité de toutes les nuances des objets qu'il veut peindre, il passe sans efforts de l'insecte à l'éléphant ou à l'aigle, des plus riantes couleurs aux teintes les plus sombres, des traits les plus délicats et les plus légers, au dessins les plus mâles et les plus hardis.

Cependant cette belle partie du poëme des *Trois Règnes*, n'a pas été plus épargnée que les autres. M. Delille s'est trouvé nécessairement rejeté par son sujet dans des descriptions et des tableaux dont le fond se retrouve dans les ouvrages de quelques prosateurs célèbres. On lui a reproché sa témérité d'avoir osé lutter avec des écrivains aussi éloquens. Je n'examinerai point ici la comparaison qu'on a faite de quelques vers du poëme des *Trois Règnes* à quelques morceaux de Buffon et de Rousseau. Quand toutes les observations du critique seraient fondées (ce qui n'est pas à beaucoup près) cela lui donnerait raison seulement dans deux ou trois cas particuliers, sans rien prouver en faveur de la thèse générale. Sans doute M. Delille a emprunté plusieurs idées à nos grands prosateurs; mais il se les est appropriées, il les a fondues dans un ensemble qui lui

Digitized by Google

appartient, il les a revêtues de nouvelles couleurs. Il a donc mieux fait que *les renfermer dans la mesure du vers de douze syllabes et les orner de rimes.* Le même critique, admirateur si passionné de la *vraie poësie* dont brillent les belles pages de Buffon, de Rousseau, de M. Bernardin de Saint-Pierre, ne voit dans les *Trois Règnes*, que *les étincelles éblouissantes d'une jolie versification.* Je le crois doué de beaucoup de sagacité et de lumières : mais celui que le mérite d'une prose éloquente ne rendrait pas tout à fait insensible à l'éclat, au coloris, à l'harmonie enchanteresse des vers de M. Delille, me semblerait, du moins, pour ses jouissances personnelles, encore plus heureusement partagé.

Dans le début des chants sur le règne animal, l'auteur fait connaître en deux mots le plan qu'il s'est tracé. Il veut être le poëte des animaux comme Buffon a été leur historien. Dans ce dessein, il faut bien qu'il puise chez le naturaliste les notions générales, qu'en sa qualité de poëte il se réserve le droit de disposer et d'orner à son gré. M. de Buffon ayant pour but principal l'instruction de son lecteur, a du le plus souvent ne chercher d'autre mérite que celui de la précision, de la clarté et d'une noble élégance quand le sujet le permet, il s'échauffe et s'anime, il s'élève au ton de la plus haute éloquence, il devient presque poëte : mais soit qu'il peigne, soit qu'il raconte, il conserve toujours cette gravité didactique, cette démarche un peu apprêtée peut-être, qui semble appartenir en partie au caractère de la science, mais sur-tout au génie de l'écrivain. M. Delille se proposant avant tout de plaire, pouvait employer tous les tons, et toutes les couleurs, et c'est ce qu'il a fait avec autant de goût que de talent. Averti par Boileau des disgraces tragiques des grands vers, il détend fréquemment son style, et il descend sans peine du ton le plus sublime à cette aimable familiarité qui vient toujours à propos dans les ouvrages de poësie, quand elle n'est pas incompatible avec la nature du sujet. Veut-on voir combien le caractère du style du naturaliste diffère sous ce rapport, de celui du poëte ? Qu'on lise le portrait de l'âne dans l'un et

Digitized by Google

dans l'autre. Le morceau de Buffon est justement célèbre : il a su nous inspirer un véritable intérêt pour cet utile animal; il l'a vengé des injustes mépris dont il est l'objet. M. Delille lui a pris plusieurs traits; mais il a donné à sa peinture un tout autre caractère, en y jetant un enjouement que l'éloquent prosateur n'aurait pu se permettre; on me saura gré de citer ces vers :

Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval
L'âne est son suppléant et non pas son rival;
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure,
Et son riche harnais, et sa brillante allure.
Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon.
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école;
Il n'est point conquérant, mais il est agricole;
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux.
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paye en les servant avec persévérance
Chez ses patrons ingrats, sa triste vétérance.
Son service zélé n'est jamais suspendu;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux paniers de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même, alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de Bucéphale à la beauté peureuse;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris la fleur de la santé.
Il marche sans broncher au bord du précipice,
Reconnaît son chemin, son maître et son hospice.
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant;
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent.
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque allégresse importune les bois,
Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheurs l'âne est intéressant.
Aussi le préjugé vainement le maltraite,

Digitized by Google

En dépit de l'orgueil il aura son poëte.
Homère qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers:
La fable le nomma le coursier de Silène;
Ami des voluptés il naquit pour la peine,
Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.

Ces rapprochemens piquans, ces allusions si gaies à la fable et à l'histoire, tout cela est parfaitement placé sous la plume du poëte des animaux, mais n'aurait pu convenir en aucune manière, à la gravité de leur historien. On en doit dire autant du morceau suivant :

Je ne vous tairai point la horde malheureuse
Des rats, famille obscure, indigente et peureuse,
Qui, par d'adroits chasseurs savamment embusqués,
Dans les fentes d'un mur étroitement bloqués,
Autour de leurs cités nuit et jour investies,
Hasardent en tremblant de nocturnes sorties;
Maraudeurs obstinés, faméliques rongeurs,
Envain s'arment contre eux les trébuchets vengeurs;
L'instinct propagateur de leur race amoureuse
Sans cesse reproduit leur foule populeuse;
Du fond de nos caveaux, du haut de nos greniers,
La gent trotte-menu s'assemble par milliers,
Envahit la cuisine, ou dévaste l'office,
Ou de mes manuscrits d'avance fait justice.

Assurément, ce ton libre et enjoué, ces traits d'une plaisanterie si aimable ont peu de rapport avec le style de l'*Histoire naturelle*. Je suis loin sans doute de vouloir louer M. Delille aux dépens d'un écrivain tel que Buffon; mais je crois avoir prouvé que, s'il a puisé dans les descriptions de ce grand homme quelques pensées, quelques images et même quelques expressions, il n'en est pas moins neuf et original dans son style, et qu'il est par conséquent fort injuste de dire qu'il n'a fait qu'*orner de rimes une prose harmonieuse et poëtique*; qu'on me permette encore une observation à ce sujet.

Plusieurs bons juges, tout en admirant la diction pittoresque et animée, la noble éloquence de l'historien de la nature, lui ont reproché de manquer de sensibilité:

Digitized by Google

je ne répète cette critique qu'avec défiance. Je sais combien on a abusé de ce mot, et combien il est facile et ridicule de jeter, dans un ouvrage de raisonnement ou de faits, des déclamations sentimentales aussi froides que déplacées. Mais il me semble pourtant que le grand peintre chargé de retracer l'instinct souvent si touchant des animaux, et la prévoyance si étendue et si maternelle de la nature, aurait pu quelquefois mettre plus d'onction et de sentiment dans ses admirables tableaux, et l'on conçoit sans peine qu'il devait, à cet égard, y avoir quelque chose d'incomplet dans la manière de sentir d'un écrivain qui n'a jamais voulu voir qu'un besoin purement physique dans l'attrait réciproque des deux sexes, et dans cette passion si dangereuse et si douce pour les cœurs tendres et les imaginations exaltées. Quoi qu'il en soit, ce défaut, qui ne saurait nuire beaucoup à un livre scientifique, aurait frappé de mort un ouvrage en vers. J'ai déjà remarqué que c'est principalement par le mérite contraire que se recommande le poëme des *Trois Règnes*, sur-tout dans les derniers chants. On y trouve, entr'autres, plusieurs morceaux empreints de cette teinte mélancolique qu'on a souvent ridiculement affectée, mais qui ne manque jamais de toucher et de plaire quand elle est naturelle et vraie. Je citerai, dans ce genre, l'apostrophe aux oiseaux qui termine le septième chant; et quoique je la reprenne d'un peu haut, et qu'elle soit assez étendue, je ne crois pas allonger cet extrait.

Dirai-je encore comment pour chercher d'autres cieux,
L'oiseau quitte les champs qu'habitaient ses aïeux?
A peine à cet exil le vent les sollicite,
Je ne sais quel instinct en secret les agite;
Même les nouveaux nés qui par de faibles sons
Semblaient en gazouillant essayer leurs chansons,
Tout à coup avertis par une voix secrète,
Expriment à l'envi leur ardeur inquiète;
Tout se meut, tout s'empresse, et du sommet des tours,
De la pointe des rocs, de la cime des bois,
De mille cris confus le bizarre mélange
Des oiseaux voyageurs appelle la phalange.
Ainsi dans leur saison les cannes du Lapland
Partent, formant dans l'air un triangle volant:

Digitized by Google

Chaque oiseau tour-à-tour à la pointe se place ;
Un autre le relève aussitôt qu'il se lasse ;
Chacun du dernier rang se transporte au premier :
Chacun du premier rang se replace au dernier.
Ils abordent : les bois, les monts et les rivages
Retentissent du vol de ces vivans nuages,
Que l'instinct, le besoin, aidés d'un vent heureux,
Poussent dans des climats qui n'étaient pas pour eux.

Revenez, peuple heureux, revoir votre patrie,
Revenez habiter votre rive chérie :
Quel bien manque à vos vœux, intéressans oiseaux?
Vous possédez les airs, et la terre, et les eaux.
Sous la feuille tremblante un zéphyr vous éveille ;
Vos couleurs charment l'œil et vos accens l'oreille ;
Vos désirs modérés ignorent à la fois
Et les vices du luxe, et la rigueur des lois.
Un coup d'aile corrige une amante coquette :
Un coup de bec suffit à sa simple toilette.
Si vous prenez l'essor vers des bords reculés,
Vous êtes voyageurs et non pas exilés ;
Le bocage qui vit votre famille éclore
Sur le même rameau vous voit bâtir encore ;
Même ombrage revoit vos amoureux penchants,
Et les mêmes échos répondent à vos chants.
Hélas ! à notre sort ne portez point envie :
Un seul de vos printems vaut toute notre vie.
Sans planter ni semer, vos errantes tribus
Sur l'apanage humain prélèvent des tributs :
Vous avez comme nous vos moissons, vos vendanges,
Du grain de nos sillons, des gerbes de nos granges,
Vous prenez votre part ; le poil de nos brebis
Compose vos berceaux et tapisse vos nids ;
Pour vous, aux espaliers, aux rameaux de la treille
Pend la grappe dorée et la pomme vermeille.
Tantôt, loin des cités et des riches lambris,
Pour chercher vos amours, vos mets et vos abris,
Libres, vous voltigez de bocage en bocage ;
Tantôt, fiers d'habiter une brillante cage,
Déserteurs des forêts et transfuges des bois,
Paisibles casaniers, vous vivez sous nos toits.
Là, sans aller au loin quêter à l'aventure
De vous, de vos enfans l'incertaine pâture,
D'une jeune maîtresse esclaves favoris,
Par elle caressés et par elle nourris,

Digitized by Google

Au lieu du ver rampant, de la sale chenille,
Le sucre, le mouron, nourrit votre famille ;
Chaque jour la beauté revient d'un air riant
Vous offrir le biscuit et l'échaudé friand,
Porte sur vos besoins une vue attentive,
Soigne la propreté du lieu qui vous captive,
A vos maux passagers assure un prompt secours,
Prépare vos hymens et soigne vos amours,
Vous apprête du bain la fraîcheur délectable :
Vous buvez dans sa coupe, assistez à sa table,
Folâtrez sur son sein, perchez sur ses cheveux,
Et son amant lui-même est jaloux de vos jeux.
Tel ce moineau fameux, digne sujet de larmes,
Dont la triste élégie, en des vers pleins de charmes,
Nous fait pleurer encor le destin rigoureux,
D'une belle romaine ami tendre, hôte heureux,
Aimable parasite, et compagnon fidèle,
Sautillait, babillait, tourbillonnait près d'elle,
Sur ses lèvres de rose accourait à sa voix,
Baisait son cou d'albâtre ou becquetait ses doigts ;
Et, des jeunes Romains voluptueux émule,
Fut pleuré par Lesbie et chanté par Catulle.

On trouve, dans ces vers, des beautés de tous les genres. Combien d'expressions poëtiques ! *de vivans nuages ;* des oiseaux qui *bâtissent*, qui *prélèvent des tributs*, qui *possèdent les airs*, *la terre et les eaux ;* quelle grâce dans l'image que présentent ces deux vers !

Un coup d'aile corrige une amante coquette,
Un coup de bec suffit à sa simple toilette.

Que de sentiment dans ceux-ci !

Vous êtes voyageurs et non pas exilés.

. . . . . .

Même ombrage revoit vos amoureux penchants,
Et les mêmes échos répondent à vos chants.

. . . . . .

Un seul de vos printems vaut toute notre vie.

Il y a pourtant une objection à faire, sur laquelle le lecteur m'a peut-être déjà prévenu. La première moitié de cette apostrophe est écrite dans un sentiment mélancolique et vrai : la seconde ne peut être regardée que comme un agréable jeu d'esprit. Il n'y a donc point

Digitized by Google

d'unité dans cette conception. Ce défaut est grand, sans doute; mais cette dernière partie est remplie d'images si gracieuses, qu'on se déciderait bien difficilement à perdre tant de jolis vers pour voir disparaître un défaut. C'est ainsi que les grands maîtres savent presque forcer à louer leurs fautes même. Quand un auteur possède ce difficile secret, il peut se flatter à bon droit d'écrire pour la postérité : la critique pourra le juger plus ou moins sévèrement; elle pourra lui découvrir chaque jour de nouvelles imperfections, mais elle ne réussira point à prouver qu'il n'est pas lu.

Les sciences naturelles devraient toujours tendre à élever l'homme vers l'auteur de la nature : mais, dans ces derniers tems, on les a trop souvent détournées de ce noble but. A force d'étudier l'organisation des êtres animés, de les comparer entr'eux, d'analyser leurs différences et leurs rapports, on n'a plus vu dans l'homme qu'un être purement matériel; on a voulu le confondre avec les animaux, le dégrader de sa dignité, le chasser de son empire. Dès-lors, plus d'espérance, plus de vertu; le principe même des grandes pensées, du noble enthousiasme, des dévouemens généreux est détruit.

On pense bien que M. Delille n'a eu garde de déshonorer son ouvrage par ces basses conceptions aussi ennemies des arts que de la morale, et qui dessécheraient jusque dans leur source l'imagination et le génie; au contraire, c'est le sentiment de la dignité humaine qui lui a inspiré les plus beaux vers peut-être qui soient jamais sortis de sa plume féconde (1). Après avoir peint tant d'animaux différens d'instinct et de formes, il conduit enfin sur la scène leur maître et leur roi : il les lui montre tous soumis et abaissés devant lui, et il rassemble devant ses yeux tous ses titres de noblesse. Mais c'est sur-tout dans le dernier tableau qu'il s'est surpassé lui-même. Chercher la grandeur de l'homme dans l'instant fatal où paraît tout son néant, tirer de la mort même le gage de l'immortalité, c'est une idée aussi hardie que profonde, et qu'on croirait

(1) On ne cite pas ce morceau qui a paru dans ce journal.

Digitized by Google

inspirée par le génie de Pascal. On ne pouvait terminer un grand et bel ouvrage d'une manière plus noble, plus élevée, plus propre à laisser dans l'ame une forte et religieuse impression.

J'ai achevé de parcourir le poëme des *Trois Règnes*; j'ai indiqué les défauts que j'ai cru y voir, soit par rapport à la composition, soit par rapport au style; j'ai insisté, je l'avoue, avec plus de plaisir sur les grandes beautés qui y brillent de toutes parts. Il m'a semblé, en effet que la critique n'était pas condamnée à voir exclusivement les défauts; que c'était pour elle un devoir plus doux et non moins important de rappeler les regards sur les belles parties qui les font pardonner. Après m'être efforcé de remplir cette tâche, je n'aurai pas la témérité d'assigner d'avance à M. Delille la place qu'il occupera dans la postérité : c'est à elle qu'il appartient de distribuer les rangs en faisant une juste balance des qualités et des imperfections. Ce qu'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est que, pareil aux grands maîtres, il laissera des traces ineffaçables dans la glorieuse carrière qu'il a parcourue. Notre langue poëtique, déjà si riche à l'époque où il commença à la parler, lui doit de nouvelles et de nombreuses richesses : elle était déjà la plus parfaite de l'Europe pour l'expression des idées morales et pour la peinture des passions; le traducteur des *Géorgiques*, le chantre de l'*Imagination* et des *Trois Règnes*, lui a appris à exprimer avec un égal succès des objets nouveaux, à peindre toutes les nuances de la métaphysique, les procédés ingénieux de l'agriculture et des arts, les découvertes sublimes des hautes sciences; il lui a trouvé d'innombrables ressources : il a ajouté à la lyre toutes les cordes qui lui manquaient.

Le siècle de Louis XIV a laissé dans notre littérature un vide qui n'est pas encore complétement rempli. La muse de l'Epopée, qui a fait entendre en Angleterre et en Italie des chants si fiers et si touchans, ne nous a pas autant favorisés jusqu'ici. Peut-être le moment est-il arrivé où quelque génie heureux, inspiré par tant de grands spectacles propres à féconder l'imagination, s'emparera enfin de cette palme élevée, la seule qui reste à cueillir sur le Parnasse français. M. Delille

Digitized by Google

aurait une part à revendiquer dans la gloire qui suivrait un succès que ses travaux ont préparé. Nul n'a enrichi notre versification d'effets plus pittoresques et plus variés ; nul n'a su mieux la forcer à se ployer à toutes les formes, à conserver une attitude libre et aisée, tout en se chargeant de cet appareil de couleurs locales, de ces détails de sites, de costumes, d'édifices, de combats, qui font vivre la poésie épique. Ainsi, ce grand poëte laisse, entre les mains de ses successeurs, un instrument bien plus perfectionné et plus complet qu'il ne l'a reçu. Il se recommandera à l'avenir, non-seulement par ses beaux ouvrages, mais encore par ceux qu'ils feront naître, et il prendra sa place parmi ces patriarches de la littérature, qui voient dans tous ceux qui la cultivent avec honneur, leur famille et leur postérité.

GAUDEFROY.

SUR LE CHARLATANISME.

Comme l'or faux se distingue de l'or pur, et la fausse monnaie de la bonne, le charlatanisme se distingue du mérite véritable. Leur ressemblance, au premier aspect, peut tromper un œil qui n'est pas exercé, mais elle ne résiste jamais à un examen sévère et réfléchi. L'expérience est le creuset où l'erreur se sépare de la vérité.

S'il est utile de donner aux gens du monde une idée exacte de l'état des sciences, de leurs découvertes, de leurs progrès, et sur-tout de leur véritable philosophie, il ne l'est pas moins de les mettre en garde contre des hommes qui n'ayant des sciences que les dehors sans aucun fonds réel, ne cherchent à usurper la considération qu'elles donnent que pour la tourner à leur profit ; imposteurs d'autant plus dangereux, qu'ils décréditent près des gens sensés les vérités dont ils abusent. C'est sur-tout dans les écrits périodiques, destinés à être lus d'un grand nombre de personnes, qu'il est utile de démasquer ce charlatanisme. En vain vous chercherez à inspirer de l'estime pour les sciences, en faisant connaître avec soin les bons ouvrages, les nouvelles découvertes, les applications utiles ; si vous ne proclamez les erreurs avec la même force, un charlatan de science publiera avec autant d'éloges et avec plus d'emphase ses chimériques résultats, et bientôt vous verrez le public, par

Digitized by Google

amour de la vérité, courir en foule vers des mensonges. Attaquer ces faux prophètes, les combattre, est donc un droit, une précaution légitime, et il est sur-tout bon de le faire quand, après un long silence, on les voit reparaître pour ressusciter d'anciennes erreurs, et chercher dans une génération nouvelle des dupes qui accueillent et qui paient des préjugés déjà renversés plusieurs fois.

Le vrai savant, celui qui a consacré sa vie à l'étude de la nature, qui en fait son bonheur, sa passion dominante, est beaucoup plus occupé du plaisir de faire des découvertes que du soin de les prôner. Il recherche sur-tout le jugement et le suffrage du petit nombre d'hommes instruits, qui, livrés à des travaux du même genre, y ont fait preuve de talent ou de génie. On voit qu'il a besoin de juges plus encore que d'admirateurs. Curieux de s'instruire des découvertes des autres, il les examine avec intérêt, avec justice, il leur accorde exactement le degré de certitude qu'elles doivent avoir, et toujours prêt à accueillir la vérité, à repousser l'erreur, il maintient constamment son esprit dans ce doute éclairé et philosophique dont Bacon et Descartes ont fait le principe de toute véritable science.

Le charlatan, au contraire, a besoin de dehors qui frappent le peuple, et qui préviennent l'examen. Loin de s'adresser à des juges éclairés, il les recuse, il les taxe d'une sévérité exagérée, souvent même d'envie et d'injustice. C'est à la multitude qu'il en appelle. Les feuilles publiques sont le théâtre éphémère où il établit sa renommée. Il y vante hautement, il y fait vanter ses prétendues découvertes. Il en parle continuellement avec assurance. Quelquefois il consent à les exposer au public dans des cours chèrement payés; mais ne lui parlez pas d'expérience précise, d'une discussion sévère et approfondie; jamais vous ne pourrez l'y réduire; il sait que si on l'examine il est perdu.

Quand Franklin trouva en Amérique le moyen de tirer l'électricité des nuages, et de faire descendre la foudre à ses pieds, il n'annonça point cette découverte comme un inspiré, mais il la présenta avec réserve, comme une expérience qu'il proposait aux savans d'Europe, n'ayant pas lui-même alors, en Amérique, les moyens de la tenter. Quand Montgolfier fit cette étonnante découverte des aërostats, qui lui aurait mérité un bucher il y a trois siècles, il en fit lui-même l'épreuve et l'annonça ensuite à l'Académie des sciences, qui s'empressa de la répéter. Quand Volta inventa le merveilleux instrument que l'on a appelé de son nom la colonne Voltaïque, et dont les effets sur les corps orga-

Digitized by Google

nisés comme sur les substances inorganiques sont si étonnans, il l'annonça à la Société royale de Londres, dans un mémoire où il détaillait avec soin ses procédés et ses expériences. Il vint ensuite répéter ces mêmes expériences en présence de l'Institut de France, où elles furent scrupuleusement constatées. Lorsque Jenner eut trouvé la vaccine, il conserva cette découverte dans le silence, il l'essaya en secret pendant long-tems, et après l'avoir vérifiée par vingt années d'épreuves, il en donna la connaissance à tous les gens de l'art, en leur offrant les moyens de la répéter, et en appelant lui-même sur ce sujet les expériences les plus rigoureuses. Voilà, dans des genres bien différens, et pour des découvertes bien propres à frapper la multitude et à exciter l'enthousiasme, quelle a été la conduite des vrais savans : elle est toujours la même, toujours simple comme la vérité qui fait l'objet de leurs travaux.

Comparez maintenant cette conduite à celle de Mesmer, lorsqu'il vint annoncer en France les prétendues merveilles de son magnétisme animal. Que l'on se rappelle le bruit qu'il fit alors, les prestiges dont il s'entoura, les mystères de sa doctrine, l'engouement général qu'il chercha, qu'il réussit à exciter; puis, que l'on décide si Mesmer n'était pas un charlatan (1).

Depuis quelque tems on paraît vouloir ressusciter en France, et sur-tout en Allemagne, une doctrine qui, sans être précisément celle de Mesmer, a cependant avec elle beaucoup d'analogie. Il ne s'agit plus ici d'une action des corps vivans les uns sur les autres, mais d'une influence exercée à distance par les liquides en mouvement, et par les substances métalliques sur certains individus, influence capable de produire en eux des sensations déterminées, constantes et propres à faire reconnaître la présence de ces corps. En un mot, il ne s'agit de rien moins que de rapeler sur la scène les merveilles de la Baguette divinatoire et de la

(1) Les choses allèrent si loin que le gouvernement chargea l'Académie des sciences d'examiner la doctrine de M. Mesmer, sous le double point de vue de sa réalité, et de ses rapports avec la morale publique. Une commission fut nommée par l'Académie, et fit un grand nombre d'expériences avec MM. Mesmer et Délon. Il en résulta qu'il ne se produit aucun effet quand on prend les précautions nécessaires pour écarter totalement l'influence de l'imagination. Parmi les commissaires de l'Académie on comptait MM. Franklin, Laplace, Lavoisier, Bailly. Ce dernier fut chargé de faire le rapport, et le rapport fit tomber Mesmer.

Digitized by Google

Rabdomancie, que l'on veut nous donner aujourd'hui comme liées aux propriétés électriques découvertes par Galvani et Volta, et que l'on revêt pour cette raison du nom d'électricité souterraine. On parle d'hommes actuellement vivans, qui jouissent de ces facultés singulières. Je dis qu'on en parle, car on ne nous les montre pas. Des médecins allemands et français, publient sur ce sujet de volumineux ouvrages où ils répètent de nouveau que toutes les vertus attribuées à la baguette divinatoire sont véritables, et que l'on a eu grand tort de les regarder comme des contes. Ils prétendent avoir fait eux-mêmes des épreuves récentes et décisives sur cette faculté. Des physiciens et des philosophes allemands écrivent aussi dans ce sens. Ils ont même cru découvrir encore beaucoup d'autres propriétés du même genre, qui avaient échappé jusqu'ici, et que l'on observe en faisant tourner sur certaines substances, un petit pendule que l'on tient à la main, et qui est formé d'un morceau de pyrite attaché à un fil. Une académie presque toute entière, s'occupe actuellement de ce genre de recherches, et il est probable que les résultats de ses travaux sur cette matière, ne seront pas moins extraordinaires que ceux qui ont déjà paru. Or, comme il est naturel que l'attention du public se tourne dans peu vers des faits si singuliers, et qu'il se pourrait bien que l'on y donnât beaucoup d'importance, j'ai cru qu'il serait bon pour favoriser ce penchant raisonnable, de donner ici une petite histoire abrégée de la baguette divinatoire, des merveilles qu'elle a opérées autrefois, et de celles que l'on en raconte aujourd'hui. Et comme, à cause du titre que j'ai donné à cet article, on pourrait croire que j'ai eu le projet d'atténuer la confiance que l'on doit à ces faits, je déclare que tout ce que l'on va lire est extrait d'un ouvrage de M. Gilbert, auteur d'un journal allemand, consacré aux sciences et justement estimé. Je n'ai pas même le mérite du traducteur. Enfin, pour achever de tranquilliser les partisans de la Rabdomancie, j'ajouterai que je ne vois rien dans nos connaissances actuelles qui prouve *a priori* l'impossibilité des facultés qu'ils supposent, et que je ne ferai pas la plus petite difficulté d'y croire du moment qu'elles seront prouvées.

Les écrits des alchimistes sont les premiers qui fassent mention de la baguette divinatoire; mais cette autorité peut bien passer pour un peu suspecte. Paracelse, en 1541, parle de la baguette divinatoire comme d'une chose très-connue; et Melanchton, en 1560, dans son discours sur la sympathie, l'indique comme une preuve

Digitized by Google

de la sympathie entre les végétaux et les minéraux. Il la représente comme une branche fourchue de coudrier, avec laquelle les gens employés aux mines découvrent l'or, l'argent, et les autres substances métalliques. On croyait alors qu'elle devait sa propriété à l'influence des astres. Il fallait qu'elle eût été coupée sous certaines constellations favorables. Il fallait prononcer certaines paroles en la faisant tourner. Des médecins, des physiciens, des chimistes, tentaient déjà ces épreuves ; les uns trouvaient que la baguette agissait à l'approche des métaux ; d'autres, qu'elle tournait sur toutes les substances ; d'autres, qu'elle n'agissait pas du tout. En 1659, le physicien Gaspard Schott, découvrit que ces propriétés étaient produites par la puissance du Diable. J'ai cherché, dit-il, avec grand soin, si la baguette de coudrier a réellement une sympathie avec l'or et l'argent, et si elle est mise en mouvement par une force naturelle. De même j'ai cherché si un anneau de métal, qu'on tient suspendu par un fil au milieu d'un vase de verre, et qui marque l'heure par les battemens, est mu par une force semblable. J'ai trouvé que ces effets ne pouvaient avoir lieu que par la tromperie de ceux qui tiennent la baguette ou le pendule, ou, peut-être, par une secrette impulsion diabolique ; ou, peut-être encore, parce que l'imagination met la main en mouvement. Le P. Kircher, professeur de mathématiques, à Rome, s'occupa de prouver, en 1664, que le Diable n'a point de part à ces effets, et il les attribue tout simplement au charlatanisme. Il serait imprudent de décider entre ces diverses explications.

Jusques-là on n'avait employé la baguette divinatoire que pour la recherche des métaux. Son usage pour découvrir les sources, est beaucoup plus moderne. Dechales en parle, en 1674, dans un cours de mathématiques, et il s'en rapporte encore au Diable pour l'explication. Vers la fin du dix-septième siècle, la puissance que manifesta la baguette en France, devint de plus en plus merveilleuse, et ce fut une chose commune en Dauphiné, de laisser décider par la baguette des limites des biens. Il y avait des paysans et des familles entières qui possédaient la faculté de la Rabdomancie. D'après leurs sentences, les bornes étaient fixées, et comme c'était une affaire lucrative, des curés s'en emparèrent et s'enrichissaient avec leurs baguettes. Le cardinal le Camus, qui fut averti de cet abus, le défendit sous peine d'excommunication.

La force de la baguette alla encore plus loin dans les mains de Jacques Aymar, paysan du Dauphiné. Il reconnaissait,

Digitized by Google

naissait, par ce moyen, les meurtriers et les voleurs, et il découvrit en lui cette faculté, par hasard, un jour qu'ayant indiqué de l'argent dans un terrain où il n'y en avait pas, on découvrit à la place un corps mort. Il en fit ensuite l'application dans un grand nombre de cas pour découvrir des habits ou de l'argent volés. Une autre histoire, arrivée à Lyon, mit Aymar en grand crédit. Elle fut écrite et imprimée dans plusieurs relations, et l'on en cite entr'autres une d'un M. de Vagny, procureur du roi, à Grenoble, avec ce titre : « Histoire merveilleuse d'un maçon qui, con-» duit par la baguette divinatoire, a suivi un meurtrier pen-» dant 45 lieues sur la terre, et plus de 30 lieues en mer. ». Le fait fut clair et bien constaté. Des savans, des juges, écrivirent sur ce sujet sans montrer le moindre doute. On rechercha les causes, et on s'occupa de connaître particulièrement la vie de Jacques Aymar, son tempérament, l'aspect de sa naissance, la position des signes qui présidaient à cette époque. Il y eut des médecins de Lyon qui prouvèrent que les merveilles de Jacques Aymar s'expliquaient parfaitement par la physique corpusculaire et les émanations des atômes. Cahade, docteur de Sorbonne, se réjouit ouvertement de cette découverte et des avantages qui allaient résulter pour la religion et pour les mœurs de la faculté d'arrêter ainsi les abominations du meurtre et du vol. On prit intéret, à la cour, aux merveilleuses choses arrivées à Lyon, et des juristes discutèrent en controverse si l'on pouvait faire un usage licite de la baguette divinatoire. Il paraît que la baguette jouait, dans ce tems, le même rôle que la cranioscopie dans le nôtre. (On voit bien que c'est un auteur allemand qui parle, car la cranioscopie ne joue aucun rôle en France.)

Par malheur, l'étonnant Aymar se laissa persuader de venir à Paris, où le prince de Condé le fit soumettre à toutes sortes d'épreuves. Il y succomba de la manière la plus ridicule, et se laissa prendre aux tromperies les plus grossières. Enfin son ignorance fut complètement reconnue, et le procureur au Châtelet, Robert, inséra dans les feuilles publiques d'alors, le récit de quelques faits à la suite desquels il dit que le prince lui a ordonné de les rendre publics, en affirmant, en son nom, que la baguette divinatoire est une imposture (2). Jacques Aymar avoua au prince que sa

(2) *Mercure Galant*, 1693, page 287; *Journal des Savans*, 1693, N° 16.

Digitized by Google

baguette et lui étaient sans pouvoir, et qu'il avait seulement cherché, par cette ruse, à gagner quelque argent. Mais on conçoit que ce malheureux exemple ne prouve rien contre les personnes qui emploient aujourd'hui les mêmes procédés.

Leibnitz, qui n'était pas crédule, écrivit à ce sujet, dans le journal de Tenzel, une lettre très-remarquable, qui se trouve dans ses œuvres; il y raconte la dernière aventure de Jacques Aymar, chez le prince de Condé, aventure sur laquelle il avait reçu des renseignemens très-authentiques, et il s'étonne comment une pareille imposture a pu trouver quelque crédit.

Cet accident n'empêcha point les imitateurs de Jacques Aymar, de publier, en Allemagne, des ouvrages où l'on vantait ses merveilleuses facultés. La baguette continua d'agir en France. Une demoiselle Allouard, du Dauphiné, car il est remarquable que presque tous les Rabdomanciens sont sortis de cette province, découvrait avec sa baguette ce qui se passait dans les lieux les plus éloignés. La fille d'un marchand de Grenoble, savait, de la même manière, découvrir les reliques et distinguer les os des saints canonisés de ceux des saints qui ne l'étaient pas. Un enfant de douze ans, distingua de même de la fausse monnaie mêlée avec de la bonne, en présence du père Lachaise, confesseur du roi. La Hire, de l'Académie des sciences, voulut examiner le fait, et l'enfant ne parut plus.

Le célèbre Bayle témoigna aussi le plus grand éloignement pour ces sortes de merveilles; mais on a toujours reproché à cet écrivain de ne pas croire assez facilement. Il avait même prophétisé que Jacques Aymar, malgré sa fin maladroite, ne manquerait pas de successeurs. Il en eut en effet un grand nombre, dont la destinée trop obscure ne mérite point d'être rapportée. Le premier qui eut quelque célébrité, fut un enfant nommé Parangue, âgé de 11 ans, et toujours natif du Dauphiné. Il se trompait quelquefois, mais souvent aussi il reconnaissait l'existence des canaux souterrains, leur largeur, leur profondeur; de sorte que l'on ne pouvait lui refuser la faculté de reconnaître les sources cachées. Par malheur pour lui il vint à Dijon: M. Guyton de Morveau crut démontrer publiquement qu'il était un imposteur, et il disparut.

Enfin se montra, et toujours en Dauphiné, un fameux Hydroscope, qui parvint à attirer sur lui l'attention générale, je veux parler du célèbre Bleton. Mais comme c'est à lui que la Rabdomancie a commencé à dépouiller les super-

Digitized by Google

cheries grossières, et à prendre les dehors d'une véritable science, comme elle est devenue depuis l'objet des écrits et des observations de plusieurs médecins et de physiciens qui paraissent ne pas craindre les idées extraordinaires, je crois devoir les comprendre dans un autre article, sur-tout à cause du titre que j'ai donné à celui-ci; et par conséquent je remets à un autre numéro les merveilles de Bleton et de Pennet, préconisées par M. le docteur Thouvenel, ainsi que celles de l'hydroscope Campetti, et les nouvelles expériences du pendule dont M. Ritter et d'autres savans de Munich se sont tant occupés. Biot.

Les Siècles de la Poésie française, ou *Recueil d'extraits et de fragmens des meilleurs poëtes*, depuis le douzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième; par G. N. P. H***. — Un vol. in-8°.

« En publiant ce recueil, composé d'extraits et de » fragmens des meilleurs ouvrages des bons poëtes fran- » çais, depuis le douzième siècle, jusqu'à la fin du dix- » huitième, l'auteur a eu sur-tout pour but de montrer » les progrès que le style et la poësie ont faits en France, » et les différentes modifications que la langue a subies » depuis le douzième siècle. »

Telle est l'explication qu'on a cru devoir donner au public pour justifier le titre fastueux dont on a couvert une compilation sans ordre, sans choix et sans goût : et pour déterminer les variations du langage et les progrès du style, par des exemples tirés de nos meilleurs poëtes, on remonte jusqu'aux Trouvères du douzième siècle; on descend jusqu'aux Chansonniers du dix-neuvième, et l'on oublie, en passant, Rotrou, le grand Corneille et Molière !

Il est vrai que le compilateur s'est imposé la loi de ne rien citer qui appartienne à des ouvrages dramatiques, parce qu'ils sont, dit-il, trop connus ou trop peu dignes de l'être. C'est un étrange raisonnement ! Les morceaux qui ont le plus contribué parmi nous à former la langue et le style poëtique, ne sont-ils pas généralement connus, soit qu'ils appartiennent, ou non, à des pièces de théâtre, et n'est-ce pas ceux-là sur-tout qu'il fallait

Digitized by Google

choisir pour atteindre le but qu'on s'était proposé? Rien n'est plus bizarre, ce me semble, que de vouloir indiquer les progrès que le style et la poësie ont faits en France, en ne citant que des ouvrages à peu près inconnus, des fragmens épars (dont plusieurs n'ont aucune espèce de mérite). Pourront-ils montrer comment la langue d'une nation s'est perfectionnée, si on exclut de ce recueil un genre de littérature sur lequel repose, en grande partie, la gloire littéraire de la même nation?

L'exécution est digne de cette idée première. Parmi les écrivains du grand siècle, qu'on présente à la reconnaissance de la postérité, comme ayant contribué *aux progrès du style et de la poësie*, on ne trouve, à la vérité, ni l'auteur de *Cinna*, ni celui du *Tartuffe*. Rotrou, Th. Corneille, Duché, Regnard en sont exclus comme auteurs dramatiques. Le judicieux éditeur n'a fait grace qu'à Pradon, qui se trouve convenablement placé, parmi les modèles, entre l'abbé Cassagne et l'abbé Cotin. Après de pareils choix, j'étais tenté de croire que La Fontaine, Racine et Boileau n'étaient admis dans ce recueil que par inadvertance; mais j'ai bientôt reconnu que l'éditeur y avait long-tems réfléchi, et probablement qu'il s'était donné beaucoup de peine pour découvrir, dans ces poëtes illustres, des morceaux qui ne fussent ni *trop généralement connus, ni trop peu dignes de l'être*. Ainsi, dans les *Siècles de la poësie française*, La Fontaine n'a pu trouver place pour une seule de ses fables. Trois ou quatre moralités assez vulgaires, qui ne donnent aucune idée de son inimitable talent; quatorze vers, pris dans le petit poëme de *Philémon* et *Baucis*, et l'épitaphe de l'auteur,

Jean s'en alla comme il était venu.

(que je crois pourtant assez connue), voilà tout ce qu'ont fourni les œuvres de La Fontaine. Il est vraisemblable que l'éditeur avait oublié le poëme sur le *quinquina*. En revanche, son recueil est enrichi de six belles fables de M. Antoine Vitalis. Florian et le duc de Nivernois ne sont guère plus épargnés; leur contribution, comparée à celle de La Fontaine, m'a paru considérable. Mais aussi le collecteur n'a demandé à M. l'abbé Aubert qu'un seul

Digitized by Google

de ses ingénieux apologues; à Lamothe, que la moitié d'un, et à M. Boizard, rien du tout. Le Parnasse est comme le monde; les riches y sont les plus ménagés.

Peut-on savoir ce qu'il en coûte à Boileau, pour contribuer à marquer les progrès de la langue et de la poésie française? Six vers de sa neuvième satire, autant d'une épître à M. de Guillerargues, un peu plus de l'épître à M. de Seignelay, quatorze de l'*Art poëtique*, et pas un seul du *Lutrin*. Apparemment, l'éditeur a trouvé ce dernier ouvrage trop dramatique.

L'article de Racine est encore plus curieux. L'auteur de *Phèdre*, d'*Iphigénie*, de *Britannicus*, et de ces admirables chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, le chef-d'œuvre de notre poésie lyrique, nous est présenté comme un bienfaiteur du langage, non pour ses immortelles tragédies, mais pour trois *cantiques* dont il faut bien avouer la faiblesse, puisqu'on y trouve les strophes suivantes qui ne sont pas les moins bonnes.

O sagesse! ta parole
Fit éclore l'Univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis, et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer:
Avant les siècles tu règnes:
Et qui suis-je, que tu daignes,
Jusqu'à moi te rabaisser?...

L'ame, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde:
Elle invite tout le monde;
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses
Ou des citernes trompeuses,
D'où l'eau fuit à tout moment.

Voilà les titres qui fixent le rang de Racine dans les *Siècles de la poésie française*. Je ne doute point que, parmi nos poëtes vivans, plusieurs ne se glorifient aussi

Digitized by Google

d'avoir fait faire de nouveaux progrès à la langue poétique. Le public accorde généralement cet honneur à M. Delille, qui a su varier avec autant d'art que de goût, l'harmonie et le mouvement du vers alexandrin, et forcer notre poésie à vaincre son orgueilleuse délicatesse pour s'enrichir de nouveaux trésors. De nos jours, encore, le Parnasse français s'honore d'autres talens qui ont d'autres droits à l'estime et à la renommée; j'en retrouve plusieurs dans ce recueil, tels que MM. de Fontanes, de Boufflers, Andrieux, Parny, Castel, Legouvé, Michaud, Saint-Ange, etc. J'en cherche inutilement quelques autres, tels que MM. Chénier, Arnault, Lemercier, Lormian, etc. L'éditeur, qui, par système, a rejeté tout ce qui appartient au théâtre, ignore-t-il qu'on doit à M. Chénier des discours en vers et des satires remarquables par la vigueur et la correction du style; à M. Arnault, des fables ingénieuses; à M. Lemercier, des pièces fugitives d'une originalité piquante; à M. Lormian, des odes, des poèmes, des traductions, d'un mérite fort inégal sans doute, mais où l'on trouve toujours de l'élégance et le sentiment de l'harmonie poétique. Je conviens qu'aucun de ces ouvrages ne fait époque pour marquer *les progrès que le style et la poésie ont faits en France.* Mais j'oserai demander à l'éditeur, si la perfection progressive du langage qu'il se propose de prouver par le choix des morceaux dont il a composé son recueil, est bien prouvée depuis Colletet jusqu'à M. de la Viéville, par les vers de MM. Bertou-de-Chanbelle, Briquet, Blin, Chas, Croiszétière, Damin, Deville, Dourneau, Dumaniant, Dutertre, Gorsse, Goulard, Grainville, Lamartinière, Limoges, Maréchal, Morel, Félix Nogaret, Porquet, Saint-Amand, Saint-Laurent, Saint-Péravy, Salchli, Vadé, Vitalis et Valleville. On croit lire la table d'un supplément au *Petit Almanach des Grands-Hommes.* Sans doute, plusieurs de ces Messieurs sont gens d'esprit, et même chansonniers agréables. Si c'est à ces titres qu'ils sont admis dans le recueil, qu'ont fait à l'éditeur, pour les en exclure, MM. Laujon, Désaugiers, Francis, Dejouy, Longchamp, Barré, Desfontaines, Chazet, et plusieurs autres qui joignent à des

Digitized by Google

titres littéraires plus imposans, celui de conservateurs de la gaîté française? Mais qu'y a-t-il de commun entre les progrès de la langue et du style poëtique parmi nous, et cette chanson de M. de la Vieville, l'une des pièces qui terminent le recueil?

L'amour est une effervescence
Qui fait préférer tel objet,
Et désirer sa jouissance:
A son caprice il nous soumet;
On est heureux en sa présence;
De le voir on n'est jamais las.
Nous le pleurons en son absence,
Présent, nous volons sur ses pas.
On n'a rien à soi quand on aime,
Et tous les biens sont en commun.
L'un et l'autre pensent de même;
Leurs cœurs réunis ne font qu'un.
Quel est le berger, la bergère,
Qui pourrait m'offrir ce tableau?
Où rencontrer cette chimère
Que vient d'enfanter mon cerveau?

On est forcé d'avouer, en lisant de pareils vers, que, depuis Chaulieu, Lafare et Saint-Aulaire, l'ode et la chanson anacréontiques ont fait de grands progrès pour la délicatesse de la pensée et de l'expression, et qu'il était bien juste d'entreprendre un gros recueil tout exprès pour signaler ce perfectionnement de l'esprit et du langage.

Les citations d'un genre plus grave et plus élevé ne sont pas choisies avec moins de goût et de discernement. Voyez, par exemple, l'article de M. de Fontanes! On y trouve deux fragmens très-courts tirés de deux morceaux fort connus, la *Chartreuse de Paris* et le *Jour des Morts*; pas un vers de l'*Essai sur l'Astronomie*, du poëme du *Verger*, de la *Traduction de Pope*, ouvrages qui signalèrent avec tant d'éclat l'aurore d'un talent supérieur, que la politique devait malheureusement disputer aux lettres, au milieu de sa brillante carrière. A peine quelques-uns de ses vers commencent-ils à justifier le titre ambitieux du recueil, que M. de Fontanes est obligé de céder la place, et

Digitized by Google

qu'on trouve sept ou huit pages de fadeurs rimées, sous le nom de M. Demoutier. On les oublie en lisant une vingtaine de vers charmans, pleins d'élégance, de pureté, de grâce, empruntés au poëme du *Mérite des Femmes;* mais voilà tout à coup que M. Légouvé est remplacé par M^lle^ Garnier-Briquet, et par MM. de Chambelle, Chas, Croiszétière, Deville, Dourneau, Dumaniant, Dusaussoir, Dutertre, etc., qu'on entasse les uns sur les autres, pour la plus grande gloire de la poësie et de la langue française! On retrouve bien encore, de tems en tems, quelques noms distingués,

Apparent rari nantes in gurgite vasto :

Mais on voit bien, au fond, que l'éditeur anonyme a pris au sérieux l'*Almanach poétique* de MM. de Rivarol et Champcenetz; et que c'est dans cet ouvrage instructif qu'il a étudié les progrès du style poétique, parmi les écrivains de nos jours. ESMÉNARD.

VARIÉTÉS.

Les aqueducs à la construction desquels on travaille en ce moment pour l'embellissement de la capitale, ont offert à M. Biot l'occasion et les moyens de faire quelques expériences sur la propagation du son à travers les corps solides et l'air.

On sait que l'air n'est pas le seul milieu capable de transmettre le son. Tous les corps, même les plus solides, jouissent de cette propriété, et la doivent à l'élasticité de leurs particules, qui paraît excessivement grande. Ainsi; lorsque l'on frappe un corps solide par une de ses extrémités, les vibrations imprimées à ses particules se transmettent de proche en proche jusqu'à l'extrémité opposée, comme ferait une suite de ressorts qui s'appuieraient les uns sur les autres.

Il résulte des expériences faites par l'Académie des Sciences, que le son se propage dans l'air avec une vitesse de 340 mètres (174 toises) par seconde, lorsque la température de l'air est celle de la glace fondante, et que le baromètre se soutient à 0^m^,76 (28 pouces). Elle change un peu par la pression et la température, mais ses variations sont faciles à calculer.

Il paraît que le son se propage beaucoup plus rapidement

Digitized by Google

dans les corps solides : cela était déjà indiqué par les expériences de divers physiciens ; mais les expériences de M. Biot, faites beaucoup plus en grand, mettent ce résultat hors de doute ; et donnent la mesure de cette vîtesse pour le corps solide sur lequel il a opéré.

Ce corps est formé par l'assemblage de 176 tuyaux de fonte qui forment une longueur totale de 951 mètres (487 toises) sans aucune interruption. Si l'on frappe un coup de marteau sur le dernier tuyau, ce coup produit, à l'autre extrémité du canal, deux sons distincts : le premier, plus rapide, est transmis par le métal ; le second, plus lent, est transmis par l'air ; ils sont tous deux à l'unisson ; leur intervalle, mesuré par plus de deux cents expériences ; est de 2 secondes $\frac{1}{2}$. Or, d'après les expériences de l'Académie, le son transmis par l'air doit employer 2 secondes et $\frac{9}{100}$ pour parcourir toute la longueur des tuyaux. Retranchant de-là 2 secondes $\frac{1}{2}$, il reste $\frac{29}{100}$ de seconde pour le tems de la propagation du son par le métal. D'où il suit que le son se transmet de cette manière 10 fois plus vîte qu'à travers l'air. M. Biot a confirmé ceci par une autre méthode encore plus exacte, qui l'a conduit à un résultat très-peu différent.

Il a eu l'occasion de faire aussi diverses remarques sur la manière dont le son se soutient et se propage dans un canal si étendu. Quoique cette étendue fût presque d'un quart de lieue, la voix la plus basse s'entendait parfaitement de l'un à l'autre bout ; on distinguait très-bien les paroles, et l'on pouvait établir une conversation suivie aussi bien et aussi bas que si l'on parlait en secret à une personne située à deux pas de vous. Des airs de flûte, joués à une extrémité du canal, parvenaient à l'autre bout sans aucune altération dans les intervalles, ce qui prouve que la qualité du son, grave ou aigu, fort ou faible, n'influe pas sur sa vîtesse, ce qui avait déjà été remarqué. Un coup de pistolet transmettait ainsi une explosion très-bruyante ; il chassait l'air avec force hors du dernier tuyau, et éteignait les lumières placées devant son orifice.

Il serait à désirer que l'on répétât ces expériences dans les lieux où il y a des tuyaux de conduite en pierre ; par exemple, à Clermont en Auvergne, où ces tuyaux sont construits en lave. Mais il faudrait y apporter deux précautions indispensables, et que M. Biot a eu soin d'observer. La première est d'avoir d'excellentes montres à demi-secondes pour mesurer le tems ; la seconde est d'opérer dans le plus profond silence, et seulement dans les heures les plus calmes de la nuit, d'une heure à quatre heures du matin.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

Exposé de la situation de l'Empire, présenté par S. Exc. le ministre de l'intérieur.

Messieurs, vous avez terminé votre précédente session en laissant l'Empire heureux, et son chef comblé de gloire; une année s'est écoulée, et une multitude de circonstances nouvelles ont ajouté à la fortune de notre patrie et accru ses espérances en l'avenir.

Tout ce dont j'ai à vous entretenir est connu de vous, Messieurs : je n'ai pas à vous instruire, mais à retracer à votre mémoire les principaux événemens qui ont rempli l'intervalle entre vos deux sessions, et à rappeler à vos cœurs tout ce que la France doit de plus à la sagesse et à la valeur de son souverain.

Je vous parlerai du premier des besoins des nations, la justice, de l'instruction publique, des sciences et des arts, des branches nombreuses de l'administration intérieure, des cultes, des finances et de nos principaux rapports avec les peuples du Continent.

Ce récit nous ramenera sur cette guerre impitoyable et sans terme que nous soutenons contre un seul peuple. La gloire de notre nation le blesse, sa force l'alarme; l'indépendance de son commerce et de son industrie l'inquiète; tout est encore soumis au sort des armes, mais les jours de justice ne sont pas éloignés.

Justice.

Le maintien des grands Etats est fondé sur la conservation de la propriété; elle est le lien réciproque entre les individus et leur gouvernement; la propriété est réglée et garantie par les lois civiles. Aussi, le peuple qui a les meilleures lois civiles, est-il celui pour lequel on peut présager le plus de bonheur. Loin d'avoir rien à envier à cet égard, depuis que nous vivons sous le régime du Code Napoléon, nous voyons, et nous sans un orgueil légitime, des peuples nombreux adopter ce Code, et partager avec nous cette précieuse conquête du siècle sur l'obscurité, la mobilité et la variété des anciennes législations.

La législation d'une nation célèbre qui gouverna le Monde; nos propres usages, lorsque la raison et les mœurs modernes ont pu les avouer, composent aujourd'hui le plus grand des monumens de la sagesse; il sera durable pour le bonheur des hommes et pour la gloire ineffaçable du génie qui l'a élevé.

Mais l'empire des lois les plus claires et les plus précises est malheureusement contesté; leur sens véritable est méconnu par les intérêts qu'elles blessent, par la mauvaise foi qui les élude, et par la subtilité qui en dénature l'esprit et l'intention. Aussi les lois civiles n'ont-elles jamais pu préserver la propriété du fléau des procès. Il est même remarquable que ses ravages s'étendent sur-tout sur les nations les plus riches et les plus populeuses; les procès seraient-ils donc un moyen caché de poser des limites aux progrès de la civilisation?

Les procès sont un art et un art très-difficile, qui a ses combinaisons et ses principes; ils deviendraient un abîme où s'engloutirait le bon ordre de la société, si le Code judiciaire n'eût soumis à son empire les conditions de cette guerre déplorable; cette loi est connue sous le nom de Code des procédures; il faut le considérer comme le complément du Code civil et le principal instrument de son exécution.

Digitized by Google

Qui ne connaît les cris des peuples contre les abus anciens des procédures! Qui ne sait comment les Français s'en sont expliqués lorsqu'ils ont pu le faire dans des Assemblées nationales! Qui ne se rappelle que ces plaintes ont rempli leurs livres, et ont retenti sous mille formes sur leurs théâtres! Mais la chicane bravait de vaines clameurs, et ses désordres croissaient par l'absence d'une bonne loi sur les procédures. Graces soient rendues au nouveau Code judiciaire qui fait cesser tant de maux! La prospérité est désormais sous la protection effective de la législation; cette protection sera sincère; elle ne sera plus décevante par ses résultats, et les frais des procès, limités dans de justes mesures, cesseront d'absorber la valeur des objets contestés, et de ruiner les familles sous les couleurs mensongères de la justice.

Le commerce a acquis une telle importance chez les nations modernes que l'on a senti la nécessité de lui donner des lois séparées. La France jouissait des meilleures lois sur le commerce; mais le tems y avait fait remarquer des imperfections: l'on ressentait sur-tout qu'elles étaient insuffisantes sur les faillites et les banqueroutes. Le Code que vous avez décrété, Messieurs, dans votre dernière session, a pourvu d'une manière efficace à la répression d'un délit devenu si commun par l'audace et la mauvaise foi des débiteurs, par la faiblesse de leurs victimes, ou plutôt par l'incapacité des lois. Ce Code acquiert une telle confiance chez les peuples voisins, qu'un jour, peut-être, le commerce européen se rangera sous le régime salutaire d'une législation uniforme.

Le Code Napoléon, le Code Judiciaire et le Code de Commerce, complètent ainsi le système régulateur de la propriété; mais les besoins de la société invoquent des lois d'un ordre différent. Je parle des lois criminelles. Chez les peuples civilisés, ces lois sont simples, les jugemens arbitraires et les punitions promptes: elles sont encore moins bonnes dans les gouvernemens despotiques; mais pour les nations constituées sur les conditions de la liberté individuelle et de la sécurité des personnes, les lois criminelles forment un problème très-compliqué qui n'a cessé d'occuper la sagacité des législateurs et des philosophes.

Des questions innombrables qu'a fait naître la discussion de ce problème, je ne vous parlerai que du jury employé dans le Code que vous aurez à examiner dans la présente session.

L'institution du jury prit sa naissance au millieu des mœurs simples de nos aïeux; le despotisme féodal la fit disparaître de la France: elle fut se réfugier chez un peuple voisin où elle acquit une grande célébrité.

Ce peuple, après un long usage, a considéré le jury comme le conservateur exclusif de la liberté individuelle et même de la liberté politique. Il a éprouvé qu'en confiant dans les procès criminels, le jugement de fait à la conscience du jury, à une réunion assez nombreuse de citoyens éclairés, rendus impartiaux par le droit des récusations, indépendans de toute autorité et intéressés à l'intégrité de leurs fonctions par la possibilité entrevue d'être à leur tour amenés en jugement, il a éprouvé, dis-je, que le jury était un moyen de rechercher la vérité, préférable à celui de juges inamovibles, difficilement récusables; souvent endurcis par l'habitude de leurs terribles fonctions, exposés à l'inattention par la fatigue, dépendans de l'autorité qui les institue, et dépendans encore de certaines maximes de profession, de certaine jurisprudence de corps, susceptibles quelquefois d'obscurcir la raison.

Soit sentiment d'imitation, soit conviction, la révolution fut le signal d'un vœu universel en faveur du jury; cet enthousiasme s'explique encore par le souvenir d'une magistrature, qui, en s'élevant, s'était trop éloignée du peuple, et qui, par des formes hautaines, donnait à ses ju-

Digitized by Google

gemens, d'ailleurs impartiaux et éclairés, les apparences effrayantes de l'arbitraire et de l'absolu.

L'Assemblée constituante répondit au vœu de la France, et le jury fut établi; mais oubliant que l'action d'un instrument aussi simple devait être dégagée de toute complication, on tenta de perfectionner le jury par des formes étrangères à son essence. Au lieu d'une déclaration précise de *oui* ou *non*, sur le fait du délit et sur la culpabilité de l'accusé, on crut devoir diviser la question principale en une multitude de questions dérivées et pénétrer dans la conscience des jurés, à l'aide de l'analyse la plus difficile, la moins sûre et la moins propre à obtenir de bons résultats.

C'est dans cette position du jury en France que le Conseil d'Etat a dû examiner les moyens de l'améliorer. Vous présumez, Messieurs, quelle part S. M. a pris à un examen qui réclamait autant le secours de son génie. Là, ont été jugés les reproches élevés contre le jury; ses erreurs ont été comptées; en les appréciant on s'est convaincu qu'elles avaient pris leur source dans l'imperfection de son institution, dans le choix, souvent imprudent, des jurés, et dans la perte de leur indépendance, aux époques où tout était sous le joug oppresseur des factions.

Le projet de Code criminel qui vous sera présenté, rend la belle institution du jury à toute sa pureté; dégagée des faux appuis dont des innovations indiscrètes l'avaient entouré, elle continuera à protéger les bons, à punir les coupables, à garantir la société contre le crime et à conserver la sécurité à l'innocence.

Vous aurez, au surplus, l'occasion de reconnaître parmi les changemens importans qui vous seront proposés, la suppresion du jury d'accusation; l'expérience a démontré qu'il est inutile et même nuisible, qu'il ne donne aucune garantie réelle, qu'il entrave la marche et l'activité de la justice dans la recherche des délits, et vous jugerez que le système d'accusation qui vous est proposé, est infiniment préférable.

Le Gouvernement ne s'est pas borné à préparer à la nation le bienfait des lois les plus sages; il a, depuis votre dernière session, cherché à assurer leur exécution.

L'ordre judiciaire réclamait une attention toute particulière : il fallait concilier la nécessité de son indépendance et de l'inamovibilité des fonctions avec les précautions qui devaient mettre à l'abri de la surprise des premiers choix.

Le sénatus-consulte du 16 octobre 1807, soumet les juges à une épreuve préalable de cinq ans, terme suffisant pour reconnaître leur capacité et leur intégrité.

Une retraite a été préparée aux juges que l'âge ou les infirmités mettent hors d'état de siéger dans les tribunaux. Des auditeurs ont été établis auprès des Cours d'appel. Choisis dans des familles vouées à la carrière de la magistrature, et placés par leur fortune dans une convenable indépendance, ces jeunes auditeurs, assis à côté de l'expérience, deviendront à leur tour des magistrats éclairés et digne de la confiance publique.

Les avoués de Paris ont subi une utile réforme dans leur nombre, réforme tempérée par des dédommagemens ménagés à ceux qui n'avaient pas démérité.

Cultes.

L'insuffisance du nombre des ministres des autels a excité l'attention du Gouvernement. Six mille succursales nouvelles ont été mises à la charge du trésor public; on en compte maintenant trente mille. Réunies à trois mille trois cent ciuquante-une cures, elle pourvoient avec étendue aux besoins spirituels des fidèles du culte catholique. Pour favoriser

Digitized by Google

l'éducation des sujets qui se destinent à l'état ecclésiastique, et préparer aux pasteurs des églises de l'Empire des successeurs qui imitent leur zèle, et qui, par leurs mœurs et leur instruction, méritent également la confiance des peuples, huit cents bourses de 400 francs chacune et seize cents demi-bources ont été réparties entre tous les séminaires de la France.

Ainsi se complète l'établissement religieux dans l'Empire; le concordat a rétabli une paix inaltérable entre le trône et l'autel; la source de débats qui furent si dangereux tant que l'on supposa deux puissances, est désormais tarie. L'autorité du souverain n'est plus arrêtée dans son action. L'indépendance de l'Etat et de l'Eglise de France n'est plus menacée par des maximes étrangères. Le concordat, cet acte de paix si célèbre, a fixé pour toujours le respect et la fidélité envers le culte le plus généralement établi, et consacré la tolérance des autres cultes.

Les citoyens n'ont plus à répondre, à cet égard, qu'à leur conscience, cet asyle inviolable de la liberté de l'homme.

Le Code Napoléon, ce monument de sagesse, a restitué aux lois civiles le pouvoir de régler et d'administrer l'état des membres de la société; c'est devant elles qu'ils contractent leurs plus importans engagemens, qu'ils entrent dans le corps social par la naissance, qu'ils y forment les liens sacrés du mariage, et qu'ils en sortent au terme de leur existence; les lois n'admettent pour ces actes rien au-delà des conditions qu'elles prescrivent, et rien de ce qui appartient à l'empire des opinions religieuses. Les formes que les cultes commandent s'accomplissent librement; ainsi se concilient les devoirs envers la loi et l'exercice des droits de la conscience.

Telle est la position de la France, heureusement remise sous les douces lois de l'Évangile, sous la doctrine de l'Eglise et sous son union sincère avec son chef visible.

Sciences et Lettres.

Après la religion dont les principes et la morale puisés dans une source divine, tendent à rendre l'homme meilleur et plus sociable, un des plus puissans moyens d'arriver au même but, est la propagation des sciences et des lettres auxquelles les peuples civilisés doivent leur perfection; l'industrie, ses plus précieuses découvertes; l'esprit, ses plus douces et ses plus nobles jouissances.

Quel souverain a jamais été plus que l'Empereur, pénétré de cette vérité? Quel monarque s'est plu, comme lui, à s'entourer de tous les arts et de toutes les sciences, à les interroger séparément, à prendre connaissance de leur état, à s'informer des moyens les plus sûrs d'entretenir l'émulation parmi les savans et les artistes, et de diriger leurs efforts vers le but le plus utile?

Combien elles furent intéressantes, Messieurs, ces séances où les quatre classes du corps illustre qui honore la France, vinrent aux pieds du trône mêler leurs paisibles trophées aux nobles trophées de la victoire!

Je crois encore entendre ces députés des lettres, des sciences et des arts, payer l'éloquent tribut de leurs hommages; et dans les transports d'une respectueuse gratitude, prendre d'honorables engagemens qu'ils tiendront, n'en doutons pas, eux et leurs successeurs.

Ils ont déroulé sous les yeux de S. M. le vaste et curieux tableau des connaissances humaines, et des productions qui ont distingué les vingt années qui viennent de s'écouler.

Vous les avez parcourus ces tableaux; vous avez vu avec une satis-

Digitized by Google

faction mêlée de surprise que dans cet intervalle de tems, malgré le malheur des discordes civiles, les sciences physiques et mathématiques ont fait des pas immenses, et l'industrie, de grands progrès; que les arts et particuliérement la peinture ont brillé parmi nous d'un nouvel éclat; que la littérature ancienne et moderne a été cultivée avec succès; qu'enfin nous nous sommes soutenus dans tous les genres dans lesquels nous n'avons pas acquis de nouveaux titres de gloire.

A qui en sommes-nous redevables, Messieurs, si ce n'est au héros dont l'ascendant a comprimé toutes les factions, au vainqueur dont les triomphes nous ont enrichis de tant de chefs-d'œuvre, au général savant et éloquent qui siégeait à l'Institut avant de s'asseoir sur un des premiers trônes du monde?

Bientôt son auguste main qui distribue des sceptres ne dédaignera pas de poser la couronne sur le front des vainqueurs dans la solennité de la distribution des prix décennaux.

C'est dans le mois de novembre de l'année qui va suivre, le jour même de l'anniversaire du 18 brumaire, que la France sera témoin de cette fête pompeuse, dont le retour rappellera, au siècle présent et aux siècles à venir, une époque mémorable et les bienfaits innombrables d'un règne immortel.

Quoi de plus propre à enflammer le génie! quel enthousiasme doit exciter, parmi les concurrens de toutes les classes, l'annonce d'une cérémonie plus brillante encore que les jeux célèbres de l'antique Grèce.

Et combien l'émulation ne doit-elle pas enfanter de prodiges parmi nous, lorsque tant de moyens s'offrent à elle pour parcourir la noble carrière des sciences et des arts?

Le Musée Napoléon s'est enrichi d'un grand nombre d'objets venus de l'Allemagne; les monumens de la villa Borghèse manquaient à cette immense réunion des chefs-d'œuvre de l'antiquité; une main libérale en a fait l'acquisition; ils se rassemblent, et vont être offerts à l'admiration publique.

Le Muséum d'Histoire naturelle présentera bientôt, dans de nouvelles galeries que l'on construit en ce moment, les précieuses collections récemment rapportées par de savans voyageurs.

La commission d'Egypte continue ses travaux; rien n'a été négligé pour que, sous le rapport des arts et des sciences, le résultat d'une expédition aussi remarquable, soit présenté avec les développemens les plus complets. Un volume de cet ouvrage doit incessamment paraître.

D'autres entreprises savantes ont été encouragées; et dans toute la France, les bibliothèques publiques ont été multipliées ou augmentées.

Instruction publique.

Si la morale privée pouvait suffire à l'homme dans l'état de société, les préceptes de la religion, les lumières de la raison, l'exemple, ses intérêts bien entendus et le bienfait de sa création qui l'a formé bon, rendraient peut-être superflues les institutions publiques chargées de le placer ou de le maintenir dans les voies de la vertu.

Mais réunis en société, les hommes sont tenus à tant de devoirs, assaillis de tant de passions, enveloppés de tant d'erreurs, ils sont appelés à faire un emploi si varié de leur intelligence, que dans une situation aussi compliquée leurs facultés naturelles ne leur suffisent plus. L'instruction et l'éducation doivent aider leur faiblesse, régler leur direction et devenir leurs guides dans le chemin de la vérité.

La vérité est une par essence; mais sa recherche est difficile. Les moyens de la trouver doivent aussi, pour être efficaces, tirer leurs

Digitized by Google

forces de l'unité, c'est-à-dire, qu'ils doivent être réglés par des principes uniformes.

Des méthodes différentes peuvent servir dans l'enseignement des arts, des sciences et des autres connaissances humaines; mais il n'en faut qu'une pour former le citoyen à l'amour de sa patrie, au respect pour les lois et à toutes les vertus publiques. Encore ne suffit-il pas d'enrichir son intelligence de tout ce qui est vrai, il faut aussi le préserver de tout ce qui est faux; il ne suffit pas de lui enseigner comment il sera bon; il faut plus, il faut qu'il ne devienne pas méchant.

L'instruction est destinée à lui indiquer le bien et à signaler le mal. Elle triomphera d'autant plus sûrement que ses forces seront concentrées dans l'unité de but et de moyens. Elle n'est pas seulement l'instrument propre à perfectionner la raison, elle est encore la garantie de l'établissement social: tout pays où il n'y aura qu'une opinion sur la constitution, le gouvernement et les lois, sera préservé des dissentions civiles, ou, tout au moins, du caractère dangereux qu'elles pourraient contracter. Pour assurer d'aussi grands avantages, le Gouvernement qui veille et agit pour la société entière, doit diriger et surveiller l'instruction publique; il doit faire marcher de front, quoique séparées, l'éducation civile et l'instruction religieuse. Destinées à se prêter de mutuels secours, et à rivaliser de succès pour le bonheur de l'homme, leur double direction sera indépendante. On ne les verra désormais ni se heurter, ni tenter de se dominer: heureuse alliance vainement recherchée jusqu'à ce jour, et qu'il faut regarder comme consommée par les combinaisons profondes et la distribution des moyens établis par les constitutions de l'Université.

S'il fallait chercher les avantages de l'unité d'enseignement, on trouverait l'exemple des anciennes Universités et des grands corps enseignans; mais on y verrait en même tems combien la part trop faible de l'autorité souveraine, dans la direction de l'instruction, produisit de désordres; combien de fois la paix publique fut inquiétée et compromise; combien de fois encore les citoyens furent égarés et détournés de leurs devoirs exclusifs envers la patrie par des opinions dangereuses et un pouvoir sans droits et sans modération.

L'Université aura la force de l'unité sans partager aucun des inconvéniens des anciennes institutions. Sa surveillance s'étendra sur les plus faibles élémens de l'instruction; elle l'accompagnera dans tous ses développemens. Son action sera simple et sûre, parce qu'elle aboutit à un seul chef, le grand-maître; magistrature éminente nouvellement élevée, et dès-à-présent si dignement remplie par un des principaux fonctionnaires de l'Empire; l'Université fournira des professeurs dans tous les degrés; elle les formera dans le sein d'une Ecole normale, à l'art si difficile d'enseigner; elle leur préparera une carrière honorable et rassurera leur existence contre les malheurs des infirmités et de l'âge.

Enfin l'Université, libre dans l'usage de tous les bons moyens de transmettre les connaissances humaines et de les étendre, ne s'apercevra de sa dépendance de l'autorité publique, que dans le cas où elle s'égarerait en exerçant une action contraire à l'intérêt public et au bon ordre de la société.

En couronnant ainsi le faîte du majestueux édifice de l'instruction publique, élevé par six années de travaux non interrompus, le Gouvernement n'a pas dédaigné de descendre dans les détails de ce vaste monument.

Quelques cités réclamaient encore des écoles secondaires; leur vœu a été rempli. A peine existe-t-il aujourd'hui une ville qui ne possède des

Digitized by Google

moyens d'instruction proportionnés à ses besoins. Les Ecoles de Droit justifient de jour en jour la confiance qui leur est accordée.

Huit nouveaux Lycées ont été mis en activité, 1200 nouveaux élèves ont été appelés à partager le bienfait de l'éducation.

Par-tout où l'Empereur a porté ses pas, ces heureux asyles de la jeunesse ont été honorés de son auguste présence. Combien les élèves ont dû sentir le prix d'un si noble encouragement ! quelle source pour eux de glorieux souvenirs !

La création des bourses communales assure à jamais la prospérité des Lycées. Destinées à être la récompense du travail, elles présentent aux élèves des écoles secondaires un puissant motif d'émulation, et aux villes la certitude de voir leurs enfans recueillir le fruit des sacrifices qu'elles ont faits.

Dans l'énumération des objets qui tiennent aux sciences et aux arts, je ne dois point oublier les théâtres, dont l'influence sur l'esprit et sur les mœurs de la nation, peut, bien dirigée, devenir si avantageuse et si étendue. Dans la capitale, plusieurs suppressions et des déplacemens reconnus nécessaires ont diminué une concurrence nuisible; ont rapproché de quartiers importans qui en étaient privés, les ressources d'un utile délassement; et dans les départemens, des arrondissemens assez étendus ont formé vingt-cinq directions.

Plus nécessaires dans leur objet; plus sérieuses dans leurs moyens, les études relatives à la médecine, à la chirurgie et à la pharmacie, ont reçu de nouveaux secours. Des cours théoriques et pratiques ont été ouverts auprès des hôpitaux, dans les villes d'Angers, de Caën, Marseille, Nantes, Bordeaux, Reims et Dijon. Les officiers de santé et les sages-femmes y puiseront une instruction d'autant plus solide et d'autant plus sûre, que les uns et les autres sont tenus à en pratiquer les leçons au service des hôpitaux.

(La suite au N° prochain).

ANNONCES.

Recueil des historiens des Gaules et de la France; contenant la suite des Monumens des trois règnes de Philippe Ier, de Louis VI, dit *le Gros;* et de Louis VII, surnommé *le Jeune*, depuis l'année MLX jusqu'en MCLXXX; par M. Michel, Jean-Joseph Brial, ancien religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, membre de l'Institut de France. — Tomes XIV et XV, in-folio. — Paris, de l'Imprimerie Impériale, 1806 et 1808. Le prix de chaque volume, pris à Paris, est de 30 fr., et de 36 fr. franc de port. Il a été tiré des exemplaires sur grand papier, dont le prix est du double. — Chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, acquéreur du fonds de Me Desaint.

N. B. On trouve à l'adresse ci-dessus, les 13 premiers volumes, lesquels se vendent séparément le même prix.

Pinkerton jugé par les Anglais, ou *Remarques critiques sur la seconde édition anglaise de la Géographie moderne*, traduites de l'Edinburgh Review. — Brochure in-8° de 50 pages. — Prix, 75 c. et 1 fr. franc de port. — Chez Delaunai, libraire, au palais du Tribunat, et chez les Marchands de Nouveautés.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXIII.)

(SAMEDI 19 NOVEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LA FIN DE L'AUTOMNE.

ODE.

ÉOLE a détrôné la fleur décolorée,
Pomone a vu ses fruits glacés par les frimats;
Déjà l'oiseau vengeur du crime de Térée
Déserte nos climats.

La forêt se dépouille, et la mobile feuille
De sa robe funèbre a jauni les buissons;
De l'automne souffrant le cœur pensif recueille
D'imposantes leçons.

Ainsi l'homme gémit quand sa vie est usée!
A peine a-t-il franchi les orageuses mers
Qu'il voit au port tardif sa nacelle brisée
Boire les flots amers.

Sa folle illusion idole de la terre
Qui se jouait encor de sa mourante ardeur,
Fuit ce débile esclave, et brise enfin le verre
De son prisme imposteur.

Quand du hideux trépas apparaît le cortége,
L'esprit superbe abat son essor curieux,
La terreur met un frein au penser sacrilége
Qui détrônait les Dieux.

Digitized by Google

Eh ! que sert à l'impie une audace insensée!
Ebranle-t-il les cieux par ses rêves détruits?
C'est Tantale qui voit de sa lèvre abusée
Fuir les eaux et les fruits.

Qu'il s'égare à loisir dans ses erreurs profondes,
Qu'un long souvenir même en atteste l'orgueil,
Tel le mât naufragé qui flotte sur les ondes
Nous signale l'écueil.

Heureux si respectant les célestes barrières,
L'homme ne suivait plus de trompeuses lueurs,
Et qu'il cessât de perdre à vaincre des chimères
Ses jours, et ses sueurs !

Mais en vain de rubis la nature se pare,
Il s'épuise à grossir un stérile trésor
Ce fou qui toujours veille, et que la faim avare
Ronge sur un tas d'or.

A l'égal d'Ixion que l'ambitieux souffre
Pour conduire à sa fin son ouvrage ébauché,
Inutile travail ; la mort l'entraîne au gouffre
De cadavres jonché.

Le sceptre envie alors le sort de la houlette :
Qu'il a peine à quitter son pompeux appareil !
Libre d'un faste vain le berger ne regrette
Que l'éclat du soleil.

Seul, le sage jouit loin des traits de l'envie
D'une paix que jamais n'a troublé le clairon ;
La mort gronde, il a bu le nectar de la vie
Et trompé l'Achéron.

A quels lugubres chants ma lyre s'abandonne !
Le ciel brille ; et Zoé s'offre à mes yeux rêveurs.
Ensemble hâtons nous de ravir à l'automne
Ses dernières faveurs.

STANCES,

A.... agée de douze ans, qui se flattait d'être toujours heureuse.

Garde long-tems ta douce erreur,
Joue avec les fleurs du jeune âge,
Et dors sous l'aile du bonheur,
En attendant les jours d'orage....

Digitized by Google

Il viendra le périlleux jour,
Où tu reconnaîtras l'empire
D'un maître absolu, de l'amour,
Tyran qu'on ne peut trop maudire.

Penses-tu détourner ses traits?
Ah! c'est un art trop difficile,
Un art que l'on ne sait jamais
Avant qu'il devienne inutile.

A ton âge on ne conçoit pas
Les leçons qui peuvent l'apprendre;
Et, lorsque tu les concevras,
Tu ne voudras plus les entendre.

Après les leçons de l'amour,
Il n'en est plus que l'on retienne:
Il captive, enchante et rend sourd
A toute autre voix que la sienne.

Il montre un lointain gracieux,
Fantôme né de son ivresse:
On ne le voit que par ses yeux,
Et l'on ne croit qu'à sa promesse.

« Que faites vous dans vos climats!
» Dit-il, l'ennui vous y dévore:
» Pauvres gens! regardez là-bas,
» L'île dont le peuple m'adore.

» Entendez-vous les ris les jeux?
» C'est là que commence la vie;
» Et vous êtes dans l'âge heureux
» Où l'on doit aimer ma patrie.

» Venez! je vous y conduirai.
» Mon haleine enflera les voiles;
» Et, sans bruit, je gouvernerai,
» Au jour clandestin des étoiles. »

On suit ce discret Alcion:
Mais le fourbe élargit son aile,
S'enfle, se change en aquilon,
Et précipite la nacelle.

Tout le monde ne périt pas,
Il est vrai, dans cette bourrasque;
Mais qu'il est dangereux, hélas!
De servir un maître fantasque!

Digitized by Google

Cependant garde ton erreur;
Joue avec les fleurs du jeune âge,
Et dors sous l'aile du bonheur,
En attendant les jours d'orage.

J. B. L.

ENIGME.

Souvent je change de nature,
Et mon usage est assez singulier;
Tantôt je sers au cavalier,
Tantôt je nourris sa monture.
De légumes, par fois, je me compose aussi;
A mon sujet, maint étourdi,
Sans réfléchir, cherche dispute;
Alors il faut en venir sur le pré;
Alors, pour se tirer sain et sauf de la lutte,
Heureux celui qui me porte à son gré!

LOGOGRIPHE.

Je suis, dans mon ensemble un instrument terrible;
Je puis, lecteur, t'écraser d'un seul coup.
Sans ma tête je suis un animal paisible,
Jeune encor, il est vrai, mais promettant beaucoup,
Oui beaucoup, cher lecteur; courage, obéissance,
Sobriété, ce n'est pas peu, je crois,
Si l'on y joint encore patience.
Je me plais en tous lieux, mais sur-tout dans A....ois
Ville où de mon espèce on voit la quintessence,
Sauf cependant de messieurs les B....ois
Les très-incontestables droits.

CHARADE.

De la bassesse on voit dans mon premier l'emblême,
D'ordinaire aux amis quelquefois à Dieu même
L'on entend dire mon dernier,
Il n'est point de trésor qui vaille mon entier.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Echo*.

Celui du Logogriphe est *Innocence*, où l'on trouve : *io*, *nie*, *nom*, *Ninon*, *nonce*, *none*, *Nice*.

Celui de la Charade est *Char-don*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

L'HOMME A PRINCIPES.

Le baron de Lilienthal réunissait l'amour et l'estime de toute la Saxe ; le prince lui-même, juste appréciateur du mérite, venait de l'appeler à son conseil privé. Il n'était personne qui ne se réjouît d'avance de le voir élever aux premières dignités de l'Etat, lorsque tout à coup il refusa non-seulement de nouvelles grâces du souverain, mais il se démit de tous ses emplois pour se vouer à la retraite. Cette singulière résolution fit le sujet de tous les entretiens ; on se perdait en conjectures. Le baron s'était donné, en mille circonstances, la réputation d'un homme à principes : on conclut donc que c'était à la rigidité de ses principes qu'il avait fait le sacrifice de son ambition. Le plus pénétrant ou le plus malin de tous les courtisans n'eût osé chercher la clef de cette énigme dans un pur caprice ; et rien cependant n'était plus vrai.

Le baron n'avait encore que quarante deux ans ; il était célibataire, il n'avait que quelques parens éloignés ; et, aimé de tout le monde, il n'avait pas un ami intime auquel il crût devoir la confidence de ce qui se passait dans le fond de son ame. Toutes les questions qui lui furent adressées par des indiscrets, furent écartées avec plus de sécheresse que son affabilité naturelle n'en aurait fait attendre de sa part. Mais au moment où le public était le plus occupé de lui, une actrice de l'opéra se fit enlever, un danseur de corde se rompit le cou ; et le baron de Lilienthal fut oublié.

Le seul être qui possédât sa confiance, ou devant lequel du moins il ne prît pas la peine de dissimuler, était le bon Conrad, son valet de chambre, qu'il avait recueilli comme un vieux meuble de la succession de son père. Conrad qui l'avait vu naître, se sentit plus de droits que les indifférens à être instruit de la vérité ; fatigué de tout le babil des curieux et ne sachant que leur répondre, un soir, en déshabillant son maître, il prit le parti de l'interroger sur le motif de sa retraite précipitée. Le baron le considéra fixement ; Conrad crut l'avoir offensé, il se reprochait déjà son audace ; mais le baron lui dit avec une extrême douceur : « Tu dois savoir, mon cher » Conrad, que depuis mon enfance je me suis toujours fait » une loi d'agir selon des principes invariables. C'est pour

Digitized by Google

» ne pas m'en écarter un instant que je me suis déterminé à » la démarche qui cause tant de surprise autour de moi. De » longues et profondes réflexions m'ont convaincu qu'il » n'était rien, après la faveur populaire, de plus inconstant » que la faveur des princes. Mes concitoyens et mon sou- » verain m'aiment; donc je dois penser qu'ils ne m'aimeront » pas long-tems encore. Le rayon de félicité qui me luit me » sera bientôt retiré; il faut, me suis-je dit, prévenir une » disgrace immanquable. Je chéris ma patrie, sans doute; » mais quand on s'est acquitté de sa dette envers elle, vivre » pour soi est le comble de la sagesse; tel est mon principe. » Les hommes m'ont généralement bien traité; je ne puis » m'en plaindre précisément, mais tu m'avoueras qu'ils » sont tous égoïstes ou méchans. La société des femmes a » eu quelquefois, je n'en disconviens pas, des charmes » pour moi; mais elles sont si artificieuses! leur tendresse » n'est que fausseté, leurs larmes sont un piége, le plaisir » près d'elles passe comme l'éclair. Je ne veux plus en voir; » et je serai bien plus heureux. Maintenant, mon cher » Conrad, tu connais mes principes; c'est à toi à t'y con- » former en tout point. »

En achevant ces mots, le baron de Lilienthal approcha de la fenêtre; la soirée était superbe; il croit apercevoir, au clair de la lune, une jeune femme vêtue de blanc, qui marchait d'un pas incertain sous les arbres en face de sa maison. Il prête l'oreille, il entend distinctement des soupirs et des plaintes; en un clin d'œil, il a passé une redingotte, et le voilà sur les traces de la jeune infortunée. Il ne tarde pas à la rejoindre; il demande excuse de son indiscrétion en déclarant qu'il ne peut supporter le spectacle de la beauté dans les larmes. S'il entra d'abord quelque politesse dans ce compliment, il ne devint bientôt plus qu'une faible expression de ce qu'éprouva le baron, lorsqu'il vit très-distinctement que la belle affligée avait, au plus, dix-huit ans et de grands yeux noirs. Les questions multipliées qu'il lui adressa étaient dictées par un si tendre intérêt, que la jeune personne se fit un devoir d'y répondre avec une naïveté, une grâce ingénue qui achevèrent de faire perdre la tête au baron. Il apprit qu'elle était la fille d'une femme impitoyable qui l'avait bannie de chez elle, parce qu'elle avait témoigné de la répugnance à épouser un homme qui n'avait pour lui que des richesses, et rien qui pût lui plaire. Le baron ravi du désintéressement de la petite, se répandit en éloges sur ses principes; il lui dit qu'avec des principes on triomphait de toutes les infortunes, de tous les obstacles

Digitized by Google

dans ce monde ; et tout en moralisant, il lui avait donné le bras pour la reconduire chez sa mère, dont il se promettait bien de fléchir le cœur. Ses paroles étaient puissantes, car la jeune personne semblait déjà singulièrement consolée ; et bientôt sa douleur se trouva tellement adoucie, que le baron crut l'entendre fredonner une chanson nouvelle. Il se félicita d'un si prompt succès, et doubla le pas en répétant intérieurement le discours pathétique qu'il allait prononcer.

La jeune personne, après quelques détours, le fait arrêter au coin d'une rue écartée, devant une maison de chétive apparence. La porte s'ouvre sans résistance, et le baron se laisse guider dans une chambre à demi-éclairée, où personne ne parut. La gaîté de la jeune personne était portée à son comble, elle semblait avoir totalement oublié ses chagrins et sa mère. Le baron, au contraire, commençait à sentir sa tendre pitié se refroidir ; pour ne rien hasarder, il promit à sa jeune protégée de la revoir le lendemain ; et il cherchait à gagner la porte : mais tout à coup, d'un cabinet voisin, sort, où plutôt s'élance une vieille furie qui, sans aucune explication, s'écrie qu'elle tient enfin le séducteur de sa fille, et appelle à son secours son mari et son fils. Deux hommes paraissent en effet ; ils étaient armés, le baron ne l'était pas. Il craignait encore moins leurs armes que la honte d'un esclandre public ; il n'eut donc pas de peine à accéder à une capitulation, dont le premier article fut le paiement immédiat de vingt ducats. La belle éplorée riait aux éclats.

« Elle a raison, se disait le baron quand il se vit dans la » rue, elle a cent fois raison ! Pourquoi ai-je dérogé à mes » anciens principes ? j'en suis puni, rien n'est plus juste. » Aussi, voilà une bonne leçon pour l'avenir. J'étais misan» thrope par raisonnement, je veux l'être par goût ; je » veux l'être avec délices. Chacun sur cette terre a son mal ; » pourquoi m'irai-je appitoyer sur les peines d'autrui ? » Il fut tiré de ses réflexions chagrines par la vue d'un malheureux qui se traînait avec une peine extrême sur ses béquilles. Le baron ému tire sa bourse ; le pauvre estropié marmotte une prière, s'approche, tend la main, saisit la bourse, et s'enfuit à toutes jambes, ses béquilles sous son bras. — « Ah ! le traître ! s'écria le baron, voilà comme ils » sont tous ! Non, ce n'est pas assez que de ne point aimer » les hommes, il faut les haïr, il faut les fuir tous ! »

Le baron de Lilienthal passa une partie de la nuit à s'affermir dans ces résolutions philosophiques ; le jour suivant

Digitized by Google

le trouva inébranlable, et le fidèle Conrad fut averti de tout préparer pour quitter le monde et s'aller enfoncer dans un désert. Toutes ses dispositions faites, le baron se sentant plus léger que de coutume, eut envie, vers la fin de la journée, d'aller respirer l'air dans les dehors de la ville. Il est rencontré par un homme de sa connaissance, qu'une réputation de haute sagesse lui avait toujours fait distinguer de la foule des êtres frivoles, qu'il avait été trop long-tems obligé de voir par état. Le baron reçoit l'expression des regrets les plus sincères de ce qu'il a renoncé à des honneurs dont personne n'était plus digne que lui; la conversation s'engage sur le pied le plus amical, et elle se termine par la proposition d'aller passer la soirée dans une société peu nombreuse, mais choisie. Le baron veut d'abord alléguer ses projets de retraite; mais le besoin de la distraction, l'espoir d'oublier les aventures de la veille qui, malgré lui, revenaient à chaque instant à sa pensée, le déterminent à céder aux instances de son respectable guide. La société peu nombreuse était composée d'une cinquantaine d'individus de tout genre; elle était rassemblée dans un salon magnifiquement éclairé, où le premier coup-d'œil du baron lui fit découvrir des tables de jeu. La maîtresse de la maison, avec les formes les plus gracieuses, vient au devant de lui, une carte à la main. Il s'excuse poliment sur la faiblesse de sa vue, il veut prétexter un violent mal de tête, la dame n'entendait rien; alors, il prend son ami à l'écart, il lui expose que ses principes ne lui permettent pas de prendre part au jeu le plus innocent. — « Fort bien, » dit l'homme de cour, j'ai là dessus les mêmes principes » que vous; mais il ne s'agit pas ici de ces jeux de hasard » qui peuvent avoir de si funestes conséquences; nous allons » faire un petit Pharaon pour amuser ces dames. — Un » Pharaon! — Allez-vous vous effaroucher d'un nom? » songez donc, mon cher baron, que votre refus serait pris » pour une satire de notre conduite à tous, et vous êtes » infiniment trop poli pour vouloir nous faire cette injure » en vous donnant un ridicule. » Le pauvre baron soupira, plia les épaules, et alla s'asseoir entre deux femmes charmantes. Elles lui adressaient sans cesse la parole, tantôt tour à tour, tantôt toutes deux à la fois. Le baron, étourdi, répondait à tort et à travers, entendait à peine nommer les cartes, et n'apprit que la partie était finie que lorsqu'on lui demanda soixante ducats. Il les mit froidement sur la table, sans entrer dans aucun calcul de sa perte, et il eut la consolation de s'entendre dire, par ses deux voisines, qu'il était

Digitized by Google

impossible d'être plus beau joueur. Mais vis-à-vis de lui était un capitaine de hussards qui possédait une dose de sang froid infiniment moindre ; il s'écria, en termes très-énergiques, que le banquier n'avait pas joué loyalement ; celui-ci riposta à peu près sur le même ton, le hussard lui lance un flambeau à la tête ; mais le coup mal dirigé vient atteindre le baron de Lilienthal, et lui fait une énorme bosse au bront. Les voisines s'empressent à le secourir ; une d'elles est tellement attendrie, qu'elle annonce qu'elle va s'évanouir ; la baron prend son chapeau, et se hâte de gagner la rue.

Il était embarrassé pour rentrer chez lui ; il fut réduit à fabriquer un conte pour rassurer le bon Conrad, et sur tout pour échapper à ses nombreuses questions. Dès qu'il fut seul, il s'adressa les reproches les plus amers sur son manque de fermeté ; il prit un traité de morale qu'il avait composé pour son usage, et mit en tête que ce qu'il devait le plus éviter à l'avenir était les femmes qui pleuraient et celles qui offraient à jouer. « Au reste dit-il, aucun de ces dangers ne sera bientôt plus à redouter pour moi ; je sens » que l'heure est arrivée de rompre avec l'espèce humaine » toute entière. »

La cour et la ville commencèrent par rompre avec lui. La scène du Pharaon courait de cercle en cercle avec les additions et les embellissemens d'usage ; l'aventure même de la belle pleureuse, qu'il croyait ensevelie dans un impénétrable secret, était racontée jusque dans les endroits publics. Le pauvre Conrad n'osait en avertir son maître, mais la triste vérité parvint au baron par une voie infiniment plus pénible. Dans le tems de sa faveur auprès du prince, une des maisons qu'il avait le plus fréquentées était celle d'un colonel Rothenbourg, qui ayant une fille à marier, mais point de dot à lui donner, avait calculé que le baron était l'homme qui lui convenait à toutes sortes de titres. Le baron qui n'avait pas calculé de même, voyait Mlle de Rothenbourg sans conséquence et sans projets. Renoncer à la voir ne lui eût donc coûté que de faibles regrets ; mais recevoir un congé en formes, comme un amant disgracié, était un outrage auquel toute sa philosophie ne pouvait l'empêcher d'être sensible. Il crut en tirer une vengeance suffisante en répondant à l'étrange missive de la jeune personne, que c'était, sans doute, un bien grand malheur que de ne plus contempler ses attraits, mais qu'il pouvait lui protester qu'il n'avait jamais eu l'idée d'aspirer à sa main. Cette lettre portée à son adresse, le baron

Digitized by Google

demande des chevaux et monte en voiture, son fidèle Conrad à côté de lui.

L'homme sensible éprouve toujours une peine indéfinissable à quitter un lieu consacré par la mémoire des plaisirs et même des chagrins qu'il y a éprouvés. Aussi, de combien de mouvemens divers fut agité le baron de Lilienthal dans la première heure de son départ! tantôt une larme était prête à tomber de ses yeux, tantôt le sourire paraissait sur ses lèvres. Son humble écuyer l'observait et n'osait le troubler dans ses méditations. Ce fut le baron qui rompit le silence : « Ecoute, mon cher Conrad, lui dit-il d'un ton » de voix affectueux qui alla jusqu'à l'ame du vieux ser» viteur : mon plan est fait, et rien n'aura le pouvoir de » m'en faire changer. Nous allons parcourir les contrées les » plus intéressantes de l'Europe. L'endroit qui me plaira » davantage, sera celui que je choisirai pour mon séjour. » Les hommes m'ont trompé; eh bien! je n'aurai plus rien » de commun avec eux. Quant aux femmes.... ah! mon » ami, qu'elles sont bien plus dangereuses encore! Pas une » ne franchira le seuil de mon asyle. Le sage oppose à leurs » vaines séductions un cœur de bronze; elles ne triomphent » que du faible. La nature attirera seule tous mes regards; » mon ame ne brûlera plus que pour ses beautés divines. » Oui, je vais renaître pour une nouvelle vie. Plus de pen» sées en arrière, plus de projets, plus d'inconséquences. » Ce que je suis en ce moment, je veux l'être à la dernière » heure de mon existence. Tu peux m'en croire, Conrad; » tu sais que j'ai des principes. »

Conrad avait été touché d'abord de la confiance avec laquelle son maître lui faisait part de ses plus secrettes pensées; mais quand il l'entendit rappeler ses principes, il se retira dans le fond de la voiture pour étouffer un rire, qu'il avait peine à réprimer toutes les fois que le baron s'enfonçait dans la récapitulation de ses grands axiômes de morale. « Si nous ne quittons le monde, se dit-il tout bas, » que pour obéir aux principes, il est permis d'espérer que » les adieux que nous lui avons faits ne sont pas éternels. » Le bon Conrad paraissait connaître son maître mieux qu'il ne se connaissait lui-même.

« En vérité, voilà qui est singulier! dit le baron, vers » la fin de la première journée, avec un air de contente» ment qui ne lui était pas ordinaire; tu ne saurais croire, » mon cher Conrad, quel effet le changement de place a » déjà produit sur moi! je sens un calme, un bien-être inté» rieur que je n'ai pas goûté depuis bien des années. » Il fit

Digitized by Google

arrêter sa voiture devant une modeste hôtellerie de village, parce que la situation lui en parut singuliérement pittoresque. Tout ce qu'on lui servit lui parut excellent; Conrad s'étonnait de son appétit. Il dormit du sommeil le plus paisible, et éprouva une sorte de regret quand on vint l'avertir que les chevaux étaient attelés. Il demanda son mémoire, et fut presque fâché de ne pas le trouver plus fort. En descendant de sa chambre, il rencontra sur l'escalier la fille de l'hôtesse, qui était jeune et jolie; il l'embrassa furtivement, sans croire être aperçu de Conrad qui descendait tout doucement derrière lui en disant: Ah! les principes! les principes!

Le baron resta tout le jour dans cette disposition joyeuse, admirant, et souvent avec enthousiasme, les paysages variés qui s'offraient à sa vue. Une jolie petite ville se trouva le but de cette seconde journée; le postillon conduisit les voyageurs dans la meilleure auberge. Il n'était pas encore tard; l'hôte vint annoncer respectueusement à Monsieur le baron que s'il voulait passer délicieusement le reste de la soirée, il aurait l'honneur de le conduire à un excellent concert d'amateurs, dont il était un des principaux membres. La proposition parut assez piquante à un homme qui n'avait jamais vu la province; mais au moment de sortir, il sentit une certaine crainte que le grand dépositaire de ses pensées ne prît cette démarche pour une inconséquence; et, comme s'il eût voulu l'excuser d'avance, il dit tout bas à Conrad: « Je suis sûr, mon ami, que je vais faire, dans » cette réunion de gens tout nouveaux pour moi, quel- » ques observations morales qui pourront m'être d'une nou- » velle utilité pour m'affermir dans mon plan. » Il se retourna aussitôt pour ne pas attendre la réponse du bon homme, et ne vit pas qu'il secouait la tête d'une manière fort expressive.

L'entrée imprévue du baron dans la salle du concert y excita un mouvement de curiosité universelle; son introducteur fut obligé d'aller de rang en rang décliner les noms et qualités de l'illustre étranger. Dès que le calme fut un peu rétabli, la simphonie commença. Chacun des musiciens crut ne pouvoir déployer trop de zèle et d'ardeur pour faire honneur au pays. Les violons appuyaient de l'archet à tours de bras; les trompettes sonnaient à pleine poitrine comme s'il se fût agi d'annoncer le jugement dernier, et le timbalier, épuisé par la vigueur de ses coups redoublés, pouvait à peine soulever ses baguettes. Lorsque cet effroyable vacarme cessa, tous les yeux se tournèrent

Digitized by Google

sur Monsieur le baron pour voir s'il était content; il riait bien franchement, ce qui fut regardé comme une marque certaine de son approbation.

La musique, cependant, n'offrant que peu d'attraits au baron, il s'amusait, tout en faisant semblant d'écouter par politesse, à passer en revue toutes les figures réunies autour de lui. Il en remarqua plusieurs très-agréables, quelques-unes même tout à fait séduisantes; mais bientôt toute son attention fut absorbée dans un coin de la salle, où il découvrit une jeune personne dont la physionomie avait un caractère particulier qu'il se plut à étudier. Une teinte de mélancolie répandue sur sa charmante figure disposait en sa faveur dès le premier coup-d'œil. Elle était assise entre un vieillard et une dame d'un certain âge, que le baron prit pour ses parens. Il profita d'un moment d'interruption pour s'approcher de ce côté, sous prétexte de se placer plus près d'une fenêtre.

Le concert fini, tout le monde se leva; différens grouppes se formèrent, et le baron observa que la jeune personne et ses parens restèrent seuls; il en conclut que cette famille était étrangère; et, comme étranger lui-même, il se crut autorisé à entamer la conversation par une question indifférente. La jeune personne lui répondit avec une grâce extrême; peu d'instans suffirent pour faire remarquer au baron qu'elle possédait des connaissances peu communes; mais il fut encore plus surpris de lui trouver un ton et des manières qui annonçaient l'éducation la plus distinguée, et même l'habitude du grand monde.

Cependant la salle se vidait peu à peu; sentant approcher le moment de la séparation, le baron devint plus curieux et plus pressant; il apprit que la jeune étrangère habitait un village peu éloigné, dont le vieillard qu'elle accompagnait était le ministre; que ce ministre et sa femme n'étaient que des parens très-éloignés, chez lesquels elle était venue passer la belle saison, pour rétablir sa santé à la suite d'une longue maladie. Un domestique qui vint avertir que la voiture était à la porte, mit fin à un entretien que le baron eût ardemment souhaité de prolonger encore. Il suivit des yeux la jeune personne, il se mit à la fenêtre pour la voir monter en voiture, et retourna tout pensif à son auberge.

L'hôte lui demanda comment il avait trouvé le concert: « Ah! mon ami, répondit le baron, je n'oublierai de ma » vie le plaisir que j'y ai goûté. » Le brave homme prit la réponse au positif, et voulant rendre compliment pour

Digitized by Google

compliment, il dit au baron que l'on gagnait toujours à avoir affaire aux gens de bon goût. Quant au fidèle Conrad, l'air préoccupé de son maître ne lui échappa point; il s'attendait à quelque confidence, et le baron se mit au lit sans lui dire un mot. Le vieux serviteur se lamentait de ce nouvel accès d'humeur noire, lorsqu'il fut tout surpris d'entendre son maître, le lendemain matin, lui annoncer d'un air joyeux que charmé du site riant de l'endroit, il avait le dessein d'y passer quelques semaines.

Dès que le baron eut déjeuné, il demanda un cheval pour aller parcourir les environs. Conrad se préparait à le suivre; il déclara qu'il préférait être seul. Conrad, mortifié de ce refus extraordinaire, conjectura qu'il se passait quelque chose d'inusité dans l'esprit de son maître.

Le baron, sans trop s'avouer à lui-même où il allait, prit le chemin qu'avait suivi, la veille, cette voiture qui avait entraîné l'objet toujours présent, depuis cette heure, à sa pensée. Bientôt il se trouva au milieu d'une vaste plaine; il aperçut une jeune fille qui travaillait dans un champ; il lui demanda, en affectant un air indifférent, s'il n'y avait pas dans le pays un village nommé Mühldorf. — « Eh! vous le » voyez, Monsieur, dit la jeune fille, là-bas, sur le pen» chant du côteau. Monté comme vous l'êtes, en suivant » ce sentier, il ne vous faudrait pas une demi-heure pour » vous y rendre. — Grand merci, la jolie fille, reprit le » baron, je pourrai y aller quelque jour »; et il lui mit deux florins dans la main. La jeune paysanne toute surprise, se disait: « Il faut que ce soit quelque prince. » Le baron avait repris au galop le chemin de la petite ville.

« Allons; Conrad, dit-il en arrivant; règle nos comptes, » et remettons-nous en route. — Mais Monsieur avait dit » qu'il voulait faire ici un séjour de..... — Fais ce que je » demande: il faut que dans dix minutes nous soyons partis. » Il fut ponctuellement obéi. Conrad monta à côté de son maître sans se permettre une remontrance, quoiqu'il mourût d'envie de hasarder une question, lorsqu'il entendit son maître ordonner au postillon de prendre la route qui passe par Mühldorf. En approchant du village, le baron vit une grande quantité de moissonneurs à l'ouvrage. Ce spectacle attira ses regards, mais bientôt ils s'attachèrent uniquement sur une jeune femme vêtue de blanc et couverte d'un long voile. Elle était suivie de plusieurs filles qui semblaient, par son ordre, distribuer des rafraîchissemens aux moissonneurs. Dieu! c'est-elle! s'écria le baron. — Qui? Elle? dit Conrad; le baron rougit, et se tut. Quelques instans

Digitized by Google

après, il mit pied à terre et se dirigea vers les moissonneurs. Conrad n'attribua d'abord ce mouvement qu'à une curiosité bien naturelle dans un homme qui, par état, n'avait pas quitté la ville; mais il ne tarda pas aussi à découvrir la jeune femme voilée, et il n'eut plus besoin de chercher d'autres motifs à l'empressement de son maître. Le baron marcha t à grands pas; il s'arrêta tout à coup, pour suivre des yeux le seul objet qui les captivât. On n'apercevait plus que sa robe blanche au travers des vignes qui couronnaient le côteau.

Le baron chercha à se consoler en interrogeant les moissonneurs; le plus âgé d'entr'eux lui apprit que ces champs de blé appartenaient au ministre de Mühldorf. « Voilà » vraiment un homme de Dieu! ajouta-t-il; non content de » nous payer, il nous envoye encore des rafraîchissemens, » et pour qu'il nous paraissent plus doux, il nous les fait » distribuer par cet ange féminin que vous pouvez encore » découvrir tout là-haut. Elle passe ses jours à porter du » soulagement aux pauvres et aux malades. — Fort bien, » dit le baron, d'une voix émue qu'il tâchait de raffermir, » et, quelle est cette jeune personne dont vous faites un » portrait si touchant? — A parler franchement, Monsieur, » je serais embarrassé de vous le dire; les uns croient que » c'est une parente de notre pasteur, les autres prétendent » le contraire; que nous importe? de manière ou d'autre, » elle n'en sera ni moins bonne, ni moins belle. — Com- » ment? il y a des gens qui prétendent.... — Mon dieu! » oui, Monsieur; ce qu'il y a de sûr c'est que nous vîmes » tous arriver, il y a un an, un superbe carrosse à six » chevaux dans notre village. Deux dames merveilleusement » mises en descendirent; l'une était mademoiselle Louise. — » Louise? — Oui, Mademoiselle Louise Walter qui, depuis » ce jour-là, est restée chez notre ministre; mais l'autre » dame est repartie tout de suite en pleurant comme un » enfant. » Le baron remercia le bon vieillard de tous ces détails, et se hâta de regagner sa voiture. « Quoi! se » disait-il, serait-il possible que celle-là aussi m'eût trompé? » ne m'a-t-elle pas dit qu'elle était parente du ministre, et » cependant tout me porte à croire.... ah! les femmes! » Il prononça cette dernière exclamation tout haut. « Ah! » les femmes! répéta Conrad; que vous êtes heureux, mon » cher maître, d'avoir des principes qui....» Le baron le regarda pour voir sur sa figure si ses paroles étaient une ironie.

Le grand chemin traversait Mühldorf; Conrad s'attendait

Digitized by Google

à passer outre ; quelle fut sa surprise d'entendre son maître ordonner au postillon de le descendre à la première maison où pendait une enseigne ! « Eh quoi ! Monsieur, lui dit-il, » à peine avons-nous fait deux lieues, et déjà nous arrêter ? » vous sentiriez-vous indisposé ! Indisposé ? moi ? point » du tout ; mais....» Le baron n'acheva pas, et Conrad regretta presque de n'avoir pas deviné juste : il voyait bien que la conduite de son maître était une énigme dont il n'avait pas le mot.

Il ne tarda pas à le trouver. Le baron, en attendant le dîner, se fit apporter son portefeuille ; il écrivit assez longtems, se levant, se promenant, se rasseyant avec une agitation singulière. Conrad qui observait tous ses mouvemens, ne put se défendre d'un accès de curiosité irrésistible ; il profita de l'instant où son maître donnait quelques ordres dans la maison, et, sous prétexte de débarrasser la table pour mettre la nappe, il parcourut les papiers qu'il y trouva. C'était des vers, où le nom de Louise frappa d'abord Conrad ; elle y était à la fois l'objet des plus tendres protestations, et des reproches les plus amers. Le baron rentra ; Conrad se garda bien de faire paraître qu'il eût pénétré son secret. Mais, après le dîner, le voyant toujours mélancolique et taciturne, il lui demanda la permission de le mener vers un petit bois, sur le bord duquel il avait observé, en passant, une maison charmante. Le baron, tout en rêvant, s'y laissa conduire par son vieil écuyer.

Le site était ravissant, le bâtiment était un pavillon à l'italienne du meilleur style. Le baron se dérida ; il se récria sur la vue magnifique qui s'offrait de toutes parts. Conrad croit faire merveille en saisissant ce moment d'enthousiasme pour lui dire d'un ton pénétré : « Ah ! Mon» sieur, que ne donnerais-je pas pour vous voir dans cette » délicieuse habitation avec une jeune et jolie femme, avec » de beaux petits enfans ! » Ces paroles firent un effet tout opposé à celui qu'en espérait le fidèle serviteur : le baron fronça le sourcil. « A quoi penses-tu donc ? s'écria-t-il ; à » moi une femme, des enfans ! pour être trahi par l'une, » désolé par les autres ! En vérité, Conrad, il est inconce» vable que tu sois encore si peu au fait de mes principes » sur ce point. » Conrad se tut, mais il vit qu'il ne fallait désespérer de rien.

Le lendemain, dès le lever du soleil, le baron parcourait la campagne ; il aperçut le ministre qui allait visiter ses moissonneurs, et il doubla le pas pour le joindre. Le bon

Digitized by Google

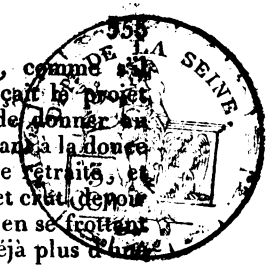
vieillard n'eut pas de peine à se remettre ses traits ; il lui tendit affectueusement la main ; en lui demandant ce qui pouvait lui procurer le plaisir de le voir dans son village. Le baron éprouva quelque gêne à lui dire que la beauté du pays, la salubrité de l'air, l'avaient déterminé à devenir son paroissien pour quelques jours. Le ministre le félicita de cette résolution, et lui montrant du doigt le presbytère sur le penchant de la colline ; il lui fit promettre de venir y passer les momens qu'il pourrait dérober à ses promenades. Le baron eut peine à contenir les transports de sa joie ; il fut sur le point de sauter au cou du bon vieillard.

Il se hâta, peu d'heures après, de profiter de la permission qu'il venait de recevoir. Louise était à son métier de tapisserie, près d'une fenêtre ; une rougeur subite couvrit son front, en voyant paraître le baron de Lilienthal. La conversation ne roula que sur les objets les plus indifférens, sur le concert de la petite ville, sur le beau tems et la fertilité de l'année. Le baron observa que Louise ne chercha, en aucune façon, à s'informer des motifs qui l'avaient déterminé à faire quelque séjour dans le canton. Il se plut à en conclure qu'il était deviné.

Conrad remarqua, à son retour, une satisfaction peu commune dans tous ses traits. Le baron lui dit quelques mots de la visite qu'il venait de faire ; il ne prononça cependant pas une seule fois le nom de Louise, et toute la soirée se passa sans qu'il fût question de principes. Conrad infera de cette double observation, que la chose devenait tout à fait sérieuse, et le bon homme s'en réjouit sincèrement.

Le jour suivant, le baron sortit encore de grand matin. « Ecoute, mon cher Conrad, dit-il en rentrant, la petite » auberge où nous sommes descendus était fort bonne pour » y passer une nuit ; mais à présent que me voilà, je ne sais » comment, arrêté ici pour quelques jours, il faudrait » voir à nous loger plus agréablement. Je viens de décou» vrir, en me promenant à l'extrémité du village, une petite » maison qui me conviendrait de tout point ; j'ai fait sur-le» champ mes arrangemens avec le propriétaire, et voici » les clefs. — Déjà ! et quand Monsieur compte-t-il aller » s'établir dans sa nouvelle demeure ? — Mais il me semble » qu'il ne faut que quelques minutes pour cela. » Et l'impatience se manifestait dans tous ses mouvemens. Conrad cessa de s'en étonner, lorsqu'il vit que la petite maison était précisément en face du presbytère qu'elle dominait en grande partie

Digitized by Google



partie. Le baron parlait déjà de s'y établir, comme s'il eût dû y passer des années entières; il annonçait le projet de faire venir des meubles de la ville, de donner au jardin une nouvelle forme. Il s'endormit en rêvant à la douce existence qu'il allait couler dans cette aimable retraite, et son sommeil fut si profond, que Conrad inquiet craignit de le réveiller. — « Il est donc bien tard? dit-il en se frottant » les yeux. — Comment, monsieur? il y a déjà plus d'une » heure que j'ai vu la jeune demoiselle du presbytère se » promener dans le verger. — mademoiselle Louise? — » Ah! monsieur, j'ignore son nom, » reprit Conrad, en prenant un air simple et riant sous cape. Tous les tambours d'une armée, battant la générale sous les fenêtres du baron, eussent fait moins d'impression sur lui. Il ne fit qu'un saut du lit à la fenêtre; mais Louise avait disparu.

Pour s'en consoler, il fit sa visite plutôt que de coutume; il fut reçu avec la même cordialité par le bon pasteur et sa femme, avec un peu plus d'aisance que la veille par leur jeune parente. Tous les jours, à la même heure, il se rendait au presbytère, et long-tems avant qu'elle sonnât il était en proie à une agitation qu'il ne pouvait dissimuler aux regards attentifs de son vieux compagnon. Conrad prétend même que Louise, de son côté, attendait non moins impatiemment l'instant de la visite; et il se fonde sur ce que plus d'une fois, il la vit soulever tout doucement le rideau de la croisée pour épier l'arrivée du baron.

Il est permis, sans blesser Louise, de croire à la justesse des observations de Conrad; mais la conduite et les discours de la jeune personne étaient constamment si réservés, que le baron arrivant toujours avec une déclaration sur les lèvres, n'avait pas encore pu saisir l'instant favorable pour la faire. Cependant chaque jour voyait augmenter son intimité dans la maison du ministre. Il était déjà regardé comme un habitant de l'endroit, et invité à toutes les petites solennités qui avaient lieu. Il assista, un jour, à un mariage qui se fit avec une certaine pompe. Le marié était le fils d'un ancien ami du pasteur; le baron, curieux de connaître tous les habitans du canton, demanda le nom de la demoiselle. — « Ce n'est pas une demoiselle, répondit » Louise; c'est une veuve. — Quoi! cette jeune et jolie » personne est une veuve? — Elle a même un enfant de son » premier mariage. — Et cet homme épouse une veuve! » Pareille démence peut-elle se concevoir? Eh bien! moi, » mademoiselle, une veuve viendrait m'offrir avec sa main

Digitized by Google

» des trésors, une couronne, que je fuirais au bout du » monde. Oh! j'ai là dessus des principes inébranlables. » Une veuve! et une veuve avec un enfant! » Louise ne l'avait jamais vu mettre cette chaleur dans aucun de ses discours. Elle ne répondit rien; mais elle baissa les yeux, et le baron crut apercevoir une larme couler sur sa joue. Mais ne pouvant trouver aucun rapport entre ses paroles et la situation de Louise, il attribua son émotion passagère à quelque ressouvenir, et le reste de la soirée, il mit en usage toute son amabilité naturelle pour rendre à la jeune personne sa sérénité ordinaire. Il eut le regret de voir que ses efforts n'y réussirent qu'imparfaitement.

Tourmenté de l'idée d'avoir pu déplaire à celle qui réunissait toutes ses affections, il vole le lendemain auprès de Louise, dans l'espoir d'apprendre d'elle, du moins, la cause de cette tristesse soudaine. Ses questions, ses instances parurent n'avoir d'autre effet que d'accroître l'embarras et l'affliction de la jeune personne. Il cessa de la presser de s'expliquer; elle reprit plus d'aisance, mais le baron que l'amour avait rendu très-bon observateur, remarqua dans son parler, dans son attitude, dans toutes ses manières, l'empreinte d'une mélancolie qu'il eût voulu dissiper au prix de sa félicité même. Plusieurs jours s'écoulèrent dans cette pénible contrainte; le baron attendant sans cesse l'heureux instant qui devait bannir tous ses doutes et lui rendre toute sa joie.

Frivole espoir! Conrad entre un matin dans sa chambre; son front soucieux, ses regards effarés frappent le baron. — » Que t'est-il arrivé? lui dit-il. — A moi, Monsieur? rien » grâces à Dieu; mais je ne sais vraiment ce qui se » passe ici vis-à-vis. — Explique toi donc! s'écria le baron, » déjà tout tremblant de ce qu'il allait apprendre. — Eh bien! » monsieur, ce matin, à la petite pointe du jour, un équi- » page à six chevaux est entré dans la cour du presby- » tère; toute la maison était en mouvement: les domestiques » chargeaient des paquets; enfin, monsieur....., je ne sais » si je dois achever.... — Parle, parle, mon ami! — Enfin, » monsieur, j'ai vu une jeune dame monter en voiture, et » après elle, mademoiselle Louise qui sanglottait en faisant » ses adieux au vieux pasteur. » Le baron courut à la fenêtre, tout était tranquille et désert; il resta pétrifié.

La douleur brisa son cœur; il ne rougit pas de la laisser éclater devant son fidèle compagnon; s'il lui avait caché son amour et ses espérances, il éprouva, dans ce moment

Digitized by Google

cruel, quelque soulagement à lui dire en lui serrant la main : « Ah ! mon pauvre Conrad, j'ai tout perdu ! » Mais bientôt le besoin de connaître sa destinée toute entière, lui fit retrouver des forces. Il vole chez le ministre ; cette maison, naguère animée par la présence de tout ce qu'il aimait, lui parut plongée dans un silence de mort. Il entre. Conrad le suivait des yeux, et peu de minutes après, il le voit ressortir pâle, défait, marchant à pas lents. Parvenu sur le seuil de la porte, il se retourna, il regarda encore la maison ; comme le malheureux qui vient de faire naufrage, contemple encore avec effroi, son vaisseau brisé contre les écueils.

Le bon Conrad partageait si sincèrement le désespoir de son maître, qu'il osait à peine soutenir sa présence. Pendant trois jours, le baron erra seul dans les bois, ne rentrant que pour se mettre à table et ne mangeant pas, regardant fixement Conrad et ne lui adressant pas une parole. Mais quelle fut la surprise du vieux serviteur, lorsqu'un matin il remarqua sur la figure de son maître, un calme, une sérénité qu'il semblait avoir perdus pour jamais ! Conrad, dans sa joie, s'enhardit à lui en faire compliment. — « Ah ! » mon ami, dit le baron, voilà ce que c'est que de s'être » fait des principes solides ! Tu m'as vu bien accablé par » la douleur ; eh bien ! je me suis reproché ma faiblesse. Je » me suis dit : je suis homme, j'aspire au nom de Sage, et je » souffrirais que mon sort dépendit des caprices d'une » femme ! Un raisonnement fort simple est venu à mon se- » cours : ou Louise est fausse et trompeuse, ou elle est » malheureuse et entraînée par une force supérieure. Dans » la première hypothèse, je la méprise, et je dois lui en » vouloir mortellement de m'avoir fait déroger à un de mes » principes les plus chers ; dans la seconde je lui dois assis- » tance et protection. Ainsi, tu vois que de toutes façons, » il faut que je la revoye et que je lui parle encore, fût-ce » pour la dernière fois de ma vie. — Ah ! monsieur, reprit » Conrad, vous avez bien raison ; mais où la retrouver ma- » demoiselle Louise ? — Hélas ! voilà ce qui m'embarrasse, » je ne te le cache pas. J'ai eu beau presser, questionner le » bon ministre : — Ma langue est enchaînée par un serment, » m'a-t-il dit ; c'est tout ce que j'ai pu d'abord en tirer ; ce- » pendant, comme je me retirais, touché apparemment de » l'état où il me voyait, il a ajouté qu'il *pensait* que Louise » *devait* être dans la ville capitale la plus voisine d'ici : c'est » évidemment Berlin ; ainsi demain avant l'aurore il faut,

Digitized by Google

» mon cher, que nous soyons sur cette route. » Conrad enchanté de cette sage résolution alla tout préparer.

Ils arrivent à Berlin; pendant quinze jours ils parcourent les promenades, les églises, les spectacles, les concerts, les boutiques même; ils interrogent: personne ne connaît mademoiselle Louise Walter. La sombre mélancolie du baron commençait à reprendre le dessus, lorsqu'un jour qu'il se promenait tristement dans les dehors de la ville, il voit passer, dans une calèche qui allait fort vîte, une femme très-élégamment parée. Un coup-d'œil rapide lui fait reconnaître les traits de sa chère Louise; il s'écrie, mais elle était déjà bien loin. Il est réduit à courir après la calèche; épuisé de fatigue, il arrive presqu'en même-tems à la porte de la ville; il suit la voiture des yeux, et la voit entrer dans un hôtel d'une très-belle apparence. « La modeste Louise éclatante de » parure! se dit-il en soupirant; Louise aussi superbement » logée! » Une affreuse pensée vint déchirer son ame. Il retourne à sa demeure pour raconter au fidèle Conrad ce qu'il a vu, et plus encore pour réfléchir mûrement sur le parti le plus convenable dans une circonstance aussi délicate. Sa résolution fut prise dans la nuit.

Il se présente, le lendemain, à la porte de l'hôtel; il apprend qu'il appartient à la comtesse de Mohrstein. Il demande s'il lui serait possible d'avoir l'honneur de la voir. Au bout de quelques minutes, il est introduit chez la comtesse; elle était assise sur un canapé, à l'extrémité d'une pièce très-vaste. Le baron, dès la porte, sent ses forces lui manquer: il voit Louise; il avance quelques pas, et il reste immobile.... Ce n'était pas elle, mais c'étaient tous ses traits. La comtesse, frappée, ou plutôt effrayée de l'état du baron, s'empresse de lui demander ce qu'il désire d'elle; hors d'état de s'expliquer avec plus de détails; il ne sait que se récrier sur l'extrême ressemblance, il nomme Louise, il se nomme lui-même. — « Serait-il possible? dit la com- » tesse; le baron de Lilienthal! monsieur, daignez m'at- » tendre un moment. » et elle s'élance dans un cabinet voisin. Un quart-d'heure après elle rentre, et faisant asseoir près d'elle le baron à peine revenu de sa première surprise: « Monsieur, lui dit-elle, je sais parfaitement toute » votre histoire; cette Louise que vous cherchez est ma sœur. » — Quoi! madame la comtesse, Louise.... — Prêtez-moi » un instant d'attention: douée d'une figure séduisante et » d'une fortune considérable, ma sœur fut recherchée pres- » qu'au sortir de l'enfance, par des hommes du plus haut

Digitized by Google

» rang; elle rejeta leurs offres, pour s'attacher uniquement » à un jeune homme digne d'elle, mais sans biens. Mon père » s'opposa constamment à cette alliance : Louise s'unit par un » mariage clandestin à l'objet de son amour. La guerre éclata : » son mari fut tué ; elle devint mère, son secret était trahi ; » elle fut bannie de la maison paternelle, et elle est venue » chercher avec son fils un asyle auprès de moi. Tant d'in- » fortunes avaient altéré sa santé ; je la conduisis chez le » vénérable ministre de Mühldorf, pour la rétablir. Elle » avait résolu de renoncer au monde ; elle vous a connu, » elle a su apprécier vos sentimens pour elle, mais pouvait- » elle descendre à vous tromper ? ne lui aviez-vous pas » déclaré vous-même votre aversion pour les veuves ! Com- » battue par l'honneur et l'amour, elle m'a conjurée de la » sauver d'elle-même. J'ai volé à son secours, je l'ai ramenée » chez moi : laissez-la pleurer en paix. »

« Ah ! quelle femme, quel ange vous me faites connaître, » madame la comtesse ? s'écria le baron, saisi d'étonnement » et de joie ; Sœur de ma Louise, conduisez-moi à ses pieds ! » La comtesse se lève, ouvre une porte : il voit Louise pâle, tremblante, pressant son fils contre son sein ; elle semblait attendre son arrêt. Mais déjà le baron était à ses genoux : elle se laissa tomber dans ses bras. « Louise, lui dit-il, c'est sur » la tête de cet enfant que je vous jure de faire votre bonheur » et le sien ! »

La comtesse vola chez son père, elle obtint le pardon de Louise ; le fidèle Conrad fut admis à présenter ses hommages à sa nouvelle maîtresse : « Je l'avais bien dit, dit-il à l'oreille » du baron, que toutes nos courses finiraient par là ! » Au moment de signer le contrat, Louise tira le baron par la manche : « Et les principes ? lui dit elle en souriant. — Bah ! » répondit le baron, mes principes n'étaient que des chimères ; » et que peuvent toutes ces folies quand le cœur parle ? »

L. DE S.

SUR LE CHARLATANISME.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Nous avons passé les tems fabuleux, les tems héroïques de la baguette divinatoire. Nous voici arrivés aux tems historiques. En parlant de Bleton de Pennet et de M. le docteur Thouvenel, il ne s'agit plus de

Digitized by Google

charlatanisme, mais de faits bien sûrs et bien observés. C'est pourquoi je trouve que l'auteur allemand (1) duquel j'ai tiré cet article, aurait dû quitter ici le ton de la plaisanterie, et prendre la gravité qui convient au sujet; mais comme il n'a pas jugé à propos de changer sa manière, je suis obligé de le suivre pour la fidélité de la traduction, en déclarant toutefois que c'est contre mon gré, et que je n'y prends aucune part.

Bleton, le fameux hydroscope, naquit en Dauphiné. M. le médecin Thouvenel en ayant fait la découverte, le conduisit, en 1780, à Strasbourg, où il fit diverses expériences avec la baguette divinatoire. De-là il le mena à Paris, et le présenta au célèbre Franklin, chez lequel il fit, au rapport de M. Thouvenel, une expérience décisive. Bleton se plaça sur le bord d'un réservoir dont la décharge était très-éloignée. Une personne qui ne pouvait être aperçue et qui n'était pas d'intelligence avec M. Thouvenel, ouvrait un robinet et laissait couler l'eau à des époques déterminées, connues de Franklin, et que celui-ci observait avec une montre à secondes. Aussitôt Bleton entrait en irritation, et se calmait quand l'eau cessait de couler. Voilà l'expérience, elle est très-belle. Par malheur elle ne se trouve rapportée nulle part dans les œuvres de Franklin; mais peut-être ce grand-homme, malgré l'indépendance de son caractère, n'aura pas osé braver le préjugé scientifique de son siècle; d'accord en cela avec plusieurs autres savans célèbres, tels que Spallanzani et Volta, qui, au rapport de M. Thouvenel, n'ont jamais voulu se laisser persuader. Quoi qu'il en soit de cette expérience, on a raison de dire que les armes sont journalières, car Bleton, conduit dans le jardin de Sainte-Geneviève pour une expérience presque publique, tant il y avait de spectateurs, échoua de la manière la plus malheureuse, indiquant plusieurs fois de l'eau où il

(1) *Kritische aufsœtze über die in münchen wieder erneuerten versuche mit schwefelkies-pendeln nud wünschel ruthen. Herausgegoben von L. W. Gilbert, professor der physik und chemie auf der universitœt zu Halle.* Halle 1808.

Digitized by Google

n'y en avait pas, et n'en indiquant point où il y en avait réellement. Mais peut-être était-il troublé par le désir même de la réussite, et d'ailleurs on fit tout ce qu'il était possible pour le tromper; on lui banda les yeux, on le conduisit sur une terrasse du jardin couverte d'herbe très-haute et très-épaisse, et on lui dit qu'il était dans un marais. Il indiqua donc de l'eau, mais pouvait-il faire mieux, et la chose n'était-elle pas probable en supposant qu'on lui eût dit la vérité? On le fit passer et repasser plusieurs fois sur les canaux d'Arcueil, qui alimentent beaucoup de fontaines publiques et dans lesquels, par conséquent, l'eau coule sans interruption. Il ne s'en aperçut pas, et n'indiqua rien; mais on remarquera qu'il avait les yeux bandés, et enfin les eaux d'Arcueil, toutes chargées de parties calcaires, ne sont peut-être pas bonnes pour produire des impressions rabdomantiques. Les procès-verbaux de ces expériences ont été publiés (2) avec les signatures de toutes les personnes qui étaient présentes. M. Guyton de Morveau a aussi donné des détails curieux sur Bleton, dans le *Journal de Nancy*, et malheureusement ils ne sont pas favorables à l'existence de sa prétendue faculté. On cessa de s'occuper de Bleton, personne n'en parla plus, et bientôt il alla exercer son talent hygroscopique sur les sombres bords, où, en d'autres termes, il mourut. (Cette plaisanterie de l'auteur allemand paraît un peu tudesque.)

Mais les hydroscopes sont comme le rameau d'or de la Sybille, il y en a toujours un prêt à remplacer le précédent. En effet, M. le médecin Thouvenel en rencontra bientôt un autre nommé Pennet, qu'il appelle dans ses ouvrages, le *prince des rabdomanthes*, parce qu'il était plus merveilleux encore que tous ses prédécesseurs. Il le tira aussi du Dauphiné, le mena avec lui en Italie, et produisit, par son moyen, des effets extrêmement remarquables, qu'il a décrits dans plusieurs dissertations. Cependant le détail de ces merveilles n'est pas complet encore, car voici une petite aventure

(2) *Journal de Physique*, année 1782.

Digitized by Google

arrivée à Pennet lorsqu'il était à Florence, et quelque recherche que nous ayons pu faire, nous n'en avons trouvé aucune trace dans les mémoires de M. Thouvenel.

Il y avait à Florence un lieu fermé que l'on préparait pour une expérience décisive. Il contenait 90 petites divisions, dans cinq desquelles on avait caché des métaux. Après huit jours de beau tems et de sécheresse, circonstances exigées par M. Thouvenel pour la réussite de l'expérience, on détermina qu'elle serait faite le lendemain. Pendant la nuit qui précédait ce grand jour, Pennet passa avec une échelle dans l'enclos désigné; sans doute pour s'assurer que l'on ne voulait pas se moquer de lui et qu'il y avait réellement de l'argent caché. Mais par malheur il fut observé justement par une des personnes qui l'avaient soupçonné d'imposture. On retira l'échelle, et cette aventure eut une si grande publicité que Pennet perdit à Florence tout son crédit. M. le médecin Thouvenel ne put nier la fatale histoire, mais il se justifia en disant que le défaut de moralité de Pennet n'avait aucun rapport avec sa faculté physique. Pour moi, dit l'auteur allemand, je trouve que cette réponse est bonne; d'ailleurs quelque fût le talent de Pennet, il est pourtant bien clair qu'il était plus sûr d'indiquer l'argent avec exactitude, quand il saurait à peu près où l'on l'avait mis; et enfin on peut toujours tenir cette histoire pour apocriphe, puisque M. Thouvenel, qui a tant parlé de Pennet, n'en fait aucune mention.

Maintenant c'est un jeune hydroscope nommé Campetti, qui occupe l'Allemagne, et sur-tout les savans de Munich. Il est né sur les limites de l'Italie et du Tyrol. Il confesse que c'est en voyant travailler Pennet qu'il a découvert en lui la même faculté. Non-seulement il avait réussi, dans son pays, à découvrir, avec la baguette, de l'eau, du charbon de terre et des métaux enfouis, comme faisait Pennet; mais il ressent la présence de toutes ces substances sans le secours d'aucun instrument. M. Ritter de Munich est allé le chercher et l'a amené dans cette ville, où il a fait avec lui un nombre infini

Digitized by Google

d'expériences. Comme il est de la nature des sciences exactes d'aller toujours en se perfectionnant, M. Ritter a fait abandonner à Campetti la baguette hydroscopique; il ne se sert que d'un petit pendule que l'on tient à la main, et qui est fermé par un morceau de pyrite ou de quelqu'autre substance métallique suspendue à un fil. C'est le même pendule dont nous avons vu que le physicien Gaspard Schott disait, en 1659, que ses mouvemens étaient produits par la puissance du diable ou par la charlatannerie, ou par l'influence de l'imagination. Quoi qu'il en soit, M. Ritter a trouvé, par le moyen de Campetti, des choses merveilleuses, qu'il rapporte toutes à un système de polarité positive et négative, selon le sens dans lequel le pendule tourne. Au-dessus du pôle nord d'une aiguille aimantée, il oscille toujours du côté gauche au côté droit; au-dessus du pôle sud, il va du côté droit au côté gauche : au-dessus du cuivre et de l'argent, il est comme sur le pôle sud; au-dessus du zing, il est comme sur le pôle nord. Si on tient le pendule au-dessus d'une pomme, d'une orange, etc., et que le fruit présente la partie où s'attache le pédoncule, les oscillations seront les mêmes que sur le pôle sud d'un aimant; si on place le fruit du côté opposé, la direction change. Des polarités différentes se montrent aussi aux deux extrémités d'un œuf frais. Bien plus, le pendule indique la polarité de l'organisme humain. Au-dessus de la tête, il oscille comme sur le zing; à la plante des pieds, comme sur le cuivre; au front et aux yeux, comme sur le pôle nord; au nez, comme sur le pôle sud, à la bouche de même; au menton, il reprend les oscillations qu'il avait sur le front. De cette manière, on peut tracer une carte électrographique de la physionomie; tout le corps peut être mis ainsi en expérience. Les deux faces des mains font osciller diversement le pendule; il oscille aussi à la pointe de chaque doigt, et pour le seul annulaire, autrement que pour les autres. Tout le monde ne jouit pas de cette belle propriété; M. Ritter lui-même ne la possédait pas d'abord, mais il la prenait de Campetti en mettant la main sur son épaule, comme M. Thouvenel dit qu'il la prenait de

Digitized by Google

Pennet. Peu à peu cette vertu de Campetti a gagné, et maintenant M. Ritter n'a plus besoin de personne pour explorer tout ce qui lui plaît. Il y a des hydroscopes pour lesquels une substance est négative, tandis qu'elle est positive pour un autre. M. l'abbé Amoretti, de Milan, et M. Thouvenel sont dans ce cas, comme M. Thouvenel lui-même prend soin de le dire dans son ouvrage. Enfin, il y a des gens entre les mains desquels le pendule n'agit point du tout, ou agit tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, à volonté. Il paraît que ce sont en général les personnes douées d'un esprit sévère, enclin à douter, qui hésitent beaucoup à se livrer aveuglément à leur imagination. Quelques personnes de ce genre, parmi lesquelles on compte des physiciens très-habiles, ont répété avec soin ces expériences à Paris et en Allemagne; elles n'ont obtenu aucun succès.

Quoi qu'il en soit, il paraît que la priorité de ces grandes découvertes va être vivement disputée à M. Ritter par M. Gerboin, professeur à l'Ecole spéciale de médecine de Strasbourg (3). Il paraît difficile de détruire les titres que ce dernier apporte. Il cite des expériences faites sur plusieurs personnes dès l'an 1798, époque à laquelle M. Ritter s'occupait seulement de recherches de simple physique. Mais, dans tous les cas, il paraît qu'aucun de ces Messieurs ne peut prétendre à la première place, car elle appartient évidemment au physicien Gaspard Schott, qui avait trouvé ces propriétés en 1659, à cela près qu'en les attribuant au diable, il s'était sans doute trompé dans son explication, ainsi que les médecins de Lyon qui expliquaient la propriété de Jacques Aymar par le larynque corpusculaire et les émanations des atômes, au lieu que maintenant il est sûr que ces phénomènes, ceux de Bleton, de Pennet, de Campetti et de tant d'autres, sont dûs à l'électricité galvanique, qui se développe au contact des substances hétérogènes, et dont toutefois l'influence dans les appa-

(3) *Recherches expérimentales sur un nouveau mode de l'action électrique*; par A. C. Gerboin, professeur à l'Ecole spéciale de Médecine de Strasbourg. Strasbourg, 1808.

Digitized by Google

reils les plus énergiques construits à Paris et à Londres, n'agit plus sur les électromètres les plus sensibles, à la distance d'un quart de pouce.

Si, ajoute notre auteur allemand, il m'était permis de proposer sur ces objets une petite expérience à moi, entre les mains de qui la baguette et le pendule ne réussissent pas, je prierais ces Messieurs de vouloir bien choisir le meilleur hydroscope; et, après lui avoir bandé les yeux, et s'être soigneusement assuré qu'il n'y voit pas clair, on mettrait le pendule entre ses mains, et on lui dirait de le faire osciller, en lui présentant tantôt une substance, tantôt une autre, tantôt rien du tout. Alors, on s'apercevrait bien vîte si ces mouvemens sont dûs au hasard ou à une faculté naturelle, quoique cependant il pourrait bien se faire qu'il soit nécessaire de voir clair pour que cette faculté puisse être exercée; ce que je ne propose d'ailleurs qu'avec modestie et avec le doute qui convient, n'ayant pas la faculté d'en juger par moi-même, comme je l'ai dit plus haut.

C'est par cette proposition que notre auteur termine son ouvrage; mais, selon la méthode allemande, il ajoute en note des réflexions. Par quel hasard, dit-il, est-il arrivé que les médecins, qui, par la nature même de leur profession, devraient penser avec le plus de réserve, sont ceux qui, depuis quelque tems, viennent d'émettre et de publier les opinions les plus extraordinaires? Car, outre M. Thouvenel, docteur à Montpellier, qui ressuscite la rabdomancie; outre M. Gerboin, professeur de médecine à Strasbourg, qui enseigne les merveilles du pendule à ses élèves, voilà qu'un M. Herbin, médecin de l'hospice de Trévoux, publie un ouvrage (4) pour renverser le système du monde de Newton, dont il dit qu'il doutait déjà à dix-huit ans; et, après avoir pulvérisé l'attraction, bien embarrassé de soutenir ses mondes dans l'espace, il suppose que ce sont tout simplement de grandes machines aërostatiques nageant dans l'océan de l'air qui, selon lui, remplit l'immensité des lieux. Notre pôle, dit encore M. Herbin, est plus élevé de 47 degrés sur l'horison en été qu'en hiver; n'est-ce pas une oscillation de ce genre qui pro-

Digitized by Google

duit les mouvemens apparens des planètes? Au reste, ajoute-il, les choses sont-elles ainsi? je l'ignore; jamais je n'ai fait usage de lunettes, et c'est par-là qu'il termine son ouvrage. N'a-t-on pas vu encore un célèbre médecin de Paris annoncer publiquement qu'on prévient les attaques d'apoplexie avec une pierre verte portée en amulette, et que la couleur rouge jouit d'une propriété fébrifuge? et si les gens sensés trouvent ces rêveries bien extraordinaires, ne doivent-ils pas aussi les dénoncer comme dangereuses? Qu'un homme s'annonce pour avoir décomposé le fer, le soufre et le phosphore, et qu'après que les chimistes les plus habiles et les plus justes lui ont déclaré publiquement son erreur, il y persiste, et qu'il continue seul à proclamer ses prétendues découvertes, cela ne fait de mal à personne; le fer et le soufre n'en restent pas moins pour tout le monde ce qu'ils sont et ce qu'ils ont été. Mais si une fois les médecins se mettent en tête de forger des systèmes, de les répandre, de les enseigner, de les pratiquer, il n'y aura plus de sûreté pour personne, si ce n'est pour ceux qui se porteront parfaitement bien. Qu'il soit permis à tout le monde de déraisonner en chimie, en physique, et même en philosophie, à la bonne heure; mais en médecine, prenons garde à nous: chaque erreur tue son homme, ou le rend bien malade; et c'est justement le cas de dire:

Quidquid delirant reges plectuntur achivi.

BIOT.

(4) *Essai sur un nouveau système du Monde, élevé sur les ruines des anciens systèmes*; par J. F. G. Herbin, médecin à l'hospice de Trévoux. A Lyon, 1808.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SALON DE PEINTURE.

QUATRIÈME ARTICLE.

Histoire, Genre, Paysage.

M. GÉRARD.

CEUX qui ont vu les divers salons ornés des premiers ouvrages de M. Gérard, regrettaient, depuis plusieurs années, de ne plus le retrouver dans les expositions publiques. Ses succès avaient laissé de longs souvenirs; et les amis des arts attendaient avec impatience le moment où il sortirait de sa retraite. Plus il semblait vouloir se cacher, plus il voyait sa réputation s'accroître; et le tableau qu'il vient d'exposer (N° 240), était, depuis long-tems, célèbre. On le connaissait d'abord sous le titre *des Voyageurs;* et c'est je crois, sous ce titre qu'on devrait le connaître encore. Celui *des Trois âges* est à la fois inexact et inconvenant: inexact, en ce qu'il semble vouloir réduire à trois âges la vie humaine, qu'on a toujours divisée en quatre: inconvenant, en ce qu'il ne rend point la pensée du peintre, et ne donne pas une idée nette du tableau.

Qu'a voulu, en effet, son ingénieux auteur? Retracer allégoriquement le bonheur et les bienfaits que la femme répand tour-à-tour sur notre existence; fille, épouse, mère, et toujours ou le guide, ou le charme, ou le soutien de l'homme. Quatre figures ont suffi pour rendre cette pensée, qui peut ne paraître d'abord qu'une galanterie, et n'en est pas moins une vérité. C'est une famille qui chemine dans les sentiers de la vie: ceux qui la composent s'arrêtent pour mieux goûter le bonheur d'être ensemble. — Le bonheur est un état de calme; une multitude de sensations se confondent en une seule; le tems semble avoir suspendu son cours: l'homme voyage sans le croire, et s'avance vers le terme sans y penser. C'est quand le bonheur s'enfuit qu'il s'aperçoit de la rapidité des années, et de l'agilité du Tems qu'il avait cru immobile. Alors seulement le voyageur regarde sa route, et il mesure avec effroi le long espace qu'il vient de parcourir. Dans le bonheur, représentez-le donc immobile, car c'est un trait de vérité que vous ajoutez à l'allégorie.

Digitized by Google

Cette famille fortunée repose au sein d'une nature riante; elle n'a trouvé sur ses pas que des sites enchanteurs, car on n'en rencontre point d'autres dans la vie quand on est entouré de tout ce qui est cher, quand on marche entre un époux et un père. Hélas! où l'absence ou la mort les conduiront bientôt sur des plages désertes et sous un ciel orageux! La jeune femme, sujet principal de cette composition, est placée entre les autres personnages, et forme le lien qui les réunit tous. Sur ses genoux un enfant repose; son bras entoure les épaules d'un vieillard, qui trouve en elle l'appui et le soutien de sa faiblesse : elle offre à un jeune homme sa main, et le regarde : il est dans l'âge où cette main doucement pressée, et ce tendre regard, suffisent pour faire oublier les fatigues du voyage.

Maintenant, appelez cela *les Voyageurs*, quelle vérité! quel goût exquis! quel choix de composition! quel charme! Appelez cela *les Trois âges*, je cherche ce que vous voulez exprimer; je ne vous entends plus. Je ne doute même pas que ce titre n'ait fait tort à l'ouvrage; et que tels critiques sévères ne l'eussent jugé différemment, s'il avait été désigné par le titre qui peut seul lui convenir. — Fort bien, me dit hier un amateur, à qui j'en faisais la remarque : mais ne désireriez-vous pas plus d'expression à ce jeune homme? — Pourquoi? cette expression est vraie, elle doit être calme. — Plus de naturel dans son attitude? — Peut être. — Un plus grand style dans la draperie qui couvre les genoux de ce vieillard? — Oui. — Cette femme est une française. Avouez qu'on pourrait trouver dans Paris, une tête aussi belle, aussi fraîche, aussi gracieuse. — Et une gorge aussi charmante, n'est-ce pas? J'en fais compliment à nos jolies femmes. Mais avouez aussi qu'il est rare d'en rencontrer de semblables, et que c'est bien là celle qui est destinée par la nature, à faire le *charme de l'homme dans le voyage de la vie*, soit à Paris, soit ailleurs. — J'aurais mauvaise grâce, je l'avoue, de n'en pas convenir. Mais enfin, le style de cette figure, est-ce celui de l'histoire ou du portrait? — Du portrait! êtes-vous juste? Distinguez les différens genres dans le style de l'histoire : et sachez apprécier, avant tout, la vérité et la nature. — Mais est-ce donc tout ce qu'on pouvait attendre de l'auteur de Bélisaire et d'Ossian? — Et qui vous dit que l'auteur d'*Ossian* a voulu nous donner sa mesure dans *les Trois âges*? Je sais que vous aimez la poësie : voudriez-vous qu'après avoir fait les admirables tragédies d'Andromaque et de Britanicus, Racine n'eût pas écrit sa charmante Béré-

Digitized by Google

nice ? M. Gérard traite, dit-on, des sujets plus élevés; il pourra y développer davantage toute la grandeur de son dessin. Mais voyez dans ce tableau le grandiose de ce paysage, cette heureuse disposition des figures, ces ajustemens pleins de goût, pleins de grâce; voyez l'expression de cette femme charmante que vous appelez une française; ne reconnaissez-vous pas la main qui fit revivre Psyché ? Ecoutez; il n'y pas deux jours encore qu'un artiste est venu me dire : *Vous avez loué l'idéal de la tête et du sein d'Atala : Eh bien! je puis vous assurer que Girodet n'a fait que copier fidèlement un modèle que je connais, dont je me s rs :* et il m'en a dit le nom. Je lui ai conseillé modestement d'inventer à l'avenir d'après ce modèle. Vous voyez que M. Gérard n'est pas seul accusé de faire le portrait dans des tableaux d'histoire. Avouez que celui *des Trois âges*, ou plutôt *des Voyageurs* suffirait s ul, malgré quelques imperfections, pour fonder une réputation distinguée, et que s'il était réellement quelqu'un qui ne dût pas s'énorgueillir de l'avoir produit, ce ne pourrait être que son auteur; exception bien glorieuse, et plus flatteuse sans doute que tous ces succès d'engouement, prodigués à des artistes novices, qui n'ont pas encore attiré sur eux les regards de l'envie, et dont on n'exige rien, parce qu'ils n'ont rien promis. — Vous aimez à louer, on le sait; vous êtes toujours du parti.... — Je suis toujours du parti des talens; je n'en connais point d'autre pour un critique : j'aime à louer, je ne m'en cache point; et je plains ceux qui se plaisent à médire, beaucoup plus que je ne les blâme : *Trahit sua quemque voluptas.* — Vous avez annoncé *les Trois âges* comme *un chef-d'œuvre de composition, de goût et de grâce.* — Oui sans doute, et j'ose croire que ce jugement sera confirmé par ceux qui sont encore accessibles aux émotions douces; qui ne prennent pas les grimaces pour l'expression, et le tapage des couleurs pour la vivacité du coloris; par ceux enfin qui savent discerner dans le choix, dans l'arrangement et dans l'exécution d'un sujet, l'esprit, la mesure et les convenances. — Vous venez cependant d'avouer que quelques-unes de mes observations ne manquent pas entièrement de justesse ? — Oui. — Comment donc concilier tout cela ? Comment ferez-vous votre article ? — Il est fait, je n'ai qu'à transcrire l'entretien que nous avons eu ensemble. J'ajouterai seulement ces paroles que je viens d'entendre dire autour de nous : « Peintre de Psyché et de Bélisaire, quand on se rappelle ces ouvrages supérieurs dans des genres divers, quand on regarde vos *voyageurs* moins

Digitized by Google

faits pour étonner, sans doute, mais non pas moins aimables que leurs aînés, on vous en veut d'avoir mis au salon tant de portraits admirables,

Et dignes seulement de *Vandick* ou de vous (1),

Mais qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme la monnaie d'un Bélisaire, ou d'une Psyché nouvelle. »

M. RICHARD.

Cet artiste, aimé du public, s'est ouvert une nouvelle carrière, dans laquelle, jusqu'à ce jour, il n'a pas trouvé de rival. Des sujets choisis avec goût, disposés avec art, exécutés avec talent, des effets piquans et vrais, des costumes gothiques, mais devenus sous son pinceau gracieux et variés, telles sont les beautés ou les agrémens qu'on peut s'attendre à trouver dans les ouvrages qui portent son nom. Toutefois sa *Marie Stuart* (N° 496), pourrait bien ne pas remplir en tout une si flatteuse attente. La tête de la reine est péniblement peinte, et l'effet général n'a rien de remarquable. Peut-être, parmi nos peintres, son auteur est-il le seul capable de faire si bien en ce genre; mais il peut faire beaucoup mieux; et s'il en faut une nouvelle preuve, je la trouve dans son saint Louis (N° 495).

Blanche de Castille, jalouse de conserver l'ascendant qu'elle avait sur son fils, ne pouvait voir sans humeur l'empressement qu'il témoignait à son épouse, Marguerite de Provence. Le roi se rendait auprès d'elle à l'insçu de sa mère; et dès que Blanche survenait, l'huissier de la chambre l'en avertissait en faisant aboyer des chiens. *Cependant une fois*, dit Joinville, *estoit le roy du costé la roine sa femme, et estoit en grand peril de morts pour ce qu'elle estoit bléciée d'un enfant qu'elle avoit eu. Là vint la royne Blanche, et prist son fils par la main, et li dit:* Allez-vous-en, vous ne fêtes rien ci. *Quand la royne Marguerite vit que le roy se en allait, elle s'écria:* Hélas! vous ne me lairez voir mon seigneur ne morte ne vive. *Et lors se pasma; et cuida l'en qu'elle faust morte* (et l'on crut qu'elle se mourait), *et le roy qui cuida qu'elle se mourut, retourna, et à grant peine la remit l'en* (on l'a remit) *à point.*

Ici, la disposition générale est heureuse; les diverses draperies sont choisies et distribuées de manière à produire

(1) Et digne seulement d'Alexandre ou de vous.
BOILEAU, 1re épit.

un

Digitized by Google

un effet flatteur, harmonieux et brillant. Les meubles, quoique dans le style du tems, ont des formes élégantes. L'expression vraie dans presque tous les personnages, est sur-tout attendrissante et douce dans la jeune reine, sur laquelle devait porter le principal intérêt de la composition. N'a-t-elle pas tout ce qui touche, cette innocente victime d'une jalousie politique? Elle est belle, aimée, persécutée, souffrante, mais noble encore dans sa douleur; émue et non pas irritée, ce ne sont point des reproches qui lui échappent mais des plaintes et des gémissemens. L'impérieuse Blanche en est peu troublée: ce qui alarme son inquiète jalousie, c'est l'effet que produisent ces plaintes sur le cœur du jeune roi dont la physionomie, dont tous les mouvemens expriment le désir d'obéir à sa mère, combattu par la crainte d'abandonner sa femme dans un si périlleux moment. Quelle que soit la déférence que les historiens attribuent à S. Louis pour les volontés ou les caprices de sa mère, le peintre me paraît renchérir sur eux. Cette déférence passe ici toutes les bornes; elle va jusqu'à la niaiserie, jusqu'au ridicule. Pour peu qu'il ait de sang dans les veines, il doit voler au secours de son épouse, il doit se précipiter dans ses bras, sauf à se jeter ensuite aux genoux de sa mère, si bon lui semble. S. Louis était un héros, c'était de plus un législateur habile, un grand prince, un grand homme: et vous en faites un écolier de sixième qui tremble devant la férule de son régent! Ajouterai-je une critique d'un autre genre? Il me paraît que cette figure du prince, cachée sous une longue draperie, n'est pas très-bien ensemble. Quoi qu'il en soit, l'architecture, le fond, dans lequel on aperçoit le jeune page qui fait aboyer les chiens, sont d'une vérité frappante: ce tableau jouit de la faveur du public et de l'estime particulière des connaisseurs. Il est fait pour soutenir la réputation de M. Richard, envers qui je crois n'avoir été que juste, en le désignant comme notre premier peintre en ce genre.

M. Gautherot.

N° 236. *Allocution.*

Ce titre fait très-peu connaître le tableau: il faut donc avant tout, le décrire. A peu près au centre de la toile, l'Empereur à cheval, harangue; des maréchaux, des officiers supérieurs, et les soldats du deuxième corps de la grande armée, se pressent autour de lui, et l'écoutent. Le fond couvert de neige, la brume épaisse répandue dans les airs, tout annonce un froid horrible; toutes ces troupes en

Digitized by Google

sont saisies : mais, à la voix de leur chef, elles oublient le froid et les fatigues ; et déjà quelques-uns des soldats élèvent leurs mains vers lui, comme pour jurer de vaincre.

Ce qui frappe d'abord à l'aspect de ce tableau, c'est la roideur de plusieurs attitudes, que cette atmosphère glaciale ne justifie pas entièrement. Il n'est personne, peut-être, qui n'ait remarqué ce défaut. Mais on ne songe pas assez, ce me semble, combien il est difficile de donner des mouvemens aisés et des attitudes libres à des hommes chargés du sabre, du mousquet et du havresac. Quelle que soit cependant la difficulté, j'avoue qu'elle pouvait être plus heureusement vaincue, ou plus adroitement éludée. J'avoue aussi que l'artiste aurait pu varier davantage ses expressions, et donner à quelques-uns de ses personnages des formes qui, sans être idéales, eussent été moins dépourvues de grandeur. Je conviens que ces chevaux paraissent la plûpart d'une race mesquine, et qu'il est tel amateur difficile qui ne les admettrait point dans son haras : je conviens même qu'ils manquent de chaleur, de mouvement; qu'on y chercherait en vain les muscles, les veines, la vie. Mais après avoir satisfait par ces aveux, les aristarques les plus sévères, je dois reconnaître dans cet ouvrage un dessin généralement correct, dans la tête de l'Empereur, une manière grande et large ; de la vivacité ou de l'énergie dans quelques-unes des expressions ; et dans l'auteur, un vrai talent qui mérite qu'on le critique avec franchise, parce qu'on peut le louer sans complaisance.

M. Lordon.

N° 398. *Atala.*

« Le père Aubri prit entre ses deux doigts une hostie, et » s'approcha d'Atala, en prononçant des mots mystérieux. » Cette vierge avait les yeux levés au ciel en extase ; toutes » ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassem- » bla sur sa bouche; ses lèvres s'entrouvrirent, et vinrent » avec respect chercher le dieu caché sous le pain mys- » tique. » (M. *de Châteaubriant.*)

Se soutenir au salon, auprès de l'Atala de M. Girodet, en traitant un sujet qui semble provoquer un rapprochement si dangereux, ce serait déjà un honneur pour le jeune peintre ; mais M. Lordon fait plus que s'y soutenir. En présence de *la sépulture* d'Atala, on trouve encore dans sa *communion* des beautés de plus d'un genre. Ce n'est pas que je prétende établir aucune comparaison entre les

Digitized by Google

N° 194. S. Vincent de Paul *prend les fers d'un malheureux père de famille condamné aux galères, pour fait de braconage.*

Le saint est debout; sa main tient déjà la chaîne; il offre ses pieds aux fers, et il montre le ciel. Le malheureux qu'il délivre accourt à son bienfaiteur, les mains croisées sur la poitrine, l'expression du respect et de la reconnaissance sur la bouche et dans le regard. Près de là sa femme à genoux, accompagnée de sa fille, tient d'une main leur jeune fils; de l'autre, elle fait un signe de remercîment à leur libérateur commun; son émotion semble dire: «O vous, » notre ange tutélaire, vous ne l'avez pas sauvé seul!» Sur des plans plus reculés, on aperçoit quelques forçats et d'autres personnages accessoires.

Le choix d'un pareil sujet est une preuve de bon esprit. Célébrer les actes d'une humanité généreuse, est sans doute le plus noble emploi des talens: et tous les arts bien dirigés, devraient, en retraçant d'illustres exemples, concourir, autant qu'il est en eux, à renforcer la morale publique. C'est-là le but glorieux qu'ils se proposèrent toujours chez les Grecs, peuple ardent et passionné qu'on guidait par le sentiment, avec plus de facilité qu'on ne mène nos peuples modernes par la force et par l'intérêt. Je ne crois pas que le pinceau d'un Xeuxis ou d'un Appelles eût dédaigné le sujet de ce tableau. Quant à l'exécution, on

Digitized by Google

y découvre, il est vrai, une certaine timidité qui décèle le crayon d'un jeune homme; mais on y reconnaît, ce me semble, le germe d'un véritable talent. Ce n'est pas que le dessin ne laisse quelque chose à désirer. Le forçat pourrait avoir plus de dignité, une physionomie plus heureuse: un braconier n'est pas un scélérat. Si la noblesse de son front, l'émotion de ses regards, avaient décelé en lui une ame grande et sensible; si, après de longs combats, il n'eût enfin consenti de céder ses fers à l'innocence que pour rendre la vie à son épouse, à sa famille au désespoir, alors on prendrait à sa délivrance un intérêt bien plus vif, et qui se réfléchirait sans doute sur son libérateur lui-même. Mais la tête de ce généreux libérateur a de la noblesse, du caractère; elle est d'une bonne couleur. L'attitude, l'expression des jeunes femmes, sont d'une précieuse simplicité, et le groupe lointain des forçats me paraît d'un ton de couleur chaud et historique. C'est ici le début d'un jeune peintre: et j'avoue qu'un tel début me semble d'un fort bon augure.

M. Bidault.

L'amateur des campagnes, de leurs eaux, de leur verdure, de leurs fraîches ombres, les retrouve avec tous leurs accidens variés, dans les ouvrages de cet habile artiste. Ce ne sont pas des imitations, c'est la nature elle-même, mais une nature choisie, parée de tous ses charmes, brillante de tout son éclat. Les eaux sur-tout, leurs transparence, leurs bondissemens, leurs jeux, sont rendus avec un art qui n'ôte rien à l'aisance, avec une fidélité libre et facile qu'on ne croirait pas être le fruit de l'art. Ce mérite si rare brille principalement dans une *vue de la vallée d'Allavard* (en Dauphiné), N° 38. Dans le N° 39, *représentant l'entrée d'une ville d'Italie*, on ne peut s'empêcher de remarquer, dès le premier coup-d'œil, l'heureuse disposition des figures, leur vérité, et le mouvement qui règne dans toute la composition. Tous les paysages sortis du même pinceau ont une physionomie de famille, ils se ressemblent en beauté, et ne diffèrent que du plus au moins. On pourrait toutefois y relever quelques imperfections, mais légères, et qui ne me paraissent pas mériter qu'on allonge cet article, déjà trop long, peut-être, pour les discuter en détail.

Vict.... P....

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

SPECTACLES.

Théâtre du Vaudeville. — L'anecdote d'un jeune provincial que l'on conduisit à la boutique de caricature de la rue du Coq, au lieu de le mener au salon de l'exposition, a fourni le canevas d'une nouvelle pièce.

M. Moutonnet, qui habite ordinairement le Perche, est mandé à Paris pour épouser la fille de M. Robert, mais la demoiselle aime Sainville, jeune peintre. Le valet de Sainville conduit M. Moutonnet dans la rue du Coq; il lui explique les caricatures qui ornent la boutique du fameux Martinet, et les lui vante comme les chefs-d'œuvre de nos peintres : il lui fait remarquer sur tout la gravure du tableau du couronnement, et le provincial n'a d'autre objection à faire contre ce croquis (qu'il croit être le tableau original de M. David), sinon qu'il le trouve un peu petit. J'ai peine à croire que dans le Perche on puisse se tromper aussi lourdement. Enfin, l'officieux Cicerone montre à Moutonnet la caricature de M^me^ Denis, et lui apprend qu'il voit le portrait de celle qu'il doit épouser. L'indignation qu'éprouve Moutonnet donne lieu à un quiproquo entre lui et M. Robert, et cette scène ressemble un peu trop à celle de Pourceaugnac et d'Oronte. Sainville paraît alors, il montre à M. Robert la médaille d'encouragement qu'il vient de recevoir, et lui annonce que son tableau est vendu; le père qui n'a plus d'objections à faire, consent de bonne grace au mariage des deux amans. Le parterre n'a pas eu la politesse de s'informer si Moutonnet restait à Paris ou s'il retournait au Perche, et il a fait baisser la toile sans vouloir entendre le vaudeville de la fin. Il y a encore dans la pièce un frondeur qui trouve mauvais toutes les productions de l'Ecole moderne, et qui, ainsi que M. Beaufils, (mais d'une manière moins plaisante), ne dit jamais que détestable, *et ne sort pas de-là*. De jolis couplets à la louanges des premiers peintres qui ont exposé, ont été applaudis et auraient sauvé l'ouvrage si la chose eût été possible; mais ce vaudeville, pour me servir d'expressions usitées en peinture, n'est qu'une mauvaise copie de plusieurs bons originaux : il est, à ce qu'on dit, l'ouvrage de deux auteurs qui, récemment encore, ont obtenu à ce théâtre des succès assez brillans pour les consoler de cette petite disgrace.

Théâtre de l'Impératrice (Odéon). — La reprise du *Mariage de Figaro*, ce chef-d'œuvre de Mozart, attire

Digitized by Google

toujours les amateurs et procure d'abondantes recettes à l'administration de ce théâtre.

Le rôle du Comte, chanté par *Bianchi*, a été confié à *D. Garcia-Bianchi*, n'avait pas une voix très-étendue, mais sa méthode était excellente; *D. Garcia*, au contraire, a la voix fraîche et agréable, il ne lui manque que de savoir mieux la conduire; par le travail et l'habitude il acquerra cette dernière qualité sans laquelle un chanteur, tel flatteur que soit son organe, laisse toujours quelque chose à désirer.

Mad^e Muraglia, qui a remplacé Mad^e Crespi Bianchi, joue le rôle de Suzanne et s'en acquitte très-convenablement. Il faut rappeler à ceux qui la jugent avec trop de sévérité, qu'elle n'a pas été engagée comme *prima*, mais bien comme *seconda donna*. Mad^e Barilli, heureusement pour nos plaisirs, a gardé le rôle de la Comtesse. Le parterre qui a pris l'habitude de lui faire répéter le morceau du Page au second acte, a été agréablement surpris de le lui entendre chanter en français; on n'en a pas perdu un seul mot. Il est piquant d'entendre une cantatrice étrangère prononcer notre langue plus intelligiblement que beaucoup de nos musiciennes. B.

On a donné, à ce même théâtre, le 17 novembre, la première représentation des *Querelles* ou de la *Famille bretonne*, pièce en trois actes et en vers.

Cette représentation a été, pour Colin d'Harleville, une véritable apothéose.

Un prologue de M. Andrieux avait disposé toutes les ames à l'attendrissement, aux regrets : la pièce est venue achever l'ouvrage. De douces larmes ont coulé de tous les yeux. — Mais parlons d'abord du prologue.

Colin veut revoir, corriger sa pièce des *Deux Frères* (les *Querelles*), il s'aperçoit qu'elle a disparu. Un ami survient, et cet ami-là, on devine facilement que c'est l'auteur même du prologue. Il apprend à l'auteur désolé, que sa pièce n'est point perdue, qu'on l'a trouvée dans la boutique d'un épicier; enfin il raconte tout ce que les journaux ont publié du sort singulier de cette comédie, détails que des hommes qui ne veulent rien croire ont révoqués en doute, et qui pourtant paraissent très-exacts. — Colin ne sait trop s'il doit se féliciter de cette exhumation de sa comédie; il en connaît tous les défauts; il fait entendre qu'il n'aura pas le tems d'y mettre la dernière main.... Il règne, sur toute cette fin du prologue, une teinte de mélancolie qui touche, pénètre : M. Andrieux

Digitized by Google

fait partager à tous les spectateurs le sentiment qui lui a dicté les vers de cette scène.

L'acteur qui jouait le rôle de Colin, avait pris le costume ordinaire de cet auteur; il imitait ses manières, même le son de sa voix. L'illusion était complète, mais déchirante pour tous ceux qui ont connu et aimé l'auteur du *Vieux Célibataire*; et le rédacteur de cet article est du nombre. — Ce prologue a été fort applaudi, et le méritait.

La fable de la comédie des *Querelles* ou de la *Famille bretonne* est extrêmement simple. Deux frères qui s'aiment tendrement, se querellent à chaque instant sur des riens: tantôt c'est sur un fait de peu d'importance que raconte l'un, dont l'autre nie la possibilité, tantôt sur un passage de Cicéron, etc., etc.; une femme, la meilleure des femmes, les raccommode toujours. Au milieu de ces querelles, de ces débats très-comiques, arrivent des scènes de famille, des scènes d'amour qui sont d'une douceur, d'une pureté angéliques. Partout on retrouve Colin, bon, simple, enfant même comme il l'a été toute sa vie. La pièce enfin est éminemment morale.

Toute mère sans crainte y conduira sa fille.

Peu de sermons inspireraient aussi bien l'amour des devoirs, des vertus domestiques.

Sans doute, ce n'est pas là une comédie, quoiqu'il y ait des scènes très-gaies, mais c'est un bon drame: sans doute encore ce n'est pas la meilleure pièce de Colin; mais, dans son théâtre, on ne la placera pas au dernier rang. — Le premier acte et toute la fin du troisième paraissent être du bon tems de l'auteur.

Au reste, elle est jouée avec un ensemble parfait. Les acteurs ne méritent que des éloges. A. D.

Athénée de Paris.

L'Athénée de Paris a fait, jeudi 17, l'ouverture de ses Cours par une séance publique, dont la première partie a été remplie par des lectures, la seconde par quelques morceaux de musique.

M. le Mazurier a lu une *Epître aux nouveaux romanciers*, aimable persiflage, critique ingénieuse du genre moderne et de ces événemens surnaturels, lugubres, invraisemblables, qui caractérisent certains romans anglais, trop fidélement imités par les auteurs français dont Mme Radcliff a égaré le goût.

Cette Epître a été suivie d'une *Notice sur la vie de Cabanis*. M. Pariset, élève et ami de ce célèbre écrivain, avait été choisi par l'Athénée pour payer à l'auteur *des rapports du physique et du*

Digitized by Google

moral de l'homme ce tribut de regrets et d'admiration. Il s'en est acquitté avec une noble franchise, une douce sensibilité. On a remarqué et fort applaudi dans cet éloge un portrait de Mirabeau tracé avec beaucoup de goût et de vérité, une analyse claire et concise des ouvrages de Cabanis, et la peinture touchante des derniers momens de cet homme illustre. M. Pariset, très-avantageusement connu comme médecin et professeur, a prouvé dans cet écrit élégant et pur qu'il était comme littérateur digne de suivre les traces du maître dont il honorait la mémoire.

M. Lavallée a lu une *Epître à la Bienfaisance* dans laquelle l'auteur a su placer le trait intéressant de Fénélon rachetant une vache qu'un soldat avait prise à une paysanne indigente, et la ramenant lui-même à l'étable de cette mère infortunée. Il a tracé en très-beaux vers le tableau de la misère honnête et digne de pitié comparée à la révoltante mendicité, fruit des vices les plus honteux, et il a mis en parallèle la véritable bienfaisance avec l'orgueilleuse aumône que la vanité sait arracher à l'avarice.

La séance littéraire a été terminée par la lecture de deux fables de M. Jouy; l'une intitulée *les Mouches et le Vase de Sorbet*, l'autre *la Rose et la Lavande*. Des détails fins et spirituels, une aimable philosophie, un style toujours facile, élégant et rapide, distinguent les poésies fugitives de cet auteur qui, dans l'opéra de *la Vestale*, a su s'élever au sublime du genre lyrique. Ses deux fables ont eu le succès le plus flatteur et le mieux mérité.

Les Cours de littérature, de sciences physiques et naturelles commenceront incessamment à l'Athénée. L'intérêt que ce bel établissement inspire aux gens de lettres, aux hommes de goût et aux amis des arts nous engagera quelquefois à rendre compte de ses progrès, et surtout de ses leçons littéraires. C. L. C.

NOUVELLES POLITIQUES.

1er BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Vittoria, le 9 novembre 1808.

Position de l'armée française au 25 octobre:

Le quartier-général à Vittoria.

Le maréchal duc de Conegliano, avec la gauche, bordant l'Arragon et l'Ebre, son quartier-général à Ralalla.

Le maréchal duc d'Elchingen, son quartier-général à Guardia.

Le maréchal duc d'Istrie, son quartier-général à Miranda, occupant le fort de Pancorba par une garnison.

Digitized by Google

Le général de division Merlin, occupant avec une division les hauteurs de Durango, et contenant l'ennemi qui paraissait vouloir tomber sur les hauteurs de Mondragon.

Le maréchal duc de Dantzick étant arrivé avec la division Sébastiani et Leval, le roi jugea à propos de faire rentrer la division Merlin.

Cependant l'ennemi ayant pris de l'audace, et ayant occupé Lerin, Viana et plusieurs postes sur la rive gauche de l'Ebre, le roi ordonna au maréchal duc de Conegliano de marcher sur lui. Le général Watier, commandant la cavalerie, et les brigades des généraux Habert, Brun et Razout, marchèrent contre les postes ennemis. L'ennemi fut culbuté partout dans la journée du 27. Douze cents hommes cernés dans Lerin, voulurent d'abord se défendre; mais le général de division Grandjean, ayant fait ses dispositions pour les attaquer, les culbuta, fit prisonnier un colonel, deux lieutenans-colonels, quarante officiers et les douze cents soldats. Ce sont les troupes qui faisaient partie du camp de Saint-Roch. Dans le même tems, le maréchal duc d'Elchingen marchait sur Logrono, passait l'Ebre, faisait à l'ennemi trois cents prisonniers, le poursuivait à plusieurs lieues de l'Ebre, et rétablissait le pont de Logrono. Par suite de cet événement, le général espagnol Pignatelli, qui commandait les insurgés, fut lapidé par eux.

Les troupes du traître la Romana et les Espagnols prisonniers en Angleterre, que les Anglais avaient débarqués en Espagne, et les divisions de Galice, formant une force de trente mille hommes, de Bilbao menaçaient le maréchal duc de Dantzick, qui, emporté par une noble impatience, marcha à eux dans la journée du 31, et les culbuta de toutes leurs positions au pas de charge. Les troupes de la Confédération du Rhin se sont distinguées, principalement le corps de Bade.

Le maréchal duc de Dantzick poursuivit l'ennemi l'épée dans les reins toute la journée du 1er novembre jusqu'à Guenès, et entra dans Bilbao. Des magasins considérables ont été trouvés dans cette ville, plusieurs Anglais ont été faits prisonniers. La perte de l'ennemi a été considérable en tués et blessés: elle l'a été peu en prisonniers. Notre perte n'a été que d'une quinzaine de tués et d'une centaine de blessés. Toute honorable qu'est cette affaire, il était à désirer qu'elle n'eût pas eu lieu. Le corps espagnol était dans une position à être enlevé.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le corps du maréchal Victor étant arrivé, fut dirigé de Vittoria sur Orduna. Dans la journée du 7, l'ennemi, renforcé de nouvelles troupes arrivées de Saint-Ander, avait couronné les hauteurs de Guenès. Le maréchal duc de Dantzick marcha à eux, perça leur centre. Les cinquante-huitième et trente-deuxième se sont distingués.

Si ces événemens se fussent passés en plaine, pas un ennemi n'eût échappé; mais les montagnes de Saint-Ander et de Bilbao sont presqu'inaccessibles. Le duc de Dantzick poursuivit toute la journée l'ennemi dans les gorges de Valmaseda.

Dans ces dernières affaires, l'ennemi a perdu, en hommes tués, blessés et prisonniers, plus de trois mille cinq cents à quatre mille hommes.

Le duc de Dantzick se loue particuliérement du général de division Sebastiani, du général hollandais Chassey, du colonel Lacoste, du vingt septième régiment d'infanterie légère; du colonel Bacon, du soixante-troisième régiment d'infanterie de ligne; et des colonels des régimens de Bade et de Nassau, auxquels S. M. a accordé des récompenses.

L'armée est abondamment pourvue de vivres; le tems est très-beau.

Nos colonnes marchent en combinant leur mouvement.

On croit que le quartier-général part cette nuit de Vittoria.

Suite de l'Exposé de la situation de l'Empire, présenté par S. Exc. le ministre de l'intérieur.

Administration intérieure.

L'administration intérieure de la France présente à la sollicitude du Gouvernement une immense variété d'objets qu'il ne peut embrasser dans son étendue sans la plus constante application. Cependant chacune des parties de ce grand ensemble a reçu des soins particuliers.

Pour mieux apprécier les besoins des diverses contrées de son Empire, S. M. les parcourt successivement chaque année.

Dans ces utiles voyages, elle daigne réunir auprès d'elle les fonctionnaires des différens ordres de l'Etat; elle juge par elle-même de leur degré de capacité; elle les interroge sur les abus et sur les améliorations possibles.

Le négociant, le fabricant, l'agriculteur, expriment librement leurs vœux.

L'Empereur voit par lui-même l'intérieur des cités, l'état des campagnes, les établissemens de toute espèce, les manufactures, les ateliers. Son génie qui se plie à tout, lui fait découvrir par-tout, et les vices et les moyens de perfectionnement.

Digitized by Google

C'est ainsi que S. M. a parcouru dans le cours de cette année les départemens situés au-delà des Alpes, ceux du Sud-Ouest de la France, et la partie de ses Etats qui conduit à Erfurt.

Et comme il lui devient impossible de faire un pas en Europe sans retrouver d'illustres souvenirs; en visitant le royaume d'Italie, elle a revu le premier théâtre de sa gloire; dans le Piémont et dans l'Allemagne, elle a traversé les champs à jamais célèbres de Marengo et d'Iéna.

Par-tout des institutions utiles, des ordres donnés pour des travaux importans, des concessions inespérées lui attirent les bénédictions des peuples et laissent dans les cœurs des traces ineffaçables.

Les départemens du ci-devant Piémont et de la Ligurie, confiés au gouvernement d'un prince né en Italie, allié à la famille impériale, semblent tenir à la France par des nœuds plus étroits qu'auparavant.

Bordeaux, déjà si fier d'avoir possédé son souverain, va s'énorgueillir encore d'un grand nombre de monumens publics.

Montauban, oublié dans la division territoriale de l'Empire, doit devenir le chef-lieu d'un nouveau département.

Bayonne, Toulouse et Nantes, ne peuvent se rappeler le séjour de S. M. sans les plus vifs transports; et Mayence, favorisé plusieurs fois de la présence de l'Empereur, fait toujours éclater la même allégresse.

Quels résultats, Messieurs, doivent suivre de semblables voyages, combien ils sont propres à éclairer le Gouvernement, à attacher les peuples, à maintenir le zèle des magistrats, à développer tous les moyens de prospérité!

A la suite d'un de ces voyages, l'Etrurie, cette ancienne patrie des arts, a été réunie à la France et associée à tous les avantages d'un gouvernement protecteur et fort, qui saura fixer les destinées si long-tems mobiles de cette contrée florissante.

Une commission, sous le nom de junte, est chargée d'étudier les ressorts de la précédente administration de la Toscane, de les plier avec ménagement à leur usage futur; enfin, de préparer le pays au régime sous lequel il doit vivre bientôt.

Les Etats de Parme et de Plaisance, devenus le département du Taro, cessent de faire une exception au système administratif de l'Etat.

Les villes de Wesel et de Flessingue sont réunies à l'Empire.

Ces différentes acquisitions ont bien moins pour objet l'agrandissement du territoire que l'avantage d'une frontière plus forte, et l'intérêt du commerce, attaché à la possession d'une plus grande étendue de côtes et d'un plus grand nombre de ports.

Etablissemens de Bienfaisance, etc.

Je dois maintenant, Messieurs, entrer dans des détails administratifs qui, pour s'appliquer à de moins grands objets, n'en exciteront pas moins votre attention, puisqu'ils touchent de très-près au bien-être de la société.

L'Administration des hospices se présente d'abord. Une surveillance exacte a été exercée sur ces asyles de la douleur, de l'indigence et de la vieillesse. L'emploi des ressources a été fait avec économie; et grâces à la juste confiance qu'inspirent les commissions administratives des hospices, grâces à la sagesse du Gouvernement, ces ressources se sont accrues d'un capital de 3,000,582 fr. produit de legs et de donations.

La pensée de S. M., fixée depuis long-tems sur les services rendus aux indigens et aux malades, par les Sœurs de la Charité, s'est manifestée d'une manière éclatante, par l'auguste protection sous laquelle elle s'est plu à placer ces congrégations, par la réunion de leur chapitre général,

Digitized by Google

sous la présidence de S. A. I. Madame Mère, et par les concessions considérables qui leur ont été faites.

Les établissemens d'eaux minérales qui existent dans les Pyrénées, ont été, à l'époque du voyage de l'Empereur dans ces contrées, placés sous un nouveau système d'administration propre à les améliorer et à les étendre.

La même prévoyance qui embrasse tout, a mis à la disposition du ministre de l'Intérieur un tiers des fonds de non-valeurs de chaque département, pour secourir les victimes de la grêle, des incendies, des tremblemens de terre, et des inondations de rivières ou des ravages de la mer.

La ville de Spa, plusieurs parties du département du Pô, Flessingue, les départemens de l'Escaut, de la Dyle et des Deux-Nèthes, ont eu spécialement part à des secours considérables, et les accens de leur reconnaissance ont retenti autour du trône.

De grandes et importantes mesures ont été prises pour la répression de la mendicité. Chaque département aura dans son sein un dépôt où les indigens trouveront un asyle, la subsistance et de l'ouvrage. Etablissement paternel où la bienfaisance tempérera la contrainte par la douceur; maintiendra la discipline par l'affection, ramènera au travail en réveillant les sentimens d'une honte salutaire.

Ces institutions recevront leur exécution dans un court délai. Pour prix de ces efforts, le Gouvernement a la confiance que, dans quelques années, la France offrira la solution, cherchée inutilement jusqu'ici, du problème de l'extinction de la mendicité dans un grand Etat.

Les indigens qu'il n'aura pas été possible de rappeler à des habitudes honnêtes, et qui seront trouvés hors de leur département, exigeant l'assistance publique, seront renfermés dans des maisons centrales de détention. Le décret du 16 juin dernier ordonne la formation de neuf de ces maisons dans l'Empire, indépendamment de celles qui existaient déjà. Les mendians vagabonds et les criminels condamnés, par les tribunaux y seront détenus séparément : tous y seront contraints à un travail dont les produits tourneront à l'amélioration de leur sort, et diminueront les dépenses de l'administration.

Les prisons elles-mêmes sont dans un état moins fâcheux : des constructions et des réparations ont été exécutées dans un grand nombre de départemens, pour les rendre plus sûres et plus salubres.

Mais le Gouvernement est loin de considérer comme suffisantes ces premières améliorations; il sait trop, pour ne pas s'en occuper, que le plus grand nombre des prisons exige une création nouvelle : elle est réclamée par la pitié, en faveur des détenus coupables, et par tous les sentimens de justice et d'humanité envers les innocens.

Travaux publics. — Bâtimens civils.

D'autres besoins ont déterminé d'autres travaux. Au sein de Paris, de vastes greniers d'abondance s'élèvent sur l'emplacement de l'Arsenal. On s'occupe de préparer au commerce des vins une immense entrepôt sur le quai Saint-Bernard.

Les projets de reconstruction de la coupole de la Halle aux Bleds sont arrêtés; quatre marchés transférés, ou à la veille de l'être, dans des emplacemens commodes et couverts, rendent à la circulation les rues précédemment embarrassées.

Les efforts ne s'arrêtent pas aux objets de nécessité et d'utilité. Les travaux qui doivent embellir Paris et en faire la première ville du monde, se poursuivent avec constance. La démolition des maisons du pont St.-Michel et des rues adjacentes a reçu en grande partie son exécution.

Digitized by Google

Je ne vous entretiendrai, Messieurs, ni des constructions immenses et actives du Louvre, ni de la colonne de la Grande-Armée, érigée sur la place Vendôme, ni du Temple de la gloire, ni de l'arc de triomphe de l'Etoile et des travaux de la place du Carrousel, chacun de ces ouvrages, poussé avec le degré de célérité qu'il comporte, frappe tous les jours vos regards, excite à chaque pas votre admiration.

Le Corps-Législatif lui-même s'associe à ces nobles entreprises. Votre palais, Messieurs, sera bientôt l'un des ornemens de la capitale.

Plus de quarante fontaines nouvelles vont distribuer leurs eaux salubres, et nous touchons au moment où le canal de l'Ourcq parcourra d'un côté l'intervalle qui sépare le bassin de la Villette des anciens fossés de la Bastille, et répandra de l'autre l'abondance de ses flots dans la ville entière.

Ponts et chaussées.

Les quais des Invalides, Napoléon et du Louvre, promettent ou procurent déjà la régularité du coup-d'œil sur la rivière, des facilités de communication et un encaissement propre à prévenir les inondations.

Le pont en pierre d'Iéna fait des progrès, celui qui doit remplacer le pont en bois de Sèvres est entrepris, la restauration et l'élargissement du pont de St.-Cloud sont commencés.

Dans les départemens, cette année a vu terminer le pont de bois sur le Rhin à Kelh, élevé rapidement, construit avec hardiesse, le public jouit du pont de Tilsit à Lyon, de celui de Roubion à Montelimart, et de celui d'Auberive entre Lyon et Valence.

Outre les fonds destinés à pourvoir à l'entretien des routes déjà sensiblement ménagées par l'usage des roues à jantes larges, des fonds spéciaux du trésor public, des contributions locales, pourvoient à des créations d'un grand intérêt.

Les routes de Bayonne à Bordeaux, et une partie de celle de Paris en Espagne offraient, dans les petites landes, des intervalles difficiles à franchir, une somme de 800,000 francs est destinée à remplir ces lacunes.

Les routes gigantesques du Simplon, et du Mont-Cenis reçoivent les derniers perfectionnemens. Le passage du Mont-Genèvre acquiert une nouvelle importance par le décret de S. M. qui ordonnant l'ouverture de communications entre Sézanne et Fénestrelle, entre Ceva et Carcare, crée le chemin le plus direct entre le midi de l'ancienne France et les ports du golfe de Gênes. Des travaux ont déjà été exécutés.

Dans peu de mois, les voitures circuleront de Savone à Alexandrie.

Plusieurs parties de cette route ont un caractère de grandeur digne du siècle.

A la fin de la campagne prochaine on communiquera facilement, de Savone à Gênes par une route presque sans pentes, ménagée avec un art qui a triomphé d'obstacles réputés insurmontables.

De nouvelles difficultés, de nouveaux succès attendent les ingénieurs dans les Apennins; S. M. a ordonné, et ces montagnes vont être applanies dans différens sens.

Dans les départemens de la Sarre et de la Moselle, la route de Paris à Mayence s'exécute: 1,400,000 francs y ont été affectés depuis la dernière session.

Dans le département de l'Escaut, Gand et Breskens, point d'embarquement pour Flessingue, vont être réunis par une chaussée qui traversera toute une contrée fertile, et facilitera l'exportation de ses riches produits.

Le curement des ports de commerce de Marseille, de Cette et de Honfleur a été continué: les fondations de l'écluse de Dieppe sont avan-

Digitized by Google

cées ; l'écluse de chasse du Hâvre est assise ; l'écluse d'Ostende, et les autres travaux de ce port, doublement utiles comme ouvrages maritimes et comme moyens de desséchement, font de grands progrès ; le creusement du bassin à flot d'Anvers sera bientôt terminé ; chaque année une portion de quais s'exécute ; le port d'Aigues-Mortes sera rétabli à l'aide des fonds votés par le conseil général du département du Gard ; et S. M. a elle-même présidé, sur les lieux, à la confection d'un projet qui a pour objet de faciliter l'entrée du port de Bayonne.

Un grand ensemble de desséchement des marais se prépare ; il sera dû à la loi du 16 septembre 1807 : des informations et des reconnaissances sont parvenues de beaucoup de départemens de l'Empire.

Cependant les desséchemens procurés par les polders de l'Escaut, par les digues de Blankenberg, de Noirmoutier, le desséchement des marais d'Arles, de Cotentin et de Bourgoing, sont l'objet de travaux et d'efforts annuels.

L'atmosphère de Rochefort est sensiblement purifiée, la mortalité y diminue, les rues de la ville sont pavées ; des eaux potables y arrivent ; des terreins précieux sont défendus des submersions.

Les levées de la Loire, les digues du Rhône, les épis du Rhin sont des objets constans de soins et de dépenses. Un certain nombre d'écluses sont en construction pour racheter des chûtes trop rapides sur plusieurs rivières navigables ; un canal est creusé dans Troyes, et beaucoup d'ouvrages sont commencés pour faire remonter la navigation de la Seine, le plus près possible des sources de ce fleuve.

Des projets sont étudiés pour l'amélioration de la navigation du Tarn, de la Bayse, du Gers, pour la confection du canal de l'Adour à la Garonne, pour la jonction de la Seine à la Meuse par l'Aisne et la Bar, et pour celle du Pô au golfe de Gênes par la Bormida.

Les travaux du point de partage du canal d'Ille et Rance sont achevés. Le canal de la Haisne entre Mons et Condé se poursuit ; celui d'Aigues-Mortes à Beaucaire touche à sa fin, par la construction de son écluse de prise d'eau dans le Rhône, puissant et dernier effort d'une compagnie d'actionnaires ! On adjuge les fouilles de celui de Dieuze à la Sarre, destiné principalement a desservir le transport du combustible précieux que fournissent les mines de Sarrebruk, et le transport des riches produits des salines du département de la Meurthe.

Le canal de Saint-Quentin est attendu avec impatience dans le commerce, pour compléter le système de communication par eau de Nantes et du Hâvre avec Anvers. Vous le trouverez en pleine activité, Messieurs, à votre prochaine session.

La navigation de la portion du canal de Bourgogne qui se trouve entre Saint-Jean-de-Losne et Dijon, sera ouverte à la fin de votre session actuelle.

Le canal de la Saône au Rhin, qui joindra Marseille et Amsterdam : ce canal, jugé digne de porter le nom de Napoléon, se continue sur deux points ; entre Dôle et Besançon, et entre Mulhausen et le Rhin. On travaille au grand canal du Nord qui ne fait qu'un seul fleuve de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, et qui vivifiera des pays privés de communications.

Une conception des plus heureuses a déterminé la vente du canal des deux Mers, de ceux du Centre, d'Orléans et de Loing. Les fonds en seront versés à la caisse d'amortissement pour servir aux immenses constructions des canaux dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir ; ceux-ci seront vendus à leur tour pour de nouvelles créations du même genre.

Digitized by Google

Ainsi, sans surcharges extraordinaires, sans sacrifice, la France acquierra l'avantage d'être traversée en tout sens par des rivières artificielles qui réuniront celle que la nature s'est plu à nous donner.

Ainsi les contrées les plus éloignées communiqueront entre elles par la navigation, et ce grand système de routes par eau, combiné avec celui des routes par terre, embrassera toutes les contrées, tous les produits, tous les objets de commerce. La circulation la plus active due à ces nombreuses ramifications de veines et de vaisseaux, portera la vie du centre de la France aux extrémités les plus éloignées, et par une heureuse réaction y rapportera les mêmes principes de vie, d'abondance et de prospérité.

Industrie.

Parmi les arts industriels qui ont fait des progrès dans le cours de cette année, on doit compter la fabrication du fer-blanc. Dans deux de ces manufactures nous sommes parvenus à en obtenir qui ne le cède en rien à celui des Anglais. Une prime d'encouragement est promise aux efforts qui seront encore tentés dans le même genre.

Les mécaniques, en procurant une économie de main-d'œuvre considérable, ajoutent souvent aussi à la qualité des tissus. Celles qui servent à travailler le coton se sont multipliées depuis plusieurs années: l'esprit d'invention les a perfectionnées. Il n'est plus rien que l'on ne sache faire et très-bien faire. Le tissage du coton a fait des progrès tout aussi marquans que la filature. Ces deux genres d'industrie suffisent et au-delà à la consommation de l'Empire; il est pour toujours délivré de l'impôt accablant qu'il payait aux manufacturiers de l'Inde, ou plutôt à leurs maîtres, à leurs oppresseurs. Les machines propres à façonner et à fabriquer les draps, sont déjà très-répandues; elles viennent d'être encouragées par des avances faites ou offertes à plusieurs fabricans des départemens.

Le Conservatoire des arts et métiers s'enrichit par l'acquisition de nouveaux modèles, et se rend recommandable par l'instruction qu'y reçoivent les élèves qui fréquentent son école de dessin et de géométrie descriptive. Des réformes ont été faites dans l'école de Châlons-sur-Marne.

Les chambres consultatives des manufactures et fabriques s'empressent de présenter des vues utiles qui seront mises à profit. L'institution des prud'hommes, dont l'objet est de décider avec célérité les différends qui peuvent s'élever entre les ouvriers et ceux qui les emploient, rendent à l'industrie des services qui ont été appréciés. Depuis votre dernière session, Messieurs, un certain nombre de villes en ont demandé; il en a été établi à Nîmes, à Aix-la-Chapelle, à Avignon, Troyes, Mulhausen, Sedan et Thiers.

Commerce.

Les événemens politiques ont été peu favorables au commerce; il conserve encore quelqu'activité au milieu des débats qui ont ensanglanté le Continent, parce que les peuples qui n'étaient pas engagés dans la guerre conservaient leur neutralité, ce droit réputé inviolable jusques à ces derniers tems. Mais la législation anglaise égarée déjà par l'ambition du monopole universel, a renversé les antiques barrières du droit des gens, foulé aux pieds l'indépendance des nations et proclamé les principes d'un nouveau droit maritime. Les ordonnances de S. M. britannique ont réalisé ces innovations; celle du 11 novembre 1807 est sur-tout remarquable; elle prononce, par un blocus universel, l'interdiction de tous les ports en assujettissant les bâtimens des puissances neutres, amies et mêmes alliées de l'Angleterre, à être visités par ses croiseurs, conduits dans les ports britanniques et taxés à une imposition arbitraire.

Digitized by Google

L'Empereur obligé d'opposer de justes représailles à cette étrange législation, rendit le décret du 23 novembre qui ordonne la saisie et la confiscation des bâtimens qui, après avoir touché en Angleterre, entreront dans les ports de France.

De ces mesures provoquées par les lois britanniques a dû résulter la presqu'absolue cessation des relations maritimes, et beaucoup de privations pour les commerçans, les manufacturiers et les consommateurs français. On sait avec quelle résignation ces privations ont été supportées, on sait qu'elles deviennent déjà une espèce d'habitude, qu'elles ont provoqué le génie de l'invention et fait naître mille ressources pour remplacer les objets dont nous manquons; on sait enfin qu'une grande nation, essentiellement agricole, peut en possédant abondamment tous les objets utiles, se passer facilement de ceux qui n'appartiennent qu'à certaines commodités de la vie, lorsque sur-tout il y va de sa gloire et de son indépendance.

Ces circonstances ont favorisé l'un des plus grands fléaux du commerce, la contrebande. Mais elle a été fortement comprimée. Le gouvernement prépare de nouveaux moyens contre cette ennemie des finances publiques et de l'industrie nationale; les bénéfices qu'elle procure excitent la plus ardente cupidité. Des hommes qu'on ne doit pas appeler négocians pour ne pas déshonorer le commerce, se livrent encore à des spéculations criminelles; ils croient ne braver que la honte d'un délit ordinaire, mais tout le poids de la force publique fondra sur eux, et leur apprendra que dans des circonstances où la nation emploie pour sa défense, dans une guerre sans exemple, l'interdiction de tous rapports commerciaux avec l'ennemi, la violation de ces dispositions est une déclaration hostile, une véritable alliance avec ce même ennemi; que dès-lors tout contrebandier renonce au bénéfice des lois de la cité pour n'être soumis qu'aux lois de la guerre, et qu'il doit redouter l'application terrible et rapide de ces lois qui autorisent l'invasion de sa fortune et la punition de sa personne.

Le Gouvernement, pénétré de la situation du commerce français, a cherché à adoucir ses maux, à pourvoir à ses besoins.

Au-dehors, un traité avec le royaume d'Italie ménage à la France tous les avantages qui étaient compatibles avec une justice réciproque. Dans l'intérieur, différentes sommes ont été prêtées à des manufacturiers et à des propriétaires de denrées que les événemens tenaient où jetaient dans la gêne.

La caisse d'amortissement s'est intéressée dans les armemens en aventuriers.

Une loi a limité le taux de l'intérêt de l'argent; des comptoirs créés à Lyon et à Rouen préludent à un grand système de facilité dans la circulation des valeurs commerciales et du numéraire.

La bourse et le tribunal de commerce de Paris voyent s'élever pour eux un palais imposant dans l'emplacement des Filles-St.-Thomas.

Conformément au nouveau Code, une organisation des tribunaux de commerce de l'Empire se prépare: les préfets, les cours d'appel ont été consultés sur le placement définitif de ces tribunaux et sur leur nombre, sur celui des juges et des suppléans. Un projet général est soumis à la discussion du conseil d'Etat et à la sanction de sa Majesté.

(La suite au N° prochain).

Digitized by Google

(N° CCCLXXXIV.)

(Samedi 26 Novembre 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

PROLOGUE

DES QUERELLES DES DEUX-FRÈRES,

ou LA FAMILLE BRETONNE.

Comédie en trois actes, en vers.

Ouvrage posthume de Collin-d'Harleville.

C'est l'usage, en Angleterre, que chaque première représentation d'une tragédie ou d'une comédie nouvelle soit précédée d'un Prologue, et même suivie d'un Epilogue; ce sont des pièces de vers plus ou moins longues, que récite ordinairement l'acteur ou l'actrice qui joue un des principaux rôles dans la pièce. Quelquefois ces Prologues et Epilogues sont dialogués et forment comme une petite pièce à part; leur objet est de faire l'apologie de l'ouvrage principal, d'aller au-devant des critiques, enfin de gagner les suffrages des spectateurs, de les toucher ou de les divertir. On cite le beau prologue que composa Pope pour la tragédie de Caton, par Addisson (1).

Ce qu'il y a, dans cet usage, de bien honorable pour les poëtes anglais, c'est qu'ordinairement ce n'est point l'au-

(1) J'en ai donné la traduction en prose dans la *Décade*, N° 27, de l'an XII.

Digitized by Google

tour de la comédie ou de la tragédie, qui compose son Prologue et son Epilogue; il trouve un ou deux de ses confreres qui lui rendent ce service; et à son tour il en fait autant pour eux, lorsqu'ils mettent une œuvre dramatique sur la scène. Ces preuves d'estime et d'attachement réciproques valent mieux que la mésintelligence et les petites jalousies. Les gens de lettres seraient plus honorés, s'ils vivaient plus unis. Et qu'ont à faire de mieux des hommes qui courent la même carrière, et une carrière si difficile, que de se soutenir l'un l'autre, de se faire valoir réciproquement, de montrer que l'émulation n'exclut point l'amitié? Il est si simple et si doux d'estimer, de respecter en autrui le talent qu'on a, ou qu'on voudrait avoir soi-même!

L'administration du Théâtre de l'Impératrice m'ayant fait proposer de mettre un Prologue au-devant de la dernière pièce de Collin, j'aurais cru manquer à un devoir sacré, si je n'avais pas répondu à l'occasion, et si je n'avais pas tenté d'intéresser et d'émouvoir les spectateurs en faveur d'un ami qui fut non-seulement un excellent poëte comique, mais, ce qui vaut mieux, un excellent homme, à qui j'ai eu tant d'obligations, qui me manque tous les jours, et dont tant de motifs me font si souvent ressentir et déplorer la perte.

Le fonds de ce Prologue est réel; il est très-vrai que la pièce intitulée : *Les Querelles des Deux-Frères*, ou *la Famille Bretonne*, a été retrouvée chez un épicier, parmi des paperasses achetées à la livre par ce marchand; il est très-vrai que quelques mois avant sa mort, et par une triste prévoyance, Collin voulut supprimer beaucoup de papiers inutiles, et qu'il chargea Véronique, sa gouvernante, de les brûler; mais que celle-ci, déterminée par l'espoir d'un petit profit, alla les vendre au poids. Soit intention, soit imprudence de Collin ou de la domestique, la pièce dont il s'agit se trouva comprise dans la proscription; heureusement elle est tombée dans de bonnes mains. M. Godde, en la sauvant du naufrage et en s'occupant avec zèle de la faire paraître sur la scène, a conservé au public des jouissances, à Collin un titre de plus à la gloire, et à sa famille une propriété.

Je serai trop heureux, si en réveillant chez les spectateurs et chez les lecteurs les sentimens de cette bienveillante estime que Collin inspirait si généralement, et à si juste titre, je puis les disposer favorablement pour son dernier ouvrage. Quel que soit le sort de mon travail, on en ap-

Digitized by Google

prouvera du moins l'intention ; elle est si pure, que je sacrifierais de bien bon cœur le succès du Prologue à celui de la Comédie.

PERSONNAGES.

COLLIN-D'HARLEVILLE.
UN DE SES AMIS.

Le théâtre représente le cabinet d'un homme de lettres. — Il doit y avoir un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLLIN-D'HARLEVILLE, *seul.*

Véronique !.. allons donc !.. ma canne, mon chapeau !..
Je vais prendre un peu l'air ; le tems est assez beau ;
Mon ami doit venir... nous sortirons ensemble....
Il doit être à peu près deux heures, ce me semble...
(*Il tire sa montre.*)
Oh ! non... pas tout à fait... il faut, en attendant
(Car moi, je n'aime pas à perdre un seul instant)
Que je relise un peu ma pièce *des Deux-Frères.*
C'est mon dernier ouvrage... il ne m'arrive guères
De me complimenter... mais il est bien, je crois.
Je ne l'ai pas revu depuis près de trois mois ;
J'en pourrai mieux juger. Pour faire un bon ouvrage,
Il faut d'abord l'écrire avec verve et de rage,
Et quelque tems après corriger de sang froid.
Voyons... mon manuscrit doit être en cet endroit....
(*Il cherche sur le secrétaire.*)
Je ne le trouve pas... par quel hasard ?... j'ignore...
Comment ?... il était là ces jours derniers encore,
J'ai cru l'y voir du moins... Véronique ! ah ! bon Dieu !
Qu'en aura-t-elle fait ? l'a-t-elle mis au feu ?...
Quel accident fatal !... n'est-il point de remède ?
Vous voilà, mon ami !.... venez donc à mon aide.

SCÈNE II.

COLLIN-D'HARLEVILLE, SON AMI.

L'AMI.

Que voulez-vous de moi ?.. Qu'avez-vous, cher Collin ?

COLLIN.

Je suis au désespoir...

L'AMI.

Pourquoi ?

Digitized by Google

COLLIN.

Je cherche en vain
Cette dernière pièce, où, que je vous ai lue;
Vous en étiez content... eh! bien?... elle est perdue.

L'AMI.

Ah! ah!.. vous savez donc l'accident?..

COLLIN.

Et lequel?
Je ne sais rien.

L'AMI.

Non?

COLLIN.

Non. Vous m'effrayez! ô ciel!

L'AMI.

Calmez-vous, mon ami. Moi j'en ai des nouvelles.

COLLIN.

De ma pièce?

L'AMI.

Oui, sans doute.

COLLIN.

Eh! bien? quelles sont-elles?
Parlez.

L'AMI.

Permettez-moi d'abord, mon bon ami,
De vous interroger. Connaissez-vous ceci?

COLLIN.

Ceci?.. Mais à quoi bon?.. c'est un pain de bougie
Pour descendre à la cave...

L'AMI.

Oui; c'est cela; Marie,
Ma gouvernante, hier en fit l'achat pour moi,
Chez l'épicier.

COLLIN.

Après?.. Me direz-vous en quoi?...

L'AMI.

Regardez l'enveloppe.

COLLIN.

Ah! Dieu! mon écriture!
Je la reconnais bien... mais par quelle aventure?

L'AMI.

Elle n'est que trop vraie, et pourra s'éclaircir.
Mais lisez.

COLLIN.

Mon ami!... vous me faites frémir!..

Digitized by Google

La Famille Bretonne. Oh ciel!.. ou *les Querelles*...
C'est de chez l'épicier que viennent vos nouvelles ?

L'AMI.

Je ne vous offre encor, pour comble de malheurs,
Que la première feuille, et le reste est ailleurs.
J'ai là le titre seul, les noms des personnages.

COLLIN.

Et voilà ce qu'on fait, mon cher, de mes ouvrages?

L'AMI.

Ah! ne vous plaignez pas, cher Collin ! car tandis (2)
Qu'on envoie au rebut un tas de vains écrits,
Qu'on dédaigne mes vers et ceux de beaucoup d'autres,
Jusque chez l'épicier on court après les vôtres.

COLLIN.

Comment? c'est moi d'abord qui vais courir après
Mon ouvrage perdu, j'aurais trop de regrets;
Ce cruel épicier ! savez-vous sa demeure?..

L'AMI.

A merveilles; j'en viens.

COLLIN.

Retournons-y sur l'heure.
Venez.

L'AMI.

Peine inutile !... et vous iriez trop tard.

COLLIN.

Quoi ?..

---

(2) Il y avait d'abord :

Que de feuilles, mon cher, dont on fait encor pis !
Mais ne vous plaignez pas, mon ami, etc.

Quelques murmures ont accueilli ce vers, et je l'ai changé. Mais ces personnes si sévères ne blâment pas et trouvent charmans, peut-être, ce vers du Misantrope :

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Et ceux-ci du Légataire :

De ses bouillons de bouche et des postérieurs
Tu prens soin....
Lisette, le remède agit à certain point.

et beaucoup d'autres traits des comédies de nos maîtres. J'exhorte les spectateurs, pour leurs plaisirs, à n'avoir point de fausses délicatesses et à n'être pas beaucoup plus difficiles pour nous qu'on ne l'a été pour nos illustres devanciers.

Digitized by Google

L'AMI.

De ce que je sais il faut vous faire part.
Votre écriture nette, et qui m'est si connue,
Quand j'ouvris ce papier, frappa soudain ma vue.
C'était hier au soir... Je fis d'abord un cri,
Comme vous avez fait; je n'en ai pas dormi....
Ce matin, occupé de votre comédie,
Je fis pour cet objet ma première sortie;
J'allai chez ce marchand; après cent questions,
Je voulus essayer des perquisitions;
Si dans de lourds amas de tristes paperasses,
Je pourrais de vos vers retrouver quelques traces.
Monsieur, dit le marchand, cette écriture là
Est d'un homme d'esprit; je gagerais cela.
Je n'en ai bientôt plus; car chacun m'en demande,
Chacun veut en avoir, et mon fonds s'achalande.
Le faubourg Saint-Germain est plein de gens de goût.

COLLIN.

Abrégez ce récit. Quand serons-nous au bout?

L'AMI.

A l'honnête marchand je racontai sans feinte
Le but de ma recherche et l'objet de ma crainte.
Je sais ce qu'il en est, dit-il; on a trouvé
De la même écriture un ouvrage achevé;
C'est une comédie en trois actes, je pense;
Un mien parent disait que c'était du Térence,
Et je l'en croirais bien : car c'est un connaisseur;
Il est dans un lycée habile professeur.
Je riais de le voir ramasser pièce à pièce,
Chaque acte, chaque scène, enfin toute la pièce;
Il en a rassemblé jusqu'au moindre morceau.
Mes garçons en ont eu, pour la peine, un cadeau;
Enfin il est, Monsieur, parti pour sa province,
Charmé de la trouvaille et content comme un prince.

COLLIN.

Eh bien! ce professeur a donc ma pièce?

L'AMI.

Eh! oui.
Il faut, pour la ravoir, nous adresser à lui.

COLLIN.

Je comprends à présent... l'aventure est unique;
Mais je veux m'assurer... attendez... Véronique!...
Je gage...

Digitized by Google

L'AMI.

Elle est dehors ; au moment où j'entrais,
Elle sortait d'ici.

COLLIN.

Ce sont là de ses traits.
Mais celui-ci, vraiment, passe toute croyance.
Je vous ai dit, je crois, qu'usant de prévoyance
Je voulus vers la fin de l'automne dernier,
Supprimer des monceaux d'inutile papier,
De la prose et des vers, quelques extraits d'histoires,
Des travaux, des projets, des lettres, des mémoires....
Des mémoires payés ; car moi, je ne dois rien.

L'AMI.

Oui ; quoiqu'auteur, on sait que vous payez fort bien.

COLLIN.

Un jour donc, en sortant, je chargeai Véronique
De brûler tout cela... mais de ma domestique
L'imprudence...

L'AMI.

Ou plutôt le désir de gagner.
La chose est à présent facile à deviner.
Véronique est vraiment une fille économe,
Qui ne néglige pas la plus petite somme ;
Vendre au lieu de brûler fut pour elle un profit.

COLLIN.

Mais pour mauvais papier me vendre un manuscrit !...

L'AMI.

Elle en a pris un peu plus qu'il n'en fallait prendre,
Et quand on vend des vers, on n'en saurait trop vendre.
Vous devez la punir ; moi, je serais outré ;
Et je la chasserais....

COLLIN.

Moi, je la garderai.

L'AMI.

Comment ? vous...

COLLIN.

Je suis sûr qu'elle en sera fâchée ;
Elle me soigne bien ; elle m'est attachée ;
Vous en avez vous-même été souvent témoin ;
Pour peu de tems peut-être encor j'en ai besoin.

L'AMI.

Allons !....

COLLIN.

Vous voyez bien qu'il faut qu'on lui pardonne.

Digitized by Google

Je regrette pourtant ma Famille Bretonne;
Car cette comédie aurait pu réussir.

L'AMI.

Elle réussira.

COLLIN.

J'ai peint avec plaisir,
Parmi leur amitié sincère et fraternelle,
Les débats passagers, les plaintes, la querelle
Dont la vivacité ne dure qu'un moment
Et que suit la douceur du raccommodement.
J'aimais ces bons Bretons, et leurs mauvaises têtes,
Braves gens, et pleins d'ame,.. emportés, mais honnêtes.

L'AMI.

Oui, c'est-là le sujet; vous l'avez bien traité;
J'aurais voulu peut-être un peu plus de gaîté.

COLLIN.

J'en conviens; nos amis comme vous me le dirent;
Mais comme vous aussi souvent ils applaudirent.
Il est vrai que j'avais eu soin de vous donner
Avant notre lecture, un fort bon déjeûner;
Ensuite on s'adoucit; on ne fut point sévère,
Que ne peut-on ainsi régaler le parterre! (3)
Mais ce provincial, s'il était un fripon,
Pourrait donner un jour ma pièce sous son nom?

L'AMI.

Un mensonge pareil serait bien inutile;
Le public, mon ami, connait trop votre style.
Ecrivons à notre homme... il est à Perpignan.

COLLIN.

Ah! quand répondra-t-il? s'il le veut, dans un an.
Je ne verrai jamais paraître cet ouvrage.

L'AMI.

Voilà de vos discours; allons, prenez courage.

COLLIN.

Je le voudrais; mais quoi!.. mon cher, je m'affaiblis;
Chaque jour....

L'AMI.

Cruel homme; affligez vos amis;
Vous êtes doux et bon! mais bien opiniâtre
Sur un point....

---

(3) Ce vers est de Collin; je l'ai retrouvé non pas chez l'épicier, mais dans ma mémoire; il n'est pas dans ses œuvres imprimées; il était trop joli, pour le laisser perdre.

Digitized by Google

COLLIN.

Si l'on met cette pièce au théâtre,
Vous direz, mon ami, j'ose vous en charger,
Que j'aurais bien voulu pouvoir la corriger,
Qu'on y reconnaîtra plus d'une négligence,
Que votre ami toujours eût besoin d'indulgence,
Mais sur-tout...

L'AMI.

Du succès vous serez enchanté,
Et ce sera de quoi vous rendre la santé.
Allons; un professeur doit-être un honnête homme;
Je sais son domicile et comment il se nomme,
Et nous aurons la pièce avant un mois.

COLLIN.

Un mois!
C'est bien tard, mon ami.

L'AMI.

Paix; encore une fois,
Ou nous querellerons comme font vos deux frères.

COLLIN.

Chez nous, comme chez eux, cela ne dure guères.
Mais je vais, pour sortir, prendre ce qu'il me faut.

L'AMI.

Oui, cela vaudra mieux.

COLLIN.

Je vous rejoins bientôt.

SCENE III.

L'AMI, *seul, le regardant aller.*

Pauvre ami!.. cher Collin!.. que ma peine est extrême!
Je lui donne un espoir que je n'ai pas moi-même;
Je l'aime dès l'enfance... Hélas! je le perdrai;
Je resterai tout seul et je le pleurerai.
Oh! combien je voudrais que son dernier ouvrage
Du Public satisfait emportât le suffrage!
Car je prévois qu'un jour on le retrouvera;
Quand il n'y sera plus, sans doute on le jouera;
Oh! que ne puis-je alors, d'une voix attendrie,
Dire au Public; Messieurs, écoutez, je vous prie;
Car c'est le chant du Cygne, à ses derniers momens;
Lui refuseriez vous vos applaudissemens?
Chéri pour ses talens et pour son caractère
Le bon, l'illustre auteur du Vieux Célibataire...
Il vient... cachons mes pleurs.., qu'il ne soupçonne pas...

Digitized by Google

SCENE IV.

COLLIN-D'HARLEVILLE, L'AMI.

COLLIN.

Me voici, mon ami... donnez moi votre bras.

L'AMI, *affectant de la gaîté.*

De tout mon cœur. Venez.

COLLIN.

Allons aux Tuileries.

L'AMI.

Fort bien.

COLLIN.

Nous parlerons de vers, de comédies.

L'AMI.

Très-volontiers, mon cher, sur-tout de vos Bretons
Vous m'en rappelerez quelques traits... nous rirons.

COLLIN.

Dieu veuille les sauver d'un accident funeste,
Si jamais on les joue !

L'AMI.

Allons ! toujours modeste !
C'est un succès de plus, et je vous en répons...

COLLIN.

Moi, je n'en répons pas ; mais je dis.... espérons.

ANDRIEUX.

ENIGME.

Je forme les savans en *us* ainsi qu'en *os*.
Les saints en paradis, et Vénus à Paphos,
Les sénateurs Français, les sept sages de Grèce,
Les sorciers au sabat, les pécheurs à confesse,
Les gens à sentimens, les insensés, les sots,
Les seigneurs, les sujets, les soldats, les héros.
Sans moi l'on n'aurait pas connaissance des choses,
Nul ne rendrait raison des effets et des causes ;
Sans moi point de repos, de plaisir, de santé,
L'intrigant serait sans ruse, sans finesse
L'homme heureux sans prospérité,
L'homme de cour sans politesse,
Le plus opulent, sans richesse,
Les époux sans postérité !

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Ami lecteur, mon adroite structure
Te met souvent l'esprit à la torture.
De mes sept pieds si tu m'en ôtes trois,
Je porte Achille aux plaines de Bellonne,
Et le Romain qui triomphe des rois,
Ou plus utile amène sous tes toîts
Les épis d'or que le pâtre moissonne;
J'accueille encor en mon sein les vaisseaux,
Et les arrache à la fureur des eaux;
Je suis de plus un fleuve de la France,
Dont le nom dit ce que plus que mes yeux
M'est Emilie; un peuple belliqueux
De qui Trajan asservit la vaillance;
Un collectif qu'on applique aux neveux
De quelque chef d'une antique famille;
En syriaque un mot injurieux
Mis en usage en le Saint-Evangile.
Mais sur six pieds, plus j'abonde en un pont,
Plus il acquiert, grâce à moi, de renom.

CHARADE LATINE.

Noscitur a Gallis huc nomen lector amice.

Pauperibus gratum pars affert prima levamen;
Atque secunda olim sacrato fulmine gallos
Perterrebat. Aquas tollit res tota quietas.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Botte.*
Celui du Logogriphe est *Canon*, où l'on trouve: *ânon.*
Celui de la Charade est *Vertu.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE en commençant à Constantin le Grand; par M. LEBEAU, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles lettres; continuée par H. P. AMEILHON, ci-devant de la même Académie, maintenant de l'Institut de France, membre de la légion d'honneur, etc. — Tome XXVI^e^. — A Paris, chez *Crapart, Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 17. — In-12 de 600 pages.

Ce volume est le cinquième (1) que M. Ameilhon publie de cette continuation importante. La mémoire de M. Lebeau était intéressée à ce que cet ouvrage, auquel il consacra une si grande partie de sa vie, fût achevé dans le même esprit, avec la même connaissance des sources, la même patience et une critique également judicieuse et impartiale pour les examiner, les comparer, les concilier ou choisir entre elles. Tous ces avantages se sont trouvés réunis dans son continuateur, qui joint à autant de savoir, à une autorité littéraire aussi bien assise, une manière de voir et de penser plus vive et un style à qui elle imprime en général plus de chaleur et de mouvement.

L'espace de tems que ce volume embrasse est d'à peu près quatre-vingts ans (2). On y voit se succéder sur le trône chancelant de Constantin, quatre princes voluptueux et faibles; on y voit décroître et se dissoudre graduellement les restes de leur puissance, tandis que la puissance toujours croissante et toujours plus menaçante des Turcs passe successivement dans les mains de plusieurs guerriers féroces qui, dans le cours de cette pé-

(1) Et non le troisième, comme on l'a dit par erreur, dans le dernier *Rapport sur les Travaux de la classe d'Histoire et de Littérature ancienne*.

(2) Depuis 1352 jusqu'à 1439.

Digitized by Google

riode (3), laissent à peine quelques momens de relâche et de repos à l'empire grec.

Les divisions qui avaient précédemment éclaté entre Jean Cantacuzène et son jeune pupille Jean Paleologue, qu'il avait associé à l'empire après l'en avoir dépouillé, se présentent d'abord : elles se terminent par la résolution que prend et qu'exécute Cantacuzène de se retirer dans un cloître. Jean Paléologue est à peine établi seul sur le trône impérial que le sultan des Turcs, Orchan, renouvelle contre lui la guerre, prend ses meilleures places, et n'est interrompu que par la mort dans ses conquêtes. Amurat Ier, son fils, lui succède, et après des commencemens assez pacifiques, reprend les desseins et les plans de son père. Dans les dangers dont Jean Paléologue est menacé, quelle est sa grande ressource? de renouer avec le pape la négociation déjà plusieurs fois entamée et rompue de la réunion des deux églises grecque et latine. Après avoir fait inutilement à Innocent VI, qui siégeait à Avignon, les propositions les plus humiliantes sous la seule condition de quelques secours en troupes et en vaisseaux de guerre, il renouvelle ses instances auprès d'Urbain V, propose de nouveau son abjuration, et promet la réunion sincère de son église à l'église latine; enfin, pressé par de nouveaux succès des Turcs, serré de près dans sa capitale, il part pour Rome où Urbain était revenu, et fait solennellement entre ses mains cette abjuration et cette nouvelle profession de foi long-tems promises, dont il ne retira d'autre fruit que des lettres de recommandation pour les princes de la chrétienté, et la honte de se voir arrêté pour dettes à Venise, et d'y être mis en prison. Il est aisé de voir qu'après un tel affront, il importe assez peu que Constantinople soit prise un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais que l'empire grec n'existe plus.

(3) Le genre de ce mot, fixé par tous les écrivains qui font autorité dans la langue, par tous les grammairiens, par toutes les éditions du dictionnaire de l'Académie française qui sont vraiment de l'Académie, est devenu l'objet d'une sorte de controverse. J'aurai dans peu l'occasion de m'expliquer à ce sujet. Je dirai seulement aujourd'hui que dans cette phrase et dans toutes celles de même espèce, le *cours de ce période* serait une locution barbare.

Digitized by Google

De retour dans ses Etats, Paléologue ne sachant à quoi recourir pour les sauver, et une fois résigné aux humiliations, en subit une d'une autre espèce et peut-être encore plus honteuse : « Dans son désespoir, dit M. Ameilhon, il prit la résolution de se mettre sous la dépendance absolue du Sultan, et de serrer de plus en plus les liens qui le tenaient déjà enchaîné au pied du trône de ce barbare. Il renouvela de la manière la plus solennelle l'engagement qu'il avait pris de le reconnaître pour son seigneur suzerain, et d'envoyer en ôtage, à sa cour, un de ses fils. De plus, il s'imposa la loi, par une clause expresse, de faire auprès de sa personne le service militaire, toutes les fois qu'il en serait requis. » Conçoit-on un successeur de Constantin-le-Grand, proposant et signant un pareil traité?

Cependant Andronic, un de ses fils, se révolte et prend les armes de concert avec un fils d'Amurat, qui s'arme aussi contre son père. Amurat réduit les deux jeunes rebelles, fait crever les yeux à son fils, exige que Jean Paléologue en fasse autant du sien. L'opération barbare est mal faite, Andronic ne perd qu'un de ses yeux; jeté dans une prison, il en est retiré par l'intercession ou plutôt par l'ordre même d'Amurat, qui voit en lui un élément de troubles dont il saura profiter.

Deux peuples marchands, qui ont fait de grandes choses, mais trop souvent par un esprit mercantile, les Vénitiens et les Gênois, se disputaient alors à Constantinople la supériorité du commerce. Jean Paléologue était favorable aux Vénitiens. Les Gênois forment un parti en faveur d'Andronic qui se révolte de nouveau, se saisit de l'empereur son père, et le fait enfermer dans la même tour où il avait langui lui-même pendant deux ans. Les Vénitiens parviennent à délivrer Paléologue, qui ne trouve d'autre refuge que la cour même du sultan. Il n'obtient de lui la promesse de le rétablir sur son trône que par des concessions plus ruineuses et plus déshonorantes encore que les premières. Amurat l'y avait à peine replacé, qu'il poursuit, par ses lieutenans, ses conquêtes dans le Péloponèse et dans les îles de l'Archipel. Les malheureux Grecs, attaqués par les Turcs comme chrétiens, le sont en même tems comme schismatiques

Digitized by Google

par le pape. Urbain VI abandonne à un guerrier obscur (1) toutes les conquêtes qu'il pourra faire tant sur les Musulmans que sur les Grecs, ennemis de l'église romaine, à condition qu'il les tiendra en fief du pape, et qu'il paiera au saint-siége un cens annuel.

Amurat, engagé dans une guerre contre les Serves ou Serviens, remporte une grande victoire et est assassiné peu d'instans après. Sa mort est loin d'être un bien pour l'empereur grec. Bajazet, qui lui succède, est un ennemi plus implacable et plus terrible. De nouvelles humiliations et de nouveaux chagrins, joints aux tortures de la goutte, ouvrent enfin au triste Paléologue le dernier asyle des malheureux princes comme de leurs malheureux sujets. Il meurt et laisse à son fils Manuel, déjà depuis plusieurs années son collègue, les débris croulans et minés de toutes parts de ce qu'on peut à peine appeler encore un empire.

Bajazet conçoit l'idée d'abattre d'un seul coup ce qui en reste. Manuel, son frère Théodore, despote de Lacédémone, et leur neveu, fils d'Andronic, mandés à la fois à l'insu l'un de l'autre à la cour du farouche sultan, sont forcés d'obéir; un visir reçoit l'ordre de les égorger la nuit suivante. Ils ne doivent la vie qu'à la désobéissance et ensuite aux représentations de ce visir, et ne sont relâchés qu'après avoir vu arracher les yeux et couper les mains en leur présence à plusieurs officiers de leur cortége. Après une telle épreuve, et toujours menacé de sa perte, Manuel s'étant associé son neveu Jean, fils d'Andronic, lui avait confié les rênes de l'empire, était passé en France et avait reçu à la cour de Charles VI les honneurs les plus recherchés, mais rien de plus, lorsqu'un grand spectacle est donné au monde. Un conquérant vient arrêter Bajazet au milieu de ses conquêtes; Bajazet, vaincu par Tamerlan, est traîné à sa suite dans une cage de fer, où il meurt de honte et de rage. Tamerlan retourne à Samarcande, et Constantinople respire.

Pendant dix ans, après la mort de Bajazet, ses quatre

(4) On le nommait Pierre Lebouid.

Digitized by Google

fils montèrent tour à tour sur le trône et s'en précipitèrent l'un l'autre. Soliman vainquit et tua Josué; Musa traita de même Soliman, et Mahomet ravit à Musa la couronne et la vie. La politique de Manuel ne sut, pendant tout ce tems, que soutenir ces frères ennemis l'un contre l'autre. Si elle eût été plus entreprenante et plus vigoureuse, il aurait pu profiter de cet interrègne convulsif pour raffermir son trône et pour expulser les Turcs, divisés entre eux et ne sachant trop quel était leur véritable maître. Sa seule action d'éclat, dans tout cet intervalle, fut d'aller à Lacédémone où Théodore son frère, venait de mourir, prononcer avec beaucoup de pompe et d'emphase son panégyrique. Cet acte de piété fraternelle, dans un orateur couronné, avait sans doute quelque chose de touchant, et dans ce discours qui nous a été conservé, il y a, parmi les défauts nombreux de ce tems, quelques beautés et quelques restes d'éloquence; mais, tandis que Musa et Soliman étaient aux prises pour leur empire, Manuel aurait eu quelque chose de mieux à faire pour le sien.

Mahomet apporta heureusement sur le trône des dispositions pacifiques, mais son règne ne fut que de six ans, et son fils Amurat II, maître d'un Etat qui avait repris toutes ses forces, reprit aussi l'esprit conquérant et tous les projets de ses ancêtres. Aigri par quelques nouveaux motifs contre les Grecs et contre leur empereur, il fait serrer de près Constantinople par ses troupes, jure d'en exterminer tous les habitans, fait publier dans tous ses Etats qu'il abandonne cette proie à la discrétion de ceux qui l'aideront à s'en saisir, et par cette proclamation d'un nouveau genre, arme contre cette capitale une nuée innombrable d'aventuriers et de brigands. Dans cette position critique, le fanatisme musulman vient jouer un rôle qui semble d'abord augmenter le danger des Grecs, mais qui finit par le ridicule. Un charlatan de religion, nommé Mersaite, fort en crédit parmi les Turcs, arrive dans leur camp, suivi d'une troupe de cinq cents derviches qui vivaient sous sa discipline. Monté sur une mule, il s'avance avec une contenance fière. Les Turcs le reçoivent comme un ange envoyé du ciel, l'entourent, lui baisent les mains,

les

Digitized by Google

les pieds, et même ceux de sa monture. Le fier Mahuet s'humilie comme les autres. Mersaite reçoit tous ces honneurs avec indifférence. Il se dit envoyé pour annoncer aux croyans qu'ils réduiront les Grecs en servitude, et leur ordonne de se tenir prêts à combattre pour le moment que le ciel a marqué et qu'il n'a révélé qu'à lui.

« Après ces paroles, il descendit de sa mule et alla se reposer sous un magnifique pavillon préparé pour le recevoir. Pendant plusieurs jours il ne cessa de consulter le Coran, de feuilleter des livres d'astrologie et d'examiner le ciel. Cependant les Turcs attendaient avec impatience que Mersaite les mît en action. Ils ne doutaient nullement que la victoire ne fût à ses ordres, et que les murs de Constantinople ne dussent tomber au son de sa voix.... Enfin le 24 août, jour fixé par son caprice, il monte sur un grand cheval de bataille. Ses moines se rangent autour de leur chef, portant devant lui, avec beaucoup de respect, un vaste bouclier; en même tems, ils font retentir l'air d'acclamations accompagnées du son des trompettes et d'un grand nombre d'autres instrumens militaires. Lorsque cette symphonie eut cessé de se faire entendre, Mersaite, tirant son épée du fourreau et poussant son cheval, donna le signal de l'attaque. »

Les Turcs chargent d'abord avec une telle furie, que les Grecs cèdent les postes avancés et se réfugient dans la place. Mais là ils tiennent ferme. Les citoyens de tous états, les femmes même se mêlent aux soldats, leur portent des armes, des vivres, des rafraîchissemens, pansent leurs blessures; enfin, les Turcs sont repoussés avec une perte énorme, et tellement découragés, qu'ils lèvent précipitamment le siége et prennent la fuite. Le derviche déconcerté, imagina, pour sauver son honneur, de publier « que dans le fort de l'action, il avait vu une grande dame se promener sur les remparts de la ville, vêtue d'une robe violette, et que cette dame, en conjurant les astres, avait su en détourner l'influence, et faire manquer ses prédictions. » Ses affidés le répétèrent; les Turcs le crurent; beaucoup attestèrent même qu'ils avaient été témoins du prodige. Quelques Grecs prétendirent avoir eu la même vision, avec cette différence

Digitized by Google

qu'au lieu d'une magicienne, c'était selon eux la Sainte Vierge, protectrice de Constantinople, qui avait paru sur les remparts.

Amurat offre la paix : elle se conclut; la mort de Manuel la suit de près; son fils Jean Paléologue II lui succède, et son premier acte est, pour obtenir une prolongation de la paix, de se reconnaître vassal et tributaire de l'empereur des Turcs. Pendant dix ans, le sultan, occupé d'expéditions lointaines, content, à ce qu'il semble, de tenir dans l'avilissement l'empire grec, ne donne aucune suite au projet de le détruire. Jean Paléologue apaise des querelles dangereuses qui s'étaient élevées entre ses trois frères, repousse une attaque que les Gènois, blessés dans les intérêts de leur commerce, osent livrer à la ville impériale, mais n'entreprend rien pour se délivrer du joug des Turcs et de la position gênante et honteuse où il est réduit. La grande affaire dont il s'occupe enfin, comme dans un état de sécurité parfaite, est celle du projet de réunion des deux églises, à laquelle les papes revenaient toujours. La scène qui s'ouvre alors, et par laquelle se termine ce que nous avons ici du règne de Jean Paléologue, n'est pas une des moins curieuses de cette histoire.

L'empereur quitte sa capitale toujours cernée par les barbares, et toujours menacée; il traverse la mer, paraît à Venise, où était encore récente la mémoire de l'affront que son grand-père y avait reçu; se rend au concile de Ferrare, anathématisé par celui de Bâle; assiste aux combats théologiques, sur la question de savoir si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ou seulement du Père par le Fils, sur la nature des peines du purgatoire, sur l'état des ames avant le jugement dernier, sur l'usage du pain azyme, etc.; prend lui-même part à la querelle, et entre en discussion réglée avec un cardinal. La peste chasse le concile, l'empereur et le pape. C'est à Florence qu'est enfin proclamé en grande pompe ce décret de réunion, après lequel les deux églises restent aussi divisées qu'auparavant. Jean Paléologue quitte le pape, comblé de bienfaits, de bénédictions, d'indulgences, de promesses de secours qui furent sans effet comme tout le reste, et revient, après

Digitized by Google

plus de deux ans d'absence, dans ses états où ses prélats et lui sont reçus avec une froideur et une désapprobation publique, qui présageait le peu de solidité des transactions qu'ils venaient de faire; tandis que le pape, de son côté, faisait graver avec orgueil, sur des portes d'airain, ce triomphe passager, ou plutôt entiérement illusoire.

Cette esquisse imparfaite et rapide des principaux événemens contenus dans ce volume, suffit pour donner une idée de l'intérêt qui y règne; il y faut joindre les faits secondaires qui complètent le tableau, le varient et ajoutent à son utilité. Telles sont les guerres entre les Turcs et les Serves ou Serviens qui font souvent une diversion utile aux Grecs; celles des Vénitiens et des Gênois, entr'eux, ou contre les Turcs, ou contre les Grecs, les nombreuses expéditions des sultans en Dalmatie; en Bulgarie et ailleurs, autres diversions favorables à l'empire, les conquêtes même qu'ils font dans la Grèce proprement dite, soit sur le continent, soit dans les îles, et qui retardent du moins la chûte de la capitale en continuant d'affaiblir et de démembrer le corps de l'état; quelques lueurs de prospérité qui brillent encore pour d'autres parties de la Grèce, comme dans le Péloponèse, sous l'administration de ce Théodore despote de Lacédémone et frère de Manuel; quelques entreprises, tantôt heureuses et tantôt malheureuses, telles que celles des princes chrétiens, de l'empereur Sigismond et des guerriers français contre les Turcs, terminées par la funeste bataille de Nicopolis, ou l'expédition maritime de Boucicaut, qui n'a que de bons résultats partiels, et ne procure aux Grecs que des délais, et aux Français que de la gloire.

Telles sont encore les affaires intérieures de l'empire et celles de la famille impériale, sujète à de fréquentes dissentions; et diverses aventures épisodiques, comme celle du faux prophète musulman Mersaite, et celle d'un autre charlatan grec à peu près de même trempe, nommé Paul Tigrin. Celui-ci se dit patriarche de Constantinople, s'entoure d'un cortége de faux prélats, parcourt le royaume de Chypre et d'autres provinces éloignées, vendant très-cher son crédit auprès du ciel, et

Digitized by Google

se faisant rendre les mêmes hommages que le pape; il ose aller jouer cette comédie à Rome sous les yeux du pape même, est reconnu pour imposteur, mis en prison par les ordres d'Urbain VI; devenu libre par la mort de de ce pontife, il va répéter plus heureusement son personnage devant le pape d'Avignon Clément VII, qui le comble de bénédictions, et ce qui plaisait beaucoup plus à Tigrin, de riches présens : il paraît en vrai patriarche à la cour de France, y augmente prodigieusement ses richesses, promet aux moines de Saint-Denis, pour les récompenser des honneurs qu'ils lui rendent, des reliques admirables de leur patron et de précieux manuscrits; emmène avec lui deux de ces bons pères à qui il doit remettre tous ces trésors à leur arrivée dans la Grèce; et, parvenu jusqu'à la mer, s'embarque secrètement avec les siens pendant la nuit, laissant les deux Bénédictins honteux d'avoir été pris pour dupes, heureux encore qu'il ne les eût pas emmenés et abandonnés au-delà des mers.

Tous ces incidens se lient au fil de l'action principale, et y sont rattachés avec assez d'ordre et d'économie pour que ce fil n'échappe jamais à l'attention du lecteur. C'est une des parties la moins aperçue peut-être et non pas la moins importante du talent de l'historien, sur-tout lorsque l'histoire embrasse un vaste horizon, et qu'ayant à peindre, soit l'élévation, soit la chûte d'un grand empire, on doit mener de front l'exposition de toutes les causes qui, tantôt de près, et tantôt aussi de fort loin, y ont contribué.

La saine critique et l'impartialité que j'ai reconnues dans M. Ameilhon, en commençant cet extrait, ont sur-tout lieu de s'exercer dans l'*Histoire du Bas-Empire*. Les sources ne manquent pas, mais on sait avec quelle méfiance il y faut puiser, d'après les passions diverses qui ont inspiré les auteurs originaux, l'intérêt particulier et la part même personnelle qu'eurent plusieurs d'entr'eux aux événemens qu'ils racontent. Le soin scrupuleux avec lequel M. Ameilhon examine et pèse les choses, paraît sur-tout dans le jugement qu'il porte sur l'empereur Cantacuzène, que quelques historiens ont traité d'usurpateur. Il entreprend son apo-

Digitized by Google

logie; et, parcourant tous les degrés par lesquels Cantacuzène s'éleva jusqu'au trône, et tous les moyens qu'il employa pour s'y affermir, il fait voir que, dans chaque circonstance, ce prince fit ce que la prudence et le bien de l'état exigeaient, plus encore que ce que demandait son ambition. C'était là la partie la plus difficile de cette apologie, et je n'oserais pas assurer qu'elle ne fût encore, sur quelques points, sujète à examen. L'auteur est plus à l'aise dans la discussion des bonnes qualités de Cantacuzène, et de quelques défauts qui les obscurcirent, dans l'opinion qu'il énonce sur ses talens littéraires et sur ses ouvrages. Une équité, bienveillante sans doute, mais non au-delà d'une juste mesure, règne dans tout ce morceau: on pourrait seulement le trouver trop étendu : il ne remplit pas moins de trente-six pages d'impression; et quoique ce soit à la fin d'un livre (le cent quatorzième de l'ouvrage), c'est peut-être suspendre un peu trop le récit des événemens. D'ailleurs, convient-il à l'historien de discuter, de plaider, de porter une accusation, ou de faire une apologie en forme? Il doit examiner et discuter pour lui, mais il ne doit au public et à la postérité que les résultats de cette discussion et de cet examen. Si donc, reprenant tous les articles de cette espèce de plaidoyer, M. Ameilhon eût énoncé son jugement sur chacun par une de ces expressions ou de ces phrases qui sont des sentences dans un écrivain accrédité, il eût peut-être, en deux pages pleines de suc et de force, tracé un de ces portraits que le lecteur retient, que l'histoire conserve, et que la postérité répète. Je dis peut-être, car il est possible qu'en rendant justice comme je le fais avec plaisir à ce qu'il y a ici de bien, je me trompe par le désir du mieux.

L'auteur a prouvé, en d'autres occasions, dans ce volume même, que cette manière, qui est celle des grands maîtres, ne lui est rien moins qu'étrangère. C'est ainsi qu'il s'est résumé en peu de mots, en finissant le règne du successeur de Cantacuzène. « Jean Paléologue était âgé de 61 ans lorsqu'il mourut; il en avait passé 52 sur le trône. Sous son règne, l'empire fit de grandes pertes et éprouva de grands malheurs. Ce prince est désigné dans

Digitized by Google

l'histoire sous le nom de *Calojean*, ce qui peut s'entendre de la beauté du corps et de la bonté de l'ame. On convient que cet empereur était doué d'une belle figure. Avait-il aussi une bonne ou une belle ame? ... Presque toutes ses actions nous le représentent comme un homme faible, indolent, débauché, sans caractère. Peut-être donnerait-on la vraie mesure de sa personne en disant que, toujours endormi dans le sein de la volupté, il n'eut d'énergie ni pour ces grands crimes qui font les tyrans, ni pour ces grandes vertus qui font les bons princes. »

Je citerai encore ce portrait d'un ministre fidèle, placé dans une position dangereuse pour un homme de bien, puisqu'il n'était rien moins que grand visir du féroce et impétueux Bajazet. « Ce ministre était un de ces hommes tels qu'il serait à désirer que tous ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, ont des passions très-impétueuses, en eussent toujours à leur côté. Il possédait l'art de ramener le calme dans l'ame de son maître, lorsqu'elle était agitée par de violentes tempêtes, ce qui arrivait souvent. Il savait fixer les incertitudes de son humeur fantasque et capricieuse; le rappeler à la raison et à la justice dans des momens où se livrant à son caractère fougueux, il s'en écartait; l'éclairer de ses lumières dans des circonstances où il allait suivre en aveugle les impressions des préjugés dont son esprit était dominé. Il l'exhortait sur-tout à mettre un frein à son ambition et à ne pas hasarder le salut de la nation et le sien par des entreprises téméraires. Ce fidèle sujet épargna à son souverain bien des démarches imprudentes et même des crimes. »

Ces deux citations suffisent pour prouver que M. Ameilhon joint aux autres qualités de l'historien celle d'un bon style, et que le sien, quoiqu'en général plus remarquable par la clarté que par la concision et par la force, sait aussi s'élever et se resserrer quand le sujet l'exige. Il n'est pas douteux que l'achèvement de cette grande entreprise historique, qu'un dernier volume doit terminer sous peu de tems, ne place cet estimable Académicien au nombre de nos écrivains qui se sont honorablement exercés dans la carrière de l'histoire.

GINGUENÉ.

Digitized by Google

Œuvres de Salluste. Traduction nouvelle, par Dureau de la Malle, de l'Académie française. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprim.-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez *Nicolle*, rue des Petits-Augustins.

La traduction de Tacite a fait une grande réputation à M. Dureau de la Malle, et lui a mérité les honneurs académiques. Elle parut en 1790, époque où les idées d'affranchissement donnaient une sorte d'à-propos aux écrits de l'historien qui, peignant des tyrans sous un bon prince, avait osé regretter l'ancienne république, et où chaque particulier, subitement transformé en penseur et en homme d'état, se croyait obligé de méditer ces *Annales* dans lesquelles Tacite, d'un coup-d'œil quelquefois plus profond que les causes qu'il recherche, pénètre la politique sombre, astucieuse et cruelle de Tibère. Cette faveur de la circonstance s'étendit au style même du traducteur. On commençait dès-lors, comme par suite de l'esprit d'indépendance, à moins respecter le joug des règles du langage. Dans les assemblées délibérantes, et dans les sociétés qui n'en différaient guères, la véhémence des discussions avait donné naissance à une élocution plus énergique, plus animée, plus rapide. L'indifférente politesse arrondit et amollit en quelque sorte les phrases, au risque d'affaiblir les pensées; mais la passion toujours convaincue et impatiente de convaincre, a un langage absolu, despotique, qui s'accommode beaucoup des formes vives, abruptes et hasardées. La diction nerveuse, concise et elliptique du nouveau traducteur de Tacite se trouva donc, pour ainsi dire, à la mode. On ne s'avisa point d'examiner si M. Dureau de la Malle n'avait pas été quelquefois plus fidèle au génie de son auteur, qu'au génie de la langue dans laquelle il le faisait passer; et il entra sur le champ en possession d'une gloire littéraire à laquelle il n'a peut-être manqué, pour être aussi pure qu'elle a été brillante, que de subir un peu plus l'épreuve de la véritable critique.

Digitized by Google

Plus qu'aucun autre traducteur, M. Dureau de la Malle était d'avis qu'on doit rendre, non-seulement le sens de son original, mais encore la physionomie particulière de son style. Il fit, dans sa traduction de Tacite, une heureuse application de ce système. La langue française s'y prêtait difficilement, et j'ose croire que M. Dureau de la Malle eut aussi à vaincre le caractère propre de son esprit et de son style. Ce qui me le prouve, c'est que dans les morceaux de sa composition, tels que le discours préliminaire de cette même traduction de Tacite, et sur-tout son discours de réception à l'Académie française, on remarque une diction élégante et modérément nombreuse, qui n'offre aucune trace de cette extrême concision et de cette sorte d'âpreté qu'on sent à chaque page de sa version. On trouve en même tems dans ces deux morceaux un fonds d'idées assez riche pour faire regretter que l'auteur ne se soit pas quelquefois occupé de productions originales plus étendues. Mais, déterminé par son premier succès, M. Dureau de la Malle avait entrepris de traduire les trois grands historiens latins, et ce travail s'est emparé de tout son tems et de toutes ses facultés. La mort ne lui a pas permis d'achever le Tite-Live : la continuation en est confiée à un homme de lettres dont le talent est déjà prouvé par des histoires d'un style noble et grave. Ce que M. Dureau de la Malle avait fait pour Tacite, il l'a fait pour les deux autres historiens, c'est-à-dire, que se dépouillant en quelque sorte de sa propre manière, il a saisi et copié fidèlement celle de ses deux nouveaux modèles. Des personnes qui ont eu communication du Tite-Live, assurent qu'on y retrouve le style abondant, harmonieux et périodique de l'original. Salluste avait sa physionomie à part : très-différent de Tite-Live, il se rapprochait sans doute beaucoup de Tacite qui, voyant en lui le premier des historiens latins, avait dû, à quelques égards, le prendre pour modèle. Mais un homme de génie rivalise plutôt qu'il n'imite : le style de Salluste et celui de Tacite, quelques rapports qu'ils puissent offrir, n'en sont pas moins, pour ainsi dire, marqués de signes distinctifs qu'il était peut-être difficile de ne pas effacer en tra-

Digitized by Google

duisant, mais qu'il était certainement essentiel de conserver. Un de ces signes dans Salluste, le plus sensible de tous, peut-être, c'est l'emploi des expressions vieillies. Les Latins eux-mêmes en firent un reproche à l'écrivain; le traducteur qui imiterait cette affectation, en mériterait un bien plus grand encore. M. Dureau de la Malle n'a eu garde de donner dans un pareil ridicule; mais on croit apercevoir que pour suppléer à ce trait de ressemblance qu'il était forcé de négliger, et conserver en quelque chose au Salluste traduit cette teinte de vétusté qui frappe dans l'original, il a eu quelquefois recours aux acceptions *insolites*, et sur-tout aux constructions un peu singulières, telles qu'on en rencontre dans les écrivains antérieurs à ceux qui ont définitivement fixé le génie de notre langue. J'aurai soin d'en faire remarquer quelques exemples; ils donneront peut-être lieu de décider que le système de traduction de M. Dureau de la Malle, bon en lui-même et déjà prouvé tel par un premier ouvrage, est néanmoins susceptible d'un excès vicieux dont la traduction de Salluste n'est pas toujours exempte.

Avant celle-ci, il en existait trois assez récentes; l'une du père Dotteville, oratorien; l'autre de M. Beauzée, de l'Académie française; et la troisième du président de Brosses, l'auteur du *Traité de la formation mécanique des langues*. Cette dernière était mal écrite; celle de Beauzée l'était avec une froide correction; la plus estimée des trois était celle du père Dotteville, et elle avait assez de mérite pour qu'une traduction nouvelle ne semblât pas nécessaire. Mais il entrait dans le plan des travaux de M. Dureau de la Malle d'en faire une; d'ailleurs, ayant adopté pour ce genre d'ouvrages un système qu'il s'était rendu particulier par l'application rigoureuse qu'il en faisait, il était certain de faire autrement que le père Dotteville; et il pouvait espérer de faire mieux, l'ayant déjà emporté sur cet estimable concurrent dans une lutte plus longue et plus difficile, celle de la traduction de Tacite. D'aucune manière, l'entreprise de M. Dureau de la Malle ne peut donc sembler extraordinaire. Reste à examiner si elle a été heureuse.

Digitized by Google

Salluste, à la fois précis et concis, c'est-à-dire, serrant ses idées et ses mots, est quelquefois difficile à comprendre; quelquefois aussi la phrase présente deux sens également soutenables. La sagacité et la justesse d'esprit du traducteur me semblent l'avoir heureusement servi dans la plupart de ces cas obscurs ou douteux; mais je crois qu'il s'est trompé dans sa seconde phrase du *Catilina*. L'homme, dit Salluste, doit faire les plus grands efforts pour ne point passer obscurément sa vie, comme les animaux qui obéissent à leurs sens (*ventriobedientia*). Deux choses composent l'homme, l'esprit et le corps. *Animi imperio, corporis servitio magis utimur;* c'est dans cette phrase que gît la difficulté. M. Dureau de la Malle, traduit: « Mais il faut que l'esprit soit le maître, » le corps ne doit être que l'esclave. » Seul de tous les traducteurs et commentateurs, Beauzée a entendu différemment le passage, et il l'a rendu ainsi: « Nous avons » plus d'empire sur notre ame, et nous dépendons da» vantage de notre corps. » Ce qui rend cette dernière version préférable, c'est que Salluste ajoute: « L'un » (l'esprit) nous est commun avec les dieux, l'autre » (le corps) avec les bêtes. C'est pourquoi il me semble » raisonnable d'ambitionner la considération du génie, » plutôt que celle de la force. » La suite de ces idées est facile à saisir. L'homme est esprit et corps; par le corps, il tient de la bête, et par conséquent, il est esclave de ses sens comme elle: il faut donc que des deux natures qui le composent, il cultive et perfectionne de préférence celle sur laquelle il a le plus d'empire, c'est-à-dire l'esprit. *Le corps ne doit être que l'esclave*; cela est vrai en morale; mais, physiquement parlant, cette règle souffre de grandes exceptions. Le corps agit d'après les ordres de l'esprit, sans doute; mais il faut qu'il puisse agir, et souvent sa disposition y met un obstacle invincible; quelquefois alors, loin d'agir au gré de l'esprit, il domine l'esprit lui-même, et influe considérablement sur ses déterminations. Tout le mal-entendu vient, je crois, de ce que M. Dureau de la Malle n'a eu en vue que les appétits déréglés du corps, sur lesquels en effet nous devons prendre de l'empire, tandis que Salluste n'a songé qu'aux besoins naturels du corps, qui ont très-

Digitized by Google

certainement tout empire sur nous, quoi que nous fassions. La comparaison de l'homme avec les animaux, dont les besoins sont de cette espèce, et l'emploi du mot *venter* qui désigne le plus *impérieux* de tous les besoins, prouvent que Salluste, dans la phrase en question, a voulu rappeler une loi de la nature, et non établir un axiôme de morale. A ce sujet, Beauzée dit assez sensément : « Il ne faut pas rendre Salluste inconséquent, » pour le rendre orthodoxe. »

Salluste, prédicateur de vertu dans ses écrits, était, s'il faut en croire ses contemporains, un homme profondément vicieux. Il avouait sa mauvaise renommée, puisqu'il cherchait quelquefois à s'en justifier. Après avoir peint énergiquement la corruption de son siècle, il dit : *ac me, cùm ab reliquorum malis moribus dissentirem, nihilominus honoris cupido eadem, quæ cæteros, fama atque invidia vexabat.* Tout le monde, jusqu'ici avait considéré *honoris cupido* comme un substantif, et l'on traduisait : « Quoique mon cœur désavouât ces » mœurs perverses, néanmoins j'étais, comme les au» tres, tourmenté de la soif des honneurs, poursuivi » comme eux par l'opinion et par l'envie. » Il a plu à M. Dureau de faire de cette idée *honoris cupido* une phrase incidente, et de dire : « Néanmoins, comme on » me voyait la même ardeur pour parvenir, j'étais » poursuivi, etc. » Ce sens n'est pas très-différent de l'autre; mais la manière dont M. Dureau a lu est bien étrange. Selon lui, *honoris cupido* est l'*ablatif absolu de l'adjectif* cupidus; ensorte que la phrase est ainsi construite : *invidia vexabat me....*, *me* (sous-entendu) *honoris cupido.* Je ne crois point cette construction latine. Si *cupido* est adjectif, pourquoi Salluste ne l'a-t-il pas mis à l'accusatif, comme régi par le verbe *vexabat*, et s'accordant avec le pronom *me : invidia vexabat me honoris cupidum?* A quoi sert le changement de cas, si ce n'est à faire une phrase incorrecte ou du moins bizarre? Au reste, je ne serais pas surpris que le texte eût autrefois porté l'accusatif de l'adjectif *cupidus*, mais écrit par un *o* (*cupidom*), ainsi que le sont, dans Plaute, tous les mots de cette terminaison. La conjecture est d'autant moins déraisonnable, que Salluste affectait

Digitized by Google

l'ancienne orthographe, et écrivait *optumus*, *maximè*; *lubenter*, etc. Les copistes auraient retranché l'*m*, comme ayant été ajoutée par erreur au substantif *cupido*.

Salluste excelle dans les portraits; celui de Catilina est célèbre. M. Dureau de la Malle a imité assez bien la touche fière, hardie et heurtée de l'original. On a critiqué une expression dont le traducteur semble s'applaudir dans une de ses notes, c'est celle d'*esprit contrefait*, pour rendre *animo pravo*. Il cite un vers d'Horace pour prouver que *pravus*, au propre, signifie *contrefait*. Soit; mais il ne s'ensuit pas qu'en français, *contrefait* puisse s'appliquer figurément à l'*esprit*. Je ne sais cependant si l'on ne doit pas excuser cette métaphore un peu étrange, puisque nous n'avons pas d'expression noble pour désigner un esprit qui a, pour ainsi dire, un vice naturel de conformation, et que *dépravé* dirait le contraire. Nous disons familièrement un *esprit de travers*, un *esprit biscornu*; mais comment rendre la même idée dans le style soutenu?

Voici une phrase qui n'exigera point de si longues observations; il suffit de la transcrire pour en démontrer le vice: « De jour en jour s'aiguillonnait encore » plus son audace naturelle par la surcharge de ses » dettes et par la conscience de ses crimes, malheureux » fruit de son caractère pervers. » Cette phrase serait assurément blâmée dans une composition française: peut-elle ne pas être répréhensible dans une traduction, et croira-t-on la justifier en disant que la construction latine y est exactement suivie? A ce compte, il ne faudrait plus faire que des *mot à mot* et des traductions interlinéaires.

En suivant l'ordre des pages, je rencontre quelques fautes qui appartiennent, non pas au traducteur, mais à l'écrivain. M. Dureau dit de ces hommes choisis, qui, sous le nom de *pères*, formaient le conseil des premiers rois de Rome, que, *dans un corps affaibli par les années, ils conservaient une tête fortifiée par l'expérience*. On dit *conserver une ame vigoureuse dans un corps affaibli*; mais *conserver une tête dans un corps*, est une

Digitized by Google

expression bien étrange. Salluste remarque avec raison que les héros d'Athènes ont dû une grande partie de leur renommée à l'excellence des écrivains qui les ont loués. M. Dureau de la Malle lui fait dire : « Comme ils ont eu » une riche moisson de grands historiens, *c'est la rai-* » *son pour laquelle* les exploits de ces peuples sont célé- » brés par toute la terre, comme ce qu'il y a de plus » glorieux. » *C'est la raison pour laquelle*, est d'une inconcevable pesanteur. Dans le fameux discours de Catilina aux conjurés, je lis : Eh ! qui portant en soi » le cœur d'un homme, peut voir sans indignation » qu'ils regorgent de richesses, pour les prodiguer fol- » lement à bâtir dans la mer, à raser des montagnes, et » que nous, nous ne possédons pas même de quoi *nous* » *fournir les plus indispensables besoins de la vie.* » On ne se fournit pas des besoins, on fournit à ses besoins, on y subvient, on y satisfait. Caton dit dans le Sénat, lorsqu'il s'agit de prononcer sur le sort des conspirateurs : « C'est à vous que je m'adresse, à vous qui faites » *tant* de cas de vos palais, de vos jardins, de vos ta- » bleaux, de vos statues, bien *plus* que de la république. » *Faire tant de cas d'une chose bien plus que d'une autre*, est une des plus fortes inadvertances qui aient pu échapper à un écrivain habile et exercé comme M. Dureau de la Malle. Ces fautes et plusieurs autres du même genre, dont le relevé deviendrait par trop fastidieux, sont pour moi une preuve que M. Dureau de la Malle n'avait point encore soumis sa traduction à cette révision sévère qui précède l'impression, et qui ordinairement a le style pour objet. Il avait pris son parti sur le mode de traduction; aussi le fond de l'ouvrage fût-il probablement resté tel qu'il est; mais du moins la diction eût été purgée d'un assez grand nombre d'incorrections et de négligences qui la déparent. Si quelques personnes s'élevaient contre cette explication qui met à couvert la gloire de l'auteur, sans beaucoup compromettre le succès de son livre, je leur fournirais une preuve sans réplique, c'est une seule et même phrase latine, traduite de deux manières à la suite l'une de l'autre. Salluste dit des premiers Romains : *jurgia, discordias,*

Digitized by Google

simultates cum hostibus exercebant. La traduction porte « Ils ne connaissaient de querelles, de discussions, de » haine, qu'à l'égard de leurs ennemis. » Et tout de suite après : « Ils n'étaient en querelle, en mésintelli- » gence qu'avec l'ennemi ; ils ne savaient haïr que lui. » Il est clair que le manuscrit portait deux versions d'une même phrase, entre lesquelles le traducteur s'était réservé de choisir, et que, faute de s'en être aperçu, on les a imprimées toutes deux. J'ai quelque peine, je l'avoue, à concilier cette inadvertance avec le zèle et le scrupule filial que l'éditeur prétend avoir apportés à la révision des épreuves. Ce n'est pas la seule fois que son attention a été trompée : le texte de Salluste et celui de la traduction présentent d'assez nombreuses fautes ; il en est une sur-tout qui a donné lieu à un critique d'accuser le traducteur de contre-sens ; et c'est pour venger celui-ci d'un reproche non mérité, que je prends le parti de la relever ici. Dans la conspiration de Catilina, n° 46, on voit que Cicéron charge les préteurs L. Valerius Flaccus et Caïus Pontinius de s'embusquer sur le pont Milvius, et d'arrêter ceux des conjurés qui devaient conduire à Catilina les ambassadeurs allobroges. *Rem omnem aperit cujus gratiâ mittebantur ; cætera, uti facto opus sit, ita agant.* « Il leur fait part « des motifs, il laisse le reste à leur prudence. » *Permittit illis homines militares, sine tumultu præsidiis conlocatis*, etc. « Ces deux préteurs qui avaient été de plus » d'une expédition militaire, font leurs dispositions sans » bruit, etc. » Le texte et la traduction ne s'accordent nullement. Le premier porte que Cicéron confia aux préteurs des hommes au fait de la guerre, *homines militares ;* tandis que, dans la traduction, cette expression s'applique aux préteurs eux-mêmes, et que *permittit illis* n'est point rendu, ou bien se rattache à la phrase précédente. Il y a des éditions qui suppriment ces deux mots, et je pense qu'elles ont raison. Le critique dont j'ai parlé, prenant à la lettre le texte joint à la traduction, a trouvé le traducteur en défaut : on ne lui aurait pas donné cet avantage si l'on eût concilié l'original et la version, et pour cela, il ne fallait qu'em-

Digitized by Google

ployer le texte même sur lequel M. Dureau de la Malle a traduit, et que souvent il a corrigé très-heureusement, comme on le voit par ses notes.

Je reviens au traducteur lui-même. Quelques phrases que j'ai analysées, quelques autres que je pourrais analyser encore, ne feraient jamais bien juger de la totalité de l'ouvrage, puisqu'en les supposant encore plus vicieuses qu'elles ne le sont, tout le reste en pourrait différer beaucoup. Il me resterait bien la ressource de transcrire un morceau de quelqu'étendue; mais j'alongerais fort cet article déjà un peu long; et d'ailleurs ce morceau, quelque soin que je misse à le choisir, ne réunirait sans doute qu'un petit nombre de ces différentes singularités de version et de style, dont l'ensemble et la répétition forment ce qu'on peut appeler le système du traducteur; alors je ne réussirais point à faire partager l'impression que la lecture de l'ouvrage entier a faite sur moi. Ne pouvant la communiquer, je vais au moins dire ce qu'elle est, et j'en prends pour juges ceux de nos lecteurs qui ont déjà connaissance du Salluste de M. Dureau de la Malle. De l'aveu même du fils de l'auteur, on peut trouver que celui-ci *s'est un peu trop rapproché* des formes latines. Ces formes, dans Salluste, étant, je ne dis pas plus latines, mais plus étrangères à à la langue française que dans beaucoup d'autres auteurs anciens, il s'ensuit naturellement qu'ici le traducteur a couru davantage le danger de contrarier le caractère et les habitudes de sa propre langue; et il faut le dire, c'est un danger dans lequel M. Dureau de la Malle s'est jeté en homme déterminé. Content de conserver le tour de phrase énergique et concis de Salluste, il a souvent bravé les lois de l'usage et quelquefois celles de la grammaire. Ce ne sont pas seulement les constructions inusitées ou irrégulières qui donnent à son style un air étrange, ce sont encore les expressions et les acceptions de mots extraordinaires. Remontant au sens primitif des mots latins, il rend à leur signification propre et physique les termes qui, dans la langue de son original, étaient devenus exclusivement figurés et métaphysiques; il se félicite quelque part d'avoir rendu *ibi*

Digitized by Google

(*Athenis*) *provénere magna ingenia* par : *les Athéniens ont eu une riche moisson de grands historiens.* « *Pro-* » *venére*, dit-il, est ici un mot métaphorique. *Proventus* » signifie au propre *récolte*, *moisson.* » Cette locution, *une riche moisson de grands écrivains*, est consacrée dans notre langue ; ainsi, elle n'avait pas besoin d'être justifiée par une note : mais le traducteur ne veut pas nous laisser ignorer qu'il n'a traduit de cette manière le mot *provenére* qu'en vertu de l'étymologie : il ne l'eût pas traduit autrement, quand même notre langue y aurait répugné, parce que cela faisait partie de son système de traduction. D'un autre côté, ayant remarqué que les expressions reçues et employées ordinairement dans le style soutenu, ont beaucoup perdu de leur force, et voulant, à tout prix, nous donner l'équivalent de cette énergie particulière aux anciennes expressions affectées par Salluste, il a recours à des locutions familières et presque triviales qui semblent empruntées au style de Mézerai, chez qui, en effet, les locutions de ce genre ont à nos yeux un air de vigueur et de franchise : à cet égard M. Dureau de la Malle est allé jusqu'à l'abus, lorsque parlant de la ville de Vacca, en Afrique, d'où les Romains furent chassés par les habitans, il dit que ceux-ci, montés sur leurs toîts, firent pleuvoir sur leurs ennemis des pierres et des *taissons* (on doit écrire *tessons*) : rien dans le latin ne motivait l'emploi de ce mot à la fois bas et impropre. Enfin Salluste, moins par des constructions pénibles ou elliptiques, que par l'ambiguité ou le vague des expressions, offrant souvent à l'esprit deux sens entre lesquels il a peine à choisir, l'interprête, plus penseur que ses pareils ne se permettent ordinairement de l'être, se détermine toujours pour le sens le plus énergique ou le plus fin, au risque de dire plus ou mieux que son original n'a voulu dire ; et les rencontres de ce genre sont assez multipliées pour donner à la traduction une physionomie différente de celle des autres traductions, dont les auteurs se sont ordinairement décidés pour le sens le plus suivi.

Il résulte de tout ceci que la traduction de M. Dureau de

Digitized by Google



de la Malle est un ouvrage nouveau, un ouvrage presque singulier, qu'on pourra juger diversement, selon la manière dont on l'aura lu, et l'esprit dans lequel on l'aura lu. Non comparé avec l'original, il paraîtra blesser fréquemment les convenances du style historique et celles-même de la langue française, et il sera infailliblement condamné par le grand nombre de ceux qui sont d'avis que toutes les langues suffisent à toutes les idées, et qu'on ne doit pas, sous le prétexte de reproduire plus fidèlement la physionomie de son auteur, conserver un tour et, pour ainsi dire, un air latin aux phrases écrites avec des mots français. Ce même ouvrage, soigneusement conféré avec le texte, pourra plaire à beaucoup d'amateurs des lettres latines, pour qui la nouvelle traduction sera, en quelque sorte, le meilleur commentaire qu'ils puissent avoir sur l'auteur original, par la foule d'interprétations neuves, piquantes et heureuses qu'elle renferme : cette classe de lecteurs prise par dessus tout la fidélité, et elle est nécessairement indulgente pour les erreurs où l'excès de cette qualité entraîne un traducteur. Quoi qu'on en puisse dire, il serait fâcheux que ce système prît trop faveur et s'établît sans modification. Au fond, il est plus avantageux à l'insuffisance qu'au véritable talent. Ces traductions d'une *littéralité* quelquefois choquante, paraissent plus travaillées que les autres, et c'est tout le contraire : les écoliers qui commencent seraient nos premiers maîtres en ce genre. On passe pour avoir mieux senti son auteur, et cela vient souvent de ce qu'on n'a pas su le bien rendre. Il est des traductions, en petit nombre, qui réunissent les deux avantages ; on ne niera pas qu'elles ne soient préférables à toutes celles qui les séparent. AUGER.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES.

Théâtre de l'Impératrice (Odéon). — Première représentation du *Valet de sa Femme*, comédie en un acte et en vers de MM. Décourt et Aude, neveu.

Digitized by Google

Delaincourt, jeune officier, a épousé, à seize ans, Elise, qui n'en avait que dix. Immédiatement après la cérémonie nuptiale il partit pour son régiment, où les devoirs de sa place le retinrent pendant dix ans, sans lui permettre de revoir une seule fois sa jeune épouse. Convaincu qu'un aussi long laps de tems l'aura rendu méconnaissable aux yeux de sa femme, il forme le projet de se présenter à elle sous un nom supposé.....

Vous vous trompez, me dit un abonné en m'interrompant, vous nous aviez promis l'analyse d'une comédie *nouvelle*, et vous nous donnez celle des *Rivaux d'eux-mêmes*, comédie en un acte de M. Pigault-Lebrun, représentée il y a long-tems au Théâtre-Français. Lecteur trop impatient, est-ce ma faute à moi, si MM. Décourt et Aude, neveu, ont refait la pièce des *Rivaux d'eux-mêmes*, qui, entre nous, n'était pas mal faite. Ainsi que dans la comédie de M. Pigault-Lebrun, le mari déguisé est reconnu par la soubrette et fait amende honorable aux genoux de sa femme pour avoir conçu le hardi projet de l'éprouver, chose dont tous les maris bien appris savent qu'il faut se garder.

MM. Décourt et Aude, neveu, ont bien senti que la comédie de caractère ayant été épuisée par leurs devanciers, il ne restait plus aux auteurs modernes que la comédie de mœurs ou celle d'intrigue; ils ont choisi cette dernière, et pour ne pas risquer de déplaire, ils en ont pris une bien connue; et en cela ils ont sagement fait, car le même parterre qui a applaudi la comédie de M. Pigault-Lebrun, ne peut siffler la leur puisqu'elle n'en est que la copie.

J'ai montré à nos lecteurs la ressemblance de ces deux ouvrages, je vais maintenant faire sentir la différence qu'il y a entre eux. La comédie de M. Pigault-Lebrun est écrite en prose vive et élégante, et a obtenu un succès que dix ans ont confirmé. Celle des nouveaux auteurs est écrite en vers assez faibles et n'aura probablement pas un aussi grand nombre de représentations. Nos lecteurs voient donc qu'il y a entre ces deux comédies beaucoup de ressemblance et beaucoup de différence.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation des *Fiancés*, vaudeville en un acte.

Cette semaine a été malheureuse pour les ressemblances. J'annonce maintenant un vaudeville calqué sur une comédie aussi représentée au Théâtre-Français. Au moins faut-il rendre justice aux auteurs du jour; ils choisissent bien leurs modèles. Le père de ce vaudeville a fait à M. Dieu-

Digitized by Google

lafoi, auteur de la jolie comédie de *Défiance et Malice*, l'honneur de jeter les yeux sur lui. Qui a vu cette comédie, a vu les *Fiancés :* même intrigue, mêmes personnages, situations pareilles; toute la différence que j'ai pu y trouver, c'est que l'on parle à la comédie française et que l'on chante tant bien que mal au vaudeville. Un plaisant disait, à côté de moi, qu'il avait bien remarqué de la *défiance* dans le parterre, mais qu'il n'avait pu trouver de la *malice* sur la scène.

Si ce vaudeville des *Fiancés* produit de bonnes recettes, nous croyons que M. Dieulafoi peut, à juste titre, réclamer une part d'auteur. B.

Paul-Jérémie Bitaubé, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la troisième classe de l'Institut national de France et de l'Académie royale de Berlin, auteur du *Poëme de Joseph* et traducteur d'*Homère*, est mort à Paris, âgé de 76 ans, le 22 novembre 1808. — Nous donnerons dans un prochain N°, des détails sur la vie et les ouvrages de ce savant et respectable académicien.

Quoique la cuisine chimique ne passe pas généralement pour la meilleure possible, et qu'il soit assez prudent de s'en défier, nous croyons cependant que l'on doit faire une exception en faveur du nouveau vinaigre de M. Mollerat.

La liqueur que l'on emploie le plus communément sous le nom de vinaigre, se retire du vin par la fermentation. Mais on peut également, par le même procédé, la retirer de plusieurs autres substances. Aussi fait-on du vinaigre de cidre, de poiré, de bière, etc.

Tous ces vinaigres doivent la plus grande partie de leur force à la présence d'un même acide que l'on nomme l'acide acétique. Mais ils contiennent encore d'autres principes étrangers qui s'y trouvent en très-petite quantité et qui diffèrent selon la nature des substances dont le vinaigre est extrait. Ces principes en se mêlant à l'acide acétique ne font que dissimuler son acidité. Ce sont eux qui donnent au vinaigre la couleur rouge ou jaunâtre qu'on lui voit ordinairement.

M. Mollerat est parvenu à retirer en grand l'acide acétique pur de la distillation du bois dans des vaisseaux fermés. Cet acide mêlé à l'eau pure dans des proportions diverses, donne des vinaigres de force différente, tous parfaitement purs, transparens, imputrescibles, et susceptibles d'être

Digitized by Google

parfumés par toutes sortes d'aromates. Porté à un haut degré de concentration, il devient d'un transport extrêmement facile, et offre sous un très-petit volume de quoi faire plusieurs tonneaux de vinaigre d'excellente qualité. Ces diverses propriétés seront sur tout d'un avantage précieux pour le service de la marine et des armées. Elles permettront d'exporter et d'introduire d'excellent vinaigre dans les pays les plus éloignés, où le commerce n'a porté, jusqu'à présent, que des liqueurs faibles, à peine acides, et souvent putréfiées en partie par la décomposition naturelle qu'elles éprouvent toujours avec le tems.

L'extraction de l'acide acétique, se fait dans les ateliers de M. Mollerat, comme nous venons de le dire, par la distillation du bois dans des vaisseaux fermés. Mais cette opération ne donne pas seulement de l'acide, elle fournit encore du goudron qui peut être utilement employé dans la marine, et plusieurs autres produits précieux pour la pharmacie ou pour les arts, que M. Mollerat recueille, sépare, et qui soigneusement épurés forment une branche importante de sa fabrication. Enfin la partie solide du bois qui reste dans les vaisseaux, donne du charbon excellent, et par l'effet de la bonne combinaison des appareils, ainsi que par un sage emploi du combustible, il se trouve que la quantité de charbon ainsi produite, est double en poids de celle que l'on obtient dans les forêts par le procédé ordinaire de la carbonisation. Ce résultat dont M. Vauquelin a été témoin, et qu'il a attesté, est d'une grande importance, puisqu'il en peut résulter un accroissement considérable de produit dans l'exploitation de nos forges, avec une consommation égale du combustible ; sans compter que dans le procédé vulgaire de la suffocation sur terre, on perd tous les produits que M. Mollerat recueille dans ses ateliers. Tel est, et tel sera toujours l'avantage d'une pratique éclairée sur une routine aveugle.

Les vinaigres, les sels, et tous les produits fabriqués par M. Mollerat, ont été soumis par lui au jugement de la première classe de l'Institut. Une commission composée de MM. Fourcroy, Vauquelin et Berthollet, en a fait le rapport le plus favorable. La classe consultée par le Ministre de l'intérieur, a déclaré que l'usage de ces vinaigres n'avait ou ne pouvait avoir aucun inconvénient, puisqu'ils sont essentiellement composés du même principe que le vinaigre ordinaire, dont ils diffèrent seulement par leur plus grande pureté. Et d'après ce rapport, le Ministre en a permis la vente et la consommation.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

2me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Burgos, le 12 novembre 1808.

Le duc de Dantzich est entré dans Valmaseda en poursuivant l'ennemi.

Dans la journée du 8, le général Sébastiani découvrit sur une montagne très-élevée, sur la droite de Valmaseda, l'arrière-garde des insurgés; il marcha sur-le-champ à eux, les culbuta et fit une centaine de prisonniers.

Cependant la ville de Burgos était occupé par l'armée d'Estramadure, formée en trois divisions : l'avant-garde composée des Gardes wallones et espagnoles, du corps d'étudians des Universités de Salamanque et de Léon formant plusieurs bataillons, plusieurs régimens de ligne et des régimens de nouvelle formation, formé depuis l'insurrection de Badajoz, portaient cette armée à environ 20,000 hommes.

L'Empereur ayant donné le commandement de la cavalerie de l'armée au maréchal duc d'Istrie, donna le commandement du 2e corps au maréchal duc de Dalmatie. Le 10, à la pointe du jour, ce maréchal marcha à la tête de la division Mouton, pour reconnaître l'ennemi. Arrivé à Gamonal, il fut accueilli par une décharge de trente pièces de canon. Ce fut le signal du pas de charge. L'infanterie de la division Mouton marcha, soutenue par des salves d'artillerie. Les Gardes wallones et espagnoles furent culbutées à la première attaque. Le duc d'Istrie à la tête de sa cavalerie déborda leurs ailes, l'ennemi fut mis en plaine déroute, 3000 hommes sont restés sur le champ de bataille; 12 drapaux et 25 pièces de canon ont été pris, 3000 prisonniers ont été faits; le reste est dispersé. Nos troupes sont entrées pêle-mêle avec l'ennemi dans la ville de Burgos, et la cavalerie le poursuit dans toutes les directions.

Cette armée d'Estramadure, qui venait de Madrid à marches forcées, qui s'était signalée pour premier exploit par l'égorgement de son infortuné général le comte de Torves, toute armée de fusils anglais et spécialement soldé par l'Angleterre, n'existe plus. Le colonel des Gardes wallones et un grand nombre d'officiers supérieurs ont été faits prisonniers. Notre perte a été très-légère; elle consiste en 12 ou 15 hommes tués et 50 blessés au plus. Un seul capitaine a été tué d'un boulet.

Cette affaire, due aux bonnes dispositions du duc de Dalmatie et à l'intrépidité avec laquelle le duc d'Istrie a fait charger la cavalerie, fait le plus grand honneur à la division Mouton; il est vrai que cette division est composée de corps dont le seul nom est depuis long-tems un titre d'honneur.

Le château de Burgos a été occupé et trouvé en bon état. Il y a des magasins considérables de farines, de vin et de blé.

Le 11, l'Empereur a passé la revue de la division Bonnet, et l'a dirigée immédiatement sur les débouchés des gorges de Saint-Ander.

Voici la position de l'armée aujourd'hui :

Le maréchal duc de Bellune poursuivant vivement les restes de l'armée de Galice qui se retire par Villarcayo et Reynosa, point vers lequel le duc de Dalmatie est en marche. Il ne lui restera plus d'autre ressource que de se disséminer dans les montagnes, en abandonnant son artillerie, ses bagages et tout ce qui constitue une armée.

S. M. l'Empereur est à Burgos avec sa garde.

Digitized by Google

Le général Milhaud avec sa division de dragons marche sur Palencia. Le général Lassalle a pris possession de Lerma.

Ainsi dans un moment, les armées de Galice et d'Estramadure, ont été battues dispersées, et en partie détruites, et cependant tous les corps de l'armée ne sont pas arrivés. Les trois quarts de la cavalerie sont en arrière, et près de la moitié de l'infanterie.

On a remarqué dans l'armée insurgée les contrastes les plus opposés. On a trouvé, dans la poche des officiers morts, des contrôles de compagnies qui s'intitulaient compagnies de Brutus, compagnies del Popolo; c'étaient les compagnies des étudians des écoles : d'autres dont les compagnies portaient des noms de saints; c'était l'insurrection des paysans. Anarchie et désordres, voilà ce que l'Angleterre sème en Espagne; qu'en recueillera-t-elle? la haine de cette brave nation éclairée et réorganisée. Du reste, l'extravagance des meneurs des insurgés s'aperçoit partout. Il y a des drapeaux parmi ceux que nous avons pris, où l'Aigle impérial se trouve déchiré par le Lion d'Espagne; et qui se permet de pareilles allégories? les troupes les plus mauvaises qui existent en Europe.

La cavalerie de l'armée d'Estramadure a été battue de l'œil. Du moment que le 10e de chasseurs l'a aperçue; elle s'est mise en déroute et on ne l'a plus revue.

L'Empereur a passé la revue du corps du duc de Dalmatie, comme il partait de Burgos pour marcher sur les derrières de l'armée de Galice; S. M. a fait des promotions, donné des récompenses et a été fort contente de la troupe. Elle a témoigné sa satisfaction aux vainqueurs de Médina, de Rio-Seeco et de Burgos, le maréchal duc d'Istrie, et les généraux Merle et Mouton.

3me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Burgos, le 13 novembre 1808.

L'armée de Galice qui est en fuite depuis Bilbao, est poursuivie par le maréchal duc de Bellune dans la direction d'Espinosa; par le maréchal duc de Dantzick, dans celle de Villarcayo; et tournée sur Reynosa par le maréchal duc de Dalmatie. Des événemens importans doivent avoir lieu.

Le général Milhaud avec sa division de cavalerie est entré à Palencia, et a poussé des détachemens sur les débouchés de Reynosa, à la suite d'un parc d'artillerie de l'armée de Galice.

Les jeunes étudians de Salamanque qui croyaient faire la conquête de la France, les paysans fanatiques qui rêvaient déjà le pillage de Bayonne et de Bordeaux, et se croyaient conduits par tous les saints apparus à des moines imposteurs, se trouvent déchus de leurs folles chimères. Leur désespoir et leur consternation sont au comble. Ils se lamentent des malheurs auxquels ils sont en proie, des mensonges qu'on leur a fait accroire, et de la lutte sans objet dans laquelle ils sont engagés.

Toute la plaine de Castille est déjà couverte de notre cavalerie. L'élan et l'ardeur de nos troupes les portent à faire sans effort 14 et 15 lieues par jour. Nos grands-gardes sont sur le Duero. Toute la côte de Saint-Ander et de Bilbao est nétoyée d'ennemis.

L'infortunée ville de Burgos, en proie à tous les maux d'une ville prise d'assaut, fait frémir d'horreur. Prêtres, moines, habitans, se sont sauvés à la première nouvelle du combat, menacés de voir les soldats de l'armée d'Estramadure se défendre dans les maisons, comme ils en avaient annoncé l'intention, pillés d'abord par eux, et ensuite par nos soldats, entrant dans les maisons pour en chasser les ennemis et n'y trouvant plus d'habitans.

Digitized by Google

Il faudrait que les hommes comme M. de Stein, qui, au défaut de troupes de ligne qui n'ont pu résister à nos aigles, méditent le sublime projet de lever des masses, fussent témoins des malheurs qu'elles entraînent et du peu d'obstacles que cette ressource peut offrir à des troupes réglées.

On a trouvé à Burgos et dans les environs pour trente millions de laines que S. M. l'Empereur a fait séquestrer. Toutes celles qui appartiendraient à des moines, et à des individus faisant partie des insurgés, seront confisquées et serviront de première indemnité aux Français pour les pertes qu'ils ont éprouvées; car à Madrid même, les Français domiciliés depuis quarante ans ont été dépouillés de leurs biens; les Espagnols fidèles à leur roi ont été déclarés émigrés. Les biens de d'Azanza, le ministre le plus vertueux et le plus éclairé; de Massaredo, le marin le plus instruit; d'Offarill, le meilleur militaire de l'Espagne, ont été vendus à l'encan. Ceux de Campo d'Alange, respectable par ses vertus, par son nom et par sa fortune, propriétaire de 60,000 mérinos et de trois millions de revenus, sont devenus la proie de ces frénétiques.

Une autre mesure que l'Empereur a ordonnée, c'est la confiscation de toutes les marchandises de fabrique anglaise, et celle des denrées coloniales débarquées en Espagne depuis l'insurrection. Les marchands de Londres feront donc bien d'envoyer des marchandises à Lisbonne, à Porto et dans les ports d'Espagne. Plus ils en enverront, et plus grande sera la contribution qu'ils nous paient.

La ville de Palencia, dirigée par un digne évêque, a accueilli nos troupes avec empressement. Cette ville ne se ressent pas des calamités de la guerre. Un saint évêque qui pratique les principes de l'Evangile, animé par la charité chrétienne, des lèvres duquel il ne découle que du miel, est le plus grand bienfait que le ciel accorde aux peuples. Un évêque passionné, haineux et furibond, qui ne prêche que la désobéissance et la rebellion, le désordre et la guerre, est un monstre que Dieu a donné aux peuples dans sa colère, pour les égarer dans la source même de la morale.

Dans les prisons de Burgos étaient renfermés plusieurs moines. Les paysans les ont lapidés. *Malheureux que vous êtes*, leur disaient-ils, *c'est vous qui nous avez entraînés dans ce comble d'infortunes. Nos malheureuses femmes, nos pauvres enfans, nous ne les reverrons peut-être plus. Misérables que vous êtes, le Dieu juste vous punira aux enfers de tous les maux que vous causez à nos familles et à notre patrie.*

4me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Burgos, le 15 novembre 1808.

S. M. a passé hier la revue de la division Marchand, a nommé les officiers et sous-officiers les plus méritans à toutes les places vacantes, et a donné des récompenses aux soldats qui s'étaient distingués. S. M. a été extrêmement contente de ces troupes, qui arrivent presque sans s'arrêter des bords de la Vistule.

Le duc d'Elchingen est parti de Burgos.

L'Empereur a passé ce matin la revue de sa garde dans la plaine de Burgos. S. M. a vu en suite la division Dessolles, et a nommé à toutes les places vacantes dans cette division.

Les événemens se préparent et tout est en marche. Rien ne réussit à la guerre qu'en conséquence d'un plan bien combiné.

Parmi les prisonniers, nous en avons trouvé qui portaient à la bou-

Digitized by Google

tonnière un aigle renversé percé de deux flèches avec cette inscription : *Au vainqueur de la France.* A cette ridicule fanfaronnade on reconnaît les compatriotes de Don-Quichotte. Le fait est qu'il est impossible de trouver de plus mauvaise troupes, soit dans les montagnes, soit dans la plaine. Ignorance crasse, folle présomption, cruauté contre le faible, souplesse et lâcheté avec le fort, voilà le spectacle que nous avons devant les yeux. Les moines et l'inquisition ont abruti cette nation.

Dix mille hommes de cavalerie légère et de dragons avec vingt-quatre pièces d'artillerie légère, s'étaient mis en marche le 11 pour courir sur les derrières de la division anglaise que l'on disait être à Valladolid. Ces braves ont fait trente-quatre lieues en deux jours, mais notre espérance a été déçue. Nous sommes entrés à Palencia, à Valladolid : on a poussé six lieues plus loin, point d'Anglais, mais bien des promesses et des assurances.

Il paraît cependant certain qu'une division de leurs troupes a débarqué à la Corogne, et qu'une autre division est entrée à Badajoz au commencement du mois. Le jour où nous les trouverons sera un jour de fête pour l'armée Française. Puissent-ils rougir de leur sang ce Continent qu'ils dévastent par leurs intrigues, leur monopole et leur épouvantable égoïsme! Puissent-ils, au lieu de 20,000, être 80 ou 100,000 hommes, afin que les mères de famille anglaises apprennent ce que c'est que les maux de la guerre, et que le gouvernement britannique cesse de se jouer de la vie et du sang des peuples du Continent. Les mensonges les plus grossiers, les moyens les plus vils sont mis en œuvre par le machiavélisme anglais pour égarer la nation espagnole. Mais la masse est bonne! la Biscaye, la Navarre, la Vieille-Castille, la plus grande partie de l'Arragon même, sont animés d'un bon esprit. La généralité de la nation voit avec une profonde douleur l'abîme où on la jette, et ne tardera pas à mandire les auteurs de tant de maux.

Florida Bianca, qui est à la tête de l'insurrection espagnole, est le même qui a été ministre sous Charles III. Il a toujours été ennemi décidé de la France et partisan zélé de l'Angleterre. Il faut espérer qu'à sa dernière heure, il reconnaîtra les erreurs de la politique de sa vie. C'est un vieillard qui réunit à l'anglomanie la plus aveugle, la dévotion la plus superstitieuse. Ses confidens et ses amis sont les moines les plus fanatiques et les plus ignares.

L'ordre est rétabli dans Burgos et dans les environs. A ce premier moment de terreur a succédé la confiance. Les paysans sont retournés dans leurs villages et à leur labour.

5me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Burgos, le 16 novembre 1808.

Les destinées de l'armée d'Estramadure se sont terminées dans les plaines de Burgos. L'armée de Galice battue aux combats de Durango, de Guenès, de Valmaceda, a péri ou a été dispersée à la bataille d'Espinosa. Cette armée était composée de l'infanterie de l'ancienne armée espagnole qui était en Portugal et en Galice, et qui avait quitté Porto à la fin de juin, des milices de la Galice, des Asturies et de la Vieille-Castille ;

De 5000 prisonniers espagnols que les Anglais avaient habillés et armés à leurs frais et débarqués à Saint-Ander ;

De volontaires de levées extraordinaires de la Galice, de la Vieille-Castille et des Asturies ;

Des régimens d'artillerie, des garnisons de marine, et de matelots des départemens de la Corogne et du Ferrol ;

Digitized by Google

Enfin, des corps que le traître la Romana avait amené du Nord et débarqués à Saint-Ander.

Dans sa folle présomption, cette armée manœuvrait sur le flanc droit de l'armée française, et voulait couper la communication par la Biscaye. Pendant l'espace de dix jours, elle a été menée battante de gorge en gorge, de mamelon en mamelon. Enfin le 10 novembre, arrivée à Espinosa, elle voulut couvrir sa retraite, ses parcs, ses hôpitaux et ses magasins.

Elle se rangea en bataille, et se crut dans une position inattaquable.

Le maréchal duc de Bellune culbuta son arrière-garde, et se trouva à trois heures après midi devant son front de bataille. Le général Pacthod, avec les 94e et 95e régimens de ligne, eut ordre d'enlever un mamelon situé en avant de la ligne de bataille qu'occupait la troupe du traître la Romana. La position était belle; les soldats qui la défendaient, les meilleurs du pays, et soutenus par toute la ligne ennemie. Le général Pacthod gravit, l'arme au bras, ces montagnes escarpées, et fondit sur ces régimens qui avaient abusé de notre loyauté et faussé leurs sermens. Dans un clin-d'œil, ils furent rompus et jetés dans les précipices. Le régiment de la Princesse a été détruit.

La ligne ennemie se porta alors en avant et combina des attaques pour reprendre le plateau. Toutes les colonnes qui avancèrent, disparurent et trouvèrent la mort. La nuit obscure surprit les deux armées dans cette position.

Pendant ce tems, le maréchal duc de Dalmatie filait sur Reynosa, seule retraite de l'ennemi.

A la pointe du jour, le duc de Bellune fit deborder par le général de brigade Maison, à la tête du 16e régiment d'infanterie légère, la gauche de l'ennemi; de son côté, le duc de Dantzick accourut au feu et déborda sa droite.

Le général Maison avec les braves du 16e gravit sur des montagnes escarpées à tout autre inaccessibles, et culbuta l'ennemi. Le duc de Bellune fit alors avancer le centre; et l'ennemi coupé et tourné, fuit à la débandade, jetant ses armes, ses drapeaux, et abandonnant ses canons.

La division Sébastiani poursuivit les fuyards dans la direction de Villarcayo, attaqua, tua, prit ou dispersa une division, et lui enleva ses canons.

Le duc de Dalmatie enleva, à Reynosa, tous les parcs, magasins, bagages, et fit quelques prisonniers.

Le colonel Tascher, envoyé à la poursuite de l'ennemi à la tête d'un régiment de chasseurs, a ramené un grand nombre de prisonniers.

Cependant l'ennemi qui nous menaçait avec tant d'ignorance et une si aveugle présomption, était non-seulement tourné par Reynosa, mais encore par Palencia, par la cavalerie qui déjà occupait les débouchés des montagnes dans la plaine, à 20 lieues de ses derrières.

Soixante pièces de canon, 20,000 hommes tués ou pris, le reste dispersé; douze généraux espagnols tués; tous les secours en armes, habillemens, munitions que les Anglais avaient débarqués, tombés en notre pouvoir, sont le résultat de cette affaire. La terreur est dans l'ame du soldat espagnol. Il jette sa veste rouge au chiffre du roi Georges, son fusil anglais, et cherche à se cacher dans des cavernes, dans des hameaux sous l'habit de paysan. Blake se sauve errant dans les montagnes des Asturies; la Romana, avec quelques milliers d'hommes, s'est jeté sur la marine de Saint-Ander.

Cependant notre perte est de peu de conséquence. Aux combats de Durango, de Guenès, de Valmaceda, d'Espinosa nous n'avons perdu

Digitized by Google

que 80 hommes tués et 300 blessés, aucun homme de marque. On a brisé 30,000 fusils, et on en a pris autant en magasins à Reynosa.

S. M. a nommé le général de brigade Pacthod, général de division, et a accordé dix décorations de la Légion d'honneur aux 94e et 95e régimens d'infanterie de ligne, et au 16e d'infanterie légère.

Suite et fin de l'Exposé de la situation de l'Empire, présenté par S. Exc. le ministre de l'intérieur.

Agriculture.

Les préfets, les cours d'appel et des membres des conseils-généraux de département, formés en commission, sont aussi appelés à donner leur avis sur un projet du plus grand intérêt, celui du Code rural, si important pour la prospérité de l'agriculture et si étroitement lié à la propriété foncière!

En attendant, une des principales améliorations que puisse recevoir l'agriculture, s'effectue journellement par la réorganisation des haras. Huit nouveaux dépôts d'étalons ont été formés cette année. Des primes accordées aux propriétaires des meilleurs chevaux amenés dans les foires, des prix décernés dans les courses départementales sont autant de moyens de plus pour favoriser la production des espèces les plus distinguées.

Deux nouvelles bergeries ont été établies. Six cents mérinos de la plus belle espèce arrivent d'Espagne et sont rendus en France, malgré les obstacles multipliés qui s'opposaient à leur passage. Ils seront partagés entre deux nouveaux établissemens encore en projet. La multiplication des troupeaux s'étend avec rapidité, et l'on peut regarder comme terminée l'heureuse révolution qui s'est introduite dans ce genre.

Puisse-t-il en être de même un jour de la culture du coton! malgré les contrariétés d'un printems tardif et d'un automne assez froid, les essais tentés laissent subsister une partie des espérances que l'on avait conçues. On doit bien augurer des tentatives faites au sujet des sirops de raisin. La riche culture du tabac s'étend; celui que l'on recueille dans les environs de Saint-Malo, égale en qualité les tabacs d'Amérique. La France pourra, un jour, suivant les apparences, non-seulement tirer de son sol ce genre de production; mais en exporter chez ses voisins.

Trésor public et Finances.

L'ordre et une bonne administration ont été maintenus dans toutes les parties. Le trésor public est soumis à la régularité la plus précise et la plus lumineuse; il ne diffère d'une administration privée, que par l'étendue des valeurs qui composent ses affaires.

Les finances ont été successivement amenées par l'Empereur à un état d'ordre et de prospérité inconnu dans les gouvernemens les mieux administrés. C'est un trophée élevé à d'immenses travaux, aux combinaisons les plus sages, et à la patience qui a dévoré tant et de si arides détails. La nation recueille les fruits heureux de cette nouvelle espèce de conquête. Depuis qu'elle a généreusement consenti à l'établissement des contributions indirectes, les finances ont été réellement constituées; l'aisance s'est établie dans toutes les parties du service public.

Les finances, dans ces tems modernes, sont le moyen de la conservation des Etats et la mesure de leur stabilité; si elles ne fournissent au Gouvernement que des ressources insuffisantes, ou précaires, ou trop onéreuses, sa force s'affaisse, les individus s'épuisent, et si la guerre ou

Digitized by Google

d'autres infortunes viennent surprendre une nation dans cette position, il faut qu'elle souscrive à sa honte, ou qu'elle souffre sa ruine.

Les finances d'un Etat ne sont essentiellement bonnes, que lorsqu'elles sont dans l'indépendance des circonstances, lorsqu'elles peuvent se passer de la ressource désastreuse des emprunts, du recours à des contributions excessives, lorsqu'enfin elles sont tellement liées avec la propriété en général, qu'elles n'en sont plus qu'une émanation directe; alors seulement, elles sont fortes, durables, essentiellement nationales et suffisantes, si, sur-tout, elles ont reçu une organisation assez simple pour qu'au moment même des besoins extraordinaires, toutes les propriétés et tous les individus puissent être appelés à y pourvoir dans des proportions régulières et fixées par avance.

Les efforts constans de S. M. n'ont cessé de tendre à cet état parfait; ils ont été couronnés par des succès décisifs, et les finances sont désormais préparées pour la paix et pour la guerre.

Pour la paix, 600 millions suffiront aux dépenses publiques et à de grandes améliorations. Les recettes qui s'élèvent aujourd'hui à 800, seront donc réduites d'un quart.

Pour la guerre, point d'emprunts, point de création de contributions d'une espèce nouvelle, point de tentatives pour obtenir des ressources neuves toujours si incertaines. Les contributions seront ramenées au taux de guerre, c'est-à-dire, à 800 millions, et même élevées de 100 ou 150 millions, si la chose devient nécessaire; et cela par un simple tarif de quotité, qui rendra chaque citoyen juge de la part qui lui appartient dans la bonne ou la mauvaise fortune de l'Etat.

Remarquez, Messieurs, que cette simplicité n'a rien de commun avec celle si imprudemment proclamée qui devait résulter d'une contribution unique; elle est au contraire fondée sur la conviction que les impôts doivent être variés, que nos lois de finances se sont approprié tous ceux qu'il était le plus convenable d'établir, et que tout ce qui était raisonnable est consommé.

Il reste seulement à terminer le cadastre sans lequel le mouvement uniforme du tarif croissant ou décroissant des contributions manquerait de proportionnalité, et continuerait d'affecter les propriétaires des fonds actuellement surchargés; mais la confection de ce cadastre qui doit effacer tant d'inégalités, réparer tant d'injustices involontaires et inévitables, se poursuit avec une constance telle que ceux qui se refusaient à croire à la possibilité de cet œuvre immense, ne doutent plus aujourd'hui de son exécution.

Je ne dois pas omettre ici, Messieurs, la création de la Cour des Comptes à laquelle vous avez coopéré dans votre dernière session. Il fallait une institution nouvelle, une dans son objet, puissante dans son unité, présente à tous les dépositaires des deniers de l'Etat par la rapidité de son action, embrassant toutes les comptabilités qui se lient à la fortune publique; elle devait, par ses attributions et par le nombre de ses membres, être égale à tous les besoins, et répondre à tous les travaux qui lui seraient confiés. Les principes sur lesquelles repose cet établissement, le choix de ses membres, la considération dont ils ont été entourés, tout garantit le succès que le Gouvernement s'est promis, celui d'une surveillance salutaire sur tous les comptables.

Administration de la Guerre.

Les mêmes principes d'ordre et de vue d'accélération dans le service, ont déterminé la création de la Direction générale des vivres, dont les

Digitized by Google

premiers essais justifient l'attente qu'on en avait conçue ; cette administration met le service de la guerre dans l'indépendance des entrepreneurs qui l'ont si souvent compromis, et réunit à cet avantage celui d'une économie sensible des fonds publics.

Marine.

Quoique le Gouvernement ait borné pendant cette campagne, les opérations maritimes, cependant une escadre armée à Toulon, comme par enchantement, et conduite avec habileté, a su déjouer, par de savantes manœuvres; les combinaisons de l'ennemi, en approvisionnant Corfou pour plus de deux ans, en hommes, en artillerie, en munitions de guerre et de bouche. Après avoir par là rendu inutile l'expédition dont était menacée cette barrière de l'Adriatique, la flotte de l'amiral Gantheaume a opéré heureusement son retour malgré les difficultés d'une navigation orageuse, et en affrontant toutes les tempêtes.

Les colonies ont été de même approvisionnées avec succès par des divisions de frégates et de corvettes, qui, en remplissant un objet important, ont eu, comme l'escadre de Corfou, l'avantage de s'emparer d'un grand nombre de bâtimens ennemis richement chargés.

Dans l'Inde, des prises – évaluées à 15 millions ont été le résultat des croisières de nos frégates ; une seule y a succombé, mais après un combat glorieux contre des forces supérieures.

Nos corsaires, dans toutes les parties du Monde, et sur-tout dans les mers de l'Inde et de la Guadeloupe, se sont montrés redoutables à l'ennemi.

Mais c'est moins par ce qu'elle a fait, que par ce qu'elle pourra faire avec le tems, que notre marine doit être envisagée.

Dix vaisseaux de ligne construits dans les chantiers d'Anvers, et armés depuis plusieurs mois, attendent leur destination.

La flottille de Boulogne entretenue et équipée, est encore prête à entreprendre les opérations pour lesquelles elle fut créée.

Douze vaisseaux de ligne et autant de frégates ont été lancés depuis un an. Vingt-cinq autres vaisseaux et vingt frégates en constructions, attestent l'activité de nos chantiers.

Nos ports sont entretenus et réparés; la création de celui de Cherbourg avance de manière à promettre que son bassin pourra contenir des escadres avant deux campagnes.

La Spezia va devenir un second Toulon. La réunion à la France de presque tout le littoral de la Méditérannée, assure pour nos arsenaux et nos équipages, des denrées, des bois et des hommes. Venise, Ancône, Naples, tous les moyens de la Hollande et de l'Italie sont en mouvement.

De la Guerre actuelle.

A l'époque de votre dernière session, Messieurs, tout se combinait pour délivrer l'Europe de ses longues agitations; mais l'ennemi du Monde, l'Angleterre, répétait encore le cri de guerre perpétuelle, et la guerre continue. Quel en est donc le but, qu'elle en sera l'issue ?

Le but de cette guerre est l'asservissement du Monde par la possession exclusive des mers. Sans doute, en souscrivant des traités d'esclavage déguisés sous le saint nom de paix, les peuples obtiendraient le repos; mais ce honteux repos serait la mort. Dans cette alternative, le choix entre la soumission et la résistance ne sera pas douteux.

La guerre que l'Angleterre a provoquée, qu'elle continue avec tant d'orgueil et d'opiniâtreté, est la conclusion du système ambitieux qu'elle

Digitized by Google

nourrit depuis deux siècles. Mêlée à la politique du Continent, elle parvint à tenir l'Europe dans une perpétuelle agitation, en entretenant contre la France toutes les passions envieuses et jalouses. Elle voulait l'abaisser ou la détruire. En tenant sans cesse sous les armes les peuples du Continent; en isolant ainsi les Puissances maritimes, elle eut l'art de profiter des divisions qu'elle fomentait chez les voisins pour porter au loin ses conquêtes.

C'est ainsi qu'elle a étendu ses Colonies et augmenté ses forces navales, et qu'à l'aide de ces forces elle croit pouvoir désormais jouir de son usurpation et s'arroger la possession exclusive des mers.

Mais du moins, jusqu'à ces derniers tems, elle rendait quelques hommages particuliers aux droits des Nations, elle semblait respecter le droit de ses alliés, et même, par des retours vers la paix, laisser respirer ses ennemis.

Ces ménagemens ont cessé de convenir au développement d'un système qu'elle ne peut plus, qu'elle ne veut plus dissimuler. Tout ce qui ne sert pas ses intérêts est son ennemi. L'abandon de son alliance est une cause de guerre, la neutralité est une révolte, et toutes les nations qui résistent à son joug sont soumises à ses impitoyables ravages.

On ne peut prévoir qu'elle aurait été la suite de tant d'audace si la fortune de notre patrie n'avait suscité un homme supérieur qu'elle a destiné à repousser les maux dont l'Angleterre menace le Monde.

Il eut constamment à combattre les alliés de cette puissance sur le Continent et à vaincre les ennemis renaissans qu'elle sut provoquer. Toujours attaqué, toujours menacé, il dût régler sa politique sur cette position; et senti que pour conjurer cette lutte il fallait augmenter nos forces et affaiblir celles de nos ennemis.

L'Empereur, toujours pacifique, mais toujours armé par la nécessité, n'ambitionnait pas l'agrandissement de l'Empire. La prudence seule dirigea ses vues. Il devait affranchir nos anciennes frontières du danger trop rapproché des attaques soudaines, et fonder leur sécurité sur des limites fortifiées par la nature; enfin il devait, par des alliances, séparer tellement la France de ses rivaux, que l'aspect même d'un drapeau ennemi ne pût alarmer le territoire de l'Empire.

L'Angleterre vaincue dans des débats qu'elle a si souvent renouvelés, en profitait cependant pour accroître ses richesses par le monopole universel du commerce.

Elle avait appauvri ses alliés par les guerres dans lesquelles ils avaient combattu seuls pour ses intérêts: abandonnés au moment où leurs armes cessaient de les servir, leur sort lui devenait d'autant plus indifférent qu'elle conservait avec eux des rapports commerciaux, même en continuant la guerre avec la France.

La France elle-même laissait aux Anglais l'espérance d'un honteux asservissement aux besoins de certains objets dont ils croient sa population généreuse incapable de supporter la privation. Ils ont pensé que ne pouvant entamer le territoire de l'Empire par les armes, ils feraient pénétrer dans son sein un commerce devenu son plus dangereux ennemi, et dont l'admission aurait épuisé ses plus précieuses ressources.

Le génie et la prudence de l'Empereur n'ont point méconnu ce danger, enveloppé des difficultés de la guerre continentale, il ne cessa point cependant de repousser de ses Etats le monopole du commerce anglais. Il a pu completter depuis les mesures d'une résistance efficace.

On ne peut s'y tromper, depuis que les Anglais ont déclaré ce genre nouveau de guerre; tous les ports du Continent sont bloqués, l'Océan

Digitized by Google

est interdit à tout vaisseau neutre qui ne payera pas au trésor britannique un tribu qu'il entend imposer à la population entière du globe.

A cette loi d'esclavage, les peuples ont répondu par des mesures de représailles et par des vœux pour l'anéantissement d'une telle tyrannie.

La nation anglaise s'est isolée de toutes les autres nations; elle sera fixée dans cet état: tous ses rapports sociaux avec le Continent sont suspendus; elle est frappée de l'excommunication qu'elle a provoquée elle-même.

La guerre consiste dès-lors à repousser de toutes parts le commerce anglais, et à employer tous les moyens propres à soutenir cette mesure.

La France a concouru avec énergie à l'exclusion du monopole du commerce; elle s'est résignée à des privations que de longues habitudes ont dû rendre plus sensibles; quelques branches de son agriculture et de son industrie ont souffert et souffrent encore; mais la prospérité de la masse de la nation n'en a point été altérée; elle se familiarise avec cet état passager dont elle entrevoit même la durée sans crainte.

Les alliés de la France et des Etats-Unis sacrifient comme elle, et avec une résolution aussi généreuse, leurs convenances particulières.

L'Angleterre touchait au moment où son exclusion du Continent allait être consommée; mais elle a profité des dernières circonstances pour étendre sur l'Espagne le génie du mal, et pour agiter, dans ce malheureux pays, toutes les passions furieuses; elle a recherché des alliés jusque dans les suppots de l'inquisition et dans les plus barbares préjugés.

Malheureux peuple! a qui confie-tu tes destinées? Au contempteur de tes mœurs, à l'ennemi de ta religion, à celui qui, violant ses promesses, a élevé sur son territoire un monument de son audace; affront dont l'impunité, depuis un siècle et demi, déposerait contre ton courage, si la faiblesse de ton gouvernement n'eût pas été seule coupable! Tu t'allies avec les Anglais qui tant de fois blessèrent ton orgueil et ton indépendance, qui depuis si long-tems envahissent par des violences ouvertes et même au sein de la paix, le commerce de tes colonies; qui pour t'intimer la défense de rester neutre, firent précéder leurs décrets par le pillage de tes trésors et le massacre de tes navigateurs; qui, enfin, ont couvert l'Europe de leurs mépris pour leurs alliés et pour les promesses abusives qu'ils leur avaient faites! Tu reviendras sans doute de ton égarement! Tu gémiras alors des perfidies nouvelles qui te sont destinées! mais combien de sang et de larmes auront coulé ayant ce retour tardif à la sagesse!

Les Anglais, jusque-là absens des grands combats, tentent une nouvelle fortune sur le Continent. Ils dégarnissent leur île, et laissent presque sans défense la Sicile, en présence d'un roi entreprenant et valeureux qui commande une armée française, et qui vient de leurs enlever la forte position de l'île de Caprée. Quel sera donc le fruit de leurs efforts! Pourraient-ils espérer d'exclure les Français de l'Espagne et du Portugal? Le succès peut-il être douteux, l'Empereur lui-même commandera ses invincibles légions? Quel présage nous offre l'héroïque armée de Portugal, qui luttant contre des forces doubles, a su élever des trophés de victoire sur le terrein même où elle combattait avec tant de désavantage, et dicter les conditions d'une glorieuse retraite!

En préparant une nouvelle lutte contre notre seul ennemi, la sagesse de l'Empereur a fait tout ce qui était nécessaire pour le maintien de la paix sur le Continent. Il doit y compter, sans doute, puisque l'Autriche, la seule puissance qui pourrait la troubler à l'avenir, a donné la plus forte assurance de ces dispositions, en rappelant de Londres son ambas-

Digitized by Google

sadeur, et en cessant toute communication politique avec l'Angleterre.

Cependant l'Autriche avait récemment fait des armemens. Ils avaient eu sans doute sans aucune intention hostile. La prudence néanmoins a dicté des mesures énergiques de précaution. Les armées d'Allemagne et d'Italie se fortifient des levées de la nouvelle conscription. Les troupes de la Confédération du Rhin sont complètes, bien organisées et instruites.

Cent mille hommes de la grande-armée quittent les États de Prusse pour occuper le camp de Boulogne, tandis que le Danemarck, désormais à l'abri de toute invasion anglaise, est évacué par nos troupes qui se concentrent et se centralisent. Avant la fin de janvier, les bataillons retirés pour l'Espagne seront remplacés sur les bords de l'Elbe et du Rhin.

Ceux qui avaient quitté l'Italie l'année dernière, retournent à leur ancienne destination.

Telle est, Messieurs, la situation extérieure de la France.

Dans l'intérieur, le plus grand ordre dans toutes les parties de l'administration, des améliorations importantes, un grand nombre d'institutions nouvelles, ont excité la reconnaissance des peuples.

La création des titres de noblesse a environné le trône d'une nouvelle splendeur; elle fait naître dans tous les cœurs une louable émulation: elle perpétuera le souvenir des plus illustres services payés du prix le plus honorable.

Le clergé s'est signalé par son amour pour la patrie, pour son souverain et pour ses devoirs. Hommage aux ministres des autels, qui honorent la religion par un dévouement si pur et des vertus si désintéressées!

Partout, les fonctionnaires de toutes les classes secondent de leurs efforts les vues du monarque; les peuples, par leur empressement, facilitent l'action de l'autorité, et par la manifestation des sentimens les plus affectueux, exaltent le courage et l'ardeur des troupes.

Militaires, magistrats, citoyens, tous n'ont qu'un but, le service de l'état; qu'un sentiment, celui de l'admiration pour le souverain; qu'un désir, celui de voir le ciel veiller sur ses jours. Trop juste récompense d'un monarque qui n'a d'autre pensée et d'autre ambition que celles du bonheur et de la gloire de la nation Française!

ANNONCES.

Collection complète des Œuvres de Beaumarchais, recueillies pour la première fois en un corps complet; formant 6 volumes grand in-8°, avec 20 gravures au trait, imprimés avec des caractères neufs et sur beau papier d'Auvergne, pour paraître le 1er Janvier 1809. — Chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

Conditions de la souscription. — Le prix des 6 volumes in-8°, papier d'Auvergne, avec 20 gravures au trait, est, pour les Souscripteurs, de 36 fr. pour Paris, et 42 fr. par la poste. — La même édition, sans figures, 30 fr. pour Paris, et 35 fr. rendue franche de port. — Il n'y aura que 50 exemplaires sur papier vélin satiné superfin, avec les 20 gravures avant la lettre: prix, 66 fr., et 72 fr. franc de port. — Le nom, la qualité et la demeure de chaque souscripteur, seront imprimés à la tête du premier volume. — Il faut envoyer la lettre de demande par

Digitized by Google

la poste, avec un mandat au receveur de la poste, ou un bon sur Paris, et adresser le tout à Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4, à Paris.

La souscription sera fermée le 15 Décembre prochain, passé cette époque le prix des exemplaires sera : édition sur papier d'Auvergne superfin, avec 20 gravures, de 42 fr. pour Paris, et 49 fr. par la poste. — Même édition sans gravures, 36 fr., et 42 fr. franc de port.—Edition sur papier vélin satiné, 20 gravures avant la lettre, 80 fr., et 90 fr. franc de port. — Les belles épreuves des gravures et les exemplaires les mieux soignés seront envoyés à ceux qui souscriront les premiers.

Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, avec des tables chronologiques de tous les Traités conclus par la France ; par M. de Flassan. — Six vol. in-8°. — Prix, 36 fr., et 46 fr. franc de port. — Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois ; et chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

La mort de Henri IV, poëme, suivi de notes historiques, par M. Marie J. J. Victorin Fabre. — Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 20 c., et 1 fr. 40 cent. franc de port. — Chez Bouillat, libraire, Palais-Royal, n° 158, (Cabinet littéraire de Saint-Jorre) ; D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26 ; Debray, libraire, rue St-Honoré, n° 168 ; Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

On trouve, chez les mêmes libraires, les ouvrages suivans du même auteur : 1°. *Opuscules en vers et en prose*, contenant un Discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres ; un Essai sur l'amour et sur son influence morale, etc. etc. — Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 10 c. franc de port ; 2°. *Discours en vers sur les Voyages* ; pièce qui a obtenu un prix de l'Académie française, en 1807. — In-8°. Prix, 60 c., et 70 cent. franc de port ; 3°. *Eloge de Pierre Corneille* ; discours qui a remporté le prix d'éloquence déserné par l'Académie française, en 1808. — Brochure in-8°, formant avec les notes 100 pages. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 15 c. franc de port.

Histoire politique et civile des trois premières dynasties françaises, dans laquelle on présente la série chronologique des événemens militaires, politiques et civils, avec des remarques suivies sur l'état de la législation, de l'administration publique, des croyances, des mœurs, des institutions et établissemens de tous genres, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des lettres et des beaux-arts, dans chaque siècle ; par P. Laboulinière, secrétaire général de la préfecture du département des Hautes-Pyrénées ; membre de l'Académie Impériale de Turin et de plusieurs Sociétés savantes.—Trois vol. in-8°. Prix, 17 fr. et 21 fr. franc de port. — Chez Léopold-Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXV.)

(SAMEDI 3 DÉCEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LA LAVANDE ET LA ROSE.

FABLE.

Fière de fixer autour d'elle
Un essaim léger de flatteurs,
De s'entendre sans cesse appeler la plus belle
L'ornement de la terre et la reine des fleurs,
Dans un parterre une rose nouvelle
Avec orgueil étalait ses couleurs :
Elle se croyait un prodige,
Et peut-être l'aurait été,
Si par son dangereux prestige
L'amour-propre n'eût tout gâté.
Du haut de sa tige épineuse
Elle insulte à toutes ses sœurs ;
Le lys n'a point d'éclat, l'œillet n'a point d'odeurs ;
« Pour la jonquille langoureuse,
» On n'en dit rien, et sans la tubereuse
» Elle serait la dernière des fleurs.
» Le souci, la triste pensée
» Ont du moins un mérite égal,
» Tous deux sont la ressource usée
» De l'insipide madrigal.
» C'est à bon droit que chacun raille

Digitized by Google

» Les prétentions du jasmin,
» Il figure dans le jardin
» Mais c'est autour de la muraille.
» Que je plains le sort rigoureux
» De ce Narcisse pâle et blême !
» Comme autrefois, le malheureux
» Est réduit à s'aimer lui-même.
» La violette, en se cachant aux yeux,
» De bon sens, de justice offre au moins un modèle ;
» Je ne dis rien de l'immortelle ;
» On doit respecter ses ayeux.
» Mais cherchons bien, ajoute-t-elle,
» Voyons quelle autre fleur on peut de bonne foi
» Mettre en parallèle avec moi. »
Près d'elle était l'humble lavande
Qui naît et croît sans ornement :
Elle lui dit tout bas ; je prends l'engagement
De satisfaire à la demande ;
Donnez-moi deux jours seulement.
J'y consens répond l'arrogante,
Mais, poursuit-elle, en balançant
De son front radieux la richesse élégante,
Deux jours seraient trop peu, je t'en accorde cent.
— Deux suffiront. — La seconde journée
Commence à peine, et la rose est fanée ;
Plus d'odeur, plus de coloris,
Tout est passé ; par un retour funeste,
De ses appas qu'un seul jour a flétris
L'épine est tout ce qui lui reste.
Adieu les flatteurs et l'amour !
On se retire, on l'abandonne ;
Au lieu d'une brillante cour
La solitude l'environne :
Enfin pour comble de tourmens,
Autour de la lavande elle voit ses amans.
Connaissez-moi, lui dit sa modeste rivale,
Et gardez-vous de redouter
Qu'à vos maux je veuille insulter !
Mais souffrez un trait de morale.
Hier encor vous régniez dans ces lieux ;
On vous en proclamait la reine,
Et l'on me regardait à peine
Quand vous attiriez tous les yeux :
Du tems victimes toutes deux
Quand nous partageons son ravage,

Digitized by Google

Pourquoi m'adresse-t-on des vœux
Qu'on vous dérobe avec outrage?
Il faut le dire sans détour:
Vos attraits ne brillent qu'un jour.
Aucun charme ne les remplace:
Comme vous je perds ma fraîcheur,
Mais plus heureuse en ma disgrace
Je conserve encor mon odeur.

Vous à qui s'adresse ma fable,
Jeunes-filles; songez-y bien,
La beauté du bonheur n'est qu'un frêle soutien,
Assurez-vous un appui plus durable.
Fleur si brillante des beaux ans
Bientôt doit vous être ravie:
Parfum d'esprit, de vertus, de talens,
Se répand sur toute la vie.

JOUY.

VERS SUR LE TOMBEAU D'ATALA, DE M. GIRODET.

ATALA, vierge tendre et pure,
Doux trésor de beauté qu'a repris la nature,
Quoi déjà je te vois couverte d'un linceuil!
De si jeunes attraits vont descendre au cercueil.
Un vieillard, dans ses bras, sous cette roche obscure,
Te soutient sur la tombe; il porte sans murmure
Dans son sein recueilli ses pieuses douleurs.
Sur le lin qui couvre tes charmes,
Je ne vois point couler ses larmes;
Mais en le regardant je sens couler mes pleurs.
C'est lui, c'est sa pitié touchante,
Qui ramenant la paix dans ton ame innocente,
Du dernier de tes jours a fait un jour serein,
Et je crois voir un ange endormi sur son sein.
Hélas! dans ce lieu solitaire,
Le ciel laisse à regret pénétrer la lumière,
Et je vois pâlir son flambeau.
Atala, quelles mains ont creusé ce tombeau?
Quel mortel va rendre à la terre
Ces restes adorés, cette tête si chère?...
Dieux! c'est Chactas, c'est ton amant!
A ses vœux pour jamais quand tu t'es arrachée,

Digitized by Google

C'est lui qui doit fermer ce triste monument!
Sur ses genoux tremblans sa tête s'est penchée,
Son œil s'éteint, son front se couvre de pâleur ;
Il va perdre à la fois et sa vie et sa flâme :
Sur tes pieds qu'il embrasse il va laisser son ame.
De ses muets tourmens je sens toute l'horreur,
Le trait qui le déchire est passé dans mon cœur.
Je frémis, je veux fuir, et je reste étonnée.
Quel dieu sur ce tombeau tient mon ame enchaînée?
O de l'art admirable effort!
Sujet simple et touchant, heureux choix du génie,
Qu'en expirant de rage a regardé l'envie:
Tu charmes tous les yeux, tous les cœurs sont d'accord,
Pour applaudir la main savante
Qui mit, avec l'amour, sur la toile éloquente,
La vertu, la beauté, la douleur et la mort.

Mme Victoire Babois.

ENIGME.

La nuit toujours utile et rarement le jour,
On me voit au village, à la ville, à la cour ;
Fidèle confident des plaisirs et des peines,
J'ai l'oreille des rois, j'ai l'oreille des reines,
Celle des courtisans, et celle des sujets,
Sans jamais d'aucun deux trahir les intérêts.
Témoin silencieux, la beauté la plus fière,
M'aborde simplement, sans voile, sans mystère.
L'infortuné du sort pleure-t-il les rigueurs?
Il m'embrasse et bientôt je suspens ses douleurs.
Quoique d'un naturel fort doux,
On me foule, et refoule, on me porte des coups
Pour m'adoucir encore. On surveille ma mise,
On me revet d'une blanche chemise.
Au repos destiné, je passe ainsi ma vie,
Le jour tout seul, la nuit en compagnie.

S.....

LOGOGRIPHE.

Quoique jamais dans l'eau, je suis toujours dans l'onde,
Je commence demain et je finis le monde.

Digitized by Google

CHARADE.

Fille fait bien de mettre mon premier
A l'abri des fureurs qu'exerce mon dernier ;
Fille fait encor mieux d'éviter mon entier.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *S*.

Celui du Logogriphe est *Charade*, où l'on trouve : *char, rade, cher, Dace, race, racà, arcade.*

Celui de la Charade latine est, en français, *Sous-pape.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

AMÉDAN ET ZÉILA *ou* LES MARIS BRILLANS.

CONTE ORIENTAL.

La belle Zéila était mariée depuis deux ans au bon et modeste Amédan. Ce mariage avait été fait sous les plus heureux auspices ; Amédan, satisfait de la possession de Zéila, s'était bien promis de ne jamais lui donner de rivales, et Zéila, maîtresse absolue du cœur de son mari, l'était aussi de toutes ses volontés. Amédan ne lui refusait jamais rien ; pour lui, les caprices même de sa femme étaient des lois. Il n'était point jaloux ; aussi ne voulait-il point que l'objet de sa tendresse fût entouré de ces gardiens méprisables d'une vertu qui n'est vertu que lorsqu'elle est libre. Zéila escortée de ses femmes, ou seule quand elle le désirait, allait visiter ses compagnes sans en demander la permission, et parcourait les bazars où se trouvaient rassemblées les plus riches marchandises de l'Inde et de l'Europe. Elle achetait tout ce qui lui faisait plaisir. Amédan, sans être très-riche avait une fortune aisée, et jamais il ne demandait à sa femme combien cela vous a-t-il coûté ? il pensait que tout ce qui fixait un instant les désirs de Zéila ne coûtait jamais assez cher. Tel était le caractère d'Amédan. Combien y a-t-il de maris qui lui ressemblent ?

Toutes les jeunes femmes d'Ispahan étaient jalouses du

Digitized by Google

bonheur de Zéila, qui cependant n'était point heureuse. Depuis quelque tems une sombre mélancolie s'était emparée de son cœur. Elle versait des larmes, et l'ennui couvrait de deuil les riches tapis de ses appartemens. Le bon Amédan avait fait de vains efforts pour dissiper les chagrins de cette femme adorée, et lui rendre cette douce gaîté qu'elle avait perdue et qu'il regardait comme le signe du bonheur. Chaque jour il se montrait plus attentif et mettait en œuvre pour lui plaire les soins les plus tendres et les plus délicats d'un amour ingénieux. Tout était inutile. Comment contenter les désirs de Zéila? elle n'en forme plus, hors un seul qu'elle n'ose avouer et qu'elle voudrait se cacher à elle-même.

Un jour qu'elle était plongée dans une rêverie profonde, Amédan s'approche d'elle et lui dit : « Zéila, une affaire très-importante pour mon commerce va m'éloigner de vous pendant huit jours. Je pars pour Téflis; et j'espère qu'à mon retour je vous trouverai plus heureuse. Puisse Mahomet ramener le sourire sur vos lèvres! Ah! je donnerais toute ma fortune pour un sourire de Zéila. » Il dit, l'embrasse tendrement et part.

Il y avait alors à Ispahan une femme très-âgée, qui passait pour posséder de grandes connaissances dans la magie et dans l'art de prédire l'avenir. Elle habitait cette ville depuis trente ans, et avait eu d'abord beaucoup de vogue. Mais peu à peu la foule l'avait abandonnée, parce qu'à des prédictions rarement flatteuses elle joignait tantôt des réprimandes, tantôt des plaisanteries, et toujours des conseils dont elle était plus prodigue que des merveilles de son art. Ce qui l'avait encore décréditée, c'est qu'elle ne recevait aucun salaire de ceux qui venaient la consulter, d'où l'on avait conclu que ses réponses n'avaient aucun prix puisqu'elle n'osait pas les vendre. Toutes ces raisons avaient empêché Zéila d'avoir recours à elle, quoiqu'elle y eût songé plusieurs fois; mais l'absence de son mari lui fit entrevoir huit jours à passer dans un ennui si insupportable, qu'elle se résolut à aller trouver la vieille et à lui ouvrir son cœur.

C'était dans les faubourgs d'Ispahan et près des jardins de Zurpha que la magicienne faisait sa demeure. Zéila s'y rendit dès que la nuit fut close, couverte d'un voile épais et accompagnée d'une seule esclave. Elle fut introduite dans une petite chambre, simplement mais proprement meublée, et fut fort étonnée de voir que la vieille n'avait

Digitized by Google

rien dans ses traits ni dans son ajustement qui inspirât cette espèce d'effroi qu'elle avait craint d'éprouver. La vieille s'en aperçut et en profita pour gagner, par des questions pleines d'intérêt, la confiance de la belle affligée, et bientôt Zéila, tout en rougissant, lui révéla la cause de ses chagrins. Je suis bien à plaindre, lui dit-elle, j'ai le meilleur de tous les maris et c'est lui qui fait mon malheur. Il possède toutes les vertus, c'est la bonté personnifiée, mais il n'a point assez d'éclat. Son caractère est d'une uniformité qui me fait mourir d'ennui; jamais il ne s'élève au-dessus du commun des hommes. Jamais je n'entends vanter son esprit; aussi son esprit n'a-t-il rien de saillant. Il est vrai que son jugement est parfait, qu'il ne manque point d'une certaine instruction; mais qu'est-ce que l'instruction et le jugement sans l'esprit? c'est un jardin sans roses. Enfin, ma bonne, je vois avec douleur que mon mari ne jouera jamais un rôle brillant dans le monde. — Ma fille, vous avez bien raison de vous plaindre, dit la vieille. Voilà un mari détestable, et je ne conçois pas comment vos parens ont pu vous sacrifier ainsi. Les parens sont bien durs dans le siècle où nous vivons. Une jeune personne, douée comme vous de tous les agrémens, devrait être l'épouse d'un homme supérieur, d'un très-bel homme, d'un homme de beaucoup d'esprit, qui ferait des vers charmans à votre louange, ou d'un homme enfin qui par son rang et ses richesses vous environnerait des rayons de sa gloire et de sa grandeur. Je veux réparer l'injustice de votre destinée. Vous désirez un autre mari, un mari de votre choix? — Vous l'avez dit. — Eh bien, ma fille, je n'ai qu'à dire un seul mot, et dans un instant vous allez apprendre la mort d'Amédan. — O ciel! plutôt mourir moi-même! non, je n'acheterai point le bonheur à ce prix. Amédan mérite toute mon amitié, toute mon estime, toute ma reconnaissance, qu'il vive et que je sois à jamais malheureuse. — Non, dit la vieille, il vivra et vous serez heureuse; il vivra, et vous serez libre d'épouser qui vous voudrez. Il faut, ma fille, que vous restiez avec moi pendant quinze jours seulement. Vous allez voir que ma maison est aussi belle et aussi bien meublée, pour le moins que la vôtre. Tous les jours, le matin et le soir, nous irons nous promener sur la place publique, nous parcourrons les bazars, nous entrerons dans les lieux où les jeunes gens se rassemblent. Vous serez invisible pour tous, mais vous pourrez les voir, les entendre, les apprécier et choisir. Lorsque l'un d'eux aura

Digitized by Google

touché votre cœur, vous regarderez ce petit miroir que je vous donne, et vous y verrez l'objet de votre préférence tel qu'il sera pour vous après deux ans de mariage. Si cette épreuve ne vous détourne pas de l'épouser, vos vœux seront satisfaits; il vous verra, vous aimera et demandera votre main.

A ces mots la vieille, ouvrant une porte secrette, conduit Zéila dans de magnifiques appartemens, lui fait voir de vastes jardins dont les arbres et la clôture cachaient au public cette superbe habitation; et Zéila ne doute plus de la puissance ni de la sincérité de la magicienne en voyant l'opulence dont elle jouit.

Le lendemain, très-empressée de faire l'expérience du miroir, elle sort de bonne heure avec la vieille. Il y avait à peine un quart-d'heure qu'elles se promenaient sur la place de l'Atmeïdan, lorsqu'elles virent passer devant-elles un jeune homme d'une taille superbe; haute, svelte, élancée. Ce jeune homme se tourne de leur côté et leur montre la plus belle figure du monde, un teint de lys et de roses, une belle moustache noire comme du jais, des dents blanches comme de l'ivoire. Son costume relève encore ses agrémens extérieurs, car il est habillé avec une recherche et une élégance extraordinaires. Zéila le compare au bon Amédan, qui n'est ni bien ni mal, elle sent palpiter son cœur. — Oh mon Dieu! le bel homme! dit-elle à la vieille. Voilà comme je voudrais un mari. — Eh bien, répond la vieille, consultez votre miroir. Zéila le prend aussitôt, l'ouvre, et voit ce beau jeune homme tel qu'elle l'aurait vu après deux ans de mariage. — Oh ma bonne! s'écrie-t-elle avec étonnement, voyez donc, il a des oreilles d'âne! des oreilles d'âne! quel dommage! un si bel homme! Comment n'ai-je pas vu cela tout de suite? — Ma fille, c'est qu'après deux ans de mariage on voit les choses telles qu'elles sont. Les oreilles d'un mari ne poussent pas, mais après deux ans de mariage, s'il les a longues, elles se montrent.

A chaque bel homme qu'elle voit passer, Zéila consulte le miroir magique. Elle est étonnée de la quantité d'oreilles d'âne qu'elle rencontre. C'est bien malheureux, dit-elle, que tant de beaux hommes portent ce triste et singulier attribut. Est-ce qu'on ne peut être beau et avoir de l'esprit? — Je ne dis pas cela, ma fille; mais les beaux hommes sont rares, les gens d'esprit très-rares, il n'est donc pas étonnant que la réunion de l'esprit et de la beauté dans un même homme soit d'une extrême rareté.

Digitized by Google

La pauvre Zéila était presque dégoûtée des beaux hommes, lorsqu'elle en aperçut un beaucoup plus beau que tous les autres. Elle laisse échapper un cri d'admiration et consulte bien vîte le miroir fidèle. Quel est son étonnement et sa joie ! ce bel homme n'a point d'oreilles d'âne comme les autres. Elle le voit assis nonchalamment sur un sopha : il est en contemplation devant un autre jeune homme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau ; il le regarde sans cesse avec amour, avec orgueil. Dans ce moment une jeune femme charmante, et dont les traits sont ceux de Zéila, s'approche de lui, elle a l'air de lui parler avec tendresse, et cherche à fixer son attention par le manége aimable d'une innocente coquetterie. Mais l'ingrat est insensible à tant de charmes, à peine daigne-t-il la regarder, tant il est occupé de son idole qui semble absorber toutes ses affections. — Voilà un homme bien maussade et bien impertinent, dit Zéila impatientée. Il n'a point d'oreilles d'âne, mais il n'en est pas plus aimable. — Non, dit la vieille, j'aime autant la bêtise que la fatuité. Ce beau jeune homme qu'il regarde avec tant de complaisance, c'est son image, c'est lui-même. Il s'aime, il s'admire, il s'adore, et le reste n'est rien pour lui.

Le lendemain, Zéila, revenue de l'idée d'épouser un bel homme, continue ses promenades avec la vieille. Elles entrent dans un de ces lieux publics magnifiquement décorés, où les hommes les plus distingués de la ville se rassemblent pour prendre des glaces et le sorbet. Un groupe est réuni autour d'un homme qui parle à haute voix avec emphase, et gesticule avec beaucoup de vivacité : de nombreux applaudissemens interrompent souvent l'orateur. Zéila l'écoute avec un vif intérêt, en voyant l'effet qu'il produit sur ce nombreux auditoire. Elle entend répéter de tous les coins du salon : Que cela est beau ! qu'il a d'esprit ! c'est un génie ! — Voilà, dit-elle à la vieille, voilà le mari qu'il me faut. C'est un homme d'un esprit brillant, d'un esprit supérieur. Voyez comme on l'admire ! quel bonheur que celui d'être la femme d'un tel mari ! Cependant elle jette les yeux sur la glace merveilleuse, et voit cet homme extraordinaire en contemplation devant une espèce de petit monstre qui n'a ni queue ni tête. Il l'admire avec une sorte d'enivrement, il le caresse de l'œil et ne peut s'en détacher. Une jeune femme, image encore de Zéila, cherche à le distraire de cet objet bizarre, mais il la repousse avec humeur et revient toujours à son petit monstre. Oh ! quelle singularité ! s'écrie Zéila, voyez

Digitized by Google

donc, ma bonne, de quel objet ridicule cet homme d'esprit est amoureux ! — Ma chère fille, cet homme d'esprit est un poëte. Ce petit monstre, qui n'a ni queue ni tête, est un poëme de sa composition. Il en a déjà fait une demi-douzaine de semblables, il en fera peut-être encore une vingtaine ; mais le dernier est toujours celui qu'il trouve le plus beau et qu'il aime le mieux. Il le préfère à tout, et si quelqu'un s'avisait de lui dire que ce petit monstre-là n'a ni queue ni tête, il se mettrait dans une fureur dont vous n'avez pas d'idée.... Zéila ne peut s'empêcher de rire aux éclats. — Quel singulier aveuglement ! Quoi ! ne peut-on trouver des gens de beaucoup d'esprit qui ne soient pas poëtes ! — On peut en trouver, dit la vieille. Il y a des gens d'esprit qui ne sont pas poëtes, comme il y a des poëtes qui n'ont point d'esprit. — Eh bien, je veux épouser un homme d'esprit qui ne fasse point de vers. — Cela est cependant assez rare, ma fille. Dans le siècle où nous sommes, tout le monde s'en mêle. Mais cherchons bien, peut-être finirons-nous par trouver ce que vous désirez.

Elles cherchent en effet pendant quelques jours, et finissent par rencontrer un homme d'un esprit très-brillant et qui ne fait point de poëmes. Zéila est d'abord dans l'enchantement. Cet homme fait l'admiration de tous les cercles d'Ispahan, il est accueilli partout, toutes les sociétés se le disputent ; il sait prendre tous les tons, parle hardiment et sur tous les sujets ; il paraît tantôt léger, tantôt profond, et sa conversation étincelle de traits qui éblouissent. Zéila sent le désir d'avoir un tel homme pour mari ; mais auparavant elle veut lui faire subir l'épreuve du miroir. Quel est son étonnement ! Elle voit cet homme entouré d'une suite nombreuse de petites personnes fort laides, fort maussades, excessivement guindées et grimacières, qui toutes paraissent ne pas avoir le sens commun. Les unes le battent, l'égratignent, le mordent, tandis que les autres le flattent et le caressent. Chacune s'empare de lui tour à tour, et il se laisse conduire où bon leur semble, sans leur opposer la moindre résistance. Il les écoute comme des oracles, fait exactement tout ce qu'elles lui conseillent, enfin elles exercent sur lui un empire absolu. — Ah bon Dieu ! s'écrie Zéila, comme ces vilaines petites créatures traitent ce pauvre homme ! Comment, avec tout son esprit peut-il se laisser mener ainsi par des femmes aussi désagréables et aussi sottes ? — Ma fille, répond la vieille, ces petites personnes si impérieuses et si acariâtres se nomment *prétentions*. Elles le

Digitized by Google

suivent partout; il n'essaie pas même de s'en défaire. Il trouve qu'elles ont toujours raison et il met tout son bonheur à suivre leurs moindres caprices. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour leur obéir. Elles le brouillent avec ses meilleurs amis; elles lui font dans le monde une multitude d'ennemis par leur exigeance et leur susceptibilité, et le rendent très-ridicule aux yeux des gens qui le connaissent. — Je ne veux point d'un tel mari, s'écria Zéila. Je ne veux point être l'esclave d'une douzaine de femmes dont le caractère ne me semble pas très-sociable. Si j'avais le malheur d'en contrarier une seule sans le vouloir, mon mari me sacrifierait à celle que j'aurais innocemment offensée. Mais quoi! n'existe-t-il pas un homme d'un esprit très-brillant, qui ne soit pas soumis aux caprices de ses prétentions? Nouvelles recherches; mais, hélas! elles sont infructueuses. Sans doute, il existe dans Ispahan des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit beaucoup de modestie, mais Zéila n'a pas le bonheur d'en rencontrer un seul, ce qui la dégoûte un peu du désir d'épouser ce qu'on appelle dans le monde un homme de beaucoup d'esprit.

Cependant elle veut à toute force un mari qui satisfasse son amour-propre, un mari qui, jouant un grand rôle dans la société, fasse rejaillir sur elle une partie de sa gloire. Elle aperçoit le grand-visir, qui, environné d'une foule immense, traversait la grande rue de Scéarbach. Il montait un coursier superbe tout couvert d'or et de pierres précieuses. Les esclaves, les officiers de sa suite étaient magnifiquement vêtus, et cette escorte brillante déployait aux yeux de Zéila toute la pompe asiatique. Elle en est d'autant plus éblouie que le grand-visir joignait à cet éclat emprunté tous les agrémens de la nature — Ne pourrai-je pas épouser le grand-visir? dit soudain la jeune ambitieuse. — Vous le pouvez sans doute, si vous le désirez, répondit la vieille. Regardez votre miroir et faites-moi part ensuite de votre volonté. Zéila interroge la glace prophétique qui doit lui montrer son mari tel qu'il sera dans deux années, et elle voit le grand-visir..... étranglé. Ah! grand Dieu! dit elle; quel spectacle affreux! Non, non, je ne veux point épouser un visir.

L'impression de ce dernier tableau fut si forte que la pauvre Zéila pria la vieille de la ramener aussitôt à la maison. Restée seule dans son appartement, elle se livra aux réflexions que tant d'essais infructueux devaient naturellement faire naître. Hélas! dit-elle, qu'ai-je fait? Pourquoi ai-je quitté

Digitized by Google

la maison de mon mari? Pauvre Amédan! quelle aura été sa douleur lorsqu'à son retour il aura vainement cherché sa chère Zéila! S'il en était tems encore!... Oui, je reconnais à présent tout ce que vaut le mari que j'ai perdu, par mon imprudence et par mon orgueil. L'expérience m'a guérie du désir d'un bonheur brillant et me ramène aux regrets du bonheur solide dont j'aurais pu jouir toute ma vie sans ma ridicule vanité. Cher Amédan, si je pouvais revenir auprès de toi, je tomberais à tes pieds, tu me pardonnerais un instant d'égarement. Oui, tu me pardonnerais, car je connais la bonté de ton cœur. — Oui, ma chère Zéila, je te pardonne, s'écrie tout à coup Amédan. — Zéila se retourne et voit en effet Amédan lui-même qui la serre dans ses bras. Elle ne peut revenir de sa surprise. — Tu me croyais encore à Téflis, lui dit son époux; mais je n'ai pas même poussé mon voyage jusqu'à cette ville. L'esclave qui t'avait suivie jusqu'ici, me fut bientôt dépêchée par la bonne vieille. Je revins sur mes pas, je vins loger dans cette même maison, et tous les soirs j'étais informé des épreuves de la journée. — Oui, dit la vieille qui se montra dans ce moment; je savais, Zéila, que votre cœur était bon, que votre esprit seul était attaqué d'une ridicule manie. J'était sûre de le guérir, parce qu'il est naurellement droit; mais je ne l'aurais pas entrepris, si vous eussiez ressemblé à tous ceux qui venaient autrefois me consulter et qui ne m'apportaient que des vœux criminels ou une curiosité fatale. Je n'ai pas besoin du secours des hommes; et ils n'ont pas reconnu le prix des miens.

La vieille en aurait peut-être dit davantage, si elle n'eût été interrompue par Amédan et Zéila, qui ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour lui témoigner leur reconnaissance. La conversion de Zéila fut durable; elle n'eut plus la fantaisie d'être la femme d'nn homme brillant. Elle sentit qu'Amédan possédait les seules qualités qui puissent assurer la félicité d'une femme, la bonté, la délicatesse de l'ame, une aimable et douce indulgence, une confiance fondée sur l'estime qu'un cœur tendre et délicat garde toujours pour l'objet de ses affections, et ce qu'on appelle le sens commun, trésor bien plus précieux et qui devient tous les jours bien plus rare que l'esprit. Enfin, Zéila chérit d'autant plus les simples et modestes qualités d'Amédan qu'elle avait appris par expérience qu'une femme achète presque toujours un mari brillant plus cher qu'il ne vaut. C'est aux maris à nous apprendre à leur tour s'il n'en est pas ainsi de femmes brillantes.

ADRIEN DE S.....N.

Digitized by Google

NOUVEAUX ÉLÉMENS DE THÉRAPEUTIQUE ET DE MATIÈRE MÉDICALE, suivie d'un nouvel essai sur l'art de formuler et d'un précis sur les eaux minérales les plus usitées ; par J. P. ALIBERT, médecin de l'hôpital Saint-Louis et du Lycée-Napoléon, membre de la Société de l'Ecole de médecine de Paris, etc. A Paris, chez *Crapart, Caille et Ravier*, libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n° 12.

La matière médicale doit beaucoup sans doute à l'avancement des sciences physiques et naturelles, mais on se rendrait difficilement raison des difficultés qu'il a fallu vaincre pour amener cette science au degré de perfection où elle est aujourd'hui, si l'on pensait qu'elle ne doit cet avantage qu'aux progrès de ces sciences accessoires. La matière médicale long-tems subjuguée par la physique, la chimie, la botanique, devient elle-même une science isolée, importante, en revêtant une forme nouvelle. Mais en lui imprimant une autre marche, en circonscrivant ses relations, il fallait tout y changer, et transformer son langage bizarre et souvent ridicule, en un langage plus clair et plus précis : *Instauratio facienda est ab imis fundamentis.*

C'est en isolant chaque système d'organes, en considérant successivement ses fonctions particulières et ses rapports avec les organes voisins, que M. Alibert a su déterminer d'une manière précise quels sont les médicamens dont l'action est spécialement dirigée vers les différentes parties de l'économie vivante. Cette méthode ingénieuse paraît avoir été connue des anciens.

Cette manière d'envisager l'économie vivante comme un ensemble de départemens dont chacun jouit d'une sensibilité et d'une vie particulière, l'action bien étudiée des médicamens simples qui agissent sur chacun en particulier, ont dû faire rejeter alors ce vain étalage de formules, cette foule de préceptes qui ont, pendant si long-tems, entravé la marche des sciences médicales. Cette heureuse révolution venait de s'opérer quand l'ouvrage de M. Alibert a paru.

Digitized by Google

Il serait trop long de donner ici une analyse complète de son livre. Il existe un système d'organes dont les fonctions sont les plus généralement répandues dans l'économie animale, système de la plus grande importance et qui mérite toute notre attention, c'est le système nerveux. Une foule de considérations sur ces organes intéressans avaient été omises dans la première édition, celle-ci les réunit toutes, c'est de l'histoire Thérapeutique la plus complète du système nerveux, que nous allons donner l'extrait.

Les lois organiques qui dépendent du système nerveux, sont devenues plus explicables depuis que leur étude est éclairée par de nombreuses recherches expérimentales et par la méthode analytique. Willis, Hoffmann, Stahl, Whyts, Haller, Bonnet, Fontane, Cullen, Barthez, Chaussier, Reil, Gall, etc., les ont particulièrement approfondies; aucun médecin ne saurait contester leur influence suprême sur tous les phénomènes de l'économie vivante. Le grand Boërhaave lui-même, malgré son zèle ardent pour la propagation des théories mécaniques, avouait sur la fin de sa carrière, qu'il s'était mépris, et ramenait toujours ses élèves à la contemplation de l'action nerveuse et des effets immatériels qui la constituent.

« Aucun système, dit M. Alibert, n'est plus digne des regards et des méditations du philosophe, parce qu'aucun ne remplit une destination aussi nécessaire dans le plan éternel de ce vaste univers; faites abstraction de ce système, et la nature entière reste sans mouvement et sans vie; il anime tout, il gouverne tout, il coordonne tout. L'exercice de ses fonctions est si impérieusement commandé pour le maintien de notre existence, que l'homme cherche à chaque instant à se donner des impressions nouvelles. C'est donc à la considération des phénomènes nerveux que doivent se rattacher désormais les grandes vérités de la thérapeutique médicinale; c'est sur la connaissance approfondie des forces vitales qui en dépendent, que le médecin doit fonder toutes ses indications curatives. »

Le cerveau est de tous les organes qui composent le système nerveux, le plus volumineux et le plus essen-

Digitized by Google

tiel, il est l'instrument et le centre de toutes les opérations intellectuelles. C'est dans son intérieur que se rassemblent toutes nos sensations, qu'elles se conservent et se comparent. C'est de-là qu'émanent tous les mouvemens produits par la volonté. Tout est troublé dans l'économie quand cet organe éprouve la moindre lésion; le moindre corps étranger suffit, en le comprimant, pour empêcher toute perception mentale. Un épileptique avait des accès de douze heures, l'intervalle du paroxysme était marqué par un état de stupidité parfait. Il succomba. L'ouverture du crâne fit voir une tumeur squirreuse qui comprimait le cerveau. Ces effets ont été bien mieux marqués chez un individu que l'on a vu en France, se jouant en quelque sorte de la compassion publique, en demandant l'aumône aux passans, avec son crâne. Les physiologistes du tems le soumettaient fréquemment à des expériences; il suffisait de toucher légèrement du doigt la surface extérieure de l'enveloppe cérébrale, pour que les yeux de cet infortuné fussent éblouis par mille étincelles. Quand on pressait plus fortement, sa vue s'interceptait; embrassait-on la masse du cerveau avec toute la main, il tombait dans l'assoupissement, enfin dans un véritable état d'apoplexie. L'exercice de la pensée ne se rétablissait que lorsque l'on avait enlevé tous les obstacles. On pourrait accumuler une foule de faits pathologiques qui viennent à l'appui du même raisonnement. Enfin, c'est parce que l'homme l'emporte sur le reste des animaux par la masse et l'énergie physique de cet organe, qu'il règne aussi sur eux par l'attribut d'une raison perfectible; cette raison devient un des plus beaux apanages et une des plus grandes puissances de la nature humaine. Par le pouvoir du cerveau, l'homme conserve la plus merveilleuse des suprématies sur tous les êtres dont se compose le monde vivant.

Parmi les considérations propres à faire connaître les altérations ou maladies du système nerveux, il n'en est pas de plus remarquable que celle qui indique une lésion profonde d'une de ses moitiés symétriques, tandis que l'autre conserve l'entière intégrité de ses fonctions. Un père au lit de mort par les suites d'une hémiplégie

Digitized by Google

complète, maudissait son fils; la moitié de son visage exprimait son indignation, tandis que l'autre moitié paraissait calme et sans mouvemens, ce qui formait un contraste aussi bizarre qu'affligeant.

Quoique le mouvement soit la suite nécessaire de la sensibilité, celle-ci peut néanmoins exister indépendamment de lui; de même que le système locomoteur conserve toute sa puissance, quand la faculté de sentir est embarrassée, suspendue ou anéantie. On a vu à l'hôpital Saint-Louis, un invalide, dont la moitié du corps était parfaitement insensible, quoiqu'il n'en eût pas perdu l'usage. C'est au cerveau qu'il faut rapporter le développement primitif de toutes les douleurs physiques : une preuve de cela, c'est que les malades auxquels un membre a été amputé, rapportent encore à ce membre, qui n'est plus, des sensations douloureuses. Une jeune couturière disait ressentir, par un tems humide et froid, des douleurs qu'elle rapportait à un membre amputé. C'est donc dans le cerveau qu'il faut placer le centre de la sensibilité; c'est à lui que sont départies les fonctions de gouverner la machine humaine; ainsi, plus de douleur, quand le centre auquel elles se rapportent n'existent plus; plus de douleur quand le criminel a reçu le coup fatal; on voit combien sont peu fondés les doutes élevés par quelques physiologistes sur cette question intéressante.

Les sympathies propres des nerfs sont un des phénomènes les plus importans à étudier pour un médecin thérapeutiste : cette étude a un attrait extrême, quand le médecin philosophe la poursuit avec toute l'application dont elle est digne; c'est par elle qu'on se rend compte d'une foule de désordres, qui souvent se manifestent dans des organes entièrement étrangers au nerf vers lequel on aura dirigé l'irritation. L'ouvrage de M. Alibert contient nombre d'exemples de ces sympathies, et beaucoup de faits intéressans sur leurs phénomènes.

Parmi les phénomènes de la vie, dont le système nerveux est la source immédiate, les uns sont subordonnés à la volonté de l'être vivant, les autres sont indépendans de cette faculté, et immuablement ordonnés

Digitized by Google



donnés par la première impulsion de la nature. Les organes d'où dérivent des phénomènes sont comme des instrumens des forges de Vulcain, qui agissaient d'eux-même, et n'avaient pas besoin que la main de l'ouvrier leur imprimât le mouvement. Mais une chose bien digne d'attention, c'est que la volonté n'est pas aussi puissante qu'on le croit communément. L'observation prouve, que les mouvemens involontaires ont une intensité bien supérieure à celle des mouvemens volontaires; de là vient la force prodigieuse des fous, des maniaques, et des convulsionnaires. — Cette idée est vraie au moral comme au physique; ce que la seule volonté détermine s'exécute avec mollesse.

Les médecins ne sauraient trop se livrer à la recherche des causes qui peuvent exalter vicieusement le système nerveux. Des digestions pénibles peuvent troubler ces opérations. M. Alibert a connu deux dames qui se livraient, pendant la digestion, à des accès de colère; une d'elles devenait furieuse jusqu'à vouloir s'ôter la vie. Cette exaltation apparente du système nerveux, tient souvent à un état de faiblesse de ce même système; on explique par là, pourquoi quelques individus, dans les derniers instans de la vie, déploient une énergie qu'ils n'avaient pas coutume de manifester. On en voit, qui dans la dernière période du mal auquel ils doivent succomber, s'expriment avec une éloquence qui étonne ceux qui les entourent. Mais ce qui est véritablement digne de remarque, c'est l'influence de cette exaltation nerveuse sur la plénitude et la durée de la vie, c'est ce que l'on observe chez ceux qui se livrent aux travaux laborieux de l'esprit, de la méditation et de la pensée. Les savans fournissent ordinairement une carrière très-prolongée. Les registres de l'académie déposent en faveur de cette opinion. L'énergie intellectuelle et morale serait-elle donc une nouvelle puissance destinée à réparer, à chaque instant, les pertes que l'homme fait par l'exercice continuel de ses facultés physiques? Agrandir la sphère de ses idées, c'est consolider les ressorts de la vie, lorsque d'ailleurs aucune autre cause ne tend à les briser.

Les causes qui contribuent à débiliter le système

Digitized by Google

nerveux, sont aussi nombreuses que celles qui augmentent son énergie : nous ne ferons point l'examen de cette partie de l'ouvrage de M. Alibert, si intéressante, on suppose bien que ces nouvelles considérations sont pleines d'intérêt; mais elles sont en même tems si nombreuses, et toutes si dignes d'être citées, que l'on ne peut faire autrement que de renvoyer le lecteur à leur véritable source.

Terminons cette courte analyse, par un examen rapide des médicamens, dont l'action est spécialement dirigée sur ce système. Parmi les substances que la médecine emprunte au règne végétal, l'*opium* occupe le premier rang, il est le remède calmant, le plus connu, le plus employé, et doit jouir ici de la même faveur que le quinquina parmi les toniques. Tout doit appeler l'attention quand il est question de cette substance : avec quel intérêt on parcoura l'histoire que M. Alibert nous en a tracée, soit qu'il indique la place que doit occuper dans un tableau des genres la plante qui la fournit (*papaver somniferum*), soit qu'il nous instruise des circonstances qui accompagnent sa culture, la récolte du suc gommeux qui en découle, soit qu'il nous rappelle tous les détails sur sa préparation ou les différentes attérations que lui font subir les travaux des chimistes et des pharmaciens; mais ces détails intéressans ne peuvent être qu'indiqués ici. — M. Alibert fait ensuite l'examen des médicamens naturels ou des produits de l'art, qui pour être moins actifs que l'opium, possèdent cependant des propriétés analogues. C'est ainsi que l'on extrait du règne végétal une foule de substances calmantes et anti-spasmodiques (le camphre, le tilleul, l'assa-fætida, la valérianne, *valeriana officinalis*), que la minéralogie, la zoologie, et la chimie enrichissent encore la matière médicale du musc, du zinc et des éthers.

On voit, d'après cet aperçu, que les vues énoncées dans l'introduction de l'ouvrage de M. Alibert, ont été grandement développées, que c'est toujours sur une connaissance approfondie des fonctions de l'économie vivante qu'il a fondé ses moyens de traitement. La matière médicale, sans perdre les nombreux rapports

Digitized by Google

qui la rattachent aux autres connaissances humaines, en est pourtant séparée par des limites assez marquées pour faire considérer cette science, à l'avenir, comme une branche essentielle et isolée de toutes les sciences de la médecine. M. Alibert a marqué ces limites avec autant de justesse que de sagacité. Son ouvrage devient ainsi un trésor riche de notions indispensables dans la pratique, et le complément de toutes les connaissances de notre art. L. HA, *Docteur-Médecin.*

JOURNAL D'UN VOYAGE DANS LA TURQUIE D'ASIE ET LA PERSE, fait en 1807 et 1808. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, N° 17; et à Marseille, chez Jean Mossy, imprim-libraire, à la Canebière. — Un volume in-8°.

QUOIQUE ce petit ouvrage paraisse sans nom d'auteur, il suffit d'en rapprocher quelques passages pour l'attribuer avec certitude à M. Ange de Gardanne, frère du général de Gardanne, ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur à la cour de Perse. Le voyage dont il nous donne le journal, est celui de la légation française qui partit de Constantinople en Septembre 1807, pour se rendre auprès de Feth-Ali-Schah, suivi du retour de l'auteur à Constantinople par une autre route. Le titre de cette brochure est très-modeste et la préface ne l'est pas moins. L'auteur y présente son ouvrage comme la simple narration d'un courier, et c'est sur-tout pour l'utilité des couriers qui le suivront, qu'il l'a écrite. Il tient compte très-exactement, chaque soir, non pas du nombre des lieues, mais de celui des heures de marche que la caravanne a faites dans la journée. Il note quel a été l'état du ciel, si l'on a eu du beau tems ou de la pluie, si l'on a souffert du froid ou de la chaleur. Il donne le nombre des maisons de chaque village et celui des habitans. Il parle de la commodité ou des désagrémens de ses différens gîtes, de l'accueil bon ou mauvais que lui ont fait les habitans, des précautions à

Digitized by Google

prendre et des dangers à éviter dans ce voyage; enfin, pour en applanir les difficultés à ceux qui voudraient l'entreprendre comme lui, sans savoir les langues orientales, il termine sa brochure par un vocabulaire italien, turc et persan, qui comprend les mots les plus usuels, et qui lui fut donné à son passage à Tauris, par le prince Timurat Mirza, seigneur géorgien, distingué par l'étendue de ses connaissances.

A parler strictement, on n'aurait pas lieu d'en demander davantage à un voyageur qui ne vous annonce que son Journal, et qui l'a écrit sur les lieux mêmes après des marches fatigantes, quelquefois avec l'inquiétude d'être dépouillé le lendemain par des voleurs, souvent logé dans de misérables caves où les hommes couchent pêle-mêle avec les animaux, et presque toujours au milieu des privations les plus pénibles. Cependant notre auteur ne s'est pas borné à cet itinéraire fort utile, sans doute, mais un peu sec. Il n'est pas très-savant lui-même, mais parmi ses compagnons de voyage il se trouvait des gens instruits. Il a profité de leur conversation pour enrichir ses notes; il y a consigné quelques-unes des observations que sa manière de voyager lui a permis de faire, et il a donné ainsi à son Journal un intérêt dont, au premier abord, il ne paraissait pas susceptible, et qui est d'autant plus piquant pour l'observateur philosophe, qu'au ton de bonne foi et de naïveté qui règne dans tout l'ouvrage, on sent que si l'auteur pouvait être suspect en quelque chose, ce serait tout au plus d'un excès de crédulité.

Il est permis, par exemple, de ne pas croire, comme lui, sur la parole des Persans modernes, que l'ancienne ville de Rhagès, nommée aujourd'hui Rey, ait eu trois millions d'habitans. On peut douter, malgré le témoignage d'un missionnaire de Mosul, qu'il y ait dans le Kurdistan des villages peuplés de 100,000 ames. On peut croire que le lieu où Abraham et Loth se séparèrent, n'est pas aussi bien connu qu'il le prétend, et que le paradis terrestre n'était pas précisément à *Oursa* où il le place. On peut hésiter de même sur beaucoup de positions qu'il indique sans les discuter, et dont il n'a sans doute d'autres preuves qu'une tradition très-incer-

Digitized by Google

faine. Mais en même tems il faut rendre justice au zèle religieux qui les lui fait adopter. La crédulité de notre voyageur tient presque toujours à son désir de retrouver les traces des événemens de l'histoire sacrée ; et il s'en faut bien qu'il accueille d'une manière aussi favorable les contes des Turcs et des Persans.

En général, lorsqu'il se trompe, c'est le plus souvent en parlant sur la foi d'autrui. Il mérite beaucoup plus de confiance quand il ne raconte que ce qu'il a vu. Ses observations, cependant, ont quelquefois l'air de se contredire, mais cela tient principalement à sa manière d'écrire chaque soir les événemens de la journée, et son plus grand tort est d'en tirer une conclusion générale, comme celle de certain Anglais sur l'humeur acariâtre des femmes de Blois.

C'est aussi dans ce qui concerne le caractère des peuples Asiatiques que notre voyageur a conclu trop souvent du particulier au général. Il en fait l'éloge dès la page 11, touché d'avoir vu les habitans d'un village situé à deux journées d'Angora, envoyer d'eux-même à la recherche de deux voyageurs de la caravane, qui s'étaient égarés ; il cite (pag. 13 et 15) d'autres traits de générosité et d'hospitalité, qui confirment son jugement. Mais arrivé à la page 18 la scène change. La caravane sort à peine du bourg de Lori qu'un ambassadeur de Perse, qui en faisait partie, la rappelle pour venir à son secours. Une dispute s'était élevée, pour des chevaux de poste, entre les habitans et ses domestiques, dont trois avaient été blessés, et l'on eut bien de la peine à apaiser l'émeute. Dans la suite, on voit notre auteur arrivant à Rabat-Kérim, à dix heures de marche de Tehêran, et n'y trouvant pas même l'hospitalité qui s'achète. Les traits favorables et défavorables se succèdent ainsi dans tout le voyage ; mais l'auteur, une fois prévenu en faveur des Orientaux, ne change rien à l'opinion qu'il a énoncée. Il est vrai, et nous devons le dire pour son excuse, que les traits honorables sont les plus nombreux.

Quoi qu'il en soit, il sera prudent en lisant cet ouvrage, comme beaucoup d'autres, de s'en tenir aux faits et d'en tirer soi-même ses opinions. On y trouvera

Digitized by Google

beaucoup d'observations curieuses, soit parce qu'elles confirment ce qui avait déjà été dit par d'autres voyageurs; soit parce qu'elles ajoutent de nouveaux traits au tableau déjà connu des mœurs asiatiques; soit enfin parce qu'elles nous donnent des détails intéressans sur des personnages illustres, ou qui ont joué un rôle dans l'histoire même de notre tems.

Un des morceaux de ce genre que nous indiquerons de préférence à nos lecteurs, c'est le séjour de la caravane à Erzerum, à la cour de cet Issouf-Pacha, jadis grand-visir, qui commanda l'armée turque en Egypte, contre le général Kléber. Issouf-Pacha fit l'accueil le plus distingué à nos voyageurs, et leur parla de l'Empereur avec enthousiasme. Il leur donna le spectacle du *Dgyrid*, sorte de tournois asiatique où les combattans sont armés d'une espèce de javelot et d'un bouclier. Le lendemain il les amusa par l'image d'un combat d'un autre genre. Des cavaliers tartares, tenant leur sabre entre les dents, coururent au grand galop sur une tente qu'ils eurent l'air de vouloir piller, et les gardes du pacha se mirent en devoir de la défendre. Issouf lui-même monta ensuite à cheval, prit part au *Dgyrid*, malgré son grand âge, et y montra beaucoup d'adresse. Ce jeu cependant lui coûte assez cher. Il y a perdu un œil en jouant avec un de ses pages. Mais ce qui lui fait le plus grand honneur, c'est qu'il ne montra aucun ressentiment contre l'auteur d'un coup si funeste; il se contenta de l'éloigner de sa cour, et ne cessa pas de lui faire du bien.

On ne lira pas avec moins d'intérêt ce qui concerne le prince Abbas-Mirza, vice-roi de Tauris, troisième fils de Feth-Ali-Schah, et héritier de sa couronne. Ce prince, dit notre auteur, veut relever sa nation; il a sur-tout l'ambition de la gloire militaire. S'il perd un de ses généraux ou quelque guerrier distingué par sa bravoure, il déchire ses habits et témoigne la douleur la plus vive. Dans l'audience de congé qu'il donna à la légation française, il pria le général Gardanne de lui commander l'exercice, et l'adresse avec laquelle il mania son fusil étonna tout le monde; il voulut ensuite commander à son tour l'exercice au général, et s'en acquitta

Digitized by Google

aussi bien. C'est sans doute une chose remarquable que les triomphes des armées françaises aient fait passer en Asie, et à la cour même des princes, les détails les plus minutieux de l'instruction que reçoivent nos soldats.

Le visir d'Abbas-Mirza, et le Béglier-Bey de Tauris, sont aussi présentés, par notre voyageur, sous l'aspect le plus favorable. Leurs réponses spirituelles, leur politesse recherchée les feraient prendre pour des français, s'il ne s'y mêlait toujours un peu d'exagération orientale.

Ce fut le 4 décembre (1807), que la légation fit son entrée à Tehéran, résidence ordinaire du monarque de Perse; ce jour avait été désigné comme heureux par l'astrologue de la cour, et ce même astrologue choisit également celui que le roi indiqua à l'ambassadeur pour traiter d'affaires. Notre auteur ne resta à Tehéran que jusqu'au 27 janvier 1808. Son journal, pendant cet intervalle de tems assez court, est rempli par le récit des audiences du monarque, des visites faites à ses principaux officiers, de quelques événemens intéressans, tels que la mort d'un frère du roi, l'arrivée d'un ambassadeur du roi de Bokara, et par quelques observations sur les mœurs et les usages des Persans qui y sont naturellement mêlées. On y trouve aussi des détails curieux sur la famille régnante. Fath-Ali-Schah a trente fils, dont six seulement sont employés comme gouverneurs de différentes provinces; les autres vivent auprès du monarque sans aucun emploi. On ne connaît pas le nombre de ses filles. Abbas-Mirza, dont nous avons parlé, et qui a été désigné par son père, dès le berceau, comme héritier de l'Empire, n'est cependant que le troisième de ses fils; mais sa mère était de la tribu de Kadjar, la plus noble de la Perse, et c'est à cet avantage qu'il doit l'espérance de régner.

La cour de Feth-Ali-Schah est d'une grande magnificence. Notre voyageur nous assure que ce prince achète tous les ans pour deux millions de pierres précieuses. Il aime les lettres et les arts, cultive lui-même la poésie, et s'il entretient un astrologue à sa cour, on y voit aussi un premier peintre et un prince des poëtes. On porte le nombre de ses sujets à vingt millions; son armée est de deux cent mille hommes, dont plus de

Digitized by Google

cent vingt mille de cavalerie. Ce qui vaut mieux que le nombre, ce sont les qualités que notre voyageur attribue à ces soldats, la vigueur, l'adresse, la sobriété, la fidélité. Pour justifier ce dernier éloge, il suffirait d'une anecdote qu'il rapporte sur la foi d'un seigneur autrichien. Joseph II avait dans son armée un soldat persan, qui lui demanda un congé de trois ans, pour aller à Ispahan voir sa famille. L'empereur le lui accorda, et le soldat vint rejoindre ses drapeaux à l'expiration de la troisième année.

Les ministres de Feth-Ali-Schah ne sont, ni moins spirituels, ni moins polis que ceux de son fils Abbas-Mirza. Dans la première visite que notre ambassadeur fit au grand visir Mirza-Chefi, ce ministre lui dit que *Paris était la capitale de la Perse*, que les Persans avaient toujours aimé les Français; et que, comme le lit d'un grand fleuve qui s'est séché un moment, se remplit ensuite d'eaux abondantes, de même les relations d'amitié que les révolutions de Perse avaient anéanties, allaient renaître entre les deux nations. Mirza-Chefi, dit notre auteur, donna une autre preuve de sa politesse, en ne riant point au nez du docteur Salvatori, médecin de la légation, qui lui proposait d'introduire la vaccine en Perse; mais il aurait fait en même tems preuve d'ignorance, s'il n'avait renvoyé l'affaire au médecin du roi.

Au reste, les mœurs et les préjugés de l'Orient diffèrent tellement des nôtres, que nos idées anciennes ou nouvelles auront toujours beaucoup de peine à y obtenir quelque crédit, et que plusieurs de nos usages paraîtront long-tems incompréhensibles, pour ne pas dire absurdes, aux Orientaux. Le journal de M. Ange de Gardanne en fournit plusieurs exemples. Nous en citerons un seul qu'il rapporte comme une anecdote de famille, et qui amusera peut-être nos lecteurs. Le grand-père de M. de Gardanne avait fait comme lui le voyage de Perse. Un jour qu'il voulait donner au roi une grande idée de la magnificence de nos monarques, il lui fit la description du château de Versailles, et n'oublia pas l'escalier de marbre qui est un de ses plus beaux ornemens. Le roi de Perse se fit expliquer ce que

Digitized by Google

c'était qu'un escalier; puis il s'écria dans sa surprise : quoi ! tu me dis ton maître si puissant, et il n'a pas de place pour se loger à terre! L'orateur, faute d'avoir égard à la différence des usages, avait produit un effet tout contraire à celui qu'il désirait.

Mais il est tems de revenir en Europe avec notre voyageur. Son retour fut plus pénible que n'avait été son voyage : on était au cœur de l'hiver, et il fut très-rigoureux en Asie. Les Curdes, peuple bon et hospitalier en Perse, mais voleur dans l'Empire ottoman, inquiétèrent souvent la caravane. Les gouverneurs turcs n'eurent pas tous la bienveillance qu'on devait en espérer ; et ce ne fut qu'à force de prudence et de patience, que notre auteur revint à Constantinople, sain et sauf. Aussi, termine-t-il sa relation, en disant que lorsqu'on part pour l'Asie, on doit oublier les commodités de la vie et les agrémens de la société, et que les jeunes gens doivent bien y penser avant d'entreprendre un si long voyage.

Nous ne dirons rien du Vocabulaire italien, turc et persan, qui complète ce petit volume, car nous ne serions pas mieux en état d'en juger que l'auteur lui-même, qui a été obligé de se reposer sur son imprimeur, du soin de le mettre en ordre. Une seule chose nous fait craindre que M. Mossy ne s'en soit pas très-bien acquitté, c'est une faute grossière que nous avons remarquée à la page 5 du journal. Il y est question des débris d'un palais de *Maximilien* à Nicomédie ; il est clair qu'il faut lire *Maximien*. Une pareille erreur dans un nom propre n'est pas d'un augure favorable pour l'impression de tant de mots turcs et persans, à moins toute fois que M. Mossy ne soit plus avancé dans la connaissance de ces deux langues, que dans celle de l'Histoire des Empereurs. VANDERBOURG.

SALON DE PEINTURE.

CINQUIÈME ARTICLE.

Histoire, Genre, Paysage.

M. GROS.

Notre Ecole, qui compte parmi ses maîtres de très-grands

Digitized by Google

dessinateurs, n'avait point encore formé de coloriste qu'on pût opposer aux modèles italiens ou flamands. Plusieurs même de nos artistes semblaient attacher assez peu d'importance à l'étude du coloris, séduits par ce mot d'un grand maître : *la peinture n'est que le dessin*. Quelle que soit à mes yeux l'autorité du Poussin, celle d'Annibal Carrache à qui l'on attribue une opinion à peu près semblable, j'avoue qu'il me serait difficile de ne considérer la couleur que comme un accessoire dans l'art de peindre ; et que je trouverais affligeant pour l'Ecole française, de rester encore si loin par le coloris des Ecoles étrangères, au moment où elle paraît devoir les atteindre par le dessin.

Quelques-uns de nos peintres actuels ne se le sont pas dissimulé. Ils ont fait en ce genre des efforts qui ne seront pas infructueux. Parmi eux, ou plutôt à leur tête, il faut distinguer M. Gros, dont les premiers essais ont promis à la France un coloriste, et qui, par la chaleur, la vérité et l'éclat de sa couleur, semble devoir un jour se placer non loin des Rubens et des Titiens. — Le public a été juste pour lui de bonne heure : les beautés qui lui sont propres ont été vivement senties. On a généralement reconnu dans *l'Hôpital militaire de Jaffa*, et dans la *Bataille d'Aboukir*, beaucoup de mouvement et d'énergie, une distribution de couleurs savante, une expression forte, une touche facile. Mais on a justement reproché à leur auteur de manquer presque toujours d'harmonie, de ne point marquer assez clairement les divers plans de ses compositions, et de blesser les règles de la perspective dans ses fonds, trop peu fuyans et trop peu vaporeux. On voit par le nouvel ouvrage que M. Gros vient d'exposer (*Champ de bataille d'Eylau*, N° 272), qu'il s'est efforcé d'éviter tous ces défauts, relevés par la saine critique : et l'on ne peut nier que jusqu'à certain point, il n'y ait très-souvent réussi.

Les regards sont attirés d'abord vers le troisième plan où se montre l'Empereur, entouré de ses généraux. Frappé de l'horrible spectacle qui se présente devant lui, le monarque étend une main sur ce champ de mort et de victoire ; il élève les yeux au ciel, et déplore les maux de la guerre. Sur le second plan, à gauche, un jeune Lithuanien lui offre de le servir, tandis que des chirurgiens français s'empressent de bander ses blessures. Enfin sur le premier plan, sont mêlés et quelquefois confondus des chirurgiens, des soldats français, des blessés et des morts qu'une couche de neige, soufflée de loin en loin par des taches de sang, couvre en partie, et cache à diverses mesures.

Digitized by Google

Il serait difficile d'imaginer rien de mieux pensé, de plus expressif, de plus frappant, que la tête du monarque. Celle du français qui lui montre ce lithuanien blessé, me paraît un chef-d'œuvre de coloris et de modelage. Tout ce groupe est d'une composition heureuse, d'une exécution savante. Ces morts étendus sur le devant sont d'une expression terrible : parmi eux, un russe blessé cherche à se dégager des cadavres et de la neige qui le couvrent, il tend la main au chef des Français ; idée belle et touchante, qui mêle pour un instant l'attendrissement à l'horreur.

Les divers plans sont bien indiqués, bien sentis. Cependant les couleurs brunes étant presque toutes sur le devant et les couleurs plus claires sur les plans reculés, il résulte de cette disposition que la perspective est en quelques endroits affaiblie, et plusieurs de ses effets altérés. Il y a d'ailleurs ici plus d'harmonie que dans la *Bataille d'Aboukir* : le fond couvert de cadavres et de troupes, fuit avec beaucoup de vérité ; mais la ligne d'horizon me semble néanmoins trop haute. Je crois aussi que, si M. Gros avait donné à quelques-uns de ces morts, de ces blessés, des formes plus nobles, plus élégantes, et des traits plus heureux, il aurait fait preuve de plus de goût, et réussi plus souvent à inspirer l'intérêt et la pitié. Combien sur une douce physionomie l'expression des douleurs n'est-elle pas plus touchante ! combien les traits de la beauté ne sont-ils pas attendrissans sous la pâleur de la mort ! L'écueil d'un pareil sujet était l'impression d'effroi qu'il devait produire, si l'on n'avait l'art d'y mêler des émotions plus douces. Ces formes nobles, ce beau dessin, étaient, ce me semble, le moyen le plus naturel d'y parvenir ; et le peintre aurait pu en faire usage sans rien changer à sa composition. Il est du reste si rare de réunir à un haut degré la beauté du coloris et celle des formes, que, malgré ce qu'il peut laisser à désirer dans l'une de ces parties de l'art, l'ouvrage de M. Gros n'en doit pas moins être regardé comme l'un de ceux qui font le plus d'honneur à l'exposition actuelle.

M. Taunay.

Le talent de M. Taunay est depuis long-tems célèbre. On connait de ce peintre fécond et facile une foule de petits tableaux pleins d'agrément et d'élégance. On se rappelle cet *Ermite prêchant*, ce *Départ de l'Enfant prodigue*, et ce *Vafrin guidé par Herminie* dans le camp du roi d'Egypte, tandis que son lieutenant Emiren passe en revue son

Digitized by Google

armée, prête à marcher au secours de Jérusalem ; compositions intéressantes, et qui attirèrent tous les regards à la dernière exposition. Je crus alors n'avoir que des éloges à donner à M. Taunay. Mais il me semble s'être montré moins heureux cette année, dans deux tableaux exposés sous les N^os 574 et 569. Il a intitulé le premier : *S. M. l'Impératrice accueillant les ouvrages des artistes modernes ;* et, si je ne me trompe, il n'a point rempli son titre. A peine aperçoit-on un tableau, une statue ; et, parmi tous ces personnages, rien n'indique des artistes. Presque toute la toile est occupée par une scène épisodique : *l'aumônier de S. M. jetant de l'argent aux habitans les plus nécessiteux*, comme l'explique la Notice, comme le titre aurait dû l'indiquer.

L'entrée de S. M. l'Empereur dans la ville de Munich, est le sujet du N° 69. Les figures sont ici de plus grandes dimensions que dans la plupart des tableaux du même peintre : ainsi le talent de croquer avec esprit les figures ne suffisait pas ; il fallait encore y joindre la science du dessin : M. Taunay ne me paraît pas y avoir également réussi dans tous ses personnages. On désirerait aussi plus de sentiment dans divers groupes, plus d'agrément et de variété dans les lignes de composition.

Mais si l'habile artiste, jeté hors de son genre, n'a pas tenu dans ces deux ouvrages tout ce qu'on pouvait attendre de lui, j'ose dire qu'il a bien pris sa revanche dans ce grand nombre de compositions aimables et variées, inscrites sous les N^os 570, 571, 572, 573 et 575 ; que, si l'œil y est d'abord flatté par l'effet général, l'esprit se plaît à y suivre une foule de jolis détails semés avec choix et avec goût ; que les figures ont souvent toute l'expression possible dans de si petites dimensions, plus de grâce, et si l'on veut, de style, que n'en exigent les ouvrages de ce genre ; que les femmes sur-tout y sont ajustées avec infiniment d'élégance, et que leur costume, tout moderne qu'il est, me semble, sous ce rapport, rappeler les vêtemens antiques.

M. Meynier.

Les Soldats du 76^e de ligne retrouvent leurs drapeaux dans l'arsenal d'Inspruck, et les reçoivent des mains de leur général, M. le maréchal Ney. (N° 429.)

Pour examiner ce tableau avec une impartiale justice, il faut se tenir en garde contre la prévention du premier coup-d'œil qui est toute à son avantage. Ses défauts même sont séduisans ; et c'est pour cela qu'il est utile de les signaler. Le

Digitized by Google

sujet était très-propre au développement des talens connus de M. Meynier; mais peut-être ce savant artiste ne s'est-il pas assez pénétré de l'esprit du sujet, et des convenances qu'il me semble prescrire. Ce sujet devait être traité d'une manière franche et austère; l'auteur l'a voulu rendre brillant, et il n'y est parvenu qu'en forçant la vraisemblance. Cette erreur me paraît être la source des défauts qu'on lui a reprochés. Pour parvenir au but qu'il s'était proposé, il s'est vu forcé quelquefois d'outrer un peu l'expression, la couleur ou l'attitude. Si M. Meynier avait été témoin de la scène qu'il a retracée, à coup sûr il n'eût point vu ces guerriers baiser religieusement leurs drapeaux, élever les mains au ciel, et demeurer comme en extase. Ces expressions, qui partout ailleurs pourraient être justes et convenables, ont paru trop déplacées dans un sujet tout militaire, et dont les divers personnages doivent avoir plus de fougue et d'impétuosité. Mais ce qui prouve que c'est par erreur et non point par inaptitude que le peintre n'a pas donné à quelques-uns de ses personnages le caractère qui paraît leur convenir, c'est qu'il l'a conservé à plusieurs dans toute sa franchise et son énergie. Ainsi, par exemple, l'attitude du maréchal Ney; celle du soldat qui, à la vue de ces drapeaux, montre les blessures qu'il reçut en s'efforçant de les défendre; le groupe de ce jeune homme qui écrit le sujet du tableau sur le mur de l'arsenal, et de ses compagnons d'armes qui le soutiennent, me paraissent à la fois naturels et bien inventés. D'ailleurs la composition pittoresque est savante et d'un bon effet. La lumière, large et brillante, est soutenue par des masses d'ombres distribuées avec art. Le dessin est en général très-correct; peut-être seulement pourrait-on désirer des formes plus fortes, plus soutenues: mais en somme, ce tableau, remarquable par divers genres de mérite, est, comme je crois qu'on l'a observé avant moi, l'un de ceux qui peuvent le mieux orner une galerie.

M. Vermay.

Marie Stuart. N° 616.

Le moment choisi par le peintre est celui où l'on vient lire sa sentence de mort à cette infortunée, dont les malheurs ont fait oublier les fautes, et qui, veuve d'un roi de France, appelée par des droits trop certains au trône de l'Angleterre et de l'Ecosse, porta sa tête sur l'échafaud. La situation est rendue avec beaucoup de sentiment: les ministres de la haine d'Elisabeth sentent tout l'odieux

Digitized by Google

de leur mission; ils se trouvent confus et embarrassés en présence de leur victime. La malheureuse reine, dès long-tems préparée au coup qu'on va frapper, s'apprête noblement à les suivre, d'un front calme et résigné. Ses femmes s'abandonnent aux regrets et aux larmes : l'une d'elles, très-jeune encore, se précipite dans les bras de sa compagne, et cache sa tête dans son sein. Cet abandon de la douleur est intéressant et vrai. La manière dont le tableau est éclairé produit un effet imposant et sombre, tel que le demandait la situation. La couleur est aussi digne d'éloge surtout dans quelques-uns des accessoires.

Pour ce qui est du dessin, il me semble que M. Vermay a beaucoup de progrès à faire dans cette partie, la plus importante de toutes. Mais si, comme on le dit, il est jeune, le travail et l'étude réfléchie des grandes modèles, lui donneront sans doute plus de correction, plus de pureté, une exécution plus ferme : car on apprend tout cela. Ce qui ne s'apprend guère c'est le sentiment, c'est l'esprit de la composition, dont M. Vermay a fait preuve dans cet ouvrage, et qui méritaient l'encouragement flatteur dont un prince ami des arts l'a honoré.

M. Guérin.

S. M. l'Empereur pardonnant aux révoltés du Caire, sur la place d'Elbékir. N° 276.

Sur une petite élévation à gauche, l'empereur et quelques généraux; à droite, un groupe très-nombreux de révoltés auxquels des soldats français ôtent leurs fers; sur le devant, un vieillard assis, qui soutient sur ses genoux la tête d'un jeune homme couché dans la poussière, et couvert de blessures; au milieu de la toile, l'interprète du général français, qui, placé entre les deux groupes, forme entr'eux une liaison naturelle : du côté des Français, les expressions variées de l'approbation; de l'autre, celles de la reconnaissance. On distingue les chefs de la sédition à leurs vêtemens plus riches, mais sur-tout à leur contenance abattue et humiliée.

Il me semble que cette composition est également ingénieuse sous le rapport pittoresque et sous le rapport poëtique. Elle plaît d'autant plus qu'on n'y sent aucun effort : tout y est naturel et vrai. La plupart des expressions sont convenables et choisies, et l'effet général est à la fois bien senti et bien rendu : il serait difficile de représenter avec plus de vérité un lieu brûlé d'un soleil ardent. Mais on au-

Digitized by Google

rait attendu de l'auteur de Phèdre une exécution plus ferme : il est un peu tombé dans les tons roussâtres ; le feuillage si vert de ses arbres ne s'allie peut-être pas très-bien avec le reste du tableau. Il a mieux réussi cette fois dans un sujet moins élevé, mais que son exécution a rempli de charme. Ce sujet est tiré de l'Idyle de Gesner, intitulée *Amintas*. (N° 277).

Sur le bord d'une source limpide qui coule auprès d'un tombeau, sont assis deux jeunes bergers : ils ont déposé sur l'herbe leur corbeille pleine de fruits ; à leurs pieds est couché le chien fidèle. Une jeune fille venue pour puiser de l'eau à la source, leur raconte l'histoire de celui qui repose dans cette tombe, et qui fut autrefois le bienfaiteur du hameau. Ces beaux arbres dont le feuillage leur offre un asyle contre les feux du jour, c'est sa main qui les a plantés ; c'est lui qui, pour désaltérer le voyageur, amena dans ces sentiers cette source fraîche et pure.

Peut-être y a-t-il encore ici trop de ces mêmes tons roussâtres : je me hâte de hasarder cette critique, de crainte d'en être détourné par le plaisir que j'éprouve au seul souvenir de ce charmant morceau. C'est le goût, c'est la grâce elle-même qui semblent avoir présidé à sa composition. Toutes les attitudes rappellent cette simplicité élégante qui caractérise, dans tous les arts, les chefs-d'œuvres de l'antiquité. Rien de plus fin que ces trois têtes, de plus agréable que ces ajustemens : quel heureux accord entre le sujet et le style ! Tout est en harmonie, le site, les expressions, les vêtemens ; tout est pur, tout respire une sensibilité naïve et touchante. C'est là sur-tout ce qui distingue ce tableau, d'ailleurs bien dessiné, bien peint, et qui, si l'on peut se permettre un semblable rapprochement, est par le choix des détails plus dans le style de Virgile que dans celui de Gesner :

> Telle, aimable en son air, mais simple dans son style,
> Doit éclater sans pompe une élégante Idyle.

M. Le Boullenger de Boisfremonts.

Orphée aux Enfers. N° 368.

Ce sujet est connu de tous ceux qui lisent : il rappelle le plus beau morceau peut-être de la poésie latine : et c'est ici que la lyre devait inspirer le pinceau. M. Le Boullenger paraît s'être bien pénétré de l'esprit de Virgile. Sa composition est simple et vraie. Pluton, assis sur son trône, tient à la main son sceptre de fer ; à ses côtés Proserpine semble intercéder

Digitized by Google

en faveur d'Orphée, qui, placé sur la gauche, un genou sur les marches du trône, touche sa lyre, et tourne vers le roi des enfers de supplians regards. Sur un plan plus reculé, Mercure attend l'ordre de Pluton : de l'autre côté du tableau, attendent aussi les Parques, attentives aux chants d'Orphée, et surprises des accords de sa lyre. Plus loin, l'on aperçoit Euridice et d'autres ombres récemment descendues aux enfers, *animasque recentes*. Derrière ces groupes se prolongent de longues et hautes galeries, remplies de feu et de fumée.

C'est une idée heureuse sans doute d'intéresser particuliérement Proserpine au malheur de ce jeune homme, qui, séparé de ce qu'il aime par une mort soudaine et prématurée, vient le redemander aux rives infernales. M. Le Boullenger ne la doit point à Virgile, mais à Ovide peut-être, qui, très-inférieur dans tout le reste du récit à l'auteur des Géorgiques, semble l'avoir indiquée par ce trait simple et touchant :

..... nec regia conjux
Sustinet oranti..... negare.

Du reste, l'effet général du tableau est satisfaisant pour l'œil, il y a du grandiose dans le dessin, de la grâce dans la figure d'Orphée, du goût et du style dans les draperies. La couleur seulement pourrait sembler un peu rouge, si le lieu de la scène n'était pas les Enfers.

Mme Mongez.

Même sujet. N° 435.

C'est une entreprise rarement tentée par une femme qu'une composition historique où se trouvent plusieurs figures de grandeur naturelle. Mme Mongez l'a cependant exécutée avec succès. La disposition de son tableau est grande et savante : on y distingue les trois juges des Enfers, omis par M. Le Boullenger. La couleur, il est vrai, me paraît trop bleuâtre, et c'est la partie la moins satisfaisante de cet ouvrage. Mais le dessin est généralement correct et d'un bon style. La lumière qui éclaire Orphée, Pluton, Proserpine, et laisse tous les autres personnages dans la demi-teinte, produit un effet agréable et piquant. La tête de la déesse est charmante.

Je ne sais du reste s'il faut louer Mme Mongez d'avoir représenté l'Amour conduisant la main d'Orphée sur la lyre : cette allégorie est froide et usée. Peut-être toutefois le paraîtrait-elle

Digitized by Google

paraîtrait-elle moins, si cette figure de l'Amour avait plus de beauté, d'expression et de grâce. L'Ombre d'Euridice, aperçue comme à travers un nuage, me semble un peu maniérée. Quant au groupe des trois Parques, si l'expression et la pose ont du naturel et de l'agrément dans Clotho et dans Lachésis, elles sont dans Atropos dépourvues de noblesse, et d'un effet trop rebutant. Peut-être fallait-il entre *les trois sœurs filandières* un constraste qui fit connaître la différence de leurs fonctions; et les traits de celles qui filent la vie ne devaient peut-être pas se confondre avec les traits de celle qui en coupe la trame; mais il me semble que l'habile artiste est allé au-delà du but. Quoiqu'il en soit de ces observations que je soumets à M^me^ Mongez elle-même, j'ose croire qu'elles ne doivent en rien affaiblir l'estime que mérite à tant de titres un ouvrage aussi distingué. On ne pourrait que s'étonner de le devoir au pinceau d'une femme, si l'on ne savait que son auteur a mérité depuis long-tems une place parmi les hommes les plus versés dans la connaissance de l'art.

M. Girodet.

S. M. l'Empereur recevant les clefs de la ville de Vienne. (N° 257.)

Le monarque, descendu de cheval, tend la main pour prendre les clefs que lui présente en s'inclinant un des magistrats de la ville. A droite, ses compagnons d'armes; derrière lui, son mameluck qui retient son cheval par la bride; à gauche, les principaux magistrats de la ville conquise, un prélat, des officiers, de simples citoyens. On voit tout à fait sur le devant, et dans un coin du tableau, un paysan, sa femme et leur fille encore enfant. Le fond est peuplé d'autres figures accessoires.

On ne doit pas craindre de citer ce tableau comme un des ouvrages les plus distingués dans ce genre de compositions historiques, où la plupart des figures doivent être des portraits. Il serait difficile sans doute de peindre ces portraits *obligés* d'une plus belle manière, et d'inventer d'autres figures qui fussent mieux en harmonie avec eux. Il le serait aussi de donner des expressions, des mouvemens plus convenables aux divers personnages qui prennent part à l'action. Le dessin, le modelage, sont dignes de l'auteur d'*une Scène de Déluge* et d'*Atala*. On ne peut guère en faire un plus grand éloge. Quoique M. Girodet soit loin de posséder la couleur à un degré aussi éminent, on ne saurait cependant nier qu'elle

Digitized by Google

ne paraisse dans ce tableau d'un ton chaud et historique ; peut-être même a-t-elle trop de vigueur. D'ailleurs, les draperies, les figures, tout est peint d'une manière très-large, qui convient parfaitement à cette composition. Le groupe des trois personnages placés sur le devant, est dessiné d'un très-grand style ; la tête de la femme est d'une beauté parfaite ; la pose simple et naïve de l'enfant, on ne peut plus aimable. Un jeune homme et deux jeunes filles, placés dans la demi-teinte, et sur un plan reculé, sont aussi d'un style très-élevé, et posés avec beaucoup de goût. Enfin, il me semble que ce tableau décèle dans son auteur autant d'étude et de science que d'esprit et de talent. Parmi quelques reproches qu'on lui a faits celui qui me paraît le plus juste, mais auquel cependant il ne faut pas donner trop d'importance, c'est d'avoir fait grimper deux petits garçons sur un arbre, pour mieux observer la scène que retrace le devant du tableau, accessoire beaucoup trop futile. Le plus jeune, âgé tout au plus de cinq ou six ans, ne saurait être monté si haut ; je doute même qu'il lui fût possible de s'y soutenir.

M. DE L'ECLUSE.

Mort d'Astyanax. (N° 158.)

Du sommet d'une tour ruinée, un soldat grec va précipiter le jeune prince ; il n'ose envisager l'innocente victime, et détourne la tête avec horreur. Andromaque, les cheveux épars, et dans l'égarement du désespoir, veut s'élancer vers son malheureux fils, dont les regards implorent une mère. Un jeune Grec la retient ; mais il semble la plaindre, et n'exécuter qu'à regret des ordres dont il blâme la rigueur. Sur un plan plus reculé, Calchas et Ulysse attendent que l'arrêt prononcé s'exécute. Dans le fond, apparaissent les ruines de Troie, encore enveloppées de fumée et de flammes.

Il y a beaucoup de mérite dans ce tableau. L'expression des divers personnages est juste et bien inventée ; le dessin n'est pas dénué de grandeur ; les draperies sont en général bien jetées, et le coloris est digne d'éloges dans plusieurs parties, ainsi que le fond et l'ensemble.

M. DUPERREUX.

Au talent de représenter avec autant de vérité que de fraîcheur, les ciels, les eaux, les monts, les ombrages, tous les accidens de la nature, M. Duperreux joint encore le goût et l'adresse de choisir des sites intéressans, de ces lieux historiques,

Qui des faits du vieux tems ont gardé la mémoire,

Digitized by Google

et de les animer par de petites scènes très-heureusement rendues. C'est ainsi que dans l'un de ses tableaux (N° 208), voulant offrir une *Vue de la Rivière de Bidassoa*, il saisit le moment où François I^er^ vient d'être échangé contre ses deux enfans, et rentre sur les frontières de France. Dans le N° 207, il nous montre Duguesclin qui, à son retour de Pampelune, traversant la vallée de Ronceveaux, s'arrête au pied du tombeau de Roland, et prononce cette prière :

Sire Dieu, ici gist fleurs de chevalerie; soubs cette pierre est clos heur et vaillance; faicts à ton serviteur Guesclin, servir son roy Charle come cetuy preux servist puissant empereur Charle Maigne, et come cetuy Rolland, estre occis par beaux jours de batailles.

On ne saurait trop recommander aux paysagistes d'animer ainsi le spectacle muet des campagnes, en retraçant des scènes connues, qui occupent agréablement l'esprit ou la mémoire du spectateur, et prêtent aux compositions du peintre l'intérêt des souvenirs historiques.

Je terminerai, dans le prochain N°, la Notice des tableaux d'histoire, de genre et de paysage; j'y ajouterai un examen rapide des *portraits*, l'une des parties les plus riches de l'exposition. VICT.... F....

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Le goût de la musique italienne s'accroît tous les jours, et je n'en veux pour preuves que l'affluence des spectateurs qui se portent à l'Opéra-Buffa aussi souvent qu'on y annonce un bon ouvrage. La reprise du *Mariage secret* avait attiré plus de curieux que la salle n'en pouvait contenir; ce bel opéra a été joué par toutes les troupes qui, depuis dix-huit ans, se sont succédées à Paris; et le désir de les comparer les unes aux autres dans le même ouvrage, n'est pas un des moindres motifs de la curiosité du public.

L'exécution du *Mariage secret*, par la troupe que nous possédons actuellement, a laissé beaucoup à désirer. M^me^ Barilli, chargée du rôle de *Caroline*, y a paru un peu faible; mais les armes sont journalières, et il est à présumer qu'elle prendra bientôt sa revanche. Peut-on d'ailleurs la blâmer d'avoir montré quelque timidité dans un rôle chanté avec tant de supériorité par M^me^ Strinasacchi, dont le souvenir est cher à tous les amateurs.

Digitized by Google

Le rôle de *Paolino* est maintenant rempli par *D. Garcia ;* il y a développé une fraîcheur, une étendue de voix et une pureté d'exécution dont on le soupçonnait à peine susceptible, parce qu'aucun des rôles qu'il a chantés précédemment, n'est aussi bien dans ses moyens; les applaudissemens mérités que le public s'est plu à lui prodiguer, doivent être pour lui un motif de chercher à se rendre de plus en plus digne de la faveur publique. M. Barilli, dans le rôle du père, a su se faire applaudir, même de ceux qui se rappellent *Martinelli* et *Raffanelli.* M^me^ *Mosca* représentait la sœur aînée, et M. Garelli, le comte; ces deux acteurs ont paru peu sûrs de leur mémoire; il serait donc injuste de les juger sur ce premier essai.

La seconde représentation du *Mariage secret,* que l'on attendait mercredi dernier, a été retardée probablement pour en faire de nouvelles répétitions.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation des *Avants-Postes du maréchal de Saxe.*

Je disais, il y a quelque tems, que les auteurs qui travaillent pour ce théâtre, me semblaient maintenant embarrassés du choix des sujets qu'ils mettent en scène, et je reconnais que j'avais tort; j'oubliais alors qu'il leur reste deux mines inépuisables à exploiter : le vaudeville historique, et ce qu'on appelle à ce théâtre la petite galerie des grands hommes. Quelle admirable invention que le vaudeville historique! Grâces à cette découverte, il n'est pas de vieille intrigue que l'on ne puisse rajeunir à l'aide de quelque nom bien connu; trop souvent, le rôle que l'on fait jouer aux grands hommes sur la petite scène de la rue de Chartres, est en opposition parfaite avec le caractère que l'histoire leur donne; mais, dans ce cas, c'est l'histoire seule qui a tort de ne pas nous avoir dit que tel grand personnage que nous croyons avoir été d'un caractère grave et réfléchi, aimât les travestissemens et les calembourgs.

Ces réflexions ne s'appliquent pas à l'ouvrage nouveau, qui est bien du ressort du Vaudeville, puisqu'il représente l'arrivée de la troupe dirigée par Favart, aux avants-postes du maréchal de Saxe. On sait que ce général avait à sa solde une troupe de comédiens qui suivaient l'armée; et s'il faut l'en croire, il eut souvent plus de peine à les mettre d'accord qu'à battre l'ennemi. Les auteurs supposent qu'*Eugène,* aide-de-camp du maréchal, aime la nièce d'un major allemand, prisonnier de guerre. *Favart,* son ami, le seconde dans ses projets, et ils parviennent à faire consentir le comte

Digitized by Google

de Saxe à ce mariage, pour lequel il montrait d'autant plus de répugnance, qu'il trouvait la petite personne fort à son gré.

Les couplets de ce vaudeville ont été fort applaudis; ils se distinguent, non par des calembourgs et des pointes usés, mais par beaucoup de franchise de trait; qualité qui devient de plus en plus rare. Cet ouvrage est bien joué par MM. Vertpré, Hippolite et Fichet, et M^mes^ Hervey et Desmares; tout fait donc présager qu'il sera vu long-tems avec plaisir, et s'il rapporte quelque gloire à ses auteurs, il ne sera pas moins lucratif pour la caisse.

La pièce est de MM. Moreau et Dumolard. B.

Nécrologie. — Paul-Jérémie Bitaubé était né à Kœnigsberg, capitale de la Prusse, vers 1730. Ses parens étaient des réfugiés français. Il s'était destiné au ministère de la parole de Dieu, dans un tems où plusieurs gentilshommes de la même colonie avaient embrassé cet état. M. Bitaubé prêcha comme les autres (1); mais son goût dominant était pour la littérature; et dès 1760, il publia un *Essai d'une nouvelle Traduction d'Homère*. Cet essai, contenant le premier livre de l'Iliade, fut très-bien accueilli; et en 1762, M. Bitaubé publia, toujours à Berlin, et dans le format in-12, un petit volume intitulé : *Traduction libre de l'Iliade*. Après bien des incertitudes, l'auteur avait pris le parti de donner une traduction libre de ce poëme d'Homère. En effet, les (2) vingt-quatre livres d'Homère, dont selon lui la longueur rebute, sont réduits à vingt-deux assez courts. M. Bitaubé est depuis revenu de cette opinion, et dans les éditions qui ont été publiées en France, il a donné la traduction complète de l'Iliade.

En 1763, il fit imprimer son *Examen de la Profession de Foi du Vicaire savoyard*. Il paraît que c'est à peu près à la même époque, qu'il composa le poëme de *Joseph*. — *Je le composai*, dit-il lui-même, *après la première édition de ma Traduction de l'Iliade* (3); cependant il ne compte les éditions de sa tradution de l'Iliade, qu'à partir de celle qu'il publia à Paris, en 1764, 2 vol. in-8°. La seconde parut en 1780; la troisième, en 1787; la quatrième, dans la collection de ses œuvres.

---

(1) Denina. *Prusse litt.*, tome I^er^, pag. 261 et 262.

(2) *Ann. typ.*, tome X, pag. 247.

(3) *Œuvres complètes*, tome VII, pag. xv.

Digitized by Google

En 1767, M. Bitaubé fit imprimer une brochure : *De l'influence des Belles-Lettres sur la Philosophie*, et le poëme de *Joseph*, dont nous avons parlé. Ce poëme a été traduit en espagnol, en anglais et (4) deux fois en allemand. Il a eu beaucoup d'éditions en français. La septième se trouve dans ses œuvres.

En 1769, M. Bitaubé donna l'*Éloge de Corneille*, et en 1775, *Guillaume de Nassau*. Il reproduisit ce poëme en 1797, sous ce titre : *Les Bataves*. La seconde édition est dans la collection de ses œuvres.

Le *Guillaume de Nassau* n'eut pas autant de succès que le *Joseph*, peut-être parce qu'un héros hollandais ou flamand, qui n'eut rien à faire hors de sa province, n'intéresse pas tous les Européens comme Joseph intéresse tous les Chrétiens (5).

Mais, comme on a pu le voir, ces ouvrages ne lui firent jamais abandonner son travail sur Homère.

En 1785, il fit imprimer sa traduction de l'*Odyssée*, en 3 vol. in-8°. La seconde édition fut publiée en 1788; la troisième, dans ses œuvres complètes.

Cependant, il avait été nommé depuis long-tems membre de l'Académie royale de Berlin; mais il s'ennuyait dans cette ville, et venait passer des années entières à Paris sans la permission du roi (6). Le margrave d'Anspach dont il avait été conseiller résident à la cour de Berlin, lui procura le moyen et la permission de séjourner à Paris, sans cesser d'être membre ordinaire de l'Académie de Berlin. Agrégé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres peu de tems après la publication de *l'Odyssée*, M. Bitaubé s'occupa à donner une nouvelle édition de sa traduction complète d'Homère. Cette édition, fut confiée aux presses de Didot; elle est en 12 volumes in-18: c'est une des jolies éditions que l'on doit à l'imprimeur français (7).

Cependant la révolution arriva; la guerre fut déclarée à la Prusse, et M. Bitaubé, resté en France, fut privé de ses pensions, qui ne lui furent rendues qu'à la paix.

En l'an IV, l'Institut national se forma, et M. Bitaubé en

---

(4) Ersch. *France littér.*

(5) Denina, *loc. cit.*

(6) *Vie de Frédéric II.* Strasbourg, 1787. In-12. Tome IV, p. 71.

(7) Nos lecteurs apprendront sans doute, avec plaisir, que M. E. Aignan a mis sous presse sa traduction en vers français de l'*Iliade*.

Digitized by Google

fut un des premiers membres. Comme président, M. Bitaubé, le deuxième jour complémentaire an VI, rendit aux deux Conseils compte des travaux de cette illustre Société.

Il a été souvent membre de diverses commissions.

En l'an VIII, M. Bitaubé fit imprimer *Hermann et Dorothée, en neuf chants, traduit de l'allemand, de Goëthe.* La collection de ses œuvres contient la seconde édition. Elle a été publiée à Paris en l'an XII (1804). Malgré son titre, les neuf volumes qui la composent ne contiennent, ni son *Examen de la Profession de Foi du Vicaire savoyard*, ni le discours *De l'influence des Belles-Lettres sur la Philosophie*, ni l'*Éloge de Corneille.*

M. Bitaubé n'avait pas traduit la *Batrachomiomachie*, ni les autres petits ouvrages du prince des poëtes. M. Coupé a publié en 1796, en deux petits volumes in-18, un traduction de ces *Opuscules d'Homère.*

M. Bitaubé était membre de la Légion d'honneur. Il est mort à Paris, le 22 novembre 1808. Trois semaines auparavant il avait perdu son épouse, avec laquelle il se proposait de renouveler son mariage.

Il nous resterait maintenant à porter un jugement sur les travaux de M. Bitaubé; mais nous n'avons pas la prétention de vouloir fixer le mérite de chacun de nos savans. Nous laissons cette fonction à ceux de leurs confrères qui sont chargés d'en faire l'éloge; notre intention, dans les notices que nous nous permettons de donner quelquefois, est de rappeler brièvement leurs titres littéraires. A. J. Q. B.

C'est à l'Académie du Gard, que l'on doit l'idée heureuse d'un *Récit en style épique de la mort de Henri IV.* Elle avait proposé ce sujet comme un moyen de ramener nos poëtes aux *études épiques*, qui ont été peut-être trop négligées durant le cours du 18^me^ siècle. Ce récit, comme l'observait la même Académie dans son programme publié en janvier 1807, *avait l'avantage de rappeler le plus beau monument de notre poësie héroïque dont il pouvait devenir la suite et le complément.* Frappé de ces excellentes vues, M. Victorin-Fabre adressa, dans le tems, à l'Académie du Gard, une pièce sur ce beau sujet. Depuis, ignorant le résultat du concours et le croyant sans doute jugé, M. Fabre avait agrandi son plan, et achevé le *poëme* qu'il vient de publier, et que nous avons annoncé. Mais avant l'impression de ce poëme, l'Académie du Gard avait *unanimement adjugé le*

Digitized by Google

prix à la pièce du même auteur, envoyée précédemment au concours. — *L'accessit* a été obtenu par M. Mollevault, traducteur en vers des *Elégies de Tibulle*, et correspondant de la troisième classe de l'Institut.

— Une réunion de littérateurs et d'amis des lettres a eu l'honneur de prévenir M. le curé de S^t^-Roch, qu'elle est dans l'intention de faire élever un mausolée à la mémoire de M^me^ et de M^lle^ Deshoulières. L'église de S^t^-Roch ayant eu le bonheur de n'éprouver aucune fouille, les cendres de ces deux femmes célèbres reposent au même lieu où leurs contemporains les placèrent. M. le curé a consenti à devenir le dépositaire des fonds. C'est à lui seul qu'ils doivent être remis. On compte déjà parmi les souscripteurs des noms distingués dans les emplois de l'Etat ou de l'Eglise, ainsi que dans la carrière des sciences et des lettres. La liste en sera rendue publique par la voie des journaux.

Le monument sera érigé dans un des chapelles du bas-côté, à gauche; on y lira l'épitaphe suivante en lettres d'or, sur un marbre noir.

A la mémoire
De Madame et de Mademoiselle Deshoulières.

Ici reposent deux femmes illustres,
Parfaites aux yeux des hommes, parfaites devant Dieu.
Le monde
Avait admiré les grâces de leur personne,
L'amabilité de leur caractère,
Les charmes ravissans de leur esprit:
Il déplora la triste conformité
Des souffrances
Qui leur arrachèrent la vie.
Le grand siècle où elles vécurent a couronné leurs ouvrages:
Ils plairont à la postérité la plus reculée.
Les doux nœuds d'une tendre amitié avaient uni
Sur la terre
Cette mère et cette fille accomplie;
La piété publique voulut les réunir dans le même sommeil
Et dans le même tombeau.

Puissent les hommes de bien protéger ce monument!
1808.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. — *Pétersbourg, 30 octobre.* — Notre auguste monarque est arrivé hier dans sa capitale, de retour du grand voyage qu'il a fait en Allemagne. Le grand-duc Constantin avait précédé sa Majesté. L'Empereur a reçu, à son arrivée, les témoignages accoutumés du respect et de l'affection qu'il inspire : toute la ville fut illuminée. Les officiers des gardes se proposent de donner incessamment une fête magnifique à la famille impériale.

L'armistice accordé par le général en chef de notre armée de Finlande, au feld-maréchal suédois, comte de Klingsporr, a suspendu les événemens sur le théâtre de la guerre. La conquête de la Finlande paraît d'ailleurs achevée. Un régiment de cavalerie qui était parti pour l'armée, il y a trois semaines, est déjà de retour ici. Nos derniers succès et la nature d'un terrain couvert de lacs et de rochers, ont probablement rendu ce renfort inutile.

Du 5 novembre. — L'armistice conclu en Finlande a été dénoncé de notre part, et les hostilités ont recommencé. La Gazette de la Cour contient aujourd'hui les détails officiels suivans :

« Les derniers rapports de la Finlande annonçaient que le commandant de l'armée suédoise, le feld-maréchal Klingsporr, avait demandé un armistice au général en chef de l'armée russe, le comte de Buxhowden. Celui-ci ne sachant pas encore que l'ennemi avait été repoussé de sa position inexpugnable de Taivola, et que le corps du lieutenant-général Tutschkow avait opéré sa jonction avec les troupes commandées par l'adjudant-général prince Dolgorouki (tué postérieurement), crut devoir accepter l'armistice pour occuper la position sans effusion de sang. La convention fut donc conclue le 28 septembre, sous la condition que les opérations militaires recommenceraient huit jours après la dénonciation de l'armistice, s'il n'était pas ratifié par l'Empereur.

» S. M. I. ayant reçu ce rapport, et considérant que l'occupation de la position de Taivola par nos troupes et la jonction des deux corps dont on vient de parler, n'avaient pas eu lieu par suite de l'armistice, mais en conséquence des mouvemens de notre armée, ordonna que la rupture de

Digitized by Google

l'armistice serait incessamment dénoncée, afin de terminer la campagne par des opérations décisives.

» Les corps des lieutenans-généraux Tutschkow Ier et Kamenski II devant agir de concert pour mettre à exécution le principal plan d'opérations, il a été formé deux réserves pour les soutenir : l'une à Vilmanstrand, sous les ordres du général-major comte de Strogonow; et l'autre à Lovisa, sous le commandement du major-général Anikjew. Ces deux réserves marcheront à la suite des deux corps d'armée.

» Le lieutenant-général Bagration a posté la plus grande partie de son corps dans les environs de Nystadt et d'Helsing.

» Le contre-amiral Maessojedow a pris une position non loin des îles Hamgo-Kramp, il n'a rencontré de la flotille ennemie qu'une seule chaloupe, qui a été aussitôt abandonnée par l'équipage.

» Le ministre de la guerre a fait acheter et envoyer aux divers régimens de notre armée en Finlande, la quantité de drap nécessaire pour réparer les uniformes, les manufactures du pays ne pouvant pourvoir d'une manière suffisante à cet objet.

ALLEMAGNE. — *Berlin, 20 novembre.* — On croit que LL. MM. et la famille royale ne seront de retour dans cette capitale qu'à la fin de l'année. Le roi passera par Breslaw, et visitera la Silésie avant de se rendre à Berlin. Tout ce qui concerne l'évacuation des Etats prussiens a été définitivement réglé entre M. le comte de Golz, ministre des affaires étrangères de S. M. prussienne, et M. Daru, intendant-général de l'armée française. Immédiatement après, M. le comte de Golz est parti pour Kœnigsberg.

Nous avons vu arriver ici, avec le dernier transport de numéraire destiné à l'acquittement des contributions, le service d'or du roi, qui a été déposé au bureau de l'administration du commerce maritime. On assure qu'il sera fondu. Il a été pesé le 4 de ce mois, en présence d'une commission spéciale. On n'est pas d'accord sur la valeur de ce service. M. Nicolaï, dans sa description de Berlin et de Postdam, en estime la valeur à deux millions et demi de rixdallers (dix millions à peu près de livres tournois); mais il paraît que la valeur de la façon y est comprise. Dans tous les cas, sa valeur intrinsèque excède la somme d'un million et demi de rixdales, ou six millions de livres tournois.

Hier, les diverses caisses publiques ont été remises par les autorités françaises à l'administration prussienne.

Pour accélérer l'acquittement des contributions de guerre,

Digitized by Google

il a été ordonné, aux habitans de la Silésie, de payer quatre mois d'avance de leur quote-part.

M. le général Lestocq est désigné gouverneur de Berlin. La ville se propose d'offrir à la reine, au moment de son retour dans sa capitale, une superbe voiture avec un attelage de huit chevaux. La province de la Marche-Electorale veut joindre à cet hommage un présent de cent mille écus.

Hambourg, 20 *novembre*. — M. le général Gérard a donné hier, à M^me^ la princesse de Ponte-Corvo, une des fêtes les plus brillantes qu'on ait encore vues à Hambourg. Elle était encore moins remarquable par le luxe et la profusion, que par le goût et par la gaîté qui y ont régné.

Les troupes formant notre garnison ne sont point parties, comme le bruit en avait couru; il nous est arrivé au contraire hier 1500 hommes d'infanterie française, qui se remettront en marche aujourd'hui ou demain. On assure qu'il en arrivera encore ici un plus grand nombre.

Le 7^e^ régiment hollandais s'est porté à Brême, ainsi que deux compagnies du 9^e^ qui est ici. Le 8^e^, qui était à Lubeck, est arrivé hier au soir à Altona.

Le roi de Danemarck est à la veille de partir de Kiel pour retourner à Copenhague.

Vienne, 19 *novembre*. — La diète de Hongrie a terminé ses séances, et nos souverains seront incessamment de retour. Avant de quitter Presbourg, pour se rendre à Hollitsch, l'empereur a distribué beaucoup de grâces parmi les magnats et les principaux membres de la diète. La cour n'a rien oublié pour s'assurer la confiance et le dévouement de la nation hongroise. La garde noble et les gardes du corps sont déjà revenus à Vienne. les deux divisions de grenadiers des régimens de Benjowsky et de Spleny, qui ont fait le service pendant la diète, sont rentrés dans leurs garnisons ordinaires.

L'archiduc Ferdinand, frère de l'impératrice, qui, pendant la dernière guerre, commanda d'abord l'armée autrichienne en Allemagne; qui, après les désastres éprouvés par ses troupes dans la Haute-Souabe, s'échappa d'Ulm à la tête d'un corps de cavalerie dont une partie fut anéantie par le prince Murat, entre Ulm et Nuremberg, et qui, pendant les deux derniers mois de la guerre, resta à la tête du corps d'armée autrichien retiré en Bohême, vient d'être chargé par l'empereur, du commandement le plus étendu qu'il y ait dans la monarchie autrichienne. Ses fonctions militaires comprennent le royaume de Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne. Ce prince est actuellement occupé à faire une

Digitized by Google

tournée dans les diverses provinces soumises à son commandement. Les dernières lettres de ce pays disent qu'il est arrivé à Prague, où il a fait son entrée avec la plus grande pompe. Il a passé en revue les troupes qui y sont stationnées. Toutes les autorités civiles et militaires ont été admises à son audience. Il se propose entr'autres, dit-on, d'examiner l'état actuel des fortifications de la Bohême, et de faire un rapport sur les améliorations et réparations dont elles ont besoin. Les établissemens publics militaires de la Bohême fixent également son attention. On l'attend sous peu de jours à Egra, sur l'extrême frontière de la Franconie.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 2 Décembre.

6me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Burgos, le 18 novembre 1808.

Des 45,000 hommes qui composaient l'armée de Galice, partie a été tuée et prise, le reste a été éparpillé. Les débris en tombe de tous côtés dans nos postes. Le général de division Debelle a fait 500 prisonniers du côté de Vasconcellos.

Le colonel Tascher, commandant le 1er régiment provisoire de chasseurs, a donné sur l'escorte du général espagnol Acebedo; l'escorte ayant fait résistance, tout a été tué.

Le général Bonnet est tombé avec sa division sur la tête d'une colonne de fuyards de 2000 hommes; partie a été prise et l'autre partie détruite.

Le maréchal duc d'Istrie, commandant la cavalerie de l'armée, est entré à Aranda, le 16 à midi. Nos partis de cavalerie vont sur la gauche jusqu'à Soria et Madrid, et sur la droite jusqu'à Léon et Zamora.

L'ennemi a évacué Aranda avec la plus grande précipitation. Il y a laissé quatre piéces de canon. On a trouvé dans cette ville un magasin considérable de biscuit, 40 mille quintaux de blé et une grande quantité d'effets d'habillement.

A Raynosa, on a trouvé beaucoup d'objets anglais et des approvisionnemens considérables de toute espèce.

Les habitans de la Montâna, de toute la plaine de la Castille jusqu'au Portugal, de la province de Soria maudissent hautement les auteurs de cette guerre, et demandent à grands cris le repos et la paix.

Le maréchal duc de Dantzick fait une mention particulière du général de brigade Roguet. Il cite avec éloge le lieutenant Coigny, aide-de-camp du général Sébastiani, qui a eu un cheval tué sous lui.

Le duc de Belluue fait une mention particulière du général de division Villate.

Vingt mille balles de laine valant 15 à 20 millions, saisies à Burgos, ont été dirigées sur Bayonne. La vente publique en sera faite à l'enchère au 1er janvier. Tous les négocians de France pourront y concourir. Sur le produit de cette vente, le droit de 20 pour 100 est dû au roi. Le surplus servira, soit à rendre aux propriétaires qui n'ont point pris part à l'insurrection, le prix des laines qui leur appartiennent, ce qui se réduit à peu de chose, soit pour servir d'indemnité aux négocians français qui ont été pillés ou ont essuyé des confiscations en Espagne.

Digitized by Google

S. M. a ordonné qu'une commission présidée par un maître des requêtes, et composée de deux membres de chacune des chambres de commerce des villes de Bayonne, Bordeaux, Toulouse et Marseille, un auditeur du conseil-d'état faisant les fonctions de secrétaire-général, se réunirait à Bayonne, et que toutes les villes et corporations de commerce françaises et italiennes qui auraient des réclamations à faire, à raison de pertes et confiscations qu'elles auraient essuyées en Espagne, s'adresseraient à cette commission pour en poursuivre la liquidation. S. M. a chargé le ministre de l'intérieur de faire un réglement sur la manière de procéder de cette commission.

L'intention de S. M. est également que les biens qui sont en France, dans le royaume d'Italie ou dans le royaume de Naples, appartenant à des Espagnols insurgés soit séquestrés, pour servir également aux indemnités.

7me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Burgos, le 20 novembre 1808.

Le 16, l'avant-garde du maréchal duc de Dalmatie est entrée à Saint-Ander, et y a trouvé une grande quantité de farine, de blé, de munitions de guerre et de poudre, un magasin de 9000 fusils, des dépôts assez considérables de coton et de marchandises de fabrique anglaise et coloniales.

Pendant que nos troupes entraient à Saint-Ander, il y avait à deux lieues au large un grand convoi anglais chargés de troupes, de munitions et d'habillemens; lorsqu'il a vu le drapeau français arboré et salué par la garnison, il a pris le large.

On a trouvé à Saint-Ander un dépôt considérable de laines, qui est transporté en France.

Le 17, le colonel Tascher a rencontré à Cunillas les fuyards ennemis. Il y a eu quelques coups de sabres de donnés; on a fait une trentaine de prisonniers.

L'évêque de Saint-Ander, animé plutôt de l'esprit du démon que de l'esprit de l'Evangile, homme furibond et fanatique, marchant toujours un coutelas au côté, s'est sauvé à bord des frégates anglaises. Toutes les lettres interceptées font voir la terreur et l'effroi qui agite cette partie de l'armée espagnole.

On a procédé au désarmement de la Montâna, de Bilbao et de la partie de la Biscaye qui s'est insurgée. On marche également du côté de Soria pour désarmer cette province. Les provinces de Valladolid et de Palencia le sont déjà.

Le général Franceschi, commandant un corps de cavalerie légère, a rencontré à Sahagun, à 6 lieues de Léon, un grand convoi de bagages et de malades de l'armée de Galice, qu'il a enlevé.

A Mayorga, un escadron de cavalerie légère a rencontré 300 hommes, qu'il a chargés; partie a été tuée, l'autre prise.

La cavalerie du général Lassalle a poussé des partis jusqu'à Somo-Sierra.

Des officiers des régimens espagnols de Zamora et de la Princesse, qui étaient dans le Nord et qui s'étaient sauvés à Zamora, ont été faits prisonniers. — Vous avez prêté serment au roi, leur a-t-on dit. — Ils l'ont avoué. — Vous avez faussé votre serment. — Nous avons obéi à notre

Digitized by Google

général. — Vous faisiez partie de l'armée française, et vous avez reconnu les meilleurs procédés par la plus infâme trahison. — Ils répondirent encore qu'ils étaient sous les ordres de leur général, et qu'ils n'avaient fait qu'obéir. — On aurait pu vous désarmer, a-t-on ajouté, peut-être l'aurait-on dû! Mais on a eu confiance en vos sermens. Il vaut mieux pour la gloire de l'Empereur qu'il ait eu à vous combattre que de s'être porté à un acte qui aurait pu être taxé de trop de méfiance. Vous n'êtes plus couvert par le droit des gens que vous avez violé. Vous devriez être passés par les armes. L'Empereur veut vous pardonner une seconde fois. — Au reste, les régimens de Zamora et de la Princesse ont cruellement souffert. Il en est peu resté aux drapeaux.

8me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Burgos, le 22 novembre 1808.

Le duc de Dalmatie poursuit ses succès avec la plus grande activité.

Un convoi chargé d'artillerie, de munitions et de fusils anglais, a été pris dans le port de Cunillas au moment où il voulait appareiller : on en fait l'inventaire. On a déjà noté 30 pièces de canon et une grande quantité de malles d'officiers.

Le général Sarrut, à la tête de sa brigade, pousse vivement l'ennemi. Arrivé à Saint-Vicente, et côtoyant la mer, l'ennemi s'aperçut d'une hauteur qui couvrait le défilé de Saint-Vicente, que le général Sarrut n'avait que 900 hommes. Il crut avoir le tems de tenir pour passé le défilé qui est un pont de 400 toises sur un bras de mer. Mais il ignorait que ces 900 hommes étaient du 2e d'infanterie légère. Il ne tarda pas à l'apprendre A peine le général Sarrut fut à portée, que ces braves chargèrent; et l'on vit 900 hommes rompre et mettre en désordre 6000 hommes bien postés, sans éprouver de pertes et presque sans coup férir. Cependant le colonel Tascher avait habilement placé 150 hommes de son régiment de chasseurs en colonne serrée, par peleton, derrière cette avant-garde; et aussi-tôt qu'il vit l'ennemi ébranlé, il chargea, sans délibérer, dans le défilé, tua et jeta dans la mer et le marais, ou prit la plus grande partie de cette colonne. On avait déjà fait un millier de prisonniers lorsque le dernier compte a été rendu, et la colonne du général Sarrut avait déjà dépassé la province de la Montâna et était entrée dans les Asturies. Les voltigeurs du 56e régiment ont arrêté dans le port de Santillana un convoi anglais chargé de sucre, de café, de coton et d'autres denrées coloniales. Le nombre de bâtimens anglais, richement chargés, qui ont été pris sur cette côte, était déjà de 25.

Dans la plaine, le général de division Milhaud annonce que le 19, non loin de Léon, une reconnaissance a chargé, dans le village de Valverde, un bataillon d'étudians, dont un grand nombre a été sabré et le reste dispersé.

Le 7e corps de l'armée d'Espagne, que commande le général Gouvion-Saint-Cyr, commence aussi à faire parler de lui. Le 6 novembre, La place de Roses a été investie par les généraux Reille et Pino. Les hauteurs de Saint-Pédro ont été enlevées par les Italiens avec cette impétuosité qu'ils avaient au 13e siècle; et dont les troupes du royaume d'Italie ont donné tant de preuves dans la dernière campagne d'Allemagne. Un grand nombre de Miquelets et d'Anglais débarqués occupaient le pont de Selva. Le général Fontana, à la tête de trois bataillons d'infanterie légère italienne et des grenadiers et voltigeurs du 7e régiment français, se porta sur Selva, chargea les Miquelets et les Anglais, les culbuta dans la mer et s'empara de dix pièces de 24, dont quatre de bronze que les Anglais n'eurent pas le tems d'embarquer.

Digitized by Google

Le 8, la garnison de Roses fit sortir trois colonnes protégées par l'artillerie des vaisseaux anglais. Le général Mazuchelli les reçut à bout portant et leur tua plus de 600 hommes.

Le 12, les ennemis voulurent encore faire une sortie ; ils trouvèrent les mêmes braves, et le général Mazuchelli en couvrit ses tranchées. Depuis ce moment, la garnison a paru consternée et n'a plus voulu sortir.

Dans Barcelonne, le général Duhesme fait le plus grand éloge des vélites et des troupes d'Italie qui sont sous ses ordres.

On croit que le quartier-général part cette nuit de Burgos.

— Le 21 du mois dernier, une députation du Cors-législatif, composée de MM. le comte de Fontanes, président ; Demeulenaër, Dalmas, vice-présidens ; Nougarède, Despallières, Marcorelle, questeurs ; et de MM. Bruneau-Beaumez, Chiron, Foucher, Chappuis, Golzard, Tuault, Mathis, Pavetti, Reinaud-Lascours, Duris-Dufresne, Montesquiou, Lajard (de l'Hérault), Jueri, Sirugues-Maret et de Lamet, s'est rendue à l'audience de S. M. l'Impératice.

La députation ayant été admise, M. le comte de Fontanes, président, a porté la parole en ces termes :

« Madame, l'Empereur, votre auguste époux, daigne envoyer au Corps-législatif, comme un gage de son estime, douze drapeaux conquis sur l'armée d'Estramadure. Avant que notre reconnaissance puisse arriver jusqu'à lui, permettez que nous l'exprimions à ce qu'il nous a laissé de plus cher. Le bonheur devient plus vif et plus doux quand on s'approche de V. M.

» La France ne doutait pas du triomphe. Mais au départ de celui qui fait toutes ses destinées, elle a partagé vos justes regrets. Les plus grands guerriers doivent pardonner à l'amour, quand il gémit de leur gloire. Que ces premiers triomphes hâtent le retour du vainqueur ! Qu'à sa voix, les peuples abjurent leur haine, et que l'Europe soit désarmée ! Puisse enfin le trône qu'il fonda sur tant de trophées et que vous embellissez de tant de charmes, ne plus offrir que ces images de la paix, de la bienfaisance et de la félicité qui règnent autour de vous ! »

Une autre députation s'est transportée chez S. A. I. Madame. Le président a porté la parole et a dit :

« Madame, on ne peut mieux féliciter la mère d'un héros, qu'en louant devant elle les grandes actions de son fils. Notre admiration pour l'Empereur est sans doute le plus bel hommage que nous puissions rendre à V. A. I. Mais nos sentimens ne s'adressent pas moins à vous qu'à lui-même. Les bénédictions des malheureux, dont vous êtes la protectrice, attestent que vous êtes ornée de vos propres vertus, autant que de la gloire du prince auguste dont vous êtes la mère. »

R.

Digitized by Google

ANNONCES.

Itinéraire descriptif de l'Espagne, et Tableau élémentaire des différentes branches de l'administration et de l'industrie de ce royaume; par Alexandre Delaborde. Avec cette épigraphe :

Viris, armisque nobilem hispaniam.

FLORUS, lib. 11, cap. 6.

Cinq volumes in-8°, avec un atlas petit in-4°, composé de 29 cartes. — Prix, 36 fr., et 42 fr. franc de port. — A Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15.

Traité contre la saignée, dans lequel on montre qu'elle est pernicieuse dans toutes les maladies, suivi de quatre essais de médecine, savoir : 1°. Vues sur les caractères, et le traitement de l'apoplexie; 2°. Examen de la doctrine de Gallien de Sydenham, et de Portal, relative à la saignée; 3°. Notes sur les maladies des femmes; 4°. Deux dissertations, dont l'une sur l'utilité d'un registre domestique pour remédier aux épidémies, et sur le meilleur mode d'honorer les soins d'un médecin; l'autre sur le moyen d'exécuter ces deux mesures; par J. Ant. Gay, membre de l'ancienne faculté de Paris, etc. — Un vol. in-8°. — Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 30 c. franc de port. — Chez le même.

Traité contre la saignée, sans les quatre essais de médecine, publiées récemment sous le titre d'*Essais de médecine*. — Brochure in-8°. — Prix, 1 fr. 50 cent., et 1 fr. 75 cent. franc de port. — Chez le même.

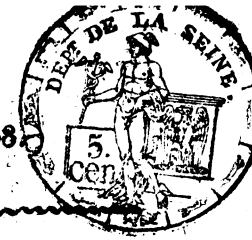
Essai sur l'Influence des Croisades, ouvrage qui a partagé le prix sur cette question, proposée, le 11 avril 1806, par la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut de France : *Examiner qu'elle a été l'influence des Croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe, sur leur civilisation, sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie*; par A. H. L. Heeren, professeur d'histoire à l'Université de Gottingue, membre de la société royale des sciences de la même ville, etc. Traduit de l'allemand par Ch. Villers, correspondant de l'Institut de France, membre de la société royale des sciences de Gottingue, etc. — Un vol. in-8° de 538 pages. — Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg même maison de commerce.

Voyages d'Hyperbolus dans les planètes, ou la Revue générale du Monde, histoire véridique, comique et tragique; par M. Coffin-Rony, avocat au ci-devant parlement de Paris, membre résidant et secrétaire de la société académique des sciences de la même ville. — Cinq vol. in-12. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. — Chez Léopold-Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4. — 1808.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXVI.)

(SAMEDI 10 DÉCEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

A M. RIESENER, *sur son tableau*, n° 497, *exposé au Salon de* 1808.

VIVENT les gracieux modèles
De ces deux adorables sœurs
Dont tes pinceaux vrais ou flatteurs
Mais au bon goût toujours fidèles
Font chérir les traits séducteurs.

Au joug de l'hymen asservie
L'une a cet air de gravité
Qui suppose l'autorité,
Mais l'autorité d'une amie:
L'autre a plus de timidité,
Et sa modeste contenance
Qui sied à la virginité
Annonce l'ingénuité
De l'heureuse inexpérience.

La sage et prévoyante Hortense,
Semble d'un ton impérieux
Exiger une confidence;
Soit pudeur, crainte ou déférence
Lise a baissé ses deux grands yeux;
Accord vraiment harmonieux
De fierté noble et de simplesse,
Où chacune des deux sans cesse

Digitized by Google

Est celle qu'on aime le mieux.
Ainsi la palme est décernée
Tantôt à la superbe aînée
Dont le coup-d'œil observateur
Epie et surprend de sa sœur
La sensibilité secrette,
Et tantôt à l'humble cadette
Que trahit si bien sa rougeur.
Pauvre petite! on la devine;
On lit dans cette ame enfantine
L'aveu d'une première ardeur.

Elle craint d'être interrogée:
Bientôt ensuite encouragée,
Elle a raconté ses amours,
Et d'un grand fardeau soulagée
La friponne rêve toujours:

Elle rêve au moyen de rendre
Une lettre à l'amant discret,
Dont elle a lu le billet tendre:
L'honneur en murmure en secret,
Mais l'amour ne peut s'en défendre;
Heureusement Hortense est-là
Dont l'utile amitié sans doute
Répond d'ajuster tout cela
Sans qu'à la sagesse il en coûte.
Hortense écrit: Lise déjà
Brûle de voir la lettre en route.

Mais allons sans plus de discours,
Visiter encor ces deux belles:
Déjà mes rivaux sont près d'elles;
Le salon s'ouvre, adieu, j'y cours.

HAUMONT.

STANCES

SUR L'ESPÉRANCE.

Douce et consolante Espérance,
Tu charmes sans cesse nos jours,
En nous faisant jouir d'avance
Des biens que tu promets toujours.

Entre tes bras, l'ame ravie,
Ne songeant plus à ses douleurs,

Digitized by Google

Jusqu'à son départ de la vie
Semble reposer sur des fleurs.

Que dis-je ! à cette heure suprême,
Tu ne nous quittes point encor :
Tes mains, alors, vers le ciel même,
Nous aident à prendre l'essor.

Oui, grâce à toi, chère Espérance,
De la mort surmontant l'horreur,
L'homme expire dans l'assurance
D'un Dieu qui pardonne à l'erreur.

DUPORT, *à Châlons-sur-Marne.*

ENIGME.

A la ville ainsi qu'en province,
Je suis sur un bon pied, mais sur un corps fort mince.
Robuste cependant et sur-tout faite au tour,
Mobile sans changer de place,
Je sers en faisant volte-face,
Et la robe et l'épée, et la ville et la cour.
Mon nom devient plus commun chaque jour.
Embarrassé de tant de rôles,
Ami lecteur, tu me cherches bien loin,
Quand tu pourrais peut-être, avec un peu de soin,
Me rencontrer sur tes épaules.

(*Du porte-feuille de M.* S.....)

LOGOGRIPHE.

Sur mes dix pieds, lecteur, je suis un très-grand mal.
Dans son berceau l'enfant peut me connaître :
Dans l'âge mûr quand on me voit paraître,
Je suis un indice fatal.
En moi tu trouveras une action brutale,
D'un vieux peuple la capitale,
Un mot bien cher au demandeur,
Et celui qui le désespère,
D'un végétal l'écorce sans valeur,
Cet instrument qui sous la main légère
De Jarnovick, de Rhode ou de Lafond
Fit oublier la lyre d'Apollon,

Digitized by Google

Ce jus si doux que célébrait Silène.
Le nom d'un fourbe insigne, un roi des animaux,
Cette beauté qui brouttait dans la plaine,
Ce qui rend les hommes égaux;
Un très-grand fleuve, une écorce légère,
Dernier rempart de la pudeur;
Ce qu'on donne sur la rivière,
Enfin..... Mais c'est assez lecteur.

CHARADE.

On peut par mon premier soulager l'indigent;
Mon tout à l'hydraulique offre un puissant agent,
Par ses foudres sacrés et sa toute puissance
Mon second autrefois faisait trembler la France.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Oreiller.*
Celui du Logogriphe est *de.*
Celui de la Charade est *Couvent.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

CONTES MERVEILLEUX ET MORAUX D'UNE MÉRE A SES ENFANS; par Mme ***: ornés de cinq figures en taille-douce. A Paris, chez *Ballin*, fils, quai des Augustins, N° 55. — 1809.

DE tous les genres où un écrivain puisse s'exercer, on serait tenté de croire que la féerie est en même tems le plus divertissant et le plus commode. Il a dans sa plume une vraie baguette de fée, sceptre léger, auquel toute la nature est étonnée de se soumettre. Le génie qui en est armé n'est plus entravé par aucune règle, arrêté par aucune difficulté. Il n'y a rien qu'il ne puisse faire ou défaire, et alors tout est bon pourvu que rien ne ressemble à rien; ajoutons que ce genre là se trouve placé par la nature même de la chose, hors du ressort de

Digitized by Google

la critique; puisque la critique, prise dans son vrai sens, n'est que l'application du sens commun aux ouvrages d'esprit; tout ce qui n'est pas cela n'est que du bavardage ou de la méchanceté et non de la critique, car il faut distinguer soigneusement la critique, proprement dite, d'avec l'envie de critiquer; mais comment la critique pourrait-elle s'exercer dans une partie où le sens commun n'est pas de jeu, et quelle critique d'ailleurs pourrait craindre un auteur qui ne travaille que pour les enfans, cette petite espèce d'hommes si douce, si aimable, si facile à amuser, si reconnaissante du moindre petit plaisir qu'on lui donne, si indulgente envers nous, tandis que souvent nous le sommes si peu envers elle: ces jolis petits lecteurs absorbés tout entiers dans le travail d'épeler, n'objecteront jamais à l'écrivain, ou qu'on a vu cela par-tout, ou qu'on n'a vu cela nulle part; ils ne chercheront pas malignement si tout se tient dans l'ouvrage, si tout se lie, si tout se trouve dans ses justes proportions. Ils deviendront peut-être un jour aussi méchans que d'autres, mais tant que l'on garde ses dents de lait, tant que celles de la critique ou de l'envie ne sont point encore poussées, on se contente de goûter au lieu de mordre; et voilà les lecteurs qu'il faut aux contes de fées. Ce n'est pas que nous en défendions la lecture à qui voudra s'en amuser (car nous ne sommes pas pour les prohibitions); mais alors on doit, pour son propre intérêt, se faire enfant soi-même, et revenir, pour un moment du moins, à cette regrettable ignorance qui ne sait que jouir et point juger: ou si quelques personnes plus mûres veulent y regarder de plus près, ce ne doit pas être dans l'intention trop ordinaire de désespérer l'écrivain; mais comme de sages et bonnes gouvernantes commencent par goûter les simples mets qui ont été préparés pour la petite famille, pour voir s'il n'y a rien de trop fort pour le palais des enfans, de trop lourd pour leurs estomacs, et mille petites attentions de ce genre que la nature indique à la maternité.

Il faut donc considérer les contes de fées seulement comme un moyen d'arriver à l'esprit des enfans par la première porte ouverte qu'on y trouve, c'est-à-dire,

Digitized by Google

par l'imagination. Il s'agit de plaire à cette imagination à peine éclose, de la réjouir de mille images qui lui plaisent, de la captiver, de l'occuper agréablement, et de l'exercer d'avance au profit de la raison future. Sous ce point de vue là, on ne saurait trop prendre garde aux contes dont on berce les enfans, car si par hasard ils croyaient toujours, et sur-tout les petites filles, le triomphe attaché à la beauté, la félicité à la magnificence, le succès à la ruse, on risquerait de faire des petites maîtresses, des petites coquettes, des petites rusées, c'est-à-dire, des petites personnes qui, encore à la lisière, seraient déjà de petites femmes.

J'ai cru observer qu'on offrait de tems en tems à ces innocentes créatures des traits de docilité, de délicatesse, de charité, de renoncement à soi-même, qui passent les forces humaines; et puis quand il commence à faire un peu plus clair dans leur petite intelligence, et qu'ils viennent à comparer ce monde imaginaire où ils se sont promenés avec tant de délices, avec le monde réel où ils vivent, où du moins ils vivront; quand dis-je ils commencent à être bien sûrs que toutes ces belles choses-là ne sont pas vraies, pas même possibles, qu'arrive-t-ils souvent ? c'est qu'ils peuvent regarder ce qui tient au moral, dans ces contes, comme aussi fabuleux que ce qui tient au physique, et qu'elles ne croiront pas plus aux beaux traits de vertus qu'aux palais de diamant.

Au reste ces dangers se font encore plus sentir dans la plupart des petits romans, contes, nouvelles, historiettes, qu'on ne cesse d'imprimer à l'usage des jeunes personnes; ou, en leur annonçant le monde comme il est, on le leur montre d'ordinaire comme il n'est pas. Ces bonnes et simples petites créatures à qui l'on ne cesse d'offrir des exemples si beaux, si embellis, qu'ils en sont inimitables, commencent, comme de raison, par y croire, après cela elles s'humilient et conviennent de bonne foi, vis-à-vis d'elles-mêmes, qu'elles n'en approcheront jamais, mais elles arrivent tôt ou tard à voir le vrai monde qui, la plupart du tems ne les vaut pas, tout imparfaites qu'elles sont à leurs propres yeux, et alors, de deux choses l'une, où elles s'applaudissent de ce

Digitized by Google

qu'elles sont mieux que ce qu'elles voient, et l'orgueil, la pédanterie, le dénigrement, commencent à naître avec leur petite raison, ou bien ces pauvres petites créatures balancent si elles suivront les exemples imaginaires qu'on leur a proposés, où les exemples réels qui leur sont offerts, et comme entre ce qui est au-dessus et au-dessous il est toujours plus difficile de monter que de descendre, on descend, et quelquefois même plus bas que le point où l'on croyait s'arrêter.

Mais pour en revenir aux contes de fées, nous nous sommes peut-être un peu trop avancés en promettant, comme nous l'avons fait, indulgence plénière pour toutes les fautes qui peuvent s'y commettre : il y a partout des directions à suivre et des mesures à garder ; quelque vaste que soit la région du merveilleux, et quelque facile qu'il soit de s'y promener, encore faut-il savoir à peu près où l'on va, et moins les mers sont connues, mieux il faut entendre la navigation. On n'est plus, à la vérité, dans le domaine de la raison, mais on n'est point pour cela affranchi de toutes ses lois ; les routes qu'elle a tracées dans toutes les parties de son empire, ont des prolongemens indéfinis que la pensée ne doit jamais perdre de vue pour sa propre satisfaction.

Le vrai seul est aimable,
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.

Quelque liberté qu'on vous donne on vous refusera toujours celle d'ennuyer ; il faut donc de l'intérêt dans dans ce monde-là comme dans celui-ci, sans quoi ce ne serait pas la peine d'y passer un quart-d'heure ; il y faut du neuf, sans quoi ce serait comme partout, et même ce n'est point assez que tout y soit différent de ce qu'on voit ici, il faut encore que cela diffère de ce qu'on a déjà vu là ; car plus on cherche l'extraordinaire, plus on essaye d'étaler de pompe et de richesse, plus on est obligé de joindre le lustre de la nouveauté à l'éclat de la parure : les choses magnifiques en ont plus besoin, sans comparaison, que les choses simples ; il en est comme d'un habit de fête et d'un habit de campagne ; tout ce qui est dans la nature est en même tems dans l'habitude, et la ressemblance alors ajoute un nouveau

Digitized by Google

charme au tableau; mais ce qui est hors de cette sage nature ne peut soutenir l'examen et ne doit être montré qu'en passant.

Il est a propos, en même tems, que le conteur, où si l'on veut *le trouvaire*, n'oublie jamais qu'en se montrant frivole il doit essayer de ne pas l'être, et qu'il tâche de mêler quelques semences utiles parmi toutes les fleurs artificielles dont il se plaît a recréer la vue des enfans; mais prenez sur-tout garde que cette utilité ne soit trop à découvert, et souvenez-vous bien qu'en ce genre le plus sûr moyen d'atteindre le but c'et de cacher le projet. Le soupçon d'une leçon cachée gâterait tout, car l'enfance est une petite nation alliée, amie, aimée de toutes les autres, et dont toutes sont tributaires; mais qui a ses mœurs, son caractère, ses petites opinions, ses petits intérêts, ses petites finesses; elle est comme d'autres, jalouse de son indépendance, et en traitant avec elle vous risquez de perdre votre crédit si vous laissez entrevoir votre politique.

Nous n'avons pas prétendu, à beaucoup près, donner ici un traité en règle sur les contes de fées. Amuser est un don plutôt qu'un art; et c'est encore moins une science, les moyens en sont connus tout au plus de ceux qui les possèdent, et n'appartiennent à aucune poétique. Au reste, on ne pourrait mieux faire que de s'en rapporter là-dessus à la personne spirituelle, à l'excellente mère dont nous avons en ce moment un recueil de contes sous les yeux, qui tous se disputent entr'eux le mérite de la grace, de l'élégance, de la simplicité, de l'intérêt et de l'invention: on croit voir une troupe de jolis enfans, entre lesquels on ne saurait qui choisir, et qu'on voudrait embrasser tous à la fois. Ces dernières productions de la riante imagination de M^me^ ***, étaient d'abord uniquement destinées, comme elle le dit dans sa préface, à l'usage de ses enfans, et particulièrement de ses filles; et si ce petit recueil a reçu la publicité qu'il méritait, toutes les bonnes mères et toutes les jeunes filles lui en doivent une égale reconnaissance.

Le premier de ces contes est intitulé : *les Trois Jeunes filles de la Prairie*: elles s'y amusaient comme

Digitized by Google

il convient à cet âge ; on rit, on joue, on chante, on cueille des fleurs ; celle-ci les rassemble, celle-là les entrelace, l'autre en place quelques-unes dans ses jolis cheveux ; on quitte bientôt cette occupation pour se disputer le prix de la course, et ce prix est un bouquet de roses attaché à un peuplier qui sert de but. Dans un intervalle de leurs divertissemens, toutes les trois assises au bord d'un ruisseau, voient près d'elles un vieillard vêtu d'une longue robe brune, ceinte d'un cordon blanc, avec un chapeau pointu sur sa tête, une baguette d'ivoire entre ses mains, etc. etc. A cette vue, nos trois petites demoiselles, un peu moqueuses, comme on en pourrait voir dans plus d'une pension, commencent par un éclat de rire, et se font dire ensuite leur bonne aventure. Le négromant leur annonce des choses incroyables, mais en même tems rien que de vrai ; elles s'en moquent encore ; peu lui importe ; après ses prophéties, il donne à l'une un poix, à l'autre une fève, à l'autre une lentille. On ne se récriera point sur la magnificence, mais on verra que de la main d'un enchanteur, il n'y a point de petits présens. Il s'éloigne ensuite, et nos petites extravagantes qui le suivent de leurs yeux malins, voient, à une certaine distance, toute sa personne brillante comme le soleil. Voilà la peur qui s'empare d'elles ; les voilà en proie à l'inquiétude et aux remords de leurs petites moqueries ; mais une voix invisible les rassure : le génie entendait la plaisanterie, il leur répète seulement qu'elles subiront chacune leur tems d'épreuve, et qu'elles auront besoin de courage ; mais qu'il veillera sur elles.

Au bout de quelques jours d'étonnement et de réflexions, elles n'y pensent plus (c'est un bienfait de l'âge), et reviennent dans la prairie à leurs jeux accoutumés. Deux, trois jours se passent ainsi dans la plus grande sécurité ; mais un soir, comme la petite bande joyeuse s'en retournait, on entend les hurlemens d'un loup qui paraissent venir du côté de la maison ; on aurait peur à moins ; elles rebroussent chemin, et fuyent à toutes jambes, toujours poursuivies ; on court jusqu'au bord d'un bois très-épais, dont on a presqu'aussi peur que du loup ; cependant la peur du loup

Digitized by Google

est la plus forte; on s'engage donc dans le bois; on gagne une roche de pierre noire au milieu des broussailles, on s'y asseoit; puis quand on n'entend plus rien, on veut se lever, mais on ne le peut.... Ici commence une triple chaîne d'aventures qu'il faut suivre dans l'original: une de ces demoiselles s'est enfoncée dans le bosquet de l'illusion; elle y trouve d'abord quelqu'amusemens; elle en soupçonne bientôt le danger, et s'en tire après par les conseils de sa lentille.... Nous ne savons pas trop comment de bons conseils partent d'une lentille, mais apparemment que l'auteur l'a voulu ainsi, pour montrer à ses jeunes lectrices, qu'il y a, dans mille occasions, un grand parti à tirer des plus petites choses: que m'importe d'où vienne un bon conseil, pourvu qu'un bon conseil soit bon, et ce n'est pas dans les plus grands corps que l'on rencontre le plus d'esprit..... On pense bien que le poix et la fève ont aussi leur utilité; mais parmi ces légumes doués de tant de vertus inconnues aux maraîchers et aux cuisiniers, il paraît que la lentille est chargée du rôle principal. Nous ne suivrons pas nos petites héroïnes dans le cours de tant d'aventures, qui ont d'une part le mérite d'être incroyables, et de l'autre celui d'être joliment racontées. On peut les regarder comme une suite de rêves sans suite, dont le dernier fait oublier ceux d'auparavant, mais dont l'impression doit laisser un sentiment vague de morale dans les esprits mobiles des enfans, comme la fumée d'aloès et de cèdre, après avoir disparu, laisse dans l'air un doux parfum.

La plupart de ces contes, sans se ressembler entr'eux, paraissent inspirés par le même motif, et doivent produire le même effet. Partout l'estimable écrivain a tâché de se mettre au niveau de l'âge tendre qu'elle se propose de former, et partout le miel est aisé à extraire de la fleur. Il y en a pourtant où les allégories sont plus frappantes, et doivent laisser des souvenirs plus distincts. Nous en avons un sous les yeux, où Mme *** veut particulièrement inspirer à la jeunesse ce qui lui manque le plus, l'amour de l'étude; elle introduit un jeune savant; son nom est Eric, d'autant plus avide de connaissances qu'il en a plus acquis, et qui en va cher-

Digitized by Google

cher jusque sous le pôle. Là il trouve, au milieu d'un vaste désert, une famille hospitalière qui l'accueille de son mieux. Ces bonnes gens ont à peine trois pieds de haut, mais la taille n'y fait rien, et de bons petits nains ne valent-ils pas mieux que des géants farouches ? Eric leur enseigne mille choses qui tiennent à l'enfance des arts, mais qui paraissent à ces êtres demi-nature des inventions sublimes, et il y joint quelques présens, tels qu'un voyageur à pied peut en faire, et s'informe pendant le repas d'une grotte merveilleuse, dont l'entrée, s'il a bien calculé, doit être dans cette région. Nos petits Lapons en ont entendu parler : elle est à vingt milles de la cabane, mais ils n'y pensent qu'avec terreur d'après tout ce qu'on leur en a raconté, et ne conçoivent point que ce puisse être là le but d'un voyage. Cependant l'homme prodigieux veut partir; on voudrait envain s'y opposer; il promet de revenir, et laisse la cahute en larmes. Le maître, son fils, sa belle-fille l'accompagnent de leurs vœux; Bastide, la petite-fille, âgée de vingt ans, plus petite encore que ses pères et mères, mais pleine d'esprit naturel, et d'ailleurs la miniature la plus accomplie qui soit jamais sortie des mains de la nature, s'était prise, pour le voyageur, de la plus tendre admiration; elle l'avait devancé sur son chemin, et l'attendait assise sur le haut d'un rocher. A peine l'a-t-il jointe qu'elle se jette à ses pieds pour le détourner de sa périlleuse entreprise; mais rien n'arrête un savant qui a conçu l'espoir d'être utile au monde; il n'en est pas moins touché de tant d'amitié, et après des tendresses réciproques, aussi sincères d'un côté que de l'autre, il continue sa route..... Le voilà parvenu à l'ouverture de la caverne; notre savant y entre avec une noble audace, mêlée d'un respect religieux; il se promène dans des galeries souterraines, embellies de toutes sortes de congellations, ou cristallisations, de minéraux de tous genres, de métaux de toutes espèces, il avance entre des incrustations de pierres précieuses, éclairé sans doute du feu des rubis, et de la lumière native des escarboucles, qui rendait inutile tout le phosphore dont il avait fait provision. Enfin après une longue marche dans ces lieux

Digitized by Google

silencieux; il entend des voix.... il approche, et croit soudain apercevoir au fond d'une salle, ornée de toutes des richesses souterraines, quatre figures à peu près humaines, à la couleur près, conversant, disputant même entr'elles, et à qui, avant que de les distinguer, il avait entendu dire, non, il n'y aurait que l'enfant des hommes qui pût juger une pareille cause. L'enfant des hommes se présente, et devant qui? devant les quatre génies préposés aux quatre élémens; ils avaient élevé, comme chez nous autres hommes, la question de la prééminence entre leurs quatre facultés, et chacun voulait, de même que chez nous, se l'arroger. L'enfant des hommes les entend l'un après l'autre, et les accorde, en leur prouvant que chacun d'eux est également nécessaire à ses rivaux, et qu'il en a dès-lors un égal besoin. Comme c'est le premier arbitre qui ait contenté toutes les parties, il reçoit de chacune des remercîmens, des dons, et la promesse d'une protection signalée, qui ne lui manquera dans aucune occasion. Après cette savante expédition, notre savant aventurier retourne à la cahute, où il avait été si bien reçu. La jolie petite Bastide l'a vu approcher de loin, car elle venait tous les jours à la même roche d'où elle l'avait suivi des yeux à son départ. Du plus loin qu'elle l'aperçoit, elle vole à sa rencontre, ivre de bonheur, et le ramène à ses parens, que la vue du voyageur comble de joie. Pour s'acquitter envers ses hôtes, notre savant entreprend l'éducation de sa petite amie, et tout en l'instruisant, il apprend d'elle à l'aimer. Mais tout leur amour n'empêche pas que l'un ne veuille absolument retourner dans sa patrie, et que l'autre ne veuille absolument pas quitter ses parens. Tout cela s'arrange, et ces bonnes gens consentent à reconduire leur hôte jusque chez lui. On pense bien que le sage Eric, avec le crédit qu'il vient d'acquérir sur les quatre élémens, est sûr d'un heureux voyage; il trouvera des chemins roulans, des mers tranquilles, des vents favorables, et une température agréable, qu'on ne rencontre pas toujours en hiver au nord de la Laponie. On arrive donc à bon port, et il ne reste plus au mariage tant désiré qu'une petite difficulté, c'est la risible disproportion

Digitized by Google

des tailles entre l'homme et la poupée : le genie du feu y pourvoit. Un coup de tonnerre, comme il ne s'en était point fait encore, et comme selon toute apparence il ne s'en fera plus, renverse notre accordée de deux pieds et demi. On la croit morte, mais elle n'est qu'évanouie, et sans doute que le fluide électrique qui la parcourt aura soudain opéré, dans toute sa petite personne, un développement que la rigueur de son climat natal avait contrarié, car elle se relève de la grandeur des plus belles dames. Ce dernier trait pourrait bien paraître un peu fort; mais chacun sait que les effets du canon ne sauraient se comprendre; on peut en dire au moins autant des effets du tonnerre; ainsi, pourquoi ne croirait-on pas cela comme le reste?

Nous avions promis une courte analyse, et voilà que de fil en aiguille nous allons ressembler à je ne sais quel pédant que nous nous souvenons d'avoir vu peint dans les Œuvres de Balzac, et qui est si diffus, si prolixe, que lorsqu'il entreprend de faire un abrégé, fût-ce d'un in-folio, ce n'est point ce qu'il dit qui est est l'abrégé du livre, c'est le livre qui est l'abrégé de ce qu'il dit.

Après cet aveu nous ferons bien au moins d'en rester-là; mais nous avons sous les yeux le *Conte des Rouets*, et nous ne tenons pas à la tentation d'en dire un petit mot. nous n'examinerons pas les petites raisons qu'une jeune fille repentante, nommée Silvia, croyait avoir, pour faire un pélerinage de dévotion à la chaste Diane; nous ne parlerons qu'avec circonspection de quelques étourderies, et même d'un étourdi qui aurait pu la perdre pour jamais; nous ne nous arrêterons pas au bois des mystères, où tant et tant de pauvres demoiselles s'égarent, et d'où si peu reviennent comme elles y étaient entrées... Mais nous essayerons de fixer l'attention des esprits même les plus mûrs, sur ces lieux déserts, ce temple croulant, cette retraite ignorée au fond d'une enceinte ruinée, et dont les murs n'offrent de toutes parts que des brèches faites par des transfuges : c'est là que M^me^ *** a logé la déesse de la sagesse, qu'elle est aisée à reconnaître dans sa modeste demeure, cette respectable femme, qui fait un si doux accueil à ceux qui la visitent, qui excuse si

Digitized by Google

facilement ceux qui l'abandonnent, et qui les reçoit avec tant de bonté lorsqu'ils lui reviennent! Son visage ridé, sa phisionomie sévère, étonnent et repoussent même au premier aspect; mais ses traits s'adoucissent et rajeunissent à mesure qu'on la considère, et quand on l'aime sincèrement, on finit par être ébloui de sa beauté. Silvia, c'est le nom de notre jeune égarée, a trouvé un rouet entre les mains de sa respectable hôtesse, il y en a encore d'autres pour ceux qui viennent la visiter. Elle ose demander pourquoi la dame semble préférer ce genre d'ouvrage. « Ah! mon enfant, dit-elle, » vous êtes si jeune que vous n'en sentez pas toute l'uti- » lité; bien des choses se filent dans la vie, principa- » lement le tems, et il faut apprendre à bien filer pour » qu'il ne se trouve ni nœuds ni inégalités qui le gâtent » et le perdent ». Une vie si douce n'a cependant point effacé, de l'esprit de Silvia, le souvenir du charme, quelque dangereux qu'il pût être, qu'elle a trouvé dans le bois des mystères et dans le palais des plaisirs.

Une si douce fantaisie
Toujours revient,
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

Pardonnons donc à notre jeune évallonnée encore une petite excursion; la sagesse l'avait prévue, mais elle ne veut gêner personne. Elle se contente de lui donner un petit rouet, qui doit lui servir comme de pierre de touche pour les déclarations qu'on pourra lui faire : il lui suffira pour cela de le présenter au jeune aspirant, et de lui proposer de filer le parfait amour, c'est à quoi on se refuse rarement, quelles que soient les intentions; mais comme ici, par je ne sais quel talisman, la proposition ne peut être acceptée que par un amant sincère, l'aimable enfant saura du moins à quoi s'en tenir. Silvia s'en souvient dans l'occasion; l'épreuve réussit, et l'amant s'éloigne. La belle, un peu confuse, pense à retourner à son dernier gîte. Cette seule idée annonçait qu'elle était déjà dans le chemin de la sagesse; elle la demande cependant, et comme elle est encore loin du but, elle est obligée de coucher en route; mais où aller? Après avoir erré

Digitized by Google

quelque tems, elle frappe la nuit à la porte d'une métairie; une jeune personne lui ouvre, la reçoit honnêtement, et partage son lit avec elle. On a sitôt fait connaissance à cet âge là, et deux aimables jeunes personnes s'aiment si vite! C'était la fille d'un bon fermier qui mettait de côté le quart de ses profits, pour secourir les pauvres du canton; la distribution se faisait tous les mois à un jour marqué, et ce jour arrivait le lendemain. Agla, c'était la digne enfant d'un tel père, demande et obtient de son aimable compagne de couche, qu'elle restera pour la pieuse cérémonie. « Votre père doit » être bien heureux, dit Silvia. Moins que vous ne » croyez, répond Agla, j'ai un frère qui lui a donné » bien des chagrins : le malheureux jeune homme » gémit de ses erreurs; il languit aujourd'hui dans la » dernière misère; le mois dernier, il était de ceux qui » sont venus ici chercher leur subsistance; il a pris du » pain, s'est retiré en pleurant, et m'a fait signe de ne » pas le découvrir à mon père ». Couchées l'une à côté de l'autre, nos deux nouvelles amies, voyent au clair de la lune un homme appuyé sur la fenêtre. Agla crie; son père vient; l'homme était disparu, et le père s'en retourne, traitant sa fille de visionnaire. Agla se lève au point du jour, et trouve un billet glissé sous le chassis. Le voici, *c'est ton frère, c'est moi que la frayeur a contraint de fuir; je venais te supplier de me faire trouver le moyen de me jeter aux genoux de mon père, je ne saurais y résister davantage; j'aime mieux m'exposer a sa colère que de renoncer à le voir.*

L'heure a sonné, les pauvres accourent, le bon fermier a reconnu dans la foule un vieillard accablé de tristesse, il l'interroge en particulier, il apprend que le fils de ce bonhomme venait de partir le laissant sans soutien, sans consolation. « Vous êtes père, ajouta le » malheureux, jugez de mon désespoir. » A ces mots le bon fermier portant ses deux mains à son front, reste abîmé dans des réflexions douloureuses; il en est tiré par un chien qui accourt à lui, et qui essaye par ses cris, ses bonds, de lui marquer sa joie de le revoir; il regarde le chien, fait un cri, et tombe dans les bras de sa fille; le chien caresse toujours, le vieillard revient à lui et le

Digitized by Google

flatte de la main. Aussitôt le bon animal s'élance vers son maître, et le maître est aux genoux du fermier. O mon père! fut tout ce qu'il put dire. Il pleurait, il serrait les genoux de son père. Mon père, dit Agla.... pardonnez... embrassez... Digne homme, dit la simple Silvia, vous avez caressé son chien... Le père suffoquait... La sévérité était aux prises avec la nature, celle-ci l'emporte, il tend les bras à son fils... « Pauvre infortuné.... » Dans quel état... et pour quoi ce long abandon? Avais-» je cessé d'être père parce que vous aviez cessé d'être » fils.... »

Ce peu de lignes que nous venons de rapporter nous a paru réunir tout ce que l'allégorie a de plus ingénieux à tout ce que la sensibilité a de plus touchant. Voilà comme il faut amuser les enfans. Voilà comme il faut les instruire. Voilà, pour ainsi dire, le lait qui convient à leurs ames innocentes, et combien il doit encore avoir plus de vertu pour l'heureuse petite famille qui le reçoit du sein maternel! BOUFFLERS.

LA MORT DE HENRI IV, *poëme*, suivi de notes historiques, par M. M. J. J. VICTORIN FABRE. — Brochure in-8°. — Prix, 1 fr. 20 c., et 1 fr. 40 c. franc de port. — A Paris, chez *Bouillat*, Palais-Royal, n° 156 (Cabinet littéraire de Saint-Jorre); *D. Colas*, imprim.-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; *Debray*, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168; *Delaunay*, libraire, Palais-Royal (*).

ON l'a reconnu dès long-tems, les *Français n'ont pas*

(*) On trouve, chez les mêmes libraires, les ouvrages suivans du même auteur : 1°. *Opuscules en vers et en prose*, contenant un Discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres; un Essai sur l'amour et sur son influence morale, etc. etc. — Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 10 c. franc de port; 2°. *Discours en vers sur les Voyages*, pièce qui a obtenu un prix de l'Académie française, en 1807. — In-8°. Prix, 60 c., et 70 cent. franc de port; 3°. *Eloge de Pierre Corneille*, discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par l'Académie française, en 1808. — Brochure in-8°, formant avec les notes 100 pages. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 15 c. franc de port.

la

Digitized by Google

la tête épique ; ce qui signifie que leur imagination se prête difficilement à l'intervention de ces agens surnaturels, de ces machines poétiques qu'on a toujours regardées comme indispensablement nécessaires à l'épopée, et que leur attention se soutient peut-être plus difficilement encore *dans le vaste récit d'une longue action*, dans cet entrelacement d'épisodes avec l'action principale, dans ces récits de faits, ces développemens de caractères, et ces peintures de passions qui se dirigent vers un seul et même but, mais qui y vont sans précipitation et pour ainsi dire à l'aise, marche qui convient mal à l'impatience et à la légéreté de leur esprit.

Mais ce n'est pas seulement *épique*, c'est *poëtique* qu'il fallait dire que notre tête n'était pas, et c'est ce que n'a pas craint d'avouer un de nos grands poëtes. « De toutes les nations polies, dit Voltaire, la nôtre est » la moins poëtique. » Il en donne pour raison notre goût de préférence pour les pièces de théâtre, lesquelles doivent être écrites dans un style naturel *qui approche assez de celui de la conversation.* Quelle conversation, pourrait-on dire, que celle de Cinna, d'Iphigénie en Aulide, de Phèdre, d'Athalie, de Sémiramis, et de Mahomet ! Il ajoute à cela des jugemens qu'il avait portés trop légérement et dont il ne voulut jamais revenir, sur le style de Despréaux et même sur celui de Racine, dont *l'exactitude et l'élégance font*, selon lui, *le mérite.* La hardiesse, la nouveauté, l'invention, qualités non moins distinctives du style de ces deux grands maîtres, il n'en parle pas. Boileau, dit-il encore, *n'a jamais traité que des sujets didactiques qui demandent de la simplicité.* M. Victorin Fabre, en citant dans la préface de son poëme ce passage de Voltaire, le combat avec les égards que l'on a toujours pour les grands hommes à proportion que l'on a en soi plus de ce qui peut nous rapprocher d'eux. Il observe que Corneille dans ses beaux récits, Racine dans plusieurs des siens, dans le rôle de *Phèdre* et dans des scènes entières d'*Athalie*, Boileau dans sa quatrième Epître (1), et plus encore dans *le Lutrin*, avaient

(1) Où se trouve le passage du Rhin.

Digitized by Google

montré que la langue française peut s'élever à la hauteur de la poésie.

Voltaire lui-même tenta l'épopée, mais dans un âge où il n'a été donné qu'au Tasse de concevoir et d'exécuter cette grande entreprise, de manière à partager avec les anciens les honneurs du premier rang. La Henriade y fut mise, et même au-dessus d'eux, lorsqu'elle parut (2). Aujourd'hui, sans avoir perdu ses droits à l'admiration, elle est descendue de quelques degrés dans l'estime des connaisseurs, et laisse au-dessus d'elle une première place à conquérir. Tandis que des poëtes déjà célèbres par d'autres genres de succès, et dans la force de l'âge et du talent, se livrent à cette noble ambition, le plus jeune de nos poëtes, qui l'a peut-être aussi conçue, a senti qu'il devait se préparer par des essais ou des *études épiques*. Un programme de l'Académie du Gard, publié il y a deux ans, était bien fait pour l'affermir dans cette résolution. Cette Académie proposa pour sujet de prix *un Récit en style épique de la mort de Henri IV*. On a vu dans notre précédent numéro le résultat glorieux pour M. Victorin Fabre, que vient d'avoir ce concours. Cette couronne a dû le flatter d'autant plus qu'il parait qu'il en avait tout à fait perdu l'espérance. Croyant n'avoir plus rien à attendre de l'Académie, il s'était décidé à consulter sur cet Essai notre grand juge à tous, le public.

Il est vraisemblable que le second arrêt confirmera le premier. En effet, il paraît difficile de réunir dans un poëme de peu d'étendue plus de ces qualités que l'on veut trouver dans une grande épopée. Le fait historique est du plus haut intérêt. L'invention poëtique est judicieusement choisie parmi toutes celles qu'on pouvait employer. Le sujet est pris d'assez haut pour qu'il y ait dans l'action une cause, un nœud et une fin, et qu'elle forme ainsi un tout complet au lieu de ne paraître qu'un fragment. Les circonstances fournies par l'histoire sont habilement distribuées, et liées naturellement avec celles qu'elle ne fait qu'indiquer. L'éloge du héros et l'expression des regrets que laisse sa

(2) Voyez les préfaces de Marmontel et de Frédéric II, etc.

Digitized by Google

perte, sont placés à la fin sous une forme dramatique qui leur ôte toute apparence déclamatoire, et les rend en quelque sorte le complément nécessaire de l'action. Le style est noble, vif, animé, poétique, tel qu'il convient à l'épopée : tout y est en images, et comme ce genre l'exige encore, les choses y sont plutôt peintes que simplement racontées.

L'Académie du Gard présentait dans son programme comme un des avantages de ce récit, celui *de rappeler le plus beau monument de notre poésie héroïque, dont il pouvait devenir la suite et le complément.* Ce qui était d'un côté un avantage, n'était pas de l'autre sans inconvénient. Ce point de vue de l'Académie prescrivait, pour ainsi dire, à M. Fabre le merveilleux qu'il devait employer. Les êtres métaphysiques mis si ingénieusement en action dans le Lutrin, avaient paru à l'auteur de la Henriade, la machine poétique la plus convenable à son sujet. L'auteur de *la Mort de Henri IV* n'a pas dû, n'a pas même pu en choisir d'autre. Dans une exposition rapide, il rattache en peu de vers son sujet à celui de la Henriade. Il montre Henri, après avoir tout pacifié dans l'intérieur de son royaume, occupé des grands projets qui devaient soumettre l'Europe à sa politique toute bienfaisante et toute humaine.

De la poudre des camps élevé par les lois
Au trône ensanglanté des malheureux Valois,
Et des plaines d'Ivri, théâtre de sa gloire,
Dans Paris révolté conduit par la victoire,
Henri des factions avait calmé les flots.
Ses pardons généreux désarmaient les complots :
Et la France à ses lois par les bienfaits soumise
Sur son trône adoré voyait la paix assise.

Aujourd'hui des combats méditant les apprêts,
Il veut par la victoire éterniser la paix.
Du sang de Charles-Quint l'audace héréditaire
Rendait de sa grandeur l'Europe tributaire.
Fier de sa politique et d'un siècle d'exploits,
Il affectait l'empire et commandait aux rois.
Henri, sur les débris de sa vaste puissance,
De vingt peuples rivaux veut former l'alliance ;
Il veut, pour affermir ce pacte solennel,

Digitized by Google

Qu'un tribunal sacré, sénat universel,
Des querelles des rois arbitre tutélaire,
Les dépouille du glaive et du droit de la guerre.

On ne pouvait exprimer ni plus clairement, ni plus poëtiquement le grand projet qui occupait alors toutes les pensées du roi, et qui mûri et préparé de longue main était sur le point de s'exécuter. Les six vers suivans ne rendent pas avec moins de vivacité et de concision les effets divers que ces préparatifs produisaient sur les puissances de l'Europe.

Tels étaient de Henri les sublimes desseins.
La foudre des combats allumée en ses mains
Menaçait de Madrid la grandeur oppressive.
Vienne s'en alarmait : et l'Europe attentive,
Le bras armé du glaive et l'œil sur l'avenir
Aux desseins de Henri demandait à s'unir.

C'est alors que le poëte met allégoriquement en jeu deux passions qui ont tant de fois ensanglanté la terre, l'ambition et le fanatisme. A Madrid, dans le palais des rois, l'Ambition *révait l'Europe esclave*, et appelait, pour payer ses fers, les trésors du Nouveau-Monde.

Des projets de Henri la nouvelle semée
Vient frapper tout à coup son oreille alarmée.
A ce trouble soudain succède la fureur.
Sur son rapide char que guide la Terreur
Elle monte, et fend l'air : sa cruelle espérance
Cherche le Fanatisme aux rives de la France.

Si l'on demande à l'auteur pourquoi il fixe dans notre patrie le séjour du Fanatisme à cette époque, il semble avoir prévu cette question, et n'a que trop de moyens d'y répondre.

Ce monstre sur nos bords souillés de ses forfaits
Long-tems souffla la guerre, ensanglanta la paix.
Superbe, on vit briller sur sa tête inhumaine
La mitre épiscopale et la pourpre romaine :
Assis dans le Sénat il nous donna ses lois :
Il monta plus terrible au trône de nos rois.
Le sceptre conspira dans ses mains *parricides*.
Au signal que donnaient les flambeaux *homicides*,
L'airain sacré sonna le meurtre fraternel ;
Et le poignard pieux s'aiguisa sur l'autel.

Digitized by Google

Ces cruels détails sont malheureusement historiques. M. Fabre, pour s'en délasser en quelque sorte, et pour consoler ses lecteurs, oppose à ces excès du Fanatisme les bienfaits d'une religion tolérante : et ce contraste est d'autant mieux placé, que ce sont ces bienfaits qui désespèrent le Fanatisme et qui le poussent à la vengeance.

Mais ces tems ne sont plus. La Religion sainte
Prêche l'humanité par le faux zèle éteinte :
Ses pleurs lavent l'autel que le sang a souillé.
Le Fanatisme obscur et d'honneurs dépouillé
S'exile de la cour, se bannit de la chaire :
Son repentir trompeur a revêtu la haire.
Mais au retour des nuits, dans les cloîtres errant,
Il insulte aux bienfaits d'un règne tolérant :
Son repos le dévore ; et sous ces voûtes sombres
Du feu de ses regards il sillonne les ombres.

Je ne m'arrête point à relever combien d'expressions fortes et neuves, combien de vers diversement heureux se présentent dans tous ces morceaux. Le Fanatisme qui *monte au trône de nos rois, le sceptre qui conspire dans ses mains parricides, le feu de ses regards qui sillonne les ombres* épaissies sous les voûtes du cloître, et dans un genre opposé, la religion sainte *lavant de ses pleurs l'autel que le sang a souillé*, et plusieurs autres qu'il serait trop long de rappeler, sont des beautés de style qui ne peuvent échapper aux yeux les moins attentifs.

C'est dans un de ces sombres réduits que l'Ambition va trouver le Fanatisme. Elle lui reproche son inaction, lui rappelle le tems où ses mains donnaient, ôtaient et rendaient les couronnes, lui montre enfin le trône même de Henri teint du sang de son prédécesseur. Le monstre reprend à ces mots toute son affreuse énergie, il s'arme d'un poignard, prend la taille, la voix, les traits, les habits du farouche Clément, fend les airs, et va chercher aux bords de la Charente un obscur et factieux admirateur de ce moine assassin, Ravaillac, nourri dans le sein des ligueurs les plus fanatiques,

Par le meurtre naguère au meurtre préparé,

et qui, tout souillé de ce forfait ignoré, n'en avait pas

Digitized by Google

moins approché des plus saints et des plus redoutables mystères de la religion. Il dormait; le Fanatisme lui apparaît sous les traits de Clément, tenant d'une main le couteau régicide, de l'autre la tête de Valois. Il enflamme aisément, au nom du ciel, cette ame ardente pour le crime. Ravaillac part déterminé à le commettre. Il entre dans Paris lorsque tout s'y préparait pour les fêtes du couronnement et du sacre de la Reine.

L'histoire reprend ici ses droits qu'elle avait cédés jusqu'alors à l'invention poëtique. Au milieu de ces brillans préparatifs, le bon Roi ne peut se défendre de tristes pressentimens. L'histoire les lui donne : elle consacre cette faiblesse d'un grand homme, faiblesse qui avait, comme tous les mouvemens de cette nature, sa véritable cause dans des circonstances qui la rendent aussi naturelle qu'excusable. La raison voit ces causes, et l'histoire doit les indiquer. La poësie doit s'emparer des effets, et ces sortes d'agitations en font d'autant plus que l'ame où elles s'élèvent est plus forte. C'est ce qu'a fort bien vu M. Legouvé, qui a rendu avec tant de succès, à la muse tragique, le beau caractère de Henri IV, dont Thalie seule était restée en possesion sur nos théâtres : et l'intérêt qu'inspirent dans sa pièce les terreurs vagues et involontaires d'un héros, n'a pas peu contribué à ce succès.

Cependant le Roi, que ni ces noirs pressentimens, ni ces préparatifs de fête ne peuvent distraire de son grand projet, veut aller s'en entretenir, loin du Louvre, avec Sully. Il part sans gardes; son char est arrêté dans un passage étroit : l'assassin qui le suivait, s'élance, frappe le coup mortel : il redouble, Henri n'est plus; *et la France avait changé de maître.* On veut inutilement cacher au peuple cette perte irréparable; une douleur universelle et profonde succède à la joie publique. La nuit vient : on essaie encore de le tromper : on publie dans les rues que le Roi est vivant, qu'il va paraître : on crie *vive le Roi!* Ce cri retentit de toutes parts.

Vive le Roi!... Venez, peuple crédule et tendre,
Venez le voir ce Roi qui ne peut vous entendre.
A ces restes sanglans sur la pourpre étendus,

Digitized by Google

Quelques faibles honneurs sont à peine rendus.
Les regrets n'entrent point dans ce Louvre perfide.
L'amour des nouveautés, une espérance avide,
L'intérêt, mal caché sous de feintes douleurs,
Trahit dans tous les yeux le mensonge des pleurs.
Bientôt la vérité se montra toute entière;
Et du peuple abusé la douleur plus amère
Pleurait sa destinée et le meilleur des Rois,
Comme s'il le perdait une seconde fois.

Le poëme pouvait finir ici, avec l'action qui en est le sujet; mais la sensibilité de l'auteur n'était pas satisfaite, et celle du lecteur avait quelque chose à désirer. Une extension très-permise, donnée à un trait historique, a fourni à M. Fabre de quoi compléter et animer ce dénouement. Tandis que le peuple gémissant environne le palais du Louvre, un vieillard sort de son enceinte; il est sans suite, sans éclat, la nuit cache *les ornemens de son sein* qui l'auraient fait reconnaître: il marche à pas lents, et plongé dans la douleur. Le peuple l'environne, saisit ses mains, et les baigne de pleurs. Le vieillard s'arrête; il mêle ses larmes à celles de ce bon peuple; il lui rappelle les bienfaits du Roi qu'ils ont perdu, et ce siége mémorable pendant lequel Henri nourrissait lui-même ses sujets révoltés contre lui. Un jeune homme s'avance au milieu de la foule. Sa mère avait dû la vie à ce généreux secours: elle n'est plus: si elle respirait encore, elle maudirait le bienfait qui prolongea sa vie.

« Mon fils, dit le vieillard, trop heureuse ta mère!
» Malheureux tes enfans! » Son œil triste et sévère
Sur le Louvre attaché le contempla long-tems.

Après quelques mots dictés par la douleur et par de trop justes soupçons, il se voile le visage: on le presse de parler, il se tait: des serviteurs fidèles lui amènent un coursier, l'y placent; *et le peuple entend nommer Sully*. A ce nom, à ce silence obstiné,

. . . . La terreur glace tous les regards:
La foule se disperse et fuit de toutes parts.
On eût dit qu'ils voyaient Philippe et ses cohortes
De leurs murs assiégés prêts à franchir les portes.
Bientôt l'astre des nuits s'éleva dans les airs:

Digitized by Google

Il croyait n'éclairer que des remparts déserts ;
Et quand son disque pâle eut fait place à l'aurore,
Leur spacieuse enceinte était déserte encore.

Soudain la Renommée aux provinces en deuil
Dit la Seine éperdue et son maître au cercueil.
Une sombre douleur remplit le sein des villes ;
Le pauvre dans les champs perdit ses nuits tranquilles :
De la Loire tremblante au Rhône consterné,
Le pâle effroi, l'œil morne et le front prosterné
Remplissait de ses cris les chaumières troublées ;
Et l'habitant des monts, et celui des vallées
Disaient au fond des bois, au bord des flots émus :
Nous sommes orphelins ; notre bon Roi n'est plus !
Ils le disaient, grand prince, et donnaient à ta cendre
Les seuls pleurs qu'aux Français ton règne a fait répandre.

Ces vers touchant terminent le poème. Dans le choix de ceux que j'ai cités, j'ai eu plutôt pour but de faire connaître la partie du plan qui est due à l'imagination de l'auteur que d'annoncer une préférence. Dans ce dernier but, je n'aurais sur-tout pas oublié ces vers brillans, et pleins, comme le sont en général ceux de ce poëme, de détails vrais, rendus en même tems avec propriété et nouveauté ; ce tableau des préparatifs de la joie publique terminé par un trait menaçant et terrible.

Cependant le char fuit. Les coursiers étonnés
Parcourent dans ces murs, de guirlandes ornés,
La route où Médicis, dès la deuxième aurore,
Doit, au bruit du salpêtre et de l'airain sonore,
Marcher, belle de gloire, et le front couronné.
De la royale fête emblême fortuné,
Le laurier s'unissant à l'olive rivale,
Déjà s'arrondissait en voûte triomphale ;
Et déjà la colonne élevait dans les airs
Ses chapiteaux d'acanthe et de palmes couverts.
Un peuple généreux qui dans ces jours d'ivresse
N'avait frappé le ciel que de chants d'allégresse ;
Cortége plus flatteur que l'armée et la cour,
Environnait son roi de bonheur et d'amour ;
Et parmi ces apprêts avant-coureurs des fêtes,
Ces lauriers qui semblaient présager les conquêtes,
S'avançaient le héros, le peuple..... L'assassin.
Suivait, le bras voilé, le poignard à la main.

Digitized by Google

J'aurais pu choisir encore plusieurs autres morceaux; mais ces citations suffisent pour justifier ce que j'ai dit du style de ce poëme. L'analyse que j'en ai faite ne justifie pas moins, à ce qu'il me semble, ce qui regarde l'économie et le plan. Je ne trouverais, sous ce rapport, à y désirer qu'une chose. Je voudrais que l'Ambition et le Fanatisme, qui sont les horribles causes du crime, fissent éclater leur joie barbare au moment où il est commis. La partie du merveilleux serait ainsi complète, comme l'est celle de l'action historique, et maintenant il me paraît qu'elle ne l'est pas.

Quant au style, j'y vois aussi quelques taches légères, mais en petit nombre, et d'autant plus aisées à effacer qu'elles ne tiennent point à ce qui se corrige toujours difficilement, l'affectation et la manière. Je n'aime point, par exemple, que Ravaillac, déjà souillé d'un assassinat, joignant le sacrilége au meurtre,

> Reçoive *d'une bouche homicide et sanglante*.
> La victime de paix sur l'autel renaissante.

Cette image est dégoûtante et cette expression forcée. *Sanglante* est ici pour *avide de sang*; mais cela même ne serait pas une expression juste. Ce n'est pas la bouche d'un meurtrier, c'est sa main qui a cette avidité : on ne pourrait l'attribuer qu'à la bouche d'un cannibale.

Quelquefois la crainte de manquer de concision et de s'arrêter sur des détails indifférens, a donné aux vers un peu de sécheresse et même d'obscurité. Par exemple,

> De sa garde suivi le monarque s'avance.
> » Que le glaive à l'Autriche annonce ma présence
> Dit-il : vous me suivrez dans le champ des combats.
> Mais dans Paris !... Rentrez.

Outre que cela ne dit peut-être pas assez simplement que le Roi renvoya sa garde qui voulait le suivre, cela ferait croire que jamais cette garde ne le suivait dans Paris, ce qui n'est pas vrai.

On sait que ce fut dans une rue étroite, embarrassée de voitures (1), que le carosse du Roi s'arrêta, et donna au meurtrier le moyen de frapper sa victime. Cela était

(1) La rue de la Ferronnerie.

Digitized by Google

aussi difficile que nécessaire à exprimer. M. Fabre ne me paraît pas avoir vaincu cette difficulté.

> Déjà précipité dans un étroit passage,
> Du monarque, à grand bruit, le char roule et s'engage.
> Le traître au même instant vers le char élancé, etc.

On croit voir le char se précipiter, rouler à grand bruit, et s'engager dans un étroit passage. Dans ce mouvement non interompu, il est impossible à l'assassin d'approcher du char, d'y monter, et de commettre son crime. En relisant avec attention ces vers, on voit bien que le mot *s'engage* est pris ici dans un autre sens, qu'il veut dire *s'embarrasse*, *s'arrête*, reste engagé : mais ce sens ne se présente pas d'abord, et il en résulte une équivoque, qui jette de l'obscurité sur ce point important de la narration épique.

Mais ces petites imperfections n'ôtent rien au mérite transcendant et marqué de l'ouvrage. Il est suivi de notes, dans lesquelles l'auteur indique et cite, quand il le faut, les historiens où il a puisé les faits qu'il raconte, et ceux mêmes auxquels il fait allusion. On voit de combien d'études il a fait précéder la composition de son poëme : c'est pour cela qu'il est si rempli de son sujet, et qu'il n'en a rien négligé de ce qui pouvait entrer dans le cadre étroit qui lui était prescrit. Ce travail, dans son ensemble, et dans l'exécution de toutes ses parties, me paraît fort supérieur à ce que notre jeune auteur avait produit jusqu'à présent. Il confirme les espérances que les vrais amis des lettres ont dû concevoir de lui dès ses premiers pas dans la carrière. Au reste, on ne doit bientôt plus parler ni de son âge ni des brillantes espérances qu'il donne. Un amateur des jardins parle d'espérance, aux premiers jours du printems, quand, il voit un jeune arbre couvert de fleurs; mais il peut tenir un autre langage quand il le voit chargé de fruits. GINGUENÉ.

VOYAGE PITTORESQUE DE CONSTANTINOPLE ET DES RIVES DU BOSPHORE, d'après les dessins de M. MELLING, ci-devant dessinateur et architecte de Hadidgé-Sultane, sœur du grand-seigneur Sélim;

Digitized by Google

ouvrage dédié à S. M. L'EMPEREUR ET ROI. Volume grand infolio, format atlantique. A Paris, de l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné, chez MM. *Treuttel* et *Wurtz*, libraire, rue de Lille, n° 17 (A Strasbourg, même maison de commerce); *Melling*, rue de Condé, n° 5; *Née*, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, etc. — Troisième Livraison.

CETTE livraison contient : 1°. cinq feuilles de texte ou d'explication des quatre planches; 2°. quatre planches, savoir : *Aqueduc de l'Empereur Justinien*; *Palais de Beschik-Tasch*; *Vue d'Ainali-Kavak*; *Vue de Constantinople, prise de la tour de Léandre* (1).

En annonçant dans le *Mercure* du 27 février de cette année, les deux premières livraisons de ce grand et intéressant ouvrage, nous dîmes que nous nous bornerions désormais à désigner les quatre vues que chaque nouvelle livraison contiendrait, pour éviter des répétitions fastidieuses; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de rendre, au moins succinctement, justice à la continuation d'un si beau travail.

L'aqueduc représenté dans la première planche, l'un des plus beaux et des plus curieux monumens de ce genre, a, dans sa construction, des particularités qui le distinguent de tous les autres. L'espace qu'il parcourt est de quatre cent vingt pieds; sa plus grande élevation de cent sept. Il a deux étages percés chacun de quatre grandes arcades qui se correspondent : elles sont séparées par des piles contre lesquelles s'appuient des éperons, et qui sont elles-mêmes percées d'arches inégales à trois hauteurs différentes. La singularité remarquable qui distingue cet aqueduc, c'est que l'on peut parcourir la longueur des deux étages même à cheval, toutes les piles étant percées en conséquence. Cette circonstance, ainsi que toutes celles qui caractérisent ce magnifique monument et le paysage délicieux où il est

(1) Un avis particulier indiquera l'ordre dans lequel les planches devront être classées dans l'ouvrage, sans égard aux N^os que quelques-unes portent. L'ouvrage entier sera composé de douze livraisons qui paraissent de quatre en quatre mois. On souscrit aux adresses ci-dessus, sans rien payer d'avance.

Digitized by Google

placé, sont rendus avec autant d'effet que de fidélité par la gravure. L'auteur des Notices explicatives n'a pas manqué d'observer, que des deux empereurs qui portèrent le nom de Justinien, aucun peut-être n'a bâti cet aqueduc, qui, dans le pays, n'est connu que sous le nom d'aqueduc de *Bourgas*, village auprès duquel il est placé; mais qu'une tradition vague le présentant comme l'ouvrage des empereurs grecs, sans fixer l'époque de sa construction, aura fait attacher à ce noble et utile monument le nom de ceux de ces princes sous lesquels l'architecture a été le plus en honneur.

Le palais de *Beschik-Tasch*, qui fait le sujet de la seconde gravure, offre, sous un point de vue piquant, les détails variés de l'architecture du pays. C'était le séjour habituel de Sélim III pendant l'été. Il allait s'y renfermer avec douze ou quinze de ses plus belles femmes, choisies sur toutes celles de son sérail; et pour varier ses plaisirs, il avait encore celui de la pêche. Mais habitué à jouir sans aucun de ces soins, qui partout ailleurs qu'en Orient sont l'assaisonnement des jouissances, il se gardait bien de pêcher comme tout le monde. Dans un des kiosques bâtis sur le bord du Bosphore, on lui avait ménagé une trappe qu'il soulevait à volonté : il pêchait ensuite à la ligne sans se déranger de son sopha. Le kiosque principal de ce palais, la belle galerie dont il occupe le milieu, et le quai garni d'une balustrade, que l'on voit régner le long du rivage, ont été bâtis par M. Melling lui-même, lorsqu'il était architecte de la sultane Hadidgé, sœur de Sélim. En donnant une idée avantageuse des talens de l'artiste, ils donnent aussi plus de confiance dans la fidélité de ses dessins, et plus d'autorité à tout l'ouvrage.

La troisième vue représente le palais d'*Aïnali-Kavak*, bâti sur le port même de Constantinople, par un des successeurs de Mahomet II. Son nom lui vient d'un tremble d'une grandeur prodigieuse qu'on admirait autrefois dans l'emplacement où il a été bâti, *Aïnali-Kavak*, signifiant en turc un tremble ou *peuplier luisant*. Les glaces ou miroirs dont il est décoré, contre l'usage des appartemens orientaux où ce genre d'ornement ne peut être admis, ne sont pour rien dans cette

Digitized by Google

dénomination. Presque tous les voyageurs s'y sont trompés, et les habitans même de Péra s'y trompent encore, en traduisant d'*Aïnali-Kavak* par *Palais des Miroirs*. Ces glaces furent envoyées en 1718 au sultan Achmet III, par les Vénitiens, à la paix de *Paesarowitz*, qui leur coûta le Péloponèse. Ce palais, illustré par cette espèce de tribut, a vu depuis des époques moins flatteuses pour l'orgueil ottoman. Ce fut là que Sélim III ratifia la cession de la Crimée à la Russie. Ce fut encore là qu'en dépit de l'étiquette du palais des sultans, étiquette qu'ils avaient conservée à l'égard des envoyés de Charles-Quint et de Louis XIV, le colonel Sébastiani ne voulut remettre qu'au Grand-Seigneur lui-même, une lettre du premier consul Bonaparte, et qu'il se présenta librement devant Sa Hautesse, en uniforme de hussard, le sabre au côté, sans la pelisse dont il avait été revêtu, et qu'il laissa dans l'antichambre. Ce palais offre par lui-même un aspect peu intéressant; mais la vue du port, de la partie de Constantinople qu'on y découvre, du paysage qui l'avoisine, et de tous les détails pleins de mouvement dont il est rempli, a offert au talent de l'artiste des objets aussi pittoresques que variés.

L'aspect que présente la quatrième estampe est vraiment magnifique, c'est la *vue générale de Constantinople*, prise de la tour de Léandre, c'est-à-dire du lieu d'où cette ville se découvre avec le plus d'étendue et de magnificence. L'artiste a choisi le moment où le Grand-Seigneur se rend par eau à la grande mosquée de Scutari, ou bien va visiter, entre tant de beaux sites, celui dont l'aspect lui paraît le plus riche et le plus animé. On ne pouvait mieux choisir pour ajouter la pompe du spectacle à celle du lieu. Il a fallu deux feuilles au lieu d'une au rédacteur des Notices, pour expliquer tout ce que cette gravure et la solennité qu'elle représente, ont de particularités intéressantes. Encore voit-on qu'il n'a fait qu'indiquer plusieurs objets. Ce sont de ces détails qu'il faut voir dans leur source, et qu'un abrégé trop succinct, tel que celui auquel nous serions obligés de nous borner ici, ne pourrait qu'affaiblir.

On ne peut que désirer voir cette belle entreprise,

Digitized by Google

déjà parvenue au quart de son exécution, réussir autant que le méritent par leurs talens, par les soins qu'ils y mettent, et par les avances qu'ils y consacrent, tous ceux qui l'ont formée. G.

SALON DE PEINTURE.

SIXIÈME ARTICLE.

Histoire, Genre, Paysage.

M. VERNET (Carle).

Héritier d'un nom fameux dans les arts, M. Vernet s'était montré de bonne heure digne d'en soutenir la gloire; et son *triomphe de Paule Emile* avait fait espérer un peintre distingué. Depuis on avait vu de lui des ouvrages de beaucoup de mérite, entr'autres une grande esquisse de *la Bataille de Marengo*, pleine de goût et d'esprit: mais de nombreux dessins publiés presque sans interruption, et qui tous paraissaient avoir pour principal objet l'étude du cheval, avaient fait craindre que M. Vernet ne négligeât le genre élevé dans lequel il s'était exercé d'abord. L'Exposition a prouvé que ces craintes étaient mal fondées. Le sujet qu'il traite, il est vrai, lui a permis de mettre à profit ses études particulières; tous les personnages devaient y être à cheval: c'est *l'Empereur donnant ses ordres aux Maréchaux de l'Empire, avant la bataille d'Austerlitz.* N° 617.

La difficulté d'exécution, très-grande pour un artiste qui ne se serait point spécialement occupé de la peinture du cheval, devait être peu embarrassante pour le crayon exercé de M. Vernet. Mais il s'en présentait une non moins grande de composition, que le peintre a surmonté avec beaucoup d'habileté. Il était à craindre en effet, que ce grand nombre de chevaux occupant presque toute la toile, ne rendît la composition froide, embrouillée, et ne répandît un air de gêne dans la formation des groupes. La composition de M. Vernet me paraît, au contraire, simple, noble et aisée. Le principal personnage attire d'abord l'attention, qui se répand ensuite, à diverses mesures, sur chacun des personnages secondaires. Ils ont tous une expression et une attitude plus ou moins caractéristiques.

Je ne m'arrêterai pas à louer la vérité, la vie qui respire dans ces admirables chevaux, la noblesse de leurs formes, la justesse, et l'accord de leurs mouvemens avec ceux des

Digitized by Google

cavaliers : il suffit de dire que M. Vernet s'est surpassé lui-même dans cette partie qu'il possède à un degré supérieur. Mais j'observerai avec tous les juges instruits et impartiaux, que les têtes ont toute la noblesse qu'on peut exiger dans ce genre de compositions, et quelquefois une grande vigueur; qu'il règne une élégance, un goût exquis, dans les ajustemens; que le fond est bien composé; et qu'enfin ce tableau, d'une exécution difficile, n'est cependant pas moins remarquable par la fermeté de l'exécution que par la noble simplicité de l'ordonnance.

Mme Auzou.

Agnès de Méranie. N° 11.

« Lorsque le mariage d'Agnès de Méranie, troisième » femme de Philippe Auguste fut déclaré nul, elle se retira » avec ses deux enfans, au château de Poissy. » — C'est-là que sentant approcher sa mort causée par de longues peines, Agnès vient d'écrire sur un prie-dieu, où elle est encore agenouillée, pour recommander ses enfans à celui qui fut son époux. Les jeunes Princes l'environnent : l'un trempe sa main de ses larmes ; l'autre, dans un âge plus tendre, lui tend les bras avec amour. L'infortunée confie sa lettre à la comtesse des Barres, seule amie qui lui soit restée fidèle dans son malheur.

Cette composition touchante est une de celles qui me semblent le mieux convenir au pinceau d'une femme. C'est l'amour maternel, ce sont les sentimens doux et tendres qu'un sexe aimant et sensible doit sur-tout se plaire à retracer : et c'est dans de pareils sujets qu'il peut se flatter d'une heureuse réussite. Mme Auzou en avait déjà fait l'expérience à la dernière exposition. Tous les yeux s'étaient portés avec intérêt sur ce *jeune homme qui, près de partir pour un duel*, tourne un triste, et peut-être dernier regard, sur son jeune fils, qui repose entre les bras de sa femme endormie.

Agnès de Méranie recommandant à Philippe Auguste les fruits de leur union, n'est pas moins assurée de toucher et de plaire. Une mère jeune encore, qui précipitée du faîte des grandeurs, et redoutant pour ses enfans la cruelle destinée dont elle fut poursuivie, se trouble à sa dernière heure, en tournant ses regards sur leur avenir ; l'expression de la tendresse et de la sollicitude maternelles, qui seules la soutiennent encore, au moment où elle se sent mourir, et se mêlant sur ses traits à l'impression des longues douleurs, raniment pour un instant sa physionomie éteinte ; l'abandon, la grâce

Digitized by Google

naïve de ces enfans, que sa mort prochaine et l'oubli de leur père vont bientôt laisser orphelins, l'affliction expressive et tendre de celui qui, soupçonnant déjà la perte dont il est menacé, pleure sur la main de sa mère; enfin la compassion noble et généreuse de cette amie trouvée constante dans l'infortune; tout cela forme un ensemble plein d'agrément, d'intérêt. Et quoique l'exécution ne paraisse pas également soutenue dans toutes les figures, quoiqu'elle manque en divers endroits de fermeté, et ne soit pas exempte de quelques incorrections, ces défauts n'altèrent en rien l'effet général du tableau, qui lui promet un succès durable.

M. DEMARNE.

L'entrevue de S. M. l'Empereur, et de S. S. Pie VII, dans la forêt de Fontainebleau. N° 169.

Il est digne de remarque que nos deux meilleurs peintres de genre, qui ne comptaient jusqu'à présent que des succès, aient malheureusement échoué à la même exposition, dans des sujets plus élevés, et des figures de dimensions plus fortes. — Le dessin est ce qu'il y a de plus condamnable dans le tableau de M. Demarne; il l'est sur-tout dans les deux personnages principaux, ou, pour tout dire, il y est plus que médiocre. La disposition générale ne manque cependant pas de mérite. Le cheval de l'Empereur, plusieurs figures accessoires, sont d'une belle exécution: mais ces beautés de détail, l'effet même de l'ensemble, satisfaisant pour les regards, ne peuvent faire oublier les fautes graves de cet ouvrage. On est d'autant plus frappé de sa médiocrité que le peintre en a exposé un grand nombre d'autres où brille tout son talent.

On distingue parmi ces derniers *une Foire*, (N° 162.); sujet traité plusieurs fois par le même artiste, toujours avec de nouveaux agrémens et des ressources nouvelles. On ne peut qu'être surpris de la fécondité, de la souplesse de talent que M. Demarne y développe; de son adresse à varier les groupes, les mouvemens, les détails dont il enrichit ces jolies scènes, qui se ressemblent toujours, et toujours diffèrent entr'elles. Une observation exacte de la perspective aérienne, une grande vérité dans les attitudes, dans les expressions; une composition heureuse et une touche facile, telles sont les beautés aimables de cette *Foire* nouvelle, digne en tout de la réputation de son auteur.

On pourrait accorder les mêmes éloges aux tableaux de M. Demarne inscrits sous les N^os^ 161, 163, 164, etc. Mais les bornes de cet article m'interdisent le plaisir d'en faire une

Digitized by Google

une description détaillée ; description qui ne ferait jamais que donner une idée plus ou moins imparfaite de ces agréables ouvrages, sans reproduire aucune des impressions qui excitent leur grâce et leur variété.



M. Pallière.

Rubens ne se contenta point d'être un grand peintre, il voulut être encore un homme d'Etat, et fut du moins un heureux négociateur. Philippe IV, roi d'Espagne, l'envoya pour traiter de la paix, auprès de Charles Ier, roi d'Angleterre, (en 1630). Le traité se conclut à la satisfaction des deux princes. Charles Ier en témoigna son contentement au peintre plénipotentiaire, lui fit présent d'un cordon orné de diamans et d'une épée de la plus grande richesse (1).

Ces *honneurs rendus à Rubens* sont le sujet du tableau exposé par M. Pallière, sous le N° 457. Les spectateurs sont le duc de Bukingam, le lord Coventry, garde des sceaux, et d'autres personnages célèbres de ce tems-là.

La composition de ce tableau est à peu près irréprochable ; les intentions en sont justes, les expressions bien choisies, l'effet et la couleur annoncent du talent : mais la timidité, l'incertitude du crayon, décèlent dans l'artiste, jeune encore sans doute, peu d'exercice et d'habitude. Son exécution est généralement faible. Il faut cependant, pour être juste, distinguer la figure de Rubens, très-supérieure à toutes les autres, et dans laquelle M. Pallière semble avoir été inspiré par le souvenir de son héros.

M. Mongin.

Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Ces principes du législateur de notre Parnasse sont applicables à tous les arts et à tous les genres de compositions. Quels que vrais que soient les détails dans un tableau de paysage, s'ils n'excitent qu'une froide attention, l'ouvrage ne saurait nous arrêter long-tems. On se lasse bientôt de promener ses regards sur quelques parties habilement peintes, fidèlement imitées, mais qui ne réveillant d'autre sentiment que celui de la difficulté vaincue, mettent toujours l'idée du travail et de l'adresse du peintre à la place des émotions que devrait produire la nature. On revient sou-

(1) Voyez de Piles, *Vie des Peintres*, et Félibien, *Entretiens sur les ouvrages et la vie des peintres célèbres.*

Digitized by Google

vent, au contraire, à ces compositions bien pensées, où des scènes adaptées à la nature, au caractère du site, contribuent, selon le sujet, à le rendre plus terrible, ou à relever son élégance et sa fraîcheur.

C'est ainsi que M. Mongin a placé, dans un site effrayant et pittoresque, un intéressant épisode qui méritait l'accueil flatteur dont le public l'a honoré (N° 436). Un marchand forrain voyage pour son commerce. Arrêté par un ruisseau débordé, il le fait d'abord franchir par deux chevaux chargés de ses marchandises. Tous deux passent heureusement. Monté lui-même sur un troisième, il parvient jusqu'au milieu du torrent : soudain sa monture s'abat; le cheval et le cavalier sont entraînés par les eaux. Un chien qui suivait son infortuné maître, se jette à la nage, le suit, l'atteint, le saisit par une mauvaise ceinture nouée autour de son corps; et l'aurait infailliblement sauvé, si l'étoffe eût pu résister à ses fréquentes secousses. Elle vient de se rompre, quand déjà il touchait au rivage. Un misérable lambeau resté à la gueule du généreux animal, est l'unique fruit de sa peine. La courageuse amitié de ce digne compagnon de l'homme, qui, sans considérer le péril, s'y précipite après lui dans l'espérance de le sauver, et demeure ensuite sur la rive, inconsolable de n'avoir pu réussir, sa douleur, son agitation, ne forment-elles pas le plus heureux contraste avec l'insouciance et le calme de ces chevaux, qui, porteurs de la fortune de leur maître, restent insensibles à son sort, et poursuivent paisiblement la route accoutumée?

La teinte de ce tableau est sombre, et pour ainsi dire, sinistre comme l'événement qu'il retrace. Un rayon de soleil qui vient dissiper les restes de l'orage, éclaire cette scène terrible, et les eaux, encore troublées et bondissantes, sont rendues avec une affreuse vérité. La tête de l'homme a l'expression de l'effroi et du désespoir : le malheureux lève ses mains vers le ciel qui repousse sa prière. On frémit à la vue de son danger, et l'on s'intéresse à la douleur de l'animal dont les nobles efforts méritaient d'être récompensés par un plus heureux succès. Quel que soit cependant le mérite de ce tableau, l'on pourrait y relever des tâches; on pourrait sur-tout inviter M. Mongin à moins découper le profil de ses arbres, et à rendre leurs masses moins lourdes.

Un autre tableau du même artiste, (N°. 347,) reproduit avec une grande exactitude l'un de ces sites extraordinaires que présentent les Alpes de la Suisse. Les voyageurs peuvent reconnaître ce chemin si pittoresque qui conduit de la belle

Digitized by Google

vallée de Hasly aux glaciers si curieux de Grindelswald. On trouve réunie dans ce site à ce que la nature stérile offre de plus singulier et de plus sauvage, une riche et féconde végétation, couronnée par quelques-uns de ces chalets dans lesquels les pasteurs montagnards abritent leurs troupeaux, et preparent leurs laitages. Une petite caravane conduite par des guides du pays est tout à coup arretée par des ours qu'elle se dispose à combattre. Cette scène est remplie de vérité ; les figures sont touchées avec esprit ; et l'on reconnaît partout un pinceau large et facile. M. Mongin a exposé sous le même numéro diverses études peintes et lavées, extraites d'une immense et intéressante collection qu'il a, dit-on, recueillie dans plusieurs voyages en Suisse.

M. Droling.

Le Petit Commissionnaire. N° 185.

Un enfant, une lettre à la main, demande à un cordonnier de lui indiquer la demeure où cette lettre doit être rendue. Le cordonnier sort de son échope, et la lui montre du doigt. Par l'ouverture d'une croisée, l'on aperçoit en buste une jeune femme.

Sujet bien simple sans doute, mais d'une exécution bien vraie. Il est impossible de trouver des attitudes plus justes, des physionomies plus naturelles. D'ailleurs la couleur est convenable, assez brillante, la touche agréable, et les accessoires finis avec beaucoup de soin.

M. Roëhn.

Avantageusement connu depuis plusieurs années, M. Roëhn était regardé avec raison comme un de nos meilleurs peintres de genre. Chaque exposition nouvelle avait fait remarquer de nouveaux progrès dans son talent : l'on en attendait encore, quoiqu'il se fut montré avec éclat au dernier *Salon*. Mais ce qu'on n'attendait pas, ce qui m'a surpris agréablement je l'avoue, ce sont deux ouvrages d'un ordre plus élevé, dont l'un représente un sujet historique, et qui sont tous deux très-dignes d'estime. L'*Hôpital des Français et des Russes à Mariembourg*, N° 524, mérite sur-tout une distinction flatteuse. Ce tableau est composé d'un grand nombre de groupes, presque tous également vrais et touchans, pleins de sentiment et d'expression. Cependant malgré leur nombre, et le vif intérêt que chacun d'eux inspire, les regards sont attirés sur-tout par le groupe charmant d'une jeune personne qui vient, suivie de sa mère, apporter un bouillon à un soldat français. La place qu'occupe

Digitized by Google

ce groupe au milieu de la toile, la lumière plus vive dont il est éclairé, tout annonce que l'artiste en a fait le principal épisode de sa composition. La couleur générale est vigoureuse, d'un bon effet, le dessin plus que suffisant pour ce genre d'ouvrages, la touche large et savante. Les vêtemens, l'architecture, tout est imité, fini, avec autant de soin que de talent.

L'Entrevue de l'Empereur Napoléon et de l'Empereur Alexandre, sur le Niémen (N° 326), bien qu'elle soit digne de son auteur dans plusieurs de ses parties, me paraît visiblement inférieure à l'*Hôpital militaire de Mariembourg*. La grande distance où l'artiste a placé les deux monarques rend leurs figures si petites qu'elles se trouvent écrasées par les groupes disposés sur le devant du tableau. La couleur est trop brune; et la masse générale produit un effet triste et peu attirant : ce qui peut-être nuit beaucoup aux beautés de détails assez nombreuses dans ce tableau, mais qu'on y distinguerait d'avantage si l'ensemble fesait d'abord une impression favorable.

M. GRANET.

Cet artiste a exposé trois Vues de Rome, toutes trois remarquables par un ton local parfaitement saisi, une grande vérité dans les figures, une grande entente de la perspective. L'*Eglise de Sainte-Marie, in Vid Latâ*, (N° 266), est éclairée d'en haut, par une seule et large ouverture; ce qui produit un effet singulier, et habilement ménagé par le peintre.

M. MENJAUD.

Henri IV, chez Michaud. N° 425.

Henri IV, égaré la nuit dans la forêt de Fontainebleau, fut pris pour un braconnier, et arrêté comme tel par Michaud, meunier de Liursaint. Ne détrompant qu'à demi le bon meunier de sa méprise, Henri cacha les marques de la royauté, se fit passer pour l'un des derniers officiers de sa maison, et demanda l'hospitalité. — M. Menjaud l'a représenté soupant avec la famille du meunier.

Michaud, un verre à la main, entonne gaîment une chanson en l'honneur du roi : un jeune homme répète le refrein, en élevant dans l'air son chapeau qui, placé entre la lampe et le spectateur, et cachant ainsi le foyer d'où part la lumière qui éclaire le tableau, produit un effet très-piquant; une jeune fille chante aussi, et les accompagne. Le prince attendri se détourne pour cacher les douces larmes

Digitized by Google

qui viennent humecter ses yeux. Cependant la femme du meunier le tire à elle par la manche, comme pour l'avertir de chanter avec eux les louanges de leur bon maître. Un sac de farine, aperçu dans le fond, indique le lieu de la scène; il porte le nom de l'endroit, et la date de l'événement.

Ce tableau fait par son sujet pour intéresser tous les Français, est digne par son mérite de fixer l'attention des connaisseurs. L'enthousiasme de la joie et de la reconnaissance est admirablement bien exprimé dans la tête et dans l'attitude du meunier. Les autres personnages laissent peu de chose à désirer sous ce rapport si important de l'expression, modifiée par le sexe, par le rang, ou par l'âge. La figure de la jeune fille me paraît la moins satisfaisante. Du reste, le dessin est assez correct pour un tableau de genre, la couleur brillante, sans cesser d'être vraie; et la lumière bien distribuée, est dégradée avec art. On pouvait attendre sans doute plus qu'un tableau de genre, de M. Menjaud qui a remporté le grand prix, au jugement de la quatrième Classe de l'Institut: mais on n'en doit pas moins lui savoir gré d'avoir donné à l'exposition un de ses plus agréables ornemens. D'ailleurs le sujet qu'il a eu le bonheur de traiter répand sur ce tableau de genre un intérêt vif et touchant, une certaine faveur attachée au nom de son héros.

M. Turpin de Grissé.

Cour et portique de la maison de Michel-Ange, près du Capitole. N° 584.

Une touche aimable, la couleur la plus vraie, la plus transparente, la plus fraîche, une dégradation de teintes remarquable par la justesse et par l'effet, rendent ce petit ouvrage digne de rappeler le nom, de retracer la demeure de cet homme extraordinaire, qui, à la fois peintre, architecte, sculpteur, fit, comme l'a dit heureusement un poëte, *briller sur la moderne Rome*

Les trois flambeaux des arts par ses mains rallumés.

Je regrette que les bornes de ce Journal ne me permettent pas de parler des autres ouvrages du même peintre, où brille le plus vrai, le plus heureux talent. J'aurais aussi désiré de pouvoir consacrer un article au tableau de M. Mulard, qui représente *S. M. l'Empereur faisant présent d'un sabre au chef militaire de la ville d'Alexandrie en Égypte.*

Digitized by Google

Ce tableau modelé d'une manière large et moelleuse, est d'une couleur sévère et vraie, d'un dessin grand et correct. Les draperies y sont pour la plupart heureusement inventées et savamment rendues, les têtes d'un beau caractère. Les paysages et les marines de M. Hué, sont faits pour soutenir sa réputation, et méritent de grands éloges. Le tableau de *Jacob mourant en Egypte*, et bénissant ses douze enfans, après avoir prédit à chacun d'eux sa destinée, ne manque ni de style, ni de correction dans le dessin, et me semble d'un bel effet. Il fait honneur au talent de M. Lafond, déjà connu dans les expositions publiques. M. Lejeune attire toujours la foule. Ce n'est point une bataille qu'il a représentée cette fois, mais un bivouac de l'Empereur dans les plaines de la Moravie. On retrouve dans ce bivouac tout le mérite de ses batailles, et sur-tout cette vérité frappante qui ne peut être conservée à ces sortes de représentations que par un témoin oculaire.

M.lle Mayer, a montré dans le tableau du *Flambeau de Vénus*, beaucoup de grâce, et peut-être un peu d'affèterie. Mme Vallain a mis de l'expression et de la naïveté dans celui de *Caïn fuyant avec sa famille, après le meurtre d'Abel*. *La générosité du chevalier Bayard*, par M. Dumets, me semble un ouvrage bien disposé, d'une couleur agréable et douce, et où l'on trouve la réunion trop rare de l'élégance et de la simplicité. *Les sites d'Italie*, de M. Watelet, reproduisent avec autant de vérité que de vigueur, la beauté, l'éclat, la vie de cette nature féconde, la splendeur de ce ciel pur et brillant,

> Ce ciel heureux propice à l'harmonie,
> Au goût des vers, aux talens, aux beaux arts.

Mme Davin a exposé *une Dormeuse*, peinte avec plus de fermeté, qu'il n'est ordinaire à une femme; M. Bourdon un *Télémaque dans l'île de Calypso*, qui, malgré quelques défauts, particulièrement celui d'une couleur trop rousse, se fait sur-tout distinguer par l'élégance du style; M. Blondel, un *Promethée sur le Caucase*, figure d'étude, dont l'exécution est vigoureuse, et montre dans son auteur des connaissances anatomiques très-étendues; enfin M. Queylar un immense tableau des *Héros Grecs, tirant au sort les captifs qu'ils ont faits à la prise de Troie*, ouvrage dans lequel une composition ingrate, et le manque absolu d'effet, n'empêchent point de découvrir un grand mérite de dessin.

En parcourant le *Livret* du salon, je viens d'apercevoir

Digitized by Google

le nom de M. Berthelemy, de l'ancienne académie de peinture : je n'ai pas assez examiné son tableau, pour me permettre d'en porter un jugement ; mais ce nom tromperait beaucoup cette année, s'il n'indiquait pas un bon ouvrage. Je ne puis entrer non plus dans aucun détail sur le tableau de M. le Monnier qui représente les *Ambassadeurs de Rome demandant à l'Aréopage communication des lois de Solon* : je ne l'ai point assez présent à la mémoire ; mais il me semble cependant y avoir remarqué un vrai mérite de composition.

MM. Van-Spaendonck et Van-Daël ont exposé de charmans tableaux de fleurs. C'est le coloris, la fraîcheur, le velouté de la nature. Mais en voyant leurs noms sur la notice, tout le monde s'y attendait ; au lieu que M^me^ Bruyère, dont le nom n'était point encore connu, a étonné les amateurs par un tableau de fruits, plein d'habileté, de soin, et qu'on pourrait aisément prendre pour l'ouvrage d'un maître.

Je voudrais qu'il me fut permis de nommer quelques autres peintres, qui, dans des genres divers, ayant plus ou moins réussi, méritent d'être cités avec honneur. Mais je n'ai point assez d'espace ; une notice complète de l'exposition excéderait trop les bornes de ce journal, principalement consacré à l'analyse des productions littéraires.

PORTRAITS.

Pour jeter quelque espèce de variété dans le compte que je vais rendre de cette partie de l'exposition, j'entremêlerai quelquefois la miniature au grand portrait, sans prétendre par ce mélange rapporcher en aucune sorte les genres, et moins encore comparer les talens.

M. Gérard.

C'est entre des mains si habiles, qu'on sent jusqu'où peut s'élever le *portrait*. On ne sait plus quel rang appartient à ce genre dans les arts du dessin, quand il produit des figures comme celles dont M. Gérard vient d'enrichir en foule le Salon de cette année. Comment cet artiste aussi facile que savant, a-t-il pu se livrer à la fois à tant de travaux divers, et se soutenir dans tous à une si grande hauteur ? — L'art de la composition, celui de tout rallier à l'effet, l'adresse de faire ressortir les figures au milieu des plus brillans accessoires, un choix heureux de positions naturelles et flatteuses, un dessin pur, une couleur fine et suave, et la grâce exquise répandue jusque sur les moindres détails, telle est la réunion très-rare de beautés et d'agrémens, qui distinguent les

Digitized by Google

portraits de S. M. l'impératrice, de la reine de Hollande et du prince royal, de la reine de Naples et de ses enfans. (Il est inutile d'indiquer les numéros.)

Deux portraits d'un autre genre, mais non pas moins remarquables que ceux dont je viens de parler, ont été long-tems exposés dans la même galerie, et à peu de distance l'un de l'autre. Leur comparaison a dû faire sentir avec quel goût, quelle habile adresse le peintre sait choisir ses costumes, ses couleurs, ses accessoires, et les assortir au caractère, à l'expression, aux attitudes de ses figures. Le premier, (portrait du ministre d'Etat comte Regnault (de Saint-Jean-d'Angéli), plein de vigueur dans les chairs, de force d'exécution dans les étoffes, offre un modèle de l'heureux effet qu'on peut quelquefois produire avec un costume entièrement noir. L'autre, (*portrait de S. A. le prince de Bénévent*), plein de douceur, d'harmonie, de science, présente un modèle non moins remarquable de l'alliance des couleurs amies et délicates fondues dans toute la composition, avec le ton des chairs, le calme de la physionomie, et le naturel de l'attitude.

Outre ces divers ouvrages où les modèles sont représentés en pied, M. Gérard a exposé quelques bustes d'un talent non moins élevé. Il faut distinguer sur-tout celui de M. Canova, qui s'est montré avec tant d'honneur dans l'exposition des sculptures modernes. Ce buste n'a point le fini des autres portraits sortis de la même main. Il est peint au premier coup, avec une facilité, une verve, une fougue étonnante. La tête est pleine de vie; elle est d'un grand relief; la couleur en est fort belle, et les ombres qui ne sont que frottées ont autant de vérité que de transparence.

Le buste de M. Ducis ne mérite pas moins l'attention. La pose de la tête, sa vigueur, son expression, son modelage, tout cela porte le cachet du maître. En conservant à la physionomie de ses modèles, le caractère, l'empreinte de leur ame et de leur talent, M. Gérard fait de ses portraits des ouvrages historiques, quand ses modèles sont des hommes célèbres, et qui vivront dans l'avenir. Quiconque aura vu ce buste connaîtra l'auteur d'*Œdipe* et de *Macbeth*, il aura vu,

> ....De l'Eschille anglais évoquant la grande Ombre,
> Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

Ceux que je viens de citer, tirés d'un écrivain supérieur, ami de M. Ducis, je les propose au graveur, comme devant être mis au bas de ce *portrait*, digne à la fois d'une telle inscription, du peintre et du modèle.

Digitized by Google

M. MANSION.

Portrait de M. Clozel, du théâtre de l'Impératrice. Miniature (N° 404).

Quand on ne saurait point que M. Mansion est un élève très-distingué du célèbre Isabey, l'élégance de son dessin en serait un suffisant témoignage : voilà ce que le jeune artiste doit sans doute aux leçons de son habile maître. Une ressemblance parfaite, une couleur aimable, un fini précieux; voilà ce qu'il doit à lui-même, aux heureuses dispositions qu'il a reçus de la nature, à l'étude assidue de son art. Cette étude fructueuse et persévérante, se fait ici remarquer dans les moindres détails. Les cheveux sont faits avec soin, avec habileté, le linge, les étoffes imités jusqu'à l'illusion; et il me semble que l'agrément général unit la raison à la vigueur.

M. Mansion a exposé un *portrait* de femme, aussi en miniature, (N° 405), qui mérite à peu près les même éloges que celui de M. Clozel. VICT.... F....

(La suite au N° prochain).

VARIÉTÉS.

ATHÉNÉE DE PARIS

Cours de littérature et de poësie par M. MURVILLE.

DISCOURS D'OUVERTURE.

L'ORATEUR, après avoir dans son exorde, payé son tribut d'hommages aux hommes de lettres qui l'ont précédé dans le Cours de littérature et de Poësie de l'Athénée de Paris, et sur-tout à M. de Laharpe, annonce que c'est précisément parce que ce célèbre académicien, et ceux qui l'ont remplacé, ont traité la partie élémentaire de la littérature et de la poësie, qu'il croit devoir prendre une autre route. « En effet, dit-il, » si je vous entretiens sans cesse des premiers élémens de » la littérature française et de la poësie, je ne puis que vous » répéter ce que mes prédécesseurs vous ont déjà fait en- » tendre : c'est un trop grand désavantage pour que je ne » cherche pas à l'éviter. Le *matériel des arts* (qu'on me » pardonne cette expression) a des bornes très-circonscrites, » et son cercle est bientôt parcouru : c'est leur domaine » idéal qui est immense comme l'espace. » L'orateur développe alors le plan de son cours. Il annonce qu'il fera passer

Digitized by Google

sous les yeux de ses auditeurs, et successivement, tous les monumens de poësie qui ont mérité aux siècles de Périclès ou d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, et au dix-huitième siècle, le nom de *classique*, et qu'il démontrera que les tems, les lieux, les cultes, les gouvernemens, les lois, les mœurs, la paix, la guerre, les conquêtes, l'esprit d'indépendance, l'état de servitude, sont les principales causes des différences que l'on remarque dans le système poëtique à ces différentes époques. Il annonce de plus qu'il se propose de prouver que le dix-huitième siècle, tant déprécié de nos jours, est digne de marcher de pair avec les quatre autres siècles classiques, et qu'il est tems de rendre aux grands hommes qui l'ont illustré, la justice qui leur est due, et que des ingrats leur refusent. Ce discours est plein d'aperçus nouveaux qui ont été vivement sentis, et qui ne peuvent que donner une idée avantageuse du Cours de M. de Murville.

L'Athénée doit s'applaudir du choix qu'il a fait de ce professeur. Parmi les littérateurs qui auraient pu entreprendre la tâche honorable et pénible dont s'est chargé l'auteur d'*Abdélasis*, il en est peu qui réunissent autant que lui une connaissance profonde des auteurs anciens et modernes, un goût sûr, et une critique aussi juste qu'impartiale.

C. L. C.

NOUVELLES POLITIQUES.

Paris, 9 *Décembre*.

9me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Aranda, le 25 novembre 1808.

Le système militaire des ennemis paraît avoir été le suivant :

Sur leur gauche était l'armée de Galice, composée de la moitié des troupes de ligne d'Espagne et de toutes les ressources de la Galice, des Asturies et du royaume de Léon.

Au centre, était l'armée d'Estramadure, que les corps anglais avaient promis d'appuyer, et qui était composée de toutes les ressources que pouvaient fournir l'Estramadure et les provinces voisines.

L'armée d'Andalousie, de Valence, de la Nouvelle-Castille et d'Arragon, que l'on porte à 70 ou 80 mille hommes, occupait, le 20 novembre, Calahorra, Tudela et les bords de l'Arragon. Cette armée appuyait la droite de l'ennemi : elle était composée de toutes les troupes qui se trouvaient au camp de Saint-Roch, en Andalousie, à Valence, à Carthagène et à Madrid, de toutes les levées et de toutes les ressources de ces provinces. C'est contre cette armée que les corps de l'armée française manœuvrent aujourd'hui, les autres ayant été dispersés et détruits dans les batailles d'Espinosa et de Burgos.

Digitized by Google

Le quartier-général a été transporté le 22 de Burgos à Lerma, et le 23 de Lerma à Aranda.

Le duc d'Elchingen s'est porté le 22 à Soria. Cette ville, qui est l'ancienne Numance, est un chef-lieu de province. C'est un des pays de l'Espagne où les têtes avaient été le plus volcanisées, et c'est celui qui a fait le moins de résistance. La ville a été désarmée, et un comité, composé de gens bien intentionnés, a été chargé de l'administration de la province.

Le duc d'Elchingen occupait par sa cavalerie légère Médina-Celi, et battait la route de Sarragosse à Madrid; son avant-garde marchait sur Agreda.

Le 22, les ducs de Montebello et de Conegliano faisaient leur jonction au pont de Lodosa.

Le 24, le duc de Bellune portait son quartier-général à Venta-Gomez.

Presque toutes les routes de communication de Madrid avec les provinces du nord se trouvent interceptées, un grand nombre de couriers et de malles de poste aux lettres sont tombés entre les mains de nos coureurs. La confusion paraît extrême à Madrid, et il règne dans toute la nation un défaut de confiance et un desir du repos et de la paix que la puérile arrogance et la criminelle astuce des meneurs ne parviennent pas à détruire.

Il paraît difficile que l'armée qui forme la droite de l'ennemi, et qui est sur l'Ebre, puisse se replier sur Madrid et sur le midi de l'Espagne. Les événemens qui se préparent décideront probablement du sort de cette autre moitié de l'armée espagnole.

Le tems est humide; un brouillard épais règne depuis trois jours. Cette saison est plus défavorable encore aux naturels du pays qu'aux hommes accoutumés aux climats du Nord.

10^me^ BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Aranda de Duero, le 26 novembre 1808.

Il paraît que les forces espagnoles s'élèvent à 180,000 hommes effectifs.

80,000 hommes effectifs faisant 60,000 hommes sous les armes qui composaient les armées de Galice et d'Estramadure, et que commandaient Blake, la Romana et Galuzzo, ont été dispersés et mis hors de combat.

L'armée d'Andalousie, de Valence, de la Nouvelle-Castille et d'Arragon que commandaient Castanos, Penas et Palafox, et qui paraissait être également de 80,000 hommes, c'est-à-dire de 60,000 hommes sous les armes, aura sous peu de jours accompli ses destins. Le maréchal duc de Montebello a ordre de l'attaquer de front avec 30,000 hommes, tandis que les ducs d'Elchingen et de Bellune sont déjà placés sur ses derrières.

Reste 60,000 hommes effectifs qui peuvent donner 40,000 hommes sous les armes, dont 30,000 sont en Catalogne et 10,000 existent à Madrid, à Valence et dans les autres lieux de dépot, ou sont en mouvement.

Avant de faire un pas au-delà du *Duero*, l'Empereur a pris la résolution de faire anéantir les armées du centre et de gauche, et de faire subir le même sort à celle de droite du général Castanos.

Lorsque ce plan aura été exécuté, la marche sur Madrid ne sera plus qu'une promenade. Ce grand dessin doit à l'heure qu'il est, être accompli.

Quant au corps de Catalogne, étant en partie composé des troupes de Valence, Murcie et Grenade, ces provinces menacées retireront leurs

Digitized by Google

vent, au contraire, à ces compositions bien pensées, où des scènes adaptées à la nature, au caractère du site, contribuent, selon le sujet, à le rendre plus terrible, ou à relever son élégance et sa fraîcheur.

C'est ainsi que M. Mongin a placé, dans un site effrayant et pittoresque, un intéressant épisode qui méritait l'accueil flatteur dont le public l'a honoré (N° 436). Un marchand forrain voyage pour son commerce. Arrêté par un ruisseau débordé, il le fait d'abord franchir par deux chevaux chargés de ses marchandises. Tous deux passent heureusement. Monté lui-même sur un troisième, il parvient jusqu'au milieu du torrent : soudain sa monture s'abat; le cheval et le cavalier sont entraînés par les eaux. Un chien qui suivait son infortuné maître, se jette à la nage, le suit, l'atteint, le saisit par une mauvaise ceinture nouée autour de son corps; et l'aurait infailliblement sauvé, si l'étoffe eût pu résister à ses fréquentes secousses. Elle vient de se rompre, quand déjà il touchait au rivage. Un misérable lambeau resté à la gueule du généreux animal, est l'unique fruit de sa peine. La courageuse amitié de ce digne compagnon de l'homme, qui, sans considérer le péril, s'y précipite après lui dans l'espérance de le sauver, et demeure ensuite sur la rive, inconsolable de n'avoir pu réussir, sa douleur, son agitation, ne forment-elles pas le plus heureux contraste avec l'insouciance et le calme de ces chevaux, qui, porteurs de la fortune de leur maître, restent insensibles à son sort, et poursuivent paisiblement la route accoutumée?

La teinte de ce tableau est sombre, et pour ainsi dire, sinistre comme l'événement qu'il retrace. Un rayon de soleil qui vient dissiper les restes de l'orage, éclaire cette scène terrible, et les eaux, encore troublées et bondissantes, sont rendues avec une affreuse vérité. La tête de l'homme a l'expression de l'effroi et du désespoir : le malheureux lève ses mains vers le ciel qui repousse sa prière. On frémit à la vue de son danger, et l'on s'intéresse à la douleur de l'animal dont les nobles efforts méritaient d'être récompensés par un plus heureux succès. Quel que soit cependant le mérite de ce tableau, l'on pourrait y relever des tâches; on pourrait sur-tout inviter M. Mongin à moins découper le profil de ses arbres, et à rendre leurs masses moins lourdes.

Un autre tableau du même artiste, (N°. 347,) reproduit avec une grande exactitude l'un de ces sites extraordinaires que présentent les Alpes de la Suisse. Les voyageurs peuvent reconnaître ce chemin si pittoresque qui conduit de la belle

Digitized by Google

vallée de Hasly aux glaciers si curieux de Grindelswald. On trouve réunie dans ce site à ce que la nature stérile offre de plus singulier et de plus sauvage, une riche et féconde végétation, couronnée par quelques-uns de ces chalets dans lesquels les pasteurs montagnards abritent leurs troupeaux, et preparent leurs laitages. Une petite caravane conduite par des guides du pays est tout à coup arretée par des ours qu'elle se dispose à combattre. Cette scène est remplie de vérité; les figures sont touchées avec esprit; et l'on reconnaît partout un pinceau large et facile. M. Mongin a exposé sous le même numéro diverses études peintes et lavées, extraites d'une immense et intéressante collection qu'il a, dit-on, recueillie dans plusieurs voyages en Suisse.

M. Droling.

Le Petit Commissionnaire. N° 185.

Un enfant, une lettre à la main, demande à un cordonnier de lui indiquer la demeure où cette lettre doit être rendue. Le cordonnier sort de son échope, et la lui montre du doigt. Par l'ouverture d'une croisée, l'on aperçoit en buste une jeune femme.

Sujet bien simple sans doute, mais d'une exécution bien vraie. Il est impossible de trouver des attitudes plus justes, des physionomies plus naturelles. D'ailleurs la couleur est convenable, assez brillante, la touche agréable, et les accessoires finis avec beaucoup de soin.

M. Roëhn.

Avantageusement connu depuis plusieurs années, M. Roëhn était regardé avec raison comme un de nos meilleurs peintres de genre. Chaque exposition nouvelle avait fait remarquer de nouveaux progrès dans son talent: l'on en attendait encore, quoiqu'il se fut montré avec éclat au dernier *Salon*. Mais ce qu'on n'attendait pas, ce qui m'a surpris agréablement je l'avoue, ce sont deux ouvrages d'un ordre plus élevé, dont l'un représente un sujet historique, et qui sont tous deux très-dignes d'estime. L'*Hôpital des Français et des Russes à Mariembourg*, N° 524, mérite sur-tout une distinction flatteuse. Ce tableau est composé d'un grand nombre de groupes, presque tous également vrais et touchans, pleins de sentiment et d'expression. Cependant malgré leur nombre, et le vif intérêt que chacun d'eux inspire, les regards sont attirés sur-tout par le groupe charmant d'une jeune personne qui vient, suivie de sa mère, apporter un bouillon à un soldat français. La place qu'occupe

Digitized by Google

troupes si toutefois l'état des communications le permet; dans tous les cas, le 7e corps, après avoir terminé le siège de Roses, en rendra bon compte.

A Barcelonne, le général Duhesme, avec 15,000 hommes approvisionnés pour six mois, répond de cette importante place.

Nous n'avons pas parlé des forces anglaises. Il paraît qu'une division est en Galice, et qu'une autre s'est montrée à Badajoz vers la fin du mois passé. Si les Anglais ont de la cavalerie, nous devrions nous en apercevoir; car nos troupes légères sont presque parvenues aux frontières du Portugal. S'ils ont de l'infanterie, ils ne sont pas probablement dans l'intention de s'en servir en faveur de leurs alliés, car voilà 30 jours que la campagne est ouverte; trois fortes armées ont été détruites, une immense artillerie a été enlevée; les provinces de Castille, de la Montana, d'Arragon, de Soria, etc., sont conquises; enfin le sort de l'Espagne et et du Portugal est décidé, et l'on n'entend parler d'aucun mouvement des troupes anglaises.

Cependant la moitié de l'armée française n'est point encore arrivée; une partie du 4e corps d'armée, le 5e et le 8e corps entiers, six régimens de cavalerie légère, beaucoup de compagnies d'artillerie et de sapeurs, et un grand nombre d'hommes des régimens qui sont en Espagne, n'ont pas encore passé la Bidassoa.

A la vérité et sans faire tort à la bravoure de nos soldats, on doit dire qu'il n'y a pas de plus mauvaises troupes que les troupes espagnoles: elles peuvent comme les Arabes tenir derrière des maisons; mais elles n'ont aucune discipline, aucune connaissance des manœuvres, et il leur est impossible de résister sur un champ de bataille. Les montagnes même ne leur ont offert qu'une faible protection. Mais grâce à la puissance de l'inquisition, à l'influence des moines, à leur adresse à s'emparer de toutes les plumes et à faire parler toutes les langues, on croit encore dans une grande partie de l'Espagne que Blake a été vainqueur, que l'armée française a été détruite, que la garde-impériale a été prise. Quel que soit le succès momentané de ces misérables ressources et de ces ridicules efforts, le règne de l'inquisition est fini, ses tribunaux révolutionnaires ne tourmenteront plus aucune contrée de l'Europe; en Espagne comme à Rome l'inquisition sera abolie; et l'affreux spectacle des auto-da-fé ne se renouvellera pas; cette réforme s'opérera malgré le zèle religieux des Anglais, malgré l'alliance qu'ils ont contractée avec les moines imposteurs, qui ont fait parler la Vierge *d'el Pilar* et les saints de Valladolid. L'Angleterre a pour alliés le monopole, l'inquisition et les franciscains: tout lui est bon, pourvu qu'elle divise les peuples et qu'elle ensanglante le Continent.

Un brick anglais *le Ferrets*, parti de Portsmouth le 11 de ce mois, a mouillé le 22 dans le port de Saint-Ander qu'il ne savait pas être occupé par les Français; il avait à bord des dépêches importantes, et beaucoup de papiers anglais dont on s'est emparé.

On a trouvé à Saint-Ander une grande quantité de quinquina et de denrées coloniales qui ont été envoyées à Bayonne.

Le duc de Dalmatie est entré dans les Asturies, plusieurs villes et beaucoup de villages ont demandé à se soumettre pour sortir enfin de l'abîme creusé par les conseils des étrangers, et par les passions de la multitude.

11me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Aranda de Duero, le 27 novembre 1808.

S. M., dans la journée du 19, avait fait partir le maréchal duc de

Digitized by Google

Montebello avec des instructions pour les mouvemens de la gauche dont elle lui donna le commandement.

Le duc de Montebello et le duc de Conegliano se concertèrent le 20, à Lodosa, pour l'exécution des ordres de S. M.

Le 21, la division du général Lagrange, avec la brigade de cavalerie légère du général Colbert et la brigade de dragons du général Dijon, partirent de Logrogno par la droite de l'Ebre.

Au même moment, les quatre divisions composant le corps d'armée du duc de Conegliano, passèrent le fleuve à Lodosa, abandonnant tout le pays entre l'Ebre et Pampelune.

Le 22, à la pointe du jour, l'armée française se mit en marche. Elle se dirigea sur Calahora où était la veille le quartier-général de Castanos; elle trouva cette ville évacuée. Elle marcha ensuite sur Alfaro; l'ennemi s'était également retiré.

Le 23, à la pointe du jour, le général de division Lefebvre, à la tête de la cavalerie, et appuyé par la division du général Morlot, faisant l'avant-garde, rencontra l'ennemi. Il en donna sur-le-champ avis au duc de Montebello, qui trouva l'armée ennemie forte de sept divisions, formant 45,000 hommes présens sous les armes, la droite en avant de Tudela, et la gauche occupant une ligne d'une lieue et demie, disposition absolument vicieuse. Les Arragonais étaient à la droite, les troupes de Valence et de la Nouvelle-Castille étaient au centre, et les trois divisions d'Andalousie, que commandait plus spécialement le général Castanos, formaient la gauche. Quarante pièces de canon couvraient la ligne ennemie.

A neuf heures du matin, les colonnes de l'armée française commencèrent à se déployer avec cet ordre, cette régularité, ce sang-froid qui caractérisent de vieilles troupes. On choisissait les emplacemens pour établir en batterie une soixantaine de pièces de canon; mais l'impétuosité des troupes et l'inquiétude de l'ennemi n'en donnèrent pas le temps. L'armée espagnole était déjà vaincue par l'ordre et par les mouvemens de l'armée française.

Le duc de Montebello fit enfoncer le centre par la division du général Maurice Mathieu. Le général de division Lefebvre, avec sa cavalerie, passa aussitôt au trot par cette trouée, et enveloppa, par un quart de conversion à gauche, toute la droite de l'ennemi.

Le moment où la moitié de la ligne ennemie se trouva ainsi tournée et culbutée fut celui où le général Lagrange attaqua le village de Cascante, où était placée la ligne de Castanos, qui ne fit pas meilleure contenance que la droite et abandonna le champ de bataille en laissant son artillerie et un grand nombre de prisonniers. La cavalerie poursuivit les débris de l'armée ennemie jusqu'à Mallen, dans la direction de Saragosse, et jusqu'à Tarragone, dans la direction d'Agreda. Sept drapeaux, trente pièces de canon avec leurs attelages et leurs caissons, 12 colonels, 300 officiers et 3000 hommes ont été pris. 4000 Espagnols sont restés sur le champ de bataille ou ont été jetés dans l'Ebre. Notre perte a été légère; nous avons eu 60 hommes tués et 400 blessés; parmi ces derniers se trouve le général de division Lagrange, qui a été atteint d'une balle au bras.

Nos troupes ont trouvé à Tudela beaucoup de magasins.

Le maréchal duc de Conegliano s'est mis en marche sur Saragosse.

Pendant qu'une partie des fuyards se retirait sur cette place, la gauche, qui avait été coupée, fuyait en désordre sur Tarragone et Agreda.

Le duc d'Elchingen, qui était le 22 à Soria, devait être le 23 à Agreda; pas un homme n'aurait échappé. Mais ce corps d'armée se trouvant

Digitized by Google

trop fatigué, séjourna le 23 et le 24 à Soria. Il arriva le 25 à Agreda assez à tems pour s'emparer encore d'une grande quantité de magasins.

Un nommé Palafox, ancien garde du corps, homme sans talens et sans courage, espèce de mannequin d'un moine, véritable chef du parti qui lui avait fait donner le titre de général, a été le premier à prendre la fuite. Au reste, ce n'est pas la première fois qu'il agit de la sorte; il a fait de même dans toutes les occasions.

Cette armée de 45,000 hommes a été aussi battue et défaite, sans que nous ayions eu plus de 6000 hommes engagés.

Le combat de Burgos avait frappé le centre de l'ennemi, et la bataille d'Espinosa la droite; la bataille de Tudela a frappé la gauche. La victoire a ainsi foudroyé et dispersé toute la ligne ennemie.

12me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Aranda de Duero, le 28 novembre 1808.

A la bataille de Tudela, le général de division Lagrange, chargé de l'attaque de Cascante, fit marcher sa division par échelons, et se mit à la tête du premier échelon composé du 25e régiment d'infanterie légère, qui aborda l'ennemi avec une telle décision, que 200 Espagnols furent percés dans la première charge par les bayonnettes. Les autres échelons ne purent donner. Cette singulière intrépidité avait jeté la consternation et le désordre dans les troupes de Castanos. C'est dans cette circonstance que le général Lagrange, qui était à la tête de son premier échelon, a reçu une balle qui l'a blessé assez dangereusement.

Le 26, le duc d'Elchingen s'est porté, par Tarragone, sur Borja. L'ennemi avait mis le feu à un parc d'artillerie de 60 caissons que les Espagnols avaient à Tarragone.

Le général Maurice Mathieu est arrivé le 25 à Borja, poursuivant l'ennemi et ramassant à chaque instant de nouveaux prisonniers dont le nombre est déjà de 5000. Ils appartiennent tous aux troupes de ligne. Le soldat n'a pardonné à aucun paysan armé. Le nombre des pièces de canon prises est de 37.

Le désordre et le délire se sont emparés des meneurs. Pour première mesure, ils ont fait un manifeste violent par lequel il déclarent la guerre à la France. Ils lui imputent tous les désordres de leur cour, l'abâtardissement de la race qui régnait, et la lâcheté des grands qui, pendant tant d'années, se sont prosternés de la manière la plus abjecte aux pieds de l'idole qu'ils accablent de toute leur rage, aujourd'hui qu'elle est tombée.

On se ferait en Allemagne, en Italie, en France, une bien fausse idée des moines espagnols, si on les comparait aux moines qui ont existé dans ces contrées. On trouvait parmi les Bénédictins, les Bernardins, etc. de France et d'Italie une foule d'hommes remarquables dans les sciences et dans les lettres. Ils se distinguaient et par leur éducation et par la classe honorable et utile d'où ils étaient sortis. Les moines espagnols, au contraire, sont tirés de la lie du peuple, il sont ignares et crapuleux. On ne saurait leur trouver de ressemblance qu'avec des artisans employé dans les boucheries; ils en ont l'ignorance, le ton et la tournure. Ce n'est que sur le bas peuple qu'ils exercent leur influence. Une maison bourgeoise se serait crue déshonorée en admettant un moine à sa table.

Quant aux malheureux paysans espagnols, on ne peut les comparer qu'aux fellahs d'Egypte; ils n'ont aucune propriété, tout appartient soit aux moines, soit à quelque maison puissante. La faculté de tenir une

Digitized by Google

auberge est un droit féodal; et dans un pays aussi favorisé de la nature, on ne trouve ni postes, ni hôtelleries. Les impositions mêmes ont été aliénées et appartiennent aux seigneurs. Les grands ont tellement dégénéré qu'ils sont sans énergie, sans mérite et même sans influence.

On trouve tous les jours à Valladolid et au-delà des magasins d'armes considérables. Les Anglais ont bien exécuté cette partie de leur engagemens. Ils avaient promis des fusils, des poignards, des libelles, et ils en ont envoyé avec profusion. Leur esprit inventif s'est signalé, et ils ont poussé fort loin l'art de répandre des libelles, comme, dans ces derniers tems ils s'étaient distingués par leurs fusées incendiaires. Tous les maux, tous les fléaux qui peuvent affliger les hommes viennent de Londres.

— L'anniversaire du couronnement de S. M. a été célébré le 2 décembre, avec un concours immense de citoyens, dans toutes les églises et dans tous les temples de la capitale. Quelle époque, en effet plus mémorable, et qui rappelle de plus grands souvenirs, que celle où la France et la religion, mues par le sentiment de la reconnaissance, posèrent la couronne sur la tête du héros qui seul avait su les défendre également du fer des ennemis et du poignard des factieux.

Cependant l'Empereur voit dans le premier trône du monde, moins une récompense des services qu'il a déjà rendus à la patrie, qu'une obligation de rendre la patrie tous les jours plus heureuse.

Chaque année, en effet, de nouvelles conceptions, de nouvelles lois, de nouveaux bienfaits ajoutent à la prospérité de l'Etat et augmentent les partisans d'un gouvernement qui a détruit tous les partis.

Un code civil mûri par l'expérience, assure la liberté, la tranquillité, le patrimoine des familles. Un code criminel, préparé par la sagesse, présente de nouvelles garanties à l'innocence, et règle la punition du crime. Déjà le code Napoléon régit une partie de l'Europe, et deviendra pour nos neveux, ce qu'était pour nous le code des lois romaines.

Les finances sont réorganisées; le sort des créanciers de l'Etat, si incertain jusqu'alors, est assuré pour jamais. Flattés de voir un collègue dans le chef même de la nation, les savans énorgueillis reculent les bornes de la science. Les lettres sont encouragées par des prix décennaux; et les arts annoblis sont appelés à partager la récompense du courage. Déjà les exploits de l'armée française sont éternisés par le talent des plus célèbres artistes; ou plutôt, les artistes les plus distingués veulent éterniser leur nom, en l'associant à la gloire de Napoléon et de son armée.

La noblesse est recréée; mais la féodalité est pour jamais éteinte. La même main qui donne des titres abolit les privi-

Digitized by Google

léges : preuve solennelle que le père de ses soldats est aussi le père de la patrie, et qu'il sait faire tout ce qu'il faut pour soutenir le trône ; mais qu'il sait encore mieux chérir et protéger son peuple.

Des monumens superbes embellissent Paris ; d'utiles monumens enrichissent les provinces ; la capitale voit se relever avec éclat ce vieux Louvre, dont la décadence semblait suivre la décadence des rois de la troisième dynastie.

Napoléon commande, et des quartiers nouveaux, des fontaines, des palais, des colonnes s'élèvent en foule dans la capitale. Il ordonne, et des canaux sans nombre traversent en tous sens la France et la fertilisent. Le monarque parcourt lui-même son Empire, et fertilise tout sur son passage. Il parle, et les Alpes s'applanissent à sa voix ; il part, et bientôt *il n'y aura plus de Pyrénées*. L'armée française, obligée d'aller en Espagne soumettre des fanatiques insurgés, attend le détail des fêtes données dans l'intérieur de la France en mémoire du couronnement, et enverra en échange aux Français le bulletin d'une nouvelle victoire, manière accoutumée dont elle célèbre cette glorieuse époque.

En voyant les nombreux monumens qui s'élèvent de toutes parts, en comptant les victoires remportées par l'aigle impériale, ne dirait-on pas que l'époque du couronnement date au moins d'un demi-siècle ; témoin des réjouissances de Paris, de l'élan de tous les cœurs, des transports de l'allégresse publique ne dirait-on pas que c'est aujourd'hui le jour du couronnement même ?

R.

ANNONCES.

Essai sur l'origine de la gravure en bois et en taille-douce, et sur la connaissance des estampes des 15e et 16e siècles, où il est parlé aussi de l'origine des cartes à jouer et des cartes géographiques ; suivi de recherches sur l'origine du papier de coton et de lin, sur la Calligraphie, depuis les plus anciens tems jusqu'à nos jours ; sur les miniatures des anciens manuscrits ; sur les filigranes des papiers des 14e 15e et 16e siècles, ainsi que sur l'origine et le premier usage des signatures et des chiffres dans l'art de la typographie. — Deux vol. in-8° ; avec 20 gravures. — Chez F. Schoell, libraire, rue des Fossés-St-Germain-l'Auxerrois, n° 29. — Prix, 15 fr., et 18 fr. francs de port ; sur papier grand-raisin vélin satiné, 30 fr., et 33 fr. francs de port.

Pollion, ou *le Siècle d'Auguste*, par M. L. F. de Bugny. — Quatre vol. in-8°. — Chez Garnery, libraire, rue de Seine, n° 6.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXVII.)

(SAMEDI 17 DÉCEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

STANCES

SUR LA PERTE DES ILLUSIONS DE LA JEUNESSE.

NON, l'illusion mensongère
Ne peut nous rendre heureux long-tems:
Sa flamme vive, mais légère,
Ne survit pas à nos beaux ans.

Lorsque du tems suivant la course,
Dans notre été nous avançons,
Chaque moment que nous passons,
D'un prestige tarit la source.

Bientôt l'austère vérité,
A nos regards s'offre sans cesse,
Et sous le nom de la sagesse,
Glace le cœur désenchanté.

Dans nos esprits elle fait naître
Une clarté qui les confond:
Les hommes semblent ce qu'ils sont,
Et non plus ce qu'ils pourraient être.

Malgré soi, par le tems mûri,
Rien ne subjugue, rien n'étonne,
Tranquille, aujourd'hui l'on raisonne
Sur ce qu'hier on eût senti.

Digitized by Google

Avec réserve l'on s'enflamme,
On juge même ce qui plaît :
On sourit de l'injuste blame
Dont naguère l'on s'indignait.

Plaisirs, talens, riantes grâces,
Vos voluptés sont déjà loin !
On veut encor suivre vos traces ;
Mais on n'en sent plus le besoin.

Le dirai-je ? (ô pouvoir terrible
Du tems qui dévore en secret !)
On rougirait d'être sensible,
Si la raison le défendait.

L'ame, pour s'attendrir sans honte,
Consulte la réflexion ;
Et déjà, pour s'en rendre compte,
On sait braver l'émotion.

Ainsi la froide expérience
Analysant même le cœur,
Semble ajouter à la prudence
Ce qu'elle ravit au bonheur.

Ainsi, de sa vie on efface
Jusqu'aux chimères de l'espoir ;
Et l'on trouble l'instant qui passe,
Par l'instant que l'on veut prévoir.

Mais quoi ! l'homme doit-il se plaindre ?
La nature agit-elle en vain ?
Non, vers le but qu'il faut atteindre,
Elle nous conduit par la main.

C'est dans sa tendresse profonde,
Qu'elle aime à nous porter des coups :
Elle nous détache du monde,
Quand il se détache de nous.

A nos regrets inévitables,
Sa prévoyance met un frein,
Et rend nos jours moins agréables,
Quand ils approchent de leur fin.

Par cette pente qu'il faut suivre,
En paix, au terme parvenu,
On sent que, s'il est doux de vivre,
Il peut l'être d'avoir vécu.

Digitized by Google

Et lorsque tout nous abandonne,
Lorsque la mort vient nous saisir,
A l'homme que sa faux moissonne,
Elle n'ôte qu'un souvenir.

Madame CONSTANCE DE S.

L'AUTEL DE LA PITIÉ.

C'EST dans des tortures musculaires et nerveuses dont on ne peut se figurer la violence intolérable, que ces vers ont été composés, sur le défi d'un ami qui soutenait que ce passage de Stace pouvait bien s'imiter, mais ne pouvait pas se traduire.

Au milieu de la ville, un autel respecté
N'est point celui d'un dieu terrible et redouté.
C'est-là que la pitié se choisit sa demeure :
C'est l'asyle sacré du malheureux qui pleure.
Jour et nuit on l'aborde ; et sans fin, sans repos,
Elle voit à ses pieds des supplians nouveaux.
Prier, c'est la fléchir : sa bonté secourable
N'a jamais repoussé le vœu d'un misérable,
Et la plainte sur elle a des droits tous-puissans.

Urbe fuit mediâ nulli concessa potentûm
Ara Deûm : mitis posuit clementia sedem :
Et miseri fecêre sacram : sine supplice nunquam
Illa novo ; nullâ damnavit vota repulsâ.
Auditi quicumque rogant ; noctesque diesque
Ire datum, et solis numen placare querelis.

Son culte est peu coûteux : ni le sang, ni l'encens,
Ne fume à son autel, où l'on voit pour guirlandes
Des tresses de cheveux, et des pleurs pour offrandes,
Et les tristes lambeaux, qu'un mortel affligé
Y laisse en les quittant, quand son sort est changé.
Inspirant le respect, sans inspirer la crainte,
Un bois religieux l'enferme en son enceinte :
Là verdit l'olivier qui demande la paix,
Le laurier tutélaire et le triste cyprès.

Parca superstitio : non thurea flamma, nec altus
Accipitur sanguis ; lacrymisque altaria sudant,
Mœstarumque super libamina serta comarum,
Pendent, et vestes mutatâ sorte relictæ.
Mite nemus circà, cultuque insigne verendo,
Vittatæ laurus, et supplicis arbor olivæ.

Digitized by Google

Au marbre façonné pour un pieux usage ;
La déesse n'a point confié son image :
Seul temple digne d'elle, elle habite les cœurs.
Autour de son autel, réfuge des malheurs,
Quel concours de proscrits, de tout rang, de tout âge !
Les seuls heureux jamais n'y portent leur hommage.

Nulla autem effigies ; nulli commissa metallo
Forma deæ ; mentes habitare et pectora gaudet.
Semper habet trepidos, semper locus horret egenis
Cœtibus : ignotæ tantùm felicibus aræ.

Stace gagne a être lu par fragmens, comme tous les auteurs qui pêchent par l'ensemble, et qui à de grands défauts joignent de grandes beautés. DESAINTANGE.

LA BLANCHE MARGUERITE.

ROMANCE.

Bien que Brigitte eût à peine quinze ans,
Et qu'elle fût une simple bergère,
Avait gagné le cœur du jeune Hilaire,
Page du roi, né d'illustres parens.
Devers les murs du château de Vincenne
Elle menait ses brebis chaque jour,
Et chaque jour, pour lui conter sa peine,
Le jeune page abandonnait la cour.

Sous un grand chêne où le saint roi Louis
Avait rendu la justice naguère,
Survint un jour l'innocente bergère ;
C'était le lieu d'un rendez-vous promis.
Mais, ô douleur ! pas n'y trouve le page,
Et vainement l'attendit jusqu'au soir ;
Le lendemain attendit davantage ;
Soins superflus ! il ne vint pas la voir.

Jà, sont huit jours passés en grand tourment ;
Espoir va fuir : mais la triste Brigitte,
Seulette aux champs, cueille une marguerite
Qu'elle interroge ensuite en l'effeuillant.
Reviendra-t-il, se dit la jouvencelle ?
Pas ne viendra, répond la blanche fleur :
Or le beau page était caché près-d'elle ;
Il s'écria : L'oracle est un menteur.

M. RÉVOILE.

Digitized by Google

ENIGME.

Quoique dans le discours j'occupe un triple emploi,
Seulement comme nom je vais ici paraître.
Dans ce sens qui n'est donc que le tiers de mon être,
Un français aux combats ne présente que moi.
Si ce n'est point assez pour me faire connaître,
(Observe bien, lecteur :) tu sauras, que peut-être
Quand tu me cherches loin, je parais devant toi:

Sartres, *professeur, à Laval.*

LOGOGRIPHE.

Quoique je sois, lecteur, un être inanimé,
De plaire et d'amuser j'ai pourtant l'avantage.
Un sens chez l'homme exquis est-il par moi charmé?
Tout son cœur se remplit de gaîté, de courage.
Sans être oiseau, je puis un bec vous présenter.
Je me donne des airs, sans en être plus fière.
Le plaisir que je fais je ne le peux goûter;
L'on voit sur moi des clefs sans que je sois portière.
J'offre, dans mes dix pieds, un des quatre élémens;
Un fleuve, une saison; deux notes de musique;
Ce qui de la nature embellit les présens;
Une arme; un quadrupède utile et domestique;
Un mont; un très-grand titre; un objet précieux;
Du vol le synonyme, et la boisson des Dieux.

Par M. Dauvergne.

CHARADE.

Dans ces tems trop connus de crime, de carnage,
Où de fiers assassins, pour assouvir leur rage
Semèrent en tous lieux l'épouvante et l'horreur;
Mon premier fut souvent en but à leur fureur.
Si mon dernier, ami, se déchaîne sur l'onde,
Le hardi nautonnier, sans redouter la mort,
Affronte les dangers d'une mer vagabonde,
Et jouit de l'espoir de regagner le port.
Jadis, dans mon entier, voulant devenir sage
L'amante pour toujours cessait d'être volage.

Digitized by Google

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Tête-à-Perruque.*
Celui du Logogriphe est *Convulsion.*
Celui de la Charade est *Sou-pape.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

IDYLLES DE THÉOCRITE, avec la traduction latine et francaise, par Mr J. B. GAIL, professeur de littérature grecque au Collége de France. — *Troisième édition*, augmentée d'un volume d'*Observations littéraires et critiques.* — Deux volumes in-12, français seulement, avec des notes; prix, 2 fr. 50 c. — Trois volumes petit in-4°, grec-français-latin, avec dix belles estampes de Moitte, Barbier et Boichot; papier vélin, 30 fr. *Idem*, plus grand papier, 36 fr. A Paris, chez *Fr. Gail*, neveu, au Collége de France.

LA poësie bucolique est peut-être de tous les genres de littérature celui qui paraît le plus étranger au génie, aux mœurs et au goût des Français. Elle fut cependant cultivée par des hommes d'un talent facile et d'un esprit peu commun, à l'aurore de ce beau siècle qui a mérité le titre de *grand*, comme le monarque dont il porte le nom. Segrais se fit alors une réputation poëtique par des idylles où l'on trouve quelquefois de la délicatesse et du naturel. A la même époque, Racan, dont on pourrait citer encore des vers très-heureux et des morceaux fort supérieurs aux idylles de Segrais, mérita le suffrage du sévère Boileau :

> Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits,
> Racan, chanter Phillis, les bergers et les bois.

Mais grâces à ce même Boileau qui créa, pour ainsi dire, le goût et la saine critique parmi ses contemporains, nous pouvons aujourd'hui récuser un petit nombre de ses premiers jugemens : et, par exemple, quand il prodigua tant d'éloges à Voiture, cet homme,

Digitized by Google

dont la raison supérieure devait bientôt éclairer son siècle, commença par s'égarer avec lui. Je ne dis point qu'on doive également rejeter son opinion sur le talent bucolique de Racan; mais il est certain que les ouvrages de ce poëte ne sont lus, de nos jours, que par ces amateurs passionnés de la poësie, que dix beaux vers consolent toujours d'une longue attente et d'un peu d'ennui.

Quant aux idylles de Segrais, elles ne sont guères plus connues que sa *traduction des Géorgiques* de Virgile; traduction à laquelle les recherches minutieuses de l'envie valurent à peine un instant de souvenir, dans le tems où pour se venger du chef-d'œuvre de M. Delille, elle faisait une guerre si malheureuse aux hémistiches et au talent.

Mais à l'époque où nos succès dans tous les genres dramatiques fondèrent à jamais la gloire littéraire de la nation, la poësie pastorale dont les tableaux ne présentent ordinairement qu'un drame simple et rustique, et dont l'origine se retrouve auprès du berceau de la comédie, eut parmi nous un moment d'éclat. Madame Deshoulières fut contemporaine de Molière, de Racine et de La Fontaine. Ces grands écrivains ont eu peu d'héritiers : Mad^me^ Deshoulières, au contraire, n'a pas manqué de successeurs, et je ne vois pas trop ce que la poësie bucolique y a gagné. Les premiers qui se présentent sont Fontenelle et Lamothe.

Ces deux académiciens célèbres semblent avoir pris à tâche de prouver, par leurs pastorales, qu'il est au moins un genre dans lequel l'esprit n'est bon à rien. Je ne sais pas s'il est possible d'être plus froid, plus fade et plus ennuyeux avec plus de finesse, de recherche et de prétention. Au ridicule d'avoir donné le titre d'*Églogues* à des conversations rimées, dignes de nos cercles les plus polis, Fontenelle ajouta celui de composer une poëtique particulière, destinée à prouver qu'il avait mieux connu ce genre que Théocrite et Virgile. Malgré l'épouvantable abondance de poësies épiques, lyriques et pastorales dont nous sommes à présent accablés, les vers de Fontenelle ne doivent peut-être qu'à ceux de Lamothe l'avantage de n'être pas les plus insi-

Digitized by Google

pides de notre langue : et cependant, après les avoir soutenus de quelques paradoxes qui ne sont pas toujours ingénieux, l'auteur se crut le législateur et le modèle de la poësie bucolique. Heureusement sa réputation a des bases plus honorables et plus solides. Lorsqu'on veut, comme Mad^me^ de Sévigné, rester fidèle à ses vieilles admirations, ou se rappelle les *Mondes* et les *Eloges des Académiciens*.

Je ne crois pas devoir citer parmi nos titres, dans la poësie pastorale, l'imitation élégamment infidèle des Églogues de Virgile par l'auteur de *la Chartreuse* et de *Vert-Vert*. M. de Langeac, et plus récemment encore, M. Tissot, ont prouvé qu'il était possible d'approcher davantage du modèle sans que la gêne de la traduction nuisît à l'élégance du style. L'un et l'autre ont senti qu'on ne remplaçait point les grâces naïves de l'idylle par la finesse et la légéreté, pas même par cette molle négligence et cette facilité rapide qui caractérisent les vers de Gresset. Mais ces traductions, quoique supérieures à beaucoup d'ouvrages originaux, ne répondent qu'imparfaitement au reproche qu'on nous fait de n'être point propres à la poësie bucolique. Depuis M^me^ Deshoulières jusqu'à nos jours, il faut traverser un siècle d'essais malheureux et d'oubli mérité, pour entendre enfin les muses françaises tirer quelques sons touchans de la flûte des bergers.

Un petit nombre d'églogues et de pastorales en prose poëtique, a fait la fortune littéraire de Florian. Sa plume est chaste, élégante et pure; un intérêt doux et tendre respire dans ses tableaux; mais la couleur en est souvent monotone, la composition froide et commune; et pour me servir d'une expression connue, difficile à remplacer par un mot plus juste, *il n'y a point de loups dans ses bergeries*.

Au reste, Florian, dont la Muse timide n'ose jamais faire un pas sans être protégée par un exemple, ne fut que l'imitateur aimable d'un poëte étranger, le seul qui, parmi les modernes, ait su rendre à l'églogue ses traits antiques et ses charmes ingénus. C'est à Gessner que cet honneur appartient. L'histoire de la poësie bucolique chez nos voisins et chez nos rivaux, n'offrirait

Digitized by Google

d'ailleurs ni plus d'intérêt, ni plus d'instruction que le coup-d'œil rapide que je viens de jeter sur la nôtre. Les Elégies lugubres des Anglais, et les Contes romanesques des Espagnols, sont également opposés au caractère de ce genre, toujours facile, riant et naturel. Les Italiens, il est vrai, sont fiers de devoir l'*Aminte* au chantre de Godefroy : c'est leur unique titre ; car la *Phillis* de Buonarelli, et le *Pastor fido* du Guarini, n'ont dû leurs succès qu'au goût effréné de leurs compatriotes pour les pointes et les jeux de mots ; à leur prédilection pour ces idées à la fois brillantes et subtiles, dont une expression piquante déguise la fausseté. Les Espagnols, de leur côté, citent avec raison la *Galatée* de Cervantes et la *Diane* de Montemayor : ces pastorales doivent être comptées parmi les ouvrages qui font le plus d'honneur à leur littérature, et cependant elles ne leur donnent qu'un médiocre avantage sur nous dans le genre bucolique. En général, l'afféterie ou l'enflure du langage, l'affectation de la grandeur ou du bel-esprit, sont également incompatibles avec la simplicité de la poësie pastorale. C'est elle sur-tout qui, dans la pensée et dans l'expression, doit toujours peindre la nature prise sur le fait ; et ce n'est ni aux Espagnols, ni aux Italiens modernes que ce talent paraît être réservé.

Pourquoi les nations les plus polies de l'Europe, celles dont les poëtes ont revêtu de tant de charmes les fictions brillantes de l'imagination et l'éloquence passionnée du sentiment, ont-elles si peu réussi dans le genre pastoral ? Pourquoi la grâce et la simplicité de l'idylle antique sont-elles presque inconnues dans la langue moderne, la plus douce, la plus harmonieuse et la plus flexible, comme dans celle dont le caractère dominant est la noblesse, la précision et la clarté ? Pourquoi le génie de la poësie bucolique, endormi pendant tant de siècles, s'est-il réveillé tout à coup dans les rochers de la Suisse, et comment a-t-il retrouvé, dans un idiôme dur et rebelle, la langue presque oubliée de Théocrite et de Virgile ? — Un examen réfléchi de ces questions excéderait les bornes de cet article ; et peut-être faudrait-il reconnaître, avant d'y

Digitized by Google

répondre, que, dans la poësie pastorale, les succès dépendent des mœurs plus que de l'esprit.

Mais si, dans ce genre, nous ne pouvons rien opposer aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, du moins possédons-nous des traductions qui les font revivre dans notre langue, et qui nous permettent de ne rien envier aux peuples modernes. J'ai déjà cité, dans cet article, deux traductions des Eglogues de Virgile qui méritent beaucoup d'éloges. Celle de M. Didot se fait également remarquer par une réunion de talens qui place l'auteur à côté des Manuce, des Etienne et des Elzevirs.

Théocrite a pareillement trouvé, parmi nous, des interprètes dignes de lui; et cette traduction présentait de nombreuses difficultés. Le père de la poësie pastorale a répandu dans ses idylles des grâces simples, des images naïves, des peintures touchantes, qui, dans tous les tems et dans tous les lieux, auront un charme particulier pour les ames douces et les imaginations délicates : mais il vivait dans un siècle et chez un peuple dont les mœurs différaient essentiellement des nôtres. Parmi les tableaux qu'il a tracés, il s'en trouve plusieurs dont la nudité paraissait innocente aux Grecs, et cela suffisait à Théocrite. Il ne pouvait pas soupçonner qu'un jour, ces mêmes tableaux nous paraîtraient licencieux et grossiers. Ses traducteurs n'en ont pas moins très-bien fait d'adoucir certains passages, trop libres pour un pays où la pudeur semble s'être réfugiée dans le langage. Des hellénistes superstitieux les accuseront d'infidélité; des lecteurs éclairés les remercieront d'avoir su concilier ce qu'ils devaient à Théocrite et à leurs compatriotes.

Le mérite de la traduction de M. Gail, généralement regardée comme la plus exacte, ne saurait être contesté : l'ouvrage est à la troisième édition, et l'on sent bien que la mode, l'esprit de parti, l'intrigue littéraire, n'ont aucune influence sur un succès de cette espèce. On a poussé fort loin le charlatanisme des éditions nouvelles : mais il échouerait complétement dans cette occasion, si le mérite réel de l'ouvrage ne le recommandait pas à l'empressement des lecteurs. On peut donc placer hardiment la traduction de M. Gail parmi celles

Digitized by Google

qui sont adoptées par l'estime publique, et qui doivent être recherchées par tous les amis des bonnes études et de la poësie antique.

Le volume d'*Observations littéraires et critiques*, qu'il vient d'ajouter à sa traduction, ne lui conciliera pas moins d'estime. On remarquera d'abord, dans le Discours préliminaire sur Théocrite, le passage où l'auteur combat une opinion hasardée de M. de la Harpe, et l'on reconnaîtra que la critique n'est jamais plus polie que lorsqu'elle est sûre d'avoir raison. Plus loin, on aimera sans doute à s'arrêter avec M. Gail auprès de la fontaine de Budée, et l'on partagera l'émotion qu'il éprouve en regardant le buste de ce bienfaiteur des lettres. Enfin, on avouera sans restriction les éloges publics et les remercîmens qu'il adresse aux artistes qui ont embelli sa grande édition de Théocrite. « Leur talent, dit-il, a réalisé en quelque sorte et présenté à » nos yeux des sites et des personnages qu'on eût vus » moins distinctement à travers un écrit. Grâce à ces » autres traducteurs, tout a pris sous leurs crayons et » sous leurs burins, une ame, un corps, un visage; » grâces à eux, mes brebis, mes taureaux sont vivans. » Aimable Hylas! tu ne soupçonnes guères le dessein » de ces nymphes qui enlèvent ton vase, te caressent, » te font doucement tomber au fond de leurs grottes » secrètes. C'est bien-là Vénus souriant à la piqûre de » son fils en pleurs. Ce buste d'Anacréon est du vrai » marbre. Ces grâces, comme les appelle si philosophiquement Horace, sans ceintures et toujours décentes, dansent réellement sur l'herbe. Salut à ces » moissonneurs qui travaillent, à ces moissonneurs qui » se reposent. Entrons sans crainte dans la forêt de » Némée, Hercule en étouffe le lion : et cette prairie » qui offre un si beau lit de verdure, il faut la quitter; » il faut en l'emportant avec moi, comme s'est exprimé J. J. Rousseau, retourner à la maison! Le jour » baisse, la nuit arrive : déjà, je vois de loin fumer les » cheminées des hameaux, et les ombres agrandies » tombent du haut des montagnes. »

Ce morceau suffit pour prouver que M. Gail, nourri de la lecture des poëtes anciens, dont il transporte heu-

Digitized by Google

reusement dans notre langue les idées et les images, était appelé à les traduire. Il a d'ailleurs le mérite d'expliquer poëtiquement le sujet des dix gravures dont son livre est orné. Je regrette que les bornes de cet article ne me permettent pas de multiplier les citations.

ESMÉNARD.

LES BEAUX-ARTS EN ANGLETERRE ; ouvrage dans lequel on trouve des notices raisonnées des principaux monumens d'architecture anciens et modernes, et des ouvrages remarquables de peinture et de sculpture qui sont dans les collections publiques et particulières de Londres ; d'Oxford, et dans les châteaux et maisons de campagne ; traduit de l'anglais de M. DALLAWAY, par M. *** ; publié et augmenté de notes par A. L. MILLIN, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, etc. — Deux vol. in-8°. Prix, 7 fr., et 9 fr. franc de port.—A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

SI l'on considère que depuis le siècle fameux qui rendit les beaux-arts à l'Europe, l'Angleterre n'a produit que peu d'artistes de mérite et pas une de ces Ecoles distinguées qui honorent justement la France et l'Italie, on sera porté à penser que le génie des beaux-arts n'appartient pas à la nation anglaise. Cette opinion, qui paraîtra sans doute scandaleuse aux anglomanes du Continent, si tant est qu'il en existe encore, est celle de Du Bos et de Winkelman : je dirai plus, elle est hautement professée en Angleterre, par les hommes qui réunissent assez de connaissances pour bien juger, et qui ont assez d'impartialité pour mettre de côté tout orgueil national. Je citerai pour exemple un témoignage qui peut faire autorité dans la question dont il s'agit, celui d'un professeur de peinture à l'Académie Royale. Il s'exprimait ainsi dans une de ses dernières leçons :

« La cause qui réduit les beaux-arts à cet état de » langueur et d'inaction qui paraît menacer leur exis- » tence, n'est point une cause particulière que puisse

Digitized by Google

» prévenir ou combattre la protection, ou la faveur » d'un individu, en quelque haut rang qu'il soit placé. » C'est une cause générale qui tient aux inclinations, » aux mœurs, aux habitudes et aux modes nationales.

» Pour que les arts prospèrent il faut que le public » s'y intéresse, que le goût général sache apprécier ce » qui est grand ou ce qui est beau; que les artistes soient » occupés d'ouvrages importans, considérables et variés. » Quel droit avons nous d'espérer qu'il se fasse en notre » faveur une semblable révolution!

» Il y a près d'un demi-siècle que nous avons une » Académie. Les moyens intérieurs de former notre » style ne nous manquent point. Les élèves n'ont pas » cessé de recevoir l'instruction la plus propre à les » diriger et à exciter leur émulation; on a fondé des » pensions pour soutenir les efforts du génie, et pour » aller recueillir de nouvelles lumières dans les Ecoles » les plus célèbres. Quel a été le résultat de tous ces » moyens de progrès? Si nous parcourons notre expo- » sition annuelle, qu'y voyons-nous? des talens con- » damnés à être livrés aux caprices de la mode et de la » vanité? Que peut-on dire de consolant à celui qui » prévoit et qui annonce la chûte des arts, ou leur » rapide décadence, et qui fait voir qu'elle est pro- » duite par le défaut d'ouvrages dignes d'eux. »

Ce passage offre l'expression d'une ame passionnée pour les arts. Le professeur anglais a forcé le tableau pour le rendre plus frappant, c'est possible; mais il n'en est pas moins constant qu'il annonce le mal qui existe, et qu'en en découvrant la source il indique en même tems la marche à tenir pour faire disparaître les abus qui prolongent ce malheureux état de choses.

Ces réflexions me semblent naturellement placées à la tête d'un article où je dois examiner l'ouvrage dans lequel M. Dallaway a tracé un tableau intéressant des beaux-arts en Angleterre. Ce judicieux observateur, après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, en amateur zélé, est revenu, riche de connaissances indispensables pour bien juger, examiner les monumens de sa patrie, et apprécier les talens qu'elle a produits en architecture, en sculpture et en peinture. L'ouvrage

Digitized by Google

de M. Dallaway manque un peu de méthode ; et c'est bien moins une histoire systématique des arts en Angleterre, que la réunion d'un grand nombre de notices éparses, propres à servir de matériaux pour un ouvrage de ce genre. L'auteur n'a pas non plus cette impartialité que tout historien ne doit jamais perdre de vue. Rabaissant quelquefois les talens étrangers et panégyriste continuel de ses compatriotes, M. Dallaway marche alors entre l'admiration exclusive et la critique injuste. Mais lorsque la passion ne le domine pas, ce qui arrive souvent, ses jugemens, ses réflexions, ses projets de réforme, les vues qu'il propose sur tel ou tel sujet, décèlent à la fois l'amateur éclairé des arts, l'homme profondément instruit et l'ingénieux écrivain.

Il est tout cela, lorsque, blâmant l'ordonnance de Saint-Paul, de cette cathédrale qui fait la réputation de Christophe Wren et l'orgueil des Anglais, il s'élève contre la division des corps de l'Eglise en deux ordres égaux, lorsqu'il fait voir les défauts du *monument* ; et ceux de ce Blenheim, élevé plus par la vanité nationale que par la reconaissance, et qu'ont attaqué sans ménagement les sarcasmes de Swift, la censure de Pope, et la critique légère de Walpole.

Le collége de la Trinité, l'hôpital de Greenwich, le palais d'Holkam, d'Houghton, l'hôtel Chelburne, Sommerset, les Adelphi, n'ont pas paru, à plusieurs étrangers, ce qu'ils semblent à M. Dallaway, de petits chefs-d'œuvre sans défauts, qui excitent son enthousiasme à un tel point, qu'il ne fait plus difficulté de placer les architectes anglais au-dessus de tous les autres architectes de l'Europe. On peut observer que le récit de M. Dallaway fournit une longue suite de preuves contre son opinion : il est forcé d'avouer que l'uniformité des édifices nuit au coup-d'œil des rues anglaises, et que la plupart des plus belles maisons, sans être exactement pareilles, ont cependant un tel degré de ressemblance, qu'on peut dire :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

(OVIDE.)

Digitized by Google

Paris est loin d'offrir un tel défaut de symétrie; la grâce et la légèreté de ses édifices particuliers, la grandeur et l'élégance de ses palais, et la magnificence de ses monumens publics, peuvent être opposés avec avantage à ce que Londres admire. Au reste, nous n'interviendrons pas dans cette dispute, qui ne peut être décidée que par un juge indifférent aux deux nations, afin que ses décisions ne puissent être taxées de partialité.

Si des édifices nous passons aux jardins, nous aurons occasion de louer le goût et la magnificence de quelques propriétaires, qui ont su donner un nouvel intérêt à des compositions irrégulières. Qui n'a pas été frappé, en parcourant ces jardins si vantés pour leurs formes variées, de la triste monotonie de l'hermitage, de la cabane rustique, du hameau, de l'église, de la tour gothique, du kiosque et du pont rompu? Les amis des arts, en Angleterre, commencent à sentir l'abus de ce genre beaucoup trop loué; ils remplacent déjà ces ridicules ornemens par des fabriques aussi riches qu'ingénieuses. Sur des montagnes imitées des sites de la Grèce, les modèles exacts des beaux monumens de cette contrée célèbre, reparaissent comme aux jours de leur éclat. La fameuse *tour des vents*, dont Athènes n'a plus que des débris, décore, à *Shuckburgh*, le parc de M. Anson, et la *maison carrée* de Nîmes, appelée, à Stowe, *le Temple de la Concorde et de la Victoire*, s'élève restaurée par les soins de feu lord Temple, et répand un nouvel intérêt sur le délicieux vallon qui l'environne.

M. Dallaway témoigne plusieurs fois le regret que ces exemples ne soient pas généralement suivis. Nous partageons bien sincèrement les vœux qu'il forme à ce sujet, et nous invitons nos compatriotes opulens à faire choix d'un genre de luxe aussi noble. Plusieurs de nos antiques monumens du midi de la France pourraient être imités dans nos jardins. Ces ruines d'un jour, ces petites tourelles mesquines, ces petits châteaux mutilés qui désenchantent les souvenirs au lieu d'en inspirer de touchans, doivent disparaître devant ces jolis temples grecs qui joignent la grâce à la légèreté, et dont les formes élancées se marient si bien à l'épaisse verdure de nos contrées.

Digitized by Google

Quel que soit le point auquel on veuille les restreindre, on peut être sûr que l'effet n'en souffrira pas : les temples grecs supportent parfaitement les plus petites proportions.

L'architecture gothique tient une grande place dans l'ouvrage de M. Dallaway. Cet auteur paraît avoir visité avec soin ces vieilles abbayes et ces antiques châteaux qui couvrent l'Angleterre ; il entre dans tous les détails de ce genre; il en suit l'histoire; il en fait connaître les révolutions. On voit le style saxon, employé généralement au tems de la conquête des Normands, faire place, sous le règne d'Henri III, à un style nouveau, que, par la singularité des arches en pointe, et à cause de son opposition au style saxon, on a appelé *gothique*. Salisbury et Westminster sont regardés comme les monumens les plus parfaits en ce genre, que nous ne suivrons pas dans toutes ses variations et dans les changemens qu'il éprouva au quatorzième et au quinzième siècles, époque à laquelle parut le *gothique fleuri* (florid gothick), dont la cathédrale de Cantorbery, l'église abbatiale de Bath, la chapelle de l'évêque Beauchamp à Salisbury, et les tombes des prélats à Winchester, offrent de beaux modèles.

Les Réformés ont détruit, en Angleterre, presque autant de beaux édifices gothiques qu'ils en ont épargné. C'est dans les restes augustes de Fountains, de Glastonbury et de Tinterne, qu'on peut encore découvrir les traces de l'ancienne splendeur de ces grandes masses d'architecture, qui reportent l'observateur aux tems qui ne sont plus, qui gardent tant de souvenirs, et que l'homme sensible ne revoit jamais sans une douceur secrète.

L'Histoire abrégée de l'origine et des progrès des arts du dessin, en Angleterre, qui fait partie de l'ouvrage de M. Dallaway, nous semble justifier notre opinion sur le peu de génie des Anglais dans les beaux-arts. Les nombreuses réflexions de l'auteur tendent à prouver le contraire. Cela doit être; M. Dallaway est tout à fait anglais sur ce point; mais les faits parlent plus haut que les pompeux éloges de l'historien. Ce n'est pas à des artistes nationaux que la Grande-Bretagne doit les chefs-d'œuvre qu'elle

Digitized by Google

qu'elle possède. Depuis la renaissance des arts en Europe, quels sont les peintres qu'elle peut offrir à l'admiration des amis des arts jusqu'à l'époque du chevalier Reynolds, regardé justement comme le chef de ce que les Anglais appellent leur école ? des étrangers d'un grand mérite sans doute, mais pas un Anglais d'un talent distingué. C'est au pinceau des Holbein, des Rubens, des Van-Dyck, des Cornelius Jansen, des Lely, des Kneller, des Varrio, des Gennari, des Daniel Mytens, que l'Angleterre doit ces tableaux précieux, et sur-tout ces portraits si recherchés, qui décorent et les palais des rois et les cabinets des grands. On ne peut comparer aux chefs-d'œuvre des artistes dont nous venons de parler, les ouvrages des Dobson, des Jamesone, des Cooper, des Riley et des Greenhill.

Depuis les encouragemens donnés au talent par l'illustre fondateur de l'académie royale, la naissante école anglaise a produit quelques peintres de portraits et quelques paysagistes dignes d'éloges. Si j'avais sous les yeux l'ouvrage de Hoare, sur l'état des arts du dessin, en Angleterre, et une excellente notice de la dernière exposition de 1806, insérée dans le magasin encyclopédique (tome I, année 1807), je ferais connaître les principaux chefs de l'école anglaise, sur lesquels M. Dallaway garde un silence prudent. On rend justice à l'exactitude de Highmore et de Hudson, à la correction de Hoare, à la fidélité et à la hardiesse de Dance, au pinceau léger et à la manière piquante de Wilson et de Grainsborough, et à la liberté et à l'heureux abandon de ce Mortimer, enlevé à la fleur de son âge, et dont les conceptions hardies et sauvages, dont l'imagination mélancolique, promettaient un successeur à Salvator Rosa.

On sait que dans le genre de l'histoire, le plus noble et le plus difficile de tous, les Anglais sont d'une extrême pauvreté. Leur goût exclusif pour le portrait et pour les *tableaux de genre*, les éloignera toujours de ces grandes compositions qui demandent de longues méditations, des études difficiles, un noble mépris de la fortune et le seul amour de la gloire.

Malgré les talens distingués des sculpteurs vivans,

Digitized by Google

cités par M. Dallaway, l'Angleterre ne peut encore se vanter d'avoir une école. Bacon mérite sans doute les plus grands éloges; sa figure de *la Grande-Bretagne lançant la foudre*, est vraiment belle. Le *Cupidon* de Banks, atteste son grand talent; Flaxman possède le véritable esprit de l'antique, et Wilton et Nollekins se font remarquer par la pureté des formes; mais ces artistes n'ont point encore produit de ces ouvrages qui restent modèles, et qui donnent justement le droit de se regarder comme chefs d'école.

La partie la plus curieuse de l'ouvrage que j'annonce, et la moins susceptible d'analyse, est sans contredit l'histoire de l'importation des monumens des arts en Angleterre dans le courant du dernier siècle. Avant cette époque, les collections d'Arundel et de Pembroke étaient les seules qui existassent; mais depuis ce tems l'inépuisable Italie a enrichi la Grande-Bretagne d'une foule de tableaux et de statues que l'art a mis au rang de ses chefs-d'œuvre. Je n'en citerai aucun en particulier, je me bornerai ici à rendre justice au goût éclairé et à la noble munificence des seigneurs anglais qui ont rempli leur patrie de si précieux monumens.

Le travail de M. Millin mérite les plus grands éloges, et donne un nouveau prix à l'ouvrage de M. Dallaway. Le savant français contredit souvent ce dernier, dans des notes pleines d'érudition et de politesse; il rectifie les citations de l'auteur anglais, et relève ses jugemens lorsque la partialité les a dictés. LAR***.

RAPPORTS SUR DEUX VOYAGES BOTANIQUES ET AGRONOMIQUES dans les départemens de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France; par M. DECANDOLLE; professeur de botanique à l'École de médecine de Montpellier, membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine, etc., etc. — De l'imprimerie de Mme *Huzard*, rue de l'Éperon, n° 7. — 1808.

IL y a deux manières de voyager presque également agréables, sinon également utiles. L'une consiste à transporter sa personne dans les divers pays, l'autre à

Digitized by Google

y faire voyager son esprit en lisant les récits de ceux qui les ont parcourus.

Chacune de ces deux méthodes a ses partisans. Les personnes qui préfèrent la dernière la trouvent beaucoup plus commode. Ils allèguent les fatigues, les ennuis inséparables d'un long voyage; mais on leur répond que ces fatigues, que ces ennuis même ont leur récompense. Ils donnent aux objets véritablement remarquables, plus de piquant et d'intérêt. On en jouit davantage parce qu'il a fallu plus de peine pour y parvenir. Quand on n'a point voyagé, on ne connaît pas ces jouissances vives et pures que fait naître dans notre ame l'aspect d'un nouveau climat, de nouvelles mœurs, de nouvelles contrées, et cette variété inépuisable de la nature dans ses formes et dans ses productions. N'ayant pas ressenti ces impressions, on n'a point les souvenirs qui nous les rendent avec plus de douceur et de charme, lorsque devenu plus tranquille, au sein du repos et de la retraite, on se rappelle, on se retrace les agitations de sa vie.

D'ailleurs quand on n'a voyagé que dans les livres, on s'expose à partager bien des erreurs, et à moins d'être doué d'un jugement très-sain et de beaucoup de critique, il est difficile de s'en préserver entièrement. On est comme un aveugle qui ne voit que par les yeux d'autrui. Encore si l'on gardait ses préjugés pour soi, le mal serait peu de chose; mais avec beaucoup de lecture, peu de jugement et de la mémoire, on aime ordinairement à écrire comme les voyageurs aiment à raconter, et cette manie est la cause d'une infinité de mauvaises productions qui paraissent tous les jours. Je me rappelle à ce sujet un de mes anciens camarades de collége, qui ne passait pas pour avoir trop d'esprit. Ce peu qu'il en avait il l'employa à lire et à compiler des livres d'histoire et des voyages; puis, quand il se crut assez fort, il se mit à écrire contre le sens commun, dans un journal très-répandu. On ne se fait pas d'idée des rapsodies qu'il y donnait. Vérités, erreurs, préjugés, tout s'y trouvait pêle-mêle dans la plus horrible confusion. Voilà pourtant où conduit la fureur d'écrire d'après les idées des autres, quand on n'a ni

Digitized by Google

des idées, ni des observations à soi. Il est vrai qu'au bout de quelques années les propriétaires du journal s'aperçurent enfin que tout ce fatras d'histoire ennuyait sensiblement le public, et ils y substituèrent un autre savant et une autre science, car pour sacrifier au goût de ce malheureux siècle, il en fallait au moins une dans leur journal. Autrefois on y parlait tous les jours des Assyriens et des Mèdes, des Romains et des Parthes; aujourd'hui on nous assure que tout cela n'est pas d'un grand intérêt; et l'on nous apprend la géographie. Mais c'est une géographie aussi aimable qu'instructive, et dans laquelle le savoir le dispute au bon goût. Par exemple, on nous apprenait dernièrement que la politesse des habitans de la Perse est d'un genre tout à fait oriental, et que l'on trouve en Perse des Persans et non des Européens. Voilà certainement une grande nouveauté. Peut-être faut-il regarder tout cela comme un moyen adroit pour dégoûter le public des sciences, par l'ennui; peut-être aussi est-ce une juste punition du ciel qui refuse le bon sens et les lumières à ceux qui voudraient nous les ôter.

Je ne prétends pas conclure de ces exemples qu'il est inutile de s'instruire par la lecture, je veux seulement dire qu'il faut lire avec discernement. Les connaissances que la lecture donne sont des préliminaires indispensables pour faire soi-même quelque chose de nouveau et d'utile. Malheureusement elles sont encore bien peu répandues.

Après les gens qui parlent beaucoup de voyages sans en avoir fait, et ceux qui n'en parlent ni n'en font, il y a les voyageurs véritables, et ici, comme dans tout, nous trouverons encore du bon et du mauvais; des hommes de mérite et des charlatans. Par exemple, il y a des gens qui voyageant pour leur plaisir veulent encore que ce soit pour leur profit. Tel a été en France le fameux M. Kotzebue. Nous avons vu à Paris plusieurs personnages de cette espèce, qui après avoir été accueillis, fêtés par tout le monde, même admis dans la bonne compagnie, ont encore trouvé à leur retour le moyen de gagner les frais de leur voyage, en imprimant des libelles contre notre nation. D'autres, plus

Digitized by Google

honnêtes, c'est-à-dire, plus polis, ne spéculent que sur la curiosité et l'ignorance. Lorsqu'ils arrivent dans une ville, ils descendent d'abord à l'hôtel le plus apparent, de-là ils se rendent au café, au spectacle. En passant ils regardent les édifices publics, les églises, les promenades; puis au bout de quelques heures ils remontent en voiture, et de retour ils donnent au public une description pittoresque, savante ou sentimentale, de la ville et des mœurs de ses habitans. D'autres, plus véridiques, écrivent simplement ce qu'ils voient, et à défaut de ce qu'ils voient, ils écrivent ce qu'ils font. Le seul détail de leurs repas, même les plus simples, occupe une place considérable par la répétition fidèle qu'ils ont soin d'en faire. Ils ne vous en imposeront point volontairement sur les faits; leur récit est exact. Ils ne vous tromperont qu'autant qu'on les aura trompés. On a un curieux exemple de ceci dans un *Voyage aux Indes-Orientales*, du P. Paulin, missionnaire, ouvrage italien, dont la traduction très-imparfaite vient de paraître récemment. Le bon père n'a guères vu de l'Inde que les maisons des missions. Aussi parle-t-il fort au long du beau ou du mauvais tems qu'il a fait, de la manière dont il a été traité par les autres capucins ses confrères, des idolâtres qu'il a baptisés et des artifices qu'il employait pour les convertir. Il met un grand intérêt à prouver que les Brahmes ne sont point des chrétiens manichéens, et que la Trinité indienne n'est point la Trinité chrétienne. Il dit aussi que l'on entend dans l'Inde la musique du buccin de rivière, qui est un espèce de coquillage, et qu'elle est comme celle d'un petit orgue, fort harmonieuse et bien modulée. Il a vu aussi des oiseaux dont les nids avaient trois cellules, une pour le père, une pour la mère, une pour les petits. Le mâle, qui occupe toujours la chambre d'entrée, a coutume d'y fixer, sur un peu de terre humide, un ver luisant mort, afin d'avoir de la lumière pendant la nuit. Il y a dans ce livre mille autres choses de cette force. Le bon père parle aussi des remèdes qu'il donnait aux indiens malades, et les traitemens qu'il leur faisait ne sont pas de ses articles les moins curieux.

Digitized by Google

On trouverait difficilement plus de bonne foi unie à plus d'ignorance.

D'après la petite récapitulation que nous venons de faire, on voit qu'il y a plus d'une mauvaise manière de voyager. Mais il n'en est qu'une seule bonne et utile aux autres comme à soi-même, c'est de voyager avec une grande provision d'instruction, de lumières et de connaissances positives.

Un homme doué par la nature d'un esprit vif et ardent, et d'une imagination brillante, réunit à ces dons un jugement droit, beaucoup de courage et une extrême passion pour tous les genres de connaissances. Après s'être instruit long-tems par des études profondes, il parcourt les pays de l'Europe les plus intéressans par les productions physiques de leur sol, ou par l'industrie et les lumières de leurs habitans. Déjà riche de ce qu'il a appris ou observé lui-même chez des peuples déjà observés tant de fois, il étend ses idées et ses projets; il veut des objets de comparaison plus distans; il lui faut, pour ainsi dire, une nature nouvelle, une nature à lui, qu'il voye et qu'il embrasse le premier avec tout l'ensemble de ses connaissances. Possesseur d'une fortune considérable, il la quitte, il quitte aussi sa famille, sa patrie; et, suivi seulement d'un ami, il va s'enfoncer pendant plusieurs années dans les forêts du nouveau monde, parmi des peuples sauvages, étudiant leurs mœurs, leur langage, leur climat; muni, dans ces déserts, des instrumens perfectionnés de la savante Europe, il les porte au fond des abîmes, au sommet des montagnes couvertes de neiges éternelles, au sein même des volcans tremblans sous ses pieds. Il ira de même un jour étudier les nuits longues et glacées des contrées polaires, ou visiter ce plateau élevé de la Tartarie, qui paraît avoir été le berceau des humains. Il n'y a point de distance qui l'effraye, point de climat sauvage ou barbare qui lui semble inaccessible; le sentiment qui l'anime fera plus que l'avarice : c'est un sentiment généreux, grand et noble, c'est l'espoir de rapporter aux hommes quelques vérités utiles et nouvelles; il veut les faire jouir sans fatigue et sans peine de ce qu'il aura découvert avec tant de dangers. Voilà le véritable voyageur utile à la

Digitized by Google

grande famille des hommes; voilà Humboldt, tout le monde l'a déjà nommé.

Sans doute on n'a pas toujours les moyens d'aspirer à de si grands résultats. Mais, sans entreprendre des voyages aussi dangereux, aussi pénibles, sans sortir de l'Europe et même de sa propre patrie, on peut encore espérer de lui être utile en la visitant avec des yeux éclairés. Qui ne sait à quel point les diverses provinces d'une même nation sont étrangères les unes aux autres? Combien de procédés ingénieux, de mesures sages, de pratiques utiles dont l'application est bornée à quelques arpens de terre, et qu'il serait du plus grand intérêt de répandre, mais qui resteront éternellement enfouies dans les lieux où elles sont nées, si on abandonne au tems et au hazard le soin de leur propagation! Aussi ce serait une institution sage et digne d'un gouvernement éclairé, de faire voyager dans les diverses parties de la France, quelques personnes bien instruites des procédés des arts, de l'agriculture, du commerce et de tous les genres d'industrie, qui seraient chargées d'observer et de répandre ce qui est bien, d'indiquer et de rectifier ce qui est mal, et de former ainsi, entre les diverses parties de la nation, une communication continuelle de connaissances et de lumières, qui, sans cela, ne s'y établira jamais.

On peut apprécier l'utilité et l'intérêt qu'auraient de semblables voyages, d'après les deux rapports que M. Decandolle vient de publier. Ce savant botaniste qui a tant ajouté à la *Flore Française*, a été chargé, par le ministre de l'intérieur, de visiter successivement les diverses parties de la France pour compléter la connaissance de nos plantes indigènes. Ayant commencé ses voyages par les provinces de l'ouest et du sud-ouest, qui sont les moins connues des botanistes, il en a rapporté un grand nombre de plantes nouvelles pour la science, et beaucoup d'autres qui étaient connues des botanistes, mais dont l'existence en France était ignorée. Il a recueilli des faits très-importans sur la géographie botanique de la France, c'est-à-dire sur cette partie de la botanique qui considère la distribution générale des espèces de plantes, selon les latitudes, les hau-

Digitized by Google

teurs, et aussi selon l'influence des circonstances locales, par lesquelles ces premières causes sont modifiées. M. Humboldt a donné, sur cet objet, de très-belles considérations dans son ouvrage sur la géographie des plantes ; mais il avait sur-tout en vue les pays situés entre les tropiques, lieux dans lesquels la constance du climat et l'égalité de la température ne laissent paraître de différence que celle qui dépend des hauteurs; de sorte que, suivant l'expression de M. Humboldt, il suffit de s'élever ou de descendre dans la cordillière des Andes pour changer entièrement de climat et de végétation. Il n'en est pas de même dans nos régions tempérées de l'Europe. Les inégalités produites par la différence des saisons peuvent être, et y sont en effet modifiées par une infinité de causes particulières, mais permanentes, et qui, combattant ou détruisant l'influence de la latitude, changent et déterminent la nature de la végétation. Par exemple, dans nos provinces de l'ouest, ces causes sont le peu d'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, la position des Pyrénées qui garantit les plus méridionales d'entr'elles du vent du sud, l'influence des vents d'ouest si communs dans cette partie de l'Europe, enfin l'uniformité de température produite par le voisinage de la mer, qui agit ici sous deux rapports, comme masse considérable dont la température varie peu, et qui tend à maintenir les corps environnans au même degré, et comme surface liquide, qui, plus sujette à l'évaporation pendant l'été que pendant l'hiver, tend à rafraîchir l'air d'autant plus qu'il est plus chaud. D'après ces considérations que j'emprunte de M. Decandolle, on voit que les plantes méridionales doivent s'avancer à de plus hautes latitudes dans les provinces de l'ouest que dans celles du centre : aussi y trouve-t-on en pleine terre plusieurs végétaux, qu'à latitudes égales, on est obligé de mettre en orangerie dans les provinces de l'est. Ainsi, le laurier, le myrte, le romarin, le grenadier y croissent facilement dans tous les jardins. Le laurier-rose est cultivé en pleine terre, mais à l'abri, dans un jardin de Vannes; le chêne-liége vient très-bien près de cette ville; et, dans toute cette partie de la France, le figuier est l'un des arbres les plus communs. On conçoit aisément

Digitized by Google

tout ce que cette manière d'envisager la botanique a d'intérêt, et combien elle est propre à perfectionner la connaissance des qualités physiques des végétaux, ainsi que l'art de les acclimater. M. Decandolle avait déjà considéré sous le même point de vue, la végétation de toutes les parties de la France dans la troisième édition de la *Flore Française*, et il l'avait distribuée, d'après ces idées, en plusieurs régions distinguées par la nature de leurs végétaux. Ses deux voyages dans les provinces de l'ouest, lui ont fourni un grand nombre de faits analogues à ceux que nous venons de rapporter, et qui confirment ou étendent ces premières vues; mais il n'a fait le plus souvent que les indiquer, réservant avec raison les conséquences générales qui s'en déduisent pour l'époque à laquelle tous ses voyages dans les différentes parties de la France seront terminés.

Jusqu'ici l'objet de ces voyages paraît purement scientifique, et même ils semblent consacrés à la botanique en particulier. On peut juger que, comme botaniste, M. Decandolle avait bien rempli sa tâche; mais dans un bon esprit, le désir d'être utile n'est pas borné par le devoir, il ne l'est que par les moyens. M. Decandolle a aussi soigneusement observé les usages économiques des végétaux, leurs propriétés médicinales, leurs usages dans le commerce, leurs applications à divers genres d'industrie, les divers degrés d'utilité que l'on en retire et les différentes manières de les cultiver. Il indique ce que ces usages ont de pernicieux ou de profitable, soit pour l'État, soit pour les agriculteurs dont les intérêts momentanés ne paraissent pas toujours les mêmes, quoiqu'au fond ils le soient réellement; delà résulte une infinité de réfléxions utiles sur l'agriculture de la France, réfléxions qui méritent d'autant plus qu'on y fasse une attention sérieuse, qu'elles ne sont point fondées, comme tant d'autres, sur de vains systêmes, mais sur des faits, sur des faits positifs, recueillis par un observateur exact, impartial et éclairé.

Une des choses sur lesquelles M. Decandolle appelle l'attention du Gouvernement, c'est la *dépopulation* des oliviers dans le midi de la France. Elle a eu pour cause première l'hiver de 1788, qui détruisit un grand nombre

Digitized by Google

de ces arbres; et depuis elle a toujours augmenté par la négligence des propriétaires, et par les difficultés qu'ils trouvent à remplacer ceux qui meurent annuellement. Ces difficultés viennent de la cherté des jeunes plants, et du profit très-éloigné de cette culture, parce que l'olivier croît avec beaucoup de lenteur. M. Decandolle, en indiquant le mal, montre aussi le remède, ce serait de faire établir par les départemens ou par les principales communes des pépinières d'oliviers. Le Gouvernement, ajoute M. Decandolle, n'a pas cru indigne de ses soins de propager ainsi les bonnes espèces d'arbres fruitiers, et s'il a établi pour cet objet des pépinières à Paris, même au milieu des pépiniéristes les plus instruits, combien ne sont-elles pas plus nécessaires loin de la capitale, pour des arbres aussi importans et aussi lents à croître que les oliviers?

M. Decandolle combat aussi la négligence que l'on met, dans les provinces méridionales, à augmenter ou même à conserver les forêts de chêne-vert ou d'yeuse qui fournissent cependant le plus de bois pour le chauffage ou pour les ouvrages d'ébénisterie et de constructions. Non-seulement, dit-il, on ne fait rien pour en augmenter le nombre, mais on ne fait rien pour empêcher leur dégradation. Il s'élève encore avec plus de force contre la négligence que l'on met à la culture du chêne à liége. Cet arbre précieux existe en forêts dans les montagnes des Albères, on le retrouve aux environs de Bayonne, de Dax et de Castel-Jaloux. Dans ces divers lieux, assez éloignés, il vient avec vigueur; mais on ne fait point d'efforts pour le multiplier. Cependant il offre des avantages très-grands, soit par son emploi comme bois de chauffage, soit par l'utilité de son gland pour la nourriture des bestiaux, soit enfin par le produit de son écorce, et ce dernier motif sur-tout mériterait que l'autorité encourageât cette culture, puisque l'on importe tous les ans, de l'étranger en France, une quantité de liége considérable, que nous pourrions tirer de notre propre sol.

M. Decandolle appelle aussi l'attention sur le mauvais système de culture généralement adopté dans le Morbihan, ou l'ancienne Basse-Bretagne, peut-être depuis un

Digitized by Google

tems immémorial. La principale richesse du pays est le blé ; aussi la culture est-elle entiérement dirigée vers ce but, mais d'une manière toute particulière. Dans chaque ferme on trouve un tiers de terres cultivées et deux tiers de landes. Cependant cette proportion varie un peu selon les cantons et selon l'intelligence des fermiers. Les landes sont principalement couvertes de joncs et de bruyères. Elles servent au fermier pour faire paître ses bestiaux; il y recueille des fagots pour chauffer le four; enfin elles servent sur-tout comme engrais, car chaque année on en conserve une portion pour cet usage, et l'opération consiste simplement à enlever chaque année la couche de bonne terre que la végétation a formée avec les arbustes qui la recouvrent, et de convertir le tout en fumier, que l'on porte ensuite sur les terres que l'on veut ensemencer. Cette espèce de castration se fait avec un instrument appelé *étrêpe* qui, heureusement pour l'agriculture, est particulier à ce pays. On conçoit aisément, sans qu'il soit besoin de le dire, tout ce que ce système de culture a de pernicieux et de funeste. M. Decandolle propose de le faire changer peu à peu en modifiant seulement la répartition des impôts. Au lieu de les rendre comme aujourd'hui proportionnels à l'étendue du terrain sans distinction de culture, on annoncerait et on exécuterait chaque année un léger accroissement, qui porterait exclusivement sur les landes, ce qui avec le secours du tems et de l'exemple, suffirait pour engager les paysans à renoncer à leur désastreuse pratique, et à y substituer des procédés plus avantageux et plus utiles pour eux et pour l'Etat.

Le voyage de M. Decandolle renferme un grand nombre de remarques semblables, qui sont toutes dictées par le meilleur esprit. On y trouve aussi beaucoup de faits curieux sur l'industrie locale de certaines communes, qui ont su donner une grande valeur à des choses qui, par elles-mêmes, n'en avaient point. Ainsi en Languedoc, l'alisier sert à faire des fourches très-solides ; le seul village de Sauves, qui est depuis un tems immémorial en possession de les fabriquer, en vend annuellement pour plus de vingt-cinq mille francs ; et ce revenu considérable est tiré tout entier d'un sol rocailleux absolu-

Digitized by Google

ment stérile. Dans le département du Gard, la plante que l'on nomme tournesol ou maurelle est pour le village du Grand-Gallargue l'objet d'un commerce annuel qui s'est élevé l'année dernière jusqu'à quarante mille francs. Cette plante fournit une matière colorante bleue fort employée dans la teinture, et qui s'exporte en grande partie en Hollande. Chaque année les habitans de Gallargue, après avoir recueilli la maurelle qui croît naturellement autour d'eux, s'écartent de tous côtés pour en trouver de nouvelles, et vont faire cette récolte jusqu'à Toulon et a Perpignan. Chose singulière ! aucun d'eux n'a songé à éviter ces courses pénibles et incertaines en cultivant la maurelle en grand, tant les idées nouvelles, même les plus simples, ont de la peine à naître et à s'établir chez les hommes dont l'intelligence n'est pas développée par l'éducation !

Par l'extrait que nous venons de donner des deux voyages de M. Decandolle, on voit combien ils renferment de résultats utiles. D'après cela on pourrait aisément penser qu'ils doivent former un volume considérable. Qu'on se détrompe ; ce n'est qu'une petite brochure de 140 pages. Il faut bien quelque espèce de compensation pour tant de longs et gros ouvrages que l'on nous donne tous les jours et qui ne nous apprennent rien. BIOT.

SALON DE PEINTURE.

SEPTIÈME ARTICLE.

Portraits, Dessins, Gravures.

PORTRAITS.

M. ROBERT LEFÈVRE.

Quelle que soit la célébrité de M. Robert Lefèvre, regardé depuis long-tems comme un de nos meilleurs peintres de portraits, j'ose croire que l'exposition actuelle doit ajouter encore à l'idée qu'on s'était faite de son talent, et à sa réputation brillante. Ses ouvrages sont si nombreux, ils renferment tant de beautés, que si l'on prétendait en donner une analyse complète, il faudrait peut-être leur consacrer exclusivement cet article. Mais, me bornant à indiquer ceux qui m'ont paru les plus remarquables, je citerai d'abord le portrait en pied

Digitized by Google

de la princesse Borghèse (N° 511), comme très-bien composé, d'une très-belle couleur, d'un bon effet, et rempli d'accessoires heureux, traités d'une manière supérieure. On ne saurait rendre avec plus d'art la grâce et la beauté de son modèle ; la tête et la gorge sembleraient annoncer un crayon historique, et sont d'ailleurs admirablement peintes.

Dans le portrait en pied d'une Dame qui tient à la main un porte-crayon et un cahier de dessins (N° 519); dans le N° 518, où le modèle aussi en pied est représenté dans un paysage, on ne peut méconnaître une belle entente d'effets, un pinceau sûr, dont les touches larges et hardies savent imprimer la vie à la toile, et la revêtir des plus riches couleurs.

Le portrait de M. Denon, directeur-général du Musée, est également remarquable par la pose, par les accessoires bien conçus, bien inventés, et par la couleur des chairs, par la fermeté de l'exécution. Enfin, les bustes de MM. les sénateurs Lebrun de Rochemont et Lecouteux-Canteleux, mais surtout celui de l'Auteur (N^os 515, 514, 522), se distinguent par la double vigueur du faire et du coloris.

M. Augustin.

Un Cadre contenant le Portrait de S. M. la Reine des Deux-Siciles, plusieurs Miniatures et Emaux. (N° 10.)

Il est impossible, je crois, de voir en ce genre rien de plus agréablement composé, de plus gracieusement ajusté, de plus délicatement peint, de plus précieusement fini que ce portrait de la reine de Naples. Tout est charmant dans cet ouvrage, fait peut-être, et c'est beaucoup dire, pour ajouter quelque chose à la réputation de son auteur.

Plusieurs de ses autres miniatures ne sont pas indignes de se trouver dans le même cadre.

M. Gros.

Deux expositions consécutives avaient été enrichies par M. Gros de leur plus grande machine. Mais on ne connaissait de lui qu'un très-petit nombre de portraits, et il n'était pas encore compté parmi nos maîtres en ce genre. Trois ouvrages exposés cette année doivent lui obtenir un rang très-honorable : deux sur-tout, le portrait du roi de Westphalie à cheval, et celui du général Lasalle en pied, (N^os 273 et 274), se sont fait distinguer d'une manière éclatante dans ce salon si riche en portraits; le premier par la verve de la composition, l'exécution brillante et pleine de force des étoffes, de tous les accessoires, par le mouvement grand et vrai du cheval qui semble s'élancer et dévorer l'es-

Digitized by Google

pace; le second, par l'expression de la pose et de la tête, par le vigoureux modelage des chairs, une très-belle couleur et une touche historique.

M. Laurent.

Portrait de Femme. (N° 356.)

On reconnaît dans ce charmant portrait l'habile peintre de genre; on y reconnaît le goût de ses ajustemens, la grâce de ses attitudes, et cet art d'assortir ses couleurs pour produire un effet agréable. D'ailleurs, la beauté, la fraîcheur, l'expression aimable du modèle, paraissent concourir ici avec l'art et le talent du peintre. C'est une coquetterie de jolie femme de confier son portrait à ces artistes pleins de goût qui possèdent l'heureux don de la grâce. Mais c'est une bonne fortune pour les artistes d'avoir ces jolis modèles à peindre; car l'intérêt qu'inspirent les portraits ne sont point alors renfermés dans le cercle étroit des amis et des connaissances du modèle.

M. Riesener.

Cet artiste a exposé plusieurs ouvrages pleins de vie et de sentiment, d'une disposition flatteuse et naturelle. On a surtout remarqué le portrait en pied de deux Sœurs (N° 497), l'attitude, l'expression des figures, la facilité, l'agrément de la touche, et la douce harmonie de l'ensemble.

M. Garnier.

Portrait de S. M. l'Empereur dans son intérieur. (N° 232.)

Je crois qu'il était difficile de mieux remplir la grande étendue de la toile qui avait été assignée à l'artiste. Quoiqu'il ne s'y trouve que deux figures, on ne sent aucun vide dans la composition. L'Empereur est debout, appuyé sur une table, d'où se déroule jusqu'au parquet une longue carte géographique. Sur un plan plus reculé, l'on aperçoit son secrétaire la plume à la main. Le fond est orné d'une bibliothèque et de différens bustes. La figure principale me paraît bien exécutée, et l'effet de l'ensemble très-satisfaisant.

M. Saint.

Un Cadre renfermant plusieurs Miniatures. (N° 545.)

La miniature ainsi traitée mérite peut-être une place à côté de la peinture à l'huile. C'est presque la même vigueur, la même force de tons. Ce grand mérite de la vigueur dans de si petits ouvrages, n'est cependant pas le seul dont M. Saint ait fait preuve. Sa couleur est suave, harmonieuse; son dessin plus ferme, plus pur que celui de la plupart des

Digitized by Google

peintres en miniature ; et le choix, la grâce, le goût, distinguent presque toujours la pose de ses figures comme leurs ajustemens.

M. Prud'hon.

Portrait de M. M.-D.-Q., ancien Président au Parlement de Besançon. (N° 486.)

La nature est ici rendue avec toute sa naïveté, toute sa finesse : rien de maniéré, de cherché ; rien qui trahisse les efforts de l'art ; et cependant l'art le plus profond, le plus réfléchi, jusque dans les moindres détails. La pose est d'une simplicité extrême, l'expression de la tête aussi naturelle que la pose ; la couleur est fine et transparente, le modelage doux et vrai, et le fond bien inventé, bien assorti à la figure. Tout ce qu'on pourrait désirer dans ce portrait, c'est peut-etre un peu plus de saillie.

J'avais annoncé, dans mon premier article, les portraits de M. Kinson, comme des ouvrages très-distingués. Je me proposais de leur payer ici le tribut d'éloges qu'ils méritent; mais ils ont été enlevés du Salon avant que j'aie pu les examiner en détail. Du reste, le jugement du public a pleinement confirmé celui que j'avais hasardé dès l'ouverture de l'exposition. On s'est plu à reconnaître dans ces portraits un mérite peu vulgaire, et plus d'un genre de mérite.

Deux femmes célèbres, M^me^ Lebrun et M^me^ Benoît, dont le nom ne se trouve point sur la *Notice*, ont cependant orné l'exposition de quelques portraits distingués. Le goût, la finesse, l'expression, une couleur séduisante et une grande facilité de pinceau, telles sont les qualités brillantes que l'on accorde depuis long tems à M^me^ Lebrun, et qu'on retrouve cette année, sur-tout dans l'un de ses portraits, peint d'une manière plus franche et plus naturelle que les autres ouvrages qu'elle vient d'exposer. Parmi ceux de M^me^ Benoît, le plus parfait, ce me semble, est le portrait de M. le docteur Gall, où l'on ne peut que louer la vérité de la pose, la saillie, le modelage de la tête et des mains, l'exécution sûre et savante des accessoires.

M^me^ Romani (Adèle de Romance).

M^me^ Romani me semble avoir fait des progrès sensibles depuis la dernière exposition, où elle s'était déjà distinguée. Sa couleur est devenue plus transparente, plus fine, son dessin plus correct, et sa touche plus ferme. Le *Portrait de M^elle^ Emilie L....*, dans le costume du dernier acte des

Digitized by Google

Trois Sultanes (N° 536), bien composé, d'une couleur aimable, est aussi exécuté avec soin dans tous les accessoires. Celui de M. S. dans son cabinet, n'est point inférieur au précédent par la couleur; mais sa composition est peut-être un peu confuse, sur-tout vers le bas de la toile, où le fauteuil sur lequel M. S. est assis, sa table et son tabouret, se rencontrent et se croisent d'une manière désagréable.

Une jeune Personne appuyée sur un coussin vert (N° 533), et *un jeune Homme* (N° 535), sont encore deux portraits pleins d'agrément, et parés, comme tous ceux de Mme Romani, du prestige d'une couleur flatteuse.

Mlle Harvey.

Trois Portraits, même N° (283).

Le goût, le sentiment le plus délicat des convenances, caractérisent ces trois portraits, qu'on reconnaît tous à ce signe très-rare pour être du même auteur, quoique l'exécution ne soit peut-être pas dans tous également soutenue. On a principalement distingué entre les ouvrages de ce genre, le buste d'une jeune femme dont la tête s'incline et pose mollement sur sa main. L'expression douce et recueillie, la finesse et la pureté des traits, le choix et l'élégance des ajustemens, le moëlleux des contours, la noblesse, la grâce, et pour ainsi parler, le bon ton de l'attitude, la suavité du coloris, et l'harmonie de l'ensemble, me paraissent justifier pleinement cette flatteuse distinction: mais il me paraît sur-tout que la manière de peindre et le ton de couleur rappellent l'Ecole vénitienne.

Mlle Capet.

Tableau représentant feue Mme Vincent, élève de son mari. (N° 89.)

Mme Vincent fait le portrait de M. le sénateur Vien; assise à ses côtés, Mlle Capet prend soin de charger sa palette. — Pour donner plus d'intérêt à ce tableau, l'auteur a eu l'adresse d'y faire entrer M. Vincent et ses principaux élèves, parmi lesquels tous les amis des arts se plaisent à distinguer M. Mérimée, dont les ouvrages ont embelli plusieurs de nos expositions, et qui s'est placé au rang de nos meilleurs coloristes.

La disposition da ce tableau est sage; la touche délicate; l'ensemble harmonieux; et si je juge de tous les portraits par ceux que je pouvais reconnaître, ils sont d'une grande ressemblance. On pourrait faire, il est vrai, quelques observations critiques, particuliérement sur la couleur; mais en total,

Digitized by Google

total, c'est un ouvrage estimable, et dont le mérite réel fait plus que racheter les légères imperfections.

M^elles^ Sophie et Fanny Charrin.

Ces deux sœurs rivales en talent, ont exposé des portraits infiniment agréables, d'un dessin correct, d'une couleur très-fine et très-brillante, d'un faire délicat et soigné.

Il y aurait encore un grand nombre de portraits à placer dans cet article, si l'on voulait faire mention de tous ceux qu'on a justement distingués. Mais c'est ce grand nombre même qui ne permet pas d'y songer.

DESSINS.

M. Moreau jeune.

Un Cadre contenant 68 *Dessins.* (N° 441.)

M. Moreau jeune est reconnu depuis bien long-tems pour un modèle dans ce genre de dessins qui, reproduits par la gravure, sont destinés à l'ornement des chefs-d'œuvres de la poësie et de l'éloquence. Chaque nouveau salon offre des preuves nouvelles de son éclatante supériorité : et l'on s'étonne chaque fois, comme si l'on ne devait pas s'y attendre, en voyant cet habile artiste mettre tant de vérité, de goût, d'intelligence, d'expression et de grâce dans cette foule de compositions dont les sujets diffèrent si fort entr'eux, et sont si sévèrement déterminés. Il se joue de toutes les difficultés avec une adresse surprenante ; toutes les scènes deviennent piquantes, énergiques ou gracieuses sous son pinceau. Quelquefois avec une seule figure il produit un grand effet ; quelquefois, dans un cadre extrêmement étroit, il place sans confusion un grand nombre de figures toutes aimables et variées. Il rend avec le même bonheur les scènes les plus gaies de Molière, les descriptions les plus brillantes d'Ovide, les sentimens les plus élevés de Corneille. C'est la perfection dans ce genre, borné il est vrai, mais extrêmement agréable, lorsqu'il est porté à ce comble de l'art.

MM. Lafitte, Monsiau et Le Barbier aîné ont aussi montré beaucoup de talent et d'habileté dans des dessins de vignettes. Mais M. Le Barbier en a exposé de plus considérables. Celui d'*Antigone* ou *la Piété fraternelle* (N° 363), est sur-tout d'une grande beauté. La figure de Polinice, mort de la main de son frère, et que sa sœur traîne sur le bûcher, malgré la défense de Créon, est d'un bon style, d'un bon effet, modelée et crayonnée d'une manière large. Celle d'Antigone est bien

Digitized by Google

ajustée; sa douleur et l'effort qu'elle fait pour mettre sur le bûcher le corps de son malheureux frère, sont rendus avec une grande vérité; mérite qui n'est pas moins remarquable dans le mouvement de sa compagne aux aguets pour découvrir si personne ne survient et ne peut les apercevoir.

Agrippine quittant le camp de Germanicus. (N° 364.) Tableau divin dans Tacite, bien composé dans M. Le Barbier, qui, sans doute, aurait pu donner à ses figures plus de noblesse et de style; mais qui, du moins, a su conserver en plusieurs endroits de la force et de l'expression.

Son *Allégorie sur la mort de M^me^ B.* se distingue sous le double rapport de la composition pittoresque et de la composition poétique. On y trouve plusieurs figures expressives, aussi heureusement inventées qu'habilement rendues. Je regrette de ne pouvoir consacrer à cet ouvrage plein de mérite, une analyse détaillée, qui ferait du moins apprécier la justesse des pensées, et le sentiment de la composition.

M^me^ Bruyère, (née Le Barbier.)

Une Mère pleurant sur la tombe de son Fils. (N° 82.)

Que la douleur est touchante sur cette douce physionomie! quelle grâce dans cette attitude! quel goût dans ces ajustemens! quel crayon moëlleux et léger! M^me^ Bruyère n'a pas besoin pour plaire et pour attendrir, du secours de la couleur: son crayon seul a tout fait.

M. Casimir Karpff.

Le fini des dessins nombreux exposés par cet artiste, suppose dans son auteur un travail incroyable, une persévérance qui effraie. Peut-être même pourrait-on inviter M. Casimir Karpff à chercher moins scrupuleusement ce fini, cette perfection séduisante sans doute, mais qui pourrait répandre quelque froideur sur ses charmans ouvrages, d'ailleurs bien composés, d'un bon dessin, du faire le plus aimable. La physionomie de ses figures, naturelle et caractéristique, paraît devoir beaucoup ressembler. On peut en juger du moins par le *Portrait de S. M. l'Impératrice* (N° 93); il est orné de riches accessoires dont l'artiste, sans faire usage du blanc, a su rendre jusqu'aux moindres détails, avec une perfection surprenante, et dont on ne trouverait peut-être pas un autre exemple dans toute l'exposition.

M^me^ Giacomelli.

Dix-huit dessins. Sujets tirés des tragédies de Sophocle. (N° 255.)

Digitized by Google

Avant de représenter les principales situations du plus grand maître de la scène grecque, l'on sent combien Mme Giacomelli s'est pénétrée de l'esprit des artistes grecs. Leur noble simplicité, leur grâce, leur naturel, se retrouvent jusqu'à certain point dans la plupart de ces dessins. Les motifs des draperies sont ordinairement très-heureux. L'expression n'est jamais fausse, quelquefois elle est rendue avec énergie, mais toujours avec noblesse, comme dans les ouvrages de l'antiquité. Ceux que Mme Giacomelli vient d'exposer, forment une collection intéressante, et bien digne de l'honorable *médaille* décernée à leur auteur.

M. Fragonard.

Anacréon réchauffant l'Amour. (N° 220.)

Les Fureurs d'Œdipe. (N° 221.)

Ces deux ouvrages se font remarquer par le fini le plus précieux; mais ce n'est pas leur principal mérite. Les pensées sont justes, les mouvemens vrais, le dessin assez correct. Quelquefois cependant on pourrait y désirer plus de noblesse et de style. Mais le *Portrait de Femme*, inscrit sous le N° 222, me paraît de tout point un modèle. Un tel dessin vaut presque une peinture.

GRAVURES.

M. Godefroy.

Un Christ mort, sur les genoux de sa mère, d'après Annibal Carrache. (N° 799.)

C'est une entreprise difficile de chercher à reproduire avec le burin un chef-d'œuvre dont la grandeur de style, la noblesse et l'énergie d'expression, demanderaient beaucoup d'art et de talent pour n'être pas altérés dans une copie peinte. Cette difficulté tourne entièrement à l'honneur de l'artiste qui l'a surmontée, du moins autant qu'elle pouvait l'être. Toutes les beautés de l'original qui n'étaient pas impossibles à conserver, on les retrouve dans cette traduction, d'un burin moëlleux et facile, d'une exécution supérieure.

Le Retour de la Course, d'après M. Vernet, ne peut aussi qu'obtenir l'attention et la haute estime des connaisseurs. Son auteur a exposé quelques autres gravures toujours d'un rare talent, et principalement un *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrège, qui respire toute la grâce de ce peintre des Amours, et où le faire est savamment diversifié dans les chairs, les draperies et le paysage.

Digitized by Google

M. Roger.

Il y a dans le Salon de cette année trois gravures de cet artiste, toutes trois très-dignes d'éloge. L'une qui représente *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Louis Carrache, est d'une belle et grande manière : le burin y rivalise de largeur avec le pinceau. — Celle de *Paul et Virginie*, d'après M. Girodet, est pleine de grâce et de style, qualités que doit le graveur à son habile modèle, mais qu'il faut du moins lui savoir gré de n'avoir point altérées. On peut en dire à peu près autant du *Naufrage de Virginie*, d'après le dessin de M. Prud'hon.

Ces deux gravures font partie de la magnifique édition in-4° de cette pastorale charmante de *Paul et Virginie*, connue de tous ceux qui lisent, traduite dans toutes les langues, et restée modèle dans la nôtre.

M. Morel.

Le Serment des Horaces, d'après le Tableau de M. David. (N° 819)

On ne peut que louer cette gravure sous le rapport du dessin. La correction, la vigueur, le style élevé du peintre, s'y retrouvent presque partout, et c'est là l'essentiel. Mais le travail en est peu flatteur, et l'on pourrait y remarquer quelque dureté, quelque sécheresse, sur-tout dans les figures des Enfans, et de la Mère des Horaces. C'est, je crois, dans le groupe des trois Guerriers que M Morel a le mieux réussi. Du reste, cet ouvrage est en somme très-digne de son auteur, justement célèbre par les gravures de *la Mort de Socrate* et du *Bélisaire* de M. David.

M. Defray, graveur de S. M. le Roi de Hollande.

Jacob bénissant les Enfans de Joseph, d'après Rembrandt. (N° 787.)

Chacun se rappelle ce tableau qui faisait partie de l'*Exposition prussienne*, et dans lequel on ne savait ce qu'on devait le plus admirer de la poësie de la composition, du beau caractère des têtes, de la profondeur de l'expression, ou de la vigueur et de la transparence du coloris. Cette gravure rend fidèlement l'effet de l'ensemble. On y sent la couleur de Rembrandt, mais l'expression y est beaucoup affaiblie; et c'est un défaut essentiel que ne peuvent point racheter les beautés d'exécution qu'on y remarque en grand nombre. Il faut convenir aussi que c'était pour M. Defray un point de comparaison bien terrible, et pourtant inévitable, que les gravures

Digitized by Google

de Rembrandt lui-même d'après ses tableaux, chefs d'œuvres de verve, d'esprit et de sentiment, qui ne sauraient être surpassés.

M. *Beisson*, qui fit paraître avec tant de succès, il y a deux ans, une gravure des *Jeunes Athéniens tirant au sort*, de M. Peyron, s'est fait honorablement distinguer cette année par une *gravure* non moins belle *de la Ste-Cécile*, ouvrage d'autant plus remarquable, qu'on ne peut ignorer combien il est difficile de traduire la grâce, l'expression, le charme céleste répandu dans toutes les parties de l'original, l'un des chefs-d'œuvres de ce Raphaël, que les Italiens appellent leur *Ange*.

Je terminerai dans le prochain N°, par l'examen des ouvrages de Sculpture, et par quelques observations générales, si toutefois je me trouve assez d'espace. VICT.... F....

N. B. Il s'est glissé dans le dernier article quelques fautes d'impression. Deux sur-tout me paraissent assez graves pour mériter d'être relevées.

Sur le tableau de M. Menjaud, page 517, ligne 24. — .... *une certaine faveur, attachée au nom de son héros*, — la phrase n'est point achevée. — Ajoutez: *et que n'obtiendrait pas au même degré, peut-être, le sujet le plus élevé, tiré d'une histoire étrangère.*

Sur les miniatures de M. Mansion, page 522, ligne 14. — et il me semble que *l'agrément* général unit la *raison* à la vigueur. — Rétablissez ainsi : ... et il me semble que l'effet général unit l'agrément à la vigueur.

VARIÉTÉS.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES. — *Questions proposées par la Société d'Émulation de Cambrai.*

Première question. — POÉSIE. — La petite vérole a de si funestes effets, que le moyen d'en préserver l'humanité doit être considéré comme un bienfait de la Providence. Cependant, malgré les nombreuses victimes de ce fléau destructeur, on en repousse encore le préservatif qu'une heureuse découverte a mis à notre disposition. La vaccine est toujours un don stérile pour un certain nombre de familles. C'est encore pour quelques personnes, un objet de dérision, de dédain et même d'horreur

Des Médecins distingués, des Sociétés savantes, des Magistrats d'un mérite supérieur, ont publié de fort bons écrits sur les avantages de la vaccination; mais il est des préventions difficiles à vaincre. Les raisonnemens frappent moins certains esprits que le ridicule. On croit donc qu'il importe que la poésie s'arme *des traits de la satire* contre les objec-

Digitized by Google

tions fausses et puériles que le préjugé oppose à cette innocente et salutaire nouveauté. Le tableau des ravages de la petite vérole, la critique des folles déclamations des ennemis de la vaccine et le développement du bien qu'elle doit procurer, offrent un sujet suffisant peut-être pour échauffer la verve du poëte philantrope.

La Société décernera une médaille d'or de cent vingt francs, à l'auteur du meilleur ouvrage en vers sur cette matière.

Deuxième question. — AGRICULTURE. — Il est utile d'examiner s'il ne serait pas possible de parvenir à l'entière suppression des jachères sans détériorer les terres. Si la nature du sol n'oppose pas à cette suppression un obstacle invincible; si l'usage des engrais, la variété des semences, les bons labours et d'autres moyens peuvent suppléer à la médiocrité du sol, et au repos qu'on a cru nécessaire pour réparer les sels dont la terre a besoin pour la reproduction, il importe d'éclairer les cultivateurs sur les procédés les plus efficaces et les moins dispendieux pour obtenir des récoltes non interrompues.

La Société décernera une médaille d'or, de la valeur de cent vingt francs, à l'auteur du meilleur mémoire qui lui parviendra sur les moyens d'opérer, sans inconvénient, la suppression des jachères.

Troisième question. — INDUSTRIE ET COMMERCE. — La batiste, le clair ou linon, la gaze et tout autre tissu fin, le lin, pourraient-ils perdre leur tendance à se rouler, lorsqu'ils sont sans apprêt, leur roideur et leur facilité à conserver le pli, lorsqu'ils sont apprêtés, et acquérir la souplesse et le moëlleux de la mousseline?

Indiquer les procédés nouveaux à suivre ou les innovations à faire dans les anciens, soit pour le rouissage et les préparations du lin, soit pour la filature, le tissage ou les apprêts de toile fabriquée.

Si l'on parvenait à prouver que la nature du lin ne permet pas de donner aux toilettes les qualités qu'exige impérieusement la mode, pourrait-on les obtenir par l'alliage du fil de lin avec celui de la soie et du coton?

Quatrième question. — Pourrait-on faire baisser le haut prix des toilettes, par une diminution de la main-d'œuvre du lin, du fil et du tissage? On donnera les moyens de propager l'emploi de la navette volante. On traitera principalement la question de la possibilité de rendre le lin susceptible d'être, comme le coton, filé par mécanique dans les numéros fins.

Une médaille d'or, de cent vingt francs, sera décernée à celui qui aura traité ces deux questions d'une manière satisfaisante.

Dispositions générales relatives au concours.

Le concours sera fermé le 1^er^ juillet 1809. Les membres résidens en sont seuls exclus.

Les concurrens devront adresser leurs paquets, francs de port, à M. Farez, secrétaire perpétuel de la Société. Chacun d'eux indiquera son nom et sa résidence, dans un billet cacheté.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. — *Pétersbourg*, 25 *novembre*. — S. M. l'impératrice-mère est arrivée de Gatschina, accompagnée des jeunes grands-ducs et grand'-duchesses, en sorte que toute la famille impériale est actuellement dans cette capitale.

On a célébré, samedi dernier, les funérailles du général prince Dolgoroucki, avec la plus grande pompe. Ce militaire, si justement regretté, avait reçu, la veille de sa mort, le brevet de général-lieutenant.

La fête que les officiers de la garde devaient donner à S. M. l'Empereur, n'a pas encore eu lieu; on ignore le jour précis où elle sera donnée.

Le général comte de Buxhowden, commandant en chef de notre armée en Finlande, vient d'être rappelé. Le général Knorring est nommé pour lui succéder.

Le vice-amiral suédois Cronstedt, gouverneur de la forteresse de Sweaborg, au moment où elle s'est rendue à nos troupes, est arrivé ici d'Abo.

Le contre-amiral Sorokin qui avait un commandement dans notre flotte de la Baltique, vient d'obtenir sa démission.

Notre gazette officielle ne contient encore aucune nouvelle de la Finlande.

S. A. I. la grande-duchesse Catherine, sœur de S. M. l'Empereur, doit épouser le prince George de Holstein-Oldenbourg, gouverneur d'Esthonie, fils du duc régnant d'Oldenbourg, qui a été reçu membre de la Confédération du Rhin, à l'époque de l'entrevue des deux Empereurs à Erfurt. Le jour des fiançailles est déjà fixé.

PRUSSE.—*Berlin*, 3 *décembre*.—On écrit de Kœnisgsberg, que le premier ministre de S. M., M. de Stein, a enfin demandé et obtenu sa démission le 25 novembre.

Toutes les troupes françaises ont quitté aujourd'hui Berlin, et les clefs de la ville ont été remises au prince Ferdinand, frère du grand Frédéric.

M. le maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt, est parti hier. L'intendant-général, M. Daru, et l'administrateur-général des finances, M. Bignon, étaient partis quelques jours auparavant.

Dans l'ordre par lequel M. le duc d'Auerstaedt a annoncé

Digitized by Google

au général Saint-Hilaire son départ de Berlin, on remarque entr'autres les passages suivans :

« Le dernier ordre que j'ai a vous donner en partant de Berlin, doit être un hommage à la glorieuse mémoire de Frédéric-le-Grand, et un témoignage de l'estime que notre souverain et la nation française ont pour son auguste frère. En quittant Berlin vous vous rendrez à la tête de vos troupes chez le prince Ferdinand, pour lui présenter les clefs de cette capitale.... A Berlin et à Vienne, partout où le destin a conduit les armes de notre Empereur, on ne saura nous refuser le témoignage de ne rien avoir fait pour détourner les cœurs des sujets de leurs souverains..... Ici comme par-tout il y a des têtes exaltées, et des aventuriers pour qui le renversement de tout ordre est un objet d'espoir et un besoin; ces hommes dangereux ont été contenus. La noblesse, les propriétaires, le clergé, les bourgeois, les négocians, toutes les institutions qui forment la base de l'ordre social, ont été protégées et défendues contre les tentatives des novateurs. Les Français quittent ce pays avec un profond sentiment de considération pour le monarque et pour la nation. »

Le *Télégraphe* assure que l'on a dénoncé aux autorités françaises, une espèce d'embauchage mystérieux et romanesque qu'on exerce envers les jeunes gens. Celui qui s'enrôle ne connaît que l'individu qui l'engage ; il promet par serment de se procurer des armes, d'attendre le signal de rassemblement qu'on lui indique, et de se rendre à un endroit qu'on lui désigne, pour obéir aveuglement au chef inconnu qu'il y trouvera, et pour le suivre partout où il voudra le conduire. Il doit engager de la même manière un de ses amis. Les sermens, signés de chaque individu, passent de main en main jusqu'au chef inconnu.

On a long-tems révoqué en doute ce fait qui paraissait incroyable ; mais des rapports multipliés en ont contasté la réalité. Les autorités françaises ont également reçu des dénonciations contre plusieurs sociétés qui paraissent n'avoir pour but commun que le désordre et l'anarchie. Le maréchal duc d'Auerstaedt, ayant eu connaissance de ces affaires, a pensé que la présence de S. M. le roi dans sa bonne ville de Berlin dissiperait promptement les menées des anarchistes.

AUTRICHE.— *Vienne, 30 novembre.* — La gazette de la cour de ce jour annonce le rétablissement de la santé de l'Im-

Digitized by Google

pératrice et son retour, ainsi que celui de l'Empereur, dans cette capitale pour demain.

Le voyage que le prince de Prosorowsky, général en chef des armées russes en Moldavie et Valachie, devait faire à Pétersbourg, est, dit-on, suspendu de nouveau. On ne connaît point les motifs de ce retard; seulement on sait qu'il ne peut pas être attribué à la crainte d'une rupture prochaine avec les Turcs, car il ne s'est rien passé qui puisse faire croire à un semblable événement, et toutes les lettres écrites par des officiers russes disent qu'ils se préparent à passer en Valachie les quartiers d'hiver les plus tranquilles, d'après la certitude qu'ils ont que l'armistice ne sera pas rompu avant le printems.

Suivant les dernières nouvelles de la Turquie, l'armée continue à se renforcer. On porte à 90 mille hommes celle qui campe près de Constantinople.

—L'archiduc Charles a fait à l'Empereur un rapport très-circonstancié sur l'état actuel de la garde nationale dans les diverses provinces de la monarchie autrichienne, et particulièrement à Vienne. S. M. a adressé un billet à l'archiduc, pour le charger de témoigner sa satisfaction aux officiers de ces corps.

Angleterre. — *Londres, 23 novembre.* — Le conseil de guerre formé pour le jugement de sir Hew Dalrymple s'est assemblé le 19. Sir Arthur Wellesley a paru, et a demandé permission de déposer une copie des observations faites par lui sur la négociation de l'armistice de Portugal. Il a désavoué tout ce que les papiers publics ont pu avancer sans son autorisation; il a déclaré au contraire, qu'il avait opiné entièrement avec le général en chef qu'il était urgent de laisser aux Français la faculté d'évacuer le Portugal. Il a été lu ensuite une protestation du général portugais, Freire d'Andrade, et la réponse du général Dalrymple qui lui témoigne son étonnement de ne recevoir ses observations qu'après la signature du traité. D'autres lettres de différens insurgés portugais ont été lues également, les unes approuvant, les autres blâmant la convention. Sir Arthur Wellesley fut admis à faire lecture du journal de ses opérations pendant que l'armée a été sous ses ordres. Il y est dit qu'il a offert ses secours aux insurgés espagnols de Castille et de Galice, mais que les généraux Cuesta et Blake lui ont répondu qu'ils n'avaient pas besoin d'hommes, mais d'argent, d'armes et de munitions. Ces généraux furent bientôt défaits à Rio Seco par le maréchal Bessières. Le commandement

Digitized by Google

de sir Arthur ne se prolongea point au-delà de la bataille de Vimiera. — Cette lecture entendue, la cour martiale s'ajourna au 22.

La séance de ce jour fut remplie d'abord par une défense de sir Hew-Dalrymple, appuyée de pièces justicatives, telles que contrôles, rapports, etc., etc., dont la lecture fut faite d'un ton si bas, que les assistans ne purent rien entendre. Sir Arthur Wellesley répondit longuement à quelques parties du discours du général Dalrymple, où il se croyait inculpé. Le capitaine Bligh a répondu à une série de questions relatives au débarquement, et à l'approvisionnement de l'armée, et la cour s'est ajournée au 24. On pense que c'est pour attendre le général Burrard. Les ducs de Cumberland et de Cambridge étaient placés derrière le président, sir D. Dundas. Le général Miranda figurait aussi au nombre des assistans.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 17 Décembre.

13me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Saint-Martin, près Madrid, le 2 décembre 1808.

Le 29, le quartier-général de l'Empereur a été porté au village de Bozéguillas. Le 30, à la pointe du jour, le duc de Belluno s'est présenté au pied du Somo-Sierra. Une division de 13,000 hommes de l'armée de réserve espagnol défendait le passage de cette montagne. L'ennemi se croyait inexpugnable dans cette position. Il avait retranché le col que les Espagnols appellent Puerto, et y avait placé 16 pièces de canon. Le 9e régiment d'infanterie légère couronna la droite. Le 96e marcha sur la chaussée; et le 24e suivit à mi-côte les hauteurs de gauche. Le général Senarmont, avec 6 pièces d'artillerie, avança par la chaussée.

La fusillade et la canonnade s'engagèrent. Une charge que fit le général Montbrun à la tête des chevau-légers polonais, décida l'affaire; charge brillante s'il en fut, où ce régiment s'est couvert de gloire et a montré qu'il était digne de faire partie de la garde-impériale. Canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris. Huit chevau-légers polonais ont été tués sur les pièces, et 16 ont été blessés. Parmi ces derniers le capitaine Dzievanoski a été si grièvement blessé, qu'il est presque sans espérance. Le major Ségur, maréchal-des-logis de la maison de l'Empereur, chargeant parmi les Polonais, a reçu plusieurs blessures, dont une assez grave. Les 16 pièces de canon, dix drapeaux, une trentaine de caissons, 200 charriots de toute espèce de bagage, les caisses des régimens, sont les fruits de cette brillante affaire. Parmi les prisonniers, qui sont très-nombreux, se trouvent tous les colonels et les lieutenans-colonels des corps de la division espagnole. Tous les soldats auraient été pris, s'ils n'avaient pas jeté leurs armes et ne s'étaient pas éparpillés dans les montagnes.

Le 1er décembre, le quartier-général de l'Empereur était à Saint-Augustin, et le 2, le duc d'Istrie, avec la cavalerie, est venu couronner les hauteurs de Madrid. L'infanterie ne pourra arriver que le 3. Les

Digitized by Google

renseignemens que l'on a pris jusqu'à cette heure, portent à penser que la ville est livrée à toute espèce de désordre, et que les portes sont barricadées.

Le tems est très-beau.

14me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Madrid, le 5 décembre 1808.

Le 2, à midi, S. M. arriva de sa personne sur les hauteurs qui couronnent Madrid, et où étaient placées les divisions de dragons des généraux Latour-Maubourg et Lahoussaye, et la garde impériale à cheval. L'anniversaire du couronnement, cette époque qui a signalé tant de jours à jamais heureux pour la France, réveilla dans tous les cœurs les plus doux souvenirs, et inspira à toutes les troupes un enthousiasme qui se manifesta par mille acclamations. Le tems était superbe et semblable à celui dont on jouit en France dans les plus belles journées du mois de mai.

Le maréchal duc d'Istrie envoya sommer la ville, où s'était formée une Junte militaire, sous la présidence du général Castellar, qui avait sous ses ordres le général Morla, capitaine-général de l'Andalousie et inspecteur-général de l'artillerie. La ville renfermait un grand nombre de paysans armés qui s'y étaient rendus de tous côtés, 6000 hommes de troupes de ligne et 100 pièces de canon. Depuis huit jours, on barricadait les rues et les portes de la ville; 60,000 hommes étaient en armes: des cris se faisaient entendre de toutes parts, les cloches de 200 églises sonnaient à la fois, et tout présentait l'image du désordre et du délire.

Un général de troupes de ligne parut aux avant-postes pour répondre à la sommation du duc d'Istrie; il était accompagné et surveillé par 30 hommes du peuple dont le costume, les regards et le farouche langage rappelaient les assassins de septembre. Lorsqu'on demandait au général espagnol s'il voulait exposer des femmes, des enfans, des vieillards aux horreurs d'un assaut, il manifestait à la dérobée la douleur dont il était pénétré; il faisait connaître par des signes qu'il gémissait sous l'oppression, ainsi que tous les honnêtes gens de Madrid, et lorsqu'il élevait la voix, ses paroles étaient dictées par les misérables qui le surveillaient. On ne put avoir aucun doute de l'excès auquel était portée la tyrannie de la multitude, lorsqu'on le vit dresser procès-verbal de ses propres discours, et les faire attester par la signature des spadassins qui l'environnaient.

L'aide-de-camp du duc d'Istrie, qui avait été envoyé dans la ville, saisi par des hommes de la dernière classe du peuple, allait être massacré, lorsque les troupes de ligne indignées le prirent sous leur sauvegarde et le firent remettre à son général.

Un garçon boucher de l'Estramadure, qui commandait une des portes, osa demander que le duc d'Istrie vînt lui-même dans la ville, les yeux bandés: le général Montbrun repoussa cette audace avec indignation; il fut aussitôt entouré, et il ne s'échappa qu'en tirant son sabre. Il faillit être victime de l'imprudence avec laquelle il avait oublié qu'il n'avait point à faire à des ennemis civilisés.

Peu de tems après, les déserteurs des Gardes-Wallones se rendirent au camp. Leurs dépositions donnèrent la conviction que les propriétaires, les hommes honnêtes étaient sans influence; et l'on dut croire que toute conciliation était impossible.

La veille, le marquis de Perales, homme respectable qui avait paru jouir jusqu'alors de la confiance du peuple, fut accusé d'avoir fait mettre du sable dans les cartouches. Il fut aussitôt étranglé, et ses

Digitized by Google

membres déchirés furent envoyés comme des trophées dans tous les quartiers de la ville. On arrêta que toutes les cartouches seraient refaites, et trois ou quatre mille moines furent conduits au Retiro et employés à ce travail. Il avait été ordonné que tous les palais, toutes les maisons seraient constamment ouverts aux paysans des environs, qui devaient y trouver de la soupe et des alimens à discrétion.

L'infanterie française était encore à trois lieues de Madrid. L'Empereur employa la soirée à reconnaître la ville et à arrêter un plan d'attaque qui se conciliât avec les ménagemens que méritent le grand nombre d'hommes honnêtes qui se trouvent toujours dans une grande capitale.

Prendre Madrid d'assaut, pouvait être une opération militaire de peu de difficulté ; mais amener cette grande ville à se soumettre en employant tour à tour la force et la persuasion, et en arrachant les propriétaires et les véritables hommes de bien à l'oppression sous laquelle ils gémissaient, c'est-là ce qui était difficile. Tous les efforts de l'Empereur dans ces deux journées n'eurent pas d'autre but ; ils ont été couronnés du plus grand succès.

A sept heures, la division Lapisse, du corps du Maréchal duc de Bellune, arriva. La lune donnait une clarté qui semblait prolonger celle du jour. L'Empereur ordonna au général de brigade Maison de s'emparer des faubourgs, et chargea le général de division Lauriston de protéger cette occupation par le feu de 4 pièces d'artillerie de la garde. Les voltigeurs du 16e régiment s'emparèrent des maisons, et notamment d'un grand cimetière. Au premier feu, l'ennemi montra autant de lâcheté qu'il avait montré d'arrogance pendant toute la journée.

Le duc de Bellune employa toute la nuit à placer son artillerie dans les lieux désignés pour l'attaque.

A minuit, le prince de Neufchâtel envoya à Madrid un lieutenant-colonel d'artillerie espagnole, qui avait été pris à Somo-Sierra, et qui voyait avec effroi la folle obstination de ses concitoyens. Il se chargea de la lettre ci-jointe (n° I).

Le 3, à neuf heures du matin, le même parlementaire revint au quartier-général avec la lettre ci-jointe (n° II).

Mais déjà le général de brigade d'artillerie Sénarmont, officier d'un grand mérite, avait placé ses trente pièces d'artillerie, et avait commencé un feu très-vif qui avait fait brèche aux murs du Retiro. Des voltigeurs de la division Vilate ayant passé la brèche, leur bataillon les suivit, et en moins d'une heure, 4000 hommes qui défendaient le Retiro, furent culbutés. Le palais du Retiro, les postes importans de l'Observatoire, de la manufacture de porcelaine, de la grande caserne et de l'hôtel de Medina-Celi, et tous les débouchés qui avaient été mis en défense furent emportés par nos troupes.

D'un autre côté, vingt pièces de canon de la garde jetaient des obus et attiraient l'attention de l'ennemi sur une fausse attaque.

On se serait peint difficilement le désordre qui régnait dans Madrid, si un grand nombre de prisonniers, arrivant successivement, n'avaient rendu compte des scènes épouvantables et de tout genre dont cette capitale offrait le spectacle. On avait coupé les rues, crennelé les maisons ; des barricades de balles de coton et de laine avaient été formées ; les fenêtres étaient matelassées ; ceux des habitans qui désespéraient du succès d'une aveugle résistance, fuyaient dans les campagnes : d'autres qui avaient conservé quelque raison, et qui aimaient mieux se montrer au sein de leurs propriétés devant un ennemi généreux, que de les abandonner au pillage de leurs propres concitoyens, demandaient qu'on ne s'exposât point à un assaut. Ceux qui étaient étran-

Digitized by Google

gens à la ville, ou qui n'avaient rien à perdre, voulaient qu'on se défendît à toute outrance, accusaient les troupes de ligne de trahison et les obligeaient à continuer le feu.

L'ennemi avait plus de cent pièces de canon en batterie; un nombre plus considérable de pièces de 2 et de 3 avaient été déterrées, tirées des caves et ficelées sur des charrettes, équipage grotesque qui seul aurait prouvé le délire d'un peuple abandonné à lui-même. Mais tous moyens de défense étaient devenus inutiles: étant maître de Retiro, on l'est de Madrid. L'Empereur mit tous ses soins à empêcher qu'on entrât de maison en maison. C'en était fait de la ville si beaucoup de troupes avaient été employées. On ne laissa avancer que quelques compagnies de voltigeurs, que l'Empereur se refusa toujours à faire soutenir.

A 11 heures, le prince de Neufchâtel écrivit la lettre ci-jointe (N° III). S. M. ordonna aussitôt que le feu cessât sur tous les points.

A 5 heures, le général Morla, l'un des membres de la Junte militaire, et don Bernardo Yriarte, envoyé de la ville, se rendirent dans la tente de S. A. S. le major-général. Ils firent connaître que tous les hommes bien pensans ne doutaient pas que la ville ne fût sans ressources, et que la continuation de la défense était un véritable délire; mais que les dernières classes du peuple et que la foule des hommes étrangers à Madrid, voulaient se défendre et croyaient le pouvoir. Ils demandaient la journée du 4 pour faire entendre raison au peuple. Le prince major-général les présenta à S. M. l'Empereur et Roi, qui leur dit: « Vous employez en vain le nom du peuple; si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-même vous l'avez excité, vous l'avez égaré par des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs des couvens, les alcades, les principaux propriétaires, et que d'ici à 6 heures du matin la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux ni ne dois retirer mes troupes. Vous avez massacré les malheureux prisonniers français qui étaient tombés entre vos mains. Vous avez, il y a peu de jours, laissé traîner et mettre à mort dans les rues deux domestiques de l'ambassadeur de Russie, parce qu'ils étaient nés Français. L'inhabileté et la lâcheté d'un général avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée. Vous, monsieur Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général? il vous convenait bien de parler de pillage, vous, qui étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées comme un butin entre vos soldats. Quel droit aviez-vous d'ailleurs de tenir un pareil langage? La capitulation vous l'interdisait. Voyez quelle a été la conduite des Anglais, qui sont bien loin de se piquer d'être rigides observateurs du droit des nations; ils se sont plaints de la convention du Portugal, mais ils l'ont exécutée. Violer les traités militaires, c'est renoncer à toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne que les Bedoins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous, qui avez violé celle de Baylen? Voilà comme l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en sont rendus coupables. J'avais une flotte à Cadix; elle était l'alliée de l'Espagne, et vous avez dirigé contr'elle les mortiers de la ville où vous commandiez. J'avais une armée espagnole dans mes rangs: j'ai mieux aimé la voir passer sur les vaisseaux anglais, et être obligé de la précipiter du haut des rochers d'Espinosa, que de la désarmer; j'ai préféré avoir 7,000 ennemis de plus à combattre, que de manquer à la bonne foi et à l'honneur. Retournez à Madrid. Je vous donne jusqu'à demain 6 heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis. Sinon, vous et vos troupes vous serez tous passés par les armes. »

Digitized by Google

Le 4, à 6 heures du matin, le général Morla et le général don Fernando de la Vera, gouverneur de la ville, se présentèrent à la tente du prince major-général. Les discours de l'Empereur, répétés au milieu des notables; la certitude qu'il commandait en personne; les pertes éprouvées pendant la journée précédente, avaient porté le repentir et la douleur dans tous les esprits; pendant la nuit, les plus mutins s'étaient soustraits au danger par la fuite, et une partie des troupes s'était débandée.

A 10 heures, le général Belliard prit le commandement de Madrid; tous les postes furent remis aux Français, et un pardon général fut proclamé.

A dater de ce moment, les hommes, les femmes, les enfans se répandirent dans les rues avec sécurité. Jusqu'à 11 heures du soir, les boutiques furent ouvertes. Tous les citoyens se mirent à détruire les barricades et à repaver les rues; les moines rentrèrent dans leurs couvens, et en peu d'heures Madrid présenta le contraste le plus extraordinaire, contraste inexplicable pour qui ne connaît pas les mœurs des grandes villes. Tant d'hommes qui ne pouvaient se dissimuler à eux-mêmes ce qu'ils auraient fait dans pareille circonstance, s'étonnent de la générosité des Français. Cinquante mille armes ont été rendues, et cent pièces de canon sont réunies au Retiro. Au reste, les angoisses dans lesquelles les habitans de cette malheureuse ville ont vécu pendant quatre mois, ne peuvent se dépeindre. La Junte était sans puissance; les hommes les plus ignorans et les plus forcenés exerçaient le pouvoir, et le peuple, à chaque instant, massacrait ou menaçait de la potence ses magistrats et ses généraux.

Le général de brigade Maison a été blessé. Le général Bruyère, qui s'était avancé imprudemment dans le moment où on avait cessé le feu, a été tué. Douze soldats ont été tués, cinquante ont été blessés. Cette perte, si faible pour un événement trop mémorable, est due au peu de troupes qu'on a engagée; on la doit aussi, il faut le dire, à l'extrême lâcheté de tout ce qui avait les armes à la main.

L'artillerie a, comme à son ordinaire, rendu les plus grands services.

Dix mille fuyards, échappés de Burgos et de Somo-Sierra, et la 2e division de l'armée de réserve, se trouvaient, le 3, à trois lieues de Madrid; mais, chargés par un piquet de dragons, ils se sont sauvés en abandonnant 40 pièces de canon et 60 caissons.

Un trait mérite d'être cité :

Un vieux général, retiré du service et âgé de 80 ans, était dans sa maison à Madrid, près de la rue d'Alcala. Un officier français y entre et s'y loge avec sa troupe. Ce respectable vieillard paraît devant cet officier, tenant une jeune fille par la main, et dit : « Je suis un vieux soldat, je connais les droits et la licence de la guerre; voilà ma fille : je lui donne 900,000 livres de dot; sauvez-lui l'honneur et soyez son époux. » Le jeune officier prend le vieillard, sa famille et sa maison sous sa protection. Qu'ils sont coupables ceux qui exposent tant de citoyens paisibles, tant d'infortunés habitans d'une grande capitale à tant de malheurs!

Le duc de Dantzick est arrivé le 3 à Ségovie.

Le duc d'Istrie, avec 4000 hommes de cavalerie s'est mis à la poursuite de la division Pennas, qui s'était échappée de la bataille de Tudela s'était dirigée sur le Guadulaxara.

Florida-Blanca et la Junte s'étaient enfuis d'Aranjuès, et s'étaient sauvés à Tolède : ils ne se sont pas crus en sûreté dans cette ville, et se sont réfugiés auprès des Anglais.

La conduite des Anglais est honteuse; dès le 20, ils étaient à l'Escurial au nombre de six mille, ils y ont passé quelques jours. Ils ne préten-

Digitized by Google

dient pas moins que franchir les Pyrénées et venir sur la Garonne. Leurs troupes sont superbes et bien disciplinées; la confiance qu'elles avaient inspirée aux Espagnols était inconcevable; les uns espéraient que cette division irait à Somo-Sierra, les autres qu'elle viendrait défendre la capitale d'un allié si cher; mais tous connaissaient mal les Anglais. A peine eût-on avis que l'Empereur était à Somo-Sierra, que les troupes anglaises battirent en retraite sur l'Escurial. De-là, combinant leur marche avec la division de Salamanque, elles se dirigèrent sur la mer. Des armes, de la poudre, des obus, ils nous en ont donné, disait un espagnol; mais leurs soldats ne sont venus que pour nous exciter, nous égarer et nous abandonner au milieu de la crise. — « Mais, répondit un officier français, ignorez-vous donc les faits les plus récens de notre histoire? Qu'ont-ils fait pour le Stathouder, pour la Sardaigne, pour l'Autriche? qu'ont-ils fait récemment pour la Russie? qu'ont-ils fait plus récemment encore pour la Suède? Ils fomentent partout la guerre, ils distribuent des armes comme du poison; mais ils ne versent leur sang que pour leurs intérêts directs et personnels. N'attendez pas autre chose de leur égoïsme. — Cependant, répliqua l'Espagnol, leur cause est la nôtre: 40,000 anglais ajoutés à nos forces à Tudela et à Espinosa pouvaient balancer les destins et sauver le Portugal. Mais à présent que notre armée de Blake à la gauche, que celle du centre, que celle d'Arragon à la droite, sont détruites, que les Espagnes sont presque conquises, et que la saison va achever de les soumettre, que deviendra le Portugal? Ce n'est pas à Lisbonne que les Anglais devaient le défendre, c'est à Espinosa, à Burgos, à Tudela, à Somo-Sierra et devant Madrid. »

N° I. *A M. le commandant de la ville de Madrid.*

Devant Madrid, le 3 décembre 1808.

Les circonstances de la guerre ayant conduit l'armée française aux portes de Madrid, et toutes les dispositions étant faites pour s'emparer de la ville de vive-force, je crois convenable et conforme à l'usage de toutes les nations de vous sommer, monsieur le général, de ne pas exposer une ville aussi importante à toutes les horreurs d'un assaut, et rendre tant d'habitans paisibles, victimes des maux de la guerre. Voulant ne rien épargner pour vous éclairer sur votre véritable situation, je vous envoie la présente sommation par l'un de vos officiers fait prisonnier, qui a été à portée de voir les moyens qu'a l'armée pour réduire la ville.

Recevez, monsieur le général, l'assurance de ma haute considération.

Le vice-connétable major-général,
Signé, ALEXANDRE.

N° II. *Traduction de la réponse à S. A. S. le prince de Neuchâtel.*

Monseigneur, avant de répondre catégoriquement à V. A., je ne puis me dispenser de consulter les autorités constituées de cette ville, et de connaître les dispositions du peuple en lui donnant avis des circonstances présentes.

A ces fins, je supplie V. A. de m'accorder cette journée de suspension pour m'acquitter de ces obligations, vous promettant que demain, de bonne heure, ou même cette nuit, j'enverrai ma réponse à V. A. par un officier général.

Je prie V. A. d'agréer les assurances de toute la considération due à son rang éminent et à son mérite.

Madrid, le 3 décembre 1808.

Sérénissime seigneur, *Signé*, F. marquis de CASTELAR.

Digitized by Google

N° III. *Au général, commandant Madrid.*

Au camp impérial devant Madrid, le 4 décembre 1808, à onze heures du matin.

M. le général Castelar, défendre Madrid est contraire aux principes de la guerre et inhumain pour les habitans. S. M. m'autorise à vous envoyer une seconde sommation. Une artillerie immense est en batterie : des mineurs sont prêts à faire sauter vos principaux édifices. Des colonnes sont à l'entrée des débouchés de la ville, dont quelques compagnies de voltigeurs se sont rendus maîtres ; mais l'Empereur, toujours généreux dans le cours de ses victoires, suspend l'attaque jusqu'à deux heures. La ville de Madrid doit espérer protection et sûreté pour ses habitans paisibles, pour le culte, pour ses ministres ; enfin, l'oubli du passé. Arborez un pavillon blanc avant deux heures, et envoyez des commissaires pour traiter de la reddition de la ville.

Recevez, M. le général, etc. *Le major-général, signé*, ALEXANDRE.

—Plusieurs journaux publient la liste des personnes qui ont reçu, par des décrets spéciaux, les titres de Comtes, de Barons et de Chevaliers. Parmi les premiers, on remarque outre les Ministres, les Sénateurs, les Archevêques et les Conseillers d'Etat-à-vie, M. le général de brigade Becker, créé Comte de Mons ; le général de division Fouler, écuyer de S. M., Comte de Rezingue ; le général de division Gazan, Comte de la Peyrière ; le général de division Leblond, Comte de Saint-Hilaire ; MM. Asinari de Saint-Marsan, Ministre plénipotentiaire de S. M. près du Roi de Prusse ; de Remuzat, premier Chambellan de S. M. ; Bourcier, général de division ; Baraguey-d'Hilliers, colonel-général des dragons ; Chasseloup, général de division ; le général de division Lasalle, commandant la cavalerie légère ; Dorsenne, général de brigade, commandant les grenadiers à pied de la garde ; Defrance, général de brigade et écuyer de S. M. ; de Laval-Montmorency, gouverneur du palais de Compiègne ; Espagne, général de division ; Gouvion-Saint-Cyr, colonel-général des cuirassiers ; Hulin général de division, commandant la place de Paris ; Jaubert, gouverneur de la Banque ; Lemarrois, aide-de-camp de S. M. ; Lefèvre-des-Nouettes, général de division ; Lauriston et Lacoste, aides-de-camp de S. M. ; Lavallette, directeur-général des postes ; Montalivet ; Nansouty, premier écuyer de S. M. ; Reille, aide-de-camp de S. M. ; Bonardi, (Comte de Saint-Sulpice), Boudet, Bisson, Bertrand, aide-de-camp de S. M. ; Laribossière, Durosnel, écuyer de S. M. ; Dutaillis, Friant, Gudin, Heudelet, Legrand, Morand, Molitor, Milhaud, Miollis, Marchand, Oudinot ; Refin, Sanson, Sorbier, Suchet, Verdière, Vedel, Walter, tous généraux de division, et MM. les généraux de brigade Compau, Claparède, Ornano, et Watier, ainsi que M. Frochot, préfet du département de la Seine. Un grand nombre de généraux et de colonels ont reçu le titre de Baron. R.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXVIII.)

(SAMEDI 24 DÉCEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LA FÊTE D'ALEXANDRE,

OU LE POUVOIR DE LA MUSIQUE.

Traduction libre de l'Ode de Dryden (1).

'T was at the royal feast for Persia won
By Philip's warlike son, etc.

C'ÉTAIT à la pompeuse fête,
Où le vainqueur d'Arbelle, ombragé de lauriers,

(1) Voltaire a dit de cette Ode, que si l'on pouvait trouver un compositeur digne du poëte, ce serait le chef-d'œuvre du genre lyrique.

Pope avait fait connaître le jugement qu'il en portait, par ces deux vers de son *Essai sur la critique :*

The power of musick all our hearts allow,
And what Timotheus was is Dryden now.

Je n'ai, ni ne puis donc avoir la prétention de m'être élevé à la hauteur de l'original ; mais je ne connais que Dorat qui ait donné, non une traduction, mais une imitation de quelques passages de ce morceau sublime ; et il est impossible de ne pas la trouver très-faible, quand on est familiarisé avec la langue de l'auteur.

Il n'est pas hors de propos d'observer ici, pour ceux à qui l'Ode anglaise est inconnue, qu'elle est écrite en vers libres, et par stances inégales, procédé que j'ai cru pouvoir imiter dans ma traduction.

Digitized by Google

De l'Empire persan célébrait la conquête.
Le héros entouré de ses vaillans guerriers,
Leur souriait du haut du trône,
Et sur leurs nobles fronts voyait se réunir
Aux palmes de Bellone
Les roses du plaisir.
Brillante de beauté, d'amour, et de jeunesse,
Fière de ses attraits, fière de sa tendresse,
Près du vainqueur, la divine Thaïs,
Quand tout tombe à ses pieds recevant son hommage,
Charmait tous les yeux éblouis
Du feu de ses regards, des grâces de son âge.
Du plus vaillant Thaïs est le partage:
Amans heureux! céleste volupté!
Ce n'est qu'au seul courage
Qu'il appartient de plaire à la beauté.

II.

Mais tout à coup la lyre enchanteresse
Vient succéder aux chœurs harmonieux.
De toutes parts, on accourt, on s'empresse,
C'est Timothée (2): accens mélodieux
Dont Sparte même éprouva la puissance!
Il prélude, et déjà règne un profond silence.
Bientôt sa voix se mêle à ces accords brillants,
Et le grand Jupiter est l'objet de ses chants:
« En vain son bras terrible est armé du tonnerre;
» Un faible enfant force le roi des Cieux,
» A délaisser l'Olympe, à ramper sur la terre.
» Dragon audacieux,
» Et décélant un Dieu par sa démarche altière,
» Ses anneaux ondoyans rayonnent de lumière:
» Quelle heureuse mortelle allume tous ses feux?
» Il la voit, il s'avance,
» Bondit, s'élance,
» Et dans ses replis amoureux,
» Etroitement embrassant son amante,
» Olympias! en ton sein glorieux,
» Du plus puissant des Dieux
» Déjà respire une image vivante!
» Salut, ô Reine, objet d'un immortel amour!

(2) Poëte-musicien, né à Milet, en Ionie. C'est lui que les Ephores de Sparte condamnèrent à couper les nouvelles cordes qu'il avait ajoutées à sa lyre.

Digitized by Google

» Des souverains du monde
» Salut, tige féconde !
» Au fils de Jupiter tu vas donner le jour. »
Il dit : soudain vient se répandre
Un saint effroi dans les cœurs éperdus.
On entend répéter par mille cris confus :
Un Dieu vient de descendre !
Un Dieu parmi nous est tonnant !
Et les murs ébranlés répondent en grondant :
Un Dieu vient de descendre !
Le héros transporté
Au rang des immortels déjà se voit monté.
Ce n'est plus Alexandre,
C'est Jupiter, c'est le plus grand des Dieux :
Le voilà qui d'un signe ébranle tous les Cieux !

III.

Trop aimable Dieu des vendanges,
Toi, toujours jeune et toujours beau,
Prête l'oreille au chant nouveau,
Que le fils d'Apollon consacre à tes louanges.
« Entendez-vous l'air retentir
» Des sons de la trompe éclatante ?
» Du haut des monts voyez-vous accourir,
» Le thyrse en main, la folâtre bacchante ?
» A ses transports venez vous réunir ;
» Faites rouler la tymbale bruyante :
» Voilà le Dieu du vin, des ris et du plaisir !
» Sous le léger duvet dont sa joue est parée,
» Brille le vermillon de la grappe pourprée.
» Chantons Bacchus, chantons sa divine liqueur !
» A pleine coupe il verse l'alégresse,
» Il donne la richesse,
» Il donne le bonheur.
» C'est de lui seul qu'il faut attendre
» Ce feu qui nous égale aux Dieux :
» Par lui, l'amant devient plus tendre,
» Le guerrier plus audacieux. »

IV.

Il chante, et du nectar perfide
Le poison séduisant eût été moins rapide.
Du conquérant tous les sens sont émus,
L'Orgueil verse en son cœur ses vapeurs enivrantes.
Aux plaines d'Arbelle et d'Issus

Digitized by Google

Il guide encor ses bandes triomphantes.
Une seconde fois, le Persan abhorré
Est terrassé par sa vaillance ;
Une seconde fois, de carnage altéré
Son fer au sein des morts va chercher la vengeance.
De son art à son gré dirigeant l'influence,
L'adroit magicien dans ce cœur égaré
D'un noir transport souffle la violence.
Il voit déjà s'amonceler
Sur le front du héros de sinistres nuages ;
D'éclairs sanglans, précurseurs des orages,
Il voit déjà ses yeux étinceler ;
Et, lorsque dédaignant l'empire de la terre
Jusqu'aux palais des Dieux il veut porter la guerre,
Il change ses accens et dompte sa fureur :
Ses sons plaintifs et lents soupirent la douleur.
Sa voix qu'un noble effort anime
Accuse le destin et venge sa victime.
« Ecoutez-moi, dit-il, et pleurez Darius !
» En vain brillant de gloire, heureux de ses vertus,
» Cent peuples lui rendaient hommage ;
» Ils sont tombés dans l'esclavage,
» Et leur maître n'est plus :
» Des mains qui le devaient défendre,
» Il a reçu le coup fatal.
» Entends ses derniers cris, trop superbe Alexandre !
» Hier encore, il marchait ton égal :
» Aujourd'hui, déchiré, roulant dans la poussière,
» Il n'a pas un ami pour fermer sa paupière ! »
Le vainqueur attristé détourne ses regards ;
Les crimes de la guerre et ses affreux hasards
S'offrent en foule à sa mémoire.
Il croit voir de ses camps s'envoler la Victoire ;
Déjà son cœur abjure un triomphe odieux,
Et quelques pleurs déjà s'échappent de ses yeux.

V.

Le divin Thimothée observait sa tristesse,
Et souriait, en voyant la tendresse
Doucement s'approcher pour régner à son tour :
Il veut par la pitié le conduire à l'amour.
De ce mode touchant, qu'on doit à la Lydie,
Il emploie avec arts la douce mélodie ;
Et le fils de Philippe, oubliant sa douleur,
Soudain pour le plaisir sent palpiter son cœur.

Digitized by Google

« Insensés, chante-t-il, quelle funeste rage,
» Dans l'âge des amours, vous entraîne au carnage?
» Voyez par quels sentiers la guerre vous conduit:
» Le courroux la précède et la douleur la suit.
» Tel que l'incertain météore,
» Fils trompeur de la sombre nuit,
» Aux premiers rayons de l'aurore,
» Pâlit, s'éteint, s'évanouit:
» La gloire un instant éblouit,
» Et l'instant qui suit la dévore.
» Toi, qui séduit par ses trompeurs attraits,
» Parmi les morts, les débris, le ravage,
» Poursuis cette ombre errante et ne l'atteins jamais,
» Recueille enfin le prix de ton courage!
» Que te sert-il d'avoir su conquérir,
» Si désormais tu n'apprends à jouir?
» Des sanglans lauriers de Bellone
» Dédaigne l'éclat imposteur.
» Laisse à Thaïs le soin de ton bonheur,
» Ta valeur la mérite et le ciel te la donne. »
Il dit: la volupté brille dans tous les yeux,
Et mille cris élancés jusqu'aux cieux
Célèbrent de l'amour la douceur ravissante,
Et l'harmonie encore plus puissante.
En vain contre l'ardeur dont il se sent épris
Le prince veut lutter: la flamme le dévore.
Il se trouble, il s'agite, il ne voit que Thaïs,
La regarde, soupire, et la regarde encore,
Aux pieds de l'altière beauté,
Il a déposé sa couronne;
Et le vainqueur dompté
Aux charmes de l'amour mollement s'abandonne.

VI.

Dans les bras de Thaïs, d'une douce langueur
Le héros savourait la volupté paisible:
Un son belliqueux et terrible
Le frappe, et l'enlève au bonheur.
Des flancs de la nue orageuse
Telle échappée avec fracas,
Des Dieux la foudre impétueuse
Part, bondit, et roule en éclats.
Aux fiers accens de la voix qui l'apelle,
Comme arraché du sein de la nuit éternelle,
Le conquérant tressaille, et la pâle terreur

Digitized by Google

Pour la première fois se glisse dans son cœur.
« Lève-toi, fils des Dieux, et vole à la vengeance !
» Que tardes-tu ? quelle est ta coupable indolence ?
» Un cri d'alarme est sorti des enfers :
» Déjà du fond des gouffres entr'ouverts,
» Vois s'élever les noires Euménides.
» Vois le poignard briller entre leurs mains livides,
» Et du sommet de leurs fronts menaçans
» S'élancer en sifflant ces serpens sanguinaires.
» Contemple autour de toi ces spectres pâlissans,
» Errant à la lueur des flambeaux funéraires.
» L'as-tu donc oublié ? leur trépas valeureux
» Décida pour toi la victoire ;
» Et tu souffres qu'encor leurs restes malheureux
» Soient épars sans honneur dans les champs de ta gloire !
» Vois leurs bras irrités,
» Secouer dans les airs leur torche vengeresse ;
» Entends-les, accusant ta clémence traîtresse,
» Et de ton repos révoltés,
» A la flamme trop lente
» Dénoncer, à grands cris,
» De ces temples proscrits
» La splendeur outrageante. »
Il dit : de toutes parts s'allume la fureur ;
On frémit, on s'empresse, on crie à la vengeance.
Dans sa cruelle impatience,
Aux mains terribles du vainqueur,
Thaïs remet le flambeau destructeur,
Vole devant ses pas, le guide vers sa proie,
Et comme une autre Hélène embrâse une autre Troie.

L. DE SEVELINGES.

Nota. J'ai cru pouvoir me permettre de supprimer la septième stance, consacrée à la commémoration obligatoire de Sainte-Cécile ; il est reconnu, depuis long-tems, en Angleterre, qu'elle dépare les stances précédentes, comme leur étant absolument étrangère.

ENIGME.

Prise en un sens des médecins du corps
L'on m'attend et l'on me réclame ;
Prise en un autre sens et sous d'autres rapports,
Je suis l'espoir des médecins de l'ame.
Par cas fortuit quand les premiers m'obtiennent,
Je contribue à leur renom.

Digitized by Google

Avec le tems quand les derniers me tiennent,
Du titre que je porte ils composent leur nom.

S.....

LOGOGRIPHE.

Si dans mes six pieds je suis prise,
J'offre un objet de friandise :
De mes extrémités faites abstraction,
J'offre un appât à votre ambition.
Avec cinq pieds, je fais tapage ;
Avec quatre pieds, je fais rage ;
On me redoute, on me fuit en tous lieux.
Quatre autre pieds me font un habitant des cieux.
Quatre autres, et l'on voit en moi
Un cri qui donne l'épouvante,
Synonyme de *range-toi :*
Réduite à trois pieds je présente
Certain animal qu'en tous lieux
Chacun plaisante à qui mieux mieux.
Puis encore ce que l'on craint ou qu'on envie,
Et qui nous conduit tous au terme de la vie.
Enfin pour ne te rien laisser,
Dans deux pieds seulement je t'offre
Ce qu'incessamment en son coffre
Un avare veut entasser.

S.....

CHARADE.

Mon premier ronge tout, les bergers et les rois,
J'orne de mon second les vergers et les bois :
Mon entier connaît peu la raison et les lois.

S.....

---

*Mots de l'*Énigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Devant*, pris substantivement.

Celui du Logogriphe est *Clarinette*, dans lequel on trouve *air*, *nil*, *re* et *la*, *arc*, *âne*, *larcin*, *nectar*, etc.

Celui de la Charade est *Cou-vent*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

La Mort de Socrate, drame, précédé d'un Essai sur les Journaux, et suivi d'un Discours académique, par Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre. — A Paris, chez *Didot* l'aîné, rue du Pont-de-Lodi; *Déterville*, rue du Battoir, etc.

Socrate, condamné à mort et prêt à boire la ciguë, s'entretient avec ses disciples et leur démontre l'immortalité de l'ame; telle est la situation touchante et sublime que Platon nous retrace dans le *Phédon*; cet admirable dialogue qui renferme les plus forts argumens contre le suicide et que Caton lut la nuit même où il se donna la mort, comme pour constater la fâcheuse inutilité des discours philosophiques. Il n'est pas certain que Socrate ait tenu précisément ceux que Platon met dans sa bouche. Platon était malade le jour que Socrate mourut; il ne put entendre le dernier entretien de son maître. Mais il connaissait à fond sa doctrine, et cette argumentation douce et insinuante, ennemie de l'affirmation, mais non pas de la subtilité, qui consistait en une suite de suppositions plausibles et d'inductions probables dont l'enchaînement conduisait insensiblement à des conséquences toujours pures, nobles et vertueuses. Platon feignit donc qu'un autre disciple de Socrate, Phédon, témoin des derniers discours et des derniers momens de son maître, en avait fait le récit à un certain Echécratès, curieux de les connaître, et lui avait rapporté, sans en rien perdre, les paroles mêmes de Socrate, et celles des autres interlocuteurs.

Le *Phédon* n'est qu'un dialogue. Voltaire imagina de faire de la mort de Socrate un drame, et par conséquent d'y mettre de l'action. Son dessein n'était point d'élever un monument en l'honneur du sage d'Athènes; il ne voulait que livrer au mépris public, sous les noms de Mélitus et d'Anytus, les juges qui, par fanatisme ou faiblesse cruelle, avaient condamné La Barre, Sirven,

Digitized by Google

Montbailly, Calas, etc., et les prêtres dont il croyait lui-même avoir à se plaindre, quoiqu'à dire vrai, il eût bien un peu mérité leur animadversion. Il voulait surtout flétrir certains écrivains déchaînés contre lui, que les noms grécisés de Chomos, Nonoti et Bertios ne déguisent que très-faiblement; on se figure sans peine quelle sorte de propos atroces et absurdes Voltaire prête à tous ces personnages-là. Il introduit au milieu d'eux une Xantippe dont les emportemens ignobles retracent avec trop de vérité le caractère de cette femme acariâtre et intraitable qui mettait la patience de son mari à de si rudes épreuves. Quant à Socrate et à ses disciples, ils parlent avec la sagesse et la dignité convenables. L'irrégularité de la scène anglaise admettant jusqu'à certain point ce mêlange de toutes les conditions et de tous les langages, Voltaire a jugé à propos d'attribuer sa pièce à Thompson. Pour donner quelque vraisemblance à la supposition, il raconte dans une préface, sous le nom de M. Fatema, l'histoire de la prétendue pièce de Thompson, et essaye d'en justifier le genre qui est à peu près celui des drames de Shakespear. Cette *Mort de Socrate* n'est véritablement qu'un pamphlet sous une forme dramatique, et surement Voltaire n'a jamais songé à la faire représenter, même sur son théâtre de Ferney. Mais, depuis la révolution, il s'est trouvé quelqu'un de plus hardi que lui, qui non-seulement l'a fait jouer à Paris, en public, mais même l'a donnée sous son propre nom, sans avoir d'autres droits sur l'ouvrage qu'un changement très-malheureux qui est celui du dénouement; Socrate, au lieu de mourir dans sa prison, est délivré par le peuple; et delà la pièce s'est appelée, non plus la *Mort*, mais le *Procès de Socrate*. Cet effronté plagiat est d'un homme à qui l'on voudrait n'avoir que de pareils crimes à reprocher, il est de ce Collot d'Herbois qui, long-tems comédien et auteur, vengea par des arrêts de mort, les disgraces de son jeu et de son talent dramatique. Sauvigny avait ainsi donné au théâtre Français une tragédie de la *Mort de Socrate* qui n'a pas laissé un souvenir plus long et plus honorable que ses autres ouvrages, les *Illinois* et *Gabrielle d'Estrées*. La peinture a été plus heureuse;

Digitized by Google

ce sujet a produit l'un des plus beaux tableaux de la moderne école française.

L'un de nos premiers écrivains, M. Bernardin de Saint-Pierre vient de retracer à son tour les derniers instans de Socrate. Il semble n'être pas moins digne que Platon d'être l'interprète de Socrate, lui que quelques gens accusent, comme le premier, d'avoir de tems en tems donné pour des vérités démontrées les rêves séduisans d'une ame sensible et d'une imagination vive, mais en qui tous reconnaissent une morale aussi pure et aussi élevée, une diction aussi brillante, aussi noble, aussi touchante que celle de Platon lui-même. M. Bernardin de Saint-Pierre a intitulé son ouvrage *drame*, et il a voulu qu'il remplît toutes les conditions du genre. Ce drame se compose de quatorze scènes liées entre elles avec art et dialoguées avec vérité. Ce n'est pas comme dans le *Phédon* une longue dissertation coupée par deux ou trois légers incidens qui ne changent rien à la situation. C'est une action qui marche et où l'intérêt est gradué. De petites notes indiquent la pantomime des personnages et les différens mouvemens de la scène, de manière que la simple lecture a quelque chose de l'illusion et du charme de la représentation. Je vais donner une légère idée de l'ouvrage. Les trois principaux accusateurs de Socrate, Mélitus, Anytus et Lycon le sophiste s'introduisent dans sa prison; ils lui promettent la vie, la liberté, de la fortune et des honneurs, s'il veut s'avouer coupable. Par-là ils lui feront perdre cette considération dont ils sont si jaloux, ils n'auront plus rien à redouter de lui, ni du peuple qui pourrait bien quelque jours leur demander compte du sang qu'ils auraient versé. Socrate repousse leurs propositions avec dédain, mais sans amertume : sa conscience ne lui permet pas de s'avouer coupable, il doit obéir à la loi qui le condamne et il a mis en Dieu toute son espérance. Lycon qui a fait provision d'argumens qu'il croit irrésistibles, entreprend de le convertir : la loi, la conscience et Dieu ne sont que des mots inventés par des fripons pour museler des sots. Socrate confond cette abominable doctrine. Anytus, grand-prêtre de Cérès, trouve que Lycon a été trop loin,

Digitized by Google

et lui reproche son impiété. Lycon, à son tour, reproche à Anytus son hypocrisie : tous deux s'injurient. Mais voilà que le juge Mélitus se formalise de ce qu'ils gardent si peu de mesure en sa présence, et il les charge d'invectives qui lui sont rendues avec usure. Socrate les conjure, par le respect qu'ils doivent à leurs fonctions, de mettre fin à ces débats scandaleux ; ils n'en conçoivent que plus d'animosité contre lui. C'est certainement une idée heureuse, une idée à la fois très-morale et très-dramatique, que de représenter Socrate défendant la cause des lois et de la Providence contre des scélérats qui vont le faire périr comme un séditieux et un impie. Ces misérables, désespérant de vaincre la vertu de Socrate par leurs raisonnemens et leurs promesses, imaginent de mettre sa constance à une épreuve plus dangereuse ; ils introduisent, dans sa prison, sa femme et ses enfans. Il est touché de leurs regrets, de leurs larmes, de leur désespoir, mais il n'en est point ébranlé : il leur laisse pour guide l'exemple de sa vie et de sa mort, pour appui, ce Dieu qui l'a toujours protégé lui-même ; il leur recommande de vivre obscurs et unis, c'est le seul moyen de vivre heureux. Cependant les cris de ces infortunés percent les murs de la prison ; le peuple en assiége les portes, il est à craindre qu'il ne les force. On enferme la famille de Socrate ; on ordonne au geolier de préparer la ciguë pour l'heure que la loi a fixée, et de faire entrer les disciples du philosophe qui, depuis long-tems, sollicitent cette faveur. Parmi ces disciples, on distingue Lysias, Platon, Antisthène, Eschine, Xénocrate et Aristippe. Ici, l'auteur met en œuvre avec beaucoup d'habileté les différentes paroles par lesquelles Socrate a caractérisé le talent et les inclinations de chacun d'eux ; paroles que nous ont conservées Platon, Xénophon et Plutarque. Ce commencement de scène retrace aussi, avec une singulière fidélité, l'humeur enjouée et même un peu railleuse de Socrate. Cette liberté d'esprit, cette aimable facilité de propos dans un moment aussi terrible, inspirent pour le personnage bien plus d'admiration et d'attendrissement que ne le feraient des discours plus graves et plus soutenus, où l'on sentirait davantage et le faste et l'effort de

Digitized by Google

la résignation. Mais insensiblement l'entretien prend une tournure plus sérieuse. Un rayon de soleil entre par le soupirail du cachot, et se repose sur une toile d'araignée; tous les soirs, il vient visiter Socrate. Quand il sera à une certaine hauteur, le soleil sera couché, et c'est au coucher du soleil qu'on doit présenter la ciguë à Socrate. Ce n'est là qu'un faible incident; mais quel intérêt puissant s'y attache! Comme tous les disciples du philosophe vont avoir l'œil fixé sur ce rayon; comme ils vont le suivre, accuser de rapidité sa marche presqu'insensible! Il n'a que quelques degrés à parcourir, et le dernier marquera la dernière heure de leur maître. Ce rayon de soleil est le cheveu de pourpre de Nysus : dès qu'il sera coupé, Socrate recevra la mort. Socrate seul est étranger à ces alarmes. Ce rayon lui a souvent fait naître des réflexions consolantes au fond de son noir cachot, et il en entretient paisiblement ses disciples. C'est ici que se trouve un des plus beaux morceaux peut-être qui soient sortis de la plume de M. Bernardin de Saint-Pierre, un parallèle entre la lumière et la vérité. Les pages les plus estimées des *Etudes de la Nature* n'ont pas un coloris plus brillant, une chaleur plus douce et plus insinuante. Le passage, d'ailleurs, a une couleur toute platonicienne : les qualités et les effets, tant de la lumière que de la vérité, s'y trouvent presque toujours divisés par le nombre *trois*, et l'on sait quelle importance Platon attachait à ce nombre. Socrate poursuivait sa noble et sublime dissertation; il est interrompu par ce cri : « Ah, Socrate, le rayon! » Le rayon avait disparu; le geolier apporte la ciguë. Socrate salue la coupe qu'ont honorée les lèvres du juste Aristide, et il la vide : c'est pour lui le breuvage de l'immortalité. Cette idée amène quelques réflexions sur la nature de l'ame et sur l'avenir auquel elle est destinée en se séparant du corps. Socrate se sent fatigué, ses jambes ne peuvent plus le soutenir; il se jette sur son lit, et se couvre le visage de son manteau : ses disciples le croient mort, et poussent des cris de douleur, mais il n'était, pour ainsi dire, qu'assoupi par l'effet du poison; il se réveille, se relève sur son séant, et rempli d'un délire prophétique, il prédit les événemens qui

Digitized by Google

vont suivre sa mort. Bientôt il ne voit plus la terre, les cieux s'ouvrent devant lui, il est ravi de leur étendue et de leur splendeur; il est déjà dans la demeure céleste; d'une voix qui semble éloignée de la terre, il appelle Criton, l'un de ses plus fidèles disciples « — Oh ! demi-» dieu, que me voulez-vous? — Le dieu de la santé me » délivre de mes sens corporels... ; il fait lever sur moi » le jour de l'éternité.... Nous lui devons l'oiseau du ma-» tin. » Socrate n'était plus.

Une seule expression m'a semblé déparer cet ouvrage. L'auteur fait dire à Lysias, en parlant de Socrate : « Il » sait parsemer ses discours de tant d'images intéres-» santes qu'on ne se lasse point de l'entendre; et quand il » a fini, son antagoniste se trouve, si je l'ose dire, *en-» chaîné par un collier de perles que Socrate lui a passé » autour de l'entendement.* » J'ignore si quelqu'ancien a dit cela de Socrate; en tout cas, la métaphore ne méritait pas d'être employée : elle manque de naturel et de justesse.

Le volume est terminé par le discours que M. Bernardin de Saint-Pierre a prononcé comme président de l'Académie, à la réception de MM. Laujon, Reynouard et Picard. Ce discours, après avoir reçu les applaudissemens du public assemblé, a été jugé plus ou moins favorablement par la critique : il est trop tard pour en parler aujourd'hui.

C'est par un autre motif que je ne parle point de l'*Essai sur les journaux*, qui sert de préface au livre. Le *Journal des Débats* a déchiré les ouvrages de M. Bernardin de Saint-Pierre; il n'y a point là de quoi se plaindre : il le sent si bien lui-même, qu'il a mis dans la bouche d'un ami ses reproches les plus vifs contre les rédacteurs de cette feuille, tandis que lui, il ne fait autre chose qu'appaiser le courroux de cet ami, en lui démontrant que des injures qu'on partage avec les écrivains les plus distingués du dernier siècle et de celui-ci, n'ont rien de bien affligeant. A la place de M. Bernardin de Saint-Pierre, je m'en serais tenu à mon opinion, et je n'aurais point imprimé celle de mon ami.

AUGER.

Digitized by Google

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE, ou Collection de Voyages nouveaux, les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes, de Relations originales inédites et de Mémoires historiques sur l'origine, la langue, les mœurs et les arts des peuples, ainsi que sur le climat, les productions et le commerce des pays jusqu'ici peu ou mal connus; accompagnés d'un Bulletin où l'on annonce toutes les découvertes ou entreprises qui tendent à accélérer les progrès des Sciences historiques, et avec des Cartes et Planches en taille douce; publiées par MALTE-BRUN. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. (1)

En annonçant le premier volume de ce Recueil, nous crûmes pouvoir en prédire le succès, si l'auteur continuait comme il avait commencé. M. Malte-Brun a beaucoup mieux fait encore; il a su rendre son travail plus intéressant. Les défauts que les premiers cahiers pouvaient offrir à l'examen de la critique, ont presque disparu dans les suivans; et les Annales des Voyages ne présentent plus qu'un recueil très-recommandable, rédigé avec goût et dans un excellent esprit.

On pourrait étendre davantage cet éloge rigoureusement vrai, si l'on examinait quelle peut être l'influence d'un ouvrage de cette nature sur les progrès des sciences historiques en France. Tout le monde sait que l'absence des communications chez les anciens, fut un obstacle invincible à leurs progrès dans les sciences qui se fondent sur l'observation. Les ouvrages périodiques sont donc devenus chez les modernes, de puissans moyens de perfectionnement. Etendre les idées en les communiquant et réunir toutes celles qui tendent vers un même but, tels sont les avantages qui résultent de ces recueils, où les hommes voués au

(1) Le prix de la Souscription est de 30 fr. pour douze cahiers que l'on recevra franc de port par la poste; et de 17 fr. pour six cahiers; pour Paris, 24 fr. pour douze cahiers. (Il a déjà paru quinze cahiers de ce recueil.)

Digitized by Google

même genre d'études, consignent en commun leurs travaux, leurs doutes, leurs découvertes et font un échange continuel de lumières.

M. Malte-Brun a très-bien développé ce que je ne fais qu'indiquer ici. Son plan porte le cachet d'une longue méditation. La géographie et l'histoire y sont embrassées dans toutes leurs ramifications. La variété des articles des *Annales* prouve ce que j'avance. Si l'on parcourt les sept derniers cahiers que j'ai sous les yeux, combien de renseignemens nouveaux sur des contrées peu ou point connues, ne trouve-t-on pas à y moissonner? Ici, ce sont les Druses, peuple du mont Liban, dont M. Venture nous fait connaître les mœurs et l'histoire, et dont M. Malte-Brun recherche l'origine. Là, c'est l'île danoise de Helgoland, que le même M. Malte-Brun examine sous le rapport de son importance comme position militaire, de son antiquité et de ses révolutions physiques, ce tableau aussi neuf que bien tracé, me semble déceler les plus vastes connaissances en histoire, en mythologie et en politique.

On a beau feuilleter les géographies françaises, les plus estimées, on ne trouve rien de satisfaisant sur les *Bouches du Cattaro* qui furent, il y a quelque tems, l'objet d'une discussion assez sérieuse entre de grandes puissances, et qui semblent, dans ce moment fixer l'attention des politiques. Cette lacune dans la Géographie européenne me semble à peu près remplie par les renseignemens que nous donne, sur ce pays, un officier autrichien qui y a long-tems séjourné. La carte qui est jointe à cette description (2), fait connaître dans les plus petits détails, les sinuosités des rivages pittoresques de cette partie de l'Adriatique où l'on retrouve et les sites sauvages de la Suisse, et quelque chose des mœurs de ses habitans. Cette côte fourmille de marins et offre d'excellentes positions militaires. Delà peuvent sortir des flottes nombreuses qui protégeront les côtes d'Italie et affranchiront le golfe de Venise de la tyrannie britannique. En 1804, le nombre des bâtimens tant

(2) Insérée dans le onzième cahier des *Annales*.

Digitized by Google

grands que petits qui existaient à Cattaro, se montait à 381.

L'officier autricbien a fait des remarques curieuses sur les usages et les mœurs de ces contrées. L'habitant du Cattaro conserve encore quelques-unes des coutumes des anciens peuples du nord et des Francs nos aïeux. Les épreuves, par exemple, sont en usage, et l'on peut se racheter de la plupart des crimes auxquels conduit la vengeance, par une somme d'argent dont le tarif est assez curieux. Une blessure seule est estimée dix sequins, deux blessures à vingt, et un assassinat à cent vingt sequins (3). Il faut, toutefois, que le coupable de ces délits se soumette préalablement à des formalités indispensables. S'il désire retourner dans ses foyers, sans s'exposer à la vengeance des parens du mort ou du blessé, il leur envoie des négociateurs, et demande un *karvarina*, ou tribunal de sang. Alors, un certain nombre des habitans du district s'assemblent pour le juger; et parmi d'autres cérémonies pratiquées en pareil cas, le coupable est obligé de se traîner sur ses genoux tout autour de la chambre pendant que ses ennemis, le sabre à la main, menacent de le frapper: après quoi, il est condamné à payer la somme équivalente à son délit.

Ces détails sur Cattaro, forment, en quelque sorte, un supplément à la description de l'Albanie, publiée dans le huitième cahier. Dans ce mémoire très-intéressant, M. Masci considère l'origine, les mœurs, les migrations et l'état actuel de la nation albanaise. Tout en donnant de justes éloges à son travail, on peut cependant s'éloigner de son opinion sur des points assez im-

(3) On trouve dans le *Codex legum antiquarum*, plusieurs tarifs du genre de celui-ci. Dans la loi des Frisons, 164 articles sont consacrés à cette matière. On y taxe en autant d'articles différens une main coupée, quatre doigts, trois doigts coupés. On y apprécie également les blessures faites aux yeux, aux sourcils, aux rides du front, etc., etc. Et dans la loi Salique on traite la chose moins en détail; seulement on établit une différence entre les blessures d'un Franc ou celles d'un Romain; entre le meurtre du premier ou celui du second. Il en coûtait 200 sous pour se racheter du meurtre d'un homme qui vivait sous la loi Salique, tandis que par une composition de 100 sous on se rachetait du meurtre d'un Romain.

portans,

Digitized by Google

portans, sur celui de l'origine des Albanais, par exemple, que le savant Italien croit indigène, de la contrée qui s'étend depuis le fleuve *Drino* jusqu'aux monts *Acroceraunas*, c'est-à-dire de l'ancienne Illyrie grecque. Nous croyons qu'il y a de grandes autorités pour les faire venir de l'Albanie asiatique. Mais nous nous garderons bien d'entamer une discussion sur cette matière, qui n'aurait sans doute d'autre résultat que d'exciter le courroux des panégyristes des Grecs, qui veulent, à toute force, que la gloire militaire de ces Albanais rejaillisse sur leur peuple favori.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des *Annales;* ce que nous en avons dit peut donner une idée de leur mérite et de leur utilité. Peut-être un puriste grammairien pourrait y trouver quelques négligences de style, bien moins nombreuses cependant que dans la plupart des ouvrages géographiques imprimés en France. Au reste, ces imperfections sont à peine remarquées dans un recueil qui se distingue éminemment par des recherches curieuses, et par des principes sages et philosophiques.

PH. L. R.

LA NATURE SAUVAGE ET PITTORESQUE, poëme en trois chants; par M. HOUDAU-DESLANDES, chef de brigade, ancien lieutenant-colonel d'infanterie, membre de plusieurs Sociétés littéraires. — A Paris, de l'imprimerie de *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, N° 34.

POUR bien parler de la poësie, en général, il faudrait être, jusqu'à un certain point, juge et partie; sentir ce que les choses valent, et savoir ce qu'elles coûtent; abjurer cette critique minutieuse, et fière de sa minutie, qui perd l'ensemble de vue pour s'arrêter sur les moindres détails, et, de préférence à tout, sur les taches; les apercevoir cependant, ces taches, et en même tems les excuser comme le bon Horace; être sévère malgré soi, mais aussi, dans l'occasion, jouir avec transport du plaisir d'admirer; et, à l'exemple des juges d'Hélène, tout pardonner à la beauté.

Digitized by Google

Le genre humain est trop avancé dans la civilisation (j'ai pensé dire dans la corruption), pour être juste envers les poëtes. Il a oublié ce qu'il leur doit, et il se soucie peu de ce qu'il pourrait leur devoir encore; il ne se souvient pas que ce sont eux qui l'ont tiré de la barbarie; que ce sont eux qui voudraient le ramener à la nature. Il se déplaît à lui-même comme il est, ce pauvre genre humain; il s'accuse à toute heure de ses égaremens; mais, pour couper court à tous les sermons, il s'accuse en même tems d'être incorrigible. Laissons-le donc pour ce qu'il est, et parlons des poëtes; il semble qu'ils aient de tout autres yeux, de tout autres oreilles, une toute autre organisation que le vulgaire, et qu'il existe pour eux une toute autre nature; cela vient peut-être seulement de ce qu'ils prennent plus garde à cette nature éternellement admirable, de ce qu'ils sont plus indifférens aux divers intérêts qui en distraient les autres hommes, et que tout entiers à leur imagination, leurs idées se présentent à eux comme dans une chambre obscure, les frappent davantage, et les invitent à de plus profondes réflexions. Rien n'est étranger à la poësie; ses rapports s'étendent de l'espace à l'immensité, du réel au possible, de la matière à l'esprit, de la fiction à la vérité.

En nous parlant du larcin de Prométhée, et de ce feu céleste qui mêlé par lui au limon de la terre, lui a communiqué l'action, le mouvement et la pensée, la Poësie a comme raconté sa propre histoire. C'est vraiment elle qui a volé jusqu'aux cieux, c'est-elle qui en a rapporté de quoi tout animer; et si ce n'est pas elle qui s'est humiliée la première devant leur éternel souverain, c'est elle du moins qui a révélé du mieux qu'elle a pu sa grandeur et ses bienfaits; c'est elle qui a essayé de le présenter sous une foule d'images diverses dont chacune a un sens vrai, caché parmi des milliers de fausses interprétations. Les montagnes, les champs, les prés, les fleuves, les fontaines, les bois, les jardins, les arbres, et jusqu'aux moindres fleurs ont reçu d'elle un génie protecteur; tous les phénomènes de l'intelligence et de la sensibilité, la raison, la sagesse, la démence, les passions, les vertus, les vices, les plaisirs, les chagrins ont été personni-

Digitized by Google

fiés ; et, comme le disait ces jours derniers le plus aimable de nos poëtes :

« Le corps reçoit une ame, et l'ame prend un corps. »

C'est donc la poësie qui a comme enfanté le monde allégorique pour expliquer le monde matériel et le monde moral. Plus rapide en sa marche que les mathématiques, elle nous amène du connu à l'inconnu; les images, les métaphores, les figures, les mouvemens du style, dont nos conversations les plus ordinaires se composent à notre insu, et sans lesquels nous serions si physiques! sont autant de leçons de la poësie que chacun de nous répète sans s'en apercevoir. Mais, en même tems, pour bien jouir des délices qu'elle ne cesse d'ajouter à ses bienfaits, il faut savoir se prêter, savoir participer à l'inspiration qui anime le poëte ; il faut oser le suivre dans ses écarts ; et quelqu'avantureuse que soit l'entreprise, s'embarquer, pour ainsi dire, sur le même vaisseau.

La poësie, proprement dite, est l'empreinte de l'imagination, cette immense possession de l'homme, qui s'étend en quelque sorte au-delà de l'Univers; l'imagination, à son tour, n'est autre chose que la mémoire soumise à la volonté du poëte, qui peut à son gré déplacer ce qu'il y trouve pour en faire de nouveaux assemblages, ou peindre ce qu'il y voit pour le montrer sous un point de vue plus intéressant ; car le poëte a bien le droit de la fiction, mais il peut aussi s'en passer, et la vérité ne lui est pas interdite. La nature, qui est sans contredit le premier et le plus beau des poëmes, lui offre toute espèce de modèles; il ne s'agit pour lui que d'observer, de distinguer, de choisir et de rendre. En effet, si la poësie est une peinture, pourquoi ne s'attacherait-elle pas aussi à des choses réelles? Pourquoi n'aurait-elle pas aussi ses Wovermans, ses Claude le Lorrain, ses Vernet, ses Robert, ses Wendick, ses Gérard.

Nous voici conduits au genre descriptif que beaucoup de critiques essaient de placer au dernier rang; mais est-ce bien d'après une juste estimation du mérite, du charme et de la difficulté que présente chacun de ces genres, qu'ils en parlent ainsi; et ce jugement si sévère

Digitized by Google

ne serait-il pas dicté quelquefois par une jalousie secrète contre la gloire inaccessible de l'homme qui a semé tant de fleurs et cueilli tant de palmes dans cette carrière où il est si difficile et si hardi de marcher après lui. Au reste, tant de gloire même promet encore beaucoup d'honneur à ceux qui, également éloignés d'une crainte pusillanime et d'une ridicule présomption, essaieront, sinon de dépasser le vainqueur, sinon de l'atteindre, au moins d'en approcher quelquefois. Il y a tel premier dont il serait si beau d'être le second !

Parmi ces nobles émules, l'auteur du *Poëme de la Nature* que nous venons de lire, M. Deslandes, mérite au moins un rang distingué; et le choix de son sujet et la manière dont il l'envisage décèlent, au premier aperçu, un esprit vaste et fier qui est averti de son talent par son enthousiasme, et qui se sent assez élevé pour embrasser de ses regards un immense horizon.

M. Deslandes est mort trop tôt sans doute pour ses contemporains, trop tôt aussi pour ce poëme si hardiment conçu, si fièrement exécuté, mais où la dernière main était si nécessaire. Ce n'est pas que l'intelligence des éditeurs, et sur-tout les soins éclairés et pieux de M^me^ Deslandes pour l'intérêt posthume de son mari, n'y aient pourvu autant qu'il était possible; mais il n'était pas possible de pourvoir à tout : l'auteur qu'on n'imprime qu'après sa mort, ne paraît jamais tel qu'il se serait montré de son vivant; il semble toujours voir son esprit voltiger autour de son livre, et cet esprit plus éclairé sans doute qu'il ne l'était sous son enveloppe terrestre, regretter de ne pouvoir effacer, changer, suppléer, transposer, éclaircir, enfin donner à chacun des détails du monument qu'il a élevé, ce fini, ce poli qui en feraient mieux sortir la beauté, et qui les défendraient des injures du tems.

M. Deslandes, passionné pour les beautés sauvages et pittoresques de la nature, les cherche par toute la terre; et à quelques excursions près, auxquelles il est par fois entraîné, voici la marche qu'il s'est proposée. Il consacre le premier chant de son poème à l'Europe; dans le second, il nous montrera des vues d'Asie et d'Afrique, réservant l'Amérique et ses gigantesques

Digitized by Google

merveilles pour le troisième et dernier. Mais, il ne s'en tiendra pas à de simples représentations de choses inanimées, et il ne sera point obligé, comme quelques paysagistes, même du premier ordre, de recourir à une main étrangère pour peupler ses déserts; on peut en juger par ce qu'il en dit lui-même dans sa préface.

« Comme le plus délicieux paysage est froid s'il n'est » animé par la noble figure de l'homme, ou tout au » moins par les traces de son passage, ou par son habi- » tation, ou même par son tombeau, j'ai souvent placé » l'homme au nombre des scènes sauvages et pittores- » ques que j'ai décrites, non-seulement pour les vivifier, » mais encore pour donner à chaque site le caractère » qui lui est propre. »

Il est tems de justifier l'avis que nous avons énoncé par des preuves tirées de l'ouvrage même.

Le solitaire heureux qui vit dans les déserts
Craint Dieu, plaint les humains, admire l'Univers;
Pour lui, dans ses horreurs, la nature a des charmes,
La tempête rugit, son cœur est sans alarmes,
Il s'enfonce avec joie aux vallons mugissans
Que ronge le torrent de ses flots bondissans;
Erre sous les forêts, rentre dans les campagnes,
Gravit sur les coteaux, assiége les montagnes,
S'y nourrit des pensers qu'inspirent leurs grands traits,
Y poursuit la Nature; arrache ses secrets.....
. . . . . .
Aux sommets entassés des Alpes primitives,
J'ai voyagé dans l'ombre; entre ses noires rives,
Sous moi le Gnil roulait des débris; et ses flots
Dont la longue tourmente attristait les échos,
La lune qui semblait descendre sur la terre,
Ses rayons vacillans sur le pic solitaire,
Les hurlemens des chiens compagnons des bergers,
Du chamois fugitif les bonds vifs et légers,
Le calme universel, l'effrayante étendue,
Et cette voix funèbre et toujours entendue,
Qui sort du creux des monts, et du sein des forêts....
Ce site inspirateur contemplé de plus près,
Me faisaient tressaillir.....

Le lecteur qui ne serait jamais sorti de sa ville, ni même de sa chambre, doit se croire transporté au mi-

Digitized by Google

lieu des Alpes, et le voyageur qui les a franchies lui dira qu'il y est.

A la fin du premier chant, l'auteur nous peint la grande chartreuse où un criminel vient chercher un asyle contre la vengeance humaine, et contre ses remords.

Obsédé de son crime, il a fui sa patrie,
Il a fui... du remord l'implacable furie
Le suit incessamment, s'attache à tous ses pas,
Et même le désert ne le console pas.
Mais la religion, mère compatissante,
A ses yeux égarés apparaît bienfaisante.

. . . . . .

. . . . . .

Elle pousse ses pas aux monts silencieux
Où Bruno réunit ses hermites pieux,
Thébaïde nouvelle au repentir offerte,
Où l'homme veille en paix sur sa tombe entr'ouverte.
Du temple de Bruno son œil a vu la tour;
Il tressaille, il s'incline, il s'élance au séjour
Où, courbé sur la cendre et chargé de la haire,
Veilla, pria, souffrit cet ardent solitaire.
Des bois profonds et sourds la sépulchrale horreur,
Des cloîtres noirs et longs la muette terreur,
Le sanctuaire obscur, et la voûte gothique
Qui des pieuses nuits prolonge le cantique,
Les funèbres flambeaux dans l'ombre pâlissants,
De la voix de l'airain les airs retentissants,
Le cimetière avide, où chaque Cénobite
Contemple en méditant la tombe qui l'invite...
Tout frappe, tout émeut son cœur épouvanté,
Et la Mort l'avertit de l'immortalité.

Il est aisé de voir par ces vers, de quel motif l'auteur est pénétré : ce motif si louable, quand il est aussi vrai, se manifeste de plus d'une manière dans le cours de son ouvrage, et semble ajouter encore je ne sais quel accent plus sublime à sa haute poésie.

On ne lira pas sans intérêt, cette belle peinture des révolutions et des dévastations de l'Asie :

Berceau du genre humain, la Mésopotamie
Porte les fers sanglans d'une secte ennemie.
Reine de l'Orient, Babylone n'est plus :

Digitized by Google

Des rivages du Phâse aux rives de l'Indus
Les peuples policés et les tribus sauvages
A son trône superbe apportaient leurs hommages,
Sous son sceptre et le joug sur eux appesantis
Courbaient épouvantés leurs fronts assujétis;
Des prêtres de Bélus recevaient les oracles,
Et de Sémiramis adoraient les miracles.
Eh ! qu'es-tu devenue, ô puissante cité ?
Où furent tes remparts ? Rien de toi n'est resté.
L'œil interroge en vain tes plaines étendues,
Cherche, et n'y trouve pas tes ruines perdues.
. . . . . .
. . . . . .
Et toi, Jérusalem, qu'as-tu fait de ton temple ?
Sans plaindre ton malheur la terre le contemple.
Instrument du Très-Haut, Titus t'a mis aux fers;
Tes enfans dispersés errent dans l'Univers.....

Après avoir déploré les malheurs du Mexique et du Pérou, notre poëte semble avoir réservé des pinceaux plus délicats et des couleurs plus aimables pour nous offrir quelques scènes romantiques du Nouveau Monde. Voici comme il peint l'île d'Otaïti, au moment où elle fut découverte par Wallis :

Que de ces compagnons la course fut heureuse !
Lorsqu'au loin s'avançant dans cette île amoureuse,
De l'un de ses sommets ils purent contempler
Tout ce que l'Eternel y daigna rassembler :
De tous les biens communs la commune richesse,
Un sol fécond sans art et puissant de jeunesse,
Des flots purs pour boisson, des fruits pour alimens,
Et d'arbres nourriciers des bocages charmans.
Sous ce ciel éthéré, sur ces jeunes rivages,
Les maisons sont sans murs, les toits sont des feuillages;
L'air avec ses parfums rend le sommeil plus doux;
Les frères et les sœurs, et l'épouse et l'époux,
Sur un sol que jamais n'ont souillé les reptiles
Ont des jours enchanteurs, et des nuits plus tranquilles;
Ont des fêtes, des jeux, ont la paix et l'amour;
Et tous les vrais plaisirs enchantent leur séjour.

On voit par ce dernier morceau, que M. Deslandes est quelquefois aussi aimable versificateur qu'il est toujours

Digitized by Google

bon poëte; il serait à désirer qu'il eût eu plus constamment présent à la pensée, ce précepte de l'art poëtique :

Non satis èst pulchra esse ppemata dulcia sunto.

Ce poëme, ainsi que l'auteur nous le dit dans sa préface, a été fait au pied des Alpes, et certes le peintre des beautés sauvages de la nature, ne pouvait pas mieux choisir son atellier; et là, tandis que sa poësie s'aggrandissait et s'élèvait à la vue de tant de Parnasses, il se peut que sa versification se soit ressentie de l'âpreté des objets qui l'environnaient, et que souvent en visant à la force, il ait rencontré la dureté. Il y a plus, c'est qu'en pareille circonstance, il se peut que le poëte se complaise dans une versification moins coulante et qu'il y trouve une sorte d'harmonie imitative qui semble être l'écho de ce qu'on voit et qui prête une magie de plus à celle des vers. Mais il y a peu de ces chances-là, sur-tout dans notre langue. Ce sont des fortunes pour qui les rencontre et des écueils pour qui les cherche. Il paraît aussi que M. Deslandes a travaillé dans la solitude; or, quand on n'a d'autres conseils que les siens, il est à craindre qu'on n'ait un flatteur pour conseiller. Tout esprit a besoin des autres esprits; quelques éloges que les poëtes se plaisent à donner à la solitude, rien n'est bon exclusivement; la solitude fait germer les idées, mais la société épure le langage, et ce qu'un poëte pourrait faire de mieux pour l'intérêt de ses vers, ce serait de les composer dans la retraite et de les corriger à Paris: l'une fournira des idées, l'autre offrira des conseils : nous savons que le second est plus commun que le premier, mais le nécessaire ne suffit que lorsqu'on y joint l'utile; par exemple, des amis éclairés auraient demandé à M. Deslandes la suppression de quelques expressions étrangeres à la poësie, tel que *Piton* qui se trouve répété presqu'à chaque page du premier chant. Il en serait de même de *soumarin*, et de quelques autres termes de ce genre qui ne sont point adoptés par les poëtes; en général comme la poësie aime encore mieux peindre que nommer, elle se montre difficile et même dédaigneuse pour toutes les expressions que la science lui présente, parce qu'elle a l'orgueil de ne vouloir rien tenir que de l'inspiration.

Digitized by Google

On pourrait aussi reprocher à M. Deslandes plus d'une inversion, plus d'une suspension trop fortes, pour le peu de souplesse de notre langue, et dont l'auteur paraît se promettre un grand effet; mais les plus beaux effets en ce genre, sont ceux qui ont coûté le moins d'efforts. On trouve un exemple de ce défaut à la suite d'une très-belle tirade qu'on nous saura gré de citer d'abord, au moins en partie : il est question de la formation des volcans, dont le poëte attribue la cause à l'infiltration des eaux souterraines, dans de vastes couches de pyrites qu'elles rencontrent à de grandes profondeurs et qu'elles mettent en fermentation :

. . . . . .

Tout s'allume, s'enflamme, un lac bouillant se forme
Dans les flancs caverneux de la montagne *Chorme* :
Le feu, l'onde irrités puissamment vagabonds,
Soulèvent de leurs flots les indomptables bonds;
L'air, au bouillonnement de cette mer terrible
Unit de ses vapeurs la force irrésistible;
De tous ces minéraux l'ardente fusion,
De tous ces élémens l'immense expansion
Tourmentent la montagne, et de ses noirs abîmes
Montent en s'étendant, battent, brisent ses cîmes,
Les ouvrent,... du volcan le cratère est formé,
Et pour l'œil du pilote un phare est allumé.

Ce dernier vers fait presque le même effet sur l'esprit du lecteur que le nouveau phare aux yeux du pilote. Jusqu'ici, nous plaindrions ceux qui se refuseraient à l'admiration; mais les vers qui suivent immédiatement justifieront peut-être ce que nous avons d'abord annoncé, le poëte veut présenter un premier aperçu de tous les volcans dont le globe est couvert.

Près de la mer du Sud, aux plus arides plages,
Aux champs siciliens, sur les plus doux rivages,
Aux rives de l'Afrique, aux ondes du Japon,
Aux bords du Stothova, dans l'île de Niphon,
Aux yeux épouvantés du Monde en son aurore,
Brûlèrent autrefois, souvent brûlent encore
Au sein des monts altiers qui s'approchent du ciel,
Les feux que de son souffle alluma l'Eternel.

Il est aisé de sentir toutes les incohérences qui se ren-

Digitized by Google

contrent dans ce peu de vers, *aux champs Siciliens..... aux yeux épouvantés.... au sein des monts altiers....* Ces trois applications de la même particule qui n'ont point de rapports entre elles, et qu'on trouve entassées dans la même phrase, y jètent de la confusion, sans compter que le verbe s'y fait trop attendre après l'exposition, et que le nominatif se fait trop attendre après le verbe. La syntaxe est assurément bien peu de chose en comparaison de la poësie, mais il n'y a point de poësie sans elle. Nous avons plus d'une fois remarqué une certaine affectation de supprimer des pronoms autant que l'auteur le croit possible, sans absolument dénaturer le sens : il espère sans doute, par-là, donner à sa phrase une marche plus rapide; l'artifice est permis dans quelques circonstances et dans *d'autres il ne l'est pas*. Par exemple,

> En liquide sommet la mer s'est soulevée,
> Retombe.....

il est clair qu'il faudrait *elle retombe*. C'est ainsi qu'on peut pêcher, dans le style français, en voulant trop se rapprocher des formes grecques et latines, et qu'on se déforme en contrefaisant. Les diverses langues sont comme autant de femmes, chacune a sa physionomie; ce qui sied à celle-ci, messied à celle-là, et telle qui essayerait de copier les graces, de telle autre risquerait de faire des grimaces.

Ces imperfections ne nuisent en rien au corps de l'ouvrage, auquel il ne manque, à notre avis, que la dernière main; ce ne sont point là, suivant l'expression d'Horace, les membres épars d'un poëte, mais un poëte tout entier; il en a l'inspiration, la verve, le talent de peindre, et le don d'émouvoir. Ajoutez à cela que le poëme annonce un caractère noble et doux, une ame grande et sensible, un esprit fécond, une imagination hardie, un jugement sain, des connaissances rares, enfin, plus qu'il n'en faut pour faire estimer, applaudir et regretter son auteur. BOUFFLERS.

Digitized by Google

SALON DE PEINTURE.

HUITIÈME ARTICLE.

SCULPTURES.

Lorsqu'on a vu paraître au Salon les sculptures de M. Canova, qui n'avaient pas été annoncées, il n'y a eu qu'une voix sur leur beauté, sur leur éclatant mérite. L'on s'est plu à reconnaître dans le groupe de *Psyché et de l'Amour*, la grâce la plus séduisante une aimable simplicité, d'élégantes draperies, des extrémités d'une grande finesse; et cet idéal de formes, de mouvemens, tant admirés dans les statuaires de la Grèce. Tous les yeux ont été séduits par l'expression pénétrante et douce du dieu et de sa jeune amante, par leur mol et tendre abandon, par cette volupté pure, continue, universelle, qui semble absorber tout leur être dans une délicieuse langueur.

On a distingué dans la statue d'*Hébé*, l'élégance de la pose et la beauté du dessin: dans celle de Madame Mère, des draperies magnifiques, des pieds, des mains de la plus savante exécution.

Mais c'est sur-tout *la Madelaine* qui a réuni tous les suffrages, fixé long-tems tous les regards. — La Sainte est représentée dans les premiers tems de sa pénitence. Les regrets, le repentir et les austérités de sa nouvelle vie n'ont point encore altéré ses charmes, mais ils ont mis sur son charmant visage l'empreinte d'une profonde et inconsolable affliction. Elle était à genoux, l'image du Christ dans les mains; elle priait. Fléchissant sous le poids des douleurs, son corps se penche en arrière et porte sur ses pieds. Ses mains appuyées sur ses genoux, retiennent encore à peine cette faible croix de roseau qu'elle contemple avec tristesse: une larme échappe de ses yeux. La tête est un chef-d'œuvre de beauté, d'expression et de grâce. Le mouvement général, celui des bras en particulier, la noblesse et la perfection des formes, la finesse, la douceur et le moëlleux du modelage, mais sur-tout cette physionomie si touchante, si vraie, si profondément sentie, où la rêverie des souvenirs semble se mêler encore aux regrets pieux et passionnés, tout cela produit, à la première vue, une impression vague, indéterminée, mais forte, durable, et je ne sais quel charme de tristesse et de volupté nous y ramène toujours.

Digitized by Google

Cet ouvrage, dont l'existence est depuis long-tems connue, est un de ceux qui ont le plus contribué à fonder et à répandre au loin la brillante renommée de M. Canova.

Cet habile statuaire se sert, avec beaucoup d'adresse, d'un moyen peu usité pour donner plus de douceur à ses chairs et les mieux distinguer des draperies. Il jeaunit le marbre dans le nu, et lui laisse sa couleur naturelle dans les étoffes. Les avis peuvent être partagés sur cette espèce d'innovation. Mais M. Canova est allé plus loin encore : on trouve dans ses statues d'autres accessoires représentés en couleur ; telles sont la coupe d'or de son Hébé, la croix de roseau de sa Madelaine. Ces accessoires, ainsi colorés, me semblent faire une disparate choquante avec le reste de la statue, ôter à la vraisemblance et à l'illusion de l'ensemble plus peut-être qu'ils n'ajoutent à la vérité des détails : et je crois qu'un tel usage, dont il serait si facile à des imitateurs maladroits d'abuser, pourrait, s'il venait un jour à s'établir, altérer enfin la noble simplicité, la franchise de composition et même de style, qui doivent former toujours le principal caractère des grands ouvrages de sculpture.

J'ai dit, en commençant ces articles, qu'on pourrait désirer dans quelques ouvrages de M. Canova une manière plus sévère. Je persiste à croire cette observation juste ; mais je l'explique. Le style est presque toujours élevé, assez sévère dans ces ouvrages supérieurs : quelquefois, au contraire, le modelage ne l'est pas ; il est moëlleux, adouci, plein de finesse, mais il pourrait avoir souvent plus de vigueur et de fermeté. Du reste cette critique, fondée ou non, ne doit porter ici que sur la statue d'Hébé, sur le groupe, d'ailleurs charmant, de Psyché et de l'Amour : or, leurs beautés nombreuses sont d'un tel ordre que des imperfections, des défauts même, ne peuvent en aucune manière ni en affaiblir le mérite, ni en obscurcir l'éclat.

M. Espercieux.

Statue de S. M. l'Empereur et Roi. (N° 689.)

Cette statue était destinée à décorer la salle du Sénat. L'Empereur n'y paraît que dans ces séances solennelles où il vient donner au premier corps de l'Etat la connaissance des déclarations de guerre, ou des traités de paix. L'artiste qui dans tous ses ouvrages ne montre pas moins de justesse, de pensée, que d'habileté d'exécution, a mis dans les mains du Monarque les symboles de la paix et de la guerre, la foudre et l'olivier. Parmi le grand nombre d'emblêmes dont il pouvait faire choix, ce sont réellement les seuls qui

Digitized by Google

convinssent d'une manière marquée à la destination de cette statue. La pose en est simple et noble, l'expression a de la grandeur. Le statuaire a su tirer tout le parti possible du manteau impérial : sa figure me paraît drapée d'une manière large et de bon goût.

M. Espercieux a aussi exposé plusieurs bustes où le mérite d'une parfaite ressemblance est relevé par la science du faire, l'habileté du ciseau. Parmi ces bustes sont ceux de M. Arnault et de M. Lemercier. Les amis des lettres se sont plus à reconnaître l'auteur *des Vénitiens* et celui d'*Agamemnon*, dans ces portraits animés d'une vérité frappante. On sait que Boileau, reconnaissant envers Girardon, qui fit revivre ses traits sur le marbre, lui adressa quelques vers de remercîment. M. Lemercier s'est acquitté de la même manière. Voici son remercîment à M. Epercieux :

Le poëte Le Brun, l'orateur Mirabeau,
Du talent de chanter, du talent de bien dire,
Sont payés par ta main au-delà du tombeau (1).
Moi, la seule amitié m'attire
Le don de mon image, œuvre de ton ciseau.
Pour immortaliser ce que le cœur m'inspire,
Des modèles offerts à ton art simple et beau
Que n'ai-je l'esprit ou la lyre !

Un ouvrage plus remarquable, mais qui n'a pu être achevé pour l'ouverture du Salon, c'est la statue de Corneille, exécutée dans les mêmes proportions que les statues de Molière et de Racine (2), exposées, il y a deux ans, par M. Espercieux. Le même mérite de pensée et d'exécution qui distinguait ces deux figures, se retrouve dans celle de Corneille, peut-être à un degré supérieur. Ce grand homme est debout, vêtu d'une seule draperie. L'artiste n'a point cherché une pose élégante : Corneille paraît ici comme sa renommée, ferme, grand et inébranlable. Placé entre les deux bustes de Melpomène et de Thalie, d'une main il lève le voile qui couvrait la Muse tragique ; de l'autre, il en-

(1) On sait que M. Espercieux fit paraître à la dernière exposition, le buste du poëte Le Brun, et que la statue de Mirabeau, placée dans la salle du Sénat, est du même artiste.

(2) Molière, dans le costume de son tems, tient d'une main sa comédie du Misantrope, de l'autre il cache la statue de la Sagesse sous le masque comique.

Racine tient aussi à la main son Iphigénie, et se présente à la postérité appuyé sur la statue d'Euripide.

Digitized by Google

tr'ouve celui qui cachait le front de sa rivale ; mais il ne fait que l'entr'ouvrir.

Pour traiter un sujet, quel qu'il soit, le sculpteur n'a, comme le peintre, que le choix de quelques traits principaux : il ne saurait exprimer une succession d'idées ; l'art consiste à les faire naître dans l'esprit du spectateur. Deux pensées justes et fécondes rendues par des images caractéristiques et vivement prononcées, suffisent à M. Espercieux pour peindre à la fois la force créatrice, l'élévation et l'étendue du génie de Corneille : et la statue de ce grand homme devient ainsi son panégyrique. Les accessoires, les détails ne sont pas traités avec moins de goût et de discernement. Le jet de cette draperie, tous ces plis larges et non interrompus, la noblesse et la sévérité de la tête, tout enfin me semble également fidèle aux convenances que prescrivait le sujet, également en harmonie avec les idées de force et de grandeur que réveille le nom de Corneille.

Le sculpteur se propose, dit-on, de donner dans les mêmes dimensions, les statues de quelques autres poëtes célèbres. Cette collection intéressante peut devenir l'un des plus agréables ornemens de nos bibliothèques.

M. Lemire, père.

Un berger. (N° 711.)

Le principal mérite de cette figure est dans sa naïveté, dans l'expression calme de la tête, la simplicité de la pose, la vérité des détails. C'est une nature gracieuse, mais rendue sans aucune recherche, sans aucun ornement postiche ; éloge d'autant plus flatteur pour M. Lemire, que peu d'ouvrages du même genre le méritent au même degré.

M. Cartelier.

Statue en marbre de la Pudeur. (N° 649.)

Cette statue offre un excellent choix de formes que la pose, simple et heureuse, contribue à développer ; beaucoup de goût dans la coiffure et dans l'ajustement de la draperie ; dans la tête une expression douce, un caractère aimable. On y sent la vie et la pensée. Peut-être toutefois y désirerait-on un plus grand style. Mais cette critique hasardée peut-être, et que je présente comme un doute, ne doit en rien affaiblir l'estime particulière que mérite cet ouvrage, l'un des plus justement et des plus honorablement distingués dans l'exposition actuelle.

Digitized by Google

Le feu prince Napoléon, fils du Roi de Hollande. (N° 646.)

Buste plein de grâce et de naturel, remarquable d'ailleurs par son modelage.

S. M. le Roi de Hollande en costume de grand Connétable. (N° 647.)

Statue bien posée, bien drapée, et d'une exécution savante.

M. Romagnesi.

La Paix, statue. (N° 734.)

Le mouvement de cette figure est bien inventé, bien rendu, il a de la noblesse. L'exécution est aussi digne d'éloges dans quelques parties. Mais, puisque l'auteur montre du talent, il ne sera pas inutile de lui rappeler que c'est sur-tout en sculpture qu'il faut déployer par-tout la grandeur du dessin, donner à ses draperies un style sévère, et proscrire sévérement tout ce qui ne porte pas le double caractère de la noblesse et de la simplicité. La tête de la Déesse est jolie, mais trop vulgaire; la draperie pleine de plis maigres et coupés en tous sens me paraît trop contraire aux vrais principes de l'art.

M. Dumont.

J. B. Colbert, ministre des finances, et surintendant des bâtimens. (N° 680.)

Colbert assis, vient de dérouler le plan de l'Hôtel des Invalides: il paraît réfléchir profondément. La tête a de l'expression, les mains sont habilement rendues, les inconvéniens du costume assez adroitement sauvés.

On peut donner à peu près les mêmes éloges au *Sully* de M. Beauvallet, dont le nom ne se trouve pas sur *la Notice*. Ces deux statues doivent être exécutées en marbre, et placées sur les piédestaux de la nouvelle façade du Palais du Corps-Législatif.

M. Chinard.

Cet artiste a exposé un grand nombre de bustes, presque tous d'une belle exécution, et qui me semblent prouver du goût, de la science et une rare facilité.

M. Marin.

Une baigneuse, statue en marbre. (N° 715.)

Jolie figure, et généralement bien dessinée; physionomie gracieuse; exécution agréable. Un peu de lourdeur, ce me semble, dans les pieds et dans les mains.

Digitized by Google

Le portrait, en marbre, *d'une jeune fille* (N° 716), est aussi un des ouvrages de ce genre qui méritent le plus d'être distingués.

M. DESEINE.

Projet d'un monument qui doit être érigé, par décret de S. M. l'Empereur, à la mémoire de feu M. de Belloy, cardinal, archevêque de Paris. (N° 679.)

La figure la plus élevée, la plus apparente, est comme on le pense bien, celle du prélat. Assis, il appuie une main sur le livre des Evangiles, de l'autre il recommande aux fidèles, deux des principales Vertus chrétiennes, la Piété et la Charité. Ces vertus sont placées aux deux côtés du socle ou piédestal qui supporte la statue, et sur lequel est un bas-relief. La Charité me paraît d'une heureuse intention; elle promet une bonne figure, et bien supérieure, sous tous les rapports, à celle de la Piété. Le bas-relief représente l'archevêque étendu sur le lit de mort qu'environne son clergé en deuil. Comme il était administrateur des hospices, M. Deseine a cru devoir nous montrer une des femmes de l'Hôtel-Dieu, baignant de pleurs sa main glacée. Ce bas-relief est bien composé; on peut y remarquer des figures expressives et qui, doivent-être fort satisfaisantes, si on les exécute avec art. En total, je crois que ce projet fait honneur au talent et au goût de M. Deseine. Il a exposé d'ailleurs un assez grand nombre de *bustes* qui se font sur-tout remarquer par une apparence de réalité et de vie.

M. ROGNIER.

L'imagination poëtique, statue, (N° 723.)

Une femme jeune et belle, vêtue pittoresquement, un poinçon dans une main, et des tablettes dans l'autre paraît s'élancer vers le ciel dans un sublime enthousiasme. Ses pieds posent sur un globe entouré de quelques rouleaux de papier où se lisent les noms des poëtes les plus illustres.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans cette figure de l'inspiration, et pour ainsi dire, du feu, de la verve poëtique, que les draperies n'en soient d'un bon style, et ne dessinent bien les formes, dont le choix me semble aussi n'être pas indigne d'éloges. Mais je crains qu'on ne puisse trouver dans l'ensemble de la recherche, et sur-tout de l'exagération. Je crois aussi que le statuaire pouvait donner à l'imagination des emblèmes plus caractérisques. Inscrire aux pieds de la déesse les noms de ses plus chers favoris est un expédient trop facile : cela dit trop, et n'exprime rien.

M.

Digitized by Google

M. GÉRARD.

Modèle d'un bas-relief exécuté en pierre pour l'arc de Triomphe. (N° 700.)

« Il représente la Sagesse et la Force soutenant la Couronne impériale. Ces vertus sont accompagnées de la Prudence et de la Victoire. »

La Force est représentée par Hercule : c'est une figure dessinée d'un grand style, avec assez de vigueur. Il y a de l'élégance et de la noblesse dans les trois figures de femme. Ce bas-relief me paraît être un de ceux qui décorent le plus convenablement l'arc de triomphe élevé sur la place du Carrousel.

ARCHITECTURE.

Ce n'est point ici la partie brillante de l'exposition, et malheureusement en ceci comme dans tout le reste, l'exposition me paraît un sûr indice de l'état des arts parmi nous. Espérons que nos architectes, éprouvant la même émulation que nos statuaires dont on ne saurait nier les progrès, tenteront avec le même bonheur de s'élever dans leur art, au degré très-éminent où nos peintres sont parvenus dans le leur.

Dans le petit nombre d'ouvrages honorablement distingués du public, et qui méritaient de l'être, je dois surtout citer avec éloge le *Modèle en relief du Palais de la Bourse et du Tribunal de Commerce*, qu'on élève actuellement sur le terrain des Filles Saint-Thomas, ouvrage de M. Brogniart, digne en tout de la réputation de son auteur, et dont les divers *plans* (N^os^ 741, 742, etc.) font sentir les nombreux avantages. Les dessins de quelques fragmens d'architecture antique, exposés par MM. Grand-Jean, Lebas et Debret, ont mérité à leurs auteurs une récompense flatteuse. Je voudrais qu'il me fût possible de m'arrêter plus long-tems sur ces différens ouvrages, mais l'on sentira aisément qu'une description assez détaillée pour en donner une idée suffisante à ceux qui n'ont pas été à portée de les voir, excéderait beaucoup trop les bornes dans lesquelles je dois me renfermer.

Cet examen d'une Exposition qui mérite de faire époque dans l'histoire des arts, pourrait être plus complet sans doute ; mais il suffira du moins pour justifier ce qu'on a dit d'abord de la richesse de cette Exposition, et de sa supériorité sur celles qui l'ont précédée. Il est vrai que dans cet

Digitized by Google

examen l'on a toujours fait le choix le plus favorable ; et que parmi ce grand nombre d'ouvrages dont on pouvait entretenir le lecteur, un choix entièrement opposé n'était rien moins qu'impossible, et pouvait naturellement conduire à un résultat tout différent. Ne devait-on pas s'y attendre ? et peut-il en être autrement d'une exposition publique ? Il n'importe guère, ce me semble, que le médiocre n'y soit point admis : ce qui importe réellement, c'est que le beau s'y rencontre quelquefois, et que le bon n'y soit pas trop rare. Il importe plus encore qu'on reconnaisse dans les principes, dans la manière de l'Ecole, la doctrine et l'étude réfléchie des grands modèles. Tout dans cette exposition confirme le retour aux vrais principes ; le choix des sujets, la simplicité de la composition, la franchise du style. L'influence de l'ancienne Ecole se fait à peine sentir dans un très-petit nombre d'ouvrages ; elle s'affaiblit chaque jour, et tout paraît annoncer qu'elle finira bientôt par disparaître entièrement. Les bonnes théories et les exemples de nos maîtres actuels ont formé de très-bons élèves. Les uns méritaient les récompenses, les autres les encouragemens que vient de leur donner le chef de l'Etat, après les avoir tous rappelés à ces concours honorables où quelques-uns d'entre eux ne s'étaient pas fait voir depuis un certain nombre d'années.

On n'a point encore fait connaître dans ce Journal ces distinctions justement accordées à un très-grand nombre d'artistes. Je vais en donner ici la liste, telle qu'elle a été insérée dans le Journal officiel.

« S. M. l'Empereur et Roi, accompagné de S. M. l'Impératrice et de S. M. la reine de Hollande, s'est rendu » au Louvre, le 22 octobre, pour visiter le salon d'exposition. M. David, premier peintre, ainsi que les principaux » artistes ci-après dénommés, ayant été prévenus par M. » Denon, directeur-général du Musée, se sont trouvés au » salon, à l'arrivée de LL. MM., savoir :

» MM. David, Gros, Girodet, Vernet, Prud'hon, Gérard, » Guérin, Meynier, Gautherot, Sérangéli, Monsiau, Barthélemi, Taunay, Mulard, Berthon, Debret, Roehn, » Camus, Peyron, Garnier, Hue, Robert-le-Fèvre, Augustin, Aubri, Saint, Parant, Cartellier, Delaistre, » Corbet, Foucou, Galle, Andrieu, Brenet.

» S. M. après avoir examiné le salon des peintres, a témoigné sa satisfaction aux artistes présens, et a donné la » décoration d'officier de la légion d'honneur à M. David,

Digitized by Google

» et celle de légionnaire, à MM. Gros, Girodet, Vernet, et » Prud'hon.

» S. M. ayant passé dans la salle de sculpture, a donné une » attention détaillée aux divers objets exposés, et a fait con- » naître qu'elle avait lieu d'espérer qu'à la prochaine expo- » sition, le talent des sculpteurs serait parvenu à la même » supériorité que la peinture a déjà acquise. Elle a donné » la décoration de la légion d'honneur à M. Cartellier.

» S. M. a ensuite ordonné à M. le directeur-général de » remettre de sa part des médailles d'encouragement aux » artistes ci-après.

» *Peintres d'Histoire.* — MM. Le Boullenger, Bergeret, » de l'Ecluse, Ducis, Fabre (de Florence), Lafond, Le » Barbier aîné, Le Mire jeune, Dumet, Vernay, Lordon, » Pallière (Armand-Julien), Vanderlyn, Remi, Prot, » Buguet, Grandin, M^me^ Servières, M^me^ Giacomelli.

» *Peintres de Portraits et en miniatures.* — MM. Aubri, » Saint, Kinson, Parent, Riesener, Casanova, Casimir, » Karpff, Vien fils, M^me^ Roinani.

» *Peintres de Paysage et de genre.* — MM. Laurent Om- » méganck, le Comte, Granet, Bertin.

» *Dessins d'architecture.* — MM. Grandjean, Debret, » Lebas.

» *Dessins d'Histoire naturelle.* — MM. Bessa, Salvage.

» *Sculpture.* — MM. Le Mire père, Clinard.

» *Gravure.* — MM. Tardieu, Defrey, Girardet, Morel.

» S. M. a également ordonné d'acheter, pour être placés » dans les palais impériaux, les tableaux désignés ci-après :

» S. M. l'Empereur donnant l'aigle de la légion d'hon- » neur, au plus brave soldat de la garde impériale russe ; » par M. Debret.

» S. M. l'Empereur remettant à la députation du sénat, » à Berlin, les 340 drapeaux conquis à Jena, et l'épée du » Grand-Frédéric ; par M. Berthon.

» S. M. l'Empereur rendant au chef militaire d'Alexan- » drie en Egypte, ses armes, pour honorer la valeur avec » laquelle il avait défendu cette ville, etc. ; par M. Mulard.

» L'hôpital militaire des Français et des Russes, dans le » réfectoire des chevaliers de l'ordre Teutonique, à Marien- » bourg ; par M. Roëhn.

» Entrevue de LL. MM. l'Empereur Napoléon et l'Empe- » reur Alexandre sur le Niémen, par M. Roëhn.

» S. M. l'Empereur visitant le tombeau du Grand-Frédé- » ric, à Berlin, par M. Camus.

Digitized by Google

» S. M. recevant à Tilsit S. M. la reine de Prusse ; par » M. Tardieu.

» Deux jolis tableaux dans le style anacréontique ; par » M^lle Mayer.

» S. M. a aussi ordonné l'acquisition des ouvrages exposés » au salon, par M^me Mongez, M. Lecomte, M^lle Gérard. »

(*Extrait du Moniteur.*)

Des distinctions si nombreuses, et cependant méritées, doivent à la fois confirmer ce qui a été dit plus haut de l'état florissant de notre Ecole, et enflammer toujours plus l'heureuse émulation de nos artistes. Quel que soit, en effet, le haut rang ou quelques-uns d'entre eux sont déjà parvenus, on ne saurait se dissimuler qu'il reste encore dans l'Empire des arts, de premières places à obtenir. Les grands statuaires de l'antiquité, les Raphaëls et les Michel-Anges, y règnent encore, et y règnent seuls. Si l'on ne doit point prétendre à les dépouiller du sceptre, l'on doit s'efforcer du moins de se rendre digne un jour de le porter avec eux.

Nos grands écrivains ont égalé les plus illustres écrivains modernes ; ceux même de la Grèce et de Rome ont trouvé dès long-tems parmi nous des successeurs et des rivaux. Sera-ce seulement dans les arts d'imitation que les Français seront toujours condamnés à voir quelque chose au-dessus de leur gloire ? Quels honneurs ne sont pas réservés à l'homme extraordinaire qui osera répondre, *non*, et saura se justifier d'une semblable réponse ! VICTORIN FABRE.

VARIÉTÉS.

NÉCROLOGIE. — M. Marie-Joseph-Hyacinthe Gaston est mort à Paris, le 14 décembre 1808, à l'âge de 41 ans. Il était né à Rhodez, département de l'Aveyron. Officier de cavalerie, à l'époque où commença la révolution, M. Gaston renonça à l'état militaire ; et il a cela de commun avec quelques-uns de nos gens de lettres les plus distingués. Entièrement adonné à l'étude, M. Gaston, qui s'était réfugié en Russie, sut s'y concilier la considération générale. Quelques ouvrages dramatiques lui méritèrent des marques d'intérêt de la part de Catherine II. Il fit même imprimer à Saint-Pétersbourg en 1796, les six premiers livres de l'Enéide, un vol. in-4°. Nous devons ce dernier renseignement à M. le professeur Ersch, auteur de la *France Littéraire*, dont nous

Digitized by Google

relevons souvent des erreurs, mais auquel souvent aussi nous devons des indications précieuses.

Nommé chevalier de Malthe par Paul Ier et gratifié d'une pension par ce souverain, M. Gaston résista cependant à toutes les offres qui lui furent faites pour le retenir en Russie, et revint en France dès qu'il fut possible d'y revenir. Il avait dans le cœur cette maxime d'un écrivain célèbre : *La patrie se lasse d'être ingrate avant que nous nous lassions de l'aimer! Ayons le cœur plus grand que ses injustices.*

Après avoir donné plusieurs pièces de vers aux divers recueils de poésie qui paraissent en si grand nombre depuis quelques années, M. Gaston fit imprimer en l'an XI : 1° une Ode sur le rétablissement du Culte, suivie d'un Dithyrambe ; 2° l'Enéide traduite en vers, première livraison, contenant les quatre premiers livres avec un discours préliminaire ; un vol. in-8° qui est épuisé depuis long-tems.

(Ce ne fut qu'en l'an XII, 1804, que M. Delille publia sa traduction de l'Enéide.)

En 1806, M. Gaston donna son second volume, contenant les livres V, VI, VII et VIII. (Il en a été rendu compte dans la *Revue*, n° 25, p. 422, et n° 27, p. 588.)

En 1807, parut le troisième et dernier volume de l'Enéide de M. Gaston. (*Voy.* l'extrait de cet ouvrage dans le *Mercure* du 26 décembre 1807, p. 622, et du 2 janvier 1808, p. 18.)

Ceux de nos lecteurs qui pourraient ne pas connaître le travail de M. Gaston en auront une juste idée, après la lecture de ces articles auxquels nous les renvoyons.

La seconde édition de son Enéide a paru cette année avec le texte en regard. (Quatre volumes in-12.)

M. Gaston avait aussi traduit en vers français, la célèbre Elégie de Gray. Cet opuscule qui a été imprimé isolément, a été inséré dans plusieurs recueils. Les ouvrages de M. Gaston n'ont point encore été rassemblés. A en juger par ceux que nous connaissons, nous croyons que le recueil serait bien reçu du public. Son *Epître sur la dépendance des gens de lettres*, les pièces dont nous avons parlé plus haut, et quelques autres, formeraient aisément un volume qui trouverait des lecteurs.

M. Gaston avait présenté aux comédiens Français, une tragédie qu'ils avaient reçue. *Artaxerce* en était le titre et le sujet. Mais elle fut retirée par l'auteur, lorsqu'il vit représenter la pièce de M. Delrieu. M. Gaston (et nous le citons seulement comme un trait honorable pour lui) disait que le dénouement de sa tragédie lui semblait inférieur

Digitized by Google

au dénouement de la pièce de M. Delrieu. Mais peut-être en cette occasion, avait-il trop de modestie?...

En 1802, il avait formé à Paris un petit établissement littéraire; quelque tems après il fut nommé proviseur du lycée de Limoges. La faiblesse de sa santé lui laissait le regret de ne pas remplir ses fonctions avec autant d'exactitude qu'il l'aurait désiré.

M. Gaston laisse une mémoire honorée. Ses qualités morales lui faisaient encore plus d'amis que ses talens ne lui attiraient de rivaux. Il connaissait l'art de désarmer les modernes Frérons. Dans les journaux où l'on croit utile de critiquer avec amertume, où l'on injurie par calcul, on était toujours pour lui d'une excessive bienveillance..... C'était sans doute un hommage que l'on rendait à son caractère.

INSTITUT. — La classe de la langue et de la littérature française de l'Institut a tenu le 21 décembre une séance publique pour la réception de M. de Tracy, élu à la place vacante par la mort de M. Cabanis : cette séance était présidée par M. de Ségur. Un concours très-nombreux d'auditeurs remplissait la salle.

Le récipiendaire a consacré la plus grande partie de son discours au juste éloge de son prédécesseur. Il a célébré dans M. Cabanis le médecin habile, le prosateur et le poëte distingués et le citoyen estimable. On a senti l'éloquence de l'amitié dans les regrets touchans qu'il a donnés à sa mémoire, et l'on a remarqué le talent de l'écrivain, la profondeur du philosophe dans les pensées, les images, le style et l'ordonnance de son discours. Le public a souvent interrompu l'orateur par ses applaudissemens.

La réponse du président n'a pas été moins goûtée; un style brillant, des idées fines, une élocution pleine de grâce et d'esprit, sont les qualités qui la distinguent.

Après ces deux discours, qui ont obtenu beaucoup de succès, M. De Fontanes a lu un passage inédit de la traduction en vers français de l'Illiade, par M. Cabanis : c'est l'épisode le plus touchant d'Homère; le vieux Priam redemandant aux pieds d'Achille le corps de son malheureux fils. Cette traduction a paru pleine de vigueur et de poësie.

M. Andrieux a terminé la séance par la lecture d'une pièce de vers intitulée : *Promenade de Fénélon.* Le sujet est l'anecdote de la Vache perdue par des Paysans et retrouvée

Digitized by Google

par ce Prélat. Ce récit a fait beaucoup de plaisir; il est rempli de détails aimables, de vers charmans et rappelle sans cesse cette manière piquante de conter que M. Andrieux possède à un si haut degré, et qui lui a fait une juste réputation dans ce genre. Ce morceau finissait par des vers consacrés à M. Cabanis, où l'amitié a encore fait entendre son langage, et qui ont ajouté au vif intérêt qu'inspire la mémoire de ce célèbre académicien.

— La classe d'histoire et de littérature ancienne, a nommé M. le sénateur Lanjuinais à la place vacante dans son sein par la mort de M. Bitaubé.

SCIENCES. — *Découverte de la composition de l'acide boracique, par MM. Gay-Lussac et Thénard.*

Dans un des derniers numéros de ce Journal, nous avons rendu compte des procédés chimiques par lesquels MM. Gay-Lussac et Thénard sont parvenus à former immédiatement les substances à aspect métallique que M. Davy avait retirées de la potasse et de la soude, par le moyen de la colonne voltaïque, substances qu'il croyait être la base de ces deux alcalis, et qui d'après les travaux des deux chimistes français ne sont que le résultat de leur combinaison avec le gaz hydrogène. Nous avions annoncé, en même tems, la grande énergie de ces combinaisons comme réactifs chimiques, énergie dont MM. Thénard et Gay-Lussac avaient donné plusieurs exemples, et qui ne pouvaient manquer de devenir entre leurs mains le principe de plusieurs découvertes. En effet, avec ce secours ils sont parvenus à déterminer les principes de l'acide boracique, dont la nature était inconnue.

La plupart des substances que l'on appelle *acides*, sont des combinaisons que l'on décompose. On les a toujours trouvées formées de deux principes. L'un est variable dans sa nature, on le nomme le radical ou la base de l'acide. L'autre est constant et existe dans tous les acides que l'on a jusqu'à présent décomposés. On l'appelle par cette raison l'oxygène, c'est-à-dire, le générateur des acides. Cet oxygène n'est autre chose que l'air vital, principe de toute combustion, et aussi de notre respiration qui est une combustion véritable. De sorte que tous les acides sont réellement des corps brûlés. Ainsi l'acide sulfurique qui se produit en brûlant le soufre, est formé de soufre et d'oxygène. L'acide carbonique se forme en brûlant le charbon, il est formé de charbon et d'oxygène; l'acide phosphorique en brûlant le phosphore, il est encore composé de phosphore et d'oxygène. Il n'est pas même nécessaire que la base ou le radical soit un corps solide. Elle est gazeuse dans l'acide nitrique, qui est composé d'oxygène et de gaz azote. Ces deux principes, sont aussi ceux qui composent l'air atmosphérique que nous respirons;

Digitized by Google

mais ils s'y trouvent mêlés dans des proportions différentes de celles qui constituent l'acide nitrique. D'ailleurs, le simple mélange de ces deux gaz ne suffit pas pour opérer leur combinaison. Il faut une force qui rapproche leurs particules et qui les contraigne de s'unir. L'étincelle électrique, par la vive compression qu'elle excite, est très-propre à produire cet effet; aussi détermine-t-elle la formation de l'acide nitrique lorsqu'on la fait passer à travers un mélange de gaz oxygène et de gaz azote; ce qui est une belle découverte de Cavendish.

Il existe encore plusieurs acides dont on n'a pas pu découvrir la composition. Tels sont l'acide muriatique, que les anciens chimistes nommaient acide marin, parce qu'il est un des élémens du sel que l'on retire des eaux de la mer; l'acide fluorique, que l'on trouve naturellement uni à la chaux dans l'espèce de pierre que l'on nomme spath fluor; enfin l'acide boracique, que l'on trouve naturellement uni à la soude, et qui forme le borate de soude ou Borax, sel extrêmement employé dans les arts pour faciliter la fusion des métaux.

C'est ce dernier acide que MM. Gay-Lussac et Thénard sont parvenus à décomposer. Pour cela ils introduisent dans un tube de cuivre un mélange d'acide boracique et de métal de potasse en proportions égales. Un tube de verre recourbé, luté au tube de cuivre, plonge sous une cloche remplie de mercure, afin de recueillir les gaz qui pourraient s'échapper. On échauffe l'appareil, et il ne se dégage absolument que l'air atmosphérique qu'il contient; mais lorsque la température est élevée à 150 degrés du thermomètre centésimal, les diverses substances contenues dans le tube de cuivre réagissent les unes sur les autres. Il se dégage beaucoup de chaleur, le mélange rougit et l'opération est terminée. Tout le métal de potasse a disparu. Il reste dans le tube de la potasse, du borate de potasse, de l'acide boracique et une substance de couleur brun-verdâtre et d'un aspect particulier.

Que devient donc, dans cette expérience, le gaz hydrogène qui, combiné à la potasse, lui donnait l'apparence métallique? Il n'est point sorti de l'appareil, puisqu'il ne se dégage rien pendant l'opération. Il faut donc qu'il soit entré en combinaison avec quelqu'autre corps. Si c'est avec l'acide boracique qui était dans l'appareil, voilà la cause de cette nouvelle substance d'un aspect particulier, qui ne sera que de l'acide boracique et de l'hydrogène. Mais si l'on peut prouver que cette substance ne contient pas cet hydrogène, il faut donc que l'acide boracique ait fourni à l'hydrogène du métal de potasse, la quantité d'oxygène nécessaire pour le saturer. Alors l'acide boracique est défait. Il contient de l'oxygène, et sa base ou son radical est cette nouvelle substance trouvée dans l'appareil, à la suite de l'opération.

Pour faire voir que cette dernière supposition est la seule admissible, MM. Gay-Lussac et Thénard ont séparé cette nouvelle substance et l'ont combinée avec l'oxygène dans des vaisseaux fermés, ou, en

Digitized by Google

d'autres termes, ils l'ont brûlée. Dans cette opération elle a augmenté de poids, et le produit a été de l'acide boracique. Or, si la nouvelle substance eût été composée d'acide boracique et d'hydrogène, cet hydrogène, en brûlant, aurait formé de l'eau qui se serait déposée sur les parois des vases, et l'on n'en a aperçu aucune trace, ou bien elle se serait combinée avec l'acide boracique. Mais on sait que cet acide a très-peu d'affinité pour l'eau, et qu'on peut très-aisément lui enlever celle qu'il contient. Il est donc bien plus probable et plus simple de regarder la nouvelle substance comme un corps combustible particulier, qui, en se combinant avec l'oxygène, donne l'acide boracique pour produit.

Telle est aussi la conclusion de MM. Gay-Lussac et Thénard. Ils donnent à leur nouvelle substance le nom de *bore*, et ils changent celui d'acide boracique en acide borique pour conserver l'analogie des dénominations; c'est ainsi que le phosphore donne l'acide phosphorique.

La découverte de ces deux chimistes a cela de flatteur pour eux qu'elle est presqu'uniquement le produit de leurs propres travaux. Car s'ils n'avaient pas trouvé le moyen de former directement et par un procédé chimique, ces combinaisons d'alcali et d'hydrogène à apparence métallique, dont ils ont fait usage, ils n'auraient jamais pu, avec le secours de la pile voltaïque, s'en procurer une assez grande quantité pour en reconnaître surement la nature, en déterminer exactement les principes, et les employer ensuite à l'analyse des autres corps. MM. Gay-Lussac et Thénard s'occupent actuellement d'autres recherches non moins importantes. Souhaitons que leur zèle infatigable soit encore récompensé par de nouvelles découvertes.

BIOT.

NOUVELLES POLITIQUES.

Paris, 24 Décembre.

15me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Madrid, le 7 décembre 1808.

S. M. a nommé le général d'artillerie Sénarmont, général de division. Le major Ségur a été nommé adjudant-commandant. On avait désespéré de la vie de cet officier; mais il est aujourd'hui hors de danger.

Le comte Krazinski, colonel des chevau-légers polonais, quoique malade, a toujours voulu charger à la tête de son corps.

Les sieurs Babecki et Wolygurski, maréchaux-des-logis, et Surzyeski, soldat des chevau-légers polonais, qui ont pris des drapeaux à l'ennemi, ont été nommés membre de la Légion-d'honneur.

S. M. a de plus accordé aux chevau-légers polonais huit décorations pour les officiers, et un pareil nombre pour les soldats.

Le chef-d'escadron Lubienski reconnut, dans la journée du 2, les débris de l'armée de Castanos auprès de Guadalaxara; ils étaient sous le commandement du général Pena, Castanos ayant, dit-on, été destitué par la Junte.

Digitized by Google

Le duc de l'Infantado a été une des premières causes des malheurs que son pays a éprouvés; il fut le principal instrument de l'Angleterre dans ses funestes projets contre l'Espagne; c'est lui qu'elle employa pour diviser le père et le fils, pour renverser du trône le roi Charles, dont l'attachement pour la France était connu, pour susciter des orages populaires contre le premier ministre de ce souverain, pour élever à la puissance suprême ce jeune prince, qui, dans son mariage avec une princesse de l'ancienne maison de Naples, avait puisé cette haine contre les Français, dont cette maison ne s'est jamais départie. Ce fut le duc de l'Infantado qui joua le premier rôle dans la conspiration de l'Escurial, et c'est à lui que fut alors confié le pouvoir de généralissime des armées d'Espagne. On le vit ensuite prêter serment à Bayonne entre les mains du roi Joseph, comme colonel des Gardes espagnoles. De retour à Madrid; on le vit jeter le masque, et se montrer ouvertement l'homme des Anglais. C'est chez lui que logeaient les ministres de l'Angleterre, c'est dans sa société que vivaient les agens accrédités ou secrets de cette puissance. Après avoir excité ses concitoyens à une résistance insensée, on l'a vu, aussi lâche que traître, s'enfuir de Madrid à Guadalaxara, sous le prétexte d'aller chercher du secours, se soustraire par cette ruse aux périls dans lesquels il avait entraîné ses concitoyens, et ne montrer quelque sollicitude que pour l'agent anglais qu'il emmena dans sa propre voiture, et auquel il servit d'escorte. Que lui vaudra cette conduite? Il perdra ses titres, il perdra ses biens qu'on évalue à deux millions de rentes, et il ira chercher à Londres les mépris, les dédains et l'oubli dont l'Angleterre a toujours payé les hommes qui ont sacrifié leur honneur et leur patrie à l'injustice de sa cause.

Aussitôt que le rapport du chef d'escadron comte Lubienski fut connu, le duc d'Istrie se mit en marche avec 16 escadrons de cavalerie pour observer l'ennemi. Le duc de Bellune suivit avec l'infanterie. Le duc d'Istrie, arrivé à Guadalaxara, y trouva l'arrière-garde ennemie qui filait sur l'Andalousie, la culbuta et lui fit 500 prisonniers. Le général de division Ruffin et la brigade des dragons Bordesoult, informés que des ennemis se portaient sur Aranjuez, se sont portés sur ce point; l'ennemi en a été chassé, et ces troupes se sont mises aussitôt à la poursuite de tout ce qui fuit vers l'Andalousie.

Le général de division Lahoussaye est entré, le 5 à l'Escurial. Cinq à six cents paysans voulaient défendre le couvent; ils ont été chassés de vive force.

Chaque jour, les restes de la stupeur dans laquelle étaient tombés les habitans de Madrid, se dissipent. Ceux qui avaient caché leurs meubles et leurs effets précieux, les rapportent dans leurs maisons. Les boutiques se garnissent comme à l'ordinaire, les barricades et tous autres appuis de défense ont disparu. L'occupation de Madrid s'est faite sans désordre, et la tranquillité règne dans toutes les parties de cette grande ville. Un fusilier de la garde ayant été trouvé saisi de plusieurs montres, et ayant été convaincu de les avoir volées, a été fusillé sur la principale place de Madrid.

On a trouvé dans cette ville 200 milliers de poudre, 10,000 boulets, 2 millions de plomb, 100 pièces de canon de campagne et 120,000 fusils, la plupart anglais. Le désarmement continue sans aucune difficulté, tous les habitans s'y prêtent avec la meilleure volonté. Ils reviennent avec empressement et de bonne foi à l'autorité royale qui les soustrait à la malfaisance de l'Angleterre, à la violence des factions et autres désordres des mouvemens populaires.

Le roi d'Espagne a créé un régiment qui porte le nom de *Royal-*

Digitized by Google

Etranger, et dans lequel sont admis les déserteurs et les Allemands qui étaient au service d'Espagne. Il a aussi formé un régiment suisse de *Reding le jeune*, cet officier s'étant comporté parfaitement et en véritable patriote suisse; bien différent en cela du général Reding : l'un a bien mérité de ses compatriotes, et obtiendra par-tout l'estime; l'autre généralement méprisé, ira dans les tavernes de Londres jouir d'une pension de quelques centaines de livres sterling mal acquise et payée avec dédain; il sera émigré du Continent. Les régimens *Royal-Etranger* et *Reding le jeune* ont déjà plusieurs milliers d'hommes.

Le 5e et le 8e corps de l'armée d'Espagne et trois divisions de cavalerie ne font que passer la Bidassoa. Il sont encore bien loin d'être en ligne, et cependant beaucoup de victoires ont déjà été obtenues, et la plus grande partie de la besogne est faite.

16me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Madrid, le 8 décembre 1808.

Le duc de Montebello se loue beaucoup de la conduite du général de brigade Pouzet, à la bataille de Tudela; du général de division Lefèbvre, du général de brigade d'artillerie Couin, de son aide-de camp Guéheneuc qui a été blessé. Il fait une mention particulière de trois régimens de la Vistule. Le général de brigade Augereau, qui a chargé à la tête de la division Morlot, s'est fait remarquer. MM. Viry et Labedoyère ont pris une pièce de canon au milieu de la ligne ennemie. Le second a été légèrement blessé au bras.

S. M. a nommé le colonel Pepin, général de brigade, et le major polonais Kliki, colonel. Le colonel polonais Kasinowski, qui a été blessé, a été nommé membre de la Légion-d'honneur.

Le général de division Ruffin, ayant passé le Tage à Aranjuez, s'est porté sur Ocanna; et a coupé le chemin aux débris de l'armée d'Andalousie qui voulaient se retirer en Andalousie, et qui se sont jetés sur Cuença.

Les divisions de cavalerie des généraux Lasalle et Milhaud se sont dirigées sur le Portugal, par Talavera de la Reina.

Le duc de Dantzick arrive aujourd'hui à Madrid avec son corps d'armée.

Le maréchal Ney, avec son corps d'armée, est arrivé à Guadalaxara, venant de Sarragosse.

S. M. voulant épargner aux honnêtes habitans de cette ville les horreurs d'un assaut, n'a pas voulu qu'on attaquât Sarragosse jusqu'au moment où la nouvelle des événemens de Madrid, et de la dispersion des armées espagnoles y serait connue. Cependant, si cette ville s'obstinait dans sa résistance, les mines et les bombes en feraient raison.

Le 8e corps est entré en Espagne. Le général Delaborde va porter son quartier-général à Vittoria.

La division polonaise du général Valence arrive aujourd'hui à Buitrago.

Les Anglais sont en retraite de tous côtés. La division Lasalle a cependant rencontré 16 hommes qu'elle a sabrés. C'était des traîneurs ou des hommes qui s'étaient égarés.

Le maréchal Mortier arrivera le 16 en Catalogne, pour tourner l'armée ennemie et faire sa jonction avec les généraux Duhesme et Saint-Cyr.

Le 23 novembre, la brèche du château de la Trinité de la ville de Roses était au moment de se trouver praticable. Le même jour, les Anglais ont débarqué 400 hommes au pied du château. Un bataillon ita-

Digitized by Google

lien a marché sur eux, leur a tué dix hommes, en a blessé davantage et a jeté le reste dans la mer.

On a remarqué une trentaine de barques qui sortaient du port de Roses; ce qui porte à penser que les habitans commencent à évacuer la ville.

Le 24, l'avant-garde ennemie, campée sur la Fluvia, forte de 5 à 6 mille hommes, et commandée par le général Alvarès, est venue en plusieurs colonnes attaquer les points de Navata, Puntos, Armodas et Garrigas, occupés par la division du général Souham. Le 1er régiment d'infanterie légère et le 4e bataillon de 3e légère, ont soutenu seuls l'effort de l'ennemi et l'ont ensuite repoussé.

L'ennemi a été rejeté au-delà de la Fluvia avec une perte considérable en tués et blessés. On a fait des prisonniers parmi lesquels se trouvent le colonel Le Brun; commandant en second de l'expédition et colonel du régiment de Tarragone, le major et un capitaine du même régiment.

17me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Madrid, le 10 décembre 1808.

8. M. a passé hier, au Pardo, la revue du corps du maréchal duc de Dantzick, arrivé avant-hier à Madrid. Elle a témoigné sa satisfaction à ces braves troupes.

Elle a passé aujourd'hui la revue des troupes de la Confédération du Rhin, formant la division commandée par le général Leval. Les régimens de Nassau et de Bade se sont bien comportés. Le régiment de Hesse-Darmstadt n'a pas soutenu la réputation des troupes de ce pays, et n'a pas répondu à l'opinion qu'elles avaient donnée d'elles dans les campagnes de Pologne. Le colonel et le major paraissent être des hommes médiocres.

Le duc d'Istrie est parti, le 6, de Guadalaxara. Il a fait battre toute la route de Sarragosse et de Valence, a fait 500 prisonniers et pris beaucoup de bagages. Au Bastan, un bataillon de 500 hommes, cerné par la cavalerie, a été écharpé.

L'armée ennemie battue à Tudela, à Catalayud, abandonnée par ses généraux, par une partie de ses officiers et par un grand nombre de soldats, était réduite à 6000 hommes.

Le 8, à minuit, le duc d'Istrie fit attaquer par le général Montbrun, à Santa-Cruz, un corps qui protégeait la fuite de l'armée ennemie. Ce corps fut poursuivi l'épée dans les reins, et on lui fit 1000 prisonniers. Il voulut se jeter dans l'Andalousie par Madridego. Il paraît qu'il a été forcé de se disperser dans les montagnes de Cuença.

DECRETS IMPÉRIAUX.

Extraits des minutes de la Secrétairerie d'Etat.

En notre camp impérial de Burgos, le 12 novembre 1808.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, et protecteur de la Confédération du Rhin,

Considérant que les troubles d'Espagne ont été principalement l'effet des complots tramés par plusieurs individus, et que le plus grand nombre de ceux qui y ont pris part ont été égarés ou trompés;

Voulant pardonner à ceux-ci, et leur accorder l'oubli des crimes qu'ils ont commis envers nous, notre nation et le roi notre frère;

Voulant en même tems signaler ceux qui, après avoir juré fidélité au roi,

Digitized by Google

ont violé leur serment : qui, après avoir accepté des places, ne se sont servis de l'autorité qui leur avait été confiée, que pour trahir les intérêts de leur souverain, et qui, au lieu d'employer leur influence pour éclairer les citoyens, n'en ont fait usage que pour les égarer ;

Voulant enfin que la punition des grands coupables serve d'exemple dans la postérité, à ceux qui, placés par la Providence à la tête des nations, au lieu de diriger le peuple avec sagesse et prudence, le pervertissent, l'entraînent dans le désordre des agitations populaires, et le précipitent dans les malheurs de la guerre ;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. Ier. Les ducs de l'Infantado, de Hijar, de Medina-Celi, de Ossuna ; le marquis de Santa-Cruz ; les comtes de Fernan-Nunez et d'Altamira ; le prince de Castel-Franco, le S. Pierre Cévallos, ex-ministre d'Etat, et l'évêque de Santander, sont déclarés ennemis de la France et de l'Espagne, et traîtres aux deux couronnes. Comme tels, ils seront saisis en leur personne, traduits à une commission militaire, et passés par les armes. Leurs biens, meubles et immeubles seront confisqués en Espagne, en France, dans le royaume d'Italie, dans le royaume de Naples, dans les Etats du pape, dans le royaume de Hollande, et dans tous les pays occupés par l'armée française, pour répondre des frais de la guerre.

II. Toutes ventes et toutes dispositions, soit entre-vifs, soit testamentaires, faites par eux ou leurs fondés de procuration, postérieurement à la date du présent décret, sont déclarées nulles et de nulle valeur.

Nous accordons, tant en notre nom qu'au nom de notre frère le roi d'Espagne, pardon général et amnistie pleine et entière à tous Espagnols qui, dans le délai d'un mois après notre entrée à Madrid, auront mis bas les armes et renoncé à toute alliance, adhésion et communication avec l'Angleterre, se seront ralliés autour de la constitution et du trône, et rentreront dans l'ordre si nécessaire au repos de la grande famille du Continent.

IV. Ne sont exceptés dudit pardon et de ladite amnistie, ni les membres des Juntes centrales et insurrectionnelles, ni les généraux et officiers qui ont porté les armes, pourvu néanmoins que les uns et les autres se conforment aux dispositions établies par l'article précédent.

V. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'Etat.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire d'Etat, signé, H. B. MARET.

En notre camp impérial de Madrid, le 4 décembre 1808.

NAPOLÉON, etc. Considérant que le conseil de Castille a montré, dans l'exercice de toutes ses fonctions, autant de fausseté que de faiblesse ;

Qu'après avoir publié dans tout le royaume la renonciation du roi Charles IV, et des princes D. Fernando, D. Carlos, D. Francisco et D. Antonio à la couronne d'Espagne, et après avoir reconnu et proclamé nos légitimes droits au trône, il a eu la bassesse de déclarer, aux yeux de l'Europe et de la postérité, qu'il n'avait souscrit ces divers actes qu'avec des restrictions intérieures et perfides ;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. Ier. Les membres du conseil de Castille sont destitués comme lâches et indignes d'être magistrats d'une nation brave et généreuse.

II. Les présidens et procureurs du roi seront arrêtés et retenus comme ôtages. Les autres membres dudit conseil seront tenus de rester à Madrid dans leur domicile, sous peine d'être poursuivis et punis comme traîtres. Sont exceptés néanmoins de la présente disposition ceux des membres du-

Digitized by Google

dit conseil qui n'auraient pas signé la délibération du 11 août 1808, aussi déshonorante pour la dignité du magistrat que pour le caractère de l'homme.

III. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'Etat.

Signé, NAPOLÉON.

En notre camp impérial de Madrid, le 4 décembre 1808.

NAPOLÉON, etc. Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. Ier. La cour de cassation créée par le titre II, article 101 de la constitution du royaume d'Espagne, sera immédiatement organisée.

II. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'Etat.

Signé, NAPOLÉON.

En notre camp impérial de Madrid, le 4 décembre 1808.

NAPOLÉON, etc. Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. Ier. Le tribunal de l'Inquisition est aboli, comme attentatoire à la souveraineté et à l'autorité civile.

II. Les biens appartenans à l'Inquisition, seront sous le séquestre, et réunis au domaine d'Espagne pour servir de garantie aux *valès*, et à tous autres effets de la dette publique.

III. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'Etat.

Signé, NAPOLÉON.

En notre camp impérial de Madrid, le 4 décembre 1808.

NAPOLÉON, etc. Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. Ier. Un même individu ne peut posséder qu'une seule commanderie.

II. A dater du 1er janvier prochain, tout individu possédant en même tems plusieurs commanderies, désignera celle dont il préférera conserver la jouissance ; les autres commanderies reviendront à la disposition du roi.

III. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'Etat.

Signé, NAPOLÉON.

En notre camp impérial de Madrid, le 4 décembre 1808.

NAPOLÉON, etc. Considérant que les religieux des divers ordres monastiques en Espagne sont trop multipliés,

Que si un certain nombre est utile pour aider les ministres des autels dans l'administration des Sacremens, l'existence d'un nombre trop considérable est nuisible à la prospérité de l'Etat,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. Ier. Le nombre des couvens actuellement existans en Espagne sera réduit au tiers.

Cette réduction s'opérera en réunissant les religieux de plusieurs couvens du même ordre dans une seule maison.

II. A dater de la publication du présent décret, aucune admission au noviciat, aucune profession religieuse ne seront permises jusqu'à ce que le nombre des religieux de l'un ou de l'autre sexe ait été réduit au tiers du nombre desdits religieux existans.

En conséquence, et dans un délai de quinze jours, tous les novices sortiront des couvens dans lesquels ils avaient été admis.

Digitized by Google

III. Tous les ecclésiastiques réguliers qui voudront renoncer à la vie commune et vivre en ecclésiastiques séculiers, seront libres de sortir de leurs maisons.

IV. Les religieux qui renonceront à la vie commune conformément à l'article précédent, seront admis à jouir d'une pension dont la quotité sera fixée à raison de leur âge, et qui ne pourra être moindre de 3000 réaux ni excéder le *maximum* de 4000 réaux.

V. Sur le montant des biens des couvens qui se trouveront supprimés en exécution de l'article 1er du présent décret, sera d'abord prélevée la somme nécessaire pour augmenter la portion congrue des cures, de manière que le minimum du traitement des curés soit élevé à 2400 réaux.

VI. Les biens des couvens supprimés qui se trouveront disponibles après le prélèvement ordonné par l'article ci-dessus, seront réunis au domaine de l'Espagne et employés, savoir :

1°. La moitié desdits biens à garantir les *valès* et autres effets de la dette publique.

2°. L'autre moitié à rembourser aux provinces et aux villes les dépenses occasionnées par la nourriture des armées françaises et des armées insurrectionnelles, et indemniser les villes et les campagnes des dégâts, des pertes de maisons et de toutes autres pertes occasionnées par la guerre.

VII. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'État.

Signé, NAPOLÉON.

En notre camp impérial de Madrid, le 4 décembre 1808.

NAPOLÉON, etc., nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. A dater de la publication du présent décret, tous les droits féodaux sont abolis en Espagne.

II. Toute redevance personnelle, tous droits exclusifs de pêche, de madrague ou autres droits, de même nature sur les côtes, fleuves et rivières, toutes bannalités de fours, moulins, hôtelleries sont supprimés. Il sera permis à chacun, en se conformant aux lois, de donner un libre essor à son industrie.

III. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'Etat.

Signé, NAPOLÉON.

En notre camp impérial de Madrid, le 4 décembre 1808.

NAPOLÉON, etc., considérant qu'un des établissemens qui s'opposent le plus à la prospérité de l'Espagne, est celui des barrières existantes entre les provinces ;

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. Ier. A dater du 1er janvier prochain, les barrières existantes de provinces à provinces, seront supprimées.

Les douanes seront transportées et établies aux frontières.

II. Le présent décret sera publié et enregistré dans tous les conseils, cours et tribunaux, pour être exécuté comme loi de l'Etat.

Signé, NAPOLÉON.

PROCLAMATION.

Espagnols, vous avez été égarés par des hommes perfides. Il vous ont engagés dans une lutte insensée, et vous ont fait courir aux armes. Est-il quelqu'un parmi vous qui, réfléchissant un moment sur tout ce qui s'est passé, ne soit aussitôt convaincu que vous avez été le jouet des perpétuels ennemis du Continent, qui se réjouissaient en voyant répandre le sang espagnol et le sang français? Quel pouvait être le résultat du succès

Digitized by Google

même de quelques campagnes? Une guerre de terre sans fin et une longue incertitude sur le sort de vos propriétés et de votre existence. Dans peu de mois vous avez été livrés à toutes les angoisses des factions populaires. La défaite de vos armées a été l'affaire de quelques marches : je suis entré dans Madrid : les droits de la guerre m'autorisaient à donner un grand exemple, et à laver dans le sang les outrages faits à moi et à ma nation : je n'ai écouté que la clémence. Quelques hommes, auteurs de tous vos maux, seront seuls frappés. Je chasserai bientôt de la Péninsule cette armée anglaise qui a été envoyée en Espagne, non pour vous secourir, mais pour vous inspirer une fausse confiance et vous égarer.

Je vous avais dit, dans ma proclamation du 2 juin, que je voulais être votre régénérateur. Aux droits qui m'ont été cédés par les princes de la dernière dynastie, vous avez voulu que j'ajoutasse le droit de conquête. Cela ne changera rien à mes dispositions. Je veux même louer ce qu'il peut y avoir eu de généreux dans vos efforts; je veux reconnaître que l'on vous a caché vos vrais intérêts, qu'on vous a dissimulé le véritable état des choses. Espagnols, votre destinée est entre vos mains. Rejetez les poisons que les Anglais ont répandus parmi vous; que votre roi soit certain de votre amour et de votre confiance, et vous serez plus puissans, plus heureux que vous n'avez jamais été. Tout ce qui s'opposait à votre prospérité et à votre grandeur, je l'ai détruit; les entraves qui pesaient sur le peuple, je les ai brisées; une constitution libérale vous donne, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle. Il dépend de vous que cette constitution soit encore votre loi.

Mais si tous mes efforts sont inutiles, et si vous ne répondez pas à ma confiance, il ne me restera qu'à vous traiter en provinces conquises, et à placer mon frère sur un autre trône. Je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête et je saurai la faire respecter des méchans; car Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaire pour surmonter tous les obstacles.

En notre camp impérial de Madrid, le 7 décembre de l'an 1808.

Signé, NAPOLÉON.

ANNONCES.

Histoire de France, pendant le dix-huitième siècle, par M. Lacretelle le jeune. — Tomes I et II, in-8° de 660 pages, imprimés sur beau carré fin d'Auvergne et caractères de cicéro neuf. — Prix, 10 fr. les 2 volumes brochés, et 12 fr. 50 c. franc de port. En papier vélin le prix est de 20 fr. sans le port. — Le Tome III paraîtra au 1er Janvier prochain; les Tomes IV, V et dernier sont également sous presse. — Chez F. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

AVIS. — Depuis plusieurs années beaucoup de parens, qui sont dans l'usage de donner pour étrennes à leurs enfans des ouvrages qui réunissent l'utile et l'agréable, ont choisi *les Entretiens d'un père avec ses enfans sur l'Histoire naturelle*, en cinq vol. in-12, dont un contient environ 400 figures tirées des Trois Règnes de la Nature. Cet ouvrage qui faisait partie du fond de librairie de M. Desessarts, se trouve aujourd'hui chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23; le prix des *Entretiens*, brochés, est de 12 fr., et de 15 fr. francs de port.

Digitized by Google

(N° CCCLXXXIX.)

(SAMEDI 31 DÉCEMBRE 1808.)

MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

A Mademoiselle PAULINE M***, *âgée de* 13 *ans et demi, en lui envoyant une fable dans laquelle la Fève disputait la prééminence à la Rose.*

N'ALLEZ pas m'en vouloir si dans mon Apologue
La Fève le dispute à la reine des fleurs,
Non pour déprécier la Rose et ses couleurs
Je n'ai point fait ce dialogue;
Riche des dons les plus heureux,
Elle séduit et le cœur et les yeux,
Elle est de la beauté l'emblême et la parure;
Et sans regret et sans danger,
On peut bien céder quelques droits, je vous jure,
A la plante du potager.
D'ailleurs, aurais-je osé, trop aimable Pauline,
Blâmer de cette fleur l'éclat éblouissant!
Il est entre vous deux un rapport si frappant!
Vous êtes sœurs, je le devine:
Et ce n'est point un compliment,
Comme elle, éclat, couleurs douces et fines,
Vous avez tout, hors les épines,
Qu'il ne faut pas lui disputer;
Mais si par fois la jalousie
L'engageait à vous contester
La pomme, qu'à la plus jolie,
Le beau Pâris fit accepter,

Digitized by Google

Loin d'imiter la Fève, en sœur modeste et sage
Pauline, à votre sœur laissez cet avantage,
Encor pour deux ou trois printems ;
Je vous promets qu'après ce tems,
Le trône sera sans partage ;
Et vous verrez la Rose, admirant vos appas,
Se retirer, et vous céder le pas,
Et pour tout prix, demander une place
Sur votre sein, dans vos cheveux.
Vous êtes bonne, et déjà cette grâce
De votre sœur a prévenu les vœux ;
En couronne, déjà, je la vois qui s'enlace,
Je la vois, en bouquet, briller sur votre sein,
Et fière encor de son nouveau destin,
Vous dire : des beautés j'embellissais les charmes,
Mon éclat rehaussait la blancheur de leurs lys :
A tes attraits je dois rendre les armes,
Ma sœur, c'est toi qui m'embellis.

J. J. P., fils.

LE VRAI BONHEUR.

Vitam quæ faciunt beatiorem, etc.
(MART. lib. X, Ep. 47.)

Veux-tu savoir ce qui nous rend heureux ?
Un champ fertile, et qu'on tient de ses pères,
La paix du cœur, un corps sain, vigoureux,
Peu d'étiquette, encore moins d'affaires.
Point de procès sur-tout, ni de soucis ;
De la prudence exempte d'artifice,
De bons voisins, des égaux pour amis,
Un repas simple et des hôtes choisis,
Aisés à vivre, aimables, sans caprice ;
Des voluptés sans langueur, sans excès ;
Des nuits sans trouble, et dont, par ses bienfaits,
Un doux sommeil abrège la durée ;
Une ame libre, et contente du sort,
Qui dans ses vœux est toujours modérée,
Sans désirer et sans craindre la mort.

KERIVALANT.

Digitized by Google

HYMNE AU SOLEIL

Pour la fête de sa naissance au solstice d'hiver.

Initiés dans les mystères,
Dans le culte du Dieu-Soleil,
Célébrez le Dieu des lumières;
Avec moi chantez son réveil :
Soleil, de la riante enfance
Tu reprends les traits en ce jour;
Tu ramènes par ta naissance
De l'âge d'or l'heureux retour.

Jadis prédit par la Sibylle,
Tu nous souris, divin enfant,
Chanté, méconnu par Virgile,
Par nous-mêmes, en t'adorant.
Partout on fête ta naissance,
Sous mille et mille noms divers,
Partout on chante ta puissance;
Ton culte remplit l'Univers.

Sous mille ingénieux symboles,
On voile ta divinité;
On t'adore dans mille idoles,
Sous les langes emmaillotté.
Mais l'arc en main, ou ceint de lierre,
Qu'on t'appelle Amour ou Bacchus,
C'est le même Dieu qu'on révère;
C'est toujours toi, divin Phébus.

Tu nais, tu meurs, tu ressuscites,
Pour naître et mourir de nouveau;
Tour-à-tour les cieux tu visites,
Ou tu descends dans le tombeau.
Selon le point de ta carrière,
On te nomme bon ou mauvais,
Ange d'erreur ou de lumière,
Un dieu de guerre, un dieu de paix.

Eloi Johanneau.

Digitized by Google

ENIGME.

PAR mon art, cher lecteur, souvent ta douce amie,
Parvient à t'arracher à la mélancolie ;
Ma variété plaît ; on me trouve par-tout,
Dans un brillant concert, à l'Opéra sur-tout.
Je figure assez bien dans un poëme épique ;
Boileau qui me plaça dans son art poëtique
Même dans le Lutrin eût craint de m'oublier ;
Cela seul te suffit ; tu dois me deviner.

LOGOGRIPHE.

QUAND un mari dans son délire
Se tourmente de mon premier ;
L'homme d'esprit ne fait qu'en rire.
Aidé souvent de mon dernier
Dans les champs plutôt qu'à la ville
On peut voir un troupeau docile,
Marcher au son de mon entier.

CHARADE.

LECTEUR, je puis avec ma tête
Répandre sur la terre un déluge de maux ;
On m'accable par fois d'inutiles fardeaux
Si je viens à perdre ma tête.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Cure* (dignité ecclésiastique), et *cure* (guérison).

Celui du Logogriphe est *Orange*.

Celui de la Charade est *Vertige*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

SIXIÈME LIVRE DE L'ENÉIDE, traduit en vers français par F. FAYOLLE. — A Paris, chez *Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois.

Nos poëtes ne disent pas comme le Stace : *Nec tu divinam Eneida tenta.* On les voit à l'envi essayer de traduire cette divine Enéide. Pourquoi faut-il que ce soit encore une palme à disputer? Un homme pouvait la conquérir; il y avait tous les droits; on la lui décernait d'avance. Le bruit de son nom avait écarté tous les rivaux; mais il en avait un bien redoutable à vaincre, ou du moins à égaler : ce rival c'était lui-même. Il fallait que le traducteur de l'*Enéide* ne fût pas inférieur à celui des *Géorgiques*. Le public, jugeant que la condition du combat n'avait point été remplie, a retenu le prix dans ses mains, et déclaré que la carrière restait ouverte : alors dix concurrens s'y sont précipités à la fois. Ne désespérons pas de leurs efforts; encourageons-les au contraire, il n'en peut résulter que d'heureux effets. Dût l'*Enéide* n'être jamais traduite d'une manière digne de Virgile, ceux qui s'y seront exercés, en retireront un fruit certain. Quel homme, après avoir marché long-tems sur les traces de Virgile, avoir étudié les secrets de sa composition et de son style, avoir établi, pour ainsi dire, entre lui et ce poëte si sage, si pur et si élégant, une communication habituelle d'idées et d'expressions, pourrait ne pas prendre en dégoût le faux bel esprit, le jargon, l'enflûre et la manière, tous ces vices trop familiers aux écrivains qui ont dédaigné le commerce des anciens? On a bien vu certains esprits résister à cette heureuse influence de la fréquentation et de l'exemple, et tout en admirant les plus parfaits modèles de l'antiquité, en imitant même leurs écrits avec succès, sacrifier, dans leurs propres compositions, les beautés mâles et franches aux agrémens frivoles et factices. Mais de tels hommes font exception. Ils n'ont pu vaincre leur na-

Digitized by Google

turel, et quelquefois ce naturel rachète ses défauts par tant de charmes, qu'on est tout près d'applaudir à ce qu'il faut condamner. Le plus sûr pour tous les autres est d'éviter des torts qui ne seraient pas couverts par autant de grâces, et le meilleur moyen d'y parvenir est sans doute d'étudier Virgile et le petit nombre de poëtes anciens qui lui ressemblent. Ceux qui les traduisent prouvent déjà par-là seul qu'ils les aiment, et, comme Boileau l'a dit au sujet d'Homère :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Nous n'aurons peut-être pas souvent des chefs-d'œuvre de traduction, car en tout genre les chefs-d'œuvre sont rares ; mais j'oserais assurer que des traductions même imparfaites nous vaudront, de la part de leurs auteurs, des poëmes originaux mieux conçus et exécutés d'une manière plus large et plus sévère. Enfin un avantage de la traduction qui n'est pas à dédaigner, c'est qu'elle peut occuper innocemment quelques méchans poëtes, qui sans cela nous ennuieraient de leurs insipides rêveries. Nous aimons mieux entendre un homme qui exprime mal de bonnes idées, que celui qui débite sottement des sottises.

M. Fayolle essaie modestement le goût du public, en ne lui offrant d'abord que le sixième livre de l'*Enéide*. Je n'aurais point appelé comme lui ce livre le *bilan de la philosophie antique*. Cette expression, fût-elle juste, est trop affectée pour plaire au lecteur raisonnable. Je n'aime pas beaucoup plus entendre appeler la descente d'Enée aux Enfers, le plus magnifique opéra qu'on puisse concevoir, et l'Amour de Didon la plus belle tragédie que l'antiquité nous ait laissée. Ces sortes de comparaisons n'apprennent rien, n'éclaircissent rien ; c'est de l'esprit en pure perte. On peut les hasarder dans une conversation, parce qu'elles s'évanouissent à l'instant même où elles brillent ; mais il n'est pas sage de les fixer par l'impression, et de les laisser à demeure sous les yeux d'un lecteur tranquille qui n'est pas long-tems à s'apercevoir de leur faux éclat. Mais c'est assez chicanner M. Fayolle sur la prose de sa courte préface ; il est tems d'examiner ses vers. On le sent

Digitized by Google

d'abord, la traduction est faite avec un sentiment, un amour vif des beautés de l'original; le soin de l'exécution y a répondu. Le traducteur a risqué beaucoup de choses, mais c'est à bon escient, en connaissance de cause : il sait qu'il est audacieux, il ne veut pas être téméraire, et, après avoir exposé au lecteur ses raisons, il le laisse maître de le condamner ou de l'absoudre. Il faut être fort timide en jugeant des hardiesses. En tout genre, les nouveautés sont accueillies par la prévention, et l'on a souvent cherché à en écarter de très-utiles. Il est certain que les critiques contemporains de Racine ont été choqués précisément de ce que nous admirons le plus en lui aujourd'hui. Je dirai donc, avec beaucoup de circonspection, mon avis sur quelques-unes des hardiesses que s'est permises M. Fayolle. Voici comme il rend cette expression *classique immitit habenas* :

Le héros de la flotte abandonnant les rênes.

J'aime que le traducteur ait voulu conserver cette métaphore empruntée de l'équitation; mais *abandonner les rênes*, est, pour ainsi dire, une phrase faite, qui a toujours signifié *renoncer à gouverner*; et ce n'est pas tout à fait cela que Virgile veut dire. Son idée ne se rendrait exactement que par cette locution triviale : *lâcher la bride. Lâcher la bride* (les *rênes* si l'on veut) ou les *abandonner*, ce sont deux choses très-différentes; par l'une on donne à son cheval la faculté de galopper, par l'autre on l'expose à s'abattre et soi-même avec lui.

Les compagnons d'Enée, descendus sur le rivage de Cume, font provision de bois. Virgile appelle cela *rapere sylvas*, et M. Fayolle traduit littéralement :

Ou, la hache à la main, *enlèvent les forêts*.

Cela me paraît terriblement hardi. Il y a dans le texte une métonymie très-familière aux poëtes latins, celle du tout pour la partie, les *forêts* pour *quelques arbres*. Notre langue peut-elle s'en accommoder? je l'ignore.

Je prononcerais avec plus de confiance sur cette autre hardiesse que le traducteur n'a point fait remarquer dans ses notes :

Digitized by Google

On voit l'urne fatale où le sort tous les ans
Aux mânes d'Androgée immole sept enfans.

J'ose regarder comme une belle expression poëtique cette *urne où le sort immole des enfans.*

Je sais bon gré pour mon compte à M. Fayolle d'avoir francisé l'*irremeabilis* qui n'avait point d'équivalent dans notre langue, et qu'il fallait toujours rendre par cette périphrase *qu'on passe sans retour. Irréméable* est nécessaire, il est harmonieux; que faut-il de plus pour l'admettre? Le traducteur l'a fort bien employé.

C'en est fait, nul obstacle, et le héros alors
De l'onde *irréméable* a dépassé les bords.

Je ne m'attacherai point à faire remarquer plusieurs ressemblances de formes et d'expressions, qui existent entre M. Fayolle et les deux poëtes qui ont traduit en entier l'*Enéide*, MM. Delille et Gaston. Elles sont légères, elles sont en petit nombre, et presque toujours elles sont nécessaires. Le traducteur en qui l'on n'en trouverait aucune, prouverait par là qu'il les a soigneusement évitées, et souvent ce serait à son grand préjudice; celui qui ne craint pas de les laisser subsister, fait penser qu'il ne les a ni évitées ni recherchées, qu'elles se sont naturellement présentées à lui, et que sa conscience ne lui reprochant rien, il n'a pas cru devoir le sacrifice de sa propriété à des craintes qui ne sont faites que pour les coupables. D'ailleurs M. Fayolle a pris date; sa traduction était achevée en l'an VII, et il invoque à cet égard le témoignage d'un homme dont la candeur n'est pas suspecte, celui du célèbre traducteur des *Métamorphoses*. Je ne reprocherais donc à M. Fayolle que de ressembler quelquefois trop à lui-même. Tout le monde connaît ces beaux vers de Virgile sur l'impie Salmonée :

Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen
Ære et cornipedum pulsu simulârat equorum.

Vers à l'imitation desquels Racine pourrait bien avoir fait ce vers d'*Athalie* ;

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

M. Fayolle les a rendus avec force et précision:

Digitized by Google

Et sur un pont d'airain roulant son char coupable,
Croit imiter des cieux la foudre inimitable.

Mais je n'aurais pas voulu que dans l'espace assez borné d'un seul livre, il employât encore deux fois cette même figure, ainsi qu'il l'a fait dans ces vers :

Tu ne peux vers le Styx te frayer un chemin,
Ni *fléchir* par des pleurs l'*inflexible* destin....
Je ne pourrais *nombrer* les peines *innombrables*....

Cette figure est très-belle et très-juste dans les vers de Virgile et de Racine. Elle exprime admirablement bien le fol aveuglement de Salmonée et d'Athalie, qui tous deux *croient pouvoir* ce qui est *impossible*. Mais apprendre à quelqu'un qu'il ne peut pas fléchir ce qui est inflexible, ou dire de soi-même qu'on ne saurait nombrer ce qui est innombrable, c'est tomber dans un excès de vérité à peu près semblable à celui qui distingue la fameuse chanson sur M. de la Palice.

Une faute contre la versification, de la part d'un homme qui paraît en avoir parfaitement étudié les lois et le mécanisme, serait une chose assez remarquable pour que je ne dusse point la passer sous silence. Je crois que M. Fayolle en a fait une dans ce vers :

Ailleurs, rangés autour d'un repas somptueux.

C'est, à ce qu'il me semble, une règle invariable, que le substantif ne soit point séparé par la césure de la préposition qui le régit, parce qu'alors la césure serait fausse ou plutôt nulle. Je m'en rapporte là-dessus à M. Fayolle lui-même.

Le sixième livre étant d'une beauté continue, et les efforts du traducteur s'étant portés également sur toutes les parties de ce bel ensemble, le choix des morceaux à citer devient à peu près indifférent. Je vais transcrire le portrait de Caron.

Non loin du noir Cocyte, où le limon fumant
Et bouillonne et jaillit de son gouffre écumant,
Ils suivent le chemin qui conduit au Tartare.
Terrible et menaçant, le rocher du Ténare
Des marais stygiens défend les sombres bords.
Dans la barque fatale il entasse les morts
Qui, poussés par la rame ou la voile flottante,

Digitized by Google

Touchent bientôt la rive, objet de leur attente.
A son cou suspendus, attachés à ses flancs
Quelques lambeaux fangeux forment ses vêtemens.
Son œil cave, hagard, d'un feu sombre étincelle;
La sueur à longs flots sur ses muscles ruisselle;
Il est vieux; mais des ans il trompe la rigueur,
Et garde encor sous l'âge une verte vigueur.

Ce sont là des vers bien faits sans doute, le sentiment et la couleur de l'original y sont fidèlement conservés; mais je regrette que le traducteur ait négligé de nous avertir, d'après Virgile, que la vieillesse de Caron est la vieillesse d'un Dieu, *sed cruda deo viridisque senectus.* Son Caron est un vieillard *encore* robuste, ce qui ferait presque supposer qu'il peut le devenir moins. Le Caron de Virgile n'est point arrivé à la vieillesse et ne passera point à la décrépitude; il reste toujours au même point, il n'y a pour lui ni *âge*, ni *années*; c'est un *Dieu vieillard*, voilà tout.

Je passe à ces beaux vers sur Marcellus, qui ont valu à Virgile, de la part d'Octavie, tant de larmes et de sesterces.

O mon fils, de ton sang ignore les malheurs,
Et ne demande point le sujet de mes pleurs.
Cet espoir d'une race en héros si féconde,
Pourquoi ne faites-vous que le montrer au monde,
Dieux cruels, qui, sitôt l'enlevant aux humains,
Paraissez trop jaloux du bonheur des Romains?
Qu'entends-je? les sanglots et les cris et les larmes,
De Rome au champ de Mars répandent les alarmes;
Et le Tibre, à l'aspect d'un peuple gémissant,
Se traîne avec lenteur vers son tombeau récent.
Il est pour les Latins le rejeton de Troye;
Et nourrisson de Rome, il en fera la joie.
O vertus! ô courage! au milieu des combats,
Quelle insolente armée eût défié son bras,
Soit que des légions il eût guidé la trace,
Ou d'un coursier fougueux aiguillonné l'audace?
O toi, jeune héros, qui vis dans nos regrets,
Si tu peux du destin rompre un jour les décrets,
Tu seras Marcellus.... Que le lys et la rose
Pleuvent sur le cercueil où sa cendre repose;
Et que ce vain tribut, de mes larmes trempé,
T'offre de ma douleur l'hommage anticipé.

Digitized by Google

On peut, je crois, conseiller à M. Fayolle, sans craindre de l'abuser, de continuer une entreprise commencée sous d'aussi bons auspices. C'est déjà un noble emploi de son tems et de ses facultés que de traduire Virgile ; ce serait une bien grande gloire que de le traduire avec assez de talent et de succès, pour fermer enfin cette lice où tant de rivaux s'engagent aujourd'hui. Les notes de M. Fayolle sont d'un homme de beaucoup de littérature et de goût. Il y a inséré plusieurs fragmens inconnus de traduction, dont quelques-uns ont assez de mérite pour relever beaucoup la gloire du poëte qui les a surpassés. AUGER.

TACITE, nouvelle traduction, par J. B. J. B. DUREAU DE LA MALLE, membre du Corps-Législatif et de l'Académie française. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. — A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n° 34 ; et chez *H. Nicolle*, à la librairie-stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15. — De l'imprimerie des frères *Mame*. — Cinq vol. in-8°.

IL est difficile d'avoir à parler d'une traduction de Tacite, sans être fortement tenté de parler de Tacite même. C'est un de ces écrivains en qui l'on aperçoit toujours quelque chose de nouveau, chaque fois qu'on les a relus, comme ces grands monumens qui offrent des aspects divers, selon le point d'où on les regarde. Mais sans compter ce qu'on avait dit à son sujet dans des tems qui ont précédé le nôtre, deux auteurs célèbres de notre tems, Thomas dans son *Essai sur les Eloges* (1), et Laharpe dans son *Cours de Littérature* (2), en ont si parfaitement écrit, le portrait que chacun d'eux a fait de Tacite est si présent à tous les lecteurs instruits, qu'il suffit de se le rappeler, pour trouver remède à la tentation que l'on éprouve. On sent qu'il servirait peu d'avoir quelque autre chose à dire, puisqu'on ne pourrait rien dire de mieux.

(1) Ch. XV.

(2) Tome 3, première partie, p. 310 et suiv.

Digitized by Google

Je ne parlerai donc dans cet article que de la traduction, dont la seconde édition vient de paraître. Le succès qu'elle obtint à sa première apparition, le nom qu'elle a fait à son auteur, les circonstances de sa nouvelle publication, la place qu'elle paraît devoir occuper dans notre littérature, et dans l'étude de la littérature ancienne, en font un objet assez important pour réclamer notre attention toute entière.

En considérant la position favorable où M. Dureau de la Malle se trouvait lorsqu'il forma cette entreprise, les études et les dispositions particulières qui l'y avaient préparé, le tems qu'il y employa (3), les encouragemens, et les secours qu'il dut trouver dans les littérateurs célèbres qui composaient sa société (4), les éloges presqu'unanimes qui furent accordés à son travail, la réputation dont il a continué de jouir, les honneurs littéraires qui en ont été le prix, on se sent porté à se dispenser de tout examen, et à se contenter de joindre ses applaudissemens à ceux d'un si grand nombre de bons juges, qui semblent avoir dirigé et fixé l'opinion publique. On l'est encore davantage, en lisant en tête du premier volume, dans un *avertissement* du fils de cet estimable écrivain, littérateur estimable lui-même, que pour donner cette nouvelle édition, M. Dureau « relut quatre ou cinq fois avec son fils et à différentes reprises, l'original et la traduction, et que *chaque fois qu'il en était averti par les observations de ce fils ou par ses propres scrupules*, il s'essayait de nouveau à reproduire dans toute leur énergie la concision et la profondeur de cet inimitable historien, dont la sévérité et la vive indignation étaient si conformes à ses pensées. »

Mais d'autres considérations peuvent engager à y regarder de plus près. Cette traduction reparaît avec plus d'autorité que la première fois. Elle ne peut manquer d'être rangée parmi les ouvrages classiques. Tacite occupera sans doute une bonne place dans les

(3) Seize années entières.

(4) Voyez la Notice sur la vie et les ouvrages de M. Dureau de la Malle, qui précède cette édition.

Digitized by Google

études de la jeunesse, qui viennent de recevoir une direction puissante, et d'acquérir une grande force d'impulsion. Ce doivent être pour la saine critique, qui ne se propose point de flatter ni de blesser, mais d'être utile, autant de motifs d'être attentive; et si parmi les qualités estimables qu'elle reconnaît dans ce grand travail, elle aperçoit des taches assez nombreuses, et assez fortes pour n'être pas sans danger, son devoir est d'en avertir, et de préférer la recherche pénible, minutieuse et souvent mal interprétée des défauts, à la démonstration plus facile et plus agréable des beautés.

Ce qui met d'abord à l'aise, l'estime et l'intérêt qu'inspirent et la mémoire de l'auteur et son ouvrage, c'est que ces beautés sont réelles, c'est qu'elles sont d'un ordre supérieur, et telles que le peu de traductions où elles se trouvent sont par cela seul placées au premier rang; c'est enfin que la simple justice peut s'exprimer sur cette traduction dans les mêmes termes que la bienveillance particulière et l'amitié, et répéter après l'auteur de la *Notice sur M. Dureau*, « qu'on y retrouve fréquemment la précision et l'énergie tant admirées dans l'historien latin, qu'on y applaudit à beaucoup de tournures elliptiques et irrégulières en apparence, qui, sans blesser notre langue, l'enrichissent de tours nouveaux, la forcent d'adopter des locutions plus vives et plus hardies, et la rapprochent de celle de l'auteur original; qu'on y doit remarquer l'adresse avec laquelle le traducteur fait entrer dans sa narration ce style indirect si familier à Tacite, mais qu'il est si difficile de concilier avec l'élégance et la clarté, dans un idiôme aussi lent, aussi embarrassé dans sa marche et aussi timide que le nôtre. »

Ce style indirect, dont Tacite se sert en effet très-fréquemment, consiste à interrompre la narration, à faire parler un personnage, une assemblée, un peuple entier, ou à rapporter leurs discours sans aucune de ces formules qui annoncent communément les divers interlocuteurs. Par exemple, lorsque dans le Sénat de Tibère, il est question de poursuivre Pison et sa femme Plancine, comme empoisonneurs de Germani-

Digitized by Google

cus, Tibère ose bien défendre Pison, mais il ne parle de Plancine qu'avec une sorte de honte, et prétexte seulement les prières de sa mère. « Aussi, disent avec une chaleur égale Tacite et son traducteur, c'était surtout contre elle que l'indignation des honnêtes gens s'exhalait en secret. L'aïeule de Germanicus, se permettre de voir la meurtrière de son petit-fils, de lui parler, de l'arracher au Sénat! Ce que la loi accorde à tous les citoyens, refusé au seul Germanicus! Vitellius et Véranius, vengeurs d'un César! L'empereur et sa mère, défenseurs de Plancine! elle n'avait donc qu'à tourner aussi contre Agrippine et contre ses enfans, cet art exécrable, dont elle avait fait un essai si heureux, et assouvir leur oncle et leur digne aïeule du sang de cette malheureuse famille! »

Quelques révoltes peu inquiétantes éclatent dans les Gaules; avec quelle vivacité sont peints les effets que ces bruits lointains produisent dans la capitale de l'empire! « Cependant à Rome, ce n'était pas seulement Trèves et Autun qui se révoltaient, c'étaient les soixante-quatre cités de la Gaule: elles se liguaient avec les Germains; elles allaient entraîner les Espagnes: enfin, toutes les exagérations ordinaires de la renommée. Les bons citoyens, par intérêt pour la patrie, étaient désolés: mais une foule de mécontens, dans l'espoir d'un changement, se réjouissaient de leurs dangers mêmes, et tous s'indignaient qu'au milieu de ces grands mouvemens, de viles délations épuisassent tous les soins de Tibère. Irait-il aussi dénoncer Sacrovir (5) au Sénat, pour crime de lèse-majesté? etc. » On voit combien cette figure de style est animée, et quelle vie son retour fréquent donne aux récits de l'historien. M. Dureau a manqué rarement à lui conserver sa rapidité et son énergie, malgré l'infériorité de notre langue et les entraves de la traduction.

Dans les discours directs au contraire, où Tacite est aussi abondant qu'il est ailleurs vif et concis, où son style s'arrondit en périodes autant qu'il se coupe et se précipite ordinairement, le traducteur marque avec

(5) Le chef des Gaulois insurgés.

Digitized by Google

fidélité cette nuance. Pour le prouver, on aurait le choix entre un grand nombre de discours ; l'un des plus remarquables par sa longueur, par les choses qu'il contient et par la circonstance où il est placé, est celui que tient le vieux Galba, en adoptant le jeune Pison pour son héritier à l'empire, peu de jours avant celui où ce père et ce fils adoptifs, furent renversés du trône, et massacrés par les soldats (6). Les idées raisonnables et les sages conseils dont il est rempli; le ton de cette éloquence calme et de cette pleine sécurité, contrastent de la manière la plus marquée avec l'agitation qui règne autour des deux personnages, et avec le dénouement tragique qui les attend. Ce morceau trop étendu pour qu'on puisse le citer ici, justement loué dans Tacite, ne mérite pas moins de l'être dans M. Dureau. C'est un des morceaux de choix que d'Alembert avait traduits; c'est un de ceux où la sécheresse de son style laisse le plus à désirer, et où, si l'on compare la nouvelle traduction à la sienne, le nouveau traducteur a le plus évidemment tout l'avantage.

Si l'on veut des exemples d'un style rapide, elliptique et hardi, on peut en trouver en grand nombre, surtout dans les descriptions de mouvemens séditieux ou de combats. Il n'y en a peut être point de plus frappant que ce récit d'un combat entre les Romains et les Numides, commandés par Tacfarinas, où ce chef si longtems redouté perdit la vie. On vient annoncer à Dolabella le lieu où il pouvait surprendre ces barbares. Il prend aussitôt son infanterie légère, toute sa cavalerie, fait une marche forcée, sans que l'on sache où il va. « Au point du jour les Romains avec des cris terribles, au son des trompettes, l'infanterie serrée, les escadrons déployés, tout disposés pour le combat, fondent sur les barbares à moitié endormis. Leur chevaux étaient attachés, ou erraient dans les pâturages : nulle connaissance de ce qui se passait; point d'armes, point d'ordre, point de plan : ils se laissent chasser, enlever, égorger comme des troupeaux. Le soldat romain qui se rappelait en frémissant tous ses travaux, jouissant enfin d'une

(6) Hist. L. I.

Digitized by Google

bataille désirée si long-tems et si long-tems éludée, s'enivrait de vengeance, se baignait dans le sang. On fit dire dans tous les rangs de s'attacher à Tacfarinas, qu'après tant de combats, ils devaient le connaître tous, qu'on n'aurait la paix que par la mort du chef. Mais lui, voyant ses gardes dispersés, son fils prisonnier, les Romains qui perçaient de toutes parts, se jetta au milieu des traits, et vendant chèrement sa vie, se sauva de la captivité par la mort : avec lui finit la guerre. »

Il n'est pas besoin de citer le texte latin pour prouver que ces tours si vifs, si variés et si libres, ont de plus le mérite d'être fidèlement copiés de l'original. C'est dans des traductions pareilles qu'une langue s'enrichit véritablement par son commerce avec une autre. On sent que cela ne serait point écrit ainsi dans une description de combat faite originairement en français; mais on voit aussi que si quelques-uns de ces tours sont inusités, ils sont français cependant; la *lenteur*, l'*embarras*, et la *timidité* du style sont donc plus souvent encore dans le génie des écrivains que dans la langue.

Passons maintenant à une partie moins agréable de cet examen, et prouvons avec regret que cette traduction est loin d'être toujours aussi fidelle.

L'infidélité peut être de plusieurs espéces. C'en est une par exemple que de déranger les idées dans l'esprit, en dérangeant les mots dans la phrase. Il ne faut pas croire qu'un écrivain tel que Tacite, n'ait pas, dans ses constructions, autant égard à la progression des idées qu'à l'arrangement des mots. En intervertissant l'ordre qu'il avait établi, sous prétexte d'éviter les phrases incidentes, les longues périodes, et de rendre plus léger le style en le coupant davantage, on risque de tout altérer, de tout gâter. Ceci deviendra sensible par des exemples.

Peu de jours après la mort d'Auguste, lorsque Tibère feignait de ne pas vouloir accepter l'Empire et que le Sénat l'en pressait par les plus viles supplications, Gallus dit un mot embarrassant pour la fausse modestie de Tibère, qui ne put cacher son dépit. Gallus, pour l'apaiser, s'étendit sur l'éloge d'Auguste et sur celui de Tibère même. *Nec ideo iram ejus lenivit*, dit Tacite, *pridem invisus*,

Digitized by Google



invisus, tanquam ductâ in matrimonium Vipsaniâ M. Agrippæ filia, quæ quondam Tiberii uxor fuerat; plusquam civilia agitaret, Pollionisque Asinii patris ferociam retineret. M. Dureau traduit : « Mais tout ce qu'il dit ne put adoucir le ressentiment de ce prince, qui le haïssait depuis long-tems. Gallus avait épousé une fille de Marcus Agrippa, Vipsanie, que Tibère avait autrefois répudiée; et Tibère qui retrouvait dans Gallus toute la fierté de son père Pollion, ne pardonnait point au fils un mariage qui annonçait des projets au-dessus d'un citoyen. » Il est évident que de ces deux motifs de haine, celui qui naissait de la fierté que Gallus avait héritée de son père, motif présenté ici en passant et comme une idée accessoire, est le plus puissant, au contraire, dans l'ame d'un tyran, et avait été pour cette raison placé à la fin par Tacite. Quel inconvénient y avait-il à traduire tout simplement ainsi ? « Mais tout ce qu'il dit ne put adoucir le ressentiment du prince, qui depuis long-tems le haïssait, parce qu'en épousant Vipsanie, fille de Marcus Agrippa, et d'abord femme de Tibère, Gallus semblait prétendre plus haut qu'un simple citoyen, et parce qu'il conservait la fierté d'Asinius Pollion son père. »

Hortalus, sénateur pauvre, et père d'une nombreuse famille, petit-fils du célèbre orateur Hortensius, essaie de toucher le Sénat en lui peignant sa misère et lui présentant ses enfans : et ce qui était une plus étrange illusion, il espère aussi toucher l'ame de Tibère. Il s'avance hors de sa place ; et après avoir regardé tantôt la statue d'Hortensius, tantôt celle d'Auguste, il commence ainsi son discours. « Sénateurs, vous voyez le père de quatre enfans malheureux. Quoique mes ancêtres méritassent d'avoir des descendans, jamais ceux-ci n'eussent vu le jour sans les encouragemens d'Auguste; car pour moi qui né sans fortune, etc. » Ce début détaché : *Sénateurs, vous voyez le père de quatre enfans malheureux*, n'est point dans l'original, qui dit d'une manière plus simple et, à ce qu'il me paraît, plus touchante : « Pères conscrits, ces enfans dont vous voyez le nombre et l'âge tendre, je n'avais point désiré les avoir, mais j'y fus engagé par Auguste : mes an-

Digitized by Google

êtres avaient aussi mérité d'avoir des descendans. Quant à moi qui né sans fortune, etc. (7).» Tel est l'ordre dans lequel Tacite présente les idées d'Hortalus, et l'on ne voit pas quelle nécessité il y avait de l'intervertir.

Un trait justement célèbre et souvent cité, est affaibli dans la traduction par la transposition des idées. C'est celui qui termine le troisième livre des Annales. Aux funérailles de Junie, nièce de Caton, sœur de Brutus et veuve de Cassius, « on porta, dit le traducteur, les images de vingt familles illustres, des Manlius, des Quinctius et autres Romains aussi distingués. Celles de Brutus et de Cassius n'y parurent point; ce qui les fit remarquer davantage.» Le latin dit : « Mais ceux qui brillaient par-dessus tous les autres étaient Cassius et Brutus.» L'esprit se demande pourquoi cette distinction : le voici : « Par cela même que leurs images n'y étaient pas.» *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* Le trait ainsi placé a certainement plus d'effet et plus de grandeur. Remarquez aussi que dans Tacite ce ne sont pas seulement les images de ces deux Romains qui brillent, ce sont eux personnellement, c'est Cassius, c'est Brutus qui apparaissent en quelque sorte dans ce cortége, par le soin même qu'on avait pris d'en écarter leurs images. Voyez comme toutes ces idées sont détruites par le seul renversement des mots !

Ces observations suffisent; si l'on veut regarder sous ce point de vue le tissu général de cette traduction, on trouvera souvent à en faire de semblables.

Le style de Tacite est habituellement animé par des tropes et des figures, qu'il est souvent difficile de rendre, mais qu'il est peut-être encore plus difficile de changer en y substituant d'autres figures, et qu'il est dangereux d'outrer. M. Dureau de la Malle a quelquefois échoué contre cet écueil. Une sédition éclate dans

(7) *Patres conscripti, hos quorum numerum et pueritiam videtis, non sponte sustuli, sed quia princeps monebat : simul majores mei meruerant ut posteros haberent : nam ego qui non pecuniam, etc.* Annal. Lib. 2.

Digitized by Google

l'armée de Germanie. On apprend que les mutins projettent de saccager la ville des Ubiens, et l'on craint, dit Tacite, que des mains une fois souillées de brigandage, ne se jettent sur les Gaules pour les piller. *Imbutasque prædâ manus, in direptionem Galliarum erupturas.* Le traducteur change cette figure hardie, et y substitue celle-ci : « De-là ces flots de brigands devaient se déborder dans les Gaules. » Ce qui affaiblit singulièrement l'idée et l'image.

M. Dureau rend avec une précision énergique ce hideux portrait de Crispinus Cæpion, le premier de ces exécrables délateurs qui se rendirent si redoutables à la vertu sous Tibère et ses successeurs : je n'y trouve à redire que les derniers mots. « Ce Crispinus, dit-il, créa une profession que, depuis, le malheur des tems et l'imprudence de ce siècle n'ont rendue que trop commune. Pauvre, obscur, il s'éleva à force d'intrigue et de souplesse, en servant la cruauté du prince, d'abord par des mémoires secrets, bientôt par des délations publiques, en inquiétant tous les noms illustres, en bravant l'exécration de tous pour gagner la faveur d'un seul; et il laissa après lui une foule d'imitateurs qui, indigens, méprisés, devinrent comme lui, riches, redoutables, *et long-tems bourreaux, finirent par être victimes.* La couleur moderne se fait aussitôt sentir dans cette dernière expression. Tacite dit : « Auteurs de la perte des autres et enfin de leur propre perte (8). » Pourquoi ne le pas dire comme lui?

On avait résolu la mort de Silanus, et pour qu'aucun de ses amis ne vînt à son secours, on ajoutait aux autres accusations celle de lèze-majesté *qui*, selon M. Dureau, *glaçait tous les cœurs et fermait toutes les bouches.* Vous reconnaissez encore ici le cachet français. Que dit le latin? la même chose, mais plus simplement, et comme il convient au style de l'histoire. « On ajoutait l'accusation de lèze-majesté, qui enchaînait et forçait au silence. » *Vinclum et necessitas silendi.*

(8) *Perniciem aliis ac postremum sibi invenere.*

Digitized by Google

Dans l'exemple suivant, au contraire, la figure n'est pas exagérée ou fardée, elle est détruite.

Vespasien termine les réflexions qu'il fait au moment de se faire proclamer Empereur, en se disant à lui-même que *quand on aspirait à l'empire il n'y avait point de milieu entre régner et périr.* Dans le texte latin il n'y avait point de milieu, *inter summa et præcipitia*, entre le sommet et les précipices; et il n'y avait aucune raison pour ne le pas dire en français.

On pourrait multiplier ces citations; mais il y a des infidélités plus graves et dont il est plus important d'avertir : elles touchent au sens même de l'auteur qu'elles affaiblissent souvent et que quelquefois même elles altèrent.

Dans un festin donné à Germanicus et à Pison par le roi des Nabathéens, on avait servi à tous les convives des couronnes d'or. Celles de Germanicus et d'Agrippine étaient d'un grand poids; celles de Pison et des autres assez légères. Pison ne pouvant dissimuler son dépit, dit que ce repas était offert au fils du prince des Romains et non du roi des Parthes. *Principis Romani, non Parthi regis filio eas epulas dari.* Ce mot piquant et spirituel, n'est-il pas entièrement affaibli si l'on traduit ou plutôt si l'on paraphrase comme M. Dureau? « Pison dit que les Romains n'admettaient point de distinctions pour le fils de leur premier citoyen, comme les Parthes pour le fils de leur monarque. »

Le traducteur s'appuie de l'autorité respectable d'Ernesti pour rendre ces mots *finis æqui juris*, dont Tacite se sert en parlant de la loi des Douze-Tables, par ceux-ci: « Chef-d'œuvre de l'équité humaine. » C'est, dit la note d'Ernesti, dans le même sens que Cicéron a dit du consulat, *finis honorum*, le dernier terme, le complément des honneurs, et *finis sperandi*, le dernier terme des espérances. Cette autorité est grave, mais celle de Tacite l'est encore plus. Ce n'est point là le sens de *finis æqui juris*, s'il ne s'accorde point avec le sens de ce qui précède et de ce qui suit. Tacite trace rapidement l'histoire d'une partie de l'ancien droit romain. Arrivé à la loi des Douze-Tables, *ce fut là*, dit-il, *la fin d'une législation fondée sur l'équité;* et il

Digitized by Google

prouve cette assertion par les faits. « Car les lois qui vinrent ensuite, excepté quelques-unes qui furent portées contre des coupables à l'occasion d'un délit, durent leur origine à la violence, aux discussions des différens ordres, au désir d'usurper des honneurs illicites, de chasser des hommes illustres, ou à d'autres motifs également criminels; et là dessus il rappelle les troubles excités par les Gracques, les largesses ambitieuses de Drusus, au nom du sénat, les lois portées pendant la guerre sociale et la guerre civile, etc., etc. Il est clair que le tableau de cette législation turbulente, est la preuve que donne l'historien de ce qu'il a dit de la loi des Douze-Tables, qu'elle fut la dernière loi dictée par la simple équité, *finis æqui juris*. Mettez comme M. Dureau qu'elle fut *le chef-d'œuvre de l'équité humaine*, vous détruisez la liaison des idées et le sens de la phrase entière.

« On rapporte que Tibère, toutes les fois qu'il sortait du sénat, s'écriait en grec : *Quels esclaves que tout cela !* Tant leur abjecte et servile prostitution dégoûtait l'ennemi même de la liberté publique. » *Quels esclaves que tout cela !* rend le mépris de ce mot si connu, *O homines ad servitutem paratos !* mais non sa noblesse et son énergie. « O que ces hommes-là sont mûrs pour l'esclavage ! » les rendrait peut-être mieux.

Sous Néron, Anicetus, l'assassin d'Agrippine, accueilli un moment après son crime, fut ensuite vu avec horreur, « comme tous les complices de nos forfaits, dont la présence semble un reproche continuel. » Le pronom *notre* et *nos* peuvent se mettre quelquefois dans ce sens, mais ils ne le pouvaient pas ici. On dirait bien, de nos fautes, de nos faiblesses, et même de nos vices: on ne doit point dire de *nos* forfaits; c'est en quelque sorte se ranger au nombre des scélérats et des malfaiteurs; tant les nuances du langage tiennent quelquefois aux nuances plus importantes de la morale. Ceci s'applique également à cette autre phrase qui est un peu plus loin. » Ce malheureux.... par la dépendance où *nous* jette un premier crime.

La jeune et malheureuse Octavie, d'abord répudiée par Néron, reçoit quelque tems après l'ordre de mou-

Digitized by Google

rir. On la serre de liens, on lui ouvre les veines de tous les membres : *Et quia pressus pavore sanguis tardiùs labebatur, præfervidi balnei vapore enecatur.* M. Dureau traduit : « Et comme son sang glacé par la peur tardait à couler, on la fait expirer dans les ardeurs d'un bain bouillant. » Et il soutient très-affirmativement dans une note cette interprétation insoutenable: *Vapor*, dit-il, ne signifie pas *vapeur*, comme on serait tenté de le croire par la ressemblance des deux mots : il signifie une chaleur brûlante. » Il signifie précisément *vapeur* et rien autre chose. Ce genre de mort, par la vapeur d'un bain très-chaud, est connu, celui qui consisterait à faire cuire dans l'eau bouillante, est tout-à-fait inusité, même sous la plus horrible tyrannie. C'est bien assez de se représenter cette jeune infortunée suffoquée par la vapeur du bain; l'imagination repousse l'idée que Néron lui-même ait pu la faire bouillir pour la tuer. M. Dureau, dans une autre occasion toute semblable, donne au mot *vapor* son véritable sens, et condamne ainsi le sens forcé qu'il lui a donné dans ce passage. Sénèque s'étant aussi fait ouvrir les veines, est mis dans un bain chaud, dans une étuve, *cujus vapore exanimatus*, dont la vapeur le suffoqua. C'est ainsi que traduit ici M. Dureau, et qu'il devait certainement traduire dans l'un de ces deux endroits, comme dans l'autre.

Il y a moins d'inexactitude, mais il y en a cependant à dire que dans un pays où l'on manquait presqu'entiérement d'eau, les Romains pour en priver totalement l'ennemi, avaient construit des redoutes *près des sources*, quand le latin dit qu'ils bâtirent des forts sur les sources mêmes ; *castella fontibus imposita.* Il y en a aussi à peindre les légions romaines « *entourées* de leurs aigles, de leurs enseignes, et des statues de leurs dieux magnifiquement parées, qui donnaient à ce lieu toute la solennité d'un temple. » C'est au milieu des légions et jamais autour d'elles, que brillaient tous ces objets si vénérables pour le soldat romain. Il y a plus, Tacite, si je ne me trompe, assimile ici les légions mêmes à un temple dans lequel eussent été placés ces objets sacrés. Il oppose l'armée romaine à l'armée des

Digitized by Google

barbares : toutes deux paraissent dans le plus grand appareil. *indè eques, compositus per turmas et insignibus patriis*, d'un côté les Parthes rangés par escadrons et avec les décorations de leur pays ; *hinc agmina legionum stetere, fulgentibus aquilis, signisque, et simulachris deûm, in modum templi :* de l'autre, les légions s'arrêtèrent, leurs aigles hautes, leurs enseignes déployées, les statues des dieux au milieu d'elles, comme dans un temple. Ce serait même littéralement; elles s'arrêtèrent, semblables à un temple, ou sous la forme d'un temple, *stetere.... in modum templi.*

Tacite finit ainsi l'affligeant tableau de la ruine de l'Italie, pendant la guerre que se faisaient Othon et Vitellius. « *Jam pridem attritis Italiæ rebus, tantùm peditum equitumque, vis, damna, et injuriæ ægrè tolerabantur.* » M. Dureau a traduit : « Tant d'injustices, de violences et de brigandages d'une armée aussi nombreuse, venant à la suite d'une longue oppression, portèrent à l'Italie les derniers coups. » Outre le bouleversement des idées qui ne sont point ici dans l'ordre où Tacite les avait mises, parce qu'il voulait qu'elles y fussent et non dans un autre, il y a encore pour ainsi dire, l'excès matériel de la souffrance, mis à la place de la peine qu'on avait à la supporter, *ægrè tolerabantur.* On pouvait traduire à peu près ainsi : « Dans l'Italie déjà ruinée depuis long-tems, tant de soldats de toutes armes, leurs violences, leurs pillages et leurs injustices, ne pouvaient plus se souffrir. »

GINGUENÉ.

(*La fin à un prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

REVUE DU MOIS,

ou *Coup-d'œil sur quelques ouvrages nouveaux.*

ART DE GUÉRIR. — La nature a soumis l'homme à mille infirmités : la société augmente la masse de ses maux physiques, par les tourmens dont elle le rend la victime, par

Digitized by Google

les goûts factices, par les vices funestes dont elle le rend le complaisant esclave.

Sagement prévoyante, la puissance qui a tout créé, place des remèdes et dans les substances qui s'offrent à nos premiers besoins, et dans celles même qui ne semblent destinées qu'à nous nuire : elle en fait naître sous la riante parure des plantes qui décorent nos jardins et nos campagnes ; sous l'écorce du fruit qui couvre nos arbres, et jusqu'au sein des métaux que la terre recèle dans ses entrailles. Mais ces remèdes il faut les chercher sous le voile où la nature les a cachés. L'étude, la lente expérience découvrent de loin en loin de salutaires antidotes : mais les essais nécessaires pour en constater l'efficacité, sont entravés par des difficultés sans nombre ; et ceux qu'un heureux hasard ou le génie conduisent enfin à quelques découvertes intéressantes, sont ordinairement portés par intérêt ou par vanité, à les tenir secrètes.

Voici un auteur qui prétend que l'on doit permettre aux possesseurs de ces formules de remèdes, d'en tirer profit ; qu'on ne peut en empêcher le débit sans nuire à la société, sans causer la perte d'un grand nombre de malades, et il appuie son opinion de raisonnemens et de faits qui prouvent du moins une connaissance profonde de la matière qu'il traite (1). Il a de puissans préjugés à vaincre, et même d'imposantes autorités à combattre : il oppose aux uns et autres l'intérêt public, qui doit triompher de l'esprit de corps ; la justice qui interdit aux législateurs même le droit de priver un homme des avantages d'une découverte qui a fait l'occupation, et qui peut faire la gloire de sa vie ; l'inconvenient de soumettre au tribunal des savans, des procédés qui peuvent blesser leur orgueil, parce qu'ils croient tout connaître. Selon cet auteur, il y a des hommes qui voudraient que l'on cessât d'inventer, dès qu'ils sont fatigués d'étudier.

Combien n'avons-nous pas vu en effet d'utiles innovations

(1) *Sur la Police des Remèdes secrets, et les mesures les plus avantageuses au Public, à prendre à leur égard.* Deux projets de Discours qui avaient été destinés à être prononcés au Conseil des Anciens, en réponse aux rapports des citoyens Barailon, Cabanis et Haidy ; par un ancien Représentant du peuple, décédé en Hollande ; ouvrage posthume. — Vol. in-8°. A Amsterdam, chez l'héritier *Guérin*, et se trouve à Paris, chez *Lhuillier*, rue St.-Jacques, n° 855. — Prix, 1 fr. 80 c. et 2 fr. 25 c. franc de port.

Digitized by Google

combattues par d'habiles docteurs; et souvent après de graves anathèmes, ils ont été contraints d'encenser le nouvel hôte qu'Esculape introduisait dans son temple. Peu après la découverte du Nouveau-Monde, les médecins de l'ancien, condamnèrent le petit nombre de remèdes qui venaient de ce nouvel hémisphère, en dédommagement des cruelles maladies qu'il nous envoyait, et l'expérience prouva que leur proscription avait été ridicule.

Plusieurs médecins de l'Occident s'élevèrent contre l'inoculation qui sauvait la beauté en Orient, et cette méthode prévalut à la fin, et n'a cédé qu'à la vaccine. Si ces découvertes avaient été soumises au despotisme d'un comité, la plupart eussent péri, et le zèle opiniâtre ou la tyrannie de quelques savans, eussent empêché la science de s'étendre, et l'humanité de se soustraire à ses souffrances.

Tous ces raisonnemens sont plausibles; et dans les discours dont nous venons de donner l'analyse, ils sont présentés avec beaucoup de force. Et cependant ils ne nous ont point convaincus de la nécessité de rien changer aux dispositions législatives qui empêchent le débit des remèdes secrets. Que de malheureux succombent, et dans les petites villes, et sur-tout dans les campagnes, pour avoir eu une confiance aveugle en d'ignares charlatans! — Peut-être faudrait-il donner un peu plus de facilités aux possesseurs des remèdes secrets, pour en faire constater l'efficacité. Voilà tout le changement que l'on peut se permettre de désirer dans les lois existantes.

Grammaire. — Si nous parlons incorrectement, si nous péchons dans les constructions et dans l'ortographe, c'est bien notre faute. La foule de grammnaires publiées depuis dix ans, nous laisse sans excuse. Les disciples de M. Domergue couvrent la France. Il y a peu de départemens qui n'aient leur philologue. Dans ce nombre, on doit distinguer l'auteur d'un ouvrage publié à Avignon, sous le titre de l'*Art de penser et de parler, ou Logique et Grammaire générale* (1). Ce sont les principes de Dumarsais modifiés, c'est sa méthode dépouillée des formes méthaphysiques et mise ainsi à la portée de la première jeunesse. L'auteur a cherché à concilier cette méthode avec celle qui est en usage dans les colléges. Si j'avais l'honneur d'être directeur

(1) *Art de penser ou de parler*, ou Logique et Grammaire générale, Broch. in-8°. Avignon, chez M^me^ veuve Aubanel, 1808.

Digitized by Google

d'école secondaire, dans le département de Vaucluse, je me trouverais satisfait de cet arrangement, et je serais un des premiers à adopter l'ouvrage que j'annonce.

Poésie. — *Les Bosquets d'agrément.* (1) sont l'essai d'un auteur de 53 ans qui *avait bien fait de loin en loin quelques petites pièces de vers libres, de ces bluettes que l'on jette sans conséquence et que l'on oublie aussitôt qu'elles sont nées;* mais *qui n'avait jamais fait de vers alexandrins.* Cependant, quoique les *Bosquets d'agrémens* soient en vers alexandrins, l'auteur n'a pas employé plus de six jours à le *composer*, le *relire*, le *composer* et le *recopier.* Dans cet état, il avait six cents vers. Ce n'est qu'en en faisant plusieurs copies successives, qu'en moins de deux mois, il a été porté à son point de perfection, c'est-à-dire, à dix-huit cents vers, ni plus ni moins. En nous donnant ces détails, que j'ai pris dans la préface, l'auteur n'a pas pensé, sans doute, qu'on pourrait lui faire l'application de ce vers célèbre :

. . . . . Le tems ne fait rien à l'affaire.

La pièce intitulée *les Arbres toujours verts*, a été faite plus rapidement. Cet ouvrage n'a coûté qu'une après-dinée à l'auteur qui n'y a rien changé que quelques expressions, et ajouté depuis sept ou huit stances.

L'auteur avoue donc lui-même n'avoir pas suivi le précepte du maître :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

et c'est déjà d'un mauvais augure pour son poëme. Cette facilité prodigieuse paraît cependant bien moins extraordinaire, quand on lit les *Bosquets d'agrément.* Beaucoup de vers sont très-négligés; d'autres sont imités des différens ouvrages publiés sur le même sujet. Ainsi, les *Jardins d'ornement*, par M. Gouge de Cessières; les *Jardins de Betz*, par M. Cérutti; le *Potager*, par M. Lalanne; le *Verger*, et les *Jardins* dont les auteurs sont bien connus, s'ils n'ont pas été mis à contribution par M. Hécart (c'est le nom de l'auteur des *Bosquets d'agrément*), offrent des passages qui ressemblent beaucoup à quelques vers de son ouvrage.

(1) *Les Bosquets d'Agrément*, poëme en quatre chants; suivi des *Arbres toujours verts*, poëme en stances régulières, par G. A. J. Hécart, D. P. S. S. E. L. Broch. in-8°. A Paris, chez Hécart fils, passage des Jacobins-Saint-Jacques, n° 10.

Digitized by Google

M. Delille avait dit (*Jardins*, ch. I^er^) :

Gardez que mal unis, ces effets différens,
Ne forment qu'un cahos de traits incohérens.
Les contradictions ne sont pas des contrastes.
D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits,
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie;
Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.

On lit dans M. Hécart (p. 23.) :

J'ai vu des étourdis par l'orgueil égarés,
Eriger un jardin sur deux cents pieds carrés;
On y voit des berceaux, un bosquet, un dédale,
Des grottes et des monts, une urne sépulcrale;
Un temple, une ruine, un portique, des eaux.
Tout semble y rappeler l'image du chaos.

Et page 69 :

Sachez faire un semis pour servir au besoin;
Mais sur-tout n'allez pas faire arriver de loin
Des arbres qui souvent sont morts quand ils arrivent.
Et si vous craignez trop que ces soins vous captivent,
Procurez-vous du plant de vos seuls environs,
Il n'est que ce moyen pour en avoir de bons.
N'imitez pas celui dont la sotte manie
Contre une vaine fleur troqua sa brasserie.

M. Gouge de Cessières avait dit :

Des biens nés sous vos yeux, connaissez donc le prix;
Des vaines raretés uniquement épris,
Nimitez pas ce fou dont le jardin ne montre
Que bouquets inconnus à l'œil qui les rencontre;
Raquettes, camusars, aubergines, poytrons,
Enormes gloès, piquans akoulerons,
Avortons transplantés de l'Inde et de l'Asie
Qui d'un faux curieux charment la fantaisie,
Et faibles, sans vigueur, sous un ciel emprunté,
Vont livrer aux hivers leur mourante beauté.

Nous pourrions multiplier les exemples. Ceux que nous venons de donner nous paraissent suffisans et pour prouver la ressemblance entre les idées de M. Hécart et celles des poetes ses devanciers, et pour faire juger de son style.

Digitized by Google

En faisant imprimer son poëme, M. Hécart du moins a fait une très-bonne action. Le produit de la vente est destiné à une œuvre de bienfaisance. Beaucoup d'habitans de Valenciennes, de Lille ont souscrit; la liste des souscripteurs est en tête du volume. L'auteur aura donc puissamment contribué à un acte de bienfaisance; et sans déprécier son travail, nous croyons qu'il peut dire avec Voltaire :

J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage.

ALMANACHS. — Nous ne prétendons pas annoncer tous les *Almanachs* que le nouvel an fait naître : la tâche serait trop difficile. Mais à l'un de ces ouvrages de circonstances, nous avons vu le nom de M. Pithou. Or, M. Pithou est connu dans la république des lettres, par un *Voyage forcé à Cayenne*, lequel voyage a eu deux éditions. On nous ferait donc un crime de passer sous silence un ouvrage quelconque d'un auteur si célèbre.

Encouragé par le succès de son voyage, il publia, l'an passé, deux petits volumes dont nous ignorons la destinée. Ils étaient séparés ou réunis au choix des acquéreurs; l'un était intitulé : *Almanach-Tablettes*, l'autre : *Le Chanteur Parisien*. C'est sous ce dernier titre (1) que M. Pithou en donne la suite en un volume. En tête de ce volume on trouve un Calendrier pour l'année 1809; 117 pages sont remplies par des chansons, dont quelques-unes très-connues et qui ailleurs n'étaient pas anonymes, sont ici sans nom d'auteur; vient ensuite, en 19 pages, un *résumé des faits, anecdotes, causes célèbres, phénomènes de l'année* 1808 (jusques au 3 décembre inclusivement), à la suite duquel est une table en 4 pages; après la table on trouve un second titre ou frontispice : *Almanach-Tablettes*, ou *Calendrier historique des grands événemens pour l'année* 1809.

Dans les tablettes du volume de l'année 1808, l'auteur avait reporté à la suite l'un de l'autre, par quantième du mois, les événemens principaux arrivés en France depuis 1789 jusqu'en 1803. Les faits étaient isolés. Il a pris une autre marche : il a suivi l'ordre chronologique dans ses

(1) *Le Chanteur Parisien*, avec un Almanach-Tablettes des grands événemens depuis 1789 jusqu'à 1792; chaque fait placé à son rang de date et de jour, *ou* Calendrier historique pour l'année 1809. — Un vol. in-18. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 60 c. franc de port. — A Paris, chez l'Auteur, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 21.

Digitized by Google

tablettes, pour l'année 1809. Elles commencent au 1^er^ mai 1789, et finissent avec l'année 1792. Dans le volume qu'il publiera l'année prochaine, M. Pithou nous en promet la suite qu'il se propose de pousser jusqu'en 1800.

Nous avons parcouru ces tablettes, et nous nous sommes aperçus entre autres erreurs, d'un singulier anachronisme. M. Pithou tue M. Target bien des années avant sa mort. Il n'y a pas plus de vingt mois que nous avons perdu ce célèbre avocat; et si l'on en croit M. Pithou, il serait mort dès 1793 ou 1794. (Voyez ses Tablettes, page 133.)

Malgré ces fautes, il y a bien des Almanachs mieux imprimés, ornés d'estampes, culs de lampes, etc., et qui ne valent pas l'Almanach très-simple et assez mal imprimé de M. Pithou *le chanteur parisien*.

Beaux-Arts.—Parmi les auteurs et artistes qui ont le plus contribué à répandre le goût des beaux-arts depuis quelques années, on doit distinguer M. Landon, dont les ouvrages ont pour objet de faire connaître les richesses de toutes les écoles. Ce n'est pas seulement par des analyses qu'il s'est proposé d'atteindre ce but; il a senti qu'il existait un moyen plus sûr d'y parvenir. Ce moyen consiste à mettre sous les yeux de l'amateur l'esquisse au trait des meilleurs morceaux de peinture et de sculpture. C'est d'après ce plan que M. Landon a publié ses *Annales du Musée*, dont le seizième et dernier volume vient de paraître. Une suite à ces *Annales* semblait indispensable pour ne point interrompre l'histoire de l'art. L'auteur a senti qu'elle existe tout naturellement dans le recueil des tableaux du Salon, publié sur le modèle du premier ouvrage; et c'est par le Salon le plus riche que l'on ait vu, qu'il commence cette suite intéressante (1). Elle a le double avantage

(1) *Salon de* 1808. Recueil de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 14 octobre 1808, et autres productions nouvelles et inédites de l'Ecole française, gravées au trait, et l'explication des sujets; un examen général du Salon et des notices biographiques sur quelques artistes morts depuis la dernière exposition; par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Ecole française à Rome, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires. — Volume in-8° de 72 planches avec le texte, publié en deux parties. — Prix, 15 fr. le volume. — A Paris, chez C. P. Landon, peintre, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis la rue de Beaune, et au Dépôt des *Annales du Musée*, rue du Doyenné, n° 23, au coin de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. — 1808.

Digitized by Google

de se joindre à la collection des *Annales*, et de faire cependant un recueil particulier qui peut s'acquérir indépendamment du premier.

« En annonçant un choix d'ouvrages extraits du Salon, » dit l'auteur dans sa préface, nous avons senti l'impossibilité » de réunir dans un seul volume tous ceux qui méritent » d'être publiés; mais forcés de n'en admettre qu'un certain » nombre, nous avons, autant que possible, varié le genre et » étendu la liste des auteurs cités. Dans tous les cas, nous » croyons être à l'abri d'un reproche très-grave, tel que » celui d'avoir omis quelque morceau capital, ou d'avoir » présenté à nos lecteurs quelque ouvrage indigne de leur » attention; nous avons cherché à concilier l'intérêt de l'art » et les convenances particulières. »

Ces convenances particulières consistent dans une attention très-scrupuleuse de la part de M. Landon, à ne point blesser la sensibilité ni même la modestie d'artistes recommandables, dont, avec tout le public instruit, il considère également le talent et la personne. Cette attention le restreint en quelque sorte à une explication pure et simple des sujets. Mais s'il s'abstient de tout ce qui pourrait affecter, on doit avouer qu'il est également réservé sur les éloges; l'opinion publique est sa règle dans l'un et dans l'autre cas.

La méthode adoptée par M. Landon laisse *à la gravure au trait*, le soin de faire connaître entièrement le sujet et l'ensemble du tableau. Les gravures qu'il publie aujourd'hui, sont très-propres à donner une idée précise des ouvrages qu'il veut faire connaître. Légéreté et pureté dans les traits, exactitude dans les détails, vérité de caractère dans l'ensemble, telles sont les qualités qui distinguent les esquisses que j'ai sous les yeux.

On reconnaît encore que c'est l'opinion publique qui a dirigé M. Landon dans son choix des tableaux du Salon. Il a fait entrer dans la première partie déjà publiée, plusieurs de ceux qui ont le plus attiré les regards des connaisseurs. Nous citerons parmi ceux-là, *le Couronnement*, par M. David; *les Soldats du 76^e retrouvant leurs drapeaux*, par M. Meynier; *les trois Ages*, par M. Gérard; *Allocution*, par M. Gautherot; *le Marchand d'Esclaves*, par M. Guérin; *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*, et *Psyché enlevée par les Zéphyrs*, par M. Prud'hon; et en Sculpture: *Modèle de la Statue de S. M. l'Empereur*, par M. Roland; *deux Renommées*, par M. Taunay; et *quatre Bas-Reliefs du Piédestal de la Statue de Jeanne d'Arc à Orléans*, par M Gois, fils.

Digitized by Google

Des notices très-bien faites et qui donnent un nouveau prix à ce recueil, sont consacrées aux artistes morts depuis la dernière exposition. « Elles rappellent, dit l'éditeur, les » principales circonstances de la vie et des travaux des » hommes habiles auxquels nous nous faisons un devoir de » donner cet hommage public d'estime et de respect. » Dans ce travail, M. Landon a jugé convenable de faire entrer des observations qui ont pour but la conservation des principes de l'art. A. D.

SPECTACLES. — *Académie Impériale de Musique.* — *Alexandre chez Apelles*, ballet historique en deux actes, a été fort bien accueilli; cette nouvelle production de M. Gardel peut figurer à côté des autres ballets de ce savant chorégraphe. La musique, presque entièrement composée par M. Cattel, est douce, mélodieuse ou forte d'harmonie, mais toujours parfaitement appropriée à la situation qu'elle doit peindre. M^me^ *Gardel*, dans le rôle de Campaspe, et *Vestris*, dans celui d'Apelles, se sont montrés dignes de leur brillante réputation.

Théâtre Français. — Première représentation de la *Réconciliation*, comédie en cinq actes et en prose.

Cette comédie a été traitée avec rigueur : avant le lever du rideau le thermomètre du Parterre était à l'orage.

« Et les vents déchaînés annonçaient la tempête. »

Les sifflets impatiens d'entrer en exercice, ont à peine attendu le commencement du second acte, et depuis ce moment le bruit allant toujours *crescendo*, il n'a plus été possible de suivre le fil de l'ouvrage. Il est injuste de siffler les premières scènes d'une comédie en cinq actes. Cette nouvelle manière de juger est d'autant plus répréhensible qu'elle donne à l'auteur (même d'une mauvaise pièce) le droit de dire qu'il n'a été ni entendu, ni jugé, et qu'elle lui laisse la faculté d'en appeler

« Du parterre en tumulte, au parterre attentif. »

L'auteur de la *Réconciliation* n'a pas usé de ce droit. Il a retiré son ouvrage dans lequel, malgré le tumulte qui avait régné pendant la représentation, on avait remarqué des détails agréables et des morceaux écrits de verve.

Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique. — Une noble émulation s'est emparée de nos grands théâtres : celui de

Digitized by Google

Feydeau a suivi l'exemple du Théâtre Français : le succès que vient d'obtenir la reprise de *Zémire et Azor*, doit engager les comédiens sociétaires de l'Opéra-Comique, tout en ne négligeant pas les ouvrages nouveaux, à faire un peu plus d'usage des richesses de leur répertoire. La remise de *Zémire et Azor* était attendue avec une impatience justifiée par la beauté de la musique et le nom des acteurs qui devaient en remplir les rôles. Cet ouvrage représenté pour la première fois en 1771, eut alors un succès extraordinaire. Clairval, jouait Azor ; Cailleau, le rôle du Père ; Trial, celui d'Ali ; et Mad^me^. . . . . ., le rôle de Zémire. Les contemporains disent que cette réunion de talens formait un ensemble délicieux qui aurait contribué au succès de l'ouvrage, si la musique enchanteresse de Grétry n'eût pas seule suffi pour le décider.

La nouvelle distribution des rôles n'est pas moins satisfaisante ; Clairval est remplacé par Elleviou, Cailleau par Chenard, Trial par Moreau, et Mad^me^ Duret Saint-Aubin joue Zémire. Chenard, l'acteur le plus utile de ce théâtre, a parfaitement joué et chanté le rôle du Père ; celui d'Ali a été rempli par Moreau de manière à ne pas laisser de regret même à ceux qui se rappellent Trial. Elleviou représentait Azor ; il a fait entendre dans les premiers actes une voix si pure et si touchante, il y a développé tant de grâces et de sentimens, que l'on oubliait presque l'effroyable laideur de son masque, et le contraste en a paru plus piquant, lorsque l'enchantement cesse au quatrième acte, et qu'il reprend sa forme naturelle, celle d'un des plus beaux acteurs qui aient paru sur ce théâtre. En faisant l'éloge d'Elleviou, il serait injuste d'oublier que le rôle d'Azor a été bien joué par Gavaudan il y a deux ou trois ans. M^me^ Duret S^t^-Aubin, chargée du rôle de Zémire, l'a chanté avec une perfection que l'on ne pouvait attendre que d'elle ; mais ce qui a agréablement surpris les spectateurs, c'est qu'elle l'a aussi bien joué que chanté : notre orgueil national est flatté de pouvoir opposer aux virtuoses qui nous arrivent d'Italie, une cantatrice ; on reconnaît dans la diction de M^me^ Duret les leçons de sa mère ; ainsi M^me^ S^t^-Aubin, même après sa retraite de la scène, s'occupe encore des plaisirs d'un public qui la regrettera toujours.

Que dire de la partition de *Zémire et Azor*? Quels nouveaux éloges ajouter à ceux que l'on a justement prodigués à l'auteur? Sa musique a résisté à l'épreuve terrible du tems, et elle n'en paraît que plus fraîche et toujours aussi naturelle ; Grétry est le musicien du cœur ; ses ouvrages ne seront jamais

soumis

Digitized by Google

soumis au caprice de la mode, car ce qui est beau et vrai plaît dans tous les tems.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation de *Au feu*, ou *les Femmes solitaires*.

« Lorsque vous ferez un Vaudeville, disait il y a peu de » tems un journaliste, soignez sur-tout le titre, et s'il est » bien piquant, l'ouvrage réussira. » Hélas il n'y a pas de règle sans exception, cette nouvelle production, ne me paraît pas devoir faire long-tems recette, et pourtant quel titre fut jamais plus capable de piquer la curiosité, *Au feu*, ou *les Femmes solitaires !* Avant le lever du rideau, les spectateurs impatiens cherchaient à deviner l'ouvrage annoncé si pompeusement; mais combien on s'est trouvé *désappointé*, lorsqu'au lieu d'une intrigue neuve et fortement conçue, on a reconnu que chaque situation, chaque scène ressemblait à tout ce qu'on a vu. Le public n'a cependant témoigné aucune impatience; et plusieurs couplets bien tournés, mais un peu grivois, ayant obtenu grâce pour le reste, on a poussé la curiosité jusqu'au point de vouloir connaître les auteurs. Mais, au grand étonnement de chacun, un acteur a paru sur le théâtre, et a nommé deux auteurs connus par de brillans succès, et auxquels on ne se serait pas avisé d'attribuer un ouvrage, où l'on n'a retrouvé ni leur talent, ni leur esprit habituel.

La troupe du Théâtre de l'Impératrice a donné lundi dernier la première représentation du *Mari sans caractère*, comédie en cinq actes et en vers, de M. Lamartellière. Cette comédie devant éprouver quelques corrections, nous n'en rendrons un compte détaillé qu'après que l'auteur lui aura fait subir cette utile opération. B.

Nécrologie. — Le 25 octobre dernier, M. Pierre-Nicolas Chantreau, ancien professeur d'histoire à l'école centrale du Gers, et depuis à l'école impériale et spéciale de Fontainebleau (1), membre de l'académie royale espagnole de Madrid, de l'athénée des arts, de l'académie de Montauban, des sociétés d'agriculture et littéraire du Gers, etc., etc., est mort à Auch, à l'âge de 67 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° les Tables chronologiques de John-Blair,

(1) Il occupait cette place lorsqu'il est mort.

Digitized by Google

traduites de l'anglais, et continuées par ce professeur, un volume in-8°. 2°. La Science de l'Histoire, par tableaux synoptiques, avec leur explication et leurs développemens; 4 volumes in-8°. 3°. Une Histoire chronologique de France, qui doit être mise en vente au premier jour; c'est la partie de l'art de vérifier les dates des PP. Bénédictins qui concerne notre histoire. M. Chantreau se proposait de corriger et refondre en entier ce vaste et important ouvrage, où l'erreur se trouve trop souvent placée à côté de la vérité; il avait terminé depuis long-tems le travail relatif à l'histoire de son pays. 4°. Histoire militaire de tous les peuples anciens et modernes, annoncée dernièrement avec éloge par le Moniteur: c'est son cours d'histoire à l'école militaire qu'il venait de faire imprimer. 5°. Voyage en Espagne, ou Lettres écrites de Barcelonne. 6°. Voyage en Angleterre. 7°. Voyage en Russie. 8°. Grammaire espagnole et française; cet ouvrage, vraiment classique, et universellement répandu en Espagne, ouvrit à M. Chantreau les portes de l'académie royale espagnole: c'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur. 9°. Table analytique et raisonnée des matières contenues dans les 70 volumes des œuvres de Voltaire (édition in-8°, dite de Beaumarchais), 2 vol. in 8°, ouvrage indispensable à ceux qui possèdent cette édition, la plus répandue des œuvres de Voltaire. 10°. Dictionnaire national et anecdotique, pour servir à l'intelligence des mots dont notre langue s'est enrichie depuis la révolution, et la nouvelle signification qu'ont reçue quelques anciens mots, etc., etc., dédié a MM. les représentans de la commune de Ris, par M. l'Epithète, élève de feu M. Beauzée, de l'académie française, 1790; badinage piquant et ingénieux, et qui prouve que M. Chantreau maniait avec autant d'habileté les traits du ridicule, que le burin de l'histoire. Cette plaisanterie, dont le sel dut poraître un peu trop âcre à bien des gens, fut distinguée du nombre infini de brochures politiques, satiriques, etc., etc., qui parurent à la même époque. M. Chantreau a coopéré en outre à plusieurs ouvrages publiés par des sociétés de gens de lettres, ou sous d'autres noms que le sien, notamment à cette volumineuse histoire universelle, véritable spéculation de librairie, livrée depuis long-tems à la poussière de nos bibliothèques: il a travaillé à la rédaction de divers journaux, et fourni des articles à un plus grand nombre.

Nous ne venons d'indiquer qu'une partie des titres littéraires de cet auteur infatigable, qui, pendant plus de quarante ans, travailla dix-huit heures par jour, partageant tout son tems entre ses élèves et son cabinet, et accordant à

Digitized by Google

peine quelques instans rapides à la société et à ses amis dont il fut chéri et estimé, et que sa mort laisse en proie à de vifs regrets. Dans l'ancien et le nouveau régime, il en compta parmi les hommes les plus illustres et les plus distingués dans l'Etat par leurs talens, leur rang et leur naissance. Un des plus estimables et des plus zélés fut M. le sénateur comte de l'Empire, François de Neuf-Château, qui l'a cité souvent avec éloge. Il leur dut sa place de professeur à l'école militaire lors de son organisation. Il n'avait fait aucunes démarches pour l'obtenir, et il apprit sa nomination par le Moniteur à 200 lieues de la capitale.

Les opinions de M. Chantreau étaient libérales et philantropiques. Sa probité était intacte, et son désintéressement celui d'un homme de lettres digne de ce nom. Il possédait une science immense; sa conversation était gaie, instructive et pleine de saillies, malgré la sévérité de ses études auxquelles elle servait de délassement.

M. Chantreau laisse à sa veuve une bibliothèque précieuse par le choix et la rareté des ouvrages qu'elle renferme; il lui laisse encore un dépôt non moins précieux dans ses nombreux manuscrits. M. Chantreau est descendu dans la tombe avec le regret de n'avoir pas vu paraître son Histoire de France, la dernière de ses productions, et l'une des plus importantes sorties de sa plume. Il est mort entouré d'amis et d'anciens confrères, de la mort des philosophes et des sages, sans crainte, sans remords, avec une tranquillité et une sérénité d'ame peu communes.

Depuis long-tems la santé de M. Chantreau était altérée par des veilles opiniâtres. Il obtint un congé du gouverneur de l'école militaire, et se rendit à Auch il y a quelques mois, espérant que le repos et le beau ciel de Gascogne qu'il avait toujours aimé, répareraient ses forces épuisées et la nature défaillante. Vain espoir! il a succombé sous le poids du travail, bien plus que sous celui des années.

Ami de M. Chantreau depuis plusieurs années, appartenant à presque toutes les sociétés académiques dont il était membre, nous lui devons, à plusieurs titres, l'hommage que nous venons de rendre à sa mémoire et à la vérité.

Nul n'a mieux mérité de l'instruction publique que M. Chantreau; il lui consacra sa longue et laborieuse carrière, et remplit avec éclat les honorables fonctions de professeur dans les établissemens les plus importans de cette partie.

Il n'a pas rendu de moins grands services à l'histoire, dont il a débrouillé le chaos, et dont il a facilité l'étude dans ses

Digitized by Google

livres élémentaires, dont les principaux ont été adoptés, par la commission des études, pour l'enseignement des lycées, et qui entrent dans la composition de leurs bibliothèques.

C. A. CHAUDRUC, *membre de plusieurs académies.*

C'EST par oubli qu'en rendant compte de l'Exposition de sculpture, dans le dernier N° de ce Journal, je n'ai pas consacré quelques lignes à l'examen d'une statue de M. Bossia, annoncée dans la Notice sous ce titre : *L'Amour lançant ses traits, et s'envolant.* (N° 642.)

J'ai déjà parlé de cette statue et de l'impression flatteuse qu'elle me semblait produire dès l'ouverture du Salon. Un examen plus réfléchi ne lui a pas été moins favorable. On y a généralement reconnu un mouvement vrai, heureusement choisi, qui donne un beau développement à la figure, dont les formes sveltes et élégantes rendent avec bonheur la grâce, le charme enfantin du plus jeune et du plus aimable des Dieux. On pourrait trouver, je crois, un peu de maigreur dans le bas du torse ; mais ce défaut, s'il est réel, me paraît du moins le seul qu'on puisse reprocher à cet ouvrage, l'un des plus agréables de l'Exposition.

VIC....FAB....

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — *Buenos-Ayres, le 15 août* — Don San Yago Liniers et Bremond, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, chef d'escadre de la marine royale, vice-roi, gouverneur et capitaine-général par *intérim* des provinces de Rio, de la Plata, etc. etc., aux citoyens de Buenos-Ayres.

« Braves et loyaux habitans,

» Depuis l'arrivée du dernier vaisseau de Cadix, annonçant les événemens qui se sont passés dans notre mère-patrie, l'abdication du roi Charles IV, de son fils Ferdinand, et la retraite de toute la famille royale en France, vous êtes sans doute impatiens de fixer votre opinion sur un objet qui intéresse si vivement votre loyauté. Votre anxiété a dû redoubler encore en voyant arriver ici un agent français.

» D'après le contenu des dépêches qu'il a apportées, l'Empereur des Français a reconnu l'indépendance de la monarchie espagnole et de ses possessions outre-mer, sans rete-

Digitized by Google

nir ou démembrer la plus petite de ses provinces. Il maintient l'unité de notre religion, nos propriétés, nos lois et nos usages, qui garantissent notre future prospérité ; et quoique le sort de la monarchie ne soit pas entièrement décidé, les cortès ont été rassemblés à Bayonne le 15 juin dernier, et sont composés des députés des villes espagnoles et des citoyens de tout rang, au nombre de 150.

» S. M. I. et R., après avoir applaudi à vos efforts et à votre courage, vous exhorte à maintenir votre tranquillité, à conserver vos bonnes dispositions, votre loyauté, votre bravoure, et vous promet tous les secours dont vous pouvez avoir besoin ; et je n'ai pas hésité de répondre à S. M. I. que cette ville se distinguera toujours par son attachement à son légitime souverain, et que je recevrai avec reconnaissance toute espèce de secours consistant en armes, munitions et troupes espagnoles. Dans des tems si malheureux, rien ne saurait contribuer davantage à votre sécurité qu'une réunion franche et pure de sentiment et d'opinion, sur un objet aussi intéressant que celui dont il s'agit. Imitons les exemples de nos ancêtres; ils évitèrent à ce pays les malheurs qui accablèrent l'Espagne dans la guerre de la Succession, en obéissant au prince légitime qui fut placé sur le trône.

» Je communique mes intentions aux différens chefs des provinces du Continent, afin que leurs efforts et leur concours unanime contribuent à assurer la prospérité de cette ville, qui, par son énergie et sa bonne conduite, est devenue le boulevard de l'Amérique méridionale ; mais je vous répète encore qu'il n'y a point de salut à espérer pour vous sans une union entière, et sans une confiance sans bornes à vos autorités constituées, qui, de leur côté, occupées uniquement du bien public, ne pourraient voir qu'avec peine et réprimer avec fermeté tout excès, et toute disposition contraire à la prospérité générale. » SAN YAGO LINIERS.

AFRIQUE. — *Alger, 21 novembre.* — (Extrait d'une lettre authentique, arrivée directement à Marseille, par un bâtiment américain.) — « Depuis quelques tems la plus grande tranquillité régnait dans ce pays. Le retour des troupes venues de Constantine à Alger, n'avait pas causé les désordres que l'on craignait ; mais c'était un calme perfide, précurseur de la tempête. Le 7 de ce mois, à 10 heures du matin, les soldats se réunirent dans leurs baraques, et après une courte délibération, ils envoyèrent au palais de la régence une députation chargée de tuer le dey Achmet-Pacha. Arrivés au palais, les exécuteurs invitèrent la garde

Digitized by Google

et tous les gens de la maison du dey à se retirer, sous peine de partager le sort qu'on lui réservait. Cette menace eut son effet. Tout le monde obéit. Le dey s'enfuit sur la terrasse de son palais, d'où il gagna le toit d'une maison voisine. Mais ses assassins le poursuivirent de maison en maison, et l'atteignirent sur le toit de la maison d'un juif, où ils le tuèrent d'un coup de fusil, à quelques pas de mon habitation. On lui coupa la tête, et on jeta son corps dans la rue, après l'avoir mutilé horriblement.

» Aussitôt après cette sanglante exécution, la soldatesque se rassembla pour élire et proclamer un nouveau dey. Son choix tomba sur un certain Aly, surnommé Kodja, qui pendant plusieurs années a été gardien d'une mosquée. Cette révolution s'est terminée en moins de deux heures. Personne ne fut molesté, à l'exception du père d'Achmet-Pacha, de sa femme et de son premier *biscary*. Ces trois individus furent mis en prison. L'alarme, qui d'abord avait été générale dans la ville, parce qu'on ignorait les intentions des conspirateurs, ne fut pas de longue durée. A une heure après midi, les consuls des puissances étrangères se rendirent au palais pour complimenter le nouveau dey. J'assistai moi-même à cette audience avec beaucoup d'autres spectateurs. »

TURQUIE. — *Constantinople, 16 novembre.* — Les réformes opérées par le grand-visir Mustapha-Baraictar, lui avaient attiré de nombreux et puissans ennemis. Ce ministre, qui gouvernait seul sous le nom du jeune sultan Mahmoud, était devenu redoutable et odieux à tous ceux qui tiennent aux anciennes institutions de l'empire ottoman. Convaincu que cet Etat ne pouvait être préservé de sa chûte que par un changement total de son administration intérieure, Baraictar travaillait à l'effectuer depuis l'instant où il avait été mis à la tête du gouvernement. Le nombre de ses ennemis s'accrut bientôt parce qu'il ne dissimulait peut-être pas assez son animosité contre le corps entier des janissaires. Tous les Musulmans rigides qui regardaient la dissolution de ce corps comme le plus grand malheur qui pût arriver à la Turquie, se prononcèrent contre les innovations du grand-visir. Par les récompenses distribuées à ceux des janissaires qui passaient volontairement dans le corps des seymens, il avait cru renforcer cette nouvelle milice; mais beaucoup de traîtres s'étaient mêlés parmi ceux que l'appât d'une solde considérable semblait avoir déterminés à s'y enrôler. Baraictar ne tarda pas à être averti de plusieurs complots dirigés contre

Digitized by Google

son administration et même contre sa personne. Parmi les fonctionnaires qui continuaient de se montrer ses plus chauds partisans, beaucoup lui avaient été désignés comme participant à ces complots. Cela le rendit soupçonneux, et il se porta à des actes d'une rigueur excessive. Plusieurs individus marquans furent décapités. Chacun craignait pour ses jours. Des complots plus sérieux se tramèrent contre le visir. On excitait les janissaires à se rassembler et à tenter un grand coup, en leur représentant qu'ils étaient perdus s'ils ne hasardaient pas tout pour se défaire de leur ennemi le plus dangereux.

Dès le 10 novembre, on remarquait des mouvemens séditieux à Constantinople. Il y arrivait successivement des troupes des Dardanelles et de l'intérieur de la Romélie. L'insurrection éclata le 14 par une attaque des janissaires contre les seymens. Il y eut entre ces deux corps, dans les rues et sur les places publiques, des combats partiels très-acharnés, mais tous funestes aux seymens; ces combats prouvèrent que le grand-visir ne pouvait pas compter sur tous les individus de cette milice, dont beaucoup passaient du côté des janissaires. Le 15, la victoire fut complète pour ces derniers, et ils se réunirent alors pour attaquer le sérail où se trouvaient encore quelques seymens. Toutes les issues en étaient barricadées, et les janissaires se résolurent à escalader les murailles; cette entreprise hardie leur réussit. Mustapha Baraictar, ne voyant plus aucun moyen de résistance, prit le parti désespéré de mettre le feu à une immense quantité de poudre qu'il avait rassemblée dans son palais. L'explosion fut terrible; un grand nombre de seymens, de janissaires, et le grand-visir lui-même, en furent victimes. On dit que le sultan Mahmoud a été tué, et que son prédécesseur Mustapha avait été étranglé la veille par ordre de Baraictar. Les janissaires mirent ensuite le feu dans différens quartiers de Constantinople. On croit qu'il y a eu 7,000 maisons consumées par les flammes, et que 3,000 personnes ont péri dans les journées du 14 et du 15.

Au milieu de cette révolution sanglante, qui n'est pas encore terminée, le faubourg de Péra, séjour des ministres étrangers, a conservé quelque tranquillité; mais on n'y sait qu'imparfaitement les détails des événemens qui se passent de l'autre côté du port, dans la ville de Constantinople. Il court des bruits contradictoires sur le sort du sultan Mamhoud et même sur celui du grand-visir Baraictar. On n'est pas mieux instruit de la nature des négociations que celui-ci

Digitized by Google

avait entamées, peu de jours avant la révolution, avec le ministre anglais, Adair, débarqué aux Dardannelles.

N. B. Des lettres postérieures, arrivées à Vienne en Autriche, par la voie d'Odessa, portent que le grand-visir n'est pas mort, et qu'il s'est sauvé sur la flotte, qui était à l'ancre près de la pointe du Sérail. Les marins paraissent entièrement dévoués à sa personne et à sa vengeance. Ils tirent à boulet rouge sur la ville et sur le palais, tandis que les troupes que Baraictar avait envoyées sur le Danube, reviennent d'Andrinople à marches forcées. Ces troupes formaient, dit-on, une armée de cent mille hommes. Leur départ avait été le signal de l'insurrection, qu'on croit dirigée par l'ancien grand-visir, prédécesseur de Mustapha Baraictar. S'il est vrai que celui-ci soit retiré sur la flotte ottomane et qu'il ait eu son pouvoir le sultan Mamhoud, la victoire de ses ennemis est encore douteuse. Au reste, toutes les nouvelles qui circulent à cet égard, et qui nous sont transmises par les feuilles de Hongrie et d'Allemagne, ont besoin de confirmation.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 30 Décembre.

18me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Madrid, le 12 décembre 1808.

La Junte centrale d'Espagne avait peu de pouvoir. La plupart des provinces lui répondaient à peine : toutes lui avaient arraché l'administration des finances. Elle était influencé par la dernière classe du peuple ; elle était gouvernée par la minorité. Florida-Blanca était sans aucun crédit. La Junte était soumise à la volonté de deux hommes ; l'un, nommé Lorenzo-Calvo, marchand épicier de Sarragosse, qui avait gagné en peu de mois, le titre d'excellence. C'était un de ces hommes violens qui paraissent dans les révolutions ; sa probité était plus que suspecte. L'autre était un nommé Tilly, condamné autrefois aux galères comme voleur, frère cadet du nommé Gusman, qui a joué un rôle sous Robespierre dans le tems de la terreur, et bien digne d'avoir eu pour frère ce misérable. Aussitôt que quelque membre de la Junte voulait s'opposer à des mesures violentes, ces deux hommes criaient à la trahison ; un rassemblement se formait sous les fenêtres d'Aranjuez, et tout le monde signait. L'extravagance et la méchanceté de ces meneurs se manifestaient de toutes les manières. Aussitôt qu'ils apprirent que l'Empereur était à Burgos, et que bientôt il serait à Madrid, ils poussèrent le délire jusqu'à faire contre la France une déclaration de guerre remplie d'injures et de traits de folie.

Ce que les honnêtes gens ont eu à souffrir de la dernière classe du peuple, se concevrait à peine ; si chaque nation ne trouvait dans ses annales le souvenir de crises semblables.

Récemment, encore trois respectables habitans de Tolède ont été égorgés.

Digitized by Google

Lorsque le 11, le général de division Lasalle poursuivant l'ennemi, est arrivé à Talavera de la Reina où les Anglais étaient passés en triomphe dix jours auparavant, en annonçant qu'ils allaient secourir la capitale, un spectacle affreux s'est offert aux yeux des Français. Un cadavre revêtu de l'uniforme de général espagnol était suspendu à une potence, et percé de mille coups de fusils; c'était le général don Benito Sn. Juan que ses soldats dans le désordre de leur terreur panique, et pour donner un prétexte à leur lâcheté, avaient aussi indignement sacrifié. Ils n'ont repris haleine à Talavera que pour torturer leur infortuné général qui, pendant tout un jour a été le but de leur barbarie et de leur adresse atroce.

Talavera de la Reina est une ville considérable, située sur la belle vallée du Tage, et dans un pays très-fertile.

Les évêques de Léon et d'Astorga, et un grand nombre d'ecclésiastiques se sont distingués par leur bonne conduite, et par l'exemple des vertus apostoliques.

Le pardon général accordé par l'Empereur, et les dispositions qui marquent l'établissement de la nouvelle dynastie par l'anéantissement des maisons des principaux coupables, ont produit un grand effet. La destruction des droits odieux au peuples, et contraires à la prospérité de l'Etat, et la mesure qui ne laisse plus à la classe nombreuse des moines aucune incertitude sur son sort, ont un bon résultat.

L'animadversion générale se dirige contre les Anglais. Les paysans disent, dans leur langage, qu'à l'approche des Français, les Anglais sont allés monter sur leurs chevaux de bois.

S. M. a passé hier la revue de plusieurs corps de cavalerie. Elle a nommé commandant de la Légion-d'honneur, le colonel des lanciers polonais Konopka. Le corps que cet officier commande s'est couvert de gloire dans toutes les occasions.

S. M. a témoigné sa satisfaction à la brigade Dijon pour sa bonne conduite à la bataille de Tudela.

19me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Madrid, le 18 décembre 1808.

La place de Roses s'est rendue le 6: 2000 hommes ont été faits prisonniers; on a trouvé dans la place une artillerie considérable. Six vaisseaux de ligne anglais qui étaient mouillés sur la rade, n'ont pu recevoir la garnison à leur bord. Le général Gouvion-Saint-Cyr se loue beaucoup du général de division Reille et du général de division Pino. Les troupes du royaume d'Italie se sont distinguées pendant le siége.

L'Empereur a passé aujourd'hui en revue, au-delà du pont de Ségovie, toutes les troupes réunies du corps du maréchal duc de Dantzick.

La division du général Sébastiani s'est mise en marche pour Talavera de la Reyna.

La division polonaise du général Valence est fort belle.

La dissolution des troupes espagnoles continue de tous côtés: les nouvelles levées qu'on était occupé à faire se dispersent de toutes parts et retournent dans leurs foyers.

Les détails que l'on recueille de la bouche des Espagnols, sur la Junte centrale, tendent à la couvrir de ridicule. Cette assemblée était devenue l'objet du mépris de toute l'Espagne. Ses membres, au nombre de 36, s'étaient attribué eux-mêmes des titres, des cordons de toute espèce et 60,000 liv. de traitement. Florida-Blanca était un véritable mannequin. Il rougit à présent du déshonneur qu'il a répandu sur sa vieillesse. Ainsi

Digitized by Google

que cela arrive toujours dans de pareilles assemblées, deux ou trois hommes dominaient tous les autres, et ces deux ou trois misérables étaient aux gages de l'Angleterre. L'opinion de la ville de Madrid est très-prononcée à l'égard de cette Junte qui est vouée au ridicule et au mépris, ainsi qu'à la haine de tous les habitans de la capitale.

La bourgeoisie, le clergé et la noblesse, convoqués par le corrégidor, se sont rassemblés deux fois.

L'esprit de la capitale est fort différent de ce qu'il était avant le départ des Français. Pendant le tems qui s'est écoulé depuis cette époque, cette ville a éprouvé tous les maux qui résultent de l'absence du gouvernement : sa propre expérience lui a inspiré le dégoût des révolutions, elle a resserré les liens qui l'attachaient au roi. Pendant les scènes de désordre qui ont agité l'Espagne, les vœux et les regards des hommes sages se tournaient vers leur souverain.

Jamais on n'a vu dans ce pays un aussi beau mois de décembre; on se croirait au commencement du printems. L'Empereur profite de ce tems magnifique pour rester à la campagne à une lieue de Madrid.

— Voici l'état des prisonniers faits à la prise de Roses : 4 colonels; 8 lieutenans-colonels; 40 capitaines; 60 lieutenans; 80 sous-lieutenans; 7 cadets; 5 aumôniers; 12 officiers de santé; 9 employés du génie; 2 commissaires des guerres; 4 gardes-magasins; 2900 sous-officiers et soldats des différens corps, et 500 blessés.

En tout 3700 hommes et plus faits prisonniers.

Le 6 décembre, ils sont partis de Roses; ils ont couché, le 7, à Figuières et sont entrés en France le 8.

On a trouvé dans la place de Roses : 35 pièces de 24; 8 de 16; 12 de 4 en bronze; 6 mortiers de 12 pouces; 4 de 9, 50,000 boulets; 1000 bombes; et 3000 obus.

Madrid, le 15 décembre 1808.

Une députation de la municipalité et des différens corps et corporations de Madrid a été présentée aujourd'hui à S. M. l'Empereur et Roi.

Don Pédro de Mara y Lomas, corrégidor de Madrid, a porté la parole, et a présenté à S. M. l'adresse suivante :

« Sire, la ville de Madrid représentée par sa municipalité, par le clergé séculier et régulier, par la noblesse et par les députés des quartiers, se présente aux pieds de V. M. I. et R. pour lui offrir les plus respectueuses actions de grâces pour la clémence avec laquelle, dans la conquête que ses armes triomphantes ont faite de cette ville, V. M. a daigné songer au salut et au bonheur de ses habitans, moyennant le traitement honorable et bienfaisant qu'elle a bien voulu lui accorder, et que Madrid regarde comme la garantie du pardon de tout ce qui s'est passé en l'absence de notre roi Joseph, frère de V. M. I. et R.

» Les différens corps composant cette assemblée, instruit de l'objet de la convocation, ont résolu et déterminé de supplier V. M. I. et R. de daigner leur accorder la faveur de voir dans Madrid S. M. le roi Joseph, afin que sous ses lois Madrid, ainsi que tous les lieux de sa juridiction immédiate, et enfin l'Espagne entière jouissent de la tranquillité et du bonheur qu'ils attendent de la douceur du caractère de S. M.

» Enfin Madrid se flatte que la puissance de V. M. I. et R. le protégera en même tems que votre clémence assurera son bonheur.

Madrid, le 9 décembre 1808.

Sire, aux pieds de V. M. I. et R. »

(*Suivent les signatures.*)

Digitized by Google

S. M. a répondu :

« J'agrée les sentimens de la ville de Madrid, Je regrette le mal qu'elle a essuyé, et je tiens à bonheur particulier d'avoir pu, dans ces circonstances, la sauver et lui épargner de plus grands maux.

» Je me suis empressé de prendre des mesures qui tranquillisent toutes les classes de citoyens, sachant combien l'incertitude est pénible pour tous les peuples et pour tous les hommes.

» J'ai conservé les ordres religieux en restreignant le nombre des moines. Il n'est pas un homme sensé qui ne jugeât qu'ils étaient trop nombreux. Ceux qui sont appelés par une vocation qui vient de Dieu, resteront dans leurs couvens. Quant à ceux dont la vocation était peu solide et déterminée par des considérations mondaines, j'ai assuré leur existence dans l'ordre des ecclésiastiques séculiers. Du surplus des biens des couvens, j'ai pourvu aux besoins des curés, de cette classe la plus intéressante et la plus utile parmi le clergé.

» J'ai aboli ce tribunal contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient. Les prêtres doivent guider les consciences, mais ne doivent exercer aucune juridiction extérieur et corporelle sur les citoyens.

» J'ai satisfait à ce que je devais à moi et à ma nation : la part de la vengeance est faite ; elle est tombée sur dix des principaux coupables ; le pardon est entier et absolu pour tous les autres.

» J'ai supprimé des droits usurpés par les seigneurs, dans le tems des guerres civiles ou les rois ont trop souvent été obligés d'abandonner leurs droits pour acheter leur tranquillité et le repos des peuples.

» J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun pourra établir des hôtelleries, des fours, des moulins, des madragues, des pêcheries, et donner un libre essor à son industrie, en observant les lois et les réglemens de la police. L'égoïsme, la richesse et la prospérité d'un petit nombre d'hommes, nuisait plus à votre agriculture que les chaleurs de la canicule.

» Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir dans un Etat qu'une justice. Toutes les justices particulières avaient été usurpées et étaient contraires aux droits de la nation. Je les ai détruites.

» J'ai aussi fait connaître à chacun ce qu'il pouvait avoir à craindre, ce qu'il avait à espérer.

» Les armées anglaises, je les chasserai de la Péninsule.

» Sarragosse, Valence, Séville, seront soumises ou par la persuation, ou par la force de mes armes.

» Il n'est aucun obstacle capable de retarder long-tems l'exécution de mes volontés.

» Mais ce qui est au-dessus de mon pouvoir, c'est de constituer les Espagnols en nation sous les ordres du roi, s'ils continuent à être imbus des principes de scission et de haine envers la France, que les partisans des Anglais et les ennemis du Continent ont répandu au sein de l'Espagne. Je ne puis établir une nation, un roi et l'indépendance des Espagnols, si ce roi n'est pas sûr de leur affection et de leur fidélité.

» Les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe. Les divisions dans la famille royale avaient été tramées par les Anglais. Ce n'était pas le roi Charles et le favori, que le duc de l'Infantado, instrument de l'Angleterre, comme le prouvent les papiers récemment trouvés dans sa maison, voulait renverser du trône ; c'était la prépondérance de l'Angleterre qu'on voulait établir en Espagne ; projet insensé, dont le résultat aurait été une guerre de terre sans fin, et qui aurait fait couler des flots de sang. Aucune puissance ne peut exister sur le Continent, influencée par l'Angleterre. S'il en est qui le désirent, leur désir est insensé et produira tôt ou tard leur ruine.

Digitized by Google

» Il me serait facile et je serais obligé de gouverner l'Espagne, en y établissant autant de vice-rois qu'il y a de provinces. Cependant je ne me refuse point à céder mes droits de conquête au roi et a l'établir dans Madrid, lorsque les 30,000 citoyens que renferme cette capitale, ecclésiastiques, nobles, négocians, hommes de loi, auront manifesté leurs sentimens et leur fidélité, donné l'exemple aux provinces, éclairé le peuple et fait connaître à la nation que son existence et son bonheur dépendent d'un roi, et d'une constitution libérale, favorable aux peuples et contraire seulement à l'égoïsme et aux passions orgueilleuses des grands.

» Si tels sont les sentimens des habitans de la ville de Madrid, que ses 30,000 citoyens se rassemblent dans les églises; qu'ils prêtent devant le Saint-Sacrement un serment qui sorte non-seulement de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans restriction jésuitique; qu'ils jurent appui, amour et fidélité au roi; que les prêtres, au confessionnal et dans la chaire, les négocians dans leur correspondance, les hommes de loi dans leurs écrits et leurs discours, inculquent ces sentimens au peuple; alors je me dessaisirai du droit de conquête, je placerai le roi sur le trône, et je me ferai une douce tâche de me conduire envers les Espagnols en ami fidèle. La génération présente pourra varier dans ses opinions, trop de passions ont été mises en jeu : mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur; ils placeront au nombre des jours mémorables ceux où j'ai paru parmi vous; et, de ces jours, datera la prospérité de l'Espagne.

» Voila, M. le corrégidor, a ajouté l'Empereur, ma pensée toute entière. Consultez vos concitoyens, et voyez le parti que vous avez à prendre; mais, quel qu'il soit prenez-le franchement, et ne me montrez que des dispositions vraies. »

20me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Madrid, le 19 décembre 1808.

S. M. a passé aujourd'hui en revue l'armée qui est à Madrid, avec ses équipages et son administration. Soixante mille hommes, cent cinquante pièces de canon, plus de quinze cents fourgons chargés de biscuits et d'eau-de-vie, formaient un ensemble imposant. La droite de l'armée était appuyée sur Chamartin, et la gauche dépassait Madrid.

Le duc de Bellune est toujours à Tolède avec son corps d'armée.

Le duc de Dantzick, avec son corps d'armée, est toujours à Talavera de la Reyna.

Le 8e corps est arrivé à Burgos.

Le général Saint-Cyr fait sa jonction à Barcelonne avec le général Duhesme.

Nos postes de cavalerie battent le pays jusqu'aux confins de l'Andalousie.

L'Empereur a accordé à l'armée quelques jours de repos.

De très-beaux ouvrages de fortifications se construisent sur les hauteurs de Madrid. Six mille hommes y travaillent.

Le petit équipage de siége composé de pièces de 24 légères et de petits mortiers, est arrivé.

On a trouvé à Talavera de la Raina une cinquantaine d'hommes dans les hôpitaux, deux ou trois cents selles et quelques restes de magasins appartenant aux troupes anglaises.

Quelques détachemens de cavalerie se sont fait voir du côté de Valladolid; c'est le premier signe d'existence que les Anglais aient donné; ils

Digitized by Google

ont beaucoup de malades et de déserteurs. Le 13 de ce mois, leur armée était encore à Salamanque. Une si noble retenue, une si singulière immobilité pendant les six semaines qui viennent de s'écouler, paraissent fort extraordinaires.

S. M. jouit de la meilleure santé.

ANNONCES.

Nouveau Dictionnaire historique des Siéges et Batailles mémorables, et des combats maritimes les plus fameux de tous les peuples du Monde, anciens et modernes, jusqu'à nos jours. Ouvrage dans lequel on a soigneusement recueilli les exploits des grands Capitaines, les actions héroïques des Officiers et Soldats de toutes armes, les stratagêmes militaires les plus singuliers, et spécialement les traits de courage qui ont illustré les Militaires français, depuis la fin de la troisième dynasties.

Ce dictionnaire, formant 6 volumes in-8°, de chacun 500 pages environ, imprimé avec soin sur très-beau papier, en caractères petit-romain, est du prix de 36 fr, et de 40 fr. franc de port et d'emballage; les personnes qui le désireront, et qui voudront ne point éprouver de retard et être servies au moment de la mise en vente, sont priées d'envoyer la lettre de demande par la poste, avec cette somme en un bon sur Paris, le tout franc de port, à Gilbert et compagnie, libraires, rue Serpente, n° 10; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Encyclopédie des jeunes gens, ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile et d'intéressant dans les connaissances humaines. Nouvelle édition refondue entièrement et considérablement augmentée; par M. Moustalon, auteur du Lycée de la jeunesse; enrichi de cartes géographiques, d'une Mappemonde, de dix-huit autres planches bien gravées, et d'un supplément. — Deux vol. in-8° br. — Prix, 12 fr., et 15 fr. francs de port. — Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype rue des Petits-Augustins n° 15; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les Misères de la vie humaine, ou les Gémissemens et soupirs, exhalés au millieu des fêtes; des bals; des concerts; des amusemens de la campagne; des plaisirs de la table, de la chasse, de la pêche et du jeu; des délices du bain; des récréations de la lecture, des agrémens des voyages; des jouissances domestiques et du séjour enchanteur de la Capitale; en douze dialogues, tels qu'ils ont été entendus; par James Beresford, Maître ès-Arts et membre du collége de Merton de l'Université d'Oxford. Traduit de l'anglais sur la 8e édition, par T. B. Bertin. — Deux vol. in-8°, avec figures. — Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. — Chez Jh. Chaumerot, libraire, Palais du Tribunat, Galeries de bois, n° 188.

Digitized by Google

TABLE

Du quatrième Trimestre de l'année 1808.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

POÉSIE.

TRADUCTION libre d'une Ode d'Horace ; par M. *J. Benin*, aux soldats de la Grande-Armée ; par M. *Dejouy*. Pages 5

Les Trois Isles ; par M. *G. M.* 49

Marie Stuart, monologue lyrique ; par M. *Dejouy*. 53

Le Merle blanc, fable ; par M. *Demarest-Lamotte*. 97

L'Indolence, discours en vers aux élèves de Sorrèze, avant la distribution des prix ; par M. *Ferlus*. 98

Sélima ; élégie par Mme *Victoire Babois*. 145

La Gloire du Génie, ode ; par M. *J.-V. P****. 193

A Mme la Vicomtesse de C***, devenue aveugle (mot de Mme du Deffant) ; par M. *Marin*. 195

Le Torrent de la Montagne et la Naïade du Vallon, fable ; par M. *J. D.* 241

Les Occasions de gaîté, ronde à rire ; par M. *Dejouy*. 242

Le Nouveau Jourdain. 244

Le Pouvoir des Richesses, imitation de Pétrone ; par M. *Kérivalant*. *Id.*

Anacréon rajeuni, romance ; par M. *de Piis*. 289

Fragment d'une traduction en vers du VIe Livre de l'Enéide ; par M. *Fayolle*. 290

La Fin de l'Automne, ode. 337

Stances à . . . . . âgée de 12 ans, qui se flatte d'être toujours heureuse ; par M. *J.-B. L.* 338

Prologue des Querelles des Deux-Frères ; par M. *Andrieux*. 385

La Lavande et la Rose, fable ; par M. *Dejouy*. 433

Vers sur le Tableau d'Attala, de M. *Girodet* ; par Mme *Victoire Babois*. 435

A M. Riesner, sur son Tableau des Deux-Sœurs ; par M. *Aumont*. 481

Stances sur l'Espérance ; par M. *Duport*. 482

Stances sur la perte des illusions de la Jeunesse ; par Mme *Constance de S.* 529

L'Autel de la Pitié ; par M. *Desaintange*. 531

La Blanche-Marguerite, romance ; par M. *Revoil*. 552

Digitized by Google

La Fête d'Alexandre *ou* le Pouvoir de la Musique ; par M. *L. de Sevelinges.* 577
A Mademoiselle Pauline M***, âgée de 18 ans et demi, en lui envoyant une fable dans laquelle la Fève disputait la prééminence à la Rose ; par M. *J. J. P.*, fils. 625
Le Vrai Bonheur ; par M. *Kérivalant.* 626
Hymne au Soleil, pour la fête de sa naissance au solstice d'hiver ; par M. *Etoi Johanneau.* 627

Enigmes. 6, 54, 102, 147, 195, 244, 291, 340, 394, 436, 483, 533, 582, 628
Logogriphes. 7, 55, 103, 148, 196, 245, 292, 340, 395, 436, 483, 533, 583, 628
Charades. 7, 55, 103, 148, 196, 245, 293, 340, 395, 437, 484. 533, 583, 628.
Mots des Enigmes, des Logogriphes et des Charades. 7, 55, 103, 148, 196, 245, 290, 341, 395, 437, 484, 534, 583, 628.

MÊLANGES.

Notice sur la vie et les ouvrages de M. Dureau de la Malle ; par M. *G.* 9
Le Portrait de Famille, anecdote ; par M. *Adrien de S.* 55
Examen de la suite du Menteur de P. Corneille ; par M. *Andrieux.* 149
Les Trois Ceintures, conte oriental ; par M. *Adrien S.* 196
L'Homme à Principes ; par M. *M. de S.* 341
Amédan et Zeila *ou* les Maris Brillans, conte oriental ; par M. *Adrien de Sn.* 437

LITTERATURE, SCIENCES ET ARTS.

Les Métamorphoses d'Ovide traduites en vers ; par M. *Desaintange.* 21
Le Génie de Bossuet, précédé de l'Eloge de cet orateur ; par *d'Alembert ;* par M. *P. L***.* 35
De la Littérature des Nègres, *ou* Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales, etc. ; par M. *Grégoire.* 61
Réflexions sur l'Etude des Mathématiques ; par M. *Suzanne.* 72
Telemachiados Libri XXIV e Gallico Sermone Franc. de Solignac de Lamothe Fénélon. 104
Vie de Richardson, traduit de l'anglais ; par M. *Leuillette.* 113
Discours français qui a mérité le prémier prix en Rhétorique ; par M. *L. Armet.* 117
Extrait d'un Voyage inédit en Italie, en Grèce et à Constantinople. 120
Traité de Navigation ; par M. *J. B. C. Dubourguet.* 169
Salon de Peinture ; par M. *V. F.* 178, 222, 263, 365, 457, 510, 556, 603
Voyage à l'Isle d'Elbe, suivi d'une Notice sur les autres Isles de la mer Tyrrhénienne ; par M. *Arsenne Thiébault de Bernau.* 209
Seclta de Prose italiane (Choix de morceaux de Prose italienne) ; par M. *P. L. Constantini.* 214

Digitized by Google

Les Trois Règnes de la Nature, poëme; par *Jacques Delille*, avec des Notes de M. *Cuvier* et autres savans. 246, 304
Mémoires et Correspondances littéraires, dramatiques et anecdotiques de C. S. Favart. 255
La Roulette, *ou* l'Histoire d'un Joueur; par M. *L****. 294
Sur le Charlatanisme; par M. *Biot*. 316, 357
Les Suites de la Poësie Française, etc.; par *G. N. Ph****. 323
Histoire du Bas-Empire, commencée par *Lebeau*, et continuée par *H. P. Ameilhon*. 396
OEuvres de Salluste, traduction nouvelle; par M. *Dureau de la Malle*. 407
Nouveaux Elémens de Thérapeutique et de Matière médicale; par M. *J.P. Alibert*. 445
Journal d'un Voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse. 451
Contes merveilleux et moraux d'une mère à ses enfans; par M^me^ ***. 484
La Mort d'Henri IV, poëme suivi de Notes historiques; par M. *J. J. Victorin Fabre*. 496
Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore. 506
Idylles de Théocrite; par M. *J. B. Gail*. 534
Les Beaux-Arts en Angleterre; par M. *Dallaway*; par M. ***; publiés et augmentés de Notes par M. *Millin*. 540
Rapports sur deux Voyages botaniques et agronomiques; par M. *Decandolle*. 546
La mort de Socrate, drame; par M. *Bernardin de Saint-Pierre*. 584
Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, publiées par M. *Malte-Brun*. 590
La Nature sauvage et pittoresque, poëme en trois chants; par M. *Houdan Deslandes*. 593
Sixième Livre de l'Enéide, traduit en vers français par *F. Fayolle*; par M. *Auger*. (EXTRAIT). 629
Tacite, nouvelle traduction, par *J.-B. J.-R. Dureau de la Malle*; (par M. *Ginguené*.) 635

VARIÉTÉS.

Pages 80, 129, 182, 229, 269, 328, 373, 417, 467, 521, 565, 612, 647

NOUVELLES POLITIQUES.

Pages 43, 56, 131, 183, 230, 280, 330, 376, 421, 479, 522, 567, 617, 660

ANNONCES.

Pages 191, 239, 336, 431, 480, 528, 624, 669

Fin de la Table des Matières du quatrième Trimestre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

Digitized by Google


Digitized by Google